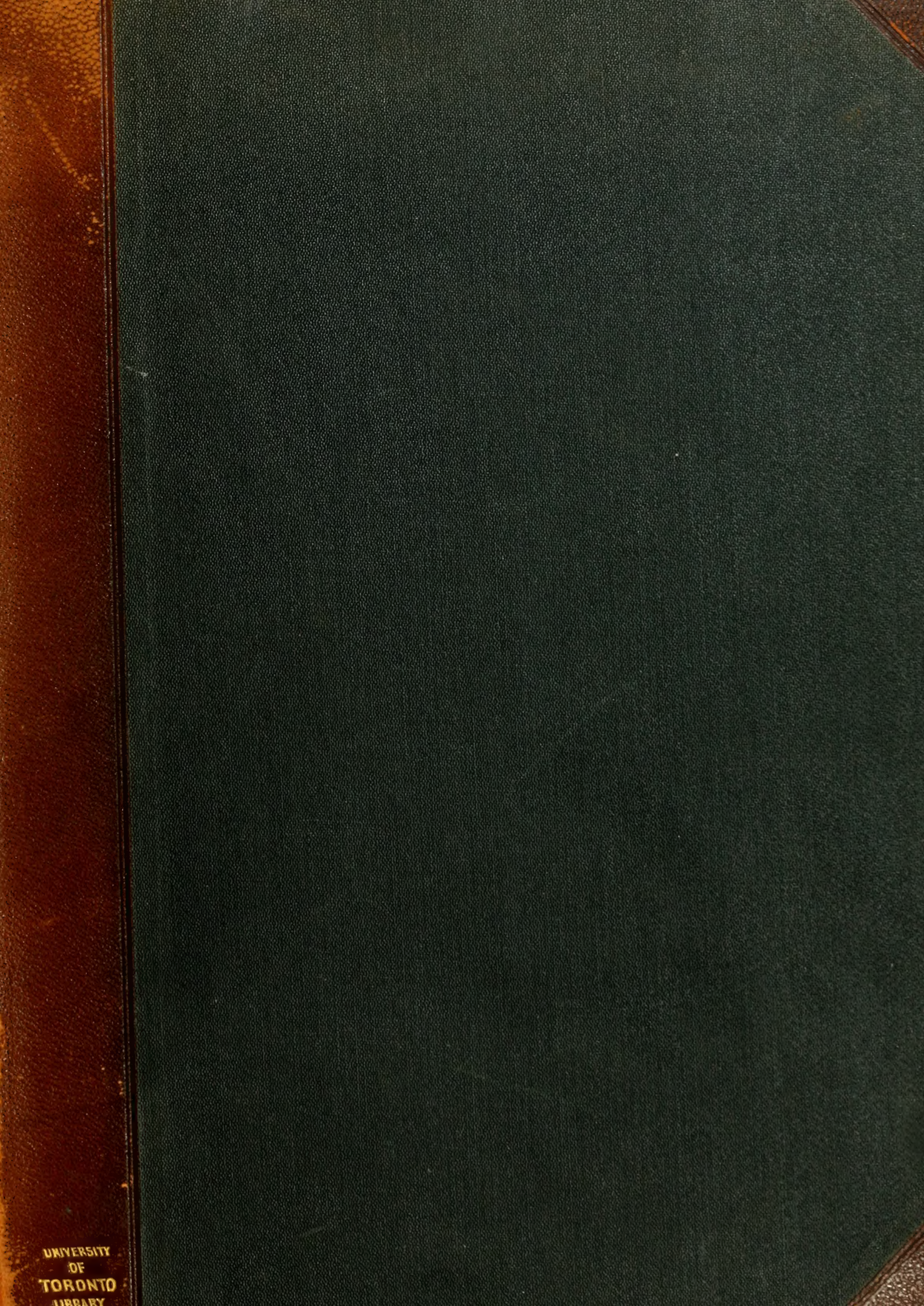

UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY





ICONOGRAPHIE
ANCIENNE

OU

RECUEIL DES PORTRAITS AUTHENTIQUES
DES EMPEREURS, ROIS
ET HOMMES ILLUSTRES DE L'ANTIQUITÉ.

ICONOGRAPHIE ROMAINE.

TOME TROISIEME.

ICONOGRAPHIE ROMAINE

PAR

LE CHEVALIER A. MONGEZ

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

MAGNORUM VIRORUM IMAGINES, INCITAMENTA ANIMI.
SENECA, *Epist. LXIV*.



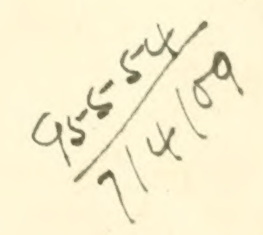
À PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI,

RUE DU PONT-DE-LODI, N° 6.

M D CCC XXVI.



ICONOGRAPHIE ROMAINE.

SECONDE PARTIE.

EMPEREURS, CÉSARS, TYRANS,

ET LEURS FAMILLES.

TABLEAU

DU TROISIEME VOLUME

DE L'ICONOGRAPHIE ROMAINE.

CHAPITRE IX.

ÉLAGABALE ET SA FAMILLE.

CHAPITRE X.

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE SÉVERE, JUSQU'A TRAJAN DECE.

CHAPITRE XI.

TRAJAN DECE ET SES SUCCESSEURS JUSQU'A VALÉRIEN

CHAPITRE XII.

VALÉRIEN ET SA FAMILLE

ICONOGRAPHIE ROMAINE.

SECONDE PARTIE.

EMPEREURS, CÉSARS, TYRANS, ET LEURS FAMILLES.

CHAPITRE IV.

*NERVA ET SA FAMILLE ADOPTIVE**.

Les deux Victors font observer que jusqu'à cette époque les empereurs avoient été Romains, ou nés en Italie ; Dion ajoute, ou du moins habitants de l'Italie[1]. Nerva avoit aussi reçu le jour dans l'Ombrie ; mais Trajan, qu'il adopta, et plusieurs des successeurs de ce prince, n'étoient ni Romains, ni Italiens. «Je ne sais, dit le premier Victor[2], si ces princes étrangers n'ont « pas été les meilleurs, comme Tarquin l'ancien. J'ai beaucoup « appris, beaucoup lu, et j'ai reconnu que la gloire de Rome « s'étoit accrue principalement par le courage des étrangers, et « par l'adoption de leurs arts. » Victor le jeune rapporte ce Pl. XXXVI.

(*) Mes guides, dans ce chapitre, ont été Tacite, Dion, Eutrope, les deux Victors, Pline le jeune, et Zonare.

(1) Dio, LXVIII, 4.

(2) *Cæs.*, XI.

Chap. IV
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXVI.

passage du premier Victor, et il ajoute[1], « Qui a été en effet plus « prudent, plus modéré que Nerva? Qui fut plus semblable aux « dieux que Trajan? Qui a surpassé Hadrien? » Tacite[2] appelle le siecle le plus heureux (*seculum beatissimum*) celui de leurs regnes. Suétone[3] enfin exprime le même sentiment par le récit d'un songe de Domitien fort étrange. « Il rêva, dit-on, qu'une « tête d'or s'étoit formée derriere la sienne; il crut en pouvoir conclure avec certitude qu'après lui l'empire seroit plus heureux « et plus brillant; ce qui arriva bientôt par la sagesse et la dou- « ceur des princes qui lui succéderent. »

Cette remarque n'est pas simplement historique; elle a pour but de faire observer une des causes qui contribuerent plus tard à placer sur le trône des hommes que des vices grossiers ou l'ineptie auroient dû en éloigner. La milice ayant usurpé le droit d'élire les empereurs, sans admettre le concours du sénat et du peuple, elle avoit jusqu'alors fixé ses choix sur des Romains proprement dits : c'étoit du moins une restriction apportée à cet acte illégal. Mais depuis que Trajan, né en Espagne, se fut assis sur le trône des Césars, la milice, autorisée en apparence par cet exemple, ne connut aucune borne. On la vit donner à Rome des souverains qui étoient nés barbares; et chaque armée put en choisir dans ses rangs, même parmi les auxiliaires.

De là vient que dans l'espace de cent soixante années, compris entre le regne d'Hadrien et celui de Dioclétien exclusivement, on compte soixante et dix personnes qui ont porté légitimement ou usurpé le nom d'empereur et de César. La collection des auteurs qui, sous Dioclétien et ses premiers successeurs, ont écrit l'histoire de ces cent soixante années, est appelée *Histoire*

(1) *Epit.*, XI. (2) *Agricol.*, III, 1. (3) *Domit.*, XXIII.

Auguste. Casaubon, par qui elle a été fort éclaircie, fait observer que dans le long espace de douze cents ans, sept fois plus grand, la France n'a eu que soixante-trois rois.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

Si l'on en croyoit Aurelius Victor[1], « ce seroit depuis Trajan « que les titres de *César* et d'*Auguste* auroient été séparés, et « que l'on auroit vu dans l'empire deux ou même plus de deux « citoyens, élevés au plus haut rang, être inégaux en pouvoir, « et porter différents titres, quoique plusieurs personnes pen- « sent qu'Hadrien obtint la dignité impériale par la faveur de « Plotine, qui supposa un testament par lequel Trajan l'auroit « choisi pour son successeur. » Il sembleroit qu'il faudroit attribuer à la famille adoptive de Nerva un usage qui auroit été différent de celui de la famille de César et de celle de Vespasien : je veux dire l'usage de donner un nom patronimique ou un simple titre d'honneur sans autorité, tandis que depuis Trajan une portion de la souveraine puissance auroit été jointe à ce titre, et que, selon Spartien[2], c'auroit même été une communication presque entiere de cette puissance, avec la désignation formelle de la qualité d'héritier du trône, « telles que la reçurent de Dio- « clétien Maximien et Constance. »

Des variations aussi formelles sur un objet si important de l'histoire des empereurs ont forcé les écrivains modernes à chercher des explications très arbitraires. Il en est une plus vraie et plus simple, c'est que les empereurs, ne se croyant liés par aucunes lois, donnoient à chacun des Césars qu'ils créoient une portion d'autorité plus ou moins étendue, selon leur volonté particuliere, selon les temps et les lieux.

Zosime[3], trace en peu de mots les traits qui distinguent deux

(1) *Cæs.*, XIII. (2) *In Ælio*, I. (3) Lib. I, *initio*.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI

illustres familles, celle de Nerva et celle d'Antonin. « Des hom- « mes de bien, dit-il, parvenus à l'empire, Nerva, Trajan, et « après lui Hadrien, Antonin Pie, et les deux freres Verus et « Lucius, réformerent un grand nombre d'abus. Non seulement « ils recouvrerent les portions de l'empire enlevées à leurs pré- « décesseurs, mais encore ils y réunirent de nouvelles contrées. »

Je n'ai rien à faire observer sur la chevelure des princes de cette famille; mais l'épouse et les princesses de la famille de Trajan portent sur les médailles la même coiffure. Il n'en est pas de même de la barbe. Dion dit expressément[1] : « Les anciens « Romains et les empereurs avoient coutume de se faire raser. « Hadrien fut le premier qui laissa croître sa barbe. » Ses successeurs l'imiterent jusqu'à Constantin.

§. 1. NERVA.

Tacite[2] peint en quelques lignes la stupeur dans laquelle étoient plongés les Romains sous le regne de Domitien : « Nous « avons, dit-il, donné un grand exemple de patience; et si les « siecles passés ont vu tout ce que la liberté pouvoit produire « d'excès, nous avons montré jusqu'où la servitude peut abais- « ser les hommes, en leur ôtant par des délations odieuses la « faculté de parler et d'entendre. Nous aurions perdu la mé- « moire avec la voix, s'il étoit en notre pouvoir d'oublier, « comme il est en notre pouvoir de garder le silence. Enfin « nous avons retrouvé le courage........ Nerva a réuni deux « choses qui étoient autrefois incompatibles, la puissance et la « liberté........ »

(1) Lib. LXVIII, 15. (2) *Agricol.*, n° 2.

CHAP. IV. Nerva et sa famille adoptive PL. XXXVI.

Marcus Cocceius Nerva naquit dans l'Ombrie, à Narnia (aujourd'hui Narni), l'an de Rome 785, 32e de l'ere vulgaire; comme on le peut conclure des soixante-six ans qu'il avoit, selon Dion[1], à sa mort, arrivée l'an 98. Sa noblesse n'étoit pas ancienne, *nobilitatis mediæ,* dit Eutrope[2], c'est-à-dire qu'il n'appartenoit pas à une des familles anciennes de Rome. Toutefois ses ancêtres avoient illustré la sienne: on lisoit dans les fastes consulaires les noms de son bisaïeul, de son aïeul, et même, selon quelques auteurs modernes, celui de son pere. On se rappeloit son aïeul, à cause de son habileté dans la jurisprudence, et de l'adresse avec laquelle il avoit toujours conservé les bonnes graces de Tibere. Son petit-fils, le successeur de Domitien, parvint fort jeune aux honneurs; Néron récompensa, en 818, sa valeur par le triomphe; il plaça aussi son portrait dans le palais, et il le désigna préteur pour l'année suivante. Nerva fut consul l'an 824 avec Vespasien, et en 843 avec Domitien.

Le goût de Nerva pour la poésie, et les succès qu'il obtint sur-tout dans l'épigramme, lui mériterent l'amitié de Néron, qui lui dédia un poëme[3]. Quant à Domitien, qui lui témoigna quelque bienveillance, on n'en doit pas chercher la cause dans une liaison honteuse qui auroit existé, selon Suétone[4], entre lui et ce prince à peine sorti de l'enfance; parcequ'il y avoit à Rome plusieurs citoyens appelés Nerva, parceque l'écrivain n'a rapporté aucun prénom, et enfin parceque tous les historiens ont loué ses bonnes mœurs. Tous se sont accordés à le peindre sous les traits d'un homme modéré dans ses passions, généreux, actif, et sur-tout d'un caractere doux et pacifique; cependant on lui a reproché une timidité qui dégénéroit quelquefois en

(1) Dio, LXVIII, 4.

(2) Lib. VIII, c. 1.

(3) *Mart.*, VIII, 70.

(4) *Domit.*, II.

Chap. IV
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXVI

pusillanimité. Aurelius Victor[1] lui fait aussi le même reproche qu'à Trajan, celui d'avoir trop aimé le vin.

Pline le jeune[2] raconte dans une lettre à Tacite, en le priant de l'insérer dans son histoire, la réponse noble et hardie qu'il avoit faite en défendant avec Sénécion les habitants de la Bétique contre Bœbius Massa, leur spoliateur. Celui-ci, prévoyant une issue funeste pour lui, accusa Sénécion du crime de lèse-majesté. A ce mot, les sénateurs furent saisis d'horreur et de crainte. Mais Pline dit aux consuls : « Je crains que le silence « de Massa ne fasse croire qu'il y a collusion entre lui et moi, « parcequ'il ne m'a pas compris dans cette accusation. Cette ré-« ponse fut recueillie soigneusement, et généralement louée. Le « divin Nerva (car malgré sa retraite il prenoit part à tout ce « qui se faisoit de bien en public), m'ayant adressé une lettre « fort honorable, non seulement me félicita, mais il félicita « aussi le siecle (ce sont ses paroles) qui étoit témoin d'une « action digne des temps anciens. » Pline fait sans doute allusion à l'exil auquel Domitien condamna Nerva, à cause de la prédiction des astrologues, qui le désignoient pour son successeur[3]. Pline le jeune[4], écrivant à un de ses amis, qui habitoit à Tarente la maison de campagne dans laquelle Nerva avoit passé le temps de son exil, lui dit : « Je ne doute pas qu'elle ne soit très « agréable, puisqu'elle avoit été choisie pour la retraite d'un « homme qui étoit déja fort heureux avant l'époque où il parut « devenir le plus heureux des Romains. » Domitien venoit de faire mourir plusieurs citoyens distingués[5], à cause des prédictions favorables que contenoient leurs horoscopes dressés par

(1) Aurel. Vict., XIII.
(2) Lib. VII, ep. XXXIII.
(3) *Apol. Tyan.*, VII, 3, 14.
(4) Lib. V, ep. XVIII.
(5) Zonar., XI, 20.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive Pl. XXXVI.

son ordre. Mais il laissa la vie à Nerva, sur l'observation d'un astrologue, qui l'assura que ce sénateur n'avoit pas long-temps à vivre, parceque son estomac, très affoibli, rejetoit presque tous les aliments [1].

Ce furent ces prédictions qui porterent les assassins de Domitien à offrir l'empire à Nerva. Peut-être contribuerent-elles aussi à le lui faire accepter, malgré sa foible santé et sa pusillanimité. Le 18 septembre de l'an 96 (849 de Rome) vit périr Domitien, et régner Nerva, qui étoit âgé de soixante-quatre ans. Le peuple et le sénat se réunirent pour ce choix, ainsi qu'un des chefs des prétoriens; mais cette milice insubordonnée regrettoit le tyran, qui avoit augmenté sa paie, qui lui faisoit tous les jours de nouvelles largesses; et elle demandoit à grands cris le supplice des conjurés. On l'apaisa avec peine; et les sollicitations de quelques personnages recommandables lui firent enfin reconnoître Nerva. A peine celui-ci eut-il accepté l'empire, qu'on répandit le bruit que Domitien, échappé au fer des meurtriers, alloit paroître [2]. Nerva pâlit, et perdit la parole jusqu'à l'instant ou Parthenius le rassura. Alors il se rendit au sénat, où, parmi les félicitations, il entendit son meilleur ami, Arrius Antoninus (aïeul maternel d'Antonin), lui dire, en l'embrassant: « Heureux le peuple et « le sénat, heureuses les provinces de vous avoir pour empe- « reur! Pour vous ce n'est point un bonheur; vous étiez moins « à plaindre quand vous n'aviez qu'à échapper aux injustices des « mauvais princes, que vous ne pourrez l'être lorsque, chargé « d'un fardeau énorme, non seulement vous serez tourmenté par « les inquiétudes et exposé aux dangers, mais encore vous aurez à « vous défendre contre le crédit de vos ennemis, et sur-tout contre

(1) Dio, LXVII, 16. (2) Victor., *Epit.* XII.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

« celui de vos amis : ceux-ci, en effet, croyant mériter toutes les « faveurs, deviennent, si l'on en refuse la moindre à leurs im- « portunités, plus acharnés à votre perte que les autres. »

Si l'on excepte la trop grande condescendance qu'il eut pour les soldats, et que l'on reproche aussi à Trajan, tous les actes du regne de Nerva furent dignes de louanges. Il rendit la sécurité à ceux qui avoient été inquiétés sous le prétexte vague du crime de lèse-majesté ; il rappela un grand nombre d'exilés, et il permit même à Licinianus, accusé d'adultere avec une vestale, de vivre en Sicile, sans pouvoir cependant rentrer dans Rome. Les délateurs, cette espece vile et odieuse qui pullule sous les tyrans, furent flétris par les lois de Nerva[1] ; il fit mourir les esclaves et les affranchis qui avoient été les accusateurs de leurs maîtres ; il défendit d'appeler des citoyens en jugement soit pour crime de lèse-majesté, soit pour avoir exercé quelque acte de judaïsme. Mais, s'il défendit aux agents du fisc d'inquiéter les juifs, et de faire sur leurs corps des recherches odieuses, sous prétexte de judaïsme (*judaici fisci calumnia sublata*), il ne les exempta pas de payer chaque année par tête les deux drachmes (environ 1 fr. 80 cent.) qu'ils donnoient jadis pour l'entretien du temple de Jérusalem, et que Vespasien exigea pour le fisc romain depuis la prise de cette ville. Il fit le serment de n'ôter jamais la vie à des sénateurs, et il ne le viola point. Il ne souffrit pas qu'on lui élevât des statues d'or ni d'argent. Il porta une économie sévere dans l'emploi des revenus publics[2], et il supprima plusieurs sacrifices ; il rendit aussi plus rares les spectacles de gladiateurs. Zonare a cru faussement qu'il avoit aboli ces jeux sanglants.

(1) Dio, LXVIII, 1. (2) Ibid., LXVIII, 2.

Chap. IV
Nerva et sa famille adoptive
Pl. XXXVI

Malgré ces épargnes, le trésor public ne pouvoit suffire aux dépenses nécessaires; on vit alors Nerva « vendre, dit l'historien « Dion, une grande quantité d'habits, plusieurs vases d'or et « d'argent, des meubles du palais et de sa propre demeure, plu- « sieurs champs, plusieurs maisons; ou plutôt il vendit tout, « excepté ce qui étoit strictement nécessaire. Mais il n'usa point « de rigueur dans ces ventes; il y trouva même l'occasion d'o- « bliger plusieurs citoyens. » Jamais il ne chercha à enrichir le fisc par des voies injustes. Le pere d'Hérode Atticus, de ce sophiste célebre, ayant découvert dans sa maison un trésor, écrivit à l'empereur pour connoître l'emploi qu'il en devoit faire; celui-ci répondit qu'il pouvoit en user à sa volonté. Mais Atticus, craignant la poursuite des officiers du fisc, écrivit de nouveau qu'il n'osoit en disposer, la valeur étant trop grande pour la fortune d'un particulier. « Hé bien donc, répondit Nerva[1], « usez largement de ce que la fortune vous donne, car il vous « appartient. »

On a reproché à Nerva de la pusillanimité; il ne craignit pas cependant de choisir, l'an 97, pour son collegue dans le consulat, Virginius Rufus; quoique les soldats eussent voulu plusieurs fois donner à ce général le titre d'*imperator*. Il punit seulement par l'exil Calpurnius Crassus, qui avoit conspiré contre lui. Il fit même asseoir à ses côtés, dans un spectacle, d'autres conjurés; et il remit entre leurs mains les épées des gladiateurs, que l'on présentoit au président des jeux pour en examiner la trempe. La cause de cette noble assurance étoit sa bonne conscience. « Aussi, dit-il un jour, je n'ai rien fait qui puisse m'empêcher « de vivre tranquille si j'abdiquois l'empire[2]. » C'est elle encore

(1) Philostr., *Soph.*, II, 1. (2) Dio, LXVIII, 3.

qui lui donna le courage avec lequel il résista aux efforts des prétoriens. Ceux-ci s'étoient révoltés de nouveau, sous prétexte de demander le supplice des meurtriers de Domitien. Nerva, voyant que ses remontrances étoient inutiles, découvrit son cou, et s'offrit à leurs coups. « Mais, dit Pline le jeune[1], l'em-« pereur, celui que l'on appeloit le pere du genre humain, fut « assiégé, renfermé dans le palais; et l'on ravit à ce vieillard si « doux le pouvoir de sauver des hommes. » Parthenius et Petronius furent tués; et le jeune Victor[2] ajoute que Casperius, « qui avoit excité à la révolte les prétoriens, dont il étoit pré-« fet, contraignit Nerva à remercier publiquement les assassins, « parcequ'ils avoient ôté la vie aux plus méchants des hommes. » Mais cet historien est le seul qui rapporte ce trait de foiblesse de Nerva; et on aime à croire qu'il l'a fait sans aucun fondement.

Quoi qu'il en soit, tous les historiens de ce temps s'accordent à dire que la révolte des prétoriens fut la cause du bonheur qu'éprouverent les Romains pendant plus de quatre-vingts ans, sous Trajan et ses successeurs. Nerva, convaincu que l'on méprisoit sa vieillesse, que l'empire avoit besoin, pour être bien gouverné, d'un chef doué tout à-la-fois de la force d'esprit et de celle du corps, prit une résolution soudaine et importante. Il monta au Capitole, et là il dit à voix haute: « Puisse cet acte de « ma volonté faire le bonheur du sénat, du peuple romain, et « le mien! J'adopte Marcus Ulpius Nerva Trajan. » Sur-le-champ il le nomma, selon Dion, César en plein sénat, dans l'automne de l'an 97 (850 de Rome); de plus, selon Pline[3], *imperator,* Germanique, et son collegue dans la puissance tribunitienne. Il

(1) *Paneg.*, VI, 1. (2) *Epit.*, XII. (3) *Paneg.*, VIII.

écrivit en même temps de sa main à Trajan, qui étoit à Cologne préfet de la Germanie, pour lui apprendre son adoption; et il termina sa lettre par ce vers d'Homere :

Servez-vous de vos traits pour venger mes affronts[1] !

Spartien nous apprend qu'il lui envoya un diamant (*adamante gemma*), pierre qui avoit alors une valeur excessive.

Dion fait observer que Nerva avoit dans sa famille plusieurs personnes qu'il auroit pu adopter; mais qu'il préféra le bonheur public à celui de ses parents; qu'il n'hésita pas à choisir Trajan, né hors de Rome et de l'Italie (en Espagne), quoique cela fût sans exemple; « car, ajoute-t-il, il pensoit qu'il falloit chercher « le mérite et non la patrie. » La nouvelle d'une victoire remportée dans la Pannonie sur les Germains fut la cause apparente qui conduisit Nerva au Capitole; mais la cause réelle, ou du moins principale, fut l'adoption de Trajan. Ce fut aussi la derniere action d'éclat qui signala le regne du pere adoptif de ce prince. Il ne faut cependant pas croire Lactance[2], qui dit qu'il se réduisit à l'état de simple citoyen.

Nerva mourut environ trois mois après, l'an 98 (851 de Rome), ayant régné seize mois, et âgé de près de soixante-six ans, selon Dion[3]; de soixante-onze, selon Eutrope[4]; de soixante-douze, selon S. Jérôme[5]; et seulement de soixante-trois, selon le jeune Victor[6]. Le sénat rendit les plus grands honneurs à sa mémoire. Il déposa son corps dans le mausolée d'Auguste. Trajan lui éleva des autels, et créa des prêtres flamines pour les entretenir.

(1) *Iliad.*, I, 42.
(2) *De Mort. Pers.*, XVIII.
(3) Dio, LXVIII, 5.
(4) Eutrop., VIII, 1.
(5) Euseb., *Chronic.*
(6) Vict., *Epit.*, XII.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

Abandonné par Suétone, qui n'a tracé les portraits que des douze Césars, je n'ai plus que le secours des médailles pour reconnoître dans les statues, les bustes, et les bas-reliefs, ceux de leurs successeurs. On voit dans la planche XXXVI, au n° 3, sur une médaille de bronze, la tête de Nerva, couronnée de laurier, entourée de la légende IMP*erator* NERVA CAES*ar* AVG*ustus* P*ontifex* M*aximus* TR*ibunitiâ* P*otestate* COS. (*consul*) II P*ater* P*atriæ*. On lit au revers, ROMA RENASCENS, autour de la figure de Rome assise, tenant une haste et une victoire; à l'exergue, les sigles S*enatûs* C*onsulto*.

N° 3.

N° 1 et 2.

D'après les médailles de Nerva[1], M. Visconti reconnut le portrait de cet empereur dans une belle statue colossale de marbre placée dans le musée du Vatican. On en voit ici la face et le profil sous les n° 1 et 2.

En décrivant cette statue, M. Visconti a fait l'application des principes qu'il a établis relativement aux portraits des empereurs placés sur des médailles *restituées*. Ces portraits ne présentent point leurs traits retracés scrupuleusement; ils offrent au contraire un mélange de leur figure véritable et du beau idéal, par lequel on vouloit exprimer leur apothéose. La tête de la statue ne reproduit point la maigreur de Nerva, et les rides dont les années avoient sillonné son visage; mais le profil et l'ossature, si l'on peut employer ce mot technique, sont d'une grande vérité, et la ressemblance n'a point souffert de cet ingénieux mélange. Trajan éleva des autels, et établit un college de flamines en l'honneur de Nerva: on peut donc penser que l'érection de cette belle statue fit partie de l'apothéose.

(1) *Mus. Pio Clem.*, III, tav. 7.

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXVI.

§. 2. TRAJAN.

Eutrope[1] dit que de son temps (le IVe siecle de l'ere vulgaire) l'acclamation des sénateurs à l'entrée de l'empereur dans l'enceinte du sénat étoit encore celle-ci : QU'IL SOIT PLUS HEUREUX QU'AUGUSTE, MEILLEUR QUE TRAJAN ! Pouvoit-on former pour ces princes des vœux plus sages que de souhaiter qu'ils surpassassent en justice et en humanité le fils adoptif de Nerva ? Celui-ci avoit dit en effet à ceux qui lui reprochoient d'être affable avec tout le monde : « Je fais mes efforts pour que les « Romains trouvent en moi un empereur tel qu'étant simple « particulier j'eusse desiré voir mes prédécesseurs. »

Trajan naquit le 18 septembre de l'an 52 (806 de Rome) à Italica (aujourd'hui Santiponce, sur le Guadalquivir, dans l'Andalousie, près de Séville). Sa famille étoit ancienne; mais son pere l'avoit seul illustrée. Ses noms étoient Marcus Ulpius Crinitus Trajanus. On croit, avec raison, que celui de Crinitus, qui se lit dans Eutrope, étoit un nom de famille, et non un surnom (chevelu) donné à ce prince à cause du soin extrême qu'il auroit pris de sa chevelure; comme le dit Lydus[2], écrivain du moyen âge. Trajan fut élevé dans les camps; et Pline[3] assure qu'il contribua par son courage aux victoires que son pere remporta sur les Parthes. Après avoir été dix ans tribun militaire, il fut nommé préteur en 839, et consul en 844[4]. Domitien l'envoya en Espagne; mais il le rappela bientôt pour lui donner le commandement de l'armée de la Germanie inférieure, contrée dont les habitants faisoient sans cesse des incursions sur les

(1) Lib. VIII, c. v.
(2) *De Mensib.*, I, 7.
(3) *Paneg.*, c. XIV.
(4) Dio, LXVII, 12.

Chap. IV
Nerva
et sa famille
adoptive
Pl. XXXVI

terres des Romains et de leurs alliés. Trajan le conserva pendant les dernieres années du regne de Domitien, et pendant le regne de Nerva. Ce fut dans l'automne de l'année 97 (850 de Rome) que le dernier l'adopta, le créa César, le nomma *imperator,* et partagea avec lui la puissance tribunitienne et le titre de Germanique. Trajan apprit à Cologne cette nouvelle inespérée; et l'on vit avec étonnement un empereur dont ni Rome ni l'Italie n'avoient été le berceau. Si l'on en croit Pline [1], il parut vouloir refuser de si grands honneurs; mais les armées lui envoyerent des députés pour le presser d'accepter l'empire; celui de l'armée de la Mœsie inférieure fut Hadrien, son parent.

La mort de Nerva, arrivée dans le mois de janvier de l'année 98 (851 de Rome), rendit, bientôt après son adoption, Trajan seul maître de l'empire. Il écrivit de sa propre main au sénat, et lui dit entre autres choses qu'il n'ôteroit jamais la vie ni l'honneur à un homme de bien; « promesse, assure Dion [2], « qu'il confirma ensuite par un serment, et qu'il observa tou-« jours, quoiqu'il se fût vu menacé par des conspirateurs. » Il n'en fut pas ainsi des prétoriens, qui s'étoient révoltés contre Nerva; Trajan les réunit dans son camp sous différents prétextes, et les fit mourir. Il passa la premiere année de son regne sur les bords du Rhin, occupé à rétablir la discipline militaire, à recevoir les envoyés des peuples barbares que sa valeur et son habileté dans l'art de la guerre avoient remplis d'effroi et d'admiration. Loin d'être jaloux de la gloire de ses généraux, il fit élever une statue en l'honneur de Vestricius Spurina, qui avoit forcé les redoutables Bructeres à reconnoître le roi que les Romains leur avoient donné [3].

Enfin l'an 99 (852 de Rome) Trajan se rendit dans la capi-

(1) *Panegyr.*, c. VIII. (2) Lib. LXVIII, 5. (3) Plin, lib. II, *ep.* VII.

CHAP. IV
Nerva
et sa famille
adoptive.
PL. XXXV.

tale de l'empire. Il fut reçu avec des démonstrations de joie universelles; il traversa Rome à pied, comme le premier des soldats, pour monter au Capitole. Ensuite il alla au palais avec son épouse la vertueuse Plotine, qui, en y entrant, se retourna vers le peuple et dit : « Je souhaite que ma sortie de ce palais « soit aussi tranquille que mon entrée. » Le sénat donna à Trajan le titre de Pere de la patrie, qu'avoient porté ses prédécesseurs; mais il en créa un nouveau pour lui, celui d'*Optimus*, excellent, ou très bon. Le dernier titre flatta vivement l'empereur, parcequ'il le devoit à ses bonnes mœurs, et non à des victoires dont le soldat partage la gloire. Cependant on ne le trouve placé sur les médailles, avec sa tête et ses autres titres, que vers l'an 867, quoiqu'il fût gravé sur leurs revers depuis long-temps : on en ignore la raison.

Trajan fit de grandes largesses aux soldats et au peuple; mais il les fit avec ses propres biens, sans dépouiller personne, comme l'avoient pratiqué tant de fois presque tous ses prédécesseurs. Nerva avoit formé le dessein de faire élever aux dépens du trésor public des enfants qui seroient devenus des citoyens attachés plus spécialement à l'empire, dont ils auroient reçu les secours les plus désintéressés; mais la mort l'empêcha de réaliser ce noble projet. La gloire en étoit réservée à Trajan, qui fit participer à ses libéralités même les enfants des pauvres de toute l'Italie. Par ses soins cette contrée fut si abondamment pourvue de vivres, qu'elle put en fournir, dans une année où le Nil avoit trop peu débordé, à cette Égypte que l'on appeloit la nourrice de Rome. Les citoyens lâchement calomniés trouverent dans Trajan un vengeur sévere; il fit exposer en public et transporter ensuite dans les îles désertes ces infames délateurs, qui les avoient peuplées de tant d'innocents.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

Son regne fut marqué par l'érection de monuments somptueux; et son caractere noble et généreux brilla dans leur magnificence. Après avoir agrandi le cirque, il y fit placer cette inscription : IL RÉPOND ENFIN A LA DIGNITÉ DU PEUPLE ROMAIN[1]. Un nouveau théâtre s'éleva par ses soins dans le champ de Mars; il forma aussi de riches bibliotheques. Les bords du Pont-Euxin et les Gaules furent unis par un chemin non interrompu. Mais le plus grand, le plus célebre de ses ouvrages, après le pont sur le Danube, que je décrirai plus bas, est le *forum* qui portoit son nom. (J'ai conservé le nom *forum*, parceque celui de marché, qui lui répond en françois, a une acception trop restreinte.) Ce *forum* étoit composé, comme les autres, de trois ou de quatre portiques, d'un temple, et d'une basilique dans laquelle on rendoit la justice : mais ces portiques étoient de marbre; les colonnes qui les soutenoient étoient colossales; de riches sculptures dont on voit encore de précieux restes formoient une frise immense; l'emplacement avoit été creusé dans une colline, et, pour conserver le souvenir de ce travail, on éleva dans le milieu du *forum*, l'an 114, une colonne de marbre qui a de hauteur celle des terres enlevées, 128 pieds romains (37 metres 7 cent.) Un bas-relief continu serpente sur le fût de cette colonne, qui portoit une statue de bronze de l'empereur. On en voit à Paris une imitation de même hauteur; mais les bas-reliefs sont de bronze. Trajan fit reconstruire le chemin qui traversoit les marais Pontins, et il travailla à diminuer leurs exhalaisons dangereuses. Il fit aussi creuser un port à Centumcellæ (aujourd'hui Civitâ Vecchia). Les Romains avoient l'usage de consacrer par des inscriptions la mémoire de ceux qui avoient fait élever, ou seulement réparer

(1) Dio, LXVIII, 7.

les édifices et les monuments publics; c'est pourquoi le nom de Trajan, qui s'en étoit tant occupé, se lisoit par-tout. De là vint que les railleurs ajouterent à son nom celui de la pariétaire, plante qui croît sur toutes les murailles[1].

Les Romains répéterent avec attendrissement le mot qu'il dit au préfet des prétoriens, en lui remettant l'épée qui étoit la marque de sa dignité, « Employez-la pour moi si je gouverne « avec justice, et contre moi si j'abuse du pouvoir[2]. » Pline le jeune releve, avec raison, ces paroles remarquables dans le discours qu'il prononça au mois de septembre de l'année 100 (853 de Rome), époque où il fut subrogé consul. Ce fut dans le sénat, et par son ordre, qu'il remercia Trajan de l'avoir élevé au consulat. L'empereur étoit présent, et l'orateur lui prodigua des louanges dont l'excès ne peut être excusé que par le souvenir des grands maux qu'avoient soufferts les Romains sous les prédécesseurs de Trajan, et du bonheur dont ils jouissoient sous l'empire de ce prince. Ce panégyrique au reste a fourni des matériaux abondants à l'histoire. On trouve même dans le silence que garde l'orateur une preuve contre l'opinion de ceux qui placent dans cette année le commencement de la guerre contre les Daces (peuples qui habitoient les pays appelés aujourd'hui Valachie, Moldavie, et Transylvanie), et le départ de l'empereur pour cette expédition. Il n'eût pas manqué de le célébrer par de flatteuses prophéties.

Il paroît donc certain que Trajan ne quitta Rome qu'en l'an 101 (854 de Rome). Nous avons vu Domitien acheter de Décébale, roi des Daces, la paix par un tribut annuel. Trajan, indigné d'une sujétion si humiliante, refusa de le payer, et entra à main

(1) Amm. Marcel., XXVII, 3. (2) Dio, LXVIII, 16.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

armée dans la Dacie. Ce ne fut point de la part de Trajan une agression injuste; il avoit découvert des intelligences secretes entre Décébale et Pacorus, roi des Parthes[1]; Dion[2] assure d'ailleurs que l'empereur avoit de justes plaintes à faire de ce roi. La premiere victoire coûta beaucoup de sang aux Romains; et Trajan déchira ses habits pour bander les plaies et remplacer le linge qui manquoit. Les Daces, instruits par des transfuges, et conduits par un chef courageux, se défendoient avec fureur. Leur roi demanda cependant plusieurs fois la paix, mais à des conditions que Trajan ne voulut point accepter. Il s'avança à travers des régions montueuses jusqu'à la capitale de la Dacie, Zermizegethuse (aujourd'hui Varhély, selon M. Mannert); et là il dicta la paix à Décébale. Ce roi n'observa pas long-temps le traité; il fit de nouvelles incursions en-deçà du Danube, sur le territoire romain.

Trajan, voulant mettre les Daces dans l'impuissance de traverser le Danube, et en assurer le passage à ses troupes quand le fleuve seroit gelé, fit construire un pont, devenu célebre par la description emphatique de Dion[3]. Je suivrai celle du comte Marsigli, qui a donné une si ample histoire du Danube. Le pont fut construit à six milles d'Italie (environ 13,992 metres), au-dessous de la cataracte appelée aujourd'hui Demyrcapi, ou Porte-de-Fer, où sont placées sur la rive droite, dans la Valachie, Severin, et Cernez, et sur la rive gauche, Tetislas dans la Servie. La largeur de la vallée dans laquelle coule le Danube n'est là que d'un mille. D'après les restes des deux piles qui sont sur les bords, et de toutes les autres, on voit que le pont avoit vingt-trois piles de pierre, larges de 5,847 metres, longues du double, et placées à 34,108

(1) Plin., X, ep. VIII. (2) Dio, LXVIII, 6. (3) Lib. LXVIII, 13.

metres l'une de l'autre : de sorte que la longueur totale étoit d'environ 863 metres (sept fois celle du Pont-Royal de Paris). Sur les piles de pierre étoient placés les ceintres et les plate-formes en bois. Deux forts en défendoient les entrées. Le successeur de Trajan, Hadrien, fit enlever les plate-formes, de crainte que le pont ne facilitât aux barbares l'entrée du territoire romain ; mais les piles subsistoient encore dans le temps où Dion écrivoit, c'est-à-dire plus de cent vingt ans après; et vers la fin du dix-septieme siecle, le comte Marsigli en découvrit les restes. Il faut se reporter au siecle de Trajan, où l'on ne connoissoit, pour construire les ponts, que les méthodes les plus grossières, afin d'apprécier l'admiration que Pline, contemporain de Trajan, et Dion, écrivain du troisième siecle, témoignent pour cet ouvrage [1].

Décébale, voyant les Romains maîtres de la Dacie, termina lui-même sa vie l'an 105 (858 de Rome). Trajan s'empara des richesses immenses qu'il avoit enfouies dans des cavernes et dans le lit d'une riviere dont il avoit détourné les eaux pendant quelques instants. Le roi avoit fait tuer les prisonniers qu'il avoit employés à ce travail, afin qu'on n'en conservât aucun souvenir. L'empereur reçut le surnom *Dacicus*, lorsqu'il triompha des Daces après sa premiere victoire. Son second triomphe, après la mort de Décébale et la réunion de la Dacie à l'empire, fut très brillant. Dion [2] raconte qu'il donna pendant cent vingt-trois jours des spectacles et des jeux dans lesquels combattirent dix mille gladiateurs, et où onze mille animaux furent égorgés.

Cette même année vit l'empire romain s'accroître vers l'orient. Palma, gouverneur de Syrie, se rendit maître de l'Arabie pétrée,

(1) Proc., *de Ædif.*, IV, 6. (2) Lib. LXVIII, 15.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

qui avoit eu long-temps des rois particuliers. Elle étoit ainsi nommée par les anciens, à cause de la ville de Pétra, aujourd'hui Kvac, et elle ne formoit qu'une très petite portion de la vaste péninsule appelée Arabie. Le bruit des succès de Trajan parvint jusqu'aux Indes, et des ambassadeurs se rendirent à Rome de ces contrées éloignées pour lui apporter le tribut d'estime de leurs souverains. On peut croire que ces hommages firent naître ou du moins développerent dans l'esprit de Trajan l'amour des conquêtes. Il les rechercha depuis avec ardeur. On le vit sacrifier les hommes et les trésors afin de se rendre maître de pays trop éloignés de Rome pour lui demeurer soumis, et que son successeur fut obligé d'abandonner.

Quelques écrivains placent en cette année 106 (859 de Rome) le départ de Trajan pour l'orient, où il devoit aller faire la guerre aux Parthes; et d'après leur systeme, il seroit ensuite revenu à Rome, qu'il auroit quittée en 867 une seconde fois pour la même cause, et qu'il n'auroit jamais revue. Eckhel[1] a prouvé le contraire. Aucun historien romain ne parle de ce premier départ, de cette premiere expédition; aucune médaille n'en a consacré le souvenir. Mais on voit dans la collection de Vienne une médaille d'or qui a pour type l'empereur à cheval, et la légende PROFECTIO · AVGVSTI (départ de l'empereur), avec les mots OPTIMVS · AVG*ustus* dans la légende qui environne la tête de Trajan. Or il est prouvé que ces mots n'ont fait partie des légendes de la tête de ce prince qu'en l'année de son sixieme consulat, 867 de Rome, 114 de l'ere vulgaire. D'ailleurs c'est à l'année suivante qu'il faut rapporter le tremblement de terre qui renversa presque entièrement Antioche de Syrie. Trajan se trouvoit alors dans cette

(1) *D. N. V.*, VI, 451.

ville; et il n'échappa à la mort que par une heureuse fuite. Dion[1] place cet affreux évenement sous le consulat de Pœdon, qui fut une des victimes; et ce Romain fut revêtu de cette dignité avec Vipstanus Messallá, l'an 868 de Rome, 115 de l'ere vulgaire.

C'est donc à l'année précédente, 114 (867 de Rome), qu'il faut rapporter le départ de Trajan pour l'orient. La cause apparente de cette nouvelle guerre fut la concession du sceptre d'Arménie en faveur de Parthamasiris, faite par Chosroès, roi des Parthes; droit que revendiquoit l'empereur romain. Dion[2] donne pour cause réelle un grand desir de gloire. Arrivé à Athènes, Trajan trouva des ambassadeurs de Chosroès qui lui offroient toutes les réparations qu'il exigeroit, et entre autres la confirmation du nouveau roi d'Arménie. Mais l'empereur remit toute discussion à l'époque prochaine de son arrivée en Syrie; là il renvoya Parthamasiris, auquel il refusa le diademe, parceque l'Arménie étoit et devoit être maintenue province romaine. Antioche fut alors presque ruinée de fond en comble par un tremblement de terre; le consul Pœdon y perdit la vie, et Trajan n'échappa au trépas qu'en sortant de son palais par les fenêtres. Selon Dion[3], un personnage plus grand qu'un homme se présenta à lui, et le conduisit hors de la ville.

Cette catastrophe arriva vers le commencement de l'année 115 (868 de Rome). Au printemps, Trajan entra dans l'Arménie, et l'enleva tout entiere à Parthamasiris, le vassal du roi des Parthes. Après l'avoir réduite de nouveau en province romaine, et y avoir établi un gouverneur, il conduisit son armée dans la Mésopotamie, et s'empara de plusieurs villes. Il trouva les Parthes campés au-delà du Tigre[4]. Comme le pays

(1) Lib. LXVIII, 25.
(2) Dio, LXVIII, 17.
(3) Ibid., LXVIII, 25.
(4) Ibid., LXVIII, 26.

étoit dépourvu de bois de construction, il fit venir sur des chariots des bateaux qui avoient été construits dans les forêts de Nisibe (à près de vingt lieues moyennes de distance). Les Parthes firent de vains efforts pour empêcher la construction du pont de bateaux, et ils prirent la fuite quand ils virent l'armée romaine transportée sur la rive orientale du Tigre. Trajan parcourut en conquérant, et sans trouver d'opposition, l'Adiabene; l'Assyrie, où l'on voyoit encore une ville de Ninos (restes de l'antique Ninive); les champs d'Arbelle et de Gaugamele, célebres par les victoires d'Alexandre et les défaites de Cyrus le jeune; enfin la Babylonie.

On lit dans l'historien Dion[1] que Trajan eut le dessein de joindre par un canal l'Euphrate au Tigre, afin de transporter par eau les bateaux qui devoient servir à construire un pont sur le second fleuve. Il ajoute qu'il en fut détourné par la connoissance que l'on acquit de la différence de niveau qui existoit entre ces deux rivieres, et qui auroit fait écouler les eaux de l'Euphrate dans le Tigre. Mais Ammien Marcellin[2] qui suivit l'empereur Julien dans ces contrées, dit que le canal avoit été commencé par Trajan, et terminé par Septime Sévere; et que Julien ayant fait enlever les pierres qui l'obstruoient, ses vaisseaux traverserent jusqu'au Tigre, au-dessus de Ctésiphon. Ce canal étoit alors appelé Nahamalcha, ou Fleuve-Royal. Nous apprenons par ce récit une chose remarquable : c'est que cette différence de niveau entre les deux rivieres étoit peu considérable, puisque les navires de Sévere et de Julien entrerent dans le Tigre par le canal, ou plutôt par la dérivation des eaux de l'Euphrate; à moins que ces deux empereurs aient employé

(1) Dio, LXVIII, 28. (2) Lib. XXIV, vi.

(dans l'ignorance des écluses, qui paroissent n'avoir été inventées que dans le quinzieme siecle) des retenues successives et des plans inclinés, tels qu'on les voit encore au grand canal de la Chine: ce qui prouveroit que les derniers moyens auroient été inventés ou connus des Romains seulement dans l'espace de temps écoulé entre les regnes de Trajan et de Septime Sévere.

La prise de Séleucie et de Ctésiphon, capitale de l'empire des Parthes, qui fut aussi la capitale de celui des Perses, suivit de près le passage du Tigre, l'an 116 (869 de Rome.) Ce fut probablement dans la seconde ville que Trajan fit prisonniere la fille de Chosroès, et s'empara du trône d'or du roi des Parthes[1]. Il paroît que ce peuple attachoit un grand prix à ce siege, sur lequel son monarque se plaçoit dans les cérémonies d'apparat; car Hadrien, voulant conserver la paix avec les Parthes, leur en promit la restitution, qu'il n'effectua cependant pas, non plus qu'Antonin, à qui on la demanda souvent. Je crois l'avoir reconnu sur ceux des bas-reliefs de Persépolis, où le roi des Perses, assis sur un siege très orné, reçoit les tributs des nations qui composoient son vaste empire.

Après la prise de la capitale des Parthes, Trajan reçut du sénat la confirmation du titre de Parthique, que lui avoient donné les soldats, et la permission d'entrer à Rome en triomphateur autant de fois qu'il le desireroit; mais la mort l'empêcha de jouir de cet honneur. Il parcourut en conquérant l'Assyrie, la Babylonie; il s'arrêta dans les lieux qu'avoit occupés Babylone; il rendit à Alexandre-le-Grand des honneurs funebres dans la maison où l'on faisoit croire que le roi de Macédoine

(1) Spart., *Adr. vit.*, XIII.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive Pl. XXXVI

avoit fini sa brillante carriere; car Dion[1] assure qu'on n'y voyoit plus que des monceaux de terre et de pierre, sur lesquels on débitoit mille fables. Il faut rapporter à cette époque la réflexion qu'il fait plus tard sur la conduite que tint l'empereur après qu'il eut descendu le Tigre jusqu'à son embouchure dans le golfe Persique. « Les destins avoient arrêté non seulement qu'il « ne rentreroit plus dans Rome, mais encore qu'il ne feroit « plus rien que l'on pût comparer à ses premiers exploits, et « qu'il perdroit toutes ses conquêtes. » Dans cette navigation, qu'il n'avoit entreprise que par amour pour une vaine gloire, Trajan courut les plus grands dangers, soit par la rapidité du fleuve, soit par les effets du reflux de l'Océan. Il vit enfin cette mer fameuse et des vaisseaux qui faisoient voile vers les Indes. « Et moi aussi, dit-il en les contemplant, je les suivrois si j'étois « jeune[2] ! » Il commença dès-lors à s'occuper de ces contrées, à faire des recherches sur leur nature, à envier le sort d'Alexandre, et à dire qu'il auroit porté ses armes plus loin que ce héros n'avoit porté les siennes. Il écrivoit au sénat tous les projets que son ambition enfantoit, et qu'il annonçoit comme s'ils eussent déja été effectués; il parloit sans cesse de nations nouvelles, dont les noms mêmes n'étoient pas connus à Rome, et qu'il auroit soumises.

Il faut placer à cette époque la conquête d'une partie de l'Arabie heureuse, que Trajan fit en personne. Mais ce dernier triomphe fut suivi de revers cruels. Plusieurs peuples vaincus se souleverent, et chasserent ou massacrerent les troupes qu'il avoit laissées pour les contenir. Les Juifs de la Cyrénaïque ôterent la vie, par des tourments inouïs, à plus de deux cent

(1) Lib. LXVIII, 29, 30. (2) Dio, LXVIII, 28, 29.

mille Grecs et Romains. Son lieutenant, Lusius, réprima cette sédition, revint en Mésopotamie, reprit Nisibe et Edesse ; Séleucie rentra aussi sous le joug des Romains. Effrayé cependant de la défection presque générale de ses nouveaux sujets ou alliés, et craignant que les Parthes n'imitassent ce dangereux exemple, Trajan donna un roi à ce peuple belliqueux. Ce fut à Ctésiphon qu'il rassembla dans une vaste plaine les Romains et les Parthes, et qu'il ceignit le diademe à Parthamaspate, qui demeura fidele aux Romains, et qui pour cela même devint odieux aux Parthes.

Nous ne parlerions pas du siege d'Atra, ville située sur une montagne élevée dans le milieu d'un vaste désert, entre l'Euphrate et le Tigre, que Trajan entreprit l'an 117 (870 de Rome), s'il n'y avoit couru risque de la vie. Ayant quitté les marques de sa dignité, il combattoit en personne dans un assaut, lorsque la blancheur de sa barbe et son air majestueux le firent reconnoître par les assiégés, et en firent le but de tous les traits[1]. Forcé de lever un siege entrepris inconsidérément, et tombé gravement malade, il se rendit en Syrie pour s'embarquer et pour retourner à Rome, abandonnant des conquêtes si chèrement achetées, et remettant à Hadrien le commandement des restes de son armée. Trajan crut avoir été empoisonné ; mais tout le monde jugea sa maladie naturelle. Arrivé à Sélinonte, ville et port célebre de la Cilicie, appelée depuis Trajanopolis (aujourd'hui Selonti), il ne put supporter une plus longue navigation. Il y mourut âgé de soixante et un ans selon les uns, et de soixante-quatre selon les autres, après un regne de vingt ans. Son corps fut brûlé à Sélinonte ; et ses cendres, renfermées dans une urne d'or, furent transportées à Rome par son épouse Plotine et sa

(1) Ibid., LXVIII, 31.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI

niece Matidie. Après avoir été promenées en triomphe dans un char avec son image, elles furent déposées dans l'intérieur de la colonne qui porte encore son nom. Pendant plusieurs années on célébra à Rome, en son honneur, des jeux appelés Parthiques.

On pourroit trouver la cause de la maladie dont mourut Trajan dans le chagrin qu'il conçut en apprenant la défection de ses nouveaux alliés, et la révolte des peuples qu'il avoit eu tant de peine à vaincre; peut-être aussi aux fatigues excessives qu'il supporta dans cette fatale expédition. On a dit avec raison que le pouvoir absolu exerçoit une réaction sur le souverain lui-même; mais on n'a pas fait observer que l'esprit de conquête produit un effet semblable. Le soldat est tout à-la-fois l'instrument et la victime du conquérant; et celui-ci est forcé de partager les travaux du soldat et de s'exposer aux mêmes dangers pour l'exciter par son exemple. Trajan nous en a fourni une preuve frappante au siege d'Atra. Il dormoit peu; il marchoit à pied à la tête de l'armée, même depuis son avénement à l'empire, il parcouroit ainsi de vastes contrées avec ses armées sans se servir de cheval ni de char[1]. Comme ses soldats il traversoit les rivieres à gué ou à la nage; comme eux aussi il supportoit la faim et la soif, et il se nourrissoit de leurs aliments grossiers. Il les consoloit et les secouroit dans leurs maladies; il ne rentroit dans sa tente qu'après les avoir visités, et il étoit toujours le dernier à prendre du repos. Enfin il connoissoit tous ceux qui avoient blanchi sous les enseignes, et il les appeloit par leurs noms en leur rappelant leurs belles actions. Ainsi en avoient usé Alexandre, César; ainsi en ont usé tous les conquérants : mêmes moyens, mêmes fatigues, mêmes dangers.

(1) Dio, LXVIII, 23; Plin., *Panegyr.*

Si Trajan ne fut que l'égal des autres conquérants par ses talents militaires, il leur fut supérieur par ses vertus et par la noblesse de son caractere. Il étoit modéré, doux, humain, ennemi de la cruauté et de la vengeance, ouvert, généreux, magnifique. Il accueilloit les hommes de lettres et les philosophes, et tous ceux qui avoient de grandes qualités; loin de les craindre et de les haïr, comme faisoient Tibere, Néron, et Domitien. Quelques défauts ternissoient cependant l'éclat de ses vertus. Il se livroit sans ménagement aux plaisirs de la table. Dion[1] assure que ce penchant ne le fit jamais manquer à son devoir; Victor[2] nous en fait connoître la raison, Trajan avoit défendu d'exécuter les ordres qu'il pourroit donner à la suite de ces longs repas. Dion parle aussi de son attachement criminel pour de jeunes garçons, et il dit pour l'excuser: « Jamais il n'affligea personne pour sa-« tisfaire sa passion. » Telle étoit donc alors l'opinion générale! on ne blâmoit que l'excès de ce vice honteux, et les violences qu'il pouvoit inspirer.

Trajan avoit épousé avant d'être empereur la vertueuse Plotine, avec laquelle il vécut dans la meilleure union; mais elle ne le rendit jamais pere. Elle obtint de lui qu'il adoptât pour fils et successeur Hadrien, époux de sa petite-niece Sabine.

On lit dans un passage d'Eutrope ou de Jean d'Antioche, qui nous a été conservé par Suidas, que l'on comparoit Trajan à Romulus. Peut-être établissoit-on ce rapprochement sur leurs vertus guerrieres; peut-être aussi sur quelque ressemblance physique dont nous ne pouvons être juges, parceque nous ne possédons aucune des statues de Romulus que l'on voyoit encore à Rome dans les siecles de Pline l'ancien et de Plutarque[3]: le

(1) Dio, LXVIII, 7.
(2) Vict., *Cæs.*, XIII.
(3) Plin., XXXIII, 4, et XXXIV, 11; Plut., *Romul.*, §. 17 et 24.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

dernier fut contemporain de Trajan. Au reste Pline le jeune[1] nous apprend qu'il avoit une grande stature, et beaucoup de dignité dans les traits du visage; ses cheveux blanchis avant l'âge ajoutoient à cette dignité[2].

N° 4 et 5.

Le musée royal possede plusieurs statues et plusieurs bustes de Trajan; mais aucune de leurs têtes n'est comparable à celle des n° 4 et 5 de la planche XXXVI, soit pour la vérité de la ressemblance, soit pour la finesse du travail. Ce buste est de marbre de Paros, et il faisoit partie de la collection du cardinal Fesch.

N° 6.

La ressemblance sera prouvée si on le compare avec un médaillon de bronze du cabinet du roi, qui est aussi précieux par la finesse de la gravure que par la bordure de bronze dans laquelle il est encastré[3]. On peut conjecturer, d'après cette bordure, que la médaille étoit attachée à une aigle ou à une autre enseigne militaire. D'un côté on lit, IMP*eratori* CAES*ari* NERVAE TRAIANO AVG*usto* GER*manico* DAC*ico* P*ontifici* M*aximo* TR*ibunitiâ* POT*estate* COS. (*consuli*) V. P*atri* P*atriæ*, avec le buste de Trajan couronné de laurier; au revers, l'empereur à cheval tenant une lance, suivi de trois militaires, précédé par une femme qui tient une branche de laurier et la corne d'abondance, avec la légende ADVENTVS AVG*usti*, et l'exergue S*enatus* P*opulus* Q*ue* R*omanus* OPT*imo* PRINCIPI.

N° 7.

Le n° 7 présente une médaille d'or que Trajan fit frapper en l'honneur de son pere, qu'il avoit élevé au rang des dieux. D'un côté la tête de l'empereur couronnée de laurier, avec la légende précédente, sauf les mots *Cæsari Nervæ*, qui ne s'y trouvent point, et de plus le sixieme consulat; au revers, une tête nue,

(1) Plin., *Paneg*, IV. (2) Dio, LXVIII, 31. (3) Mionnet, *M. R.*, 114.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

avec la légende DIVVS · PATER · TRAIANVS. L'histoire nous apprend que Trajan le pere étoit Espagnol; que Vespasien le chargea, en qualité de lieutenant de la dixieme légion, d'assiéger Jaffa en Palestine, siége où il montra beaucoup de courage et d'intelligence[1]; qu'il fut envoyé porter du secours à Titus, qui assiégeoit Tarichée; que Vespasien, devenu empereur, récompensa ses services en le nommant consul subrogé[2]; et qu'enfin, après le consulat, il fut propréteur en Syrie.

C'est à Trajan que l'on rapporte l'usage de faire frapper des médailles restituées[3] en or et en argent: quant aux restituées en bronze, on n'en connoît point qui aient été frappées par son ordre; mais Domitien et Nerva en avoient fait graver. La recherche des motifs qui porterent ces empereurs et quelques uns de leurs successeurs à renouveler (s'il est permis de parler ainsi) la mémoire des familles qui avoient fait frapper des monnoies du temps de la république, et celle des empereurs leurs prédécesseurs, a produit différentes opinions que je ne dois pas discuter ici. Je rapporterai seulement celle de M. Letronne, qui me paroît la plus vraisemblable[4]. Si Trajan n'avoit voulu rétablir que les monnoies des familles et des empereurs dont il a restitué les empreintes, il auroit donné à ces restituées le poids des monnoies anciennes; mais il ne leur a donné que le poids des siennes, poids qui avoit été affoibli graduellement depuis Auguste. « Son dessein a donc été de faire revivre seulement « la mémoire des grandes et anciennes familles, que dans sa « haute politique il se plaisoit, comme l'atteste Pline[5], à envi- « ronner de considération. »

(1) Joseph., *Bell. jud.*, III, 7, 9, 10.
(2) Spanh., t. III, p. 329; *Mus. Pemb.*, part. III, tav. 87.
(3) Eckhel, *D. N. V.*, V, 98.
(4) *Considérations générales sur l'évaluation des monnoies grecques et romaines*, page 82, in-4°, 1817.
(5) *Panegyr.*, LXXIX, 5.

§. 3. PLOTINE,

ÉPOUSE DE TRAJAN.

« Votre épouse, Trajan, fait votre honneur et votre gloire[1]. « Y a-t-il en effet personne dont les mœurs soient plus pures « et rappellent mieux les premiers siecles?........ Que son cos- « tume est simple! que son cortege est peu nombreux! que sa « démarche est modeste! » Pline le jeune parloit ainsi à Trajan dans son panégyrique, et d'une impératrice vivante; l'histoire a tenu le même langage après la mort de Pline. Dion[2], ayant rapporté ce qu'elle avoit dit en entrant dans le palais, « Telle « j'entre ici, telle je me propose d'en sortir, » ajoute: « Elle « se conduisit si prudemment pendant tout son regne, qu'elle « ne fut jamais l'objet d'un reproche[3]. » « On ne sauroit con- « cevoir, dit Aurelius Victor[4], combien elle contribua à la « gloire de Trajan, en lui faisant connoître les vexations des « agents du fisc.... en lui représentant qu'elles nuisoient à sa « réputation. Elle réveilla son zele, et lui fit mettre un frein « à leur avidité; au point qu'il disoit, depuis, que le trésor pu- « blic étoit comme la rate dans le corps humain, et que, s'il « grossissoit, tous les membres amaigrissoient.»

Au moment où Trajan fut devenu empereur, le sénat offrit à Plotine, qui étoit son épouse depuis plusieurs années, le titre d'Auguste, ainsi qu'à Marciana sa belle-sœur; mais elle refusa de le prendre, jusqu'à ce que l'empereur eût accepté celui de Pere de la patrie.

(1) *Panegyr.*, c. LXXXIII.
(2) Lib. LXVIII, 5.
(3) Καὶ οὕτω γε ἑαυτὴν διὰ πάσης τῆς ἀρχῆς διήγαγεν, ὥστε μηδεμίαν ἐπηγορίαν σχεῖν.
(4) *Epit. in Flav. Julian.*

Chap. IV
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXVII.

Comment concilier avec l'éloge que font Pline le jeune, Dion, dans l'endroit cité plus haut, et Aurelius Victor, des bonnes mœurs de Plotine, les expressions dont se sert ailleurs le même historien Dion [1], lorsqu'il veut peindre l'attachement de cette impératrice pour Hadrien, qu'elle fit adopter par son époux, « à cause de l'amour qu'elle avoit pour ce prince [2]; » et ailleurs, « parcequ'elle l'avoit beaucoup aimé [3]? » Le cœur humain est-il si généralement corrompu, qu'on ne veuille point croire à la pureté d'une liaison d'habitude et d'intérêt entre un homme et une femme [4]! Plotine, se voyant privée de postérité, n'a-t-elle pas dû chercher à prévenir par une adoption, comme l'avoit fait Nerva, le déchirement de l'empire, et la guerre civile? En exposant un motif d'attachement si louable, je crois avoir repoussé la calomnie que deux phrases seules de Dion ont pu faire éclore.

Hadrien conserva pour la veuve de Trajan une reconnoissance qui ne se démentit point. Il lui témoigna toujours le plus grand respect, et il la plaça au rang des dieux, en 129, lorsqu'elle mourut [5]. Il porta son deuil pendant neuf jours, et il composa des vers en son honneur. Une ville de la Thrace porta le nom de Plotine; et celle de Nismes vit élever, par l'ordre d'Hadrien, dans son enceinte une basilique superbe dédiée à sa bienfaitrice [6].

(1) Lib. LXIX., 2. (2) Lib. LXIX, 10.

(3) Ἐξ ἐρωτιχῆς φιλίας..... ἐρώσης αὔτοὺ διαφερόντως.

(4) Un littérateur d'un tact très fin a pensé que les anciens attachoient peut-être aux expressions dont ils se servoient, en parlant de l'amour, un sens différent de celui que nous y attachons. Il est possible que, dans un systeme de mœurs plus séveres, le langage des sentiments qui servent à unir les individus du même sexe, ou d'un sexe différent, ait pris une précision plus grande qu'il n'en avoit chez les anciens..... Puisse cette conjecture se réaliser, pour la gloire de Socrate, de Trajan, et de quelques autres anciens, dont nous honorons la mémoire!

(5) Dio, LXIX, 10. (6) Spart., *Adr.*, XII.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVII. N° 3.

Une médaille de grand bronze, gravée ici sous le n° 3, planche XXXVII, prouve la ressemblance de quelques portraits de Plotine. On y lit autour d'une tête de femme coiffée d'une maniere extraordinaire la légende PLOTINA AVG*usta* IMP*eratoris* TRAIANI (sous-entendu *uxor*); au revers, une femme debout tient des épis et une patere, avec la légende FIDES AVGVST*a* (fidélité de l'impératrice); et dans le champ, les sigles S. C.

N° 1 et 2.

Les n° 1 et 2 présentent la face et le profil d'un buste colossal de Plotine, conservé dans le musée Pio-Clémentin. On y remarque sur-tout l'espece de coiffure que porte l'impératrice, et que l'on voit aussi aux autres princesses de la famille de Trajan.

§. 4. MARCIANA ET MATIDIE;

L'UNE SŒUR DE TRAJAN, ET L'AUTRE SA NIECE.

L'histoire nous laisse beaucoup à desirer sur les vies de ces deux princesses, qui furent si cheres à Trajan.

Marciana vint à Rome dans les commencements du regne de Trajan, son frere. Elle refusa, ainsi que sa belle-sœur Plotine, le titre d'Auguste, que le sénat leur offroit. Elle ne l'avoit point encore accepté l'an 852 (99 de l'ere vulgaire), lorsque Pline le jeune[1] prononça le panégyrique de Trajan; car il nous a conservé le souvenir de ce refus. Il donne les plus grands éloges à cette princesse, qui probablement ne prit le titre d'Auguste qu'à l'époque, très prochaine de la précédente (la fin de la même année), où Trajan accepta celui de Pere de

(1) Cap. LXXXIV.

la patrie. L'empereur donna le nom de sa sœur à la ville de Marcianople, métropole de la Mœsie inférieure (aujourd'hui Marcenopoli, ou Prebislaw), située près de la rive occidentale du Pont-Euxin; peut-être au moment où il lui fit rendre les honneurs divins, après sa mort. On ignore l'année; mais on est assuré que Marciana ne vivoit plus lorsque Trajan compta sa dix-huitieme puissance tribunitienne, l'an 867 (114 de l'ere vulgaire). Le nom de déesse, DIVA, lui est en effet donné dans l'inscription de l'arc de triomphe d'Ancône, qui fut élevé cette année.

CHAP. IV. Nerva et sa famille adoptive. PL. XXXVII.

Sous le n° 4 de la planche XXXVII, on voit une médaille de bronze de Marciana, avec sa tête et la légende DIVA·AVGVSTA·MARCIANA; au revers, le char sacré appelé *Thensa*, symbole de l'apothéose, avec la légende CONSECRATIO, et les sigles S. C. N° 4.

Matidie étoit fille de la sœur de Trajan, de Marciana, et elle fut mere de Sabine, qui épousa Hadrien du vivant de son grand-oncle. Spartien[1] dit qu'elle rapporta à Rome les cendres de Trajan, avec Plotine. On voit sur une médaille de Marciana que Matidie reçut le titre d'Auguste sous le sixieme consulat de cet empereur. Sabine ne fut pas sa fille unique; trois inscriptions, recueillies par Gruter[2], font mention de Matidie jeune, qui étoit la sœur de Sabine, et qui fut, par adoption, tante maternelle d'Antonin; comme le conjecture avec raison le savant Eckhel[3].

On voit ici, planche XXXVII, n° 5, une médaille de grand bronze, sur laquelle est gravée la tête de Matidie, coiffée comme celle des autres femmes de la famille de Trajan, avec la légende MATIDIA AVG*usta* DIVAE MARCIANAE F*ilia;* au revers, une femme debout, accueillant deux enfants qui implorent son se- N° 5.

(1) *Hadr.*, V. (2) Page 252, n° 9 et 10, et p. 1085, n° 3. (3) *D. N. V.*, VI, 470.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVII.

cours, avec la légende PIETAS AVGVST*a* (bienfaisance de la princesse), et les sigles S. C. Cette médaille fait allusion aux soins que prenoient, à l'exemple de Trajan, les princesses de sa famille, des enfants des pauvres citoyens.

N° 6 et 7.

Les n° 6 et 7 présentent la face et le profil d'un buste de Matidie, qui est placé dans le musée royal avec le n° 101. On admire la perfection du travail. Ce buste étoit jadis dans le garde-meuble de la couronne. On voit à Florence, à la Loggia de' Lanzi, une belle statue de Matidie en marbre.

§. 5. HADRIEN[1].

Les Romains rendoient grace à Nerva pour avoir adopté Trajan, qui fit asseoir avec lui sur le trône la justice et la modération. Mais la mémoire de celui-ci leur dut être encore plus chere, s'il étoit vrai qu'il eût choisi Hadrien pour son successeur. En effet, seul, depuis Auguste jusqu'à Dioclétien (excepté Aurélien, qui régna trop peu), il a mérité le glorieux titre de législateur; encore Auguste ne fit-il qu'affoiblir les institutions républicaines, sans chercher à les coordonner avec la monarchie, que César venoit de créer. Plus sage, Hadrien établit l'administration de l'empire sur des bases si solides, qu'elle se soutint jusqu'à Dioclétien, malgré les guerres civiles et les incursions des barbares[2].

Aussi, quelques justes reproches qu'on puisse faire à Hadrien sur son goût immodéré pour les plaisirs; sur son éloignement pour la guerre, qui lui faisoit payer aux barbares de honteux tributs; sur l'envie qu'il portoit à ceux qui excelloient en quel-

(1) Spartien, un des auteurs de l'*Histoire Auguste*, a écrit la vie d'Hadrien.

(2) Vict., *Epitom.*, XIV.

que art ou en quelque science; enfin sur la cruauté qui ternit les premieres et les dernieres années de son regne; on doit cependant le compter dans le petit nombre des princes qui ont bien mérité de l'empire romain. Quant à ceux qui l'ont agrandi par leur courage et par leur habileté dans l'art de la guerre, ils sont en grand nombre; mais Hadrien seul, entre tous ceux qui occuperent le trône pendant deux siecles et demi, a rendu par de bonnes lois et par une administration éclairée cet empire ferme et stable.

Hadrien naquit à Rome l'an 76 (829 de Rome), ou à Italica, dans la Bétique, ce qui paroît moins vraisemblable[1]. Sa famille étoit originaire de cette ville, comme celle de Trajan, dont il étoit parent. Dans sa vie, écrite par lui-même, Hadrien assuroit cependant que, dans le siecle des Scipions, ses ancêtres habitoient la ville d'Adria, dans le Picenum (Atri, dans la marche d'Ancône); tant il paroissoit encore étrange aux habitants de Rome d'obéir à un empereur qui ne fût pas né dans cette ville, ou du moins dans l'Italie! Marullinus, son trisaïeul, etoit entré dans le sénat le premier de la famille. A l'âge de dix ans, Hadrien, ayant perdu son pere, eut pour tuteur son cousin germain Trajan, qui fut depuis empereur, et qui étoit alors préteur. Adolescent, il suivit la carriere des armes dans la Mœsie, d'où il fut député par l'armée pour féliciter Trajan sur la dignité de César, dont il venoit d'être revêtu. Ayant voulu instruire ce prince de la mort de Nerva, il en fut empêché par son beau-frere, qui avoit déja excité contre lui la haine de Trajan, en lui faisant connoître ses dépenses et ses dettes; et qui vouloit instruire lui-même César par un de ses envoyés. Mais Hadrien, ayant vu briser par les suites de la malveillance la voiture qui le portoit,

(1) Spartian., I; Eutrop., VIII, 6.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

continua le voyage à pied, et devança l'envoyé de son frere. Le nouvel empereur fut touché de cet empressement, et fit un bon accueil à Hadrien, à cause de la douceur de son caractere et de la beauté de sa figure.

Ce fut sans doute dans les premiers instants de cette réconciliation politique qu'Hadrien crut devoir chercher un soutien dans l'amitié de l'impératrice Plotine. Il y réussit tellement, qu'elle lui fit épouser, l'an 100, Sabine, niece de Trajan. L'empereur n'y consentit qu'avec peine, dit Spartien, d'après l'historien Marius Maximus [1]. Après avoir été questeur, Hadrien suivit l'empereur dans la premiere guerre contre les Daces. Tribun du peuple, quatre ans après, il montra une grande bravoure dans la seconde guerre, à la tête de la premiere légion Minervienne. Trajan le récompensa par le don d'un diamant (*adamante gemma*) qu'il tenoit lui-même de la bienveillance de Nerva [2]; d'où Hadrien se hâta de conclure qu'il deviendroit aussi son successeur. Celui-ci supposoit dans sa Vie une raison moins honorable de l'espece de faveur dont l'amitié de Plotine le faisoit jouir auprès de Trajan; il l'attribuoit aux excès de vin auxquels il se livroit pour se conformer aux goûts de l'empereur. Trajan lui donna deux fois une somme considérable, 20,000 sesterces (environ 350,000 francs), pour la dépense des jeux qu'il fit célébrer pendant sa préture. Envoyé ensuite dans la Pannonie inférieure (la Hongrie), Hadrien repoussa les Sarmates (qui habitoient la rive orientale de la Vistule), et réprima les concussions des agents du fisc. Ce succès fut récompensé, l'an 109, par le consulat. Quoiqu'il n'eût été nommé que consul subrogé, cependant cette faveur fortifia l'opinion que Trajan

(1) *Trajano leviter volente* (Spart., II). (2) Spart., II.

devoit l'adopter, et lui concilia tous les amis de l'empereur.

Chap. IV.
Nerva et sa famille adoptive.
Pl. XXXVIII.

Trajan le choisit pour son lieutenant dans l'expédition contre les Parthes, et le nomma, l'an 117 (870 de Rome), consul pour l'année suivante; mais sa mauvaise santé lui ayant fait projeter son retour à Rome, il donna à Hadrien, par le conseil de Plotine, le commandement de l'armée de Syrie. La mort de l'empereur, arrivée cette année à Sélinonte, dans la Cilicie, et l'adoption d'Hadrien, attestée par Plotine, placerent ce prince sur le trône des Césars. Spartien[1] rend douteuse cette adoption, qu'il regarde comme une fable créée par Plotine, dont Hadrien fut toujours l'ami; et qu'il assure avoir été dictée par un personnage que l'on substitua à Trajan, lorsque sa voix fut éteinte. Le pere de Dion l'historien[2], ayant été gouverneur de la Cilicie « (moins d'un siecle après la mort de Trajan), connoissoit tous « les détails de l'élévation d'Hadrien, et les avoit appris à son fils; « il lui avoit dit entre autres choses que l'on cacha pendant plu-« sieurs jours la mort de Trajan, afin de répandre avant cette « publication la nouvelle de l'adoption d'Hadrien; qu'on le re-« connut par les lettres mêmes écrites au sénat pour lui annoncer « ce dernier acte de sa puissance, et qui n'étoient signées que « par Plotine : la seule fois qu'elle eût signé pour son mari. » Aussi Dion[3] affirme-t-il positivement qu'Hadrien n'avoit point été adopté par Trajan. Eutrope dit qu'Hadrien devint empereur sans le choix de Trajan, et seulement par le secours de Plotine Il ajoute que l'empereur n'avoit jamais voulu l'adopter, quoiqu'il fût le fils de sa cousine. Selon Victor[4], plusieurs personnes croyoient que l'impératrice avoit supposé un testament par lequel Trajan l'auroit institué héritier de son trône.

(1) N° 4.
(2) Lib. LXIX, 1.
(3) Lib. VIII, 3.
(4) *Cæs.*, XIII., 11.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

Quoi qu'il en soit de ce fait, qui doit être compté parmi les problêmes historiques restés insolubles, l'adoption d'Hadrien, qui commandoit des forces considérables, empêcha une guerre civile. Car, Trajan n'ayant point laissé d'héritiers, la carrière étoit ouverte pour tous les ambitieux. Hadrien reçut à Antioche la nouvelle de son adoption, et, deux jours après, celle de la mort de Trajan. Il s'y fit déclarer empereur le même jour, 11 août de l'an 117 (870 de Rome), à l'âge de quarante et un ans; et il écrivit au sénat pour s'excuser d'avoir accepté, sans attendre son consentement, un titre que les soldats s'étoient hâtés de lui donner, afin que l'empire ne demeurât pas privé d'un chef.

Le premier acte du regne d'Hadrien fut la nomination de deux préfets des prétoriens, Tatien (ou Attien) et Similis, qui avoient beaucoup contribué à son élévation. Le dernier n'abusa jamais du pouvoir, et il se retira de la cour dès qu'il crut remplir par-là le desir du prince[1]. Les historiens ont conservé sa mémoire, parcequ'il fit graver sur son tombeau cette épitaphe: « Ci-gît « Similis, qui passa soixante-seize ans sur la terre, et qui n'en « vécut que sept. » Il faisoit allusion aux sept années qu'il avoit passées dans sa retraite. Tatien au contraire étoit très vicieux. Il conseilla à Hadrien de commencer son regne par le meurtre de plusieurs exilés. Le nouvel empereur refusa de suivre ses conseils sanguinaires; mais, deux ans après, il s'y montra plus docile, lorsqu'il accusa d'avoir conspiré contre ses jours quatre consulaires, hommes recommandables, dont le crime véritable étoit d'avoir cherché à détourner Trajan de l'adopter. Le sénat, devant lequel il porta cette accusation, se hâta lâchement de les

(1) Dio, LXIX, 19.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

punir de mort. Le peuple ne les crut point coupables[1]. Il se plaignit même si hautement, que l'empereur, pour se disculper, eut recours au serment, et déclara qu'il n'avoit aucune part à leur mort, et qu'il falloit l'attribuer aux perfides conseils de Tatien. Je dirai, par anticipation, que ce furent, dans le long regne d'Hadrien, les seules cruautés qu'on ait pu lui reprocher, si l'on excepte celles qui souillerent ses dernieres années, et que l'on attribuoit aux infirmités qui le tourmenterent long-temps avant de le conduire au tombeau.

Hadrien trouva l'empire romain plus étendu qu'il ne l'avoit jamais été; mais son état dans l'intérieur présentoit une agitation sourde et dangereuse. Les Bretons (les Anglois) vouloient secouer le joug; les Juifs se révoltoient en Egypte et dans la Libye; il en étoit de même de la Lycie et de la Palestine; enfin les Maures et les Sarmates attaquoient les frontières. Quoique Hadrien eût fait la guerre avec succès, et qu'il eût montré un grand courage, il étoit cependant, par caractere et par son goût exclusif pour les arts libéraux, porté à la paix et au repos. Aussi rappela-t-il les légions en-deçà de l'Euphrate, barriere de l'empire avant Trajan, et fit-il enlever le plancher qui formoit le pont sur le Danube, ouvrage qui avoit rendu célebre le regne de ce prince. On crut qu'il agissoit ainsi parcequ'il étoit jaloux de sa gloire. Pendant son long regne, les armées habiterent les villes et les camps retranchés[2], et la paix regna dans tout l'empire, si l'on excepte la guerre de peu de durée qu'il fit aux Sarmates et aux Roxolans (Polonois et Russes), et celle qui causa la ruine entiere du peuple juif.

Après avoir pacifié l'Orient, et fait transporter à Rome les

(1) Dio, LXIX, 2. (2) Eutrop., VIII, 7, 6.

Chap. IV
Nerva
et sa famille
adoptive
Pl. XXXVIII.

restes de Trajan, il y entra l'an 118 (871 de Rome). Le sénat lui décerna les honneurs du triomphe que l'on avoit préparé pour son prédécesseur[1]; mais il ne les accepta que pour les reporter à son image, qu'il tint dans ses mains pendant toute la pompe. Il signala son arrivée à Rome par la remise qu'il fit au peuple de l'énorme somme de 900 millions de sesterces (environ 158 millions de francs), due au trésor public et au trésor impérial[2]. Il en brûla les titres de sa main, afin que l'on fût certain de leur destruction. Cette libéralité, dont aucun de ses prédécesseurs n'avoit donné l'exemple, fit dire qu'il avoit enrichi l'univers entier.

Après avoir fait quelques réglements utiles, Hadrien commença l'exécution d'un vaste projet, celui de parcourir toutes les provinces de l'empire et toutes les stations militaires, afin de connoître par lui-même les abus, et les réformes dont ils étoient susceptibles. Les médailles frappées en son honneur nous apprennent qu'il parcourut, l'an 120 (873 de Rome), les Gaules et la Germanie, occupées alors par les plus nombreuses armées de l'empire; l'an 121, la Grande-Bretagne, dans laquelle il fit construire une muraille de 13 myriametres (environ 30 lieues moyennes) de longueur, qui s'appuyoit aux deux mers, pour défendre les peuples méridionaux soumis aux Romains contre les attaques des peuples septentrionaux; l'Espagne, la Mauritanie, et la Libye. Il passa une partie de l'an 123 à Athênes; de là il visita, l'an 124, l'Egypte, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, et l'Asie mineure jusqu'à Byzance et Trapesus (aujourd'hui Trébisonde) L'année 125 vit Hadrien parcourir les îles de la mer Egée (l'Archipel) et le Péloponnese; de là revenir à Athenes. Il

(1) Spart., III. (2) Gruter, X, 6.

s'y reposa pendant les premiers mois de l'an 126; puis il visita la Sicile, et revint à Rome. Il ne recommença ses voyages qu'à la fin de l'année 129, et il se transporta dans l'Arabie; de là, l'année suivante, en Égypte, où il perdit Antinoüs; puis en Syrie l'an 131. Son éloignement et son retour en Europe, en 132, favoriserent la révolte des Juifs sous la conduite de Barchocebas, comme l'atteste Dion[1]; quoique Tillemont ait cru devoir reculer de deux ans cette guerre. Enfin, l'an 135, Hadrien se fit initier à Eleusis, près d'Athenes, aux mysteres de Cérès et de Proserpine, pendant que son lieutenant Julius Severus terminoit la guerre des Juifs. De graves infirmités auxquelles il devint sujet cette année mirent fin à des voyages qu'il sembloit vouloir continuer jusqu'à son dernier jour.

Chap. IV
Nerva
et sa famille
adoptive
Pl. XXXVIII

Ces infirmités (des hémorragies très abondantes et très fréquentes) lui firent adopter et nommer César, l'an 135, Lucius Commodus Aelius (appelé sur les médailles et sur les marbres Lucius Aelius, et par les antiquaires Aelius César), qui mourut avant son pere adoptif. Tourmenté par des douleurs continuelles, il ne résista plus à ce penchant à la cruauté qui avoit souillé les premieres années de son regne, et fit mourir ou contraignit à se donner la mort plusieurs citoyens du plus haut rang. On vit avec indignation, entre les noms de ces infortunés, ceux de son beau-frere Sévérien, vieillard nonagénaire, et du fils de Sévérien, âgé de dix-huit ans, accusés tous les deux d'avoir été affligés de l'adoption d'Aelius, et d'avoir conspiré contre l'empereur[2]. Dion[3] nous apprend que ce malheureux pere prit en mourant le ciel à témoin de son innocence, et souhaita pour toute vengeance qu'Hadrien appelât un jour à grands cris la

(1) Lib. LXIX, 12. (2) Spart., XV. (3) Lib. LXIX, 17.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

mort, sans être exaucé. Ses vœux furent remplis, comme nous le dirons plus bas; et c'est là probablement ce qui en a fait conserver la mémoire.

Après l'adoption d'Aelius, Hadrien se retira à Tibur (aujourd'hui Tivoli, à 3 myriametres environ de Rome). Là il se livra tout entier à sa passion pour l'architecture; art dont il avoit étudié les principes, et dans lequel il croyoit exceller. Il fit élever cette réunion de grands et superbes édifices dont on admire encore les restes sous le nom de la villa d'Hadrien. C'étoient les copies (si l'on peut parler ainsi) des plus beaux monuments de la Grece et de l'Egypte. Aurelius Victor[1] dit qu'il les orna d'une quantité étonnante de peintures et de sculptures. (Un grand nombre de statues tirées de ces ruines font l'ornement des musées de Rome.) Le même historien ajoute qu'Hadrien se livroit dans sa retraite aux excès de la table et de la débauche la plus odieuse. Il parle ici de son attachement pour le bel Antinoüs, dont il dit : «Nous ne prononcerons point sur les causes de cette passion extraordinaire, «quoique l'on puisse regarder comme suspecte de la part d'un «homme livré à la débauche une liaison intime entre deux «personnes dont les âges étoient aussi disproportionnés.» Un chapitre sera consacré au jeune Bithynien, c'est pourquoi on ne trouvera ici aucun détail sur ce favori d'Hadrien.

Le César Aelius mourut cette année 138 (891 de Rome). Cette mort jeta Hadrien dans une grande incertitude. «Il se voyoit, «dit Aurelius Victor[2], méprisé par le sénat, à cause de l'altération de son esprit qui s'affoiblissoit aussi rapidement que sa «santé.» C'est pourquoi il fit venir les sénateurs auprès de son

(1) *Cæs*, XIV. (2) Ibid.

lit, pour délibérer avec eux sur le choix d'un successeur[1]. D'après le témoignage du même historien, la vue d'Antonin, qui au milieu d'eux soutenoit son beau-pere ou son pere, chargé d'années, le détermina. Touché de cette piété filiale (qui a fait surnommer Antonin, le Pieux, ou Pie), il le déclara son successeur, et l'adopta, en exigeant de lui qu'il adoptât à son tour Marc-Aurele, et le fils du César Aelius, Lucius Verus. Hadrien vouloit, par cette double adoption, assurer la durée de l'empire dans les princes de son choix, parceque Antonin n'avoit point d'enfants mâles. Mais il ajouta secretement une seconde condition, c'étoit de faire mourir une partie du sénat, à cause du mépris que cette compagnie avoit conçu pour un empereur dont l'esprit s'affoiblissoit chaque jour, et de la haine qu'avoient excitée ses dernieres cruautés. Il condamna lui-même à mort plusieurs sénateurs. Antonin sauva les autres, en les retenant dans diverses prisons jusqu'à la mort d'Hadrien, que tout annonçoit devoir être prochaine.

Les souffrances qu'enduroit ce prince devenoient en effet tous les jours plus grandes. Il appeloit la mort à grands cris; il demanda plusieurs fois une épée et du poison, promettant l'impunité et de grandes récompenses[2]. Mais Antonin, qui auroit cru commettre un parricide, s'il ne l'eût empêché d'attenter à ses jours, veilloit assiduement auprès de lui. De sorte que le maitre du monde, qui disposoit de la vie de tant de milliers d'hommes, se lamentoit de ne pouvoir disposer de la sienne! Antonin employoit tous les moyens pour prolonger l'existence de son pere adoptif; et c'est à sa piété filiale que je crois devoir rapporter les miracles des deux aveugles guéris à cette époque par

(1) Spart., XXIV; Dio, LXIX. 20. (2) Dio, LXIX, 22.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

Hadrien. Spartien[1], qui les raconte d'après Marius Maximus, ajoute que cet historien les rapportoit comme des prodiges supposés[2]. On vouloit par-là conserver à l'empereur l'espérance de guérir lui-même, et l'engager à supporter ses maux avec patience. Il paroissoit quelquefois se laisser persuader; et c'est probablement dans un de ces moments qu'il composa des vers insipides, mais qu'il croyoit plaisants, adressés à son ame, prête à aller habiter un autre séjour.

Enfin, las d'obéir aux médecins, dont il disoit souvent que le grand nombre le conduisoit au tombeau, et voulant échapper à la surveillance pieuse d'Antonin, il se retira à Baies. Là il abandonna toute espece de régime, se nourrit des mets les plus dangereux pour un malade, et trouva ainsi, au mois de juillet de l'an 138 (891 de Rome), la mort qu'il avoit si long-temps desirée. Il avoit régné près de vingt et un ans, et étoit âgé de près de soixante-trois ans. Voyant approcher sa derniere heure, il avoit fait venir Antonin, qui rapporta ses cendres à Rome, et les déposa dans le mausolée superbe appelé aujourd'hui le château Saint-Ange. Hadrien l'avoit fait bâtir, parceque celui d'Auguste ne pouvoit plus recevoir de nouvelles urnes. Antonin proposa aux sénateurs de décerner à son pere adoptif les honneurs divins, qui avoient été rendus à la mémoire de ses prédécesseurs[3]; mais ils étoient si irrités contre Hadrien, qu'ils refuserent sa demande, et qu'ils voulurent même annuler tous les actes de son administration. Antonin leur représenta que cette rigueur extrême rendroit nulles son adoption et son élévation à l'empire; en même temps il fit paroître ceux des sénateurs auxquels son pere avoit ordonné qu'on ôtât la vie, et qu'il

(1) Spart., XXV.

(2) *Quamvis Marius Maximus hæc per simulationem facta commemoret.*

(3) Dio, LXIX, 23.

avoit seulement renfermés dans des retraites secretes. Alors le sénat lui accorda ses demandes, et «Hadrien, dit Capitolin[1], fut «donc élevé au rang des dieux, contre le vœu général. Car, «ajoute Dion, les cruautés odieuses qu'il avoit exercées au com-«mencement et à la fin de son regne lui avoient attiré la haine «du peuple, qu'il avoit d'ailleurs gouverné avec la plus grande «sagesse.»

Cet éloge étoit bien mérité; car, excepté le mode de succession au trône, Hadrien réforma et améliora toute l'administration du vaste empire romain. Il tenta même d'affoiblir l'influence que l'armée exerçoit sur le choix des empereurs, en diminuant le pouvoir et les privileges des prétoriens. Donnant aux soldats l'exemple de la patience dans les travaux, dans les privations, il rétablit la discipline militaire; il leur apprit à combattre à la maniere des peuples barbares qui attaquoient l'empire. Malgré ces réformes, Hadrien crut rendre les Romains plus heureux en conservant, en achetant même la paix, qui régna pendant soixante ans sous son regne et sous le regne des Antonins, qu'il avoit choisis pour ses successeurs. Elle ne fut interrompue que dans la Judée, dont les habitants, vaincus par Trajan, se portoient continuellement à la révolte[2]. Hadrien sembla leur en fournir le prétexte, en établissant à Jérusalem une colonie romaine, et en faisant construire un temple en l'honneur de Jupiter Capitolin sur les fondements de celui du dieu des Juifs. Spartien[3] dit qu'il leur interdit aussi le rite de la circoncision. Tillemont révoque en doute cette défense; mais elle paroît confirmée par un édit d'Antonin qui la borne à ceux qui ne professoient point le culte judaïque[4]. Ce fut pour les Juifs une guerre d'ex-

(1) *Ant. Pius*, c. v.
(2) Dio, LXIX, 12.
(3) Cap. XIV.
(4) *Modest. lib. Regularum.*

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII

termination; et des gardes placés aux portes de Jérusalem leur en interdirent non seulement l'entrée, mais encore la vue. Si Hadrien traita avec tant de sévérité les Juifs, que le peuple romain regardoit comme une nation indocile et inhospitaliere, il faut dire à sa louange que seul des empereurs il toléra les chrétiens, et fit cesser les persécutions. Je crois qu'il agit alors en homme d'état; mais on peut douter du fait énoncé par Lampride que ce prince avoit eu le dessein d'élever un temple en l'honneur du Christ[1].

Hadrien, se proposant d'éteindre jusqu'aux souvenirs vagues de la république, qui fermentoient encore chez quelques citoyens amoureux de ce gouvernement, auquel les Romains n'étoient plus propres, ou disposés à le rappeler pour exciter des troubles, recréa l'édifice entier de l'administration. Il voulut imposer au peuple par l'éclat de la cour et par les formes régulieres du gouvernement. De nouvelles dignités furent créées, ainsi que de nouveaux offices. La milice, trop puissante, fut réduite à n'être plus que le troisieme ordre de l'état; et l'ordre civil en devint le premier. Quoique Hadrien redoutât le pouvoir des grands, qu'il témoignât aux simples particuliers de la bienveillance, et qu'il eût même pour eux de l'affabilité, qu'il encourageât le commerce et l'industrie en créant des colleges (corporations) d'artisans, cependant il releva la dignité du sénat; il soumit les affaires les plus importantes à son jugement, et il choisit les sénateurs les plus estimés pour conseillers intimes. Un édit solennel, fondé sur les plus sages ordonnances des préteurs, mit un frein à la cupidité des agents du gouvernement dans les provinces, qui respirerent enfin et se rattacherent à Rome.

(1) *In Alex. Sev.*, XLIII.

Hadrien avoit des mœurs très simples; mais il croyoit devoir à la dignité de l'empire d'élever dans la capitale, à Athenes, et dans les principales villes, des monuments magnifiques. Il invitoit à ses repas plusieurs amis; il les alloit voir, et leur donnoit des soins dans leurs maladies. Il se livroit avec ardeur aux plaisirs de la chasse; mais il n'en cultivoit pas les muses grecques et latines avec moins de soin. Ces études le firent surnommer dans sa jeunesse le petit Grec (*Græculus*). L'étude et l'exercice des beaux-arts charmoient ses loisirs; heureux si son caractere envieux ne lui eût pas fait persécuter et même livrer aux bourreaux plusieurs de ceux qui excelloient dans quelques uns! On lui donna avec justice le surnom de sophiste; car il accordoit hautement la préférence à un mauvais poëte de son temps sur Homere; à Ennius, sur Virgile; et à Caton, sur le Démosthene romain.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

Il avoit épousé Sabine avant de parvenir à l'empire; mais elle ne le rendit jamais père.

Les monuments d'Hadrien et de Sabine sont très nombreux. Les beaux-arts, que cet empereur aimoit et cultivoit, reproduisirent souvent ses portraits et ceux de son épouse. On voit ici, sous les n° 1 et 2, la face et le profil du buste colossal de bronze conservé dans le musée du Capitole. Hadrien porte la barbe: c'est le premier des empereurs qui ait adopté cet usage des philosophes, comme l'assure positivement Dion[1]. L'empereur Julien dit de lui (dans la traduction de Chanteclair[2]), « Après Trajan se « présente un homme vénérable par sa longue barbe; » ou plutôt (comme traduit Cunæus), « Après Trajan paroît un person- « nage portant une longue barbe, ayant une démarche hau-

N° 1 et 2

(1) Lib. LXVIII, 15. (2) *Cæs.*, pag. 311.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive Pl. XXXVIII.

« taine et insolente. » Quelques lignes après, il le désigne par le nom de sophiste; ce qui fortifieroit l'opinion de ceux qui dans cet usage d'Hadrien, conservé par ses successeurs jusqu'à Constantin, voient une affectation de philosophie. Mais son historien, Spartien[1], en donne une autre raison : « Il frisoit ses « cheveux, et laissoit croître sa barbe pour cacher des cicatrices « naturelles (peut-être les cicatrices d'une humeur scrofuleuse). » *Promissa barba, ut vulnera quæ in facie naturalia erant, tegeret.*

N° 7 Les cheveux frisés avec soin, et la barbe, ont fait reconnoître par M. Visconti Hadrien sur le beau camée du n° 7, qui appartenoit à un habitant de Nanci, et qui est publié ici pour la première fois. C'est l'apothéose de cet empereur, composée comme celle de Germanicus qui est conservée dans le cabinet du roi. Hadrien, couronné de laurier, portant l'égide, tenant la corne d'abondance, et la Victoire qui lui présente une couronne, est assis sur un aigle aux ailes éployées, tenant dans ses serres le foudre de Jupiter.

N° 3. La médaille de bronze du n° 3 présente la tête d'Hadrien couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAESAR TRAIANVS HADRIANVS AV*Gustus* P*ontifex* M*aximus* TR*ibunitia* P*otestas* COS. (*consul*) III. Revers : LOCVPLETATORI ORBIS TERRARUM S*enatus* C*onsulto;* l'empereur, en costume civil, assis sur une estrade; à ses côtés, la Libéralité verse une corne d'abondance dans le sein de deux citoyens debout au bas de l'estrade. Cette médaille consacre la mémoire de la munificence d'Hadrien, dont tout l'empire ressentit les effets.

N° 8. On voit, sous le n° 8, l'un des plus beaux portraits d'Hadrien.

(1) Cap. XXVI.

Il est gravé en creux sur une cornaline de la collection Farnese, conservée à Naples, dans le palais de Capo-di-Monte. On avoit cru y voir le portrait de Géta; mais l'âge avancé, les traits, et la barbe, ne laissent aucun doute sur la ressemblance avec Hadrien.

CHAP. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

§. 6. SABINE.

Sabine ne rougissoit pas d'avouer qu'elle « n'avoit point voulu « rendre Hadrien pere, de crainte d'engendrer la ruine du genre « humain [1]. » Mais aussi ce prince, qui étoit parvenu à l'empire en épousant Sabine, se conduisoit avec elle comme avec une esclave [2], et donnoit lieu d'excuser les ressentiments de l'impératrice.

Fille de Matidie, elle étoit petite-niece de Trajan. Plotine parvint, en l'an 100, à lui faire recevoir Hadrien pour époux [3]; quoique Trajan n'y consentît qu'avec peine [4], parcequ'il n'aima jamais ce prince. Ce mariage fut fatal aux deux époux. Nous avons vu le sujet des plaintes de Sabine; Hadrien, à son tour, lui reprochoit une humeur chagrine et querelleuse, et il disoit qu'il l'auroit répudiée, s'il n'eût pas été empereur. Cependant il la conduisoit avec lui dans ses voyages; du moins en est-on certain pour celui d'Egypte, car on voit encore gravée sur le colosse de Memnon une inscription par laquelle on apprend qu'elle avoit entendu les sons que rendoit cette statue au lever du soleil [5].

Lorsqu'il s'agit de faits arrivés à des époques reculées, et que les historiens parvenus jusqu'à nous les rapportent sans en assi-

(1) Victor., *Epit.*, XIV.

(2) *Dum prope servilibus injuriis afficitur.*

(3) Spart., II

(4) *Trajano leviter volente.*

(5) *Antiquit. d'Égypt.*, I, 6.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

gner les causes, on est réduit à former des conjectures vagues et incertaines. Le doute est alors commandé par la prudence. Aussi rapporterai-je la disgrace de Suétone (l'historien des douze Césars) dans les termes mêmes de Spartien[1]. « Hadrien donna, « l'an 121, des successeurs à Septicius Carus, préfet des préto- « riens; à Suétone, secrétaire-général, et à plusieurs autres, qui, « sans son ordre, s'étoient conduits à l'égard de Sabine avec moins « de réserve que n'en commandoit le respect dû au palais impé- « rial. » L'historien auroit-il inséré dans son récit l'expression si mesurée, *sans l'ordre de l'empereur*, s'il eût voulu parler d'un déréglement dans les mœurs de l'impératrice? On ne trouve d'ailleurs aucun reproche de cette nature dans les écrits des auteurs contemporains.

Les chagrins domestiques purent causer la mort de Sabine; mais Victor le jeune[2] dit qu'Hadrien la contraignit de s'arracher la vie; et Spartien[3] rapporte une opinion d'après laquelle l'empereur l'auroit empoisonnée. Le dernier écrivain donne à entendre que cette mort arriva deux ans avant celle d'Hadrien; Tillemont[4], sur la foi d'une inscription dans laquelle Antonin appelle Sabine sa mere, la recule jusqu'à l'an 891 de Rome, 138 de l'ere vulgaire, derniere d'Hadrien. Au reste Eckhel[5] a prouvé par deux médailles, l'une d'Amisus, et l'autre d'Alexandrie, qu'elle vivoit encore dans l'automne de 889.

Quelques écrivains assurent qu'Hadrien plaça son épouse au rang des dieux; mais il est peu vraisemblable que ce prince, l'ayant fait mourir peu de mois avant qu'il ne descendît lui-même dans la tombe, ait conçu la pensée ou ait eu le temps de

(1) Spart., II.
(2) *Epit.*, XIV.
(3) Spart., XXIV.
(4) Tome II, p. 257.
(5) *Doct. Num. Vet*, VI, 520.

lui faire rendre de semblables honneurs. A moins qu'il ait voulu par-là détruire les soupçons qui planoient sur sa tête, ou que le sénat ait osé célébrer cette apothéose contre le gré d'Hadrien. On doit, avec plus de vraisemblance, rapporter ce soin au pieux Antonin, qui auroit honoré dans la même personne et sa mere adoptive et sa tante maternelle.

CHAP. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

Sabine paroît sur les médailles avec deux coiffures différentes : l'une est celle que Julie, fille de Titus, a portée la premiere, et dont Juvénal[1] a décrit la hauteur excessive; dans l'autre, plus simple, les cheveux, serrés sur le front par un diadême, sont noués sur le derriere de la tête.

N° 4 et 5.

Les n° 4 et 5 présentent la face et le profil d'une tête de Sabine que l'on voit au musée royal, sous le n° 317. Elle est placée sur une statue de femme de marbre de Luni[2], déterrée dans les fouilles faites à Gabies par le prince Borghese. On trouva le travail de cette statue si beau, et les draperies si habilement traitées, que, pour remplacer la tête, qui avoit été brisée, on en choisit une de Sabine jeune, et d'une conservation parfaite. Elle avoit été jusqu'alors conservée dans la salle du Gladiateur, au palais de la villa Pinciana, depuis la villa Borghese. La lame de métal précieux, courbée en arc, placée dans ses cheveux, que nous appelons aujourd'hui un diadême, se voit souvent sur la tête des impératrices et des déesses.

N° 6.

Les traits de Sabine sont bien exprimés sur la médaille du n° 6. Elle est de bronze, et présente d'un côté la tête de Sabine coiffée avec une draperie, comme les déesses. Légende, DIVA AVGVST*a* SABINA : revers, Sabine portée au ciel par un aigle; légende, CONSECRATIO.

(1) Sat. VI, 501. (2) Aujourd'hui Carrare.

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXIX.

§. 7. ANTINOÜS [1].

Quelle déplorable célébrité est attachée au nom d'Antinoüs! Né en Bithynie, dans la ville de Bithynium, appelée par les Romains Claudiopolis, il se fit remarquer par sa beauté extraordinaire, et parut fort jeune à la cour d'Hadrien, qui se l'attacha particulièrement. Antinoüs le suivit en Egypte, où il se noya dans le Nil (l'an 132 ou 130, selon Eckhel), voyageant avec lui, et d'après le récit de l'empereur lui-même [2]. Cependant on racontoit autrement sa mort. Aurelius Victor [3] dit : «Des bruits «fâcheux se répandirent sur Hadrien, sur ses goûts dépravés, «sur-tout sur sa passion pour Antinoüs, qui seule le porta à «fonder une ville à laquelle il donna son nom, et à lui élever «des statues. Quelques uns prêtent à ces démonstrations écla«tantes des motifs de reconnoissance et de religion. Ils disent «qu'Hadrien vouloit prolonger ses jours; que les devins exi«geoient pour cela une victime volontaire, que tous se refuse«rent à en remplir l'office; mais que le Bithynien s'offrit alors «de son plein gré, et que ces monuments furent élevés pour «éterniser le souvenir d'un si généreux dévouement. Je ne cher«cherai point à éclaircir ces doutes, quoique je regarde comme «très suspect l'attachement de deux personnes d'un âge aussi «différent, et de la part d'un prince dont les mœurs furent tou«jours répréhensibles.»

J'imiterai la réserve de cet historien, et je ne parlerai que des

(1) On peut être surpris de voir Antinoüs occuper une place parmi les empereurs et les princes de leurs familles. Je répondrai que tous les auteurs qui ont écrit sur les médailles ou sur les antiquités romaines en ont agi ainsi, et que je n'ai pas cru devoir seul m'écarter d'un usage qui ne présente d'ailleurs aucun inconvénient.

(2) Dio, LXIX, 11.

(3) *Cæs.*, XIV.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX.

honneurs extraordinaires rendus par-tout à la mémoire d'Antinoüs, parcequ'on trouvera ensuite moins étonnant le grand nombre de ses portraits qui nous sont parvenus. «Hadrien, dit «Spartien[1], s'abandonna à sa douleur comme une femme.» Il imita Alexandre dans ses regrets pour Ephestion. Il bâtit en Egypte, ou plutôt il releva et repeupla l'ancienne ville de Besa, à laquelle il donna le nom d'Antinoopolis (on la connut aussi sous le nom de Besantinoüs.) Les Grecs, pour consoler l'empereur, déifierent son favori; ils éleverent des temples en son honneur, lui attribuerent un culte, des prêtres, des oracles, et des prophetes pour les interpréter. Hadrien avoit composé lui-même ces oracles. Il disoit qu'il voyoit un astre qui lui paroissoit être Antinoüs[2]; et ses flatteurs assuroient que cet astre, dans lequel étoit passée, selon eux, l'ame du Bithynien, brilloit pour la première fois. On l'appelle encore de ce nom, quoiqu'il eût porté auparavant celui de Ganymede; et il est placé près de la voie lactée, sous la lyre, entre le zodiaque et l'équateur.

Dion, après avoir rapporté ces folies d'Hadrien, dit: «Elles «excitoient le mépris; d'autant plus qu'il n'avoit rendu aucun «honneur à sa sœur Pauline, qui venoit de mourir.» Elles servirent aussi, selon la judicieuse remarque de Tillemont[3], à la destruction de l'idolâtrie, et, par cela même, à la propagation du christianisme.

Les apologistes de la religion chrétienne[4], qui écrivirent dans le second et le troisième siecle, reprocherent aux idolâtres l'apothéose d'un homme qui avoit été leur contemporain. Ils en tirerent l'induction très vraisemblable que leurs autres dieux,

(1) *In Hadr.*, XIV. (2) Dio, LXIX, 11.
(3) *Histoire des Empereurs*, t. II; p. 246.
(4) Saint Justin Hégésippe, Athénagore, Tatien, saint Théophile d'Antioche, Tertullien, saint Clément d'Alexandrie Origene.

Chap. IV
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXIX

quoique plus anciens, n'étoient que des hommes déifiés. Ceux d'entre eux qui écrivirent sous les regnes du fils adoptif d'Hadrien, d'Antonin, et des autres princes de sa famille, se bornerent à faire ressortir l'absurdité qu'il y avoit à prodiguer des adorations à un être qui fut sujet aux infirmités humaines et à la mort. Mais les écrivains qui combattirent l'idolâtrie, après l'extinction de la famille des Antonins, ajouterent à ces reproches ceux qui avoient pour motifs les mœurs corrompues du favori d'Hadrien. De là vint sans doute la célébrité de ce Bithynien; et, quoiqu'il n'y ait plus aujourd'hui pour nous d'intérêt à conserver sa mémoire, la multiplicité et la grande beauté de ses portraits, qui ornent nos collections, doivent en assurer la durée.

Dion dit[1] «qu'Hadrien fit élever à Antinoüs, dans presque «tout l'univers, des statues qui offroient ses traits, ou plutôt qui «le représentoient sous l'emblême de différentes divinités.» On le voyoit peint en Bacchus dans le temple qu'avoient bâti en son honneur les Mantinéens, et où l'on célébroit des jeux de cinq en cinq ans[2]. Il est représenté de même sur ses médailles; il y paroît encore en Apollon, avec la lyre et le griffon. Plusieurs de ses statues et de ses bustes offrent aussi les attributs de différentes divinités.

N° 3. Le portrait d'Antinoüs a été répété si souvent, que l'on a éprouvé un véritable embarras pour savoir lesquels on reproduiroit ici; on s'est borné à en publier deux qui ne l'ont point encore été. Le musée de France en a renfermé jusqu'à onze, statues, bustes, bas-reliefs; aujourd'hui on voit encore dans le musée royal deux statues d'Antinoüs et quatre bustes. C'est un de ces bustes, celui du n° 39, que l'on trouve ici sous le n° 3. Le

(1) Lib. LXIX, 12. (2) Pausan., VIII, p. 617.

travail en est très bon, et exprime bien la légere teinte de mélancolie, je dirois presque de tristesse, qui caractérise les portraits de ce favori, mort si jeune, et d'une maniere déplorable. La couronne de lierre appartient à Bacchus et à Osiris; auquel des deux l'a-t-on voulu faire ressembler?

N° 1.

Le n° 1 présente un groupe célebre qui, long-temps conservé en Espagne, dans le palais de Saint-Ildéfonse, près de Ségovie, l'est aujourd'hui dans le palais du roi à Madrid; et dont le sujet avoit exercé sans succès la sagacité des érudits, jusqu'à ce que M. Visconti ait reconnu Antinoüs dans la figure qui ne tient aucun attribut, et qui est placée à la gauche du spectateur. On en voit une belle copie dans le jardin des Tuileries à Paris. Ce groupe étoit placé dans la villa Ludovisi, lorsque Perrier le dessina en 1639[1]. Il appartint ensuite à Christine, reine de Suede, puis au duc d'Odescalchi (en 1704); il est aujourd'hui en Espagne, où Philippe V le fit transporter. Un jeune homme debout s'appuie du bras gauche sur l'épaule d'un autre jeune homme; il a la tête inclinée, une couronne de laurier, et une patere dans la main droite. Le second jeune homme, couronné aussi de laurier, tient de la droite un flambeau avec lequel il semble allumer quelque matiere combustible sur un très petit cippe, ou autel, placé entre eux deux. De la gauche il tient renversés sur son épaule les restes d'un autre flambeau. A ses côtés paroît une très petite statue de femme, posée sur un piédestal, coiffée avec la corbeille sacrée (*calathus*), relevant de la main gauche ses draperies; élevant l'index de la droite vers son visage dans le dessin de Winckelmann[2], et dans celui de Maffei[3]; mais tenant un objet rond de cette main dans celui de Perrier et

(1) *Icones et segmenta*, etc., n° 39. (2) *Mon. ined.*, p. XIV. (3) *Raccolt. di Stat.*, tav. 121.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX. N° 2.

dans celui de cette planche. Ces deux jeunes hommes sont entierement nus.

M. Visconti, ayant reconnu les traits d'Antinoüs dans ceux du jeune homme placé à la gauche du spectateur, qui ne tient aucun attribut, et dont on voit ici le profil sous le n° 2 (profil dessiné à part pour la premiere fois et d'après un plâtre), n'hésita point à dire que c'étoit le favori d'Hadrien. La nudité absolue et la couronne annoncent un personnage déifié. La même observation s'applique au second personnage du groupe; c'est pourquoi il y reconnut le génie d'Antinoüs, sur lequel s'appuie le nouvel habitant de l'Olympe. Les dieux avoient, comme les hommes, chacun leur génie particulier. On les représentoit souvent appuyés sur ces divinités subalternes. Tel paroissoit Jupiter sur un bas-relief dessiné à Rome par Boissard, mais que l'on n'y voit plus[1]; tels paroissent Bacchus et son génie Ampelus (vigne), ou Acratus (sans mélange), sur une médaille de bronze frappée par les Nycéens de Bithynie en l'honneur de Caracalla[2]; tel le même dieu, dans le jardin du Casin, qui est joint au palais Farnese. M. Visconti n'ayant rien laissé d'écrit sur ce groupe, et moi-même n'ayant retenu ce que je viens de dire que d'après une conversation avec ce savant, je n'aurai pas l'imprudence d'étendre son explication aux autres détails du groupe.

Voici celle des antiquaires qui l'ont précédé. Perrier vit dans les deux grandes figures les deux Decius, qui se dévouerent pour leur patrie. Philippe del Torre (d'après Maffei, dans l'explication gravée planche CXXI) y vit deux génies de la Nature sacrifiant à la Nature, représentée par la petite femme sous la forme d'Isis; mais dans l'explication imprimée de Maffei ils de-

(1) Tome II, page 68. (2) Tentam., *Num. Froelich*, p. 262.

vinrent Phosphorus et Hesperus, quoiqu'un seul des deux tienne les flambeaux qui devoient caractériser le génie du Jour commençant, et le génie du Jour finissant. D'autres reconnurent ici Castor et Pollux: on ne voit pourtant ni leur casque ovoïde, ni les étoiles, ni les chevaux, leurs symboles ordinaires. Cependant cette explication avoit tellement pris faveur, que l'on croyoit aussi reconnoître Léda, mere des jeunes dieux, dans la petite statue de femme. Enfin, en 1767, Winckelmann[1] donna une explication nouvelle. Le groupe représenteroit, selon lui, les premieres scenes d'Electre, tragédie d'Euripide; c'est-à-dire Oreste et Pylade sacrifiant sur le tombeau d'Agamemnon, et Electre les observant de loin, annonçant le silence par l'index qu'elle éleve vers sa bouche. L'Oreste supposé (Pilade) tient deux flambeaux; le véritable Oreste paroît absorbé dans le sentiment qui le porte à venger son pere: tous deux ont des couronnes, comme ceux qui offroient quelque sacrifice. Si Winckelmann eût eu sous les yeux le marbre antique (comme l'ont eu Perrier et Maffei, et non un dessin, il auroit peut-être reconnu, avec la sagacité qui le distinguoit, les traits d'Antinoüs. Au reste, dès l'instant que M. Visconti eut fait cette découverte, toutes les autres explications n'eurent plus ni base ni motifs.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX.

Depuis quelque temps il s'étoit élevé des doutes sur la nature de ce beau groupe. En Italie et en France, des sculpteurs pensoient qu'il n'étoit qu'une réunion, faite sans motif apparent, de deux figures antiques, et d'une très petite que l'on croyoit moderne. Mais ces doutes se dissiperont, lorsqu'on lira les détails suivants, fournis en 1819 à M. l'ambassadeur de France par un sculpteur habile qui habite Madrid: «Le marbre du

(1) *Monumenti antichi inediti*, p. xxj.

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXIX.

« groupe est de Carrare: l'on voit évidemment que tout a été « exécuté sur un seul bloc. Le travail des pieds des deux grandes « figures, ainsi que celui des pieds de la petite, l'autel, la plinthe, « et une petite veine qui passe de celle-ci sur un des pieds, ne « laissent aucun doute sur cette vérité. On est encore convaincu « que c'est d'un seul morceau par certaines taches très petites qui « communiquent des torses aux membres.

« Les jambes et les bras ont été cassés en plusieurs endroits; « et les mêmes morceaux originaux ont été ajustés. Un seul mor- « ceau, celui du devant de la jambe gauche de la figure qui est « à la droite du spectateur, donne lieu à quelque doute.

« Il n'y a de restauré à neuf que l'extrémité du nez et une « partie des cheveux à la tête de la figure qui est à la gauche du « spectateur; ainsi que les doigts, le pouce, et les index de l'autre « figure: son petit doigt manque. La pointe de la flamme qui « repose sur l'autel est neuve; l'autre flamme, qui repose sur « l'épaule, est en bois. Du reste, quant au marbre et au tra- « vail, il ne paroît y avoir aucun autre morceau qui ne soit « pas original.

« La tête de la figure placée à la droite du spectateur est en- « tiere, avec le torse, qui est intact. La tête de la figure pla- « cée à la gauche du spectateur a été remise sur son cou: cette « tête n'est pas une copie de l'Antinoüs, c'est le véritable origi- « nal; on le reconnoît d'abord à l'unité des formes et du travail, « comparés avec ceux du reste de la figure; ensuite parcequ'elle « est du même marbre.

« Les morceaux des jambes et des bras auroient pu être mieux « ajustés qu'ils ne le sont actuellement.

« Ce groupe est original; et, quoique exécuté en marbre de « Carrare, c'est certainement l'ouvrage d'un des premiers maî-

« tres de la Grece. Le style est simple, majestueux, et remarquable par une uniformité parfaite dans toutes ses belles formes. « Si ce groupe ne peut être placé parmi les plus admirables productions de l'antiquité, il occupe du moins une place distinguée parmi celles du second ordre. » Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX

Les médaillons de bronze dessinés sous les n° 4 et 5 justifieront la dénomination d'Antinoüs donnée aux monuments qui précédent. On voit sur le premier la tête nue du beau Bithynien, avec la légende Η · ΠΑΤΡΙϹ · ΑΝΤΙΝΟΟΝ · ΘΕΟΝ, « La patrie (révere) Antinoüs déifié. » Revers, Mercure debout, tenant une palme et une branche d'olivier, un taureau derriere lui; légende, ΑΔΡΙΑΝΩΝ · ΒΙΘΥΝΙΕΩΝ, « Bithynium Hadriannée. » Sous les traits de Mercure, né dans l'Arcadie, on a représenté Antinoüs, né à Bithynium, ville fondée par les Arcadiens. N. 4 et 5.

L'autre médaillon présente la tête nue d'Antinoüs, avec la légende ΑΝΤΙΝΟΟϹ · ΗΡΩϹ, « Antinoüs déifié. » Revers, un taureau (peut-être Apis), avec la légende ΠΟΛΕΜΩΝ · ΑΝΕΘΗΚΕ ϹΜΥΡΝΑΙΟΙϹ, « Polémon (a dédié) aux Smyrnéens. » Ce Polémon fut un homme célebre dans l'Ionie par son crédit et ses richesses.

Visconti a reconnu le portrait d'Antinoüs sur une médaille de Mitylene, où l'on croyoit voir celui de Lesbonax, philosophe né dans cette ville. Il a développé son opinion dans le tome III de l'Iconographie grecque, dans la note qui termine le supplément placé à la fin de ce volume.

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXIX *.

§. 8. LUCIUS AELIUS CESAR.

« Ce prince n'a dans sa vie, dit Spartien[1], rien de mémorable « que d'avoir reçu le titre de César, non en vertu d'un testa- « ment, comme c'étoit l'usage, ni par l'adoption, comme Tra- « jan; mais avec les mêmes attributions que Dioclétien accorda « aux Césars Maximien et Constance; c'est-à-dire comme à des « fils d'empereurs et à des héritiers de l'empire. » Il est fâcheux que Spartien n'ait point fait connoître les attributions particulieres accordées par Hadrien à Lucius Aelius; mais on peut assurer en général que chaque empereur qui donnoit le titre de César y attachoit à son gré diverses portions d'autorité, parce-qu'il ne croyoit son pouvoir limité par aucune loi, et parce-qu'il n'existoit réellement point à Rome de constitution impériale.

Le pere du César Lucius Aelius fut Cesonius Commodus, que les uns ont appelé Verus; d'autres, Lucius Aurelius; d'autres enfin, Annius. Il descendoit d'une famille noble, originaire d'Etrurie. Le fils porta ces noms divers, et y joignit celui d'Aelius, après son admission dans la famille Aelia, par l'adoption d'Hadrien, et le titre de César par le choix de cet empereur. Ce fut alors qu'il se fit appeler simplement Lucius Aelius César. On cherche vainement la cause qui détermina l'empereur à placer si près du trône un citoyen qui n'étoit recommandable sous aucun rapport. Spartien[2] dit seulement, « C'étoit un homme qui menoit « une vie licencieuse, qui avoit des connoissances assez étendues « en littérature; les malveillants assurent qu'il gagna les bonnes

(1) *In Aelio*, II. (2) Ibid., V.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX.

« graces d'Hadrien plutôt par la beauté de ses traits que par de « bonnes mœurs. » Les savants sont partagés d'opinion sur l'année dans laquelle fut faite cette adoption : les uns assignent 888 de Rome, et ils ont pour appui Spartien dans la vie d'Hadrien et dans celle d'Aelius ; les autres, l'année 889. Une inscription recueillie par Gruter[1] est favorable aux derniers. Elle présente l'année 21 de la puissance tribunitienne d'Hadrien, avec la premiere de cette même puissance pour Aelius jointe à son second consulat. Or ce fut au mois d'août 890 qu'Hadrien entra dans la vingt-unieme année du tribunat; donc la premiere d'Aelius commença avant la fin de 889.

Aelius, aussitôt après son adoption, fut nommé préteur, gouverneur de la Pannonie, où il acquit de la gloire, selon Spartien, consul pour la première fois l'an 889, et consul désigné pour la suivante. Sa mauvaise santé et de fréquents vomissements de sang le firent retourner, après une courte absence, à Rome, où, ayant pris un remede dont il espéroit un grand soulagement, il mourut le premier jour de l'an 138 (891 de Rome). Quelques écrivains ont avancé cette mort d'une année entiere; mais ils sont contredits par l'inscription citée plus haut, et par une seconde du même recueil[2], dans laquelle on lit : L · AELIO · CAESARE · II · P · COELIO · BALBINO · KAL · IVL. « Il fut enterré, « dit Spartien[3], avec les honneurs que l'on rendoit aux empereurs; « et il n'eut de la royauté que les honneurs funebres. » Aussi Hadrien le pleura-t-il, ajoute le même historien[4], non en bon prince, mais en bon pere. Cependant on put attribuer la mort d'Aelius à ces paroles de l'empereur adressées au préfet des prétoriens et relatives à la maladie du jeune César : « J'ai perdu les

(1) Page CCLII, 2.
(2) Page MIX, 6.
(3) Cap. VIII.
(4) Cap. VI.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX.*

«3 mille sesterces (plus de 52 millions de fr.), que j'ai distri-«bués à l'armée et au peuple (lorsque Aelius avoit été nommé «César); car j'ai pris pour appui une muraille qui penche et «qui, loin de pouvoir soutenir l'empire, peut à peine me sou-«tenir moi-même.» L'indiscrétion du préfet, qui répéta ces paroles, apprit à Aelius qu'il ne devoit plus avoir d'espoir de guérison, et avança le terme fatal.

Ce prince avoit de l'éloquence et de la bravoure; mais son goût pour la débauche et pour le luxe de la table a terni sa mémoire. On ne se le rappeloit qu'en parlant des lits de roses et de lis sur lesquels il couchoit, et des mets extraordinaires dont il se glorifioit d'être l'inventeur. L'Art de plaire d'Ovide[1] étoit sa lecture favorite; et il appeloit Martial son Virgile.

Aelius avoit épousé une fille de Nigrinus, dont on ne trouve point le nom dans l'histoire; mais Mezzabarba et Occon l'ont appelée, sans aucun fondement, Domitia Lucilla, et lui ont attribué quelques unes des médailles de Lucille, épouse de Lucius Verus[2].

L'épouse d'Aelius le rendit pere de ce Lucius Verus qui fut empereur avec Marc-Aurele, et d'une fille appelée Fabia, qui fut promise en mariage à Marc-Aurele, mais qui ne l'épousa pas.

Spartien dit qu'il étoit très bel homme, qu'il avoit beaucoup de dignité dans les traits du visage. Quoiqu'il n'ait été César que peu de temps, on a cependant de lui des marbres et des médailles, parceque Hadrien, qui en avoit fait déposer les cendres dans son mausolée, lui fit élever des temples et des statues colossales[3].

N° 1 et 2. On voit sous les n° 1 et 2 de la planche XXXIX* la face et le

(1) *De Arte Amandi.* (2) Spart., VII. (3) *Numism.*, p. 247.

profil d'une statue du musée royal, n° 210. Elle étoit conservée à Rome, dans la villa Pinciana[1] (jadis villa Borghese). La tête présente les mêmes traits, la même coiffure, et la même barbe que les médailles du César Lucius Aelius. Il faut observer seulement que l'extrémité du menton, qui a été restaurée, est plus longue qu'elle n'a dû l'être avant la fracture. Le musée royal renferme sous le n° 222 une autre statue, trouvée dans les fouilles de Gabies, sur laquelle on a remplacé la tête originale, qui manquoit, par une tête antique qui présente les traits d'Aelius jeune[2].

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX *.

Le médaillon du n° 3, de bronze, présente la tête nue du César Aelius, avec la légende *Lucius* AELIVS CAESAR. Revers, TR*ibunitia* POT*estas* COS. (*consul*) II; Cérès assise sur la ciste (corbeille sacrée des mysteres); Aelius, en costume civil, debout devant elle. N° 3.

(1) *Villa Borghese*, I, p. 19. (2) *Monumenti Gabini*, p. 97.

CHAPITRE V.

ANTONIN-PIE, ET SA FAMILLE ADOPTIVE.*

Pl. XXXIX et XL.

Antonin-Pie, et sa famille adoptive, n'apporterent aucun changement important aux sages établissements d'Hadrien. On vit seulement pour la premiere fois deux princes porter en même temps le titre d'Auguste, et partager l'autorité souveraine avec la dignité impériale. «Verus, dit Spartien[1], eut une autorité égale «à celle de Marc-Aurele : car ils furent les premiers qui porte«rent le titre d'Auguste; leurs noms furent inscrits les premiers «dans les fastes consulaires, de sorte que l'on y lisoit les deux «Augustes au lieu des deux Antonins. Cette nouveauté fut même «si bien accueillie, que l'on vit des écrivains commencer des «fastes consulaires par ces deux illustres consuls.» L'historien veut dire par-là que quelques auteurs daterent ainsi : Telle année avant ou après le consulat des Augustes.

Les vertus du premier des Antonins rendirent son nom si cher aux Romains que, si le peuple et les soldats ne l'entendoient pas, ils ne croyoient pas avoir un empereur[2]. De sorte que, pendant plus d'un siecle, tous ceux qui gouvernerent l'empire, ou qui furent appelés à le gouverner, se crurent obligés

(*) Mes guides, dans ce chapitre, ont été les auteurs de l'*Histoire Auguste*, Dion, Xiphilin, Eutrope, Hérodien, les deux Victors, Orose, Zonare.

(1) Spart., *Hadrian.*, XXIV; idem, *in Aelio*, V.

(2) Capitol., *Macrob.*, III; Lamprid., *Diadum.*, VI.

de prendre un nom si révéré, Marc-Aurele, Lucius Verus, Commode, Pertinax, Sévere, Caracalla, Géta, Macrin, Diaduménien, et Elagabale. Le sénat l'offrit ensuite à Alexandre Sévere[1] lorsqu'il parvint à l'empire, comme il en avoit usé avec ses prédécesseurs; mais il refusa par modestie, en disant qu'il craignoit de ne pouvoir le porter dignement. Ses successeurs l'imiterent en cela; et le nom d'Antonin cessa alors d'être un nom de dignité, tel que l'avoit été et le fut toujours celui d'Auguste.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX * et XL.

On a pu remarquer dans plusieurs des impératrices dont j'ai parlé jusqu'ici une conduite vicieuse qu'elles ne cherchoient même pas à cacher aux Romains. Il paroît que dans l'opinion de ce peuple les vices de l'épouse ne faisoient point rejaillir de honte sur l'époux offensé, comme dans les temps modernes, où des mœurs plus séveres en ont fait une atteinte portée à son honneur, et ont imputé à blâme pour le mari l'inconduite de l'épouse; tandis que celle-ci, n'ayant aucun empire sur son époux, n'est point déshonorée par ses mauvaises mœurs. Jamais cela ne parut d'une maniere plus frappante que dans la famille adoptive de Nerva, et dans celle d'Antonin. Cette opinion venoit probablement de la facilité à se séparer d'une femme vicieuse, facilité que le divorce donnoit aux maris; de sorte que si, dans ce cas, ils n'en usoient pas, ils témoignoient par leur silence ou qu'ils ne se croyoient pas offensés, ou qu'ils ne croyoient pas l'être d'une maniere assez directe pour devoir en tirer vengeance. C'est ainsi qu'Hadrien disoit de Sabine, son épouse, qu'il l'auroit répudiée, s'il eût été un simple citoyen[2]; qu'Antonin renferma dans le secret le chagrin que lui causoient les débauches de Faustine l'ancienne, et que Marc-Aurele répondit à ceux

(1) Lamprid., *Alexandr.*, V. (2) Spart., *Adrian.*, XI.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX et XL.

qui lui faisoient connoître celles de son épouse Faustine jeune, fille d'Antonin: «Si je la répudiois, il faudroit rendre sa dot, «l'empire[1].» Enfin l'on entendit un de ces empereurs répondre à celui qui lui représentoit combien étoit blâmable l'abandon dans lequel il laissoit son épouse, «Qu'a-t-elle à desirer? ne «jouit-elle pas des honneurs attachés à son rang[2].» A la vérité on avoit vu le dictateur perpétuel répudier Pompeia en disant: «L'épouse de César ne doit pas même être soupçonnée.» Mais il s'agissoit alors d'apaiser les craintes religieuses du peuple, qu'il caressoit, sans compromettre la vie de Clodius, qui travailloit à ravir sourdement à Pompée la toute puissance. Ce factieux s'étoit déguisé en femme pour pénétrer auprès de Pompeia, qu'il aimoit, dans la fête de la bonne déesse, d'où tous les hommes étoient exclus; et ce crime étoit capital. César employa pour en éviter les suites terribles, et pour rassurer le peuple sur ses liaisons coupables avec Clodius, la répudiation. Tous les historiens ont rapporté ce fait; d'où il est permis de conclure qu'il eût pu garder son épouse sans encourir une sorte de déshonneur. J'y trouve une nouvelle preuve de ce que j'ai dit plus haut.

On pourroit cependant rappeler ici l'autorité absolue des maris romains sur leur famille, et en conclure que l'inconduite de la femme, tolérée par celui qui avoit le pouvoir de la prévenir et de la punir, le faisoit taxer seulement de foiblesse et de lâcheté. Mais, comme empereur ou comme magistrat, son caractere d'homme public n'en recevoit aucune atteinte: tandis que dans nos mœurs non seulement l'époux doit punir la coupable, mais il lui reste à laver son injure dans le sang du séducteur, selon l'expression consacrée depuis plus de huit siecles.

(1) Capitol., *Anton.*, III. (2) Capitol., *M. Aurel.*, XIX.

Quelle que fût donc la cause de cette indifférence, il n'est pas moins vrai qu'on pouvoit à Rome la témoigner ouvertement, sans avoir à craindre une opinion qui ne devoit s'établir que mille ans après.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille ad prim. Pl. XXXIX et XL

§. 1. ANTONIN-PIE[1],

SON ÉPOUSE FAUSTINE MERE, ET GALERE-ANTONIN LEUR FILS.

«Les Romains, dit Pausanias[2], donnerent à Antonin le sur-«nom de Pieux, parcequ'il avoit montré un grand zele pour «toutes les institutions religieuses: mais je pense qu'il mérita «de porter celui du grand Cyrus, Pere des hommes.» Capitolin[3] dit aussi que «les gens de bien le comparerent à Numa..., dont «il eut le bonheur, la piété, le zele pour les cérémonies reli-«gieuses, et la sécurité.» Cette comparaison ne paroît pas exacte au jeune Victor[4], parceque Antonin avoit surpassé tous les princes en bonté et en sagesse. Ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il ressembloit à Numa par ses inclinations pacifiques et par ses vertus, il lui ressembloit aussi par les traits du visage; comme on en peut juger en examinant les portraits de l'un et de l'autre, qui sont dessinés dans cet ouvrage.

Antonin appartenoit, par son pere, à une famille illustrée, originaire de la ville de Nisme, dans les Gaules. Aurelius Fulvus, son père, et ses deux aïeuls, avoient été revêtus à Rome des premieres dignités. Son aïeul maternel, Arrius Antoninus, que

(1) Les empereurs qui prirent le surnom d'Antonin, ayant tous un nom propre par lequel on les distingue, nous désignerons celui-ci par son nom seul.

(2) Lib. VIII, cap. XLIII.

(3) *In Pio*, II et XIII.

(4) *Epit.* XV.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX * et XL.

l'on croit avoir été consul en 69, est connu particulierement pour avoir témoigné à Nerva, son ami, que l'on créoit empereur, non de la joie, mais de la commisération[1]. Il fut pere d'Arria Fadilla, mere de l'empereur Antonin, et probablement aussi d'un fils que l'histoire ne nous fait point connoître, mais qui paroît avoir été le mari de Matidie, petite-niece de Trajan; car celle-ci étoit en effet tante maternelle d'Antonin. Cette famille fut toujours nombreuse; aussi Lampride dit-il[2] que dans le troisieme siecle il y avoit encore plusieurs Antonins issus de parents ou d'alliés du premier des empereurs de ce nom.

Celui-ci naquit l'an 86 (839 de Rome). Ses noms furent Titus Aurelius Fulvus Bojonius Arrius Antoninus. Son pere avoit été consul; et il le fut lui-même l'an 120 (873 de Rome), après avoir exercé la questure et la préture avec beaucoup d'éclat et de grandes dépenses, parceque plusieurs de ses parents, touchés de la douceur de ses mœurs, l'avoient institué leur héritier.

Hadrien, qui l'estimoit beaucoup, le nomma un des consulaires chargés du gouvernement de l'Italie, et bientôt après, proconsul d'Asie. «Il gouverna cette province, dit Capitolin[3], «avec tant de prudence, que seul il put faire oublier son aïeul, «dont le sage proconsulat étoit encore présent à la mémoire des «Asiatiques.» Au retour de cette province, Antonin fut admis dans le conseil particulier d'Hadrien. Il avoit épousé depuis longtemps Faustine, tante paternelle de Marc-Aurele, qui le rendit pere de deux fils et de deux filles : l'une de celles-ci fut l'épouse de Marc-Aurele; l'autre, qui avoit été mariée à Lamia Syllanus, mourut à l'époque où Antonin fut nommé proconsul d'Asie. Quant aux deux fils, qui perdirent la vie avant son avènement à

(1) Vict., *Epit.*, XII. (2) *In Diadum.*, I. (3) *In Anton.*, III.

l'empire, on ne connoît le nom que d'un seul, de Galerius Antoninus. Ce nom est gravé sur une médaille grecque, avec sa tête; mais le travail est si grossier, qu'elle ne mérite pas d'entrer dans ce recueil[1].

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX et XL.

Le César Aelius étant mort subitement le 1er janvier 138 (891 de Rome), Hadrien assembla les sénateurs le 25 février suivant. Après avoir parlé de la perte qu'il avoit faite, il leur dit[2] : «Je «vous ai choisi et je vous donne un autre empereur, de noble «extraction, modéré, prudent, trop âgé pour se conduire avec «témérité, trop jeune pour le faire avec négligence, versé dans «l'étude des lois, ayant exercé toutes les charges, comme il étoit «d'usage chez nos ancêtres; de sorte qu'il a toutes les connois- «sances nécessaires pour gouverner, et qu'il en fera un bon usage. «C'est Aurelius Antoninus, que je sais être par caractère fort «éloigné des affaires, et encore moins avide des honneurs; mais «qui, je l'espere, voudra prendre soin de moi et de vous, et ac- «cepter le commandement malgré sa répugnance.» Antonin eut dès-lors le titre de César, de fils adoptif d'Hadrien, de son collegue dans la puissance proconsulaire et dans la puissance tribunitienne. Mais l'empereur exigea de lui que, n'ayant plus d'enfants mâles, il adoptât Annius Verus (appelé depuis Marc-Aurele), neveu de l'impératrice, et Lucius Commodus (Verus), fils du défunt César Aelius. Ces deux princes porterent dès-lors le nom de César.

Par une fatalité que rien ne peut expliquer, nous n'avons pas sur l'histoire d'Antonin autant de renseignements que sur celle de ses prédécesseurs. Capitolin n'a écrit qu'un abrégé de sa vie; et la partie de l'ouvrage de Dion qui avoit rapport à cet empereur

(1) *Doct. Num. Vet.*, VII, 43. (2) Dio, LXIX, 21.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX et XL.

se trouvoit perdue dès le temps où Xiphilin composoit un abrégé de cet auteur, il y a plus de huit cents ans.

L'adoption d'Antonin fut célébrée par de grandes largesses, qu'il fit de son propre bien, sans puiser dans le trésor public. Il en usa toujours de même. Les revenus de ses biens, qu'il faisoit cultiver avec beaucoup de soins, et qu'il visitoit tous les ans pour y jouir des douceurs de la vie privée, suffirent toujours seuls à ses besoins personnels et à ses nombreuses libéralités. Il témoigna pour Hadrien la plus vive reconnoissance, et la tendresse vigilante d'un fils. J'ai parlé dans le chapitre précédent des soins qu'il prit pour prolonger la vie de cet empereur, et pour lui ôter les moyens de l'abréger. Quelques personnes y ont cru trouver l'origine du surnom *Pius*, que lui donna le sénat, et qui désignoit plus souvent la piété filiale que la piété religieuse. Lorsque Hadrien fut mort, le 10 juillet 138 (891 de Rome), Antonin sollicita le sénat pour lui faire rendre les honneurs divins, comme on en avoit usé avec ses prédécesseurs; mais les sénateurs, irrités de ce que cet empereur, dans les derniers temps de sa vie, avoit fait mourir plusieurs de leurs collegues, et avoit ordonné à Antonin d'ôter la vie à d'autres (la seule fois que celui-ci lui ait désobéi), rejeterent sa demande. Cependant, vaincus par les prieres d'Antonin, et considérant que cet acte de rigueur rendroit contestable l'élection de ce fils adoptif d'Hadrien, comme ayant été faite par un prince abhorré, ils accorderent l'apothéose. Antonin institua en son honneur, à Pouzzoles, des jeux quinquennaux appelés *Pialia;* et Eckhel[1] conclut avec probabilité de ce nom que le surnom *Pius* lui fut donné à cause des honneurs extraordinaires qu'il fit rendre à Hadrien.

(1) *Doct. Num. Vet.*, VII, 36.

Au reste plusieurs de ses successeurs, Commode entre autres, oserent prendre ce noble surnom; mais il ne servit qu'à faire remarquer combien ils en étoient indignes.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX et XL.

Parvenu à l'empire, Antonin conserva, sans blesser la dignité impériale, la simplicité de mœurs qui l'avoit rendu si recommandable; et ses amis ne trouverent aucun changement dans son intérieur. Quant aux sénateurs, il les traita avec tous les égards qu'il regrettoit de ne leur avoir pas vu témoigner par ses prédécesseurs; il leur communiquoit tous les actes de son gouvernement; il en usoit de même avec les peuples, qu'il instruisoit par des proclamations. Jamais il ne demanda le consulat, ni d'autres dignités pour lui ou pour ses enfants, que comme l'auroit fait un simple particulier. C'est de lui que Marc-Aurele[1] disoit avoir appris qu'un prince peut, même à la cour, vivre sans gardes, sans ornements impériaux, et sans se faire précéder par des serviteurs portant un feu perpétuel (dans lequel on brûloit des parfums).

Il surveilloit sans relâche les gouverneurs et les intendants des provinces, leur recommandant la modération dans la levée des impôts, et exigeant un compte rigoureux de leur administration, lorsqu'ils avoient excité des plaintes. C'est pourquoi les villes et les provinces furent, sous son regne paternel, riches et florissantes.

Le jeune Victor[2] décrit ainsi les relations des peuples étrangers avec cet excellent prince: « Tous les rois et les peuples, « et toutes les nations, étoient si pénétrés de crainte et d'a- « mour pour lui, qu'ils le regardoient plutôt comme un père « et un protecteur que comme un maître et un empereur, et

(1) Lib. I, cap. XVII. (2) *Epit.*, XV.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX* et XL.

« qu'ils s'adressoient à lui, comme à une divinité, pour termi-« ner leurs différents. Les Indiens, les Bactriens, les Hyrca-« niens, convaincus de son équité parfaite, que rehaussoient un « front serein, de beaux traits, une grande taille, et un port « majestueux, lui envoyerent des ambassadeurs. » Quoiqu'il n'ait jamais commandé les armées, parcequ'il ne trouvoit point de charmes dans la gloire militaire, cependant il employa de bons généraux pour réprimer dans l'Achaie et en Egypte quelques séditieux qui se révolterent; pour repousser les Maures jusqu'au mont Atlas, les *Brigantes* (peuple du Northumberland) dans leurs forêts, où il les contint en faisant construire un mur semblable à celui d'Hadrien, les *Allemani,* les Daces, les Alains, enfin les Tauroscythes.

Antonin trouva dans son économie habituelle les moyens de faire des constructions utiles et dignes d'admiration. Il fit creuser un port à Gaëte, rétablir ceux de Terracine, de Pouzzoles, et achever le tombeau d'Hadrien. Dans la Grece, dans l'Ionie, dans la Syrie, et à Carthage, il contribua par des sommes considérables à la construction de nouveaux édifices, ou au rétablissement des anciens. Il éleva au rang de ville le bourg de *Pallantium* dans l'Arcadie[1], et l'exempta de tout impôt; parceque, selon une ancienne tradition, le roi Evandre, avec une partie des habitants de ce lieu, étoit venu fonder une ville dans l'endroit où Rome fut bâtie depuis. Ce respect pour les anciennes traditions contribua à faire comparer Antonin à Numa. « On dit, rapporte Dion, « qu'il y eut sous son regne, dans la Bithynie et l'Hellespont, « un affreux tremblement de terre qui renversa presque entiè-« rement plusieurs villes, entre autres Cyzique et son temple, le

(1) Pausan., VIII, 43. (2) Lib. LXX, 4.

« plus beau et le plus grand de l'univers.... On raconte aussi « qu'une montagne s'entr'ouvrit, et que son sommet vomit une « grande abondance d'eau de même nature que celle de la mer. »

L'an 139 (892 de Rome) Antonin donna à Marc-Aurele pour épouse sa fille Faustine jeune, avec tout son patrimoine, s'en réservant seulement l'usufruit pour l'employer au bien de l'empire. L'année suivante, 140, il donna à son gendre le titre de César. Il perdit, l'an 141, son épouse Faustine, et lui fit rendre les honneurs divins, quoique la vie de cette impératrice eût été licencieuse et qu'elle eût voulu l'engager à user d'une rigueur extrême contre Celsus, qui s'étoit révolté; mais ses conseils ne purent vaincre la répugnance de l'empereur pour les moyens extrêmes.

Antonin choisit pour consul de l'an 143 Hérode Atticus, sophiste aussi célebre par son éloquence que par les richesses immenses que lui avoit léguées son pere, dont nous avons parlé sous Nerva. Il l'avoit donné pour maître d'éloquence grecque à Marc-Aurele et à Lucius Verus. C'est ainsi qu'il avoit appelé d'Orient un certain Apollonius pour leur enseigner la philosophie stoïcienne. Arrivé à Rome, celui-ci exigea que ses éleves vinssent le trouver dans sa demeure; l'empereur y consentit, disant avec un sourire malin « qu'il étoit étonnant que celui qui « étoit venu de l'Orient en Italie refusât, étant à Rome, d'aller « de sa maison au palais impérial. » On l'avoit vu, lorsqu'il étoit proconsul d'Asie, descendre à Smyrne dans la maison du sophiste Polémon, qui étoit absent, parcequ'elle étoit la plus belle de la ville, et en sortir bientôt après, même pendant la nuit, parceque le propriétaire étant arrivé parut fort courroucé, comme s'il ne fût pas resté assez de place pour le recevoir[1]. De-

(1) Philost., *Sophist.*, XXV.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX et XL.

venu empereur, Antonin vit au nombre des courtisans le même sophiste, et la seule vengeance qu'il tira de son impudence fut de commander qu'on lui donnât un logement dans le palais, en ajoutant seulement : « Et que personne ne l'en déloge. » Il répondit aussi à un comédien qui lui demandoit justice de Polémon, parcequ'il l'avoit chassé du théâtre en plein midi : « Il m'a bien « chassé à minuit, et je n'en ai point appelé. »

L'an 900 de la fondation de Rome (147 de l'ere vulgaire) fut consacré par la célébration des jeux séculaires, par de grandes largesses faites au peuple, et par le partage de la puissance tribunitienne en faveur de Marc-Aurele. Ce prince étoit fort estimé d'Antonin, qui le consultoit toujours dans la nomination aux emplois, qui lui confioit les affaires les plus importantes, et qui tourna en dérision les calomnies de ceux qui vouloient exciter sa jalousie, en accusant Marc-Aurele d'avoir souhaité la mort de son bienfaiteur[1]. Mais les défauts et les vices de Lucius Verus éloignerent de lui le vertueux Antonin; celui-ci ne lui donna jamais d'autres marques de considération que celles qu'exigeoit le titre de son fils adoptif.

Quelque rapide que doive être mon récit, je ne puis passer sous silence les consuls de l'an 151, les deux freres Quintilius, à cause de cet amour fraternel qui les rendit plus célebres encore que leur érudition, leur science militaire, et leurs grandes richesses[2]. Ils furent consuls ensemble; la Grece fut gouvernée par eux l'an 173, et la Pannonie, l'an 178. Leurs lettres écrites à l'empereur étoient signées de tous deux; les réponses étoient adressées à tous les deux; tous deux sont cités dans les Géoponiques, comme auteurs d'écrits sur l'agriculture; enfin le farouche

(1) Capitol., *M. Anton.*, VI. (2) Dio, LXXI, 33, et LXXII, 5.

Chap. V.
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XXXIX et XL.

Commode les fit mourir tous deux, sous prétexte d'une rébellion dont ils étoient innocents, mais parcequ'on pouvoit croire qu'ils verroient sans douleur la ruine de l'empire.

Une des actions les plus mémorables d'Antonin fut de faire cesser les persécutions dont les chrétiens étoient l'objet. C'est de la quinzieme année de son regne (152 de l'ere vulgaire) qu'est datée la lettre qu'il adressa à toute la province d'Asie en leur faveur, et qui est rapportée dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusebe [1], où sont citées d'autres lettres de cet empereur, écrites dans le même sens aux habitants d'Athenes, de Thessalonique, de Larisse en Thessalie, et à tous les Grecs. Plusieurs critiques ont attribué à Marc-Aurele la premiere lettre; mais l'éditeur moderne des œuvres de S. Justin [2], dom Prudent Marant, a prouvé qu'Antonin en étoit l'auteur. Il y disoit entre autres choses: « Mon pere (Hadrien) a répondu aux gouverneurs, qui le con-« sultoient relativement aux chrétiens, qu'ils ne devoient point « les tourmenter, à moins qu'on ne découvrît quelque attentat « de leur part contre l'empire romain. J'ai répondu dans le même « sens aux magistrats qui m'ont écrit sur ce sujet. Si donc quel-« qu'un accuse l'un d'eux d'être chrétien, celui-ci doit être ab-« sous, dans le cas même où il seroit prouvé qu'il le fût; et l'on « doit punir le délateur. »

Antonin cessa de vivre l'an 161 (914 de Rome), après environ vingt-trois ans de regne, et âgé de plus de soixante et treize [3]. Dès le troisieme jour de la maladie qui le conduisit au tombeau il fit venir Marc-Aurele, confia à sa sollicitude l'empire et sa fille Faustine jeune, et fit transporter chez lui la Victoire d'or qui étoit toujours placée dans la chambre des empereurs. Ensuite,

(1) Lib. IV, cap. XXVI. (2) Édit. 1742, in-fol. (3) Capitol., *Ant.*, XII.

CHAP. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX et XL.

ayant donné pour mot du guet, *le calme de l'esprit* (*æquanimitas*), il s'éteignit sans douleur. On remarqua que dans les accès de fievre il n'étoit occupé que du soin de l'empire et de quelques rois qui par leur esprit inquiet excitoient sa colere.» «Le sénat, dit Capitolin[1], le plaça au rang des dieux, aux acclamations de tous les citoyens, qui louoient sa piété, sa clémence, son esprit, et la pureté de ses mœurs[2].» On lui rendit tous les honneurs dont les meilleurs princes avoient été l'objet; on créa un flamine et des confreres antoniniens; et on établit des jeux du cirque pour éterniser sa mémoire. Son corps fut porté en grande pompe, et renfermé dans le mausolée d'Hadrien[3]; les deux empereurs ses successeurs prononcerent ses éloges funebres, et l'on vit depuis un autre empereur, Gordien d'Afrique le pere, composer sur Antonin et Marc-Aurele un poëme en trente livres qui n'est pas parvenu jusqu'à nous[4].

Capitolin[5] a tracé ainsi le portrait d'Antonin: «Il avoit une «figure agréable et une taille élevée; mais, la vieillesse ayant «courbé sa longue taille, il faisoit appliquer sur sa poitrine des «planches de tilleul très minces pour la redresser.» J'ai dit aussi au commencement de cet article que les traits d'Antonin rappeloient ceux des antiques portraits de Numa.

N° 3. On voit ici, planche XL, n° 3, un médaillon de bronze d'An-

(1) Capitol., XIII.

(2) Comment accorder avec cet éloge l'aveu que fait Marc-Aurele (lib. I, §. 16) relativement au goût trop vif qu'Antonin avoit montré pour les jeunes gens dans ses premieres années? à moins de ne rappeler ici que la plupart des Grecs et des Romains regardoient ce goût, pour lequel le christianisme a fait concevoir une juste horreur, non comme un vice, mais seulement comme une foiblesse excusable. Quant à Julien l'apostat, il parle d'un penchant immodéré pour les femmes; je ne rapporterai point son opinion sur Antonin, parceque les jugements qu'il prononce sur les Césars sont presque toujours dictés par la prévention et par l'orgueil.

(3) Capitol., *M. Aurel.*, VII.

(4) Ibid., *Gord.*, IV.

(5) *Anton.*, XIII.

tonin, très rare, qui prouve la ressemblance de ses portraits gravés dans cette planche et dans la précédente. Sa tête est couronnée de laurier; une portion de *paludamentum* et de cuirasse est attachée à ses épaules. Légende : ANTONINVS AVG*ustus* PIVS TR*ibunitiâ* P*otestate* COS. (*consul*) IIII. Revers, sans légende ; Bacchus debout dans un temple entouré de galeries circulaires ; au-devant, un victimaire tenant un bouc, et une autre figure portant des fruits sur un plat. Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX et XL.

Les n° 1 et 2 présentent la face et le profil d'un buste colossal d'Antonin, qui est conservé dans le musée royal, sous le n° 8. L'empereur, voilé et couronné d'épis, est représenté dans le costume religieux des freres Arvales. Cette espece de confrérie, dans laquelle on n'admettoit que les personnes les plus distinguées de l'empire, étoit désignée par ce nom, à cause des sacrifices que ses membres offroient aux dieux pour obtenir la fertilité des champs (*arvorum*). La tête est antique et de marbre pentélique; on l'a encastrée dans un buste de marbre de Paros. Elle étoit placée dans le château d'Ecouen. N° 1 et 2.

Cette belle tête nue d'Antonin est gravée sur une améthyste de la collection des Farnese, conservée à Naples, dans le palais de Capo-di-Monte. Elle est gravée ici de la grandeur de l'original. N° 4

Faustine mere, ou l'ancienne, épouse d'Antonin. L'histoire n'a conservé de cette impératrice d'autre souvenir que celui de ses vices, et du conseil qu'elle donna, lors de la révolte d'un Celsus, à son époux Antonin[1]. Elle lui représenta qu'il devoit réserver sa bienveillance pour ses amis, et déployer une grande sévérité

(1) *Vulcat. Avid. Cass. vit.*, IX.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX et XL

contre les rebelles. Mais nous ne voyons pas qu'il ait abandonné, pour lui complaire, ce système de modération dont les Romains furent si reconnoissants, ni que les révoltes aient été plus fréquentes sous son regne que sous les regnes de ses prédécesseurs.

Annia Galeria Faustina (comme l'appelle Capitolin[1]) naquit l'an 105; car on est certain qu'elle mourut la troisieme année du regne d'Antonin, 141 de l'ere vulgaire; et une inscription du recueil de Gruter[2] nous apprend qu'elle avoit vécu trente-six ans et quelques mois. Son pere, Annius Verus, avoit été trois fois consul, et prétendoit être descendu de Numa. Faustine étoit tante paternelle de Marc-Aurele, et elle épousa Antonin longtemps avant son élévation à l'empire. Des quatre enfants (deux fils et deux filles) dont elle l'avoit rendu pere, un seul vivoit à cette époque, c'étoit Faustine la jeune, qui épousa un an après Marc-Aurele. Capitolin[3] nous fait connoître en peu de mots la mauvaise conduite de l'épouse d'Antonin, et l'étonnante modération de ce prince. «Les manieres peu réservées et l'extrême «liberté de mœurs de cette princesse donnerent lieu à beau«coup de bruits. Ils causerent les chagrins très vifs que l'empe«reur en conçut, et qu'il renferma dans son sein.»

On a blâmé cet aveuglement volontaire d'Antonin, et les honneurs qu'il fit rendre à la mémoire de sa coupable épouse; mais la raison d'état, qui fait courber les souverains sous son joug d'airain, exigeoit ce silence pendant la vie, et ces honneurs après la mort de Faustine, afin de laisser un doute sur ses déportements, si la chose étoit encore possible. Il la plaça au nombre des dieux, lui éleva des temples; et l'on voit encore à Rome de précieux restes d'un de ces édifices à l'église de Saint-

(1) *In Marco*, I; *in Pio*, VI. (2) Page CCLXI, n° 3. (3) *In Pio*, III.

Laurent in Miranda. Il fit porter dans les jeux du cirque sa statue avec celles des autres impératrices.

Pour choisir une médaille de Faustine mere qui justifiât la ressemblance de ses portraits, on a hésité long-temps, parceque nous n'avons autant de médailles ni autant de variétés de types d'aucun personnage illustre, soit des siecles précédents, soit des temps postérieurs. On voit ici, sous le n° 6 de la planche XL, un médaillon de bronze du cabinet du roi, unique, qui présente un type précieux par le grand nombre des personnages qui le composent et par la célébrité de l'action qu'il retrace. Eckhel[1] y reconnoît Coriolan prêt à combattre avec les Volsques contre les Romains; et la mere, la femme, et les enfants de cet illustre exilé, qui se précipitent à ses pieds. Quelques personnes ont cru reconnoître ici Tatius et Romulus prêts à se battre devant les armées des Sabins et des Romains; et les Sabines, épouses des Romains, cherchant à séparer les combattants. Mais l'explication d'Eckhel paroît plus vraisemblable. L'exergue du revers, qui est presque effacé, présente les traces des mots abrégés TR. POT. Autour de la tête on lit la légende DIVA · AVGVSTA · FAVSTINA. N° 6.

Il faut observer la coiffure de Faustine mere sur le plus grand nombre de ses médailles; les cheveux liés par-derriere sont attachés sur la tête; ceux de sa fille sont le plus souvent liés et attachés par-derriere.

On voit ici, sous les n° 4 et 5, la face et le profil de la tête colossale de Faustine, qui est conservée dans le musée du Vatican. N° 4 et 5.

Galere Antonin, fils d'Antonin et de Faustine, mort enfant

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VIII, p. 41.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive Pl. XXXIX* et XL.

et avant que son pere ne fût nommé César. Nous ne donnons point son portrait, parcequ'il est gravé trop grossièrement sur une médaille grecque, au revers de sa mere. C'est le seul monument authentique que nous ayons de ce jeune prince.

§. 2. MARC-AURELE, FAUSTINE JEUNE, ET ANNIUS VERUS LEUR FILS.

L'empereur Justinien a fait dans un seul mot l'éloge le plus vrai et le plus étendu de Marc-Aurele[1]. Il l'a désigné par une épithete grecque que l'on peut traduire ainsi, «le plus philosophe «des philosophes[2].» En effet, non seulement cet empereur étudia avec ardeur les dogmes de toutes leurs sectes, et il observa avec soin les pratiques extérieures de la plus austere d'entre elles, comme ceux qui vivoient de son temps; mais, ce que ne faisoient pas la plupart des philosophes, il régla pendant toute sa vie ses paroles et ses actions sur les principes de morale, de justice, et de tempérance qu'il professoit en public. Il a prouvé la vérité de cet axiome de Platon, qu'il répétoit souvent lui-même : «Les empires seront heureux quand ils seront gouvernés «par des philosophes[3].» «Marc-Aurele, dit Victor le jeune[4], «doué de toutes les vertus et d'un génie céleste, sembloit créé «pour être le défenseur du genre humain contre les malheurs «publics qui l'affligerent; car, s'il ne fût pas né dans ce siecle, «toutes les parties de l'empire romain se seroient écroulées à-la-«fois. La guerre fut allumée de tous les côtés, dans l'Orient

(1) *Cod.*, lib. V, tit. XVII, §. 12.

(2) Φιλοσοφωτατος, *philosophissimus*, comme s'exprime le traducteur ancien du *Codex*.

(3) Plat., *Republ.*, V, 665.

(4) *Epitom.*, XLVI.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

«tout entier, dans l'Illyrie, l'Italie, et la Gaule; des tremble-«ments de terre renverserent plusieurs cités, les fleuves sorti-«rent de leurs lits, les maladies épidémiques se multiplierent, «des especes de sauterelles ravagerent les campagnes; enfin l'on «ne peut citer ni concevoir aucun des fléaux les plus funestes «aux mortels et les plus affligeants qui n'ait éclaté sous son «regne. Je crois que la Providence divine a réglé qu'aux époques «où soit les lois qui régissent l'univers, soit la nature, soit «quelque autre puissance, feroit éclore ces maux, ils seroient «adoucis par la prudence de quelques mortels vertueux qui «sembleroient créés pour en être les médecins.»

Marc-Aurele appartenoit à la famille Annia, plus célebre par les charges qu'elle avoit occupées que par la tradition orgueil-leuse qui la faisoit remonter jusqu'à Numa. Lucius Annius Verus, son aïeul, étoit consul pour la seconde fois l'an de l'ere vulgaire 121 (874 de Rome), lorsqu'il naquit, pendant que son pere Annius Verus exerçoit la préture. Sa mere, Domitia Calvilla, fut aussi appelée Lucilla; et sa tante maternelle étoit la premiere Faustine, mere de la seconde Faustine, qu'il épousa[1]. Marc-Aurele fut d'abord appelé Annius Verus, comme ses an-cêtres paternels; mais Hadrien, qui le chérissoit comme son fils, et qui prit un soin particulier de son éducation après la mort de son pere Annius Verus, l'appeloit Annius Verissimus (très véri-dique, ou ami très sincere de la vérité), «à cause, dit l'historien «Dion[2], de la force de son esprit.» On lit ce nom sur une mé-daille grecque des Tyraniens dans la Sarmatie[3]. Enfin, après son adoption par Antonin, il prit, suivant l'usage, les noms de son pere adoptif, Marcus Aelius Aurelius Verus. Il est connu sous

(1) Capitol., *M. Aurel.*, VI.

(2) Dio, LXIX, 15.

(3) ΒΗΡΙΣΣΙΜΟΣ ΚΑΙΣΑΡ; Vaillant, *Numismat. Græc.*, LVIII.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

le nom de Marc-Aurele. On remarqua en lui dès l'enfance une gravité qui frappoit tous les yeux, et qui justifioit les faveurs que lui prodiguoit Hadrien. A l'âge de six ans il lui donna un cheval qui devoit être entretenu par le fisc (c'étoit une distinction remarquable), et, à huit ans, il l'associa au college des Saliens[1]. Il n'en avoit que quinze lorsque la mort imprévue du César Aelius l'approcha du trône, au moment où il venoit de prendre la toge virile.

Mais ces honneurs prématurés ne détournerent pas Marc-Aurele des graves études auxquelles il se livroit entièrement, sous la direction des hommes les plus célebres de son siecle. Malgré la foiblesse de sa constitution on le voyoit s'appliquer avec une égale ardeur à l'étude des lettres grecques et latines, de l'éloquence, de la jurisprudence, et de la philosophie[2]. Il adopta dès l'âge de douze ans le costume des stoïciens (le manteau des Grecs), et leur coutume de coucher sur la dure; à peine sa mere put-elle obtenir qu'il plaçât quelques peaux sous son corps. Les historiens ont conservé quelques uns des détails de sa jeunesse; mais on en trouve un plus grand nombre dans ses Réflexions morales, écrites en grec, qui sont un recueil précieux de pensées et de maximes philosophiques.

L'an 138 (891 de Rome) Antonin fut désigné, par Hadrien mourant, pour lui succéder; mais, comme il n'avoit point d'enfants, il adopta, par ordre de l'empereur, Lucius Commodus et Marc-Aurele, qui étoit âgé de dix-huit ans. Celui-ci fut nommé César et questeur l'année suivante, 139; c'est aussi de cette année que datent ses premieres médailles[3]. Antonin le nomma consul, le revêtit de tout l'éclat de la pourpre, lui donna con-

(1) Capitol., IV. (2) Ibid., II. (3) Eckhel, *D. N. V.*, VII, 44.

noissance de toutes les affaires pour le former au gouvernement, et se l'attacha si intimement que, pendant les vingt-trois années du regne de ce prince, Marc-Aurele ne passa que deux nuits éloigné de lui. Il lui avoit fait épouser, vers l'an 146, sa fille Faustine (appelée la jeune, relativement à sa mere, épouse d'Antonin)[1].

CHAP. V.
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XLI et XLII.

Enfin, l'an 161 (913 de Rome), mourut Antonin, après avoir déclaré devant les préfets du prétoire Marc-Aurele son successeur, et après avoir recommandé à celui-ci l'empire et sa fille. Sur-le-champ le sénat contraignit ce prince à prendre les rênes du gouvernement, sans faire mention de Lucius Commodus (depuis Lucius Verus), qui étoit, ainsi que Marc-Aurele, fils adoptif d'Antonin. En cela le sénat sembloit suivre les intentions présumées du feu empereur, qui, frappé des défauts de son second fils adoptif, l'avoit laissé dans l'obscurité, sans lui donner même le nom de César. Mais Marc-Aurele se hâta de déclarer ce prince Auguste, son collegue dans la puissance souveraine, et de lui donner le nom de Verus, comme s'il l'eût adopté en lui promettant pour épouse sa fille Lucille. De sorte que l'on vit pour la premiere fois deux Augustes régner ensemble. Ils se trouverent aussi consuls tous les deux; aussi désigna-t-on cette année par le consulat des deux Augustes; quelques uns même firent de ce consulat le commencement d'une nouvelle ere.

Dion[2] donne pour motif de l'élévation de Lucius Verus le dessein qu'avoit Marc-Aurele de mettre à la tête des armées un prince dont la santé étoit plus robuste que la sienne, et de pouvoir ainsi continuer ses études littéraires et philosophiques. En

(1) Capitol., VI. (2) Lib. LXXI, 1.

Chap. V.
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XLI et XLII.

effet son avènement à l'empire ne l'empêcha pas de fréquenter les écoles des rhéteurs les plus éloquents et des plus célebres philosophes, principalement celles des stoïciens, dont il affectionnoit et pratiquoit la doctrine. Contre l'ordinaire de semblables associations, les deux collegues vécurent en apparence dans la plus parfaite union; Lucius Verus cherchant, en tout ce qui concernoit le gouvernement, à imiter le sage Marc-Aurele, et ne contrariant jamais ouvertement ses vues bienfaisantes.

La première année du regne de Marc-Aurele fut marquée par plusieurs des fléaux qui à cette époque affligerent l'univers. Une vaste inondation du Tibre causa une grande famine; le roi des Parthes, Vologese III, fit une invasion dans la Syrie; et les Germains et les Cattes pillerent les frontieres de l'empire. Marc-Aurele envoya Lucius Verus commander dans l'Orient, espérant l'arracher à la vie molle et voluptueuse qu'il menoit à Rome; mais cette attente fut trompée, et les délices de l'Orient augmenterent son penchant à la débauche. C'étoit peut-être dans le même dessein que Marc-Aurele envoya en Syrie sa fille chérie Lucille, pour devenir l'épouse de Lucius Verus. Il l'avoit fait élever avec le plus grand soin, et lui avoit inspiré l'amour de la sagesse et de la vertu; mais la vue des débauches de son mari lui fit oublier les bons principes de son éducation, et elle sembla vouloir se venger, par la plus honteuse prostitution, des outrages qu'elle recevoit.

Autant le regne d'Antonin avoit été tranquille, autant celui de Marc-Aurele fut agité par des guerres allumées dans toutes les parties de l'empire; et cependant le caractere et les goûts particuliers de cet empereur étoient pacifiques. Ce fut peut-être même son goût pour les études philosophiques, et son amour

connu pour la tranquillité, qui inspirerent aux peuples soumis aux Romains l'envie de secouer le joug. Au reste Capitolin[1] dit que, « dans le délire de la fievre qui termina les jours d'Antonin, « ce prince ne parloit que du gouvernement de l'empire, et des « rois qui excitoient son mécontentement. » D'où l'on peut conclure que, s'il eût vécu encore quelque temps, il auroit été forcé d'ouvrir le temple de Janus.

Les lieutenants de Verus remporterent des victoires importantes sur les Parthes, qui, l'an 165, demanderent et obtinrent la paix en cédant la Mésopotamie aux Romains. Après avoir terminé cette guerre, Verus fut obligé de quitter Antioche, ville qu'il avoit rendue le théâtre des plus honteuses débauches. Les deux empereurs triompherent ensemble, l'an 166; et les enfants de Marc-Aurele furent placés dans le char de triomphe. Le sénat donna aux empereurs les glorieux surnoms de Parthiques et de Médiques.

L'année suivante, 167 (920 de Rome), vit se répandre dans l'Asie et dans l'Europe une maladie contagieuse des plus célebres de l'histoire. Sans rapporter les origines diverses que lui assigna la superstition, je ferai observer que Lucien[3], qui écrivoit à cette époque, ne la fait point éclore dans l'Ethiopie, comme les historiens inexacts; mais qu'il lui donne, comme Capitolin[4], la Babylonie pour berceau. L'armée romaine en fut infectée dans la guerre contre les Parthes; elle l'apporta en Europe; et, dit l'historien de Verus, « il fut dans la destinée de cet empereur de paroître amener à sa suite dans chaque province, jusqu'à Rome, « ce terrible fléau[5]. » Il se répandit jusqu'au Rhin, dans les Gaules,

(1) *Ant. Pius*, XII.

(2) Les anciens écrivains ont désigné par le nom de *peste* toute sorte de maladies contagieuses; c'est pourquoi je n'emploierai point ce mot.

(3) *Q. Hist.*, t. II, p. 222.

(4) *Verus*, VIII.

(5) Amm., l. XXIII.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

qu'il dévasta pendant plusieurs années. Galien, célebre médecin, le décrivit en témoin oculaire. Cette maladie dépeupla les villes, les campagnes, et l'Italie en particulier. A Rome, les personnages les plus distingués en furent les victimes; les morts étoient si nombreux, qu'il falloit les transporter sur des chars, et que l'empereur fit enlever aux dépens du trésor public les cadavres des pauvres [1]. On vit des imposteurs contrefaire des prodiges, pour exciter le peuple à piller la ville; mais la vigilance et la fermeté de Marc-Aurele arrêterent ces funestes projets.

Pendant que les Parthes troubloient à l'orient l'empire romain, presque tous les peuples qui habitoient au-delà du Danube leverent l'étendard de la rébellion. La révolte des Marcomans, les plus redoutables des Germains, jeta l'épouvante dans Rome [2]. Quoique Marc-Aurele fût, par ses principes philosophiques, exempt de superstition, il crut cependant devoir, pour relever le courage de la multitude, recourir aux sacrifices expiatoires et aux cérémonies extraordinaires, soit romaines, soit étrangeres, dont la célébration retarda même son départ [3]. Enfin, l'an 167, il partit, avec son collegue Lucius, revêtu du manteau militaire des généraux [4]. Il est probable que le grand appareil de force déployé par Marc-Aurele imposa aux barbares, qu'ils solliciterent, et obtinrent au moins une treve, et que les empereurs rentrerent dans Rome l'an 168; mais il n'est pas moins vraisemblable (car on ne trouve ici rien de clair dans Capitolin) que ces peuples, revenus d'une première surprise, re-

(1) Oros., lib. VII, cap. XVIII; Capitol., *M. Ant.*, XIII.

(2) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 55.

(3) Capitol., XIII, 14. Cette profusion de victimes fit naître l'idée ingénieuse de la requête suivante: « Les bœufs blancs à « Marc-Antonin: à moins que vous ne re« veniez triomphant, nul de nous ne sur« vivra. » (Amm. Marcell., XXV, 57.)

(4) Il étoit couleur d'écarlate, ou de pourpre-cochenille, et s'appeloit *Paludamentum*.

prirent les armes, et que les empereurs quitterent Rome de nouveau l'an 169. La maladie contagieuse les força de s'arrêter à Aquilée, sur les bords de la mer Adriatique, où Galien accourut pour arrêter les progrès de ce fléau. Ses soins et sa science furent inutiles; de sorte que les empereurs reprirent le chemin de Rome, montés sur le même char. Verus fut frappé d'une apoplexie foudroyante. On le transporta à Altinum (Altino), dans le pays des Vénetes, où il mourut. Je ne parlerois que dans la vie de Verus du poison qui, selon quelques écrivains, Dion entre autres [1], auroit terminé ses jours, si l'on n'avoit pas craint d'en charger la mémoire de Marc-Aurele, contre lequel, disoit-on, il auroit conspiré. Mais Dion parle du poison sans indiquer celui qui l'auroit employé; et Capitolin, dans la vie de Marc-Aurele et dans celle de Lucius Verus, répete cette odieuse calomnie, dont Galien, écrivain contemporain, ne fait pas même mention [2]. Son auteur, ou du moins celui qui la reproduisit le plus hautement, me paroît être Caracalla; qui, dans le discours prononcé devant le sénat pour excuser son fratricide, après le meurtre de Géta [3], s'exprima ainsi: «Ce Marcus lui-même, qui affectoit la «philosophie et la douceur, ne put supporter les injures de son «gendre Lucius, et le fit périr en lui dressant des embûches [4].»

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

Après avoir fait rendre les plus grands honneurs à la mémoire de Verus, l'empereur s'occupa avec plus d'activité que la premiere fois des préparatifs pour la guerre contre les Marcomans, qui se rendoient tous les jours plus redoutables. Pour remplacer les soldats que la maladie contagieuse avoit moissonnés, il enrôla les esclaves (comme on l'avoit fait dans les guerres contre Annibal), les gladiateurs, quelques habitants des frontières de Dalmatie,

(1) Lib. LXXI, 2.
(2) Gal., t. IV, p. 362.
(3) Herodian., IV, 10.
(4) Vict., *Cæs.*, XVI.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive Pl. XLI et XLII.

et de Dardanie, accoutumés à vivre de pillage, avec les troupes légeres chargées de réprimer leurs brigandages, et même des Germains, qui s'offrirent à combattre contre leurs compatriotes[1]. Ces dépenses ayant épuisé le trésor public, il n'eut point recours à de nouveaux impôts comme ses prédécesseurs; mais il fit exposer en vente les plus riches meubles de son palais, les tableaux les plus précieux, les vêtements de soie de l'impératrice[2], et une grande quantité de perles amassées par Hadrien. Par ce moyen, il put soutenir pendant cinq ans la guerre contre les Marcomans. Il marcha enfin contre eux à la fin de l'an 169.

On ignore les détails de cette guerre, dans laquelle on trouva parmi les morts des femmes barbares armées[3]. L'évenement qui l'a rendue célebre arriva l'an 174 (927 de Rome), selon Eusebe et Xiphilin, qui le rapporte d'après Dion[4]. «L'armée romaine, «dit Eckhel[5], se trouvoit assiégée par les Quades (peuple qui «habitoit une partie de la Bohême), dans un lieu sec et aride. «Les soldats mouroient de soif, lorsque tout-à-coup tomba sur «leur camp une pluie abondante, pendant que le tonnerre et la «grêle écrasoient et dispersoient leurs ennemis. Cet évènement «fait partie des bas-reliefs qui ornent à Rome la colonne de «Marc-Aurele. Les écrivains païens attribuerent ce bienfait à la «bonté de leurs dieux, et les chrétiens, aux prieres de la légion «Mélitine (ainsi appelée d'une ville de même nom, située dans «la petite Arménie, où elle résidoit), qui à cause de cela auroit «été surnommée Fulminante[6].»

Avidius Cassius, gouverneur de Syrie, empêcha, par sa ré-

(1) Capitol., XXII.

(2) A cette époque, les étoffes de soie pure se payoient à Rome au poids de l'or.

(3) Dio, LXXI, 3.

(4) Euseb, *in Chronico;* Dio, LXXI, 9.

(5) *Doct. Num. Vet.*, VII, 61.

(6) J'ai traduit fidèlement ce récit de l'ouvrage sur la *Numismatique* d'Eckhel, savant aussi recommandable par sa grande érudition que par sa piété éclairée.

bellion en l'an 175, Marc-Aurele, qui avoit vaincu ou pacifié presque toute la Germanie, de fermer le temple de Janus. Vulcatius Gallicanus a écrit la vie de cet usurpateur; et il en donne pour raison à Dioclétien[1], auquel il la dédie, «le dessein qu'il «avoit formé de lui faire connoître tous les Augustes qui ont «revêtu la pourpre; en écrivant l'histoire de tous ceux qui ont «porté, soit justement, soit injustement, le nom d'empereur.» Cassius étoit habile dans l'art de la guerre, et rigide observateur de la discipline militaire. Dion[2], qui écrivoit peu d'années après sa mort, dit que c'étoit un grand homme, tel qu'on eût pu souhaiter un empereur. Il attribue sa révolte aux sollicitations de Faustine, qui, voyant l'empereur son époux d'une santé chancelante, son fils Commode adolescent et d'un esprit borné, craignant d'ailleurs pour son sort futur, lui promit de l'épouser, s'il se faisoit déclarer empereur. Cette opinion acquiert un grand poids, quand on observe que Cassius n'usurpa ce nom qu'au moment où se répandit le faux bruit de la mort de Marc-Aurele. Quoi qu'il en soit, presque tout l'Orient, l'Egypte, et une partie de l'Asie mineure, trompés par cette fausse nouvelle, se révolterent, et reconnurent Cassius pour empereur.

Marc-Aurele ayant appris, dans la Germanie, cette rébellion, assembla ses soldats et leur lut un discours dans lequel il parloit de Cassius avec une grande modération[3]. Il leur dit entre autres ces paroles mémorables: «Je crains seulement (car je vous ferai «connoître toute ma pensée) que Cassius ne s'ôte la vie, par la «honte qu'il éprouveroit à paroître devant moi; ou qu'un autre, «apprenant que nous allons marcher contre les révoltés, ne la «lui arrache. Dans ce cas, il me raviroit le grand avantage de

(1) *Avid. Cass.*, III. (2) Lib. LXXI, 22. (3) Ibid., 24.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

«la victoire, si grand même que jamais personne n'en a obtenu «un pareil. Quel est donc cet avantage? demandera quelqu'un; «celui de pardonner à un homme qui a fait une offense, et de «conserver de l'amitié et la fidélité au violateur de l'amitié et de «la bonne foi. Ce que je dis vous paroît peut-être incroyable; «il ne faut cependant pas refuser d'y croire; en effet toutes les «qualités louables ne sont pas encore effacées, et nous conser-«vons encore des restes des vertus antiques. Si quelqu'un doute «de ma véracité, je desire plus ardemment encore de rendre «tous mes concitoyens témoins de ce que je me propose de «faire. Car les maux qui nous accablent me procureront au «moins cet avantage, si je puis apaiser les troubles, de montrer «à tous les hommes que l'on peut tirer quelque utilité même «des guerres civiles.»

Ce que l'empereur avoit prévu arriva; un centurion et un autre officier ôterent la vie à Cassius, et porterent sa tête à Marc-Aurele. «Ainsi périt Cassius, après avoir rêvé pendant «trois mois et six jours qu'il étoit empereur[1].» Marc-Aurele refusa de voir les tristes restes d'un homme qu'il avoit aimé, et dont il n'avoit point commandé la mort. On peut conclure des principes d'humanité qu'il professoit, et dont il ne s'est jamais départi, qu'il ne croyoit pas permis d'abréger la vie d'un homme pour sa propre sûreté. En effet, de tous les partisans de Cassius il ne poursuivit que ceux qui, dit l'historien Dion, étoient coupables de grands crimes[2]. Il demanda avec instance au sénat la grace des autres, «n'espérant, ajoutoit-il, de consolation de la «perte de Faustine que de ce pardon généreux.... A Dieu ne «plaise qu'un seul de vous perde la vie par votre jugement ou

(1) Dio, LXXI, 27. (2) Ibid., 28.

«par le mien!.... Si je n'obtiens ce que je vous demande, mon «trépas ne sera pas éloigné.» Tertullien fait observer qu'on n'avoit trouvé aucun chrétien parmi les partisans de Cassius[1].

Pendant que Marc-Aurele alloit en Orient pour prévenir les suites de cette révolte, accompagné de son fils Commode, auquel il venoit de donner la toge virile, et de Faustine, il vit mourir celle-ci au pied du mont Taurus. Quoiqu'il n'ignorât pas la conduite licencieuse de son épouse, il avoit répondu à ceux qui lui conseilloient de s'en séparer par le divorce : «Si je «la répudie, il faut donc aussi que je rende sa dot (l'empire)[2].» Il se conduisit, après sa mort, avec la même modération, et lui fit rendre tous les honneurs civils et religieux qui avoient consacré la mémoire des autres impératrices. On peut expliquer d'une maniere favorable cette tolérance extraordinaire, en disant que Marc-Aurele se plaisoit à voir dans Faustine plutôt la fille de son pere adoptif, auquel il devoit tant, qu'une épouse infidele.

Tous les rois de l'Orient, et les ambassadeurs de celui des Parthes, se rendirent à la cour de Marc-Aurele pour y renouveler les traités de paix. Il ne quitta ces contrées qu'après les avoir pacifiées, et après en avoir assuré la tranquillité par les plus sages reglements. Il fit ensuite un long séjour à Athênes, qui, malgré sa décadence, étoit encore, relativement aux lettres et à la philosophie, la capitale du monde. Il exécuta le dessein qu'il avoit formé depuis long-temps, et dont il avoit entretenu dans ses lettres le sophiste Hérode Atticus[3].... «Je desire, lui écri«voit-il, que vous pensiez toujours bien de moi, que vous ne «vous offensiez pas de voir que j'ai sévi contre des criminels,

(1) Tertull., *ad Scapul.* (2) Capitol., *M. Aurel.*, XIX. (3) Philost., *Vit. Soph.*, II, 12.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

« d'autant plus que j'ai employé les punitions les moins rigou-« reuses. Conservez-moi donc toujours votre affection. Si ce-« pendant vous croyez que j'aie été répréhensible, ou que je le « sois encore, faites-m'en porter la peine, à l'époque des mys-« teres, dans le temple de Minerve à Athènes; car j'ai toujours « desiré, même au milieu des camps, d'y être initié; et je sou-« haite que vous exerciez alors le sacerdoce. » Il le fut en effet; et Capitolin[1] fait remarquer qu'ayant sollicité, pour prouver l'innocence de sa vie entiere, entre autres initiations celle des mysteres de Cérès, il étoit entré seul dans le temple. On sait que le héraut en interdisoit l'entrée à tous ceux qui étoient coupables de grands crimes; et que Néron, venu à Athènes après le meurtre de sa mere, n'osa s'y présenter.

Marc-Aurele accorda de grandes prérogatives à cette ville et à ses écoles; ce qui fit dire à Aristide[2], dans un discours composé en l'honneur de cet empereur, que, par ses bienfaits honorables, il avoit relevé la Grece et les sciences des Grecs, qui, négligées auparavant, étoient même devenues un objet de mépris, et avoient perdu les honneurs et les privileges dont elles avoient long-temps joui. « Il institua, pour l'utilité de toutes les nations, « des professeurs de toute espece de doctrine, qui recevoient un « traitement annuel. » Philostrate nous apprend qu'il étoit de 10 mille drachmes (environ 7,500 fr. de notre monnoie actuelle)[3]. Il nous apprend aussi qu'il y avoit des professeurs pour chaque secte de philosophes, stoïciens, péripatéticiens, platoniciens, et épicuriens, et que l'empereur les nommoit.

Marc-Aurele revenant d'Athènes en Italie, l'an 176, aborda à Brundusium (Brindes ou Brindisi, dans le royaume de Naples);

(1) *Vit. M. Aurel.*, XXVII.
(2) *Orat.*, IX.
(3) Dio, LXXI, 31; Philost., *Vit. Soph.*, II, 2.

là il fit prendre à ses soldats l'habit civil, la toge; et jamais, dit Capitolin[1], les soldats, sous son regne, ne porterent le costume militaire (en Italie sans doute): hommage que les bons princes rendirent toujours à la majesté du peuple. Arrivé à Rome, il triompha des Germains et des Sarmates avec son fils Commode, qu'il nomma consul l'année suivante, 177, quoiqu'il n'eût que seize ans, et que jamais on n'eût vu de consul si jeune. Cette même année il remit au peuple tout ce qui pouvoit être dû au domaine impérial et au trésor public depuis quarante-six ans[2], époque de la derniere remise de cette espece sous Hadrien; et il fit brûler les créances dans le *forum*. Mais cette opération fut faite avec négligence; car son indigne fils et successeur trouva assez de titres pour rendre ce bienfait inutile. «Marc-Aurele, dit «l'historien Dion, donna des sommes considérables à plusieurs «villes, et entre autres à Smyrne, qui avoit été renversée par un «tremblement de terre; et il chargea un sénateur, qui avoit été «préteur, de présider à ce rétablissement. De là vient que je «vois avec étonnement ceux qui blâment Marc-Aurele, et qui «nient que ce prince ait été libéral. A la vérité il menoit une vie «extrêmement modeste et frugale, mais jamais il ne se refusa à «de dépenses nécessaires, quoiqu'il ne persécutât personne pour «en obtenir de l'argent, et qu'il fit même de grandes dépenses «au-delà de celles qui étoient fixées pour chaque année.»

Chap. V
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XLI et XLII.

La guerre s'étant rallumée dans la Germanie avec une fureur nouvelle, l'an 178 (931 de Rome), Marc-Aurele se hâta de faire épouser à Commode Crispine, et de partir avec lui pour cette contrée. Avant son départ, il jura, sur l'autel de Jupiter Capitolin, que depuis son avènement au trône aucun sénateur n'avoit été

(1) *M. Aur.*, XXVII. (2) Dio, LXXI, 32.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

tué par son ordre, ni même à sa connoissance, et qu'il auroit pardonné aux rebelles s'il eût pu prévoir qu'on leur ôteroit la vie avant le jugement[1]. Il demanda au sénat la permission de puiser dans le trésor public les sommes nécessaires pour la guerre de Germanie[2], disant que tout appartenoit au sénat et au peuple, même le palais impérial. Enfin il se rendit au desir que lui témoignoient les philosophes de toutes les sectes de leur expliquer ce qu'il y avoit de plus profond dans leurs doctrines; l'entretien qu'il eut avec eux à ce sujet dura trois jours[3].

Les craintes que sembloit annoncer la demande des philosophes, et que la foiblesse de l'empereur pouvoit faire naître, se réaliserent. En effet Marc-Aurele, après avoir remporté, l'an 179, une grande victoire sur les Marcomans, les Hermundures, les Quades, et les Sarmates réunis, et les avoir affoiblis au point d'espérer qu'ils ne pourroient se défendre encore une année, mourut, le 17 de mars 180, âgé de près de cinquante-neuf ans, après dix-neuf ans de regne. Dion[4], qui avoit vécu avec des contemporains de ce prince, dit: « Il ne mourut pas de la maladie « dont il étoit attaqué, mais, ainsi que je l'ai appris comme une « chose certaine, du poison que lui donnerent des médecins, « pour plaire à Commode. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il « recommanda son fils aux soldats (ne voulant pas laisser croire « qu'il avoit été précipité dans la tombe par cet enfant dénaturé); « et il répondit au tribun qui lui demandoit le mot d'ordre: Allez « au soleil levant, car pour moi je décline vers mon couchant. » Zonare et Cedrenus ont adopté le récit de Dion; mais Capitolin, Eutrope, les deux Victors, et Hérodien, disent qu'il mourut de maladie. Au reste je ne sais quelle fatalité s'est attachée à cet

(1) Capitol., XXIX.
(2) Dio, LXXI, 33.
(3) Vict., *Cæs.*, XVI.
(4) Lib. LXXI, 33, 34.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII

évènement, car les historiens varient non seulement sur le genre de mort, mais encore sur le lieu où il arriva; Tertullien[1] dit que ce fut à Syrmium (Sirmich, dans l'Esclavonie); et les deux Victors, à Vindobona (Vienne), autre ville de la Pannonie. On ne peut mieux peindre la douleur générale que causa la mort de Marc-Aurele, et l'opinion presque universelle de sa ressemblance avec les dieux, qu'en transcrivant le texte de Capitolin[2]. « Ce ne fut pas assez des honneurs divins que rendirent à « sa mémoire les citoyens de tout âge, de tout sexe, et de toute « condition; on regarda même comme un sacrilege celui qui « n'avoit pas dans sa maison le portrait de ce prince, lorsque sa « fortune lui permettoit ou lui imposoit ce devoir. »

Des neuf enfants dont Faustine le rendit père, les monuments n'ont conservé la mémoire que de Commode, son successeur; d'Annius Verus, qui mourut à l'age de sept ans; et de Lucille, qui, après avoir été l'épouse de Lucius Verus, devint celle de Claudius Pompeianus, dont Capitolin[3] fait le plus grand éloge. C'est de lui qu'a voulu parler l'empereur Julien[4], lorsqu'il a reproché à Marc-Aurele d'avoir laissé l'empire à un fils aussi vicieux, « tandis qu'il avoit un gendre très capable de bien gou- « verner, et qui même auroit travaillé plus attentivement à « corriger les défauts de son fils que celui-ci ne l'auroit fait lui- « même. »

N° 1 et 2.

J'ai parlé de l'obligation où se virent, après la mort de Marc-Aurele, tous les citoyens opulents d'avoir le portrait de ce bon empereur; c'est la cause pour laquelle il nous en est parvenu un si grand nombre. Aussi leur a-t-on consacré ici une planche entiere, la XLIe. Les n° 1 et 2 présentent la face et le profil de ce

(1) *Apolog.*, XXV.
(2) *M. Aurel.*, XVIII.
(3) *In L. Vero*, X.
(4) *Cæsar.*

Chap. V
Antonin-Pie et sa famille adoptive
Pl. XLI et XLII.

prince dans sa jeunesse. Ce buste, de marbre de Paros, qui est placé dans le musée royal, sous le n° 346, a été trouvé dans les fouilles que le prince Marc-Antoine Borghese fit faire, en 1792, dans les ruines de l'antique Gabie[1]. Il est très précieux, parce-qu'il présente Marc-Aurele plus jeune encore que les deux bustes de ce prince jeune conservés au Capitole.

N° 6 et 7.

C'est aussi au Capitole, devant le palais du Sénateur (gouverneur de Rome), qu'est placée la statue équestre du même empereur, un peu plus grande que nature; on voit ici, sous les n° 6 et 7, la face et le profil de cette statue, le plus beau monument de bronze antique qui soit parvenu jusqu'à nous.

N° 4 et 5.

Pour justifier la ressemblance des têtes gravées ci-dessus, on a choisi deux des plus beaux médaillons de bronze de Marc-Aurele. On voit sur l'un, frappé l'an 148, sa tête jeune, nue, avec la légende AVRELIVS CAESAR AVG*ustus* PII F*ilius* TR*ibunitiâ* POT*estate* II. COS. (*consul*) II. Revers : Hercule tenant sa massue, et portant un trophée, monté sur un char que traînent quatre centaures : ils tiennent chacun un attribut relatif à l'une des saisons ; un chevreau (le Printemps), une faux (l'Eté), un panier de raisin (l'Automne), un lievre (l'Hiver); avec la légende TEMPORVM FELICITAS, «le bonheur des temps.» Le revers du second médaillon, qui est sans légende, présente un type analogue au précédent; une femme debout près d'un navire, versant une corne d'abondance dans un boisseau, rappelle les distributions des blés d'Egypte au peuple romain, distributions que Marc-Aurele surveilla toujours avec un soin particulier. Le buste de ce médaillon porte une couronne de laurier, le haut d'une cuirasse et du *paludamentum*. Légende :

(1) *Monum. Gab.*, tav. XV.

Marcus AVREL*ius* ANTONINVS AV*Gustus* ARMENIACV*s Pontifex Maximus* IMP*erator* II. TR*ibunitia Potestate* XIX. COS. (*consul*) III. La dix-neuvieme puissance tribunitienne de Marc-Aurele répond à l'an 165.

Chap. V Antonin-Pie et sa famille adoptive Pl. XLI et XLII

Une des plus belles têtes de Marc-Aurele jeune est celle de la médaille de bronze du n° 3, autour de laquelle on lit AVRELIVS CAESAR AV*Gustus* PII F*ilius* COS. (*consul*, *Senatus Consulto*; et de l'autre côté, la tête d'Antonin couronnée de laurier, avec la légende ANTONINVS AV*Gustus* PIVS P*ater* P*atriæ* TR*ibunitia* P*otestas* COS (*consul*) III. N. 3

Faustine jeune, épouse de Marc-Aurele, reçut, la premiere des impératrices, le titre de Mere des soldats (*Mater castrorum*), après la victoire de Marc-Aurele sur les Marcomans. Des médailles et un texte de Dion [1] en font foi; mais on ne peut découvrir le motif de cette basse flatterie. Si on l'eût surnommée *la femme des soldats*, ou *Messaline*, on eût peint d'un seul mot les débauches effrénées qui seules lui ont fait accorder une place dans l'histoire, et dont sa mere, Faustine, lui avoit donné le honteux exemple.

On ignore l'année de sa naissance. Hadrien, en adoptant Antonin, son pere, lui ordonna de la marier à Lucius Verus, quand celui-ci auroit atteint l'âge prescrit par les lois; mais Hadrien étant mort bientôt après, et Lucius Verus se trouvant trop jeune, Antonin proposa la main de Faustine à Marc-Aurele. On ne sait pourquoi leur mariage ne fut célébré qu'un an après, l'an 139, ou, selon d'autres, une des années suivantes, jusqu'en 146. Il sembleroit même qu'il faudroit s'attacher à la derniere, 146, si

(1) Dio, LXXI, 10.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

l'on devoit prendre à la lettre le texte un peu vague de l'historien de Marc-Aurele[1] : « Après cela, dit Capitolin, il épousa Faus-« tine; et celle-ci l'ayant rendu pere d'une fille, Antonin lui ac-« corda les honneurs de la puissance tribunitienne : » or c'est l'année 147 qui fut la premiere de ses puissances.

Faustine porta le surnom d'Auguste avant même que son époux fût devenu empereur[2].

La naissance de Commode, l'an 161, dans les premiers mois du regne de Marc-Aurele, auroit dû le combler de joie; mais on disoit publiquement dans Rome que ce prince étoit fils d'un gladiateur[3]. Capitolin ajoute, « Il n'est que trop certain que Faus-« tine, étant à Cajeta (aujourd'hui Gaëte, dans le royaume de Na-« ples), choisissoit les complices de ses débauches parmi les gladia-« teurs et les matelots. » Victor[4] rapporte des détails auxquels notre langue se refuse. Telle fut donc l'épouse et la fille de deux empereurs que tous les siecles ont appelés la Vertu personnifiée !

Une conduite si blâmable sembloit autoriser tous les soupçons. On accusa Faustine d'avoir empoisonné son gendre, collegue de Marc-Aurele, l'empereur Lucius Verus, et d'avoir employé pour ce crime le secours de sa fille, Lucille, que ce prince avoit épousée l'an 164. Capitolin[5] rapporte ces bruits populaires, que je discuterai dans la vie de Lucius Verus. Un autre soupçon aussi grave plane sur la tête de Faustine; on l'accuse d'avoir favorisé la révolte d'Avidius Cassius. Dion[6] dit, sans employer aucune expression de doute, « Cassius se rendit coupable de ce « crime, trompé par Faustine, qui, voyant son mari d'une santé « languissante, et le croyant près de mourir, craignit d'être ré-

(1) Capitol, VI.
(2) Mabill., *Annal.*, IV, 500.
(3) Capitol., XIX.
(4) *Cæsar.*, XV.
(5) *In Vero*, X.
(6) Lib. LXXI, 22, 23.

« duite (elle qui avoit eu pour pere Antonin) à l'état de simple « citoyenne, parceque Commode étoit encore fort jeune et d'un « caractere foible. De sorte qu'elle lui persuada en secret de se « préparer, dans le cas où la santé de Marc-Aurele s'affoibliroit « sensiblement, à devenir empereur, et à l'épouser. Le bruit de « la mort de Marc-Aurele se répandit bientôt après (car les bruits « fâcheux circulent avec le plus de rapidité). C'est pourquoi il prit « le titre d'empereur, avant d'avoir reçu des renseignements plus « certains. » Capitolin[1] s'exprime de même ; il ajoute seulement « que plusieurs personnes le disoient *ut quidam dicunt.* » C'est aussi avec la même restriction que l'auteur de la vie d'Avidius Cassius reproduit cette accusation contre Faustine[2], dans un endroit où il donne à entendre que le bruit de la mort de Marc-Aurele étoit une ruse de Cassius, qui craignoit de trouver un obstacle à ses desseins dans l'amour des peuples pour ce prince, tant qu'ils le croiroient encore vivant. Ailleurs le même historien, Vulcatius Gallicanus, rapporte deux lettres de Faustine à son époux, par lesquelles elle le presse de punir sévèrement Cassius ; et il en conclut qu'elle n'avoit eu aucune participation à sa révolte. Mais seroit-ce la premiere fois que l'on auroit vu un criminel chercher à anéantir les preuves de son crime en hâtant la mort de ses complices? D'ailleurs on révoque en doute l'authenticité de ces lettres de Faustine[3].

On la vit quelquefois s'intéresser publiquement au sort des malheureux, soit que ce fût par ostentation, soit que la pitié puisse conserver une place dans un cœur corrompu par des débauches habituelles. Dans le démêlé d'Hérode Atticus et des Athéniens[4], l'impératrice prit ouvertement le parti des derniers;

(1) *In Marco*, XXIV.
(2) *In Avid. Cassio*, VII, IX.
(3) Dio, *Reimari*, II, p. 1190, note 83.
(4) Phil., *Soph.*, II, 1, 11.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

elle sollicita l'empereur en leur faveur; et sa fille, âgée seulement de trois ans, joignit ses caresses aux prieres de sa mère.

Enfin l'an 175 mit un terme à une vie aussi licencieuse. Faustine, qui avoit suivi son époux en Orient, mourut au pied du mont Taurus[1], dans le bourg d'Halala, que Marc-Aurele éleva depuis au rang de colonie, sous le nom de Faustinople. Dion dit « qu'on ignoroit si elle étoit morte de la goutte, ou par un « suicide, de peur d'être convaincue de complicité avec Cassius. » L'empereur agit ainsi probablement d'après le dessein qu'il avoit formé de paroître ignorer les déreglements de son épouse, et de ne voir seulement en elle que la fille d'Antonin, de qui il avoit reçu l'empire. Quoiqu'il ne fît pour honorer sa mémoire que ce qui avoit été pratiqué pour les autres impératrices, cependant elle le méritoit si peu par elle-même, que cette conduite rendit Marc-Aurele l'objet des railleries de ses concitoyens, et, plus tard, de Julien l'Apostat[2].

N° 1 et 2. La planche XLII présente, sous les n° 1 et 2, la face et le profil d'un buste de Faustine jeune, conservé au Capitole, dont le travail est admirable. La ressemblance de ce buste est prouvée

N° 3, 4, et 5. par les têtes des trois médailles, gravées sous les n° 3, 4, et 5. Sur la premiere on voit la tête de Faustine, avec la légende DIVAE·FAVSTINAE·PIAE; au revers, une femme assise portant un phénix, symbole de l'immortalité, posé sur un globe; vis-à-vis d'elle, trois enseignes militaires; légende, MATRI CASTRORUM. Le voile dont est coiffée Faustine, avec l'épithete DIVA, qui annonce l'apothéose de l'impératrice, ne se voient ensemble que sur cette médaille d'or du cabinet du roi[3]. Le second, de moyen bronze, présente la tête de Faustine, avec

(1) Dio, LXXI, 29. (2) *Cæsar.* (3) Mionnet, *Médailles romaines*, 146.

Chap. V
Antonin-Pie et sa famille adoptive
Pl. XLI et XLII.

la légende FAVSTINAE AVG*ustæ* PII AVG*usti* FIL*iæ*. Au revers, Vénus tenant une pomme, son symbole ordinaire, et le gouvernail, symbole de la Fortune; légende, VENVS · S · C. Un texte de Dion[1], expliqué par la troisieme, la rend précieuse. Il dit qu'entre autres honneurs décernés par le sénat à la mémoire de Faustine on devoit lui élever un autel sur lequel viendroient sacrifier tous les nouveaux mariés; au revers de cette médaille de bronze paroît Faustine assise, tenant une haste, comme une divinité, avec deux jeunes épouses qui portent le *flammeum* (voile des filles qui se marioient), et la légende AETERNITAS · S · C· On lit autour de la tête DIVA · FAVSTINA · PIA.

N° 6, 7, et 8.

Annius Verus, fils de Marc-Aurele et de Faustine jeune, mourut, âgé de sept ans, l'an 170 (923 de Rome). Il trouve place dans l'iconographie ancienne, parceque l'on conserve de lui au Capitole un beau buste de marbre gravé ici sous les n° 7 et 8, et que l'on a quelques médailles fort rares qui en prouvent la ressemblance: tel est le grand bronze du n° 6, sur lequel on voit d'un côté la tête nue du jeune prince, avec la légende ANNIVS VERUS CAES*ar* ANTONINI AVG*usti* FIL*ius;* et au revers, celle de son frere Commode, avec la légende COMMODVS CAES*ar* ANTONINI AVG*usti* FIL*ius*. Celui-ci étoit plus âgé de deux ans; ils avoient été nommés Césars ensemble le 12 octobre 166[2]. La mort d'Annius Verus fut causée par l'amputation trop tôt faite d'une tumeur qui s'étoit formée sous son oreille. Marc-Aurele en fut très affligé; cependant il eut le courage de consoler les médecins, et il fit rendre à la mémoire de cet enfant de grands honneurs. Hérodien[3] lui donne le surnom de Verissimus, qu'avoit eu son pere.

(1) Lib. LXXI, 31. (2) Capitol., *M. Aurel*, XXI. (3) Lib. I, n° 1.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIII

§. 3. LUCIUS VERUS, EMPEREUR,

ET LUCILLE SON ÉPOUSE.

En voyant le contraste frappant qui existoit dans les inclinations, dans les mœurs, dans toutes les actions de Marc-Aurele et de Lucius Verus, les Romains jugerent combien étoit dangereuse la création simultanée de deux empereurs; dans le siecle suivant, ils éprouverent combien elle étoit funeste. En effet, si Marc-Aurele fut le modele de toutes les vertus, Lucius Verus fut celui de tous les vices. A la vérité, si l'on en croyoit Capitolin[1], il ne faudroit le placer ni au rang des bons princes ni parmi les mauvais, parceque, dit-il, il n'eut pas d'horreur pour le vice, ni de penchant pour la vertu. Il assure même qu'Antonin aimoit la simplicité de son esprit et la pureté de ses mœurs. Mais cet historien[2], qui se contredit souvent, est ici bien peu d'accord avec lui-même, car il fait ailleurs le tableau de la vie licencieuse de Lucius Verus. Il le peint vivant dans l'adultere, passionné pour le jeu, aimant les longs repas, passant les nuits dans les cabarets, engageant des luttes avec les hommes les plus dégradés dans l'opinion publique; de sorte qu'il le compare lui-même, pour les vices, à Caligula, à Néron, et à Vitellius; et il ajoute que l'autorité de son frere, Marc-Aurele, put seule empêcher que ses vices ne fussent portés à des excès qui eussent été funestes pour l'empire. D'ailleurs tous les historiens s'accordent sur le caractere de Lucius Verus; Eutrope[3] dit qu'il avoit « un « esprit hautain, que cependant le respect pour son frere l'empê-

(1) *In Vero*, I et III. (2) Ibid., IV, VIII, et X. (4) *Brev.*, VII, 10.

«cha seul de commettre des crimes;» et le jeune Victor[1] assure qu'il avoit «un caractere dur et porté à la débauche.»

CHAP. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIII.

Mais Lucius Verus, selon le même Victor, aimoit beaucoup les poëtes tragiques. Il avoit même composé dans sa jeunesse des vers et des harangues[2]; et Marc-Aurele lui avoit donné les meilleurs maîtres en tout genre. Heureux s'il eût profité, pour former son cœur et son esprit, d'une si bonne éducation! C'est peut-être au temps de son extrême jeunesse qu'il faut rapporter les éloges que l'on a faits de sa douceur, de sa franchise, et de son attachement sincere pour ses amis.

Lucius Verus (il est ordinairement ainsi désigné) fut appelé à sa naissance, arrivée l'an 130 (883 de Rome), Lucius Ceionius Commodus; ensuite Lucius Ceionius Aelius Commodus, lorsqu'il entra dans la famille Aelia, par l'adoption du César Aelius son pere, faite par Hadrien; enfin Lucius Aurelius Verus, et Lucius Verus quand Marc-Aurele, l'associant à l'empire, lui fit prendre son nom. On a cru qu'ayant été adopté par Antonin, il avoit reçu le nom d'Antonin; et Capitolin et Lampride le disent expressément; mais il ne le portoit probablement que dans l'intérieur du palais; car Eckhel[3] a prouvé qu'aucun monument public vraiment authentique ne lui donne ce nom vénérable.

Petit-fils d'Hadrien, qui avoit adopté son pere l'an 135, il fit partie de la famille impériale même après la mort du César Aelius, arrivée l'an 138. Hadrien remplaça, la même année, ce fils adoptif par Antonin, qu'il obligea d'adopter aussi Marc-Aurele et Lucius Verus, âgé de sept ans. Questeur en 153, Lucius Verus donna des spectacles auxquels il présida, assis entre An-

(1) *Epit.*, XVI. (2) Capitol., II. (3) *Doctr. N. V.*, VII, 95.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIII.

tonin et Marc-Aurele. Antonin le désigna consul l'année suivante et l'année 161; mais il ne le nomma point César, et il ne l'éleva jamais au-dessus du rang de simple particulier; à cause, dit Capitolin[1], de son penchant pour la mollesse et la débauche; de sorte que Verus n'eut d'autre titre personnel que celui de fils d'Auguste. L'année 161, qui fut celle de la mort d'Antonin, vit Lucius Verus élevé à un rang auquel il sembloit ne devoir jamais prétendre; car le sénat força Marc-Aurele à accepter l'empire, sans faire mention de son frere adoptif. Mais le premier acte du nouvel empereur fut de nommer Lucius Verus, César, Auguste, Proconsul, et de le revêtir de la puissance tribunitienne, en lui donnant son ancien nom, Verus.

Quelle raison put engager Marc-Aurele à faire une chose qui n'avoit pas encore été tentée, à se donner un collegue? Ce ne fut pas sans doute la considération pour Verus, qu'il n'estimoit pas; mais la justice qu'il croyoit devoir rendre à son frere adoptif, ou plutôt, comme on l'a dit, le choix d'un chef actif et robuste qui pût le suppléer dans le commandement des armées, pendant qu'il se livreroit aux études philosophiques et aux soins de l'administration, qui convenoient seuls à sa foible santé. Aussi l'envoya-t-il, l'année suivante, faire la guerre aux Parthes, qui venoient de soulever tout l'Orient contre les Romains[2]. Il cherchoit à lui donner l'occasion d'acquérir de la gloire, et à l'arracher aux délices de Rome. Mais ses espérances furent trompées; Lucius Verus parut seulement à l'armée, et il en abandonna le commandement à ses lieutenants, qui se couvrirent de gloire. Pour lui, après avoir épuisé dans un voyage prolongé outre mesure tous les genres de volupté que lui présenterent la Cam-

(1) *In Vero*, III. (2) Capitol., IV.

panie, la Grece, les côtes de l'Asie, il passa quatre années à Antioche, l'été dans ce bourg de Daphné célebre par les débauches et les prostitutions, et l'hiver à Laodicée. Cependant, ayant donné un roi à l'Arménie, il reçut le surnom d'Arméniaque, que prit aussi Marc-Aurele, suivant l'usage[1]. Chap. V Antonin-Pie et sa famille adoptive Pl. XLIII

Celui-ci envoya, l'an 164, dans l'Orient, sa fille Lucille, qu'il donnoit en mariage à Lucius Verus. Il ne l'accompagna que jusqu'à Brindes, parcequ'on disoit qu'il vouloit aller en Syrie pour s'attribuer la gloire d'avoir terminé la guerre contre les Parthes[2]. Lucius Verus vint au-devant d'elle à Ephese, et la conduisit dans l'Orient, où elle fut témoin de la vie licencieuse de son mari; et elle se crut autorisée à l'imiter. Celui-ci fut contraint de quitter des contrées où tout favorisoit ses inclinations vicieuses, pour se rendre à Rome, où l'appeloit Marc-Aurele. Il y partagea avec lui l'honneur du triomphe l'année 166, et ils prirent ensemble les surnoms de Parthique et de Pere de la patrie. On auroit pu s'attendre à voir Lucius Verus amener de l'Orient des rois captifs pour orner son triomphe; mais il arriva suivi d'une troupe de comédiens. Son nombreux cortege transporta en Occident cette épidémie terrible qui le ravagea pendant plusieurs années.

A peine arrivé à Rome, Lucius Verus fut forcé de suivre dans la Germanie, pour combattre les Marcomans, Marc-Aurele, qui vouloit soustraire aux regards des Romains un empereur méprisé pour ses folies et ses débauches. Enfin, l'an 169, les deux empereurs, voyant la soumission des barbares, et fuyant l'épidémie, se retirerent à Aquilée, où ils vouloient passer l'hiver; mais la contagion ayant atteint cette ville, ils repartirent presque

(1) Capitol., VII. (2) Ibid., *M. Aurel.*, IX.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIII

aussitôt pour Rome, montés sur le même char. C'est dans ce voyage que, près d'Altinum, Lucius Verus fut frappé d'apoplexie, comme le raconte le médecin Galien[1], que les empereurs avoient fait venir de Rome à Aquilée, pour retarder les progès de l'épidémie. Il mourut à Altinum, après qu'on l'eut inutilement saigné; mais cette saignée servit de prétexte à ceux qui accuserent de sa mort Marc-Aurele, ou Faustine, ou Lucille, et qui parlerent aussi de poison. Quant à Marc-Aurele, Dion[2] raconte «qu'il «avoit été forcé, à ce qu'on disoit, de prévenir les complots que «Lucius formoit contre ses jours;» mais Capitolin[3] dit expressément que «c'est un crime (*nefas*) d'ajouter foi à une sem«blable calomnie; quoique les pensées et les actions de Verus « eussent dû lui faire éprouver une pareille fin.» Victor[4] exprime fortement l'horreur que lui inspiroit cette calomnie : «Il n'ap«partient, dit-il, qu'à des esprits enclins aux crimes d'admettre «cette accusation contre un si grand homme.» On donnoit pour motif à la haine de la belle-mere de Verus l'aveu que celui-ci auroit fait à Lucille du commerce criminel qu'il avoit eu avec sa mere, Faustine; et, à la haine de la fille, l'empire qu'exerçoit Fabia, sœur de Verus, sur ce prince foible.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, Lucius Verus mourut, après neuf ans de regne, dans la trente-neuvieme ou la quarantieme année de son âge. Par l'ordre de Marc-Aurele, on le déposa dans le mausolée d'Hadrien, et on lui rendit les plus grands honneurs[5]. Cet empereur étoit bien fait de corps; il avoit de beaux traits; son front étoit avancé; il laissoit croître entièrement sa barbe, à la maniere des peuples barbares; et il attachoit un si grand prix à la couleur blonde de ses cheveux (ceux des Ro-

(1) Tom. IV, p. 362.
(2) Lib. LXXI, 2.
(3) *In Vero*, XI.
(4) *Cæs.*, XVI.
(5) Capitol., X.

mains, ainsi que ceux des habitants de l'Europe méridionale, étoient noirs), qu'il les poudroit avec de la poussiere d'or.

Chap. V
Antonin-Pie et sa famille adoptive
Pl. XLIII.
N° 1 et 2

Les portraits en marbre de Lucius Verus sont les plus communs de tous ceux de la collection des empereurs. Le musée royal en renferme plusieurs. Le plus précieux est le buste colossal du n° 111, gravé ici sous les n° 1 et 2, planche XLIII. On le découvrit, avec plusieurs autres du même empereur et de son frere Marc-Aurele, à une lieue de Rome, sur la voie Cassienne, dans la ferme d'Acqua Traversa, où l'on croit, avec vraisemblance, qu'étoit située la maison de plaisance de Lucius Verus. Il faisoit partie de la collection conservée dans la villa Pinciana, jadis Borghese. On regarde ce buste, qui est de marbre de Paros, comme un chef-d'œuvre de sculpture. La barbe, et les cheveux courts et fort épais, sont traités avec la plus grande habileté; la ressemblance est pleine d'expression et de noblesse.

On a gravé ici deux médailles de Lucius Verus pour justifier la ressemblance du buste. La premiere, n° 3, est un très petit bronze de la ville d'Elæa dans l'Aeolie; elle présente d'un côté la tête nue, sans barbe, de Lucius, avec la légende ΛΟΥΚΙΟC · ΚΑΙCΑΡ, *Lucius César,* et au revers, dans une corbeille, un pavot entre quatre épis, avec la légende ΕΛΑΙΤΩΝ, (monnoie) *des Eléens*. La seconde, n° 4, est un grand bronze sur lequel on lit autour du buste de Lucius Verus, IMP*erator* CAES*ar* *Lucius* AVREL*ius* VERVS AVG*ustus;* et au revers, CONCORD*ia* AVG*usta* (pour *concordia Augustorum*) TRI*bunitiâ* P*otestate* COS. (*consul*) II. Pour type, une femme assise tenant un globe, ayant à ses côtés une corne d'abondance surmontée d'une petite figure peu distincte.

Lucille, épouse de Lucius Verus, et fille de Marc-Aurele et

Chap. V.
Antonin-Pie
et sa famille
adoptive.
Pl. XLIII.

de Faustine, n'eut aucune des vertus de son pere, et rappela tous les vices de sa mere : du moins l'histoire n'a conservé d'elle que de honteux souvenirs. Elle naquit, comme on peut le conclure d'un passage de Capitolin[1], l'an 147 (900 de Rome), ou le précédent; et elle reçut en naissant les noms d'Annia Lucilla, ainsi qu'on les lit sur une médaille des Byzantins[2]. Marc-Aurele la donna pour épouse, l'an 164, à son collegue Lucius Verus. On trouve les détails de ce mariage dans la section précédente.

La mort subite de Lucius Verus, arrivée l'an 169, donna lieu à de violents soupçons. On disoit que, jalouse de l'empire qu'il avoit laissé prendre sur lui par sa sœur Fabia, Lucille avoit joint son ressentiment à celui de Faustine, qui ne pardonnoit pas à Verus d'avoir appris à son épouse la liaison criminelle qu'elle avoit eue avec lui; de sorte que, de concert, elles avoient empoisonné l'empereur. Leurs mauvaises mœurs seules purent faire naître ces soupçons, que l'histoire n'a pas confirmés[3]. Le deuil de Lucille n'étoit pas achevé que Marc-Aurele, près d'aller faire la guerre aux Germains, lui donna pour époux Claudius Pompeianus, originaire d'Antioche. Fils d'un simple chevalier, celui-ci avoit illustré sa famille par sa bravoure, par ses talents, et par sa probité. Lucille, qui étoit fille d'un Auguste, et Auguste elle-même, regarda, ainsi que sa mere Faustine, d'un mauvais œil cette alliance avec Pompeianus; mais l'histoire en a porté un autre jugement[4]; et l'on croit, avec beaucoup de vraisemblance, que l'empereur Julien veut parler de ce gendre vertueux, lorsqu'il dit que Marc-Aurele eût agi plus sagement en lui laissant l'empire, qu'il auroit su bien gouverner, plutôt qu'à son fils.

Ce fils, Commode, devenu empereur, laissa Lucille jouir de

(1) *In Vero*, X.
(2) *Must. Christ.*, tab. LXI.
(3) *M. Aurel.*, XX.
(4) *Cæsar.*, I, p. 312.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIII

tous les honneurs qu'on lui rendoit comme impératrice[1] (moins par respect pour ses aïeux que par suite de la liaison criminelle qu'il eut avec sa sœur); mais elle étoit forcée de céder à l'impératrice régnante, à Crispine. Ce motif la porta à conspirer contre les jours de Commode; Dion[2] en assigne un autre: « Cette femme, « dit-il, aussi injuste et aussi débauchée que son frere, méprisant « son époux Pompeianus, excita un autre Pompeianus à dresser « des embûches à Commode; elle l'entraîna à sa perte, et elle fut « tuée elle-même, après la découverte du crime. » Zonare[3] parle de ce jeune Pompeianus, de son mariage avec la fille de Lucille, et de ses liaisons criminelles avec sa belle-mere. Lampride[4] seul dit que les cruautés de Commode porterent Lucille et Quadratus à conspirer contre ce prince. On croit qu'elle vouloit faire régner ce Quadratus. Commode l'exila d'abord dans l'île de Caprée, où ensuite il lui fit ôter la vie l'an 183. Elle mourut âgée de trente-sept ans.

Les portraits de Lucille sont rares, parcequ'il est probable que Commode les fit détruire. Entre tous ceux qui ont échappé à sa vengeance, on doit mettre au premier rang le buste de marbre pentélique dont on voit ici gravés, sous les n° 6 et 7, la face et le profil. Ses grands yeux et les autres traits sont conformes à ceux des têtes placées sur les médailles de Lucille. Il est conservé dans le musée royal, sous le n° 97. Il fut trouvé dans les fouilles que l'on fit, en 1792, dans les ruines de Gabies, par ordre du prince Marc-Antoine Borghese. N° 6 et 7.

Le médaillon de bronze du n° 5 justifie la ressemblance du buste. On y voit d'un côté la tête de l'impératrice, coiffée comme celle du buste, avec la légende LVCILLAE AVG*ustæ* ANTONINI N° 5.

(1) Lamprid., *Commod.*, IV, v.
(2) Lib. LXXII, 4.
(3) Lib. XII, 4.
(4) *In Commod.*, IV.

AVG*usti* F*iliæ*. Revers sans légende; temple rond de Vesta, dans lequel est le *palladium;* au-devant six femmes debout sacrifient sur un autel : ce sont les six vestales.

§. 4. COMMODE,

ET CRISPINE SON ÉPOUSE[1].

On ne peut mieux faire connoître l'indigne successeur de Marc-Aurele qu'en disant, d'après l'opinion générale, que Faustine l'avoit conçu dans les bras d'un gladiateur[2]. Aussi l'empereur Julien[3], qui donne à entendre que Marc-Aurele connoissoit la vie licencieuse de son épouse, de même que, selon Dion[4], il paroissoit prévoir la facilité avec laquelle son fils suivroit les plus mauvais conseils, lui reproche-t-il « de n'avoir point été « touché des maux dont l'empire étoit menacé; de n'avoir pas « placé au gouvernail un gendre habile et vertueux (Pompeianus, « époux de Lucille) qui eût réglé la conduite de son fils bien mieux que ce jeune homme ne l'eût fait lui-même. »

Dion[5] nous a transmis les noms et les titres que prenoit dans les dernieres années de sa vie Commode, lorsqu'il écrivoit au sénat : IMPERATOR CÆSAR LUCIUS ÆLIUS AURELIUS COMMODUS, AUGUSTUS, PIUS, FELIX, SARMATICUS, GERMANICUS MAXIMUS, BRITANNICUS, PACATOR ORBIS TERRARUM, INVICTUS, HERCULES ROMANUS, PONTIFEX MAXIMUS... PATER PATRIÆ..., etc. Il prit et quitta plusieurs fois ces différents noms; il est quelquefois appelé Marcus au lieu de

(1) Dans cet article, je suivrai particulièrement Dion, parcequ'il dit lui-même (LXXII, IV, 23) qu'il écrivoit les faits dont il étoit témoin; et parceque, étant sénateur, il accompagnoit souvent l'empereur.

(2) Capitol., *in M. Aurel.*, XIX.

(3) *Cæsar.*, I, p. 312.

(4) Lib. LXXII, I.

(5) Lib. LXXII, 15.

Lucius; et, après la mort de son pere, il porta pendant quelque temps celui d'Antonin.

Commode naquit l'an 161 (914 de Rome), à Lanuvium (Città Indovina), sur la voie Appienne, dans le Latium, lieu de la naissance de son grand-pere Antonin. Malgré les justes reproches que l'on pouvoit adresser à Faustine jeune, sa mere, sur la dépravation de ses mœurs, Marc-Aurele sembla ne voir dans cet enfant que le petit-fils de son bienfaiteur. Il lui prodigua les caresses, le présenta souvent aux soldats en le portant dans ses bras; et il lui donna pour maîtres et instituteurs les hommes les plus savants et les plus vertueux de l'empire. «Mais, dit Lam-«pride[1], tant de maîtres ne lui furent d'aucune utilité: tant est «puissante la force du caractere, ou tant est foible l'influence de «ceux qui portent à la cour le titre d'instituteurs!» Marc-Aurele le créa César, à la priere de Lucius Verus, l'an 166, et le plaça dans son char, lorsqu'il triompha des Parthes avec son collegue. Quand il partit, en 170, pour aller faire la guerre aux Germains, il le laissa à Rome, sous la garde de Pitholaus et sous la surveillance du célebre médecin Galien. Il lui donna le titre de Germanique, que le sénat avoit accordé à lui-même l'an 175; et il le fit venir auprès de lui dans la Germanie, pour qu'il reçût de ses mains la toge virile. Commode fut investi en même temps de la puissance tribunitienne, que le sénat avoit demandée pour lui. Il put être témoin cette année de la mort de sa mère; car il avoit suivi avec elle Marc-Aurele dans l'Orient.

L'empereur, revenu à Rome à la fin de 176, avec Commode, lui fit partager les honneurs du triomphe pour les victoires remportées sur les Germains et les Sarmates; quoiqu'il ne fût que

(1) Lib. I, 12.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIV

César, il le décora du titre d'*Imperator,* d'Auguste, et le désigna consul pour l'année suivante, malgré sa grande jeunesse, car il avoit à peine atteint sa seizieme année, et jamais on n'avoit vu de consul si peu âgé. Les titres et les dignités que Marc-Aurele accumuloit sur la tête de son fils, et le soin qu'il prit de lui faire épouser, l'an 177, avant son départ pour la Germanie, Crispine, fille d'un consulaire, sembloient annoncer les funestes pressentiments que lui inspiroit la foiblesse de sa santé. Mais l'esprit d'économie qui guidoit toujours Marc-Aurele parut dans ce mariage, «lequel, dit Capitolin[1], fut célébré comme ceux des sim-«ples citoyens; l'empereur fit seulement quelques largesses au «peuple.»

L'année 180 (933 de Rome) mit le comble aux vœux de Commode; elle vit mourir Marc-Aurele, soit de la maladie contagieuse qui affligeoit l'armée, soit (comme l'assure Dion[2], qui avoit pu l'apprendre des contemporains de ce prince) «du poi-«son que lui donnerent des médecins pour plaire à son fils. Lors-«que ce vertueux prince sentit sa fin approcher, il recommanda «Commode aux soldats, ne voulant pas laisser croire qu'il avoit «été précipité dans la tombe par ce fils dénaturé.» Zonare et Cedrenus rapportent et adoptent l'opinion de Dion; mais la mort de Marc-Aurele fut naturelle, si l'on en croit Capitolin, Eutrope, les deux Victors, et Hérodien.

L'historien de la vie de Marc-Aurele ne charge point d'un parricide la mémoire de Commode[3]; et, en cela, son autorité est d'un grand poids, car il nous apprend d'ailleurs que, deux jours avant de mourir, l'empereur fit à son fils, en présence de ses amis, l'application du mot de Philippe à Alexandre, «La

(1) *M. Aurel.*, XXVII. (2) Lib. LXXI, 33, 34. (3) *In M. Aurel.*, XXVII et XXVIII.

CHAP. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIV

« Macédoine ne peut le contenir ; » c'est-à-dire l'univers ne suffira pas à tes prodigalités... « Car, ajoute l'historien, il en avoit une « mauvaise opinion; et il dit ensuite qu'il ne regrettoit point la « vie, parcequ'elle étoit empoisonnée par la vue des déréglements de son fils. Déja, en effet, celui-ci s'étoit montré cruel, et « s'étoit couvert de honte. » Dès le commencement de sa maladie, il avoit recommandé à Commode de terminer en personne la guerre contre les Germains, qui étoient réduits aux dernieres extremités. Mais celui-ci n'y ayant pas consenti, il lui conseilla de différer au moins son départ de quelques jours, afin qu'il parût ne pas trahir les intérêts de l'empire en combattant encore quelque temps, après la mort de son pere, contre les barbares, et en montrant quelque desir de terminer la guerre.

Marc-Aurele mourut dans le mois de mars de l'an 180, et Commode étoit déja rentré dans Rome au mois d'octobre de la même année[1]. Il suivit les conseils des valets qui formoient sa société habituelle, et qui lui peignoient la capitale comme le séjour des plaisirs, plutôt que les sages avis de son pere mourant. A peine lui avoit-il rendu les derniers devoirs, avoit-il harangué les troupes, et fait aux soldats les largesses qu'ils étoient accoutumés à recevoir des nouveaux empereurs, que, dans le conseil, il proposa de retourner à Rome, « de crainte, disoit-il, que quel- « qu'un ne se fît déclarer empereur[2]. » Mais Pompeianus, son beau-frere, lui fit voir qu'il n'y avoit aucun fondement à ses craintes, et qu'il seroit honteux pour lui de quitter la Germanie sans avoir terminé la guerre. Commode parut se rendre à ses représentations. Cependant il se hâta d'accorder aux barbares une paix qu'ils solliciterent, bien assurés qu'elle étoit autant

(1) Lamprid., XII. (2) Herod., I, 12, 13.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIV.

l'objet de ses vœux que des leurs. Arrivé à Rome, il triompha des Germains, et fut accueilli par les vœux des citoyens, qui n'attendoient rien que d'heureux d'un fils de Marc-Aurele.

Combien ces vœux furent trompés! Commode, en partant de la Germanie, avoit éloigné de sa cour les graves personnages auxquels Marc-Aurele avoit confié une surveillance nécessaire sur la conduite de son fils. Son discours au sénat fut rempli d'inepties[1]; son triomphe fut souillé par la présence du compagnon de ses débauches, qu'il fit monter dans son char, et auquel il prodigua les caresses pendant la marche triomphale. Il vérifia les prédictions funestes de son pere: celui-ci assuroit que Commode feroit revivre en sa personne Caligula, Néron, et Domitien[2]. Comme le second, il mettoit sa gloire à être un robuste gladiateur, un habile cocher; et il eut envie de brûler Rome, à laquelle il avoit donné son nom, pour la repeupler avec une colonie qui l'auroit porté à juste titre. Digne émule de Caligula, il entretint avec sa sœur Lucille un commerce public; il rassembla auprès de lui trois cents courtisanes, avec trois cents jeunes débauchés: la demeure, à jamais respectable, des Antonins devint le théâtre des vices les plus horribles. Semblable à Domitien, il s'abreuva du sang le plus noble; il fit mourir les sénateurs les plus estimables, Lucille sa sœur, son épouse Crispine, Burrhus, son beau-frère, et presque toute sa famille. Comme l'odieux fils de Vespasien, on le voyoit entouré de courtisanes, de libertins, d'hommes infames, et de vils gladiateurs, et prendre avec eux ses repas dans les cabarets, après avoir consumé les nuits à se prostituer dans les lieux de débauche.

J'ai montré plus haut Lucille partageant les goûts honteux de

(1) Dio, LXXII, 4; Lamprid., III. (2) Capitol., *M. Aurel.*, XXVIII.

Chap. V
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XLIV

Commode; et cependant Lampride donne pour motif à la conspiration qu'elle trama contre lui, l'an 183, l'aversion que lui inspiroient ses débauches et ses cruautés. Dion[1] fait connoître un autre motif, plus conforme au caractere de cette princesse : elle voulut faire régner un jeune Pompeianus son beau-fils; mais elle cacha cette conspiration à Pompeianus son mari, qui étoit attaché à Commode par respect pour Marc-Aurele, et que ses principes séveres auroient détourné d'un crime[2]. Elle étoit d'ailleurs jalouse des honneurs que l'on rendoit à l'impératrice Crispine. Le jeune conjuré attendit l'empereur dans un passage obscur qui conduisoit à l'amphithéâtre, et, lui montrant son poignard, «Voici, lui dit-il, ce que le sénat t'envoie.» Il hésita à frapper, et il donna aux gardes le temps de l'arrêter. Ammien Marcellin[3], qui n'écrivoit que dans le quatrieme siecle, dit seul que Commode fut blessé par un conjuré, qu'il appelle Quintianus, comme Hérodien. L'empereur relégua Lucille dans l'île de Caprée, où elle trouva l'impératrice Crispine, que son époux y avoit exilée pour la punir de ses débauches[4]; et, dans la même année, toutes les deux y périrent par son ordre.

Commode, effrayé par les menaces de Pompeianus, conçut une haine implacable contre les sénateurs : il en fit mourir un grand nombre. Il n'épargna pas même ceux à qui il abandonnoit les rênes de l'empire, pendant qu'il ne s'occupoit que de ses honteux plaisirs. Les Romains éprouverent sous son regne les plus grands désastres, les maladies contagieuses et la famine; un violent incendie détruisit une partie de leur ville; le feu du ciel consuma le temple de la Paix et les trésors des particuliers, qui les y déposoient depuis long-temps. Les peuples tributaires

(1) Lib. LXXII, 4.
(2) Herod., I, 20.
(3) Lib. XXIX, 1.
(4) Lamprid., V.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIV.

se révolterent, et ne céderent qu'à l'habileté des généraux, Séver, Niger, Albin, et Pertinax.

Cependant Commode s'amusoit à changer les noms des mois et à leur donner les siens, à tuer des bêtes dans les amphithéâtres, à lutter avec des gladiateurs. Il avoit formé le honteux dessein de paroître en public, le premier jour de l'an 193, sous le double costume de consul et de gladiateur, entouré de cette vile espece d'hommes auxquels il devoit se réunir lui-même à cet effet[1]. Sa concubine Marcia, ainsi que le préfet du prétoire, et son chambellan, à qui il communiqua ce projet, tenterent sans succès de l'en détourner. Quelques heures après, un de ces enfants qui servoient de jouets aux riches et aux grands de Rome fut rencontré par Marcia tenant des tablettes sur lesquelles Commode avoit écrit les noms de ceux qu'il devoit faire tuer la nuit suivante, pour s'emparer de leurs biens et pour réparer ses prodigalités insensées. Marcia prit les tablettes et y lut son nom, celui des principaux sénateurs, des grands dignitaires, et des derniers amis de Marc-Aurele. Elle les en avertit, et résolut avec eux de prévenir le tyran en lui ôtant la vie. Ils employerent à ce dessein le poison, qu'il rejeta en menaçant les auteurs de cet attentat; mais un athlete fort et vigoureux, qu'ils avoient gagné à prix d'argent, l'étrangla. On emporta secrètement son corps, que l'on déposa dans un tombeau isolé. Ainsi périt, comme Domitien, qu'il avoit imité, le fils de Marc-Aurele, âgé de trente et un ans, après un regne de douze. Le sénat et le peuple voulurent traîner ses restes dans le Tibre; mais Pertinax, reconnu empereur, les fit transporter du lieu où il les avoit fait cacher dans le tombeau d'Hadrien. Commode

(1) Hérod., I, 49.

n'avoit eu qu'une épouse, Crispine, et il ne laissa point d'enfant. Avec lui s'éteignit la famille des Aeliens et celle des Auréliens.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIV.

Commode étoit grand, bien fait, extrêmement fort et adroit; il avoit les yeux brillants, le teint ardent, effet de la crapule et de l'intempérance, et les cheveux d'un blond vif, qu'il couvroit de poudre d'or, selon Lampride[1], pour en augmenter l'éclat[2]. Dans les dernieres années de sa vie, il brûloit sa barbe et ses cheveux, de peur de confier sa tête à un barbier.

N° 1, 2, et 3.

Autant ses médailles sont abondantes, autant ses portraits en marbre sont rares; parceque le sénat fit briser ses statues, et effacer son nom sur les inscriptions. On voit ici, sous les n° 1 et 2 de la planche XLIV, la face et le profil d'un portrait de Commode jeune, qui est conservé au Capitole. Le médaillon de bronze du n° 3 prouve la ressemblance. La tête, jeune, sans barbe, est couronnée de laurier: légende, L*ucius* AVREL*ius* COMMODVS AV*Gustus* GERM*anicus* SARM*aticus* TR*ibunitiæ* P*otestatis* IIII[3]. Revers: légende, IMP*erator* II · COS · (*consul*) II · P*ater* P*atriæ;* type, une femme debout, sous un arbre, présentant de la nourriture à un serpent que tient Hygiée (déesse de la santé) debout sur une table: une guirlande est placée sur cette table, un oiseau l'est au-dessous. Ce médaillon est de l'an 179 (932 de Rome); Commode étoit âgé de dix-huit ans.

N° 4, 5, et 7.

Le buste dont on voit la face et le profil sous les n° 4 et 5 est conservé dans le musée royal (n° 126). Il représente Commode tel qu'il paroît sur les médailles des dernieres années de sa vie, avec les cheveux frisés, la barbe épaisse, et avec cet air effaré qui annonçoit un prince abandonné à tous les vices. Le beau

(1) Cap. XVII.

(2) Hérodien (liv. I, c. 18) croit que cet éclat n'étoit point factice.

(3) Il manque une unité dans la gravure.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIV. médaillon de bronze du n° 7, frappé en 192, année de sa mort, prouve la ressemblance du buste. On voit sur ce médaillon les têtes accolées de Commode et de sa concubine Marcia, qui le suivoit toujours avec le costume des Amazones : l'empereur est couronné de laurier; un casque couvre la tête de Marcia : on lit autour des deux têtes, L*ucius* AELIVS AVRELIVS COMMODVS AVG*ustus* PIVS FEL*ix*. Revers : une femme assise, tenant la haste de la main gauche et tendant la droite à un enfant; légende, P*ontifex* M*aximus* TR*ibunitiæ* P*otestatis* XVII · IMP*erator* VIII · COS · (*consul*) VII · P*ater* P*atriæ*.

N° 6. La pierre gravée du n° 6 est une de ces précieuses antiques dont nous devons la conservation pendant les ténebres du moyen âge, soit à la piété des chrétiens, qui les honorerent comme des monuments religieux, soit à l'emploi que l'on en fit pour des usages auxquels elles n'avoient pas été destinées. On croit que celle-ci a servi de cachet à l'empereur Charlemagne; elle est conservée dans le cabinet du roi. Autour du buste de Commode, qui est ajusté avec une partie du *paludamentum*, se lisent ces mots, gravés probablement sous le regne et par l'ordre de Charlemagne, † XPE PROTEGC CAROLVM REG.

Pl. XLV. Crispine, épouse de Commode, dont l'histoire n'a conservé d'autres souvenirs que celui de son mariage avec Commode l'an 178, et celui de sa mort arrivée l'an 183 ou le suivant, étoit fille d'un vénérable consulaire appelé Brutius Præsens[1]. Elle se crut autorisée, par la vie licencieuse de son mari, à souiller la couche impériale; mais celui-ci, plus humilié qu'offensé, la relégua dans l'île de Caprée, où il la fit mourir bientôt après[2].

(1) Dio, LXXI, 33. (2) Ibid., LXXII, 4.

Chap. V.
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XLV.
N° 1, 2, 3, et 4.

Quoique Crispine ait porté pendant cinq ans le titre d'impératrice, ses portraits sont fort rares, à cause de la haine que Commode avoit conçue pour sa mémoire, ou à cause de celle que le sénat et le peuple vouerent à son criminel époux. Aussi les portraits qui, dans diverses collections, lui sont attribués, sont fort douteux. Mais le musée royal renferme une tête de bronze, dessinée ici planche XLV, sous les n° 1 et 2, dont les traits sont les mêmes que ceux des têtes gravées sur les médaillons de Crispine. On l'a trouvée à Lyon, dans les fondations d'une des deux églises qui étoient placées auprès de la cathédrale. La médaille d'argent du n° 3 présente la tête de l'épouse de Commode, avec la légende CRISPINA · AVGUSTA. Revers : un autel allumé, avec la légende DIS · CONIVGALIBVS. Sa tête paroît aussi sur un beau médaillon de bronze du n° 4 ; mais en regard avec celle de son époux, et avec la légende CRISPINA AVG*usta* IMP*erator* COMMODVS AVG*ustus* GERM*anicus* SARM*aticus*. Revers : CONCORDIA ; la Concorde assise, tenant de la main droite une patere ; son bras gauche est appuyé sur une petite figure qui est placée sur un cippe auprès duquel on voit une corne d'abondance.

CHAPITRE VI.

SUCCESSEURS DE COMMODE *.

Pl. XLV et XLVI. Jusqu'à ce temps les prétoriens avoient reçu de grandes largesses des empereurs au moment où ceux-ci prenoient le sceptre; mais il étoit réservé à cette époque de les voir mettre l'empire à l'encan, comme s'il eût été leur propriété, et leur propriété exclusive [1]. Dès-lors on put prévoir qu'ils n'abandonneroient pas ce prétendu droit de donner des maîtres à l'univers; qu'ils attenteroient aux jours de ceux des empereurs qu'ils auroient eux-mêmes créés, lorsque ceux-ci voudroient les rappeler à l'antique discipline; et qu'enfin l'univers entier seroit mis au pillage par les généraux et par les proconsuls, soigneux d'amasser des trésors immenses pour contenter cette milice avide. Il s'écoula un siecle et demi avant qu'un empereur eût le courage et la force de détruire ces cohortes insolentes. Constantin cassa les prétoriens, les réduisit au rang de simples soldats; et ce coup hardi fut probablement une des causes qui le firent surnommer le Grand.

§. 1. PERTINAX, EMPEREUR,

ET TITIANE SON ÉPOUSE.

L'histoire du regne de Pertinax et son éloge sont renfermés

(*) Mes guides, dans ce chapitre, ont été les mêmes que ceux du précédent.

(1) Ὥσπερ γὰρ ἐν ἀγορᾷ καὶ ἐν πωλητηρίῳ τινὶ, καὶ αὐτὴ (Ῥωμὴ) καὶ ἡ ἀρχὴ αὐτῆς πᾶσα ἀπεκηρύχθη. (Dio, LXXIII, 11.)

dans ces lignes de Capitolin[1] : «Il fut l'objet de la haine des sol- « dats et des courtisans; mais le peuple fut profondément affligé « de sa mort, parcequ'il voyoit que ce prince étoit assez ver- « tueux pour entreprendre de rétablir les anciennes institutions.» En effet, dans un regne qui dura moins de trois mois, il travailla à relever l'empire, profondément déchu sous Commode; il rendit au sénat ses honneurs et son autorité; il rappela les bonnes mœurs dans Rome, il en bannit les délateurs; il recréa le trésor épuisé; il donna l'exemple de la tempérance, de l'ordre, de l'économie; enfin il commença à faire revivre la discipline dans les cohortes prétoriennes. Mais celles-ci étoient devenues si profondément corrompues par les prodigalités et par la foiblesse de Commode, qu'elles ôterent la vie à cet excellent prince. Combien de fois a-t-on vu des hommes de bien échouer dans les meilleurs projets de réforme, parcequ'ils avoient voulu combattre en même temps tous les abus! Il y a donc une sorte de courage à en supporter quelques uns pendant que l'on travaille à détruire les autres. Ce courage, ou plutôt cette patience, a manqué le plus souvent aux réformateurs: elle manqua à Pertinax[2], qui crut peut-être trouver dans son âge avancé un motif pour faire promptement disparoître tous les désordres qui sapoient les fondements de l'empire.

Publius Helvius Pertinax naquit l'an 126, dans la contrée de la Ligurie appelée aujourd'hui le Montferrat. Les historiens, qui ne s'accordent pas sur le lieu, disent tous que son pere étoit un affranchi, qu'il vendoit du bois, et qu'il employa son fils à ce commerce. Celui-ci le quitta bientôt, et se livra à l'étude des langues et de la grammaire, qu'il enseigna pendant quelque temps

(1) *In Pertin.*, XIV. (2) Dio, LXXIII, 10.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLV et XLVI.

à Rome, pour trouver des moyens d'existence. Mais ses inclinations le portoient à l'art militaire; il fit ses premieres armes en Syrie, sous Antonin, sous Marc-Aurele, et se distingua dans la guerre contre les Parthes du temps de Lucius Verus. Son courage et ses talents lui firent donner plusieurs commandements importants dans la Grande-Bretagne, dans la Mœsie, en Italie, dans la Germanie, où il eut la flotte sous ses ordres; enfin dans la Dace. Destitué sur un faux rapport, il fut bientôt rétabli par Marc-Aurele dans le commandement d'une légion, créé sénateur, et envoyé dans la Rhétie et dans le Norricum (le pays des Grisons, la Souabe, et la Baviere) pour combattre les barbares. Cet empereur avoit pour Pertinax une grande estime; il la lui témoignoit en toute occasion, et il le choisit pour aller en Syrie apaiser la révolte de Cassius. Enfin Pertinax revint à Rome sous Commode, à l'époque où Perennis gouvernoit l'empire, vers l'an 143, et il entra dans le sénat pour la premiere fois.

Jaloux du respect que portoient à Pertinax le sénat et l'armée, Perennis lui ordonna de se retirer dans la Ligurie. Pertinax y demeura trois ans, fit construire plusieurs édifices dans son lieu natal; et conserva religieusement la petite maison de son pere. Mais les Bretons s'étant révoltés, Commode le mit à la tête des troupes qui devoient les rappeler à l'obéissance, et Pertinax étouffa la rébellion par sa fermeté et par sa douceur[1]. L'empereur le nomma ensuite préfet de Rome : charge qu'il remplit avec intégrité, sans déplaire au prince.

La mort violente de Commode ayant laissé le trône vacant, le soir du dernier jour de l'an 192 (945 de Rome), Lætus, préfet du prétoire, et Electus, chambellan, auteurs de cette mort,

(1) Capitol., IV.

vinrent, au milieu de la nuit, accompagnés de quelques soldats, à la demeure de Pertinax. « Ils ne trouvoient dans le sénat, dit « l'historien Dion[1], qui faisoit partie de ce corps illustre, per« sonne qui fût plus digne de l'empire, et ils vinrent le lui offrir. » Pertinax crut qu'ils alloient lui ôter la vie par ordre de Commode; cependant il les fit entrer, les reçut couché sur son lit[2], sans trouble et sans effroi, et leur dit que, se voyant le seul des amis de Marc-Aurele qui vécût encore[3], il regardoit chaque nuit comme la derniere de sa vie; qu'ainsi ils eussent à exécuter l'ordre fatal. Quelle fut sa surprise lorsque Lætus lui apprit que le tyran étoit mort, et qu'ils venoient lui offrir l'empire! Il crut qu'on le trompoit; alors Electus lui montrant les tablettes de Commode, prouva que leur mort n'avoit été prévenue que par celle de ce prince odieux. Ses doutes ne furent dissipés qu'au retour d'un de ses amis, qui avoit vu le corps du tyran privé de la vie.

Pertinax se rendit alors au camp des prétoriens; il leur dit qu'il acceptoit l'empire parcequ'on le contraignoit à le faire; qu'il donneroit à chacun d'eux 3,000 dragmes (environ 2,250 francs de notre monnoie actuelle), et qu'il espéroit réformer, avec leur secours, plusieurs abus. Ces dernieres paroles leur firent craindre qu'il ne voulût les priver de quelques avantages accordés par Commode et les mécontenterent vivement; mais ils n'oserent résister au vœu fortement exprimé par le peuple. Pertinax se rendit alors au sénat, sans vouloir accepter encore aucune marque de la dignité impériale. Il y fut salué empereur et Auguste par les consuls et les sénateurs, entre lesquels se trouvoit le beau-frere de Commode, le vertueux Pompeianus. Pertinax pria, pressa celui-ci d'accepter l'empire; mais ce fut sans succès.

(1) Lib. LXXIII, 1. (2) Her., II, 4.
(3) Dans ce trouble extrême il oublioit le vertueux Pompeianus, beau-frere de Commode, qui survécut à Pertinax.

Agé de soixante-six ans, il s'assit donc sur le trône, pour lequel Capitolin[1] (qui se montre très partial contre lui) dit qu'il témoigna toujours un éloignement sincere.

On ignore la cause de la haine de cet historien contre Pertinax; mais on est encore plus étonné de voir l'empereur Julien, surnommé l'Apostat, répéter, d'après lui seul, que Pertinax, « ayant été admis dans le conseil où l'on avoit projeté la mort « de Commode, il paroissoit avoir été le complice des assassins[2]. » Faut-il redire encore qu'on ne trouve cette accusation ni dans Dion, qui étoit sénateur à cette époque, ni dans Hérodien, qui avoit vécu avec les contemporains de Pertinax, s'il ne l'avoit pas été lui-même, ni dans les autres historiens, les deux Victors, Eutrope, Sextus, Rufus, Orose, Zonare, et Zozime? En croira-t-on davantage le même Capitolin, lorsqu'il accuse Pertinax non seulement d'une économie excessive, mais d'une avarice basse et sordide? Dion[3] réfutera cette calomnie; c'est ainsi qu'il s'exprime: « Pertinax rendoit à Pompeianus et à Acilius Glabrio des « honneurs particuliers; mais il ne nous traitoit pas avec moins « d'égards (les autres sénateurs); car il étoit affable.... Il nous « invitoit à sa table, qui étoit frugale; et, lorsqu'il ne nous y ap- « peloit pas, il envoyoit à plusieurs d'entre nous différents mets « de peu de valeur: c'est pourquoi les riches et les hommes ma- « gnifiques le tournoient en dérision; mais nous autres, qui pré- « férions la modestie à un vain luxe, nous avons toujours loué « sa conduite. » Hérodien[4] nous fait connoître un autre motif de cette louable parcimonie; ce n'étoit pas seulement son amour pour la simplicité des mœurs antiques; « car, dit-il, il faut ajou- « ter cet éloge aux autres que méritoit Pertinax, qu'il étoit le

(1) XIII, et IV et V.
(2) *In Cæsaribus.*
(3) Lib. LXXIII, 3.
(4) Lib. II., 3.

« plus pauvre de tous ceux qui avoient rempli des fonctions « éminentes dans l'administration. »

On trouve encore une preuve formelle de la prévention de Capitolin dans le récit suivant. Selon lui[1], Pertinax ayant dit au sénat qu'il rendoit grace à Lætus d'avoir tué le tyran, le consul Falco s'exprima ainsi : « Dès à présent nous pouvons prédire ce « qu'il faut attendre de votre gouvernement, en voyant à vos « côtés Lætus et Marcia, les auteurs de la mort de Commode[2]. » Comment croire que Marcia fût présente dans le sénat, tandis que l'épouse de Claude, Agrippine, n'osa jamais y paroître, quoiqu'elle en dictât les décisions ? Est-il certain d'ailleurs que Lætus ait avoué dès les premiers instants la part qu'il avoit prise au meurtre de l'empereur ?

Si l'on ajoute aux reproches rapportés plus haut que faisoient à Pertinax les compagnons de débauche de Commode, la vente publique des honteuses parures de ce prince, la réforme des vices introduits dans le gouvernement, les soins assidus qu'il prenoit pour rétablir l'ordre dans le camp des prétoriens, pour empêcher le pillage et les excès que Commode avoit tolérés de leur part, on ne sera pas étonné de voir cette soldatesque effrénée conspirer chaque jour contre lui. Ils tenterent d'enlever le consul Falco pour le transporter dans leur camp, et pour l'y déclarer empereur. Mais cette entreprise hardie n'eut pas de succès, et l'on en ignore la raison.

Enfin les prétoriens se porterent en foule au palais, le 28 de mars, pour ôter la vie à l'empereur. Il alla au-devant d'eux, les harangua avec force et courage. Ils l'écouterent assez long-temps avec l'attitude du respect ; de sorte que la sédition sembloit s'é-

(1) *In Pertin.*, V. (2) Tacit., *Annal.*, XIII, 5.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLV et XLVI.

teindre, lorsqu'un des soldats se jeta sur lui, et dit, en le frappant de son épée: «Voilà ce que les soldats t'envoient[1].» Pertinax se couvrit la tête avec son manteau, et expira sous les coups des prétoriens, âgé de plus de soixante-sept ans, après un regne de quatre-vingt-sept jours. Didius Julianus, qui lui succéda, lui fit rendre les honneurs funebres. Sévere célébra avec pompe l'apothéose de Pertinax; et les sénateurs, en la décrétant avec des applaudissements extraordinaires, firent entendre entre autres exclamations celle-ci: «Nous avons vécu dans la sécurité «sous le regne de Pertinax; alors nous ne redoutions personne. «O pere très bon! ô pere du sénat! ô pere de tous les gens de «bien!»

Pertinax avoit pour épouse Titiane, qui le rendit pere d'un fils et d'une fille. Il refusa le titre de César, que le sénat vouloit donner à son fils, et il voulut qu'il continuât à être élevé comme ceux des simples citoyens. Caracalla condamna à mort ce fils de Pertinax, à cause d'une raillerie piquante qu'il avoit faite sur lui après son fratricide: il avoit appelé le tyran Gétique (le vainqueur des Getes, ou le meurtrier de Géta).

N° 5, 6, et 7. Voici le portrait qu'a tracé de Pertinax son historien Capitolin[2]: «Une vieillesse vénérable, la barbe longue, les cheveux «crépus, beaucoup d'embonpoint, une taille haute et telle qu'on «peut la desirer dans un empereur.» On retrouve ces traits dans un buste de la villa Pinciana (jadis Borghese), dessiné ici pl. XLV, n° 5 et 6. Il n'a fait partie de cette collection qu'après la publication des deux volumes qui en renferment la description, car on ne l'y trouve point. La ressemblance de ce buste est prouvée par la médaille de bronze du n° 7, sur laquelle on lit au-

(1) Dio, LXXIII, 10. (2) *In Pertin.*, XII.

tour de la tête de Pertinax, couronnée de laurier, IMP*erator* CAES*ar* P*ublius* HELV*ius* PERTINAX AVG*ustus*. Revers : Cybele debout, coiffée de tours, avec un voile, versant de la main droite une patere sur un autel, et tenant de la gauche la boîte qui renfermoit l'encens; à ses pieds est assis sur un globe un très petit enfant qui éleve les mains: légende, DIS · GENITORIBUS · S · C·, « aux Dieux peres (des autres Dieux).» Cybele étoit appelée la Mere des Dieux.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLV et XLVI.

Le monument le plus précieux de Pertinax est une belle agate blanche gravée en relief, qui faisoit partie de la collection d'Orléans, et qui appartient aujourd'hui à l'empereur de Russie. Elle est dessinée ici, planche XLVI, n° 1, et elle a fourni le sujet d'un savant mémoire de l'abbé Belley[1]. On voit à la gauche du spectateur le buste de Pertinax couronné de laurier; à la droite, les têtes accolées de son épouse et de son fils. Les lettres TIT, placées derriere la tête de la femme, sont les initiales du nom de Titiane; et celles-ci, ΔΙΚ, initiales du mot ΔΙΚαιος, juste, se lisent derriere la tête de Pertinax. On ne trouve point, dans les historiens de cet empereur parvenus jusqu'à nous, que ce titre lui ait été donné par le sénat. Il paroît cependant qu'il l'auroit été: car Pescennius Niger prit ce titre, de même que Sévere adopta celui de Pertinax, pour annoncer qu'il vouloit imiter un prince si cher aux Romains. Entre les têtes est placée une urne dans laquelle sont deux palmes, et sur laquelle sont gravées les lettres XP, initiales du mot ΧΡυσανθινα; on lit au-dessus de l'urne, ΚΑΠΕΤΩΛΕΙΝΑ; et au-dessous, ΕΛΟΥΙΑ. Ces trois mots nous apprennent que la ville de Sardes, en Lydie, célebre par ses jeux chrysantins (ainsi appelés des fleurons d'or, ou du

N° 1.

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXVI.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLV et XLVI.

chrysanthemum, qui composoient la couronne des vainqueurs), « avoit célébré les jeux chrysantins-helviens, sur le modele des « jeux capitolins de Rome, en l'honneur de l'empereur Helvius « Pertinax, de l'impératrice Titiane, et de leur fils. »

Titiane, épouse de Pertinax. Lorsque le sénat reconnut Pertinax empereur, et qu'il lui donna le titre de Pere de la Patrie[1], il décerna le titre d'Auguste à son épouse Flavia Titiana, qui étoit fille de Flavius Sulpicianus, préfet de Rome en remplacement de Pertinax; et il donna aussi à leur fils le titre de César. Mais le nouvel empereur répondit que son fils ne recevroit cette faveur qu'après l'avoir méritée, et qu'il la refusoit pour son épouse. Dion[2] donne à entendre que la conduite licencieuse de Titiane fut le véritable motif de ce refus, dont la modestie de Pertinax ne fut que la cause apparente. Elle survécut à son mari; mais l'on ignore le temps et le genre de sa mort.

N° 8. Le refus que fit Pertinax de ratifier le décret du sénat qui donnoit à son épouse le titre d'Auguste est la raison pour laquelle on ne trouve point de médailles de Titiane frappées à Rome. On en voit ici, planche XLV, n° 8, une de bronze frappée à Alexandrie d'Egypte, au moment où l'on y avoit appris le décret du sénat, mais où l'on ignoroit probablement encore le refus de l'empereur; car on lit autour de la tête, TITIANH · CEBACTH, *Titiane Auguste.* Revers: la Victoire marchant, tenant une couronne avec les lettres Λυκαβαντος Α, *premiere année* (du regne de Pertinax).

(1) Capitol., *in Pertin.*, V, 13. (2) Lib. LXXIII, 7.

§. 2. DIDIUS JULIANUS, EMPEREUR,

MANLIA SCANTILLA SON ÉPOUSE, ET DIDIA CLARA LEUR FILLE.

Je n'oserois assurer que la captivité de Valérien (chez les Perses, l'an 260) ait été plus honteuse pour Rome que l'élection de Didius Julianus. Si Gallien, ce fils dénaturé, eût voulu racheter son pere, l'empire romain n'eût été diminué que de quelques provinces abandonnées pour la rançon; mais, en l'an 193, les prétoriens seuls, sans la participation des autres armées, mirent à l'encan, et Didius Julianus acheta l'empire romain, c'est-à-dire la plus grande partie de l'univers connu, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Tigre et à la mer Caspienne.

Après avoir assassiné Pertinax, les prétoriens, craignant la colere du peuple et du sénat, qui aimoient ce vertueux empereur, se renfermerent dans leur camp fortifié, placé sur le mont Quirinal. Mais la terreur s'étoit emparée de tous les esprits, même de ceux des personnages les plus distingués par leur rang ou par la considération que leur avoient acquise de longs et utiles services. La plupart se renfermerent dans leurs maisons; quelques uns se retirerent dans leurs campagnes. Sulpicianus, beau-pere de Pertinax, que celui-ci avoit envoyé dans le camp des prétoriens pour apaiser la révolte dont il devoit être la victime, profitant de la stupeur générale, ne rougit pas de demander l'empire pour lui-même aux meurtriers de son gendre, et de leur offrir des largesses considérables. «Cependant, dit un «auteur contemporain[1], Didius Julianus, qui comptoit des sé-

(1) Dio, LXXIII, 11.

Chap. VI.
Successeurs de Commode.
Pl. XLVI

«nateurs parmi ses aïeux, mais qui étoit décrié à cause de ses «mauvaises mœurs, homme non moins âpre au gain que «prompt à dissiper, toujours avide de nouveautés..., apprend «la mort de Pertinax. Il se rend en grande hâte auprès des pré-«toriens; et, arrivé à la porte du camp, il leur demande l'em-«pire. On vit alors l'évènement le plus honteux et le plus flétris-«sant pour le nom romain; car Rome avec tout l'empire fut «mis en vente à l'enchere comme dans un marché, et ceux qui «faisoient ce déplorable trafic étoient couverts du sang de leur «empereur. Sulpicianus et Didius Julianus, le premier en de-«dans et le second hors du camp, enchérissoient à l'envi l'un sur «l'autre, et en vinrent à promettre à chaque prétorien vingt «mille sesterces, ou cinq mille dragmes (environ 3,750 francs de «notre monnoie actuelle). On disoit à Julianus, Sulpicianus «nous donnera telle somme; combien y voulez-vous ajouter? et «à Sulpicianus, Votre compétiteur nous offre autant que vous; «de combien enchérissez-vous sur lui? Placé dans le camp, et «préfet de Rome, Sulpicianus, qui le premier avoit promis les «cinq mille dragmes, l'auroit emporté sur Julianus, si celui-ci «n'eût offert sur-le-champ la sur-enchere de 1,250 dragmes, ou «5,000 sesterces (environ 937.5 francs), qu'il annonçoit en «criant et en exprimant cette somme avec les doigts des deux «mains étendus, d'après un langage par signes employé dans les «marchés. Les prétoriens, séduits par une offre aussi considé-«rable, craignant d'ailleurs que Sulpicianus ne vengeât un jour «la mort de son gendre Pertinax (vengeance que leur annonçoit «Julianus), firent entrer celui-ci dans le camp, et le proclamerent «empereur.» Hérodien dit [1] qu'ils firent descendre dans leur camp

(1) Lib. II, 23

des échelles pour l'y introduire. Ainsi le vaste empire romain fut adjugé pour 46,875,000 francs, si les prétoriens n'étoient encore que dix mille, comme au temps d'Auguste; et chacun d'eux devoit recevoir environ 4687.5 francs!

Chap. VI.
Successeurs de Commode.
Pl. XLVI.

Les soldats conduisirent au sénat le nouvel empereur, avec tout l'appareil militaire, comme s'ils eussent marché contre l'ennemi, et ils lui donnerent le surnom de Commode. Julianus harangua le sénat, ne rougit pas de parler de ses vertus, et de dire qu'il venoit seul pour demander que les sénateurs confirmassent son élection. De là il se rendit au palais, où il trouva le frugal repas qui avoit été préparé pour Pertinax; il le tourna en dérision, et fit dresser un festin des plus somptueux : car, après l'avidité pour les richesses, les plaisirs de la table furent chez lui, comme chez Vitellius, la passion dominante et l'unique emploi de son temps.

Julianus apprit le lendemain, lorsqu'il parut en public, combien étoient grands le mécontentement du peuple et son mépris pour un empereur élu à prix d'argent. Il fut appelé hautement usurpateur de l'empire, parricide; le peuple exhala sa colere en imprécations contre les soldats, et leur jeta des pierres. Julianus promit des largesses pour apaiser sa fureur; mais on répondit qu'on ne vouloit rien accepter de sa main. Il se hâta, pour plaire à la milice, de détruire les sages institutions de Pertinax, et de rétablir les folles ordonnances de Commode; cependant, ne pouvant trouver dans ses biens, ni dans le trésor public épuisé par les dissipations du fils de Marc-Aurele, les sommes immenses qu'il avoit promises aux soldats, leur affection pour lui diminua sensiblement[1].

(1) Herod., II, 25.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVI.

Pendant ce temps les armées, jalouses du droit d'élire un empereur, que s'étoient arrogé les prétoriens, userent du même privilége. Albin fut proclamé par celle de la Grande-Bretagne, Pescennius Niger par celle de Syrie, et Septime Sévere par celle d'Illyrie. Les deux premiers, demeurés dans leurs camps, furent prévenus par l'infatigable Sévere, qui marcha sur l'Italie avec six cents hommes d'élite. En vain conseilla-t-on à Julianus de se porter aux défilés des Alpes pour arrêter ce rival; il ne put se résoudre à se soustraire aux voluptés de Rome. En vain employa-t-il les moyens les plus vils pour achever de donner aux prétoriens les sommes qui devoient être le prix de l'empire, et pour les engager à défendre la capitale, ils imiterent sa lâcheté, et on les vit payer des ouvriers pour travailler à leur place aux fortifications de la ville. Julianus envoya des assassins pour trancher les jours de Sévere; mais ce fut inutilement[1]. Enfin il eut recours à la magie, et il fit tuer plusieurs enfants pour lire l'avenir dans leurs entrailles.

Effrayé de l'approche de Sévere, Julianus lui fit offrir de l'associer à l'empire; et, à son refus, il offrit l'empire au gendre de Marc-Aurele, au vertueux Pompeianus, qui s'excusa sur son grand âge. Le sénat députa alors plusieurs de ses membres pour annoncer à Sévere qu'il l'avoit déclaré empereur, qu'il avoit condamné à mort Julianus, et qu'il avoit décerné à Pertinax les honneurs divins. Il envoya aussi quelques personnes pour ôter la vie à Julianus, qui termina comme un lâche un regne de soixante-six jours. Il étoit âgé de soixante ans, étant né l'an 133, selon Dion, auteur contemporain. Sévere permit à Manlia Scantilla, épouse de Julianus, et à Didia Clara sa fille, de déposer les restes

(1) Dio, LXXIII, 12, etc., Herod., 39, etc.

de ce prince dans le tombeau de ses ancêtres. On ne sait pour quelle raison Spartien, qui écrivoit dans le troisieme siecle, donne de grands éloges à Julianus; tandis que Dion et Hérodien, qui écrivoient sous son regne, et qui lui accordent le mérite d'un savant jurisconsulte, le dépeignent sous des traits avilissants, que les faits confirment abondamment.

On ne connoissoit d'autres portraits de Didius Julianus, de Manlia Scantilla, et de Didia Clara, que ceux qui sont gravés sur des médailles. Mais Visconti en a reconnu un très beau dans la tête de marbre du Musée royal (avec le n° 207), et qui a été rapportée sur une statue romaine, revêtue de la toge. On en voit ici la face et le profil aux n° 2 et 3 de la planche XLVI. La ressemblance est prouvée par la médaille du n° 4. Ce grand bronze présente la tête de Julianus couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* DID*ius* SEVER*us* IVLIAN*us* AVG*ustus*. Revers : l'empereur, en habit civil, tenant un globe; légende, RECTOR · ORBIS, *souverain de l'univers;* S. C. dans le champ. N° 2, 3, et 4.

Spartien[1] seul nous a conservé les noms de MANLIA SCANTILLA, épouse de Julianus, et de sa fille DIDIA CLARA; seul il dit que ces deux princesses furent saisies de frayeur, en voyant, à leur entrée dans le palais, le corps de Pertinax privé de la sépulture, et qu'elles présagerent la même destinée pour elles et pour le nouvel empereur. Cependant Hérodien[2] assure que ce furent ces deux princesses qui, avec une foule de parasites, exhorterent Julianus à quitter la table aux premiers bruits du tumulte excité par les prétoriens, à se rendre au palais, et à solli-

(1) *In Julian.*, III. (2) Lib. II, 22.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVI.

citer l'empire. Le sénat, forcé par les soldats de reconnoître Julianus pour empereur, donna en même temps à Manlia Scantilla et à Didia Clara le titre d'Augustes[1]. Septime Sévere les en dépouilla, et leur permit seulement de rendre les derniers devoirs à Julianus.

N° 5. La tête de Manlia Scantilla paroît, sur le bronze du n° 5, avec la légende MANLIA · SCANTILLA · AVG*usta*. Revers : Junon debout tenant une patere et une haste ; le paon est à ses côtés. Légende, IVNO · REGINA; S · C · dans le champ.

Tout ce que l'on sait de Didia Clara se trouve dans la vie de sa mere ; en ajoutant que son pere, devenu empereur, lui donna pour époux Cornelius Repentinus, qu'il nomma préfet de Rome à la place de Sulpicianus.

N° 6. La médaille d'or de Didia Clara, gravée ici sous le n° 6, planche XLVI, présente sa tête, avec la légende DIDIA . CLARA AVG*usta*. Revers : une femme debout tenant une palme et la corne d'abondance, avec la légende HILAR*itas* TEMPORVM, *bonheur du siecle*.

§. 3. PESCENNIUS NIGER.

Spartien[2], qui reconnoît dans Pescennius une fermeté constante pour maintenir la discipline militaire, et une grande habileté dans l'art de la guerre (qualité avouée par Sévere même, son heureux compétiteur), dit « qu'il étoit peu instruit, très « sévere ; qu'il avoit une fortune médiocre ; qu'il étoit très éco- « nome, et qu'il s'abandonnoit sans réserve à toutes ses pas-

(1) Spart., III et VIII. (2) *In Pescenn.*, I, 3.

« sions. » Mais, selon Hérodien[1], écrivain contemporain, « Niger, « ayant occupé plusieurs et de très importantes charges, avoit « acquis la réputation d'un homme doux et habile; de sorte que « l'on croyoit qu'il prendroit Pertinax pour modele; ce qui lui « avoit mérité l'affection du peuple. » Aussi l'appela-t-il à grands « cris, lorsque Didius Julianus eut obtenu l'empire à prix d'argent. Au reste Dion[2] dit de lui « qu'il étoit trop peu recommandable par ses vertus, et trop peu remarquable par ses vices, « pour qu'on pût lui donner de grands éloges, ou lui prodiguer « le blâme: ce qui avoit déterminé Commode à le nommer gou- « verneur de Syrie. »

Chap. VI.
Successeurs de Commode.
Pl. XLVI.

Caïus Pescennius Niger étoit originaire d'Aquinum, dans le Latium (aujourd'hui Aquino, dans la terre de Labour). Après avoir parcouru les divers grades de la milice, il obtint des commandements de Marc-Aurele, qui l'estimoit; et pendant qu'il en étoit chargé dans les Gaules, dont Sévere étoit gouverneur, il contracta avec celui-ci une amitié étroite. Sur la recommandation de l'athlete Narcisse, Commode le nomma consul, puis commandant de la Syrie et des armées de l'Orient[3]. De sorte qu'à la mort de Pertinax il se trouvoit maître de l'Asie mineure et de la haute Asie jusqu'à l'Euphrate. Au moment de cette mort, ayant appris que les habitants de Rome l'invoquoient hautement, même en présence de Julianus, pour les délivrer de sa tyrannie, il accepta le titre d'Empereur, que lui offrirent ses soldats, l'an 193 (946 de Rome). Pescennius eût été véritablement empereur s'il eût marché promptement sur l'Italie, et qu'il eût secondé par sa présence l'amour des Romains. Mais il compta trop sur cette honorable affection; il s'endormit à Antioche dans

(1) Lib. II, 27. (2) Lib. LXXIV, 5. (3) Spart., IV.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVI.

les voluptés de l'Orient, dans les jeux et les fêtes perpétuelles. C'étoit là l'occupation habituelle de ce vieux général. Il se réveilla cependant lorsqu'il apprit que Julianus avoit été tué, et que Sévere envoyoit contre lui des forces considérables. Pescennius fit alors de grands préparatifs pour sa défense; il fortifia Byzance et les principales villes d'Asie; il envoya Emilien avec une armée pour garder les défilés de la chaîne du Taurus. Mais il fut vaincu d'abord près de Cyzique, sur les bords de l'Hellespont, ensuite auprès d'Issus, entre la Cilicie et la Syrie, dans cette même plaine où Darius avoit été défait par Alexandre, cinq cent vingt-sept ans auparavant.

Niger se réfugia à Antioche; et, bientôt après, ne s'y voyant par en sûreté, il s'enfuit vers l'Euphrate, comme s'il eût voulu chercher une retraite chez les Parthes; mais des soldats de Sévere l'atteignirent dans sa fuite, le tuerent l'an 194 (947 de Rome), et lui couperent la tête. Le vainqueur envoya ce triste monument de son triomphe à son armée, qui assiégeoit Byzance, pour engager les habitants à se rendre; ensuite à Rome, pour prouver sa victoire. Il fit d'abord garder à Rome la femme (dont on ignore le nom) et les fils de Niger, puis il les fit mourir, lorsque Albin eut pris le titre d'Empereur.

N° 7 et 8. Pescennius étoit très grand et bien fait[1]; ses cheveux étoient relevés sur son front avec grace; il avoit une voix si forte qu'on l'entendoit en plaine à la distance de plus de mille pas romains (environ un tiers de lieue de poste); son visage étoit coloré, et son col fort noir, d'où lui vint, selon quelques auteurs, le surnom Niger. On ne connoît point de portraits en marbre de ce général; mais on en voit sur des médailles extrêmement rares.

(1) Spart., VI.

Chap. VI Successeurs de Commode. Pl. XLVI.

Le n° 7 de la planche XLVI présente un médaillon d'argent du cabinet du roi, frappé, selon de Bose, à Tyr[1]; mais plus vraisemblablement à Antioche de Syrie, selon Eckhel[2]. On y voit la tête de Pescennius couronnée de laurier, avec la légende ΑΥΤΟΚρατορι ΚΑΙCΑΡι Γαιω ΠΕCΚΕννιω ΝΙΓΡω Δικαιω, (dédiée) «à l'Empereur César Caïus Pescennius Niger (le) Juste.» Revers: aigle, les ailes éployées, posé sur une massue; légende, ΠΡΟΝΟΙΑ ΘΕωΝ, *la Providence céleste*. La médaille unique d'or du n° 8, conservée dans le cabinet du roi, n'est placée ici qu'en seconde ligne, parcequ'elle a donné lieu à quelques doutes. Elle présente d'un côté la tête de Niger couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAES*ar Caius* PES*Cennius* NIGER IVSTVS AVG*ustus*[3]. Revers: femme debout, élevant la main droite, tenant de la gauche une corne d'abondance double, avec la légende CONCORDIA; et dans le champ, les lettres P. P., qui peuvent être les initiales des mots P*ater* P*atriæ*, titre que donnoit seul le sénat, par qui Pescennius ne fut jamais reconnu empereur.

§. 4. ALBIN.

Les Romains appelerent Albin le Catilina de son siecle[4], tant étoit grande la ressemblance qu'établissoient entre les deux personnages, et leurs vices et leur habileté dans l'art de la guerre! C'est probablement à cause de ce talent, et pour reconnoitre le succès avec lequel Albin maintint, l'an 175, dans l'obéissance l'armée de Bithynie, qu'il commandoit, que Marc-Aurele le

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXIV, p. 105.

(2) *D. N. V.*, t. VII, p. 157.

(3) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXIV, p. 105.

(4) Capitol., *Alb.*, XIII.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVII.

nomma consul. Malgré le mal que dit Capitolin[1] du malheureux compétiteur de Sévere, on doit croire qu'il avoit quelques bonnes qualités; car, selon le même historien, le sénat l'aima plus qu'il n'avoit aimé aucun prince. Aussi assuroit-on qu'Albin avoit déclaré publiquement qu'il vouloit voir détruire la monarchie, et voir rendre au sénat toute l'autorité, comme dans les siecles de la république. Hérodien[2], auteur contemporain, dit encore que les premiers personnages de l'empire le préféroient à Sévere, non seulement à cause de son origine illustre, mais à cause de la douceur de ses mœurs. Les cruautés que Sévere exerça contre les sénateurs entretinrent, si elles ne firent pas naître cette préférence.

En politique habile, Sévere, accourant vers l'Italie pour arracher l'empire à Julianus, vit qu'il devoit se concilier l'amitié d'un de ses deux rivaux, de Niger ou d'Albin, pendant qu'il combattroit l'autre. Il ne pouvoit rien espérer du premier, que le peuple de Rome appeloit à grands cris pour le délivrer de la tyrannie de Julianus. Alors il écrivit à Albin des lettres remplies d'expressions d'amitié, qu'il lui fit porter, selon Hérodien[3], par des gens affidés chargés de l'empoisonner ou de l'assassiner dans un entretien secret. Mais Albin prévint ce danger, et prit tous les moyens de se défendre contre un ennemi aussi perfide. Sévere, croyant alors n'avoir rien à ménager, assembla son armée, lui adressa une harangue dans laquelle il exposoit les torts d'Albin, et où il disoit: « Albin, au mépris de notre traité et de son serment, après avoir obtenu de nous ce que l'on n'accorde qu'à ses « fils légitimes, aime mieux être notre ennemi qu'un prince affi- « lié..... Qui est-ce qui ignore sa vie crapuleuse, qui annonce

(1) Capitol., XII. (2) Lib. III, 16. (3) Ibid., III, 16.

«plutôt un porcher qu'un légionnaire?» L'armée ne répondit que par des acclamations; déclara Albin ennemi de l'empire, et demanda à marcher contre lui.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVII.

Selon Capitolin[1], Commode avoit offert par lettres le titre de César à Albin; mais celui-ci, prévoyant la chute de l'empereur, le refusa habilement. Après la mort de Pertinax, l'armée de la Grande-Bretagne proclama empereur son général Albin, comme celles de Syrie et de Pannonie en avoient usé avec leurs chefs Niger et Sévere. Celui-ci, marchant contre Julianus, et voulant se délivrer de toute crainte de la part d'Albin, lui écrivit qu'il le déclaroit César; et le crédule Albin, se fiant à ses vaines promesses, demeura en repos.

Ceci se passoit l'an 193 (946 de Rome). Tillemont[2] conjecture de ce qu'entre les titres d'Albin, gravés sur ses médailles, on lit toujours celui de Septimius, un des noms de Sévere, que celui-ci avoit adopté Albin en le nommant César; mais on lit ce nom d'adoption prétendu sur les médailles frappées après qu'Albin se fut déclaré l'ennemi de Sévere, et il n'est pas vraisemblable qu'il l'eût conservé depuis cette époque. Au reste le vainqueur de Julianus, maître de Rome, sembloit vouloir multiplier les liens d'amitié entre lui et Albin; il le nomma consul pour la seconde fois; il fit frapper des monnoies en son nom; il fit élever des statues en son honneur, et il annonça qu'il le choisissoit pour son successeur[3]. Mais la défaite de Pescennius révéla les secretes pensées de l'ambitieux Sévere. Distribuant des sommes considérables pour le rétablissement des villes d'Asie ruinées par les troupes de Niger, il apprit qu'Albin leur avoit aussi envoyé des secours pour se concilier l'amour des peuples. Il commença les

(1) Lib. I, 4. (2) Lib. III, 19. (3) Capitol., X.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVII.

hostilités, selon Dion[1], en refusant d'abord à Albin les honneurs dont jouissoient les Césars, et ensuite le titre d'Auguste, que celui-ci prit néanmoins après qu'il se fut déclaré ouvertement l'ennemi de Sévere.

Alors il passa dans les Gaules avec son armée, qu'il y augmenta considérablement. Il remporta une victoire sur les généraux de Sévere. Mais celui-ci accourut aussitôt, malgré la rigueur de la saison (l'hiver de l'an 197), et il livra bataille à Albin le 19 février, près de Lyon, dans un lieu appelé par Spartien Tiburtium[2] (selon l'opinion commune, dans une plaine qui se trouve entre le Rhône et la Saône, où est bâti Trévoux). C'est là que l'on vit combattre, comme à Pharsale, deux armées, composées chacune de cent cinquante mille Romains, commandées par Albin et par Sévere. Celui-ci assistoit à une bataille pour la premiere fois; et il crut l'avoir perdue, lorsqu'il vit plier une partie de son armée, tomber son cheval percé de coups, lui-même dangereusement blessé. Il avoit quitté son *paludamentum* (manteau de pourpre qui distinguoit le général), pour échapper au fer des vainqueurs. Mais la fortune se déclara pour lui. Albin s'enfuit à Lyon, où les troupes victorieuses le poursuivirent; et il s'y tua, selon Dion, se voyant près d'être fait prisonnier. Sévere témoigna une joie extrême à la vue du corps d'Albin, sur lequel il fit passer plusieurs fois son cheval, et qu'il abandonna aux chiens, après avoir coupé la tête pour l'envoyer à Rome. Il accorda le pardon à sa femme, dont on ignore le nom, et à ses enfants; mais il leur fit bientôt ôter la vie, et il ordonna qu'on les précipitât dans le Rhône, avec les restes du malheureux Albin.

Ainsi périt Didius Clodius Septimius Albinus, après avoir

(1) Lib. LXXV, 4. (2) Dio, LXXV, 8; Herod., III; Spart., *in Sev.*, XI.

Chap. VI
Successeurs de Commode.
Pl. XLVII
N° 5.

régné quatre ans. Il étoit né à Adrumetum (dans la partie de l'Afrique qui forme aujourd'hui le royaume de Tunis). Il avoit étudié les belles-lettres et l'agriculture; car on connoissoit de lui des Géorgiques et des Contes dans le genre de ceux que l'on appeloit *Fables Milésiennes*. Mais un attrait puissant le portoit à la profession des armes, qu'il embrassa fort jeune. Albin avoit une taille haute, des cheveux crépus, et un front large; il étoit très blanc, d'où lui étoit venu, selon l'opinion commune, le surnom Albinus[1]. Sa voix étoit grêle comme celle des eunuques; son caractere, grave et sévere jusqu'à la cruauté, et son appétit, dévorant. La médaille de bronze du n° 5, pl. XLVII, présente un beau portrait d'Albin, sans couronne, avec la légende D*idius* CLO-D*ius* SEPT*imius* ALB*inus* CAES*ar*: le petit aigle qui paroît dans le champ a été incrusté lorsque la médaille appartenoit aux Gonzague, ducs de Mantoue. Revers: Minerve debout, tenant de la main droite une branche d'olivier, et de la gauche une lance; un bouclier à ses pieds; légende: MINER*va* PAC*ifera* T*ribunitiâ* P*otestate* COS. (*consul*) II. Les sigles S. C., gravés dans le champ, prouveroient, lors même que l'histoire seroit muette sur cet objet, que Sévere avoit autorisé le sénat à frapper des monnoies en l'honneur d'Albin.

N° 6 et 7.

Les portraits d'Albin gravés sur ces médailles lui ont fait attribuer, avec raison, par feu Visconti, la tête d'une statue du musée Pio-Clémentin, dont on voit ici la face et le profil sous les n° 6 et 7.

(1) Capitol., XIII.

CHAPITRE VII.

*SEPTIME SÉVERE ET SA FAMILLE**.

Pl. XLVII, XLVIII, et XLIX.

SÉVERE[1] et son fils Caracalla porterent à la constitution de l'empire des coups mortels. Le second accorda le nom et les droits de citoyen romain à tous les prétoriens, et, par une suite nécessaire, la faculté d'être sénateurs, comme l'empereur Claude les avoit accordés aux Gaulois, parmi lesquels il étoit né. Zonare[2] décrit ainsi cette dérogation aux anciens usages : « Les empereurs « choisissoient, pour former leur garde, des Italiens et des sujets « de l'empire nés dans diverses contrées, dont l'aspect étoit plus « doux et les mœurs étoient moins farouches; mais Sévere, au « mépris de l'ancienne discipline, remplit la capitale de soldats « dont le regard étoit terrible, le langage effrayant, et les ma- « nieres étrangeres à toute civilisation. » Il punit à la vérité et il châtia les prétoriens; mais, en introduisant les barbares dans leurs rangs, il détruisit l'esprit national de la milice romaine; de sorte que, de même qu'Hadrien prépara les regnes heureux qui suivirent le sien, en réformant cette milice déja corrompue, de même les largesses immodérées de Commode, de Sévere, et de Caracalla, la corrompirent de nouveau, et causerent tous les maux qui accablerent l'empire jusqu'à Constantin.

(*) Mes guides, dans ce chapitre, ont été, comme dans le précédent, les mêmes que ceux du chapitre V.

(1) On le nomme ordinairement sans prénom, pour le distinguer d'Alexandre Sévere, un de ses successeurs, que l'on appelle par son prénom seul.

(2) lib. XII, 8.

L'anéantissement de Byzance, de cette ville punie pour avoir été fidele à Pescennius, par les souffrances de trois années d'un siége rigoureux, par la destruction de ses fortifications extraordinaires, et par la privation de tous les droits politiques, ouvrit l'empire romain aux barbares du nord[1]. Quoiqu'il se soit écoulé plusieurs siecles depuis cette fatale imprudence de Sévere jusqu'à la chute de l'empire, le judicieux Montesquieu[2] n'hésite pas à voir dans le premier événement une des causes du second. Le même empereur y contribua d'une maniere plus sensible, en forçant par ses proscriptions sanguinaires les soldats qui avoient combattu pour Pescennius à se retirer chez les Parthes, à qui ils apprirent à manier les armes romaines, à les fabriquer même; de sorte que ce peuple devint agresseur redoutable, tandis que jusque-là il n'avoit su que se défendre en fuyant.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Pl. XLVII, LXVIII, et XLIX

En adoptant Lucius Verus, l'an 161, Marc-Aurele lui donna le titre d'Auguste, et partagea le trône avec lui. Le respect de celui-ci pour son pere adoptif, et son indolence naturelle, empêcherent que le partage de l'autorité fût réel et entier. Il ne s'ensuivit aucun des inconvénients que l'on pouvoit prévoir. Sévere fit plus, il créa empereurs ses deux fils; de sorte que l'on vit pour la première fois trois Augustes : mais la mort de Sévere et le meurtre de Géta, qui suivirent de près cette association à l'empire, empêcherent de sentir combien elle étoit impolitique.

(1) Dio, LXXIV, 14. (2) *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains*, etc.

Chap. VII.
Septime Sévere et sa famille.
Planches XLVII et XLVIII.

§. 1. SÉVERE,

ET JULIA DOMNA SON ÉPOUSE.

Sévere étoit né avec de grandes qualités; mais sa cruauté les ternit toutes. Il étoit sobre, économe, laborieux, inébranlable dans ses résolutions, actif, prudent jusqu'à la ruse, ami constant, sévere par raison, et cruel par caractère.

Il naquit, le 11 avril 146, à Leptis en Afrique (aujourd'hui Tripoli), où il étudia avec succès les lettres grecques et latines. Il se rendit fort jeune à Rome pour perfectionner ses connoissances; il s'y appliqua à l'étude de l'éloquence, de la philosophie, de la jurisprudence, et des arts libéraux. Si l'on en croit Eutrope, Victor, et Spartien, Sévere obtint de grands succès, et il prononça même à l'âge de dix-huit ans des déclamations en public[1]; mais Dion[2], auteur contemporain, assure qu'il avoit plus d'émulation que de dispositions réelles, et Spartien dit qu'il conserva toujours en partie l'accent africain. Le même historien assure que son caractère dur et féroce se développa de bonne heure, et que des actions violentes et souvent répétées, même des crimes, signalerent sa premiere jeunesse.

Son oncle, Septimius Severus, homme consulaire, le fit connoitre à Marc-Aurele, qui le créa sénateur à l'âge de trente-deux ans, et le nomma avocat du fisc. Aussi conserva-t-il toujours de la reconnoissance pour cet empereur, qu'il regardoit comme l'auteur de sa fortune. Ses progrès dans la carriere des emplois et des honneurs furent rapides. Il obtint le commandement de

(1) Europ., VIII, 19; Spart., *Sev.*, I, 11; Vict., XX. (2) Lib. LXXVI, 16.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

la quatrième légion scythique, campée auprès de Marseille, puis celui de la Gaule lyonnoise, qu'il gouverna avec autant de sévérité que de désintéressement, ensuite successivement le proconsulat des Pannonies et de la Sicile. Il fut du nombre des vingt-cinq consuls créés par Commode dans le courant de l'année 185[1] (938 de Rome). Enfin, commandant les armées de la Pannonie et de l'Illyrie, il demeura fidele à Commode et à Pertinax.

La mort de ce vertueux prince éveilla toutes les ambitions. Sévere dissimula la sienne, et ce fut, en apparence, malgré lui que son armée le proclama empereur à Carnutum (aujourd'hui Haimbourg, sur la rive gauche du Danube, près et au-dessous de Vienne en Autriche), et lui donna le surnom de Pertinax, du prince dont il promit de venger la mort. On peut apprécier la répugnance qu'il avoit témoignée, lorsqu'on le vit donner à chaque soldat une somme si considérable, «qu'aucun des princes «qui l'avoient précédé, dit Spartien[2], n'en avoit donné d'aussi «forte,» et marcher sur Rome avec une rapidité sans exemple. Méprisant les décrets du sénat, qui avoit reconnu Didius Julianus successeur de Pertinax, et connoissant l'indolence du nouvel empereur, il se présenta aux portes de la capitale. Les sénateurs effrayés firent ôter la vie à ce fantôme de souverain, et conférerent l'empire à Sévere au commencement de juin de l'année 193 (946 de Rome).

Avant d'entrer dans la capitale, il cassa le corps des prétoriens, et punit de mort ceux d'entre eux qui avoient assassiné Pertinax et vendu l'empire à l'encan. Ensuite il se rendit au Capitole, accompagné d'une soldatesque insolente qui répandit la terreur et inspira de la haine pour le prince plutôt que du res-

(1) Spart., IV. (2) Ibid., V.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

pect[1]. Suivi du même cortege, il alla au sénat, et fit reconnoître César Albin, qui commandoit l'armée de la Grande-Bretagne, afin de tromper ce général, peu défiant, en lui donnant l'espoir de partager l'empire avec lui.

Sévere, après avoir fait l'apothéose de Pertinax, tourna toutes ses pensées vers l'Orient, où Niger s'étoit fait élire empereur. Il créa d'abord de nouveaux prétoriens; mais il les choisit dans toute la milice, même parmi les soldats auxiliaires[2], qui étoient barbares en grande partie; tandis que ses prédécesseurs les tiroient seulement de l'Italie, de l'Espagne, de la Macédoine, et du Noricum (la Souabe). Il s'attacha ainsi la milice; mais la jeunesse de l'Italie n'ayant plus, comme le fait observer Dion, cette carriere ouverte, se perdit, et se jeta dans les bandes de voleurs et les troupes de gladiateurs. D'ailleurs le peuple, effrayé du regard farouche et de l'idiome barbare des nouveaux prétoriens, ne vit en eux que des ennemis et de vils suppôts du despotisme.

A peine Sévere eut-il passé un mois à Rome, qu'il partit pour l'Orient, précédé et accompagné d'armées nombreuses. Pescennius Niger eut d'abord quelques succès; ensuite la fortune l'abandonna auprès de Cyzique, vers l'Hellespont, et dans la plaine d'Issus, qui sépare la Cilicie de la Syrie, où jadis Alexandre avoit vaincu Darius. Des soldats du parti de Sévere poursuivirent et tuerent, l'an 194, Pescennius, qui fuyoit chez les Parthes; et Sévere envoya sa tête aux Byzantins, qui, fideles à Niger, soutinrent pendant trois ans un siége mémorable. La cruauté du vainqueur s'exerça d'abord contre leur ville, qu'il dépouilla de tous ses titres, dont il abattit les fortifications, et qu'il réduisit

(1) Spart., VII. (2) Dio, LXXIV, 2.

au rang d'une simple bourgade; ensuite contre un grand nombre de sénateurs et contre tous ceux qui, comme eux, avoient été les partisans de Niger. Quelques uns de ceux-ci se réfugierent chez les Parthes, entrerent dans leur milice, leur apprirent la tactique des Romains et à fabriquer les armes de leur pays; ce qui rendit le Parthe un des plus redoutables ennemis de l'empire.

Chap. VII. Septime Severe et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

La mort de Niger ayant délivré Sévere d'un rival redoutable, il laissa voir à découvert la perfidie dont il avoit usé avec Albin. Il ne garda plus de mesure avec lui, et il vint dans les Gaules combattre en personne contre celui qu'il avoit adopté et nommé César. Celui-ci périt, l'an 197, auprès de Lyon; et Sévere trouva dans sa mort, comme il l'avoit trouvé dans celle de Niger, un prétexte pour faire couler le sang, dont il étoit si avide; pour accumuler les richesses par des confiscations nombreuses, et pour combler de biens ses soldats.

Revenu à Rome, il fit rendre les honneurs divins à Commode, qu'il appeloit son frere, sans doute parcequ'il regardoit comme son propre pere Marc-Aurele, l'auteur de sa fortune. Dion[1], qui étoit alors sénateur, dit que cette fraternité prétendue glaça d'effroi le sénat, parcequ'on craignit que Sévere ne voulût prendre pour modele cet empereur cruel, dont il faisoit sans cesse l'éloge. Mais le but de Sévere, en cherchant à faire partie de la famille des Antonins, fut de se rendre cher au peuple et aux soldats, par qui ce nom fut toujours révéré. Aussi le fit-il prendre par son fils aîné Bassianus (que nous appelons Caracalla), qu'il avoit déclaré Auguste l'an 198, en donnant en même temps à Géta, son fils cadet, le titre de César.

(1) Lib. LXXV, 7.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

La promptitude avec laquelle Sévere transportoit ses troupes d'Orient en Occident, et réciproquement, le fit à juste titre comparer, sous ce point de vue, à Jules César. On le vit, l'an 199, dans la Mésopotamie, sur les bords du Tigre, assiéger la ville d'Hatra, située dans un désert près du fleuve, au-dessus d'Apamée (ses ruines sont connues aujourd'hui sous le nom de Hatder). Trajan avoit été forcé d'en lever le siége. Sévere espéroit réussir dans une entreprise où cet habile guerrier avoit échoué; mais il ne fut pas plus heureux dans les deux tentatives qu'il fit. On reconnut dans ce siége d'Hatra (qui s'écrit aussi Atra) combien l'emportoient en courage et en instruction les légions levées en Europe sur celles que fournissoit l'Orient. Les premieres ayant refusé de monter à l'assaut, les dernieres, qui les remplacerent, furent repoussées avec une perte considérable[1].

Sévere étoit aussi jaloux de son autorité que Tibere; et cependant, comme Tibere, il eut un Séjan. Il fit épouser à Caracalla la fille de Plautien, qu'il créa préfet du prétoire, à qui il abandonna le gouvernement, auquel le sénat et le peuple éleverent des statues, et qui jouit enfin d'une autorité sans bornes. La cupidité de ce favori étoit extrême; il amassa en peu d'années des richesses immenses. Non seulement la vue du luxe et du faste de Plautien irritoit le peuple contre l'empereur, qui n'y mettoit point d'obstacle; mais les moyens par lesquels il soutenoit ce luxe et ce faste rendoient encore Sévere plus odieux. La confiscation des biens étoit, depuis les proscriptions de Sylla, une suite inévitable de la peine de mort; et Plautien, qu'elle enrichissoit, multiplioit les victimes et les prétextes pour obtenir l'assentiment de l'empereur, dont le caractere le portoit tou-

(1) Dio, LXXV, 12.

jours à la cruauté. Il paroît prouvé que Plautien eut aussi, comme Séjan, l'envie de ceindre le diadême. Un tribun montra à Sévere l'ordre de le tuer avec son fils Caracalla, écrit de la main du favori, qui, appelé sur-le-champ au palais, y trouva, l'an 203, la punition de ses crimes [1].

Chap. VII. Septime Severe et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

Au commencement de l'an 202 (955 de Rome), Sévere parcourut l'Egypte jusqu'à l'Ethiopie, et visita avec soin ses antiques monuments. Il en changea l'administration, qui jusque-là n'avoit été confiée qu'à un seul officier. Un sénat et un conseil public y furent établis comme dans les autres provinces de l'empire; faveur ou justice qui avoit toujours été refusée aux Egyptiens. Sévere revint à Rome vers l'automne de cette année; il donna pour épouse à son fils aîné Caracalla la fille de Plautien. Le sénat éleva en l'honneur du pere et du fils, parcequ'ils avoient reculé les bornes de l'empire, l'arc de triomphe que l'on voit encore au bas du Capitole. Les largesses de Sévere furent si grandes, que, suivant le témoignage de Dion [2], elles surpassoient celles de tous ses prédécesseurs. Il donna à chaque prétorien et à chacun de ceux qui recevoient les distributions gratuites de blé dix *aureus*, ou pieces d'or (valant ensemble environ 247 fr.): ce qui fit la somme énorme de 35 millions de francs. Le nombre des aureus étoit égal à celui des années de son regne.

La célébration des jeux séculaires, l'an 204 (957 de Rome), remplit de joie tout l'empire. Les précédents datoient de l'an 88 (841 de Rome), sous le regne de Domitien; et les derniers furent célébrés par Philippe pere, l'an 248 (1001 de Rome). La paix régnoit enfin dans l'empire romain. Sévere employa le loisir qu'elle lui laissoit à corriger les abus qui s'étoient introduits

(1) Herod., III; Ammian., XXIX. (2) Lib. LXXVI, 1.

Chap. VII Septime Sévere et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

dans toutes les parties de l'administration, et dans l'exécution des lois. Il trouva de grands secours dans les conseils de Papinien, le plus savant jurisconsulte qui ait existé et qui existera jamais, dit Cujas [1]. Zosime [2] en avoit fait un plus grand éloge : il avoit dit que son amour pour la justice égaloit sa science. On croyoit avec raison qu'il tempéroit par sa prudence la cruauté de Sévere, et qu'il contribua beaucoup à lui concilier pendant les dernieres années de son regne l'affection des Romains, que les premieres l'avoient empêché d'obtenir. Aussi disoit-on de Sévere, comme on l'avoit dit d'Auguste, que, pour le bonheur de Rome, il auroit dû ne jamais naître, ou ne jamais mourir. C'est le jugement que le sénat en porta après sa mort.

Jusqu'à l'année 209 on n'avoit vu que deux Augustes s'asseoir sur le trône impérial; cette année Sévere donna ce titre à son fils cadet Géta, qui par-là devint le collegue de son pere et de son frere [3]. Ils suivirent, avec leur mere Julie, dans la Grande-Bre-

(1) Cujatius, *in Cod. Theod.*

(2) Zosim., lib. I, p. 11.

(3) La premiere médaille, sur laquelle l'existence simultanée des trois empereurs est exprimée par l'abréviation AVGGG, appartient au tyran Régalien. Quant aux inscriptions, la seule sur laquelle on lût AVGGG, appartient à Théodose et à ses fils. Mais, en 1805, je fis connoître à l'institut (*IIIe Classe*, tome I) une inscription trouvée à Lyon en 1780, consacrée à conserver le souvenir du repentir des habitants de cette ville, et de leur soumission à l'heureux vainqueur d'Albin, à Septime Sévere. En voici le commencement et la fin :

*pro*VIDE*ntiæ deorum*
BONAE · MENTI · AC · RE
DVCI · FORTVNAE · RED
HIBITA · ET · SVSCEPTA
PROVINCIA.
T*itus* FLAVIVS · SECVNDVS · PHILIPIA
NVS · V*ir Clarissimus* LEG*atus* AVGGG*ustorum.*
. . . .
ARAM · CONSTITVIT · AC
DEDICAVIT.

tagne, l'empereur qui avoit saisi avec empressement le prétexte d'y apaiser quelques troubles, pour cueillir des lauriers dans le nord, pour arracher ses fils et ses soldats aux plaisirs et à la vie oisive de Rome[1]. Quoique la goutte, dont il étoit attaqué, lui permît rarement de voyager à cheval, il fit une diligence extraordinaire. Hadrien avoit élevé un mur qui séparoit la Calédonie (l'Ecosse) et le pays des Méates de celui des Bretons; Sévere, l'an 210, en éleva un qui séparoit les Calédoniens des Méates[2], et qui s'appuyoit sur l'Océan par ses deux extrémités (entre la riviere de Clyde et le golfe de Forth).

Chap. VII
Septime Sévere et sa famille.
Planches XLVII et XLVIII

Ayant obligé les Calédoniens à demander la paix, Sévere ajouta à ses titres celui de Britannicus, qu'il donna aussi à ses fils. Mais la fortune, qui l'avoit toujours favorisé, l'abandonna dans cette contrée; il y éprouva le plus grand chagrin qui puisse affliger un pere. Caracalla, marchant à côté de l'empereur, à la tête de l'armée et à la vue de l'ennemi, arrêta son cheval, et tira son épée du fourreau, comme s'il eût voulu percer le prince. Il fut retenu par le cri que jeterent tous ceux qui accompagnoient l'empereur, et qui fit retourner Sévere[3]. Celui-ci vit l'épée nue dans la main de son fils, mais il retint sa colere en public. Ensuite, s'étant mis sur son lit, avec une épée près de lui, il fit venir Caracalla en présence de Castor son chambellan intime, et du préfet du prétoire Papinien, et il lui dit: «Si vous voulez «commettre un parricide, satisfaites à présent vos desirs, et non «pas à la vue de toute la terre, des amis, et des ennemis. Mais, «si vous avez encore quelque répugnance à le commettre vous-«même, donnez-en l'ordre à Papinien. Vous êtes son empereur, «il doit vous obéir.»

(1) Dio, LXXVI, 11. (2) Spart., XVIII. (3) Dio, LXXVI, 14.

Caracalla ne fut pas touché de tant d'indulgence; il souleva les troupes contre Sévere, qui, disoit-on, n'étoit plus capable de commander, à cause de la goutte qui le tourmentoit sans cesse. Mais l'empereur donna encore des preuves de sa fermeté. Il fit amener devant son tribunal les officiers coupables et Caracalla[1], puis il ordonna qu'on tranchât la tête à tous, excepté à son fils. Portant ensuite la main à son front, il dit à ceux qui lui demandoient grace: «Vous sentez à présent que c'est la tête qui com-«mande, et non les pieds[2].» Dion raconte que ce fils impie hâta, selon l'opinion commune, la mort de Sévere, qui cessa de vivre à Eboracum (York), dans la Grande-Bretagne, le 4 de février de l'an 211, âgé de près de soixante-six ans, dont il avoit régné près de dix-huit.

Sévere se fit apporter, quelques instants avant sa mort, l'urne d'or qui devoit renfermer ses cendres, et il dit en la voyant: «Tu «vas renfermer tout entier celui que la terre n'a pu contenir.» On la transporta à Rome, et on la déposa, après la célébration de son apothéose, auprès de celles des Antonins, dans le mausolée d'Hadrien. Hérodien[3] nous a conservé seul les détails de cette pompeuse cérémonie.

Cet empereur avoit écrit sa vie avec assez de vérité, selon Spartien; mais cependant Dion[4], historien contemporain de Sévere, n'a pas cru devoir se conformer toujours à ses récits. Il avoit eu deux épouses: Marcia, qui mourut avant qu'il fût parvenu à l'empire, et Julia Domna Pia, mere de Caracalla, de Géta, et de deux filles.

Sévere étoit grand, bien fait; il avoit les cheveux blancs et frisés; sa barbe étoit fort longue; ses traits inspiroient le res-

(1) Spart., XVIII.
(2) Ibid., XV.
(3) Herod., IV, 3.
(4) Lib. LXXV, 7.

pect; il avoit une voix agréable, quoiqu'il conservât même étant vieux quelque chose de la prononciation dure des Africains[1].

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

Les portraits de Sévere sont, si l'on excepte ceux de Lucius Verus, les plus nombreux de tous ceux des empereurs que renferment les collections d'antiques. Leur authenticité est prouvée par les beaux médaillons de ce prince, et par leur conformité avec le portrait que Spartien en a tracé, et qui a été reproduit ci-dessus. Le prince Barberini possede une statue héroïque en bronze de Sévere : ce monument est très précieux; car l'avidité des barbares pour les métaux a laissé parvenir jusqu'à nous très peu de statues de bronze.

On voit ici sous le n° 1 et 2 de la planche XLVII, la face et le profil d'un buste de Sévere, renfermé dans le musée royal avec le n° 114. Il est bien conservé et d'un beau style. L'empereur est revêtu du *paludamentum* (chlamyde, ou *sagum* des généraux), jeté sur la cuirasse. La ressemblance de ce buste est prouvée par le médaillon de bronze du n° 4, et par la médaille de bronze du n° 3. Sur le premier, qui a été frappé l'an 195, paroît le buste de Sévere, couronné de laurier, revêtu de la cuirasse et du *paludamentum*, avec la légende L*ucius* SEPTIMIVS PERTINAX AVG*ustus* IMP*erator* IIII. Revers: Hercule nu, debout, tenant sa massue avec la main droite, et la dépouille d'un lion avec la gauche; à ses côtés, Bacchus debout, tenant avec la main droite un vase à deux anses (*cantharus*), et un thyrse avec la gauche; à ses pieds est une panthere: légende, DIS AVSPICIBVS (aux Dieux protecteurs) P*ontifex* M*aximus* AR (par erreur de l'artiste pour TR*ibunitia*) P*otestas* III. COS. (*consul*) II. P*ater* P*atriæ*. N[os] 1, 2, 3, et 4

(1) Spart., XIX.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

Ce médaillon confirme le récit de Dion [1], qui dit que Sévere avoit élevé un grand temple en l'honneur de ces deux divinités. Sur la médaille de bronze du n° 3 on voit un buste pareil, avec la légende SEVERVS PIVS AVG*ustus* P*ontifex* M*aximus* TR*ibunitia* P*otestas* XII. Revers : l'empereur debout, en costume civil, versant une patere sur un autel, aux côtés duquel sont debout Bacchus et Hercule, avec leurs attributs (comme sur le médaillon); au bas, le Tibre à demi couché, et un porc conduit par un victimaire ; légende, COS. (*consul*) III. LVD*os* SAEC*ulares* FEC*it* S. C. Ce fut en l'année 204 que Sévere célébra les jeux séculaires.

N° 3. Le n° 3 de la planche XLVIII présente un précieux camée du cabinet du roi, formé de trois couches d'agate de couleurs différentes, une blanche entre deux bleues. On y voit les bustes de Sévere, de Julia Domna, son épouse, et de ses fils Caracalla et Géta.

Julia Domna Pia, épouse de Septime Sévere, dut aimer, par reconnoissance, l'astrologie, lors même qu'elle eût connu la vanité de cette prétendue science ; car Sévere l'épousa uniquement à cause du thême de sa naissance, qui lui promettoit un roi pour mari [2]. En effet, elle étoit née dans les derniers rangs de la société, à Emese en Syrie ; et cependant Sévere, qui avoit beaucoup étudié l'astrologie, et qui étoit dévoré du desir de régner, ayant appris le pronostic de la grandeur promise à la jeune Syrienne, l'épousa après la mort de Marcia, sa premiere femme. L'ensemble de la conduite prudente et calculée de Sévere fait penser que, lors même qu'il n'auroit pas ajouté foi à la prédiction des astrologues, il auroit encore lié son sort à celui de

(1) Lib. LXXVI, 16. (2) Spart., *in Severo*, III.

Julia Domna, afin que les Romains en fussent frappés et qu'ils entrevissent dans l'arrêt du destin un motif pour élever Sévere au premier rang. On n'en peut reculer l'époque plus tard qu'à l'an 175 (928 de Rome), année de la mort de Faustine jeune; car Dion[1] dit que cette impératrice fit elle-même des dispositions pour ce mariage.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

Victor[2] assure que Julia fut toujours chere à son époux, quoiqu'il eût découvert une conjuration contre lui, dans laquelle elle étoit entrée, et quoiqu'il n'ignorât pas la vie licencieuse qu'elle menoit pendant qu'il faisoit des lois rigoureuses contre les adulteres. Ce fut donc en vain que Plautien, favori de Sévere, jaloux de cette intimité, forma contre elle plusieurs accusations. Pour en détruire l'effet, elle s'attacha à l'étude de la philosophie, et s'entoura de sophistes; elle ordonna à Philostrate d'écrire la vie d'Apollonius de Tyane[3], qui est parvenue jusqu'à nous.

Sévere l'emmena avec lui et avec les deux fils dont elle l'avoit rendu pere, Caracalla et Géta, dans son expédition contre les Calédoniens (les Ecossois). Là elle reprocha un jour à l'épouse d'un de ces barbares la facilité avec laquelle les femmes de son pays s'abandonnoient à tous les hommes. «Nous remplissons «mieux que vous autres Romaines, répondit celle-ci, le vœu de «la nature; car nous vivons publiquement avec les hommes les «plus recommandables, tandis que vous accueillez en secret le «rebut de l'espece humaine[4].»

Quoique Caracalla, devenu empereur, témoignât à Julia Domna une grande considération, elle ne put cependant parvenir à établir la paix entre ses deux fils; et le dernier, Géta, fut poignardé entre ses bras. Peu s'en fallut qu'elle n'éprouvât le

(1) Lib. LXXIV, 3.
(2) *Cæsar.*, XX.
(3) Philost., *Vit. Apoll.*, I, 3.
(4) Dio, LXXVI, 16.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

même sort, à cause de la douleur qu'elle témoigna de cet horrible meurtre[1]. Elle la renferma depuis dans son sein, et elle reconquit les bonnes graces de Caracalla, à qui elle donnoit quelquefois de sages conseils. Mais ce rapprochement et la vie licencieuse qu'elle avoit toujours menée firent naître le bruit qui se répandit, bruit qui a été confirmé par Spartien, par Eutrope, et par Victor[2] (mais qui semble démenti par le silence de Dion et d'Hérodien, les deux seuls écrivains contemporains), qu'elle s'étoit présentée devant son fils presque nue; que ce prince, frappé des traits de beauté qu'elle conservoit encore, s'étoit écrié: « Ah! s'il étoit permis! » qu'elle lui avoit répondu: « Vous êtes empereur; vous faites les lois, et vous n'en recevez « pas; » et qu'alors il avoit célébré avec elle toutes les cérémonies civiles et religieuses du mariage. De là vint le surnom affreux de Jocaste, que lui donnerent les Alexandrins.

La résolution qu'elle prit de se laisser mourir de faim, après le meurtre de Caracalla, sembla confirmer ces bruits honteux; mais Macrin, le meurtrier, l'ayant assuré par ses lettres qu'il lui conservoit le titre d'Auguste et les honneurs des impératrices, elle prit des aliments. Cependant le nouvel empereur, voyant qu'elle montroit publiquement le desir d'exercer quelque pouvoir, lui fit ordonner de sortir d'Antioche, où il résidoit; alors elle exécuta son premier dessein, et elle mourut de faim l'an 217. Dion[3] dit que son corps fut transporté à Rome, déposé d'abord dans le tombeau des Césars Caïus et Lucius, et ensuite dans le monument des Antonins.

Julia Domna eut deux fils célebres dans l'histoire, et deux filles entièrement inconnues. Sa sœur, l'illustre Maesa, fut mere

(1) Spart., *Carac.*, III.
(2) Spart., *Carac.*, X; Eutr., *in Carac.*; Vict., *in Cæs.*
(3) Lib. LXXVIII, 24.

de Soémias et de Mamée; à la premiere desquelles Elagabale dut le jour, comme Alexandre Sévere le dut à la seconde. Chap. VII. Septime Severe et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

On croit généralement aujourd'hui que le nom propre, le nom syrien de cette impératrice, étoit Domna; qu'elle y ajouta, suivant l'usage des Orientaux soumis aux Romains, un nom pris dans leur langue, celui de Julia; et enfin que Pia fut, comme Félix, un surnom honorifique[1].

Les médaillons et les médailles de Julia Domna prouvent qu'elle étoit fort belle, comme le dit Spartien[2]. On voit ici, à la planche XLVIII, sous le nº 4, un médaillon de bronze sur lequel est gravé le buste de Julia Domna, avec la légende IVLIA · AVGVSTA. Revers: femme de bout, tenant de la main droite des épis, et une longue torche de la gauche; un autel à ses côtés; légende, CERES. Visconti reconnut, d'après les médailles, le buste colossal de Julia Domna, qui est conservé dans le musée Pio-Clémentin, et dont la face et le profil sont gravés ici sous les nº 1 et 2. Il attribua à cette princesse, sur le même fondement, une belle statue du musée royal, nº 93, qui la représente comme on peignoit la Pudicité, c'est-à-dire enveloppée dans sa *palla* de la tête aux pieds. Nº 1, 2, et 4.

§. 2. CARACALLA,

ET PLAUTILLE SON ÉPOUSE.

Des trois choses que Septime Sévere avoit recommandées en mourant à ses fils, Caracalla n'exécuta que les deux dernieres, mais il les exécuta dans toute leur étendue: «Soyez unis; enri-

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 198. (2) *In Carac.*, X.

Chap. VII. Septime Sévère et sa famille Pl. XLIX.

«chissez les militaires, et méprisez vos autres sujets[1].» Il épuisa plusieurs fois le trésor public pour faire d'immenses largesses aux soldats, espérant qu'ils ne chercheroient point à venger le meurtre de Géta. Il leur permit aussi de se marier; ce qui détruisit l'esprit militaire, et prépara les désastres des regnes suivants.

Le trait le plus saillant du caractere de Caracalla a été bien exprimé par Montesquieu[2]: «On pourroit l'appeler non pas un «tyran, mais le destructeur des hommes. Caligula, Néron, et «Domitien, bornoient leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit «promener sa fureur dans tout l'univers.»

Caracalla est le nom sous lequel le fils aîné de Sévere et de Julia Domna est le plus connu; il lui fut donné à cause d'un manteau ouvert très long, bigarré de diverses couleurs, garni le plus souvent d'un capuchon semblable à celui que portent hors de leurs maisons les patriarches grecs, appelé *caracalla*. Cet insensé l'avoit emprunté des Gaulois, et il l'avoit fait adopter aux soldats romains. Antonin étoit encore un surnom dont son pere l'avoit décoré pour le rendre agréable au peuple. Son véritable nom étoit Bassianus; il avoit été celui de son aïeul maternel[3].

L'an 188 vit naître Caracalla à Lyon, dans les Gaules, dont son pere étoit gouverneur. Un empereur romain d'odieuse mémoire, Claude, avoit pris naissance dans la même ville. Si l'on en croit Spartien[4], Caracalla fut dans ses jeunes ans d'une humeur douce, doué de quelques talents, agréable à sa famille et au peuple, et ne donna aucune marque de ce naturel féroce qui se développa dans un âge plus avancé. Les chrétiens attribuerent

(1) Dio, LXXVI, 15.
(2) *Grandeur des Romains*, XVI.
(3) Vict., *Epitom.*
(4) *In Carac.*, I.

Chap. VII. Septime Severe et sa famille. Pl. XLIX.

ces heureux commencements aux bons sentiments que lui avoit inspirés sa nourrice, qui, selon Tertullien[1], auteur contemporain, étoit chrétienne. Pendant les deux premieres années du regne de Sévere, il n'obtint aucune distinction; mais, l'an 196 (949 de Rome), son pere, marchant contre Albin, le créa César à Viminacium (ville détruite aujourd'hui, et dont on voit des restes sur le Danube, près de Smendria et de Passarovitz), et substitua à son nom barbare, Bassianus, ceux de Marcus Aurelius Antoninus. Le sénat, par l'ordre de son pere, lui permit de porter les ornements impériaux[2]; de là vient sans doute qu'il est désigné sur plusieurs monuments de l'an 197 par les mots *destinatus imperator*. Enfin, l'an 198, il fut appelé Auguste, et revêtu de la puissance tribunitienne par son pere et par les armées.

Sévere emmena dans sa derniere expédition contre les Calédoniens sa femme et ses deux fils, qui portoient comme lui le titre d'Auguste, avec les ornements impériaux. Le motif ostensible étoit le dessein d'arracher aux voluptés de Rome les jeunes princes; mais celui qui détermina l'empereur fut la haine de Caracalla pour Géta, qui éclatoit à chaque occasion, et qu'il espéroit contenir par sa présence. Les espérances de Sévere furent bien déçues, lorsqu'il vit ce fils dénaturé attenter à la vie de son pere, et chercher à perdre Géta dans l'esprit de l'armée. Sa mort, arrivée le 4 février de l'an 211 (964 de Rome), laissa un libre cours aux fureurs de Caracalla. Du moment où il fut créé empereur, les flatteurs s'emparerent de son esprit, et corrompirent son cœur. La fierté, la cruauté, et la colere, qui éclatoient dans toutes ses actions, le rendirent l'objet de la haine géné-

(1) *Ad Scap.*, IV. (2) Spart., *Sev.*, XIV.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Pl. XLIX.

rale. Il devint emporté, violent, léger, et changeant[1]. On remarquoit que, né dans la Gaule, fils d'un pere africain et d'une mere syrienne, il n'avoit aucune des bonnes qualités qui distinguoient les habitants de ces contrées; mais qu'il étoit au contraire téméraire, aventureux, inconstant, timide comme les Gaulois; aigre, rude comme les Africains; et fourbe, artificieux comme les Syriens; enfin il agissoit en toute occasion avec emportement, comme s'il eût été en colere, et il s'étudioit à donner aux traits de son visage, que la nature avoit déja empreints de férocité, un air farouche et sombre. Il n'aima jamais personne; et s'il témoigna de l'affection à quelques uns, ce fut à ceux qu'il haïssoit le plus et qu'il vouloit perdre.

Caracalla se hâta, après la mort de son pere, de conclure un traité de paix avec les Calédoniens. Il partit ensuite pour l'Italie avec sa mere et son frère, que les troupes l'avoient forcé de reconnoître empereur et son égal en puissance. Cette affection des troupes pour Géta suspendit pendant quelque temps les projets sanguinaires de Caracalla, et augmenterent sa haine. Julia Domna étoit sans cesse occupée à maintenir la concorde entre ses deux enfants. Pendant le voyage, ils n'habiterent jamais la même demeure. Arrivés à Rome, ils se partagerent le palais impérial; palais si vaste, qu'il surpassoit en étendue, dit Hérodien[2], la plus grande ville du monde, la capitale exceptée. Ils voulurent même partager l'empire, et donner l'Europe avec l'Afrique à l'aîné, l'Asie avec l'Egypte au second; mais les Romains, effrayés de ce projet, témoignerent une répugnance invincible pour la division de l'empire, qui eut lieu cependant quatre-vingts ans après, sous le regne de Dioclétien. Enfin, l'an 212, Caracalla,

(1) Dio, LXXVII, 6; Spart., 2; Herod., IV, 4. (2) Lib. IV, 1, 5, etc.

ayant invité le malheureux Géta à se rendre chez leur mere pour s'y réconcilier, l'y fit poignarder par des centurions dans les bras même de Julia, qui fut couverte de sang et blessée à la main. Dion[1] fait entendre que Caracalla fut le meurtrier; car il dit que « le fratricide n'eut pas honte de consacrer à Sérapis « l'épée avec laquelle il avoit tué son frere. »

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Pl. XLIX.

Aussitôt que le crime fut consommé, Caracalla se réfugia dans le camp des prétoriens, accusant Géta de l'avoir forcé à prévenir par sa mort les complots que cet infortuné auroit formés contre ses jours. Il ajouta que, devenu seul maître de l'empire, il pourroit, selon son desir le plus ardent, les combler d'honneurs et de biens; et il augmenta d'abord de moitié la quantité de blé qu'on leur distribuoit chaque jour; ensuite il leur donna à chacun 2,500 drachmes attiques[2] (environ 2,300 fr. de notre monnoie actuelle). Ainsi fut dissipé en un seul jour, et pour faire oublier un fratricide, le trésor immense qu'avoit formé Sévere par son économie et par la confiscation des biens de tant d'innocents immolés à son avarice. Dans le sénat, Caracalla osa avouer son crime. Il prétendit le faire excuser par l'exemple de Romulus, et pardonner, dit-on, en déifiant Géta[3]. Mais il poursuivit et fit mourir tous ceux qui avoient été ou que l'on soupçonnoit d'avoir été attachés à ce prince. Les historiens s'accordent à porter à vingt mille le nombre de ces malheureux, parmi lesquels on compte le célebre jurisconsulte Papinien, préfet du prétoire, que l'empereur avoit pressé de lui composer un discours pour excuser son crime devant le peuple, et qui avoit répondu à ses pressantes sollicitations, « Il est plus « difficile d'excuser un parricide que de le commettre, et c'est

(1) Lib. LXXVII, 23.

(2) Herod., IV, 8.

(3) Ce fait sera discuté dans la vie de Géta.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Pl. XLIX.

« commettre un second parricide que de flétrir la mémoire d'un « innocent à qui on a ôté la vie. » De ce nombre fut encore le fils de l'empereur Pertinax, qui, entendant donner à Caracalla les surnoms de Sarmatique et de Partique, y ajouta celui de Gétique, par allusion à Géta et aux Getes (les Moldaves).

Les remords, dont les furies n'étoient aux yeux des païens instruits que le symbole, vengerent l'humanité outragée, et déchirerent l'ame du criminel que les lois ne pouvoient atteindre. Des songes affreux, des spectres ensanglantés, troublerent son sommeil, et détruisirent sa santé; en vain immola-t-il des victimes dans les temples les plus célebres de l'empire, en vain eut-il recours aux plus habiles magiciens, rien ne put rendre le calme à son esprit. Pour faire diversion à ses angoisses, il ne cessa, jusqu'à sa mort, de répandre le sang humain.

Saint Augustin[1], que sa charité pour les hérétiques doit faire comparer à Fénélon, a donné de grands éloges à l'acte solennel par lequel Caracalla déclara citoyens romains tous ses sujets de condition libre. Au premier coup d'œil on peut regarder cet acte comme le résultat d'une noble philanthropie; mais voici comment Dion, sénateur sous Caracalla, l'a jugé. « Il dépouilla, dit-il, « tout l'univers pour enrichir les soldats, ou pour revendre ses « dépouilles... Outre les impôts qu'il créa, il exigea le dixieme « (au lieu du vingtieme, que l'on payoit auparavant) des esclaves « que l'on affranchissoit, des héritages que pouvoient recueillir « certaines personnes, et de toute espece de donation; car il « avoit aboli, et le droit d'hériter de ceux qui étoient morts in- « testats et les privileges reconnus par les lois en faveur de ceux « qui héritoient de leurs proches parents. C'est pourquoi il ac-

(1) *Civit.*, V, 17.

« corda le droit de cité à tous ceux qui faisoient partie de l'em-
« pire romain; en apparence pour relever leur condition, mais
« en réalité pour augmenter les profits du fisc, car les étrangers
« ne payoient presque aucun de ces impôts. »

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Pl. XLIX

Comme il répandoit dans l'armée, avec une profusion inouie, les trésors de l'empire, Julia lui en fit des reproches, et l'assura qu'aucuns moyens, justes ou injustes, ne pourroient lui en faire recouvrer de nouveaux : « Soyez sans inquiétude, ma « mere, lui répondit-il; je ne manquerai jamais d'or tant que « j'aurai mon épée[1]. »

Aux exactions et aux cruautés de Caracalla se mêloient des actes de folie habituelle qui déceloient le dérangement de son esprit. Il avoit conçu pour Alexandre et pour tout ce qui pouvoit rappeler ce roi célebre une affection qui l'occupoit tout entier. Il avoit rempli la ville et les camps de ses statues; il avoit créé une phalange macédonienne qu'il commandoit, revêtu d'une armure pareille à celle du héros. Il l'appeloit l'Auguste de l'Orient. Le sénat reçut un jour une lettre de Caracalla qui lui apprenoit que l'esprit d'Alexandre étoit entré dans son corps pour y vivre le nombre d'années qui lui avoient manqué. Enfin Hérodien[2] assure qu'il avoit fait peindre des figures sur lesquelles on voyoit réunis les portraits du fils de Philippe et celui du fils de Sévere.

Cette idolâtrie ridicule pour le nom d'Alexandre ne préserva pas les habitants de la ville que ce roi avoit fondée en Egypte des fureurs de Caracalla. Cet insensé vouloit se venger des railleries que les Alexandrins, légers et enclins à médire, s'étoient permises sur ses folies, et principalement sur le meurtre de Géta[3].

(1) Dio, LXXVII, 10. (2) Lib. IV, 8, 4. (3) Dio, LXXVII, 22.

Chap. VII. Septime Severe et sa famille. Pl. XLIX.

Il cacha le but de son voyage, et dit qu'il avoit une grande envie de les connoître. Arrivé, l'an 216, dans les fauxbourgs, il reçut avec des marques de bienveillance et fit manger à sa table les principaux habitants qui étoient venus au-devant de lui avec les objets de leur culte les plus révérés. Après le repas, il leur fit ôter la vie; ensuite, ayant ordonné aux citoyens de se renfermer dans leurs maisons, il ordonna un massacre général. Le nombre des morts fut si grand, qu'il n'osa le faire connoître au sénat, et qu'il lui écrivit seulement qu'il importoit peu de savoir leur nombre et leur qualité, parcequ'ils avoient tous mérité ce funeste sort. Il ajoutoit qu'il étoit resté, pendant ce massacre, exempt de souillure dans le temple de Sérapis. Cependant il en avoit été le témoin, et il l'avoit dirigé par ses ordres, de ce temple, où il immoloit des victimes pour obtenir le calme de l'esprit et la santé, et où il avoit consacré le glaive, instrument de son fratricide.

Caracalla avoit préludé à cette horrible trahison par celles dont furent victimes Abgare, roi de l'Osrohene, ami des Romains, et le roi de l'Arménie, Vologese. Après les avoir attirés à sa cour sous différents prétextes, il les fit charger de fers. Mais il n'obtint pas de cette perfidie tout le succès qu'il s'étoit promis; s'il s'empara de l'Osrohene, il ne put vaincre les Arméniens, et depuis ces actes de perfidie une défiance générale le rendit l'objet de la haine publique.

Macrin, préfet du prétoire, vengea l'univers irrité: il l'étoit personnellement des railleries que lui adressoit chaque jour la bête féroce de l'Ausonie (c'est ainsi qu'un oracle avoit désigné Caracalla), et des reproches qu'il lui faisoit sur sa prétendue lâcheté. Voyant éloigner de la cour, sous différents prétextes, tous ses amis, il craignit que l'on ne cherchât à prévenir son ressentiment, il résolut de tuer le monstre. Le 8 d'avril 217,

Caracalla, allant à Carrhes, en Mésopotamie (aujourd'hui Harram), avec un cortege peu nombreux, pour offrir des sacrifices au dieu Men (symbole de la lune dans l'Orient), descendit de cheval pressé par quelques besoins. A la faveur de cette circonstance, Martial, un des trois conjurés, excité par Macrin, se jeta sur lui, et le poignarda. Caracalla périt ainsi, après six ans de regne, âgé de vingt-neuf ans. Ses restes furent rapportés à Rome, et déposés dans le tombeau des Antonins. Le récit des évenements qui suivirent la mort de Caracalla prouve à quel degré d'avilissement étoit tombé le sénat. «Tous les sénateurs, «dit l'historien Dion[1], qui en étoit un, et tous les particuliers, «hommes et femmes, le haïssoient mortellement, de sorte qu'ils «outrageoient sa mémoire en paroles et en actions. Cependant «le sénat ne le nota pas d'infamie, parceque les soldats, n'ob-«tenant pas sur-le-champ la paix et le repos qu'ils avoient es-«pérés, ni des largesses aussi grandes que leur en distribuoit «Antonin, le regretterent, et solliciterent son apothéose. Un «sénatus-consulte répondit à leurs vœux.» «De sorte que, dit «Spartien[2], le plus cruel des hommes, et, pour tout dire en un «seul mot, un parricide, un incestueux, l'ennemi de son pere, «de sa mere, et de son frere, fut mis au rang des dieux par «Macrin, son assassin, qui redoutoit les soldats et sur-tout les «prétoriens.»

CHAP. VII. Septime Severe et sa famille. Pl. XLIX.

Sévere l'avoit contraint à épouser Plautille, fille de son favori Plautien, qu'il fit mourir, la premiere année de son regne, avec la fille dont elle l'avoit rendu pere.

Caracalla étoit d'une taille médiocre, avoit un air sombre et farouche: il affectoit de pencher la tête d'un côté, pour imiter

(1) Lib. LXXVIII, 9. (2) Cap. XI.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Pl. XLIX N° 1

Alexandre, et de froncer ses sourcils, parcequ'on lui avoit dit que par ce moyen son regard inspiroit la crainte et l'effroi.

Les portraits de Caracalla et ses médailles sont très nombreux; mais celles-ci sont les dernieres de cette précieuse suite de bronzes qui, depuis Auguste, disputent pour la beauté du travail et la perfection des ressemblances, le premier rang aux pierres gravées. Celles de Caracalla l'ont fait reconnoître dans le superbe buste de la collection des Farnese (aujourd'hui à Naples), dans celui du musée royal, n° 51, dont on voit ici la face sous le n° 1 de la planche XLIX. Le regard farouche et le mouvement de la tête rappellent le soin qu'il apportoit à se donner l'air terrible, et à imiter Alexandre, dont la tête étoit inclinée. Il porte la chlamyde impériale (le *paludamentum*) sur la cuirasse.

N° 3, 5, et 4. On voit sous le n° 3 un beau médaillon de bronze sur lequel paroit le buste de Caracalla, âgé de neuf ans, la tête nue, avec la légende M*arcus* AVREL*ius* ANTONINVS CAES*ar,* qui est continuée sur le revers, SEVERI AVG*usti* PII FIL*ius*. Ce médaillon a été frappé en 197, année où le jeune César fut admis dans tous les colleges sacerdotaux; ce qui est exprimé par les instruments de sacrifice qui en forment le type. Le buste de Caracalla est couronné de lauriers sur les deux médailles de bronze des n° 5 et 4. La légende, M*arcus* AVREL*ius* ANTONINVS PIVS AVG*ustus,* est commune aux deux médailles; seulement on lit de plus sur la seconde GERM*anicus*. Revers de la premiere, Caracalla et Géta debout se donnant la main; au milieu d'eux, Sévere debout devant un autel. Légende, PONTIF*ex* TR*ibunitia* POT*estas* XIII. COS. (*consul*) XIII. Revers de la seconde, Esculape debout, Télesphore, et un globe à ses pieds; légende, P*ontifex* M*aximus* TR*ibunitia* P*otestas* XVIII IMP*erator* COS. (*consul*) IIII. P*ater* P*atriæ*. Elle rappelle les sacrifices que l'em-

pereur offrit en grande pompe à Esculape pour obtenir la santé et le repos d'esprit. CHAP. VII. Septime Severe et sa famille. Pl. XLIX

Le n° 2 présente un médaillon en marbe de Caracalla qui a fait partie de la collection de son éminence le cardinal Fesch. Il est exécuté en demi-relief, mais d'un travail excellent. L'empereur est représenté à l'âge de vingt ans environ, et avant qu'il eût pris l'habitude de pencher la tête, comme le faisoit le vainqueur de Darius.

Ce que nous savons de PLAUTILLE, épouse de Caracalla, est presque entièrement relatif à son pere Plautien, favori de Sévere, que j'ai fait connoître dans la vie de cet empereur. Aussi ambitieux que Séjan, ce favori parvint à faire épouser sa fille Plautille à Caracalla. On a proposé quelques doutes sur l'année où ce mariage fut célébré; mais Eckhel[1] a montré que ce fut l'an 202 (955 de Rome). «Plautien, dit l'historien Dion[2], auteur «contemporain, lui donna une dot qui auroit pu suffire pour «marier cinquante reines.... Il réduisit secrètement à l'état d'eu-«nuques cent citoyens libres, enfants, jeunes, et même des peres, «pour servir sa fille et pour l'amuser comme musiciens.» Caracalla, qui supportoit avec chagrin les hauteurs du favori, n'épousa Plautille qu'avec répugnance, ne la rendit mere que d'une fille; et il s'éloigna d'elle dès les premiers jours du mariage[3]. Il la menaçoit souvent de la faire mourir, ainsi que son beau-père. De sorte qu'il vit avec satisfaction Sévere, après le meurtre de Plautien, l'an 203, exiler en Sicile la fille et la petite-fille de ce favori. Plautille y fut traitée d'abord avec humanité; mais bientôt, ayant été transportée dans l'île de Lipari, selon Dion, elle

(1) *D. N. V.*, VII, 180. (2) Lib. LXXV, 14; LXXVI, 1. (3) Herod., III, 35, 43.

CHAP. VII Septime Sévere et sa famille. Pl. XLIX.

y vécut dans les privations et les alarmes. Enfin Caracalla ajouta au meurtre de Géta celui de sa propre épouse, qu'il fit mourir avec sa fille l'an 212 (965 de Rome).

Dion dit[1] que Plautille étoit d'une impudence extrême.

N° 7. Les fouilles exécutées dans les ruines de Gabies en 1792, par les ordres du prince Marc-Antoine Borghese, ont fait découvrir le buste de Plautille du n° 7, qui est placé dans le musée royal sous le n° 336. Les médailles de l'impératrice n'ont laissé aucun doute sur la ressemblance de ce portrait, qui a été trouvé avec ceux de deux des princes de la famille de Septime Sévere, dans l'Augusteum de Gabies[2].

N° 8. La coiffure volumineuse que porte Plautille sur les médailles, et la réunion des sourcils, ont aidé à la reconnoître dans le buste précédent et dans celui du n° 8. Celui-ci, qui est d'un beau travail, faisoit partie de la collection de son éminence le cardinal Fesch: c'est un médaillon de marbre en demi-relief.

N° 6. La médaille de bronze du n° 6 justifie l'attribution de deux bustes à Plautille. On voit d'un côté sa tête avec une coiffure volumineuse, et la légende PLAVTILLA · AVGVSTA. Revers: VENVS · VICTRIX · S · C. (Vénus) *victorieuse,* debout, demi-nue, tient une pomme de la main droite, et une palme de la gauche, qui est appuyée sur un bouclier; debout à ses côtés un petit amour ailé tient un casque.

§. 3. GÉTA, EMPEREUR.

La fin déplorable de Géta, poignardé dans les bras de sa mere par son frère Caracalla, excite un intérêt si vif pour ce jeune

(1) Lib. LXXVI, 3. (2) *Monum. Gab.*, tav. XXII.

prince, que l'on recherche avec plus d'empressement tout ce qui peut faire connoître son caractere. Il paroît qu'après quelques légers désordres reprochés à son enfance, et qu'il fit bientôt oublier, il développa les sentiments les plus généreux et les plus opposés à la sévérité cruelle de son père, et à la froide cruauté de son frere. Sévere[1], poursuivant les derniers partisans de Niger et d'Albin, dit à ses fils: «Je vous délivre de vos ennemis.» Caracalla en témoigna de la joie, et proposa même d'étendre ces rigueurs à leurs enfants. Mais Géta, à peine sorti de l'enfance, demanda si le nombre de ces infortunés étoit grand, et s'ils avoient des parents. Sur la réponse affirmative de Sévere, il lui dit: «Il y aura donc beaucoup plus de personnes affligées que «de personnes satisfaites de notre victoire.» S'adressant ensuite à Caracalla, «Vous qui ne pardonnez à personne, vous pouvez «aussi tuer votre frère!»

Chap. VII
Septime Sévere et sa famille.
Pl. XLVIII.

Lucius Publius Septimius Géta naquit, selon Tillemont[2], l'an de Rome 942, 189 de l'ere vulgaire (il y a quelques doutes sur cette date, que l'on avance d'une année), de Septime Sévere et de Julia Domna. Lucius étoit le prénom de son pere, et Publius Septimius Géta étoient les noms de son oncle ou de son aïeul paternel. Sévere lui donna le titre de César l'an 198, en déclarant Auguste son aîné Caracalla. Revêtu de la dignité suprême, celui-ci ne se contraignit plus; il laissa paroître en toute occasion la haine qu'il avoit conçue pour son frere dès sa plus tendre enfance. Les ames d'Etéocle et de Polynice sembloient animer Caracalla et Géta[3]. En vain Sévere et leur mere Julia Domna faisoient-ils chaque jour tous leurs efforts pour les réconcilier, les flatteurs et les valets attisoient le feu de la discorde, cherchant

(1) Spart., *Get.*, IV. (2) Tom. III, p. 450. (3) Herod., III, 23.

Chap. VII
Septime Sévere et sa famille.
Pl. XLVIII

à complaire chacun à celui des deux de qui il attendoit sa fortune.

Enfin Sévere, soit par esprit de justice, soit pour mettre un terme aux persécutions que Caracalla, devenu tout puissant en recevant le titre d'Auguste, faisoit essuyer à Géta, déclara celui-ci Auguste, c'est-à-dire égal en puissance à son frère, l'an 209 (962 de Rome), selon Eckhel[1]. Mais il fournit un nouvel aliment à la haine jalouse de l'impie Caracalla. La mort de Sévere, arrivée l'an 210, détruisit tous les obstacles qui pouvoient en retarder les effets.

Pendant le voyage que firent les deux frères pour rapporter à Rome les cendres de leur père, ils ne mangerent et ils ne logerent jamais ensemble, crainte du poison[2]. Arrivés dans la capitale, ils habiterent le palais impérial, mais après l'avoir divisé en deux parties entièrement distinctes. Rome et le reste de l'empire furent aussi divisés d'affection, et s'attacherent à l'un ou à l'autre des deux empereurs. Malgré la défiance habituelle de Géta, il fut trompé par Caracalla, qui l'avoit fait inviter par leur mere à se rendre chez elle, pour y terminer leurs querelles. A peine y fut-il entré, que Caracalla appela des centurions qu'il avoit apostés et qui s'élancerent sur son malheureux frere. Celui-ci se jeta dans les bras de Julia Domna, où Caracalla le poignarda l'an 212 (965 de Rome). Il blessa même cette mere infortunée. Géta étoit âgé de près de vingt-trois ans.

Au bruit de ce fratricide, les prétoriens s'agiterent vivement; ils aimoient Géta, dont le caractere noble et doux lui avoit concilié l'affection générale. Ils s'apprêtoient même à venger sa mort, lorsque Caracalla accourut dans leur camp, accusa son frere des

(1) *D. N. V.*, VII, 230. (2) Herod., IV, 1.

plus noirs complots, et dit qu'il avoit été forcé de le prévenir par une juste punition. Il promit aux soldats des sommes immenses; alors ceux-ci le reconnurent seul empereur, et déclarerent Géta ennemi de l'empire. Le sénat, intimidé par la présence des militaires, fit la même déclaration; loin de lui décerner les honneurs de l'apothéose, comme l'ont assuré quelques auteurs [1], sans autre fondement qu'un jeu de mots de Spartien [2], historien peu exact. La haine de Caracalla ne fut pas assouvie par la mort de Géta; il fit mourir non seulement ses amis, mais encore ceux qui avoient écrit ou prononcé son nom; de sorte que les poëtes n'osoient plus donner aux esclaves, dans leurs comédies, leur nom ordinaire de Géta [3]. Il fit fondre ses monnoies, détruire ses statues, effacer son nom sur les monuments publics, comme on le voit sur plusieurs marbres, et entre autres sur l'arc de Sévere à Rome.

Chap. VII. Septime Severe et sa famille. Pl. XLVIII.

L'histoire ne donne aucune femme à Géta; elle se tait aussi sur son portrait, si ce n'est que Spartien dit qu'il étoit «naturellement beau.»

Malgré l'acharnement avec lequel Caracalla fit détruire les portraits de Géta, nous possédons un grand nombre de ses médailles, qui lui ont fait attribuer par Visconti [4] un buste du musée royal, n° 77. On en voit ici la face et le profil sous les n° 6 et 7. La rareté des bustes de ce prince ne fait pas le seul mérite de celui-ci; le travail est très beau, et la conservation parfaite: il est plus grand que nature; et le marbre dont il est fait ressemble à l'ivoire; c'est celui que nos sculpteurs appellent marbre de Paros; sa ressemblance avec l'ivoire rappelle le *corolíticos* de Pline [5]. Ce

N° 6 et 7.

(1) Eckhel, *D. N. V.*, VII, 134.
(2) *In Get.*, II.
(3) Dio, LXXVII, 12.
(4) *Monum. Gab.*, tav. IV.
(5) Lib. XXXVI, 8.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Pl. XLVIII.

précieux buste fut trouvé, en 1792, dans les ruines de Gabies, avec ceux de Sévere, de Caracalla, etc.

On a long-temps attribué à Géta une cornaline de la collection des Farnese, conservée à Naples (à Capo-di-monte); mais elle représente Hadrien, et on la trouve dessinée dans cet ouvrage avec les autres portraits de cet empereur.

N° 5. La ressemblance du buste de Gabies est justifiée par la médaille de bronze gravée ici sous le n° 5. Le portrait de Géta est bien dessiné; on lit autour de sa tête nue, SEPTIMIVS GETA CAES*ar*. Revers : Jupiter Sérapis debout avec le *modius* (mesure pour les grains), sur sa tête, dans un temple à deux colonnes; légende, IOVI SOSPITATORI (à Jupiter Sauveur) S. C.

CHAPITRE VIII.

*SUCCESSEURS DE CARACALLA**.

Ici finit le second siecle de l'ere vulgaire, celui des Antonins, appelé avec justice l'âge d'or de l'empire romain. Le précédent, celui des douze Césars, peut être appelé l'âge de bronze, à cause de quelques bons princes dont les regnes se sont trouvés placés entre ceux de plusieurs monstres, nés pour être les fléaux du genre humain. Le troisieme siecle de l'ere vulgaire doit, pour achever cette peinture morale, porter le surnom d'âge de fer. Tous les maux en effet vinrent fondre sur l'empire romain. Les armées élisoient toutes des empereurs; on vit plus de vingt généraux revêtus à-la-fois de la pourpre impériale. Le sénat n'eut aucune part aux élections; devenu l'instrument passif de la milice, à peine lui demanda-t-on quelquefois la confirmation des choix faits dans des contrées éloignées. Les barbares, soudoyés, appelés même par les compétiteurs à l'empire, pillerent et envahirent de riches provinces. Pl. I.

Dion[1], écrivain contemporain, trace le tableau suivant des armées romaines: « Une autre guerre, non une guerre étrangere, « mais une guerre intérieure, vint déchirer l'empire, car non « seulement les soldats supportoient avec peine la honte de leur « défaite; mais, ce qui est bien plus fâcheux, devenus par leur

(*) Mes guides, dans ce chapitre, sont les mêmes que ceux des chapitres précédents.

(1) Lib. LXXVIII, 28, 27.

Chap. VIII Successeurs de Caracalla Pl. I.

«vie dissolue étrangers à toute discipline, ils n'exécutoient qu'à «regret les travaux militaires, et ils répugnoient à reconnoître «pour chef un homme qui commandât avec autorité : attentifs «uniquement à se partager des largesses immenses, ils avoient «en horreur tout ce qui forme et occupe le soldat.... De là vint «(avoit déja dit l'historien) que l'empereur, n'osant entreprendre «une guerre avec des armées indisciplinées, acheta la paix, non «seulement par un tribut payé au roi ennemi, mais encore en «répandant l'or parmi ses courtisans.» Ces paix, chèrement achetées furent toujours de courte durée; et les impôts allerent sans cesse en croissant, jusqu'à la ruine de l'empire.

Ces temps de calamité sont l'époque du chaos de l'histoire. «Rarement, dit l'historien de ce siecle[1], les écrivains ont rempli «la difficile tâche de peindre avec vérité ceux qui n'ont été ap-«pelés tyrans que par l'effet des victoires de leurs heureux ri-«vaux. Il faut pour les connoître recourir aux annales et aux «monuments. Ce qu'ils ont fait de grand est ravalé dans les «écrits du temps; le reste de leurs actions est passé sous silence. «On met peu de soin à connoître leur origine et leur vie; c'est «assez de raconter leur présomption, la guerre dans laquelle ils «ont été vaincus, et leur fin honteuse.... Il est difficile d'écrire «l'histoire de ceux d'entre eux qui n'ayant pas régné, ou qui «n'ayant pas été reconnus par le sénat, ou qui ayant été bientôt «mis à mort, n'ont pu acquérir quelque degré de célébrité[2].»

§. 1. MACRIN, EMPEREUR.

On ne peut donner une idée plus exacte de Macrin qu'en rapportant ce que Dion[3], sénateur à cette époque, dit des senti-

(1) Spart., *in Pesc.*, I. (2) Ibid., IX. (3) Lib. LXXVIII, 18.

ments du sénat, lorsqu'il apprit que les troupes avoient élu empereur ce préfet des prétoriens. «Livrés à la joie que leur causoit la mort de la bête féroce (Caracalla), les sénateurs ne «pouvoient s'occuper de la bassesse de Macrin, et ils le reconnurent volontairement pour empereur. Ils pensoient alors «beaucoup moins à celui auquel ils devoient obéir qu'à celui «dont la tyrannie avoit cessé, trouvant qu'ils avoient plus à «espérer du premier maître que le basard leur donneroit.»

Dion et Hérodien, auteurs contemporains, sans trop élever Macrin, lui accordent quelques vertus, telles que l'amour de la justice et le desir de rétablir la discipline militaire. Capitolin, qui n'écrivoit que sous Constantin, prête tous les vices à Macrin; mais l'historien d'Elagabale, Lampride [1], nous apprend que cet odieux empereur répandit les calomnies les plus affreuses contre Macrin, à qui il avoit arraché le diadême, et contre son fils Diaduménien. Il ajoute même que quelques historiens furent obligés de les insérer dans leurs écrits. On doit donc s'attacher de préférence aux témoignages de Dion et d'Hérodien. Ce n'étoit point assez pour ces lâches tyrans d'ôter la vie à leurs prédécesseurs, ils s'efforçoient encore de leur ravir l'estime de la postérité!

Marcus Opelius Macrinus, ou Opilius, naquit en Afrique, dans le pays appelé aujourd'hui le royaume d'Alger, l'an 164 (917 de Rome), dans la derniere classe. Il se fit connoître à Rome par son habileté dans l'administration; et Plautien, tout puissant sous Sévere, lui confia l'intendance de ses nombreux revenus. Caracalla le créa avocat du fisc, et bientôt après préfet des prétoriens, lorsque le célebre jurisconsulte Papinien fut disgracié. Dion [2] assure qu'il remplit avec équité les fonctions de cette

(1) *In Heliog.*, VIII. (2) Lib. LXXVIII, 11.

Chap. VIII. Successeurs de Caracalla. Pl. I.

charge, dont une des principales étoit de juger en dernier ressort les procès les plus importants. Il suivit dans la guerre des Parthes Caracalla; mais il conservoit un vif ressentiment des railleries que cet empereur lui adressoit sur son défaut de courage; et il haïssoit ce prince, parcequ'il le menaçoit souvent de le faire mourir. Il saisit la première occasion de se venger. Ayant vu dans les lettres dont Caracalla, occupé à conduire des chars, l'avoit chargé de lui faire l'extrait, un avis de Maternianus, qui rapportoit les prédictions des devins favorables à Macrin, il résolut de prévenir la colere du tyran, qui l'auroit condamné à mort uniquement à cause de ces prédictions. Macrin gagna deux tribuns, dont un assassina Caracalla le huitieme jour d'avril de l'an 217.

Les soldats cherchèrent un successeur à Caracalla pendant deux jours, et Macrin évita de se montrer pour n'être pas soupçonné de complicité avec les assassins. Mais il faisoit agir ses amis auprès des chefs, et il promettoit de grandes largesses aux soldats. Ceux-ci se déciderent enfin; et le 11 d'avril, anniversaire de la naissance de Sévere, ils donnerent pour successeur à son fils Caracalla le meurtrier de ce même fils. Pour signaler son avénement au trône, Macrin distribua l'or parmi les soldats, rappela les exilés, déclara nuls tous les actes de son prédécesseur; et fit brûler publiquement une grande quantité de poisons, que celui-ci avoit recueillis, pour être délivré secrètement de ceux dont il desiroit la mort[1]. Ensuite le titre de César, donné par les soldats à Diaduménien, fils de Macrin, leur procura de nouvelles largesses. Le pere prit aussi le nom de Sévere.

Macrin écrivit enfin au sénat pour lui annoncer son élection

(1) Dio, LXXVIII, 6.

et l'élévation de son fils, et il en reçut la confirmation pour les motifs que j'ai déja exposés. Cependant les soldats qui avoient été attachés à Caracalla, et qui étoient affligés de n'avoir plus pour souverain un Antonin, demandoient à grands cris son apothéose. Macrin fut donc forcé de mettre au rang des dieux celui qu'il avoit fait assassiner; mais, pour éloigner tout soupçon et pour satisfaire la milice, il donna à son fils le nom d'Antonin. Il auroit agi avec plus de sagesse s'il se fût rendu sur-le-champ à Rome, où il étoit desiré, soit parcequ'on abhorroit la mémoire de Caracalla, soit parceque Macrin y jouissoit d'une bonne réputation. Il fit la guerre aux Parthes et aux Arméniens; mais avec si peu de vigueur, que l'on ne put méconnoître sa timidité naturelle. Son séjour à Antioche de Syrie, où il se hâta de revenir, fut marqué par les excès de toute sorte, et par une sévérité outrée contre les soldats coupables, qu'il faisoit décimer et livrer aux bourreaux. Leurs compagnons, honteux d'avoir été repoussés par les Parthes, irrités par les punitions, regrettant Caracalla, qui les avoit enrichis, et connoissant l'auteur de sa mort, prêterent l'oreille aux sollicitations de Maesa, en faveur de son petit-fils Elagabale. Celui-ci étoit arrière-neveu de Julie, l'épouse de Caracalla; et Maesa, qui étoit sœur de Julie, disoit même qu'Elagabale étoit fils naturel de cet empereur. Les soldats lui ceignirent le diadême à Emese (aujourd'hui Hems sur l'Oronte), le 16 mai 218.

A la premiere nouvelle d'un événement aussi imprévu, Macrin parut plus étonné qu'inquiet. Il envoya contre les rebelles Julianus, un des préfets du prétoire, avec un corps de troupes, qui abandonna son chef et se rangea du parti d'Elagabale. Macrin sortit alors d'Antioche, se rendit à Apamée, où campoit un autre corps d'armée, qu'il harangua. Il déclara ennemis de l'empire

Chap. VIII. Successeurs de Caracalla. Pl. L.

Elagabale, son cousin Alexandre (qui fut depuis empereur), leurs meres, et leur aïeule Maesa; il proclama Auguste Diaduménien son fils, et il prit occasion de cette promotion pour accorder de nouvelles largesses aux soldats. Ensuite, loin de marcher en personne contre Elagabale, ou de l'attendre à Apamée, près d'Emese, il se renferma dans Antioche; mais l'ennemi l'obligea d'en sortir pour livrer la bataille qui décida de son sort. Vaincu, il rentra dans Antioche, comme s'il eût été vainqueur; il envoya cependant son fils au roi des Parthes, quitta les ornements impériaux, s'enfuit à travers l'Asie, et fut arrêté près de Byzance par les soldats qu'Elagabale avoit envoyés à sa poursuite. Arrivé dans la Cappadoce, il s'élança du char sur lequel on le traînoit prisonnier, se brisa l'épaule, et fut tué sur-le-champ, l'an 218. Macrin étoit alors âgé de cinquante-quatre ans, et il avoit régné quatorze mois. Son fils éprouva le même sort; Nonia Celsa l'en avoit rendu père.

N° 1, 2, 3, et 4. Le regne de Macrin fut très court; et il n'habita point Rome pendant son regne; c'est pourquoi ses portraits sont fort rares. On voit dans le musée du Vatican une statue héroïque que Visconti [1] lui attribue d'après ses médailles. Les n° 1 et 2 de la planche L en présentent la face et le profil. La villa Albani renferme un buste précieux de Macrin qui a fait pendant quelque temps portion du musée français, sous le n° 160. On en voit ici la face et le profil sous les n° 3 et 4.

N° 5 et 6. La ressemblance de la statue du Vatican est prouvée par les têtes couronnées de laurier qui sont gravées sur les médailles de grand bronze des n° 5 et 6. On lit autour de ces deux têtes IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* OPEL*ius* SEV*erus* MACRINVS

(1) *Statue*, tom. III, tav. 12.

AVG*ustus;* autour de Jupiter, qui sert de type au revers de la première, PONTIF*ex* MAX*imus* TR*ibunitia* P*otestas* P*ater* P*atriæ* S. C.; enfin, autour d'une figure panthée, qui tient le caducée de la paix et la corne de l'Abondance, la même légende, avec le mot COS (*consul*) avant les sigles P. P.

Chap. VIII Successeurs de Caracalla. Pl. L.

§. 2. DIADUMÉNIEN, EMPEREUR.

Diaduménien, fils de Macrin et de Nonia Celsa, naquit l'an 208 (961 de Rome)[1]. Le titre de César et le nom d'Antonin, que lui donna son pere, l'an 217, en montant sur le trône, le firent connoître des soldats, qui furent frappés de sa beauté. Mais, si l'on en croit l'auteur de sa vie, Lampride, son mauvais naturel devoit le faire haïr: au reste Dion et Hérodien, auteurs contemporains, ne le peignent pas avec d'aussi noires couleurs. A l'époque où les soldats élurent Elagabale empereur, Macrin nomma son fils Diaduménien, Auguste; et le sénat étoit près d'approuver ce choix, lorsqu'il apprit la mort du pere et du fils. De là vient qu'aucune médaille romaine ne donne à Diaduménien le titre d'Auguste, et que des écrivains anciens ont douté même s'il l'avoit porté[2]. Ce jeune homme fut envoyé auprès du roi des Parthes par son pere, Macrin, qui avoit été vaincu près d'Antioche par l'armée d'Elagabale; mais il fut atteint dans sa fuite et tué par des partisans du vainqueur, l'an 218, à peine âgé de dix ans.

On n'a de véritable portrait de Diaduménien que sur ses médailles. On en voit ici une de grand bronze sous le n° 7. Elle représente sa tête nue avec la légende M*arcus* OPEL*ius* N° 7.

(1) Dio, LXXVIII, 34. (2) Capitol., *Macr.*, II, 20.

Chap. VIII. Successeurs de Caracalla. Pl. L.

ANTONINVS DIADVMENIANVS CAES*ar*. Au revers : PRINC*eps* IVVENTVTIS S. C., avec le prince en costume militaire, tenant une enseigne et une haste; à sa gauche, deux enseignes.

CHAPITRE IX.

ÉLAGABALE ET SA FAMILLE.

Nous avons déja vu Pertinax et Macrin immolés par les soldats, à cause du noble projet qu'ils avoient formé de rétablir cette discipline militaire à laquelle Rome devoit l'empire du monde. Ce chapitre nous présentera encore une victime aussi noble, Alexandre Sévere, tombant sous les coups d'une milice corrompue, et pour le même motif. Il est presque toujours plus facile, et quelquefois aussi il est plus sage, de détruire pour recréer, que de réformer. Pl. LI.

Les têtes des empereurs, depuis Elagabale jusqu'à Constantin, c'est-à-dire pendant le troisieme siecle, sont remarquables par des cheveux presque rasés, et par la barbe, qui n'est rasée que sur les pommettes.

La coiffure des femmes de cette famille présente une forme particulière. On ne peut douter que cette coiffure ne fût composée, du moins en partie, de cheveux ajoutés, depuis la découverte d'une statue de Vénus à Préneste [1].

(1) J'en parlerai dans le paragraphe de Soémias, mere d'Élagabale, qu'elle représente. Elle porte une perruque de marbre amovible. Derrière la tête et sur la nuque d'un buste de Mamée, conservé aussi au Vatican, le marbre se trouve creusé en deux endroits pour recevoir les morceaux qui représentoient les cheveux ajoutés. Cette disposition semble annoncer qu'il y avoit pour ces portraits des coiffures de rechange, comme pour les originaux; et que chaque jour on donnoit la même coiffure aux uns et aux autres.

Chap. IX. Elagabale et sa famille. Pl. LI.

Les femmes de la famille d'Elagabale prirent le nom de Julie, comme cet empereur avoit pris celui d'Antonin.

§. 1. ÉLAGABALE, EMPEREUR[1],

ET SES ÉPOUSES

JULIA CORNELIA PAULA, AQUILIA SEVERA, ET ANNIA FAUSTINA.

Quoique les Romains eussent encore présents à l'esprit les regnes affreux de Caligula, de Néron, de Domitien, de Commode, et de Caracalla, ce fut dans l'histoire d'Assyrie qu'ils chercherent un monstre couronné, Sardanapale, pour caractériser l'infame Elagabale; tant celui-ci avoit surpassé ses prédécesseurs en débauches et en prodigalités[2]!

Elagabale fut appelé, en naissant, Varius Avitus Bassianus, et il prit ensuite les noms de Marcus Aurelius Antoninus, pour faire croire qu'il étoit fils adultérin de Caracalla. Les premiers noms étoient ceux de son pere, de son aïeul, et de son bisaïeul maternel. Il étoit arriere-neveu de Julia Domna, par son aïeule Julia Maesa, sœur de cette impératrice. Il se trouvoit cousin d'Alexandre Sévere, fils de Mamée, la sœur de sa mere, Soémias. Elagabale naquit l'an 205 (958 de Rome) à Emese, ville de Phénicie célebre par le temple magnifique du dieu Elagabale, qu'elle renfermoit. A peine sorti de l'enfance, il en fut créé prêtre avec

(1) Le nom de cet empereur se trouve écrit le plus souvent *Héliogabale*, mot composé du nom grec du soleil et de la terminaison du syrien *Élagabale;* mais on a adopté depuis quelques années le dernier nom, d'après les médailles sur lesquelles on lit, SACERDOS DEI SOLIS ELAGAB*ali*, et SANCT*o* DEO SOLI ELAGABAL*o*.

(2) Dio, LXXIX.

son cousin Alexandre; et jamais peut-être il ne se fût élevé plus haut sans le secours de Maesa, son aïeule.

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LI.

Maesa, ayant vécu à la cour de Sévere, auprès de l'épouse de cet empereur, de Julia Domna, et se voyant ensuite renvoyée avec cette sœur, jeta les yeux sur son petit-fils Elagabale pour remonter avec lui sur ce brillant théâtre. Celui-ci, âgé de quatorze ans, avoit une taille avantageuse, de beaux traits, un air de douceur qui lui concilioit l'affection générale; sa beauté étoit encore relevée par l'éclat du magnifique costume qu'il portoit, en qualité de pontife du dieu Elagabale. Maesa avoit remarqué que les soldats de Macrin, campés aux environs d'Antioche, et qui venoient à Emese pour assister aux fêtes du dieu, étoient frappés de l'air de grandeur du jeune pontife, et avoient conçu de l'affection pour lui. Elle entretint ces dispositions favorables en donnant à entendre qu'il avoit pour pere Caracalla[1]; qu'il étoit le fruit d'une foiblesse de Soémias, sa mere, avec cet empereur, dont le nom leur étoit toujours cher, et qu'elle emploieroit ses grandes richesses pour le faire monter sur un trône qui lui appartenoit.

Les soldats, irrités de la sévérité de Macrin, se laisserent gagner. Alors Maesa conduisit dans le camp situé près d'Emese son fils, revêtu d'un manteau qu'avoit porté Caracalla dans son enfance, et le présenta comme le fils de cet empereur[2]. Le 16 mai 218, l'armée posa le diadême sur le front d'Elagabale, et lui donna les noms de Marc-Aurele Antonin, qu'avoit pris son prétendu pere. Macrin envoya contre ce rival un préfet du prétoire avec des troupes qui furent défaites, et lui-même fut vaincu près d'Antioche et tué dans sa fuite. Diaduménien, que

(1) Lampr., *Heliog.*, II; Dio, LXXVIII, 30; Herod., V, 4. (2) Dio, LXXVIII, 31.

Chap. IX. Élagabale et sa famille Pl. LI

son pere, Macrin, avoit déclaré Auguste, éprouva un sort aussi funeste; et Elagabale regna sans rival depuis le 7 juin 218, jour où il entra à Antioche en vainqueur[1].

Il écrivit au sénat une lettre remplie de calomnies contre Macrin, promettant cependant de ne jamais poursuivre ceux qui avant la mort de cet empereur avoient agi ou écrit contre lui, Elagabale. On assure qu'il tint sa promesse; mais l'on a remarqué aussi que c'étoit la seule bonne action qu'il ait faite pendant les trois années de son regne. Il en signala le commencement en poignardant Gannys, l'ami de sa mere et de son aïeule, le soutien de son enfance, celui qui avoit le plus contribué à son élévation, et qui lui donnoit de sages conseils. Arrivé à Rome en 219, et la premiere fois qu'il entra dans le sénat, il voulut qu'on invitât son aïeule à y siéger auprès des consuls; elle donna son avis et remplit toutes les autres fonctions des sénateurs. Livie et Agrippine, malgré leur puissance et leur ambition, n'avoient jamais eu tant d'audace; et jamais on ne vit un pareil exemple après Elagabale. Celui-ci conduisoit toujours Maesa avec lui, non seulement au sénat, mais aussi dans le camp des prétoriens; et sa mère Soémias créa un sénat de femmes, où elle rendoit des décrets

(1) Une inscription trouvée vers la fin du dernier siecle, en creusant les fondations de la sacristie de Saint-Pierre de Rome, et relative aux freres Arvales (association religieuse), nous apprend que le 12 juin on connoissoit à Rome la victoire du 6 juin, remportée par l'armée d'Élagabale près d'Antioche de Syrie. Ces deux villes étoient séparées par quinze degrés de longitude, environ trois cents lieues moyennes, ce qui fait cinquante lieues par jour. On s'étonnera moins de cette vitesse extraordinaire si l'on se rappelle que les anciens employoient, pour faire parvenir les nouvelles, des relais sur la terre, et des signaux de feu sur les îles situées dans la mer Égée et la mer Ionienne (l'Archipel et l'Adriatique). Eckehl (*Doctr. Numism. Vet.*, VII, 247) rapporte cette inscription, dans laquelle on lit *pridie* Idus *Iul;* ce qui donneroit un mois d'intervalle, et par conséquent n'apprendroit rien d'extraordinaire : c'est évidemment une faute d'impression, et l'on doit lire *pridie* Idus « I*un*, « la veille des ides de juin. »

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LI.

sur le costume de son sexe, et sur tous les objets frivoles dont il s'occupe ordinairement.

Au mépris des Romains pour l'auteur de ces folies succéda bientôt une haine profonde, lorsqu'ils le virent profaner les objets de leur culte. Prêtre du dieu Elagabale, l'empereur, qui en prenoit le titre sur ses monnoies, voulut faire de sa divinité le premier des dieux de tout l'univers. C'étoit une pierre noire arrondie par le bas et terminée en cône[1]. il bâtit donc auprès du palais des empereurs un temple superbe, dans lequel Il fit transporter Elagabale, le feu de Vesta, la statue de Cybele, les boucliers (*ancilia*) sacrés de Mars, le *palladium*, demeuré jusqu'alors invisible, enfin la célebre divinité de Carthage, Céleste, que l'on croyoit représenter la lune[2]. Non content d'une réunion aussi bizarre, il imagina bientôt de faire épouser Céleste par Elagabale, image du soleil; et il obligea même tous les sujets de l'empire à faire les frais de ce mariage ridicule.

Toutes les actions de cet empereur furent des actes de cruauté, de démence, ou de débauche outrée. Son aïeule, Maesa, n'ayant pu y mettre un frein par ses remontrances, prévit le sort funeste qui le menaçoit, et travailla à s'assurer, ainsi qu'à sa famille, un avenir moins malheureux. Elle parvint à lui persuader qu'il devoit associer à l'empire son cousin Alexandre. Elagabale le conduisit au sénat, accompagné de Maesa et de Soémias. Là il annonça que son dieu Elagabale lui avoit ordonné d'adopter son cousin (quoique celui-ci fût moins âgé que lui seulement de quatre ans), de lui donner le nom d'Alexandre; et il le déclara César et consul pour l'année suivante. Après cet acte solennel, il

(1) Cette pierre, les bætiles, et d'autres pierres adorées dans l'Orient, étoient probablement des *aérolithes*, c'est-à-dire des pierres tombées de l'atmosphere.

(2) Lampr., *Heliog.*, III.

Chap. IX. Elagabale et sa famille Pl. LI.

voulut engager le jeune prince à partager ses folies et ses débauches; mais Mamée, mere d'Alexandre, en éloigna son fils par ses conseils, et par ceux des maîtres de tout genre, qui lui donnoient des leçons en secret. Elagabale, voyant dans Alexandre des inclinations entièrement opposées aux siennes, se repentit de l'avoir adopté, et employa tous les moyens pour le faire mourir; mais la vigilance de Mamée et l'amour des soldats préserverent le jeune César de ses embuches.

Les prétoriens, irrités contre l'empereur, ne s'apaiserent qu'en lui faisant promettre de respecter les jours de son cousin, et d'éloigner les compagnons de ses débauches. Elagabale promit tout ce qu'on exigea de lui, et ne tint aucune de ses promesses. Ayant appris qu'il persévéroit dans ses sinistres desseins contre Alexandre, les soldats jurerent de lui ôter l'empire, et ils le poignarderent avec sa mere, qui le tenoit embrassé. L'endroit du camp où périt Elagabale, les latrines, étoit un tombeau digne d'un tel monstre; on ne l'en arracha que pour le précipiter dans le Tibre. Il étoit âgé de dix-huit ans, lorsqu'il mourut, le 11 mars 222 de l'ere vulgaire (975 de Rome). Il en avoit régné quatre. Elagabale fut le dernier des Antonins. Il avoit eu pour épouses légitimes et avoit répudié Cornélia Paula, Aquilia Severa, et Annia Faustina; aucune d'elles ne l'avoit rendu pere.

On peut croire que la haine et le mépris ont exagéré le nombre et le genre des débauches, des traits de folie et d'avarice, et des actes de cruauté qui ont fait du nom d'Elagabale le surnom des princes les plus odieux. Cependant j'en dois rapporter quelques uns pour faire connoître les dangers de la puissance absolue. Il dissipa les trésors amassés par Macrin. Les lieux les plus reculés de l'empire fournissoient au luxe de sa table, qui étoit ordinairement couverte de vingt-huit services. Il buvoit à chaque repas

dans une nouvelle coupe d'or. Le baume, alors aussi précieux que l'or, alimentoit ses lampes, et il se baignoit dans des piscines parfumées. Il se fit servir un repas composé de langues de paons et de rossignols, et l'aliment ordinaire de ses lions étoit des perroquets et des faisans; quelquefois il n'invitoit à ses repas que des chauves, ou des louches, ou des sourds, ou des hommes très gras, ou des hommes très maigres; et souvent il fit lâcher sur eux des lions et des léopards auxquels on avoit coupé les ongles et arraché les dents; et quelquefois tous les mets qu'on leur servoit étoient d'ivoire, de cire, ou de marbre. Après ses repas, il se livroit à la danse, ou il conduisoit des chars, ou il faisoit mettre à mort quelque riche citoyen pour hériter de ses biens.

Afin de donner une preuve de la grandeur de Rome, Elagabale fit ramasser toutes les toiles d'araignées qui se trouvoient dans cette ville; le poids total s'éleva, dit-on, à dix mille livres romaines (environ 3268 kilogrammes). Il ne portoit que des habillements tissus de lames d'or et d'argent; les pierres précieuses les couvroient depuis la coiffure jusqu'à la chaussure. Il faisoit répandre les plus riches métaux réduits en poussiere sur le chemin qu'il devoit suivre pour monter sur son char, afin de ne marcher que sur des matieres aussi cheres.

Ce qui surpasse toute croyance c'est ce que l'on raconte des débauches d'Elagabale. Il ne recherchoit aucun des plaisirs que la nature inspire. Las de vivre en homme, il exerça l'infame métier des courtisanes; paré de leurs atours, il appeloit les passants, se livroit à leur brutalité, et recevoit le prix de sa honte. Il rassembla toutes les courtisanes, les harangua, comme le fait un général pour ses soldats, les appela ses compagnons d'armes (*commilitones*), s'entretint avec elles sur les différents genres de

voluptés, et leur distribua des présents. Il fit chercher dans tout l'empire les hommes qui se distinguoient par la grandeur des organes, auxquels il attachoit un si grand prix; et l'on conduisit dans son palais, avec une pompe royale, un Smyrnéen qui les surpassoit tous. Celui-ci l'aborda en disant, comme il étoit d'usage, « Seigneur empereur, je vous salue; » mais Elagabale répondit, en adoucissant sa voix et en baissant la tête, « Ne « m'appelez pas seigneur, car je suis une femme. » Il épousa avec toutes les cérémonies ordinaires Hiéroclès, un vil esclave, qu'il voulut déclarer César. Enfin, non content de se conduire en tout comme s'il eût été d'un autre sexe, il demanda aux médecins (qui alors exerçoient la chirurgie) s'ils ne pourroient pas créer en lui le sexe féminin.

Nos 1, 2, et 3. Les n° 1 et 2 de la planche LI présentent la face et le profil d'un buste d'Elagabale du musée royal, n° 63. Le travail en est précieux. On y observe la barbe naissante, comme à la tête couronnée de laurier du médaillon de bronze n° 3. Autour du buste d'Elagabale on lit IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* AVREL*ius* ANTONINVS PIVS FELIX AVG*ustus*. Revers, quatre chevaux tirent un char sur lequel est placée une pierre de forme conique (son dieu Elagabale), un aigle éployé est posé devant cette pierre; on voit dans le champ une étoile, qui fait distinguer quelques unes des médailles d'Elagabale de celles de Caracalla, appelé aussi Marcus Aurelius Antoninus. Légende, CONSERVATOR AVGVSTI, exergue, COS (*consul*) IIII, l'année 222, celle de sa mort.

Dans le mois de septembre 1820 j'ai lu à l'académie des inscriptions un mémoire dans lequel j'ai cherché à prouver que la statue du Vatican qui représente Sardanapale II, selon Winckelmann; Platon, selon quelques philologues; et Bacchus l'ancien, selon Visconti, représente Elagabale avec le costume des

prêtres syriens : ce costume, qu'il affectionnoit, le fit surnommer l'Assyrien; comme ses vices honteux lui firent donner le surnom de Sardanapale. On trouve dans les traits et la barbe de la statue, dans l'ampleur et la longueur des vêtements, les traits qui caractérisent Bacchus l'ancien ou le barbu. Elagabale étoit d'une grande beauté, selon le témoignage exprès d'un historien contemporain, d'Hérodien qui dit que « ce jeune homme « ressembloit aux beaux portraits de Bacchus. » On s'accorde à rapporter l'inscription CAPΔANAΠΑΛΛΟC, qui est gravée sur le manteau, au siecle des Antonins : le dernier des empereurs qui porterent ce nom fut Elagabale. A la vérité la barbe épaisse et longue de cette figure paroît contraster avec les traits de l'âge viril, qu'elle représente : mais on sait que les artistes, voulant exprimer une ressemblance entre les successeurs des Antonins et ces empereurs célebres, donnerent aux premiers la barbe touffue qu'avoient portée les derniers, à l'imitation des philosophes. Pour achever la conviction, j'ai fait ajuster par un dessinateur la chevelure et la barbe de la statue au buste d'Elagabale du musée royal, nº 63, et à un buste d'un médaillon de bronze du cabinet du roi : la ressemblance avec la statue a été frappante.

De ces trois noms, Julia Cornelia Paula, qu'on lit sur des médailles grecques, le premier fut pris par toutes les femmes qui porterent le titre d'Auguste, depuis Julia Domna, épouse de Sévere, jusqu'à Julie Mamée, mere d'Alexandre Sévere; de même que les empereurs prenoient le nom d'Antonin. Elagabale épousa Cornelia Paula, l'an 219, après son arrivée à Rome. Un an s'étoit à peine écoulé, qu'il la répudia, parcequ'il avoit, disoit-il, découvert une tache sur son corps [1]. Hérodien ajoute qu'il la

(1) Dio, LXXIX, 9.

Chap. IX. Elagabale et sa famille. Pl. LI. priva ensuite de tous les honneurs dont jouissoient les impératrices.

N° 4. On ne connoît que des médailles de cette impératrice, et l'on en voit ici une de moyen bronze. Sa tête nue est entourée de la légende IVLIA PAVLA AVG*usta*. Au revers paroît la Concorde assise, tenant une patere et une double corne d'abondance, avec la légende CONCORDIA; dans le champ, l'étoile, qui caractérise un grand nombre des médailles d'Elagabale; à l'exergue, S. C.

Les lois condamnoient à être fouetté publiquement, ensuite étranglé en prison, celui qui auroit attenté à la pudeur d'une vestale[1]; et Elagabale n'eut pas honte d'épouser, l'an 222, AQUILIA SEVERA, qui étoit consacrée au culte de Vesta. Pour consoler le peuple, affligé d'un pareil sacrilege, il ajouta l'ironie à l'irréligion, en disant qu'étant grand pontife, il avoit cru devoir prendre pour épouse la grande vestale, afin de procréer des enfants divins. Bientôt après il la répudia; mais il la rappela quelque temps avant sa mort.

N° 5. Nous ne connoissons de portrait de cette impératrice que sur ses médailles. On le voit ici, au n° 5, sur une médaille de moyen bronze, avec la légende IVLIA AQVILIA SEVERA AVG*usta*. Revers, Elagabale et Aquilia Severa se donnent la main; la Concorde, désignée par la légende CONCORDIA, les unit.

Les médailles seules nous ont appris le nom de la troisieme femme d'Elagabale, Annia Faustina. Dion et Hérodien disent qu'il épousa, après la répudiation d'Aquilia Severa, la veuve de

(1) Dio, LXXIX, 9.

Bassus, qu'il avoit fait mourir parcequ'il trouvoit dans la vie de ce consulaire, exempte de reproches, une censure de la sienne, ou plutôt parceque ses sollicitations n'avoient pu ébranler la sagesse de son épouse[1]. L'ayant rendue veuve, il la contraignit de cacher ses larmes, et de lui donner la main l'an 221. Arriere-petite-fille de Marc-Aurele, elle n'ajouta point à ses noms patronimiques (Annia Faustina) le surnom de Julia, comme le faisoient les femmes de la famille d'Elagabale. Ses vertus ne la préserverent point du sort commun à toutes les épouses de cet empereur; il la répudia.

Chap. IX. Elagabale et sa famille. PL. LI

La fabrique des médailles qui portent pour légende autour d'une tête de femme ANNIA · FAVSTINA · AVGVSTA, la coiffure de cette tête, et la conformité des types de ces médailles avec ceux des médailles qui représentent les épouses d'Elagabale, les ont fait attribuer à sa troisieme femme. Elles nous ont appris son nom. On en voit ici, sous le n° 6, une de grand bronze extrêmement rare : la légende, CONCORDIA, entoure les figures d'Elagabale et d'Annia Faustina, qui se donnent la main; à l'exergue, S. C., et dans le champ, l'étoile d'Elagabale. N° 6

§. 2. JULIA SOEMIAS,

MERE D'ÉLAGABALE.

Elle porte sur les médailles ces deux noms, dont le second (son nom propre) y est écrit de plusieurs manieres. Une inscription grecque, expliquée par Odérici, ajoute celui de Bassiana[2]. Julia Domna, sa tante maternelle, l'introduisit, vers l'an 204,

(1) Dio, LXXIX, 5, 9; Herod., V, 14.

(2) *Dissertat. et Adnot.*, 199. Eckhel. *D. N. V.*, VII, 245.

Chap. IX. Elagabale et sa famille. Pl. LI.

à la cour de Caracalla, où sa conduite fut si déréglée qu'elle put rendre probable un commerce impudique avec cet empereur. Sa mere, Maesa, et elle, l'annoncerent publiquement, en donnant à Elagabale, fils de Soémias, le nom d'Antonin; parceque, disoient-elles, Caracalla étoit son pere. Soémias seconda les artifices employés par Maesa pour l'élévation de son petit-fils, et elle assista avec elle au combat du 7 juin 218, où Macrin fut défait par l'armée qui avoit déclaré Elagabale empereur. Elle y retint les troupes, qui fuyoient, et les ramena au combat en leur présentant son fils.

Devenu empereur, Elagabale la déclara Auguste; «Il ne fit, « dit Lampride[1], aucun acte de gouvernement sans avoir obtenu « son aveu ; » et il lui assigna une place parmi les sénateurs. De son côté Soémias créa une espece de sénat composé de femmes, dans lequel elle proclamoit des sénatus-consultes sur tous les objets même les plus futiles qui pouvoient concerner son sexe, tels que les habillements et les préséances. Elle fut tuée, l'an 222, dans le camp des prétoriens, avec son fils, qu'elle tenoit embrassé. Son corps, dépouillé de tout vêtement, fut traîné dans les rues de Rome, et jeté dans la grande cloaque.

N° 8 et 9. Les médailles de Soémias ont fait attribuer avec raison à cette impératrice, par Visconti[2], une statue de Vénus de marbre, découverte à Préneste, et conservée dans la collection du Vatican. On en voit ici, sous les n° 8 et 9 de la planche LI, la face et le profil. La tête est coiffée avec une perruque de marbre amovible, et qui se raccorde avec les deux flocons de cheveux qui descendent sur les épaules, et qui sont fixes. Cette coiffure est celle qui caractérise les princesses de la famille d'Elagabale.

(1) *Elag.*, II. (2) *Museo Pio-Clementino*, II, tav. 51.

Le n° 7 présente une des médailles de Soémias. Elle est de grand bronze : autour de la tête on lit, IVLIA · SOEMIAS AVGVSTA. Revers, Vénus assise, tenant une haste, et présentant une pomme à un enfant; légende, VENVS · CAELESTIS; exergue, S. C. Vénus-Céleste étoit la même qu'Uranie, et qu'Astarté adorée en Syrie, patrie de Soémias.

Chap. IX. Elagabale et sa famille. Pl. LI. N° 7

§. 3. JULIA MAESA,

AÏEULE D'ELAGABALE.

L'histoire ne présente qu'un petit nombre de femmes qui aient montré autant de prévoyance, autant de jugement, et autant de finesse que Maesa. Il eût été à souhaiter seulement qu'elle en eût toujours fait un usage que la vertu pût avouer!

Maesa étoit née à Emese en Phénicie. On croit qu'elle avoit eu pour pere Bassien, pontife du soleil, que l'on adoroit dans cette ville sous le nom d'Elagabale, et dont le nom devint patronimique pour tous les membres d'une branche de la famille de l'empereur. Elle épousa Julius Avitus, qu'elle rendit pere de deux filles, tiges des deux branches de la famille d'Elagabale; Soémias, mere de cet empereur, et Mamée, mere d'Alexandre Sévere. Quoique les petits-fils de Maesa fussent petits-neveux de Sévere et de Caracalla, son ambition n'étoit pas satisfaite; elle voulut les placer sur le trône. Elle répandit dans les armées de Macrin le bruit de leur naissance illégitime; donnant à entendre que Caracalla avoit rendu meres ses deux filles, et que l'empire appartenoit à leurs fils, comme aux derniers rejetons des Antonins. Les grandes richesses qu'elle avoit amassées à la cour, où elle avoit demeuré jusqu'en 217, près de sa sœur Julia Domna,

Chap. IX. Elagabale et sa famille. Pl. LI.

faciliterent ses projets ambitieux. Maesa présenta ses petits-fils à l'armée, qui se déclara pour Elagabale, et qui vainquit Macrin auprès d'Antioche de Syrie, le 8 juin 218[1]. Elle put s'attribuer une part dans cette victoire; car elle et Soémias ramenerent au combat par leurs prieres les troupes d'Elagabale, qui alloient prendre la fuite.

La reconnoissance du jeune empereur pour Maesa fut sans bornes; il l'introduisit dans le sénat, et lui donna le titre d'Auguste. Mais il n'écouta point ses conseils, qui étoient dictés par la prudence et par une longue expérience. Maesa prévit bientôt le sort funeste qui étoit réservé à cet insensé; et elle jeta les yeux sur son cousin Alexandre, qu'elle faisoit élever avec un grand soin, dans l'espérance de régner encore sous son nom. Elle eut l'adresse de persuader à Elagabale qu'il devoit adopter son parent pour le charger du soin des choses terrestres, pendant qu'il feroit du culte de son dieu et du soin des choses célestes son unique occupation[2]. J'ai rapporté plus haut les suites de cette adoption, la mort funeste d'Elagabale, et l'élévation d'Alexandre. Celui-ci n'étant alors âgé que de treize ans, son aïeule lui créa un conseil composé de sénateurs, et ne cessa de lui donner les avis les plus sages. Aussi le peuple fut profondément affligé de sa mort, qui arriva l'an 223, second du regne d'Alexandre Sévere. Cet empereur lui décerna les honneurs de l'apothéose.

N° 10. On ne connoît de portrait de Maesa que ceux de ses médailles. Le n° 10 en présente une de grand bronze qui a fait partie de la collection des Gonzagues, de ces ducs de Mantoue qui faisoient incruster un aigle d'or ou d'argent sur leurs médailles. Cet aigle paroît ici derriere la tête de la princesse, qui est entourée de la

(1) Dio, LXXVIII, 38. (2) Herod., V, 17.

légende IVLIA · MAESA · AVG*usta*. Revers, SAECVLI · FELICITAS; S. C. dans le champ, avec l'étoile d'Elagabale; type, la Félicité debout, tenant un caducée et une patere sur un autel. Chap. IX. Elagabale et sa famille Pl. LI.

§. 4. ALEXANDRE SEVERE, EMPEREUR,

ET SALLUSTIA BARBIA ORBIANA SON ÉPOUSE.

Le portrait d'Alexandre Sévere se trouve tout entier dans les passages suivants, extraits de sa vie, écrite par Lampride[1], dont elle porte le nom, ou, comme le pensent d'habiles critiques, par Capitolin. « Il ne laissa jamais volontairement passer un « jour, sans consacrer quelques heures aux lettres et aux exer-« cices militaires... sans faire quelque acte de douceur, de popu-« larité, de piété, mais jamais au détriment de la fortune pu-« blique... Il punit ses amis et ses parents (si l'on excepte sa « mere), lorsqu'il les trouva coupables de quelques crimes; « mais, quand une amitié très ancienne ou une alliance intime « ne lui permit pas d'user d'une pareille rigueur, il les renvoya « de sa cour en disant: Ils me sont moins chers que l'état... Il « répétoit souvent cette sentence, qu'il avoit retenue en l'enten-« dant prononcer ou par les juifs ou par les chrétiens, et il la « faisoit proclamer par un crieur public lorsqu'il punissoit quel-« qu'un: NE FAITES PAS A AUTRUI CE QUE VOUS NE VOULEZ PAS « QU'ON VOUS FASSE[2]. Il aimoit tant cette sentence, qu'il la fit « graver sur les murs du palais et des édifices publics[3]. »

(1) *Alexand.*, III, XX, LXVII.

(2) *Evang. S. Matth.*, VII, 12; *Evang. S. Luc*, VI, 31.

(3) On lit, dans les *Fragments de Publius Syrus*, qui écrivoit sous Jules César, avant l'ere vulgaire, cette sentence: *Ab alio spectes* (ou *exspectes*) *alteri quod feceris.* « Attendez d'un autre ce que vous aurez fait « à quelqu'un. » Isocrate, orateur athénien, célebre dans le quatrieme siecle avant l'ere

Chap. IX. Élagabale et sa famille Pl. LII.

Victor[1] dit qu'Alexandre Sévere rétablit l'empire, qui, s'étant accru successivement depuis Romulus jusqu'à Septime Sévere, avoit été conduit sur le penchant de sa ruine par l'insensé Elagabale; et que, dans un regne de moins de quatorze ans, il y avoit ramené l'ordre, la force, et la tranquillité.

Alexandre Sévere, appelé d'abord Bassien et Alexien, naquit à Arca-Césarée (aujourd'hui Arka), au pied du Liban, l'an 205, selon Lampride. Il faudroit reculer sa naissance jusqu'à 208, si l'on suivoit Hérodien, écrivain peu exact, sur-tout en chronologie, et qui d'ailleurs, seul de tous les historiens d'Alexandre, l'a peint sous des couleurs défavorables; parceque, dit Capitolin[2], il avoit conçu pour ce prince une haine dont on ignore les motifs. Les parents d'Alexandre se trouvoient dans Arca, où ils étoient venus pour la célébration de la fête du fils de Philippe, lorsque Mamée, sa mere, le mit au monde dans le temple même du héros macédonien. Elle étoit niece de Julia Domna, épouse de Septime Sévere; et Alexandre étoit cousin d'Elagabale par les femmes. Les soins de son aïeule Maesa et de sa mere lui procurerent une éducation sévere et des maîtres très instruits. Il avoit des connoissances étendues dans toutes les sciences que l'on cultivoit alors. La surveillance de ces deux femmes redoubla, lorsque l'empereur Elagabale, persuadé par Maesa, l'adopta l'an 221, lui donna le titre de César et le nom d'Alexandre. Il voulut lui faire partager les débauches odieuses qui faisoient sa seule occupation; mais, voyant que malgré sa grande jeunesse (il n'étoit âgé que de seize ans), Alexandre, obéissant aux

vulgaire, disoit (*Nicocles*, p. 39, ed. Henr. Stephan.), Ἃ πάσχοντες ὑφ' ἑτέρων ὀργίζεσθε, ταῦτα τοῖς ἄλλοις μὴ ποιεῖτε : « Ne faites pas aux « autres ce que vous souffrez impatiemment que les autres vous fassent. »

(1) *De Cæs.*, XXIV.

(2) *In Maximino*, XIII.

Chap. IX. Elagabale et sa famille. Pl. LII.

conseils de Maesa, s'y refusoit opiniâtrément, il le prit en haine, et employa tous les moyens pour le faire périr. Les soldats, touchés des vertus d'Alexandre, le protégerent contre les assassins d'Elagabale; et, après avoir tué ce monstre le 11 mars 222, ils déclarerent empereur le jeune César.

On ne sauroit peindre la joie qu'éprouverent le sénat et le peuple romain en apprenant ces deux événements. Le sénat, aussi prodigue de flatteries que d'imprécations, donna au nouvel empereur, en un seul jour, les titres d'Auguste, de souverain pontife, et de pere de la patrie, avec la puissance tribunitienne[1]; mais le jeune prince refusa le nom d'Antonin, qui avoit été souillé par son prédécesseur, et celui de Grand (*Magnus*), qu'avoit pris Caracalla avec le surnom d'Alexandre. Il ajouta seulement à son nom celui de Sévere, en vertu de la fable qui lui donnoit pour pere Caracalla, fils de cet empereur. S'il a été trompé sur cette tradition, dont on l'avoit entretenu dès l'enfance, on doit l'excuser; mais comment expliquer la foiblesse d'esprit qui le porta à vouloir faire oublier le lieu de sa naissance, son origine syrienne, et à chercher des aïeux dans la famille romaine des Métellus[2]?

Il falloit que ce prince fût né avec un penchant bien fort pour la vertu; car il se vit élevé, à l'âge de seize ans, sur le premier trône du monde, revêtu de la suprême puissance; et cependant il se laissa toujours diriger par les sages conseils de sa mere Mamée, et par les avis des habiles jurisconsultes, des gens de bien, qu'elle avoit réunis auprès de lui. Ce qui fait pour Alexandre un titre de gloire, son respect aveugle pour sa mere, lui a été reproché par les historiens, parcequ'il ne mit pas un frein à l'avarice de cette femme. Hérodien[3] seul raconte qu'au commence-

(1) Lamprid., I. (2) Ibid., XXVIII. (3) Lib. VI, 18.

Chap. IX
Élagabale et sa famille.
Pl. LII

ment de la sédition dans laquelle il perdit la vie, il accusa sa mere d'être, par cette cupidité sans bornes, la cause de sa mort; mais l'historien dit expressément que c'étoit un bruit populaire. Cette foiblesse n'empêcha cependant pas les Romains reconnoissants de citer comme deux regnes heureux celui d'Alexandre immédiatement après celui de Marc-Aurele.

Les historiens ont beaucoup loué cet empereur sur ses sentiments religieux, c'est-à-dire sur son attachement pour la religion de Rome; à cause du contraste que présentoit sa conduite comparée à celle d'Elagabale. Il renvoya dans chaque pays les statues des divinités locales, que cet insensé avoit rassemblées dans la capitale. Lampride[1], qui écrivoit dans le quatrieme siecle, et qui a dédié ses Vies des Empereurs à Constance Ier (Chlore), chrétien en secret, raconte qu'Alexandre conserva aux juifs les graces que ses prédécesseurs leur avoient accordées; et qu'il n'inquiéta point les chrétiens. Le même historien dit qu'Alexandre, dans son laraire particulier (petit temple domestique), rendoit un culte aux portraits des hommes célebres qu'il y avoit placés, d'Abraham, d'Orphée, d'Apollonius de Tyane, et, comme l'assuroit un écrivain contemporain que Lampride ne nomme pas, de Jésus-Christ. On lit aussi dans Lampride: « Alexandre voulut « élever un temple à l'honneur de Jésus-Christ, et le placer au « rang des dieux. On dit qu'Hadrien eut la même pensée, lui « qui fit bâtir dans toutes les villes des temples sans statues, « que l'on appelle encore Hadrianées, parcequ'on n'y voit point « de dieux, et qu'il les avoit fait construire dans le même dessein; « mais qu'il en fut détourné par ceux qui, ayant consulté les « augures, avoient découvert que, si Hadrien exécutoit ce pro-

(1) Lib. XXII.

« jet, l'univers entier embrasseroit le christianisme, et abandonneroit les autres temples. » On jugera de quel poids est l'autorité de Lampride, lorsqu'on consultera la description du Pont-Euxin par Arrien, écrivain très judicieux, qui l'adressa à Hadrien; on y voit que cet empereur avoit le dessein d'envoyer à tous ces temples, après leur achèvement, des statues, ou d'y consacrer lui-même les siennes, dans le costume sous lequel il vouloit être adoré dans chaque lieu. Au reste c'étoit une opinion répandue parmi les chrétiens du quatrieme siecle, que Mamée avoit embrassé le christianisme; qu'elle avoit élevé Alexandre dans ses principes, et que cet empereur avoit même un grand nombre de chrétiens dans son palais[1].

La douceur de ses mœurs et de son gouvernement le fit beaucoup aimer; et les écrivains contemporains l'ont bien exprimée en appelant son regne (*incruentum* et ἀναιμακτον) un regne que l'effusion du sang n'a point souillé[2]; c'est-à-dire du sang innocent, car il n'arrêta jamais le cours de la justice; et les soins qu'il se donnoit pour le rétablissement de la discipline militaire firent dire qu'il avoit pris avec raison le surnom de Sévere. Il licencia plusieurs fois des légions entieres; ce qu'aucun prince n'avoit osé faire, disoit-on, depuis César. Alexandre vivoit avec une extrême simplicité et sans aucun luxe[3]. Il trouva dans cette économie les moyens de faire construire un grand nombre d'édifices publics très somptueux, de diminuer le fardeau des impôts, de former des établissements pour l'instruction de l'enfance et de l'adolescence, enfin d'augmenter les largesses que ses prédécesseurs faisoient au peuple de Rome. On se tromperoit si l'on croyoit que l'économie qui présidoit à toutes les actions

(1) Euseb., *Hist. eccl.*, VI, 28. (2) Lampr., XXV; Her., VI, 18. (3) Ibid., LIV.

d'Alexandre fut dictée par l'avarice de sa mere; car Hérodien assure qu'il la lui reprocha souvent, et qu'il en témoigna publiquement son chagrin[1].

L'an 231 (984 de Rome) Alexandre fut arraché à la vie paisible qu'il menoit à Rome par la guerre des Parthes. La Perse, ayant subi le joug de Darius, obéit pendant quelques années à Alexandre-le-Grand et aux Séleucides, ses successeurs dans l'Asie. Le Parthe Arsace s'en rendit maître à l'époque de la premiere guerre punique, vers le milieu du troisieme siecle avant l'ere vulgaire; et les Arsacides, ses descendants, régnerent jusqu'à Artaban. Celui-ci, qui avoit triomphé des dominateurs de l'univers, des Romains, l'an 217, fut vaincu et chassé de son empire par un Perse appelé Artaxerxès, Artaxare, Xerxès par les écrivains occidentaux, et Ardchir par les orientaux. Ardchir devint souverain de la Perse et de la Parthie, où sa dynastie (celle des Sassanides, ainsi appelée du nom de son aïeul Sassan) régna jusqu'au temps des successeurs de Mahomet. Il n'étoit assis sur le trône de Darius que depuis deux ans, lorsqu'en 231 il annonça qu'il vouloit recouvrer l'empire entier de ce monarque infortuné, c'est-à-dire toute l'Asie jusqu'à l'Hellespont; et il menaça la Mésopotamie et la Syrie. Mais la ville d'Atra, contre laquelle avoient échoué les armées de Trajan et de Sévere, lui opposa une forte résistance, qui donna à l'empereur romain le temps de se transporter en Orient pour défendre son empire.

Alexandre, arrivé à Antioche de Syrie avec son armée, envoya des ambassadeurs à Ardchir pour l'inviter à cesser les hostilités; mais celui-ci persista dans ses prétentions exagérées. Dans cette ville, célebre par la vie voluptueuse de ses habitants, l'empereur

(1) Herod., VI, 4; Dio, LXXX, 2.

Chap. IX. Elagabale et sa famille. Pl. LII.

licencia des corps de troupes que ces plaisirs avoient pervertis. Hérodien, seul des écrivains parvenus jusqu'à nous, raconte que l'issue de cette guerre fut funeste à Alexandre, et que ses troupes furent vaincues et dispersées. Il ajoute cependant que les Perses, affoiblis par leur victoire, se retirerent dans leur royaume, et vécurent en paix pendant trois ou quatre années. Ce récit est contraire à ceux d'Eutrope, des deux Victor, et de Lampride. Le dernier [1] combat même expressément Hérodien, et assure, d'après le consentement général, qu'Alexandre, vainqueur des Perses, triompha dans Rome, monté sur un char traîné par quatre éléphants; et il rapporte textuellement le discours que ce prince prononça alors dans le sénat. De plus on trouve les preuves de ce triomphe sur des médailles d'Alexandre Sévere, frappées dans la douzieme année de sa puissance tribunitienne, l'an 233; « Et, d'après le caractère connu de cet empereur, si « prudent et si modeste, on ne peut douter, dit Eckhel [2], que, s'il « eût éprouvé une défaite dans cette guerre, il eût repoussé loin « de lui des honneurs que l'on n'accordoit qu'aux vainqueurs. »

L'an 234 les Germains traverserent le Rhin, et firent de grands ravages dans les Gaules; ce qui obligea Alexandre de s'y transporter pour commander l'armée qui devoit les repousser au-delà du fleuve. Mais il y trouva la mort l'année suivante, 235 (988 de Rome). Il regne dans les historiens une grande obscurité sur cet événement, qui replongea l'empire romain dans l'état malheureux d'où Alexandre l'avoit tiré. Quelques soldats irrités de la rigueur avec laquelle il maintenoit la discipline militaire, ou plutôt excités par Maximin, qu'il avoit élevé aux plus hauts grades de l'armée, l'assaillirent dans sa tente, dans le village de

(1) Lampr., LVII. (2) *D. N. V.*, VII, 275.

Chap. IX Élagabale et sa famille Pl. LII

Sicila, sur les bords du Rhin, et le tuerent avec sa mere. Il étoit âgé de plus de vingt-neuf ans, dont il avoit regné treize. La douleur du sénat et du peuple fut extrême, sur-tout par la comparaison que l'on faisoit des qualités aimables qui le distinguoient avec le caractere féroce de Maximin, qui lui succéda.

Alexandre avoit eu trois épouses; mais on ne sait point si elles le rendirent pere; on ignore même le nom de la premiere, à qui, selon Dion[1], il ne permit pas que l'on donnât le titre d'Auguste. Lampride[2] nomme seulement la seconde, Sulpitia Memmia. Je parlerai plus bas de Sallustia Barbia Orbiana, que l'on croit avoir été la troisieme.

Cet empereur avoit une figure fort agréable, une taille haute; mais il n'étoit pas d'une santé très robuste.

N° 1, 2, et 3. On voit ici, planche LII, sous les n° 1 et 2, la face et le profil d'une belle tête d'Alexandre, qui est conservée dans le musée royal, sous le n° 155. La rareté des portraits en sculpture de cet empereur est fort grande; mais ses médailles sont nombreuses. Sous le n° 3 est gravé un médaillon de bronze qui prouve la ressemblance du n° 1. Il présente un buste couronné de laurier, avec la legende IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* AVREL*ius* SEV*erus* ALEXANDER PIVS FELIX AVG*ustus*. Revers: l'empereur, en costume civil, faisant une libation sur un autel au-devant d'un temple, avec cinq personnes, dont une tient un bœuf; légende, ROMAE AETERNAE.

N° 7 et 8. Aucun écrivain ne fait mention de Sallustia Barbia Orbiana, troisieme épouse d'Alexandre Sévere, et l'on a cru long-temps que les médailles qui présentent sa tête, avec son nom et le titre

(1) Dio, LXXX, 2. (2) Lampr., XX.

d'Auguste, appartenoient à une femme de Trajan Dece, qui auroit été mere d'Herennius et d'Hostilien. Mais on découvrit des médailles, telles que celle du n° 8 de cette planche, qui la firent reconnoître pour une des épouses d'Alexandre. On lui assigna le troisieme rang, parceque la premiere ne porta point le titre d'Auguste, et que la seconde s'appeloit Memmia.

Le n° 8 présente une des médailles qui ont fait reconnoître Orbiana pour la troisieme des épouses d'Alexandre Sévere. Elle est de bronze. On y voit d'un côté les têtes en regard de cet empereur et d'une femme coiffée avec un diadême; légende, IMP*erator* SEV*erus* ALEXANDER SALL*ustia* BARBIA ORBIANA AVG*usta*. Revers, tête de Mamée coiffée avec un diadême; légende, IVLIA MAMAEA AVG*usta* MAT*er* AVG*usti*. La médaille de bronze du n° 7 présente la tête seule de l'impératrice, avec la légende SALL*ustia* BARBIANA AVG*usta*: on y voit l'empereur, en costume civil, donnant la main à l'impératrice, avec la légende CONCORDIA AVGVSTORVM, et S. C. à l'exergue.

§. 5. JULIE MAMÉE,

MERE D'ALEXANDRE SÉVERE.

Pendant les quatorze années du regne heureux et pacifique d'Alexandre Sévere, les Romains durent éprouver les plus vifs sentiments de reconnoissance pour Mamée, sa mere; qui l'avoit élevé avec tant de soins, qui le préserva de la corruption de la cour d'Elagabale, qui le prémunit contre les poignards de ce parent cruel, et qui enfin ne cessa de le diriger pendant son regne avec prudence et fermeté. Aussi le sénat donna autant de

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LII.

larmes à son trépas qu'à celui d'Alexandre, et lui décerna les mêmes honneurs. Ces honneurs semblent démentir les reproches qu'on a faits à Mamée d'avoir été excessivement avare, et d'avoir été par-là une des causes de la mort d'Alexandre.

Mamée étoit fille de Julia Maesa, et niece de Julia Domna, l'épouse de Sévere. Sous le regne de cet empereur, Domna la fit venir d'Emese, sa patrie, à la cour. Elle y étoit encore l'an 205 (958 de Rome), puisqu'on put dire que Caracalla l'y avoit rendue mère d'Alexandre. Etant retournée en Syrie sous le regne de Macrin, elle revint à Rome sous celui d'Elagabale avec son fils, qui adopta Alexandre trois ans après, et qui donna le titre d'Auguste à Mamée. Elle fut la derniere princesse qui prit le surnom de Julie; comme son neveu Elagabale fut le dernier qui prit le nom d'Antonin.

Il s'établit chez les chrétiens, dans le quatrieme siecle, une opinion qui ne paroît pas dénuée de fondement, c'est que Mamée avoit embrassé en secret le christianisme, et qu'elle avoit fait instruire son fils Alexandre dans les principes de cette religion[1].

Capitolin[2] dit que la mere d'Alexandre Sévere le fut aussi d'une fille appelée Théoclia, qu'Alexandre avoit voulu donner en mariage au jeune Maxime, fils de Maximin.

N° 4 et 5. Les médailles de Mamée ont fait reconnoître cette impératrice dans plusieurs bustes des musées du Vatican et du Capitole. On voit ici, sous les n° 4 et 5, planche LII, la face et le profil d'un buste du musée royal (n° 99), dont les traits et le travail rappellent celui de son fils, qui est gravé dans la même planche.

N° 6 et 8. La médaille du n° 8, décrite plus haut, présente un buste de Mamée au revers de son fils; mais celle de bronze du n° 6 le présente

(1) Euseb., *Histor. eccles.*, VI, 28. (2) *In Maximo*, III.

de plus grande dimension, avec la légende IVLIA · MAMAEA AVGVSTA. Revers, femme appuyée sur une colonne, tenant un caducée de la main droite; légende, FELICITAS · PVBLICA; dans le champ, S. C.

CHAPITRE X[1].

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE SÉVERE JUSQU'A TRAJAN DECE.

Pl. LII. Lampride[2] termine la vie d'Alexandre Sévere par une réflexion qui peint la rapidité avec laquelle se succéderent ceux qui porterent après ce prince le titre d'Auguste. « Jusqu'à Alexandre « l'empire romain avoit eu pour souverain un prince qui occu- « poit le trône pendant un long espace de temps; mais après lui « on vit se succéder des empereurs qui régnerent pendant six « mois, pendant un an; le plus grand nombre, pendant deux « ans, et au plus pendant trois années, jusqu'à Aurélien et « quelques autres de ses successeurs, dont le regne eut une plus « longue durée. »

« Après Alexandre, dit Aurelius Victor[3], les empereurs, plus « occupés à affermir leur domination sur les Romains qu'à « maintenir les peuples étrangers dans la soumission, et conti-

(1) A l'époque où commence ce chapitre, Dion avoit cessé d'écrire; et Gordien III, dont ce chapire renferme la vie, est le dernier des empereurs dont Hérodien ait parlé. Ainsi on est réduit aux écrivains de l'*Histoire Auguste*, à Eutrope, aux deux Victors, à Zosime, à Orose, et à Zonare. Les premiers étoient contemporains des derniers empereurs dont ils écrivoient l'histoire, depuis Commode; mais Dion avoit de plus commencé la sienne depuis l'arrivée d'Enée en Italie, et il est très exact dans la chronologie, tandis que Hérodien l'a totalement négligée. Quant aux autres historiens qui me serviront de guides, ils n'ont écrit que des abrégés ou des mémoires particuliers; et déja même Dion, depuis Commode, et Hérodien, semblent n'avoir fait que recueillir des mémoires.

(2) Cap. LXIV. (3) *De Cæs.*, XXIV.

« nuellement armés les uns contre les autres, précipiterent subi- « tement l'empire vers sa ruine; et l'on vit lancés tout à-la-fois « sur le trône des Césars de bons et de méchants hommes, des « hommes d'une naissance distinguée, et des plébéiens, plusieurs « barbares enfin qui n'étoient pas nés sujets de l'empire. »

§. 1. MAXIMIN,

ET PAULINE SON ÉPOUSE.

Le premier des barbares qui porta le sceptre d'Auguste fut Caïus Julius Verus Maximinus. Il étoit né en Thrace; son pere avoit pris naissance parmi les Goths, et sa mere, parmi les Alains. La force extraordinaire et la haute stature de Maximin lui donnerent une sorte de considération chez les bergers avec lesquels il vécut d'abord, et elles lui firent croire qu'il en obtiendroit aussi dans la capitale de l'empire romain. Il s'y rendit en effet; et, s'étant enrôlé parmi les gladiateurs, il fixa par les mêmes moyens les regards de Sévere, qui le fit entrer dans la milice. Maximin parvint, sous cet empereur et sous Caracalla, à des grades élevés[1]; mais, détestant Macrin, le meurtrier du fils de son bienfaiteur, il quitta le baudrier, et se retira dans son pays natal. Là il s'occupa à faire le commerce avec les Goths et les Alains. Ayant appris la mort de Macrin et de son fils, il revint à Rome pour reprendre son grade dans la milice sous Elagabale, qu'il croyoit petit-fils de son bienfaiteur. Ce prince infame n'adressa à Maximin que des paroles licencieuses; de sorte qu'il auroit encore une fois abandonné les aigles, si les amis d'Elagabale n'avoient

(1) Capitol., *in Maxim.*, V.

Chap. X

Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.

Pl. LII

fait tous leurs efforts pour retenir dans la milice celui que l'on appeloit l'Hercule, l'Achille, et l'Ajax de son siecle; mais il ne chercha à avoir aucun accès auprès de cet empereur.

Avant l'invention de la poudre, on attacha un grand prix à la force de corps, et on multiplia les exercices qui devoient l'accroître, les gymnases, les jeux publics, les amphithéâtres, et depuis les tournois. C'est pourquoi les historiens ont recueilli avec soin tous les détails relatifs à la force de Maximin. Il avoit huit pieds et un doigt romains (7 pieds 4 pouces, ou 2 metres 361 millimetres) de hauteur; le bracelet de son épouse servoit d'anneau au pouce de sa main; il but en un jour un amphore de vin (environ trente et une pintes), et il mangea quarante livres de viande (environ vingt-sept livres anciennes de France); enfin il vainquit à la lutte jusqu'à trente soldats en un jour. A ces qualités physiques il joignoit une grande bravoure et un zele ardent pour le rétablissement de la discipline militaire, qui lui attirerent l'estime et la faveur d'Alexandre Sévere, quoiqu'on lui reprochât un caractere farouche et fier. Ce furent néanmoins ces restes de barbarie qui empêcherent l'empereur d'exécuter le projet qu'il avoit formé de donner en mariage sa sœur Théoclia au fils de Maximin[1].

Alexandre le créa sénateur, lui donna le commandement d'une légion, et l'emmena avec lui pour combattre les Germains. Mais cet ambitieux, se voyant aimé des soldats, et entendant leurs murmures contre l'empereur, qui maintenoit avec vigueur la discipline militaire, le fit assassiner l'an 235 (988 de Rome). Quoiqu'il regne quelque obscurité sur les détails de ce triste événement, il n'y en a aucune sur l'auteur; tous les historiens

(1) Capitol., *in Maxim.*, III.

accusent Maximin, et se récrient sur son ingratitude. Elle parut dans toute sa noirceur lorsque, ayant été immédiatement proclamé empereur par l'armée et reconnu pour tel par le sénat effrayé, qui donna aussi le titre de César à son fils Maxime, il fit mourir ou dépouilla de leurs dignités tous les amis d'Alexandre. La connoissance que l'on avoit de son caractere cruel et barbare fit que les Romains offrirent des vœux à toutes les divinités, pour obtenir que le nouvel empereur n'entrât jamais dans sa capitale.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LII.

Les vœux des Romains furent exaucés; mais leur sort n'en fut pas moins déplorable, comme nous le verrons plus bas. Maximin traversa le Rhin, vainquit plusieurs fois les Germains, et ravagea les contrées qu'ils habitoient. Après avoir pacifié la Germanie, il vint à Sirmium (sur la Save), dans la Pannonie, où il établit ses quartiers d'hiver, l'an 237. Là, pendant qu'il faisoit de grands préparatifs de guerre contre les Sarmates (les Polonois et les peuples qui les avoisinent à l'orient), il apprit, l'année suivante, que Gordien avec son fils avoient été proclamés Augustes en Afrique, et que Rome et un grand nombre de provinces les avoient reconnus empereurs. Quarante jours après, un général de Maximin attaqua l'armée des deux Gordiens, la vainquit, et fit mourir les deux Augustes. Mais le sénat, redoutant les fureurs de Maximin, persista dans son décret, qui l'avoit déclaré, lui et son fils Maxime, ennemis de l'empire. Il donna le titre d'Augustes à Pupien, à Balbin, et celui de César à Gordien, petit-fils de Gordien le pere. A cette nouvelle, toute sa férocité éclata; Capitolin[1] dit qu'il se frappa la tête contre les murs, qu'il se roula sur la terre, qu'il jeta de grands cris, qu'il

(1) *In Maxim.*, V.

déchira ses vêtements royaux, et qu'il frappa ceux qui l'entouroient. Il marcha en hâte avec son armée contre Rome; mais il fut arrêté par le siége d'Aquilée et par la disette. Alors ses soldats, irrités de ses actes de cruauté, et exaspérés par la famine, le tuèrent avec son fils l'an 238 (991 de Rome), comme le prouve Eckhel[1]. Ils envoyèrent leurs têtes dans la capitale, où elles furent reçues au bruit des acclamations générales.

Pl. LII

Maximin avoit mérité la haine de l'univers, ainsi que son fils, quoique celui-ci eût à peine atteint l'âge de l'adolescence. Il avoit fait mourir les plus illustres citoyens, soit qu'il doutât ou qu'il feignît de douter de leur fidélité, soit qu'il voulût s'emparer de leur fortune, soit enfin qu'ils eussent connu la bassesse de son extraction; et il disoit publiquement qu'on ne peut maintenir un empire que par la cruauté. Aussi lui donna-t-on les surnoms les plus odieux; on l'appela Cyclope, Busiris, et Phalaris[2].

N° 9 et 10. On voit ici, à la planche LII, sous les n° 9 et 10, deux médaillons de bronze de Maximin. Le premier présente son buste couronné de laurier, avec la légende IMP*erator* MAXIMINVS PIVS AVG*ustus*. Revers, l'empereur assis sur une estrade, entouré de six figures debout; plusieurs figures au bas de l'estrade; légende, LIBERALITAS · AVGVSTI. Le second médaillon présente le même buste, avec la légende MAXIMINVS PIVS AVG*ustus* GERM*anicus* P*ontifex* M*aximus* TR*ibunitia* P*otestas* II. COS. (*consul*) P*ater* P*atriæ*. Revers, tête nue de son fils Maxime, avec la légende C*aius* IVL*ius* VERVS MAXIMVS CAES*ar*.

N° 11. Aucun historien n'a nommé Pauline, l'épouse de Maximin. Ammien Marcellin[3] dit seulement que cette princesse avoit des

(1) *D. N. V.*, VII, 293. (2) Capitol., XIII. (3) Lib. XIV, 1.

mœurs fort douces, et qu'elle tempéra souvent la férocité de l'empereur. Le Syncelle et Zonare assurent que son mari la fit mourir. D'après les médailles sur lesquelles on lit DIVA PAVLINA autour d'une tête voilée, coiffée comme les princesses de cette époque; et d'après la fabrique de ces médailles, on a jugé que l'épouse de Maximin s'appeloit Pauline. L'abbé Fontenu[1] a trouvé un nouveau motif de rapprochement dans la ressemblance de ses traits avec ceux de Maxime, fils de Maximin: motif qu'Eckhel a trouvé peu fondé, quoiqu'il le soit véritablement. On voit ici, sous le n° 11, une de ces médailles de bronze, au revers de laquelle on lit CONSECRATIO, et S. C. dans le champ; type, l'impératrice portée au ciel sur un paon, attribut de Junon.

§. 2. MAXIME CESAR.

On a déja vu dans la vie d'Elagabale quel prix les Romains, à l'exemple des Grecs, attachoient à la beauté. Maxime nous en fournit un second. Son pere Maximin, le créant César, disoit qu'il vouloit donner aux Romains le plus beau prince qu'ils eussent jamais vu. Capitolin[2], historien du pere et du fils (qu'il appelle Maximin le jeune, par ignorance et contre le témoignage des médailles et des inscriptions), raconte que plusieurs femmes voulurent qu'il les rendît meres. Sa taille, déja fort haute, quoiqu'il fût très jeune, annonçoit qu'il parviendroit à celle de son pere. Mais ses mœurs étoient très dissolues, ses manieres hautaines, et son caractere très cruel. Aussi les soldats, qui tuerent son pere devant Aquilée, ôterent-ils aussi la vie au jeune César. Caïus Julius Verus Maximus fut assassiné l'an 238 (991 de Rome),

(1) *Academ. B. L.*, t. X, 467. (2) Lib. I.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.

âgé de dix-huit ou de vingt et un ans; car Capitolin dit qu'il a trouvé dans les historiens cette incertitude. Il venoit d'épouser Junia Fadilla, petite-niece d'Antonin.

Pl. LII. N° 12.

Le n° 12 de la planche LII présente une médaille de bronze sur laquelle paroit une tête nue, avec la légende MAXIMVS CAES*ar* GERM*anicus,* surnom qu'il reçut avec son pere l'an 236. Au revers, les instruments des sacrifices, qui désignoient le souverain pontificat, avec la légende PIETAS AVG*usti,* et S. C. à l'exergue.

§. 3. GORDIEN Ier L'AFRICAIN, pere, et GORDIEN II L'AFRICAIN, fils, EMPEREURS.

Créés empereurs le même jour, morts à la même époque, les deux Gordiens doivent être réunis dans le même article.

Les habitants de la province d'Afrique, irrités par les concussions et les cruautés d'un officier de Maximin, se souleverent contre cet officier, et lui ôterent la vie dans le mois de mars de l'an 238 (991 de Rome). Craignant le ressentiment du farouche empereur, ils déclarerent Augustes Gordien le pere et son fils, qui avoient été choisis par Alexandre pour être l'un proconsul d'Afrique, et l'autre lieutenant de son pere. Le proconsul étoit âgé de plus de quatre-vingts ans; il s'appeloit Marcus Antonius Gordianus, comme le prouvent les inscriptions et les médailles grecques de son petit-fils Gordien Pie. Cependant Capitolin, qui écrivoit à la fin du même siecle, où avoient vécu les Gordiens, fait à plusieurs reprises des recherches pour savoir si ces

Chap. X
Successeurs d'Alexandre Severe jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LIII

malheureux princes avoient porté le nom sacré des Antonins[1]. Que l'on juge par-là des compilations indigestes des écrivains de l'Histoire Auguste, Vopisque excepté. Les habitants de l'Afrique, en ceignant le diadème aux deux Gordiens, leur donnerent le surnom d'Africains, à cause du long séjour qu'ils avoient fait parmi eux, comme nous l'apprend Hérodien[2]; et non à cause de leur prétendue descendance du Scipion qui avoit illustré ce surnom.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est certain que le pere de Gordien I[er] étoit issu de la famille des Gracques, et que sa mere appartenoit à celle de Trajan. Plusieurs de ses ancêtres avoient été consuls; et son patrimoine étoit le plus riche que possédât un particulier. Aussi reçut-il l'éducation la plus soignée, et il y répondit par son assiduité au travail. Il composa, étant fort jeune, un poëme intitulé *l'Antoniniade*, dans lequel il retraçoit toutes les actions d'Antonin et de Marc-Aurele. Il parcourut rapidement tous les degrés par lesquels on parvenoit à Rome aux dignités les plus élevées; et il acquit l'estime générale par ses vertus et par son désintéressement.

Mais ce qui rendit plus cher aux Romains Gordien le pere, fut la magnificence qu'il étala pendant son édilité. Chacun des douze mois (l'édilité duroit un an) il donna au peuple des spectacles. J'en retracerai ici quelques détails, afin que l'on connoisse les richesses immenses des familles patriciennes, et la grande distance des contrées qui contribuoient à la pompe des jeux. «[3] On y vit quelquefois combattre jusqu'à cinq cents cou-« ples de gladiateurs, jamais moins de cent cinquante; on fit pa-« roître en un jour cent lions et léopards; un autre jour, mille

(1) Capitol., *in Gord.*, V, 17. (2) Lib. VII, 13. (3) Capitol., III.

Classe X.
Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LIII.

« ours. On conserva long-temps le souvenir d'une forêt (le mot « *sylva* désignoit un spectacle dans le cirque, qui étoit alors « rempli d'arbres transplantés, sous lesquels étoient placés des « animaux peu dangereux que les spectateurs forçoient à la « course et prenoient vivants), d'une forêt qui renfermoit deux « cents daims, trente chevaux sauvages, cent brebis sauvages, « dix élans, cent bœufs-à-bosse, trois cents autruches de Mau- « ritanie peintes en rouge, trente ânes sauvages, cent cinquante « sangliers, deux cents chamois, et deux cents nanguers.... On « lisoit enfin dans Cordus que Gordien avoit donné pendant « quatre jours, dans toutes les villes d'Italie, et à ses dépens, « les jeux scéniques, ou de théâtre, et les jeux de la jeunesse « (institués en l'honneur de Jupiter Capitolin par Néron, quand « il se fit raser pour la premiere fois). » Lorsqu'on se rappelle que toutes les villes de l'empire romain avoient un amphithéâtre ou un cirque, quelquefois même tous les deux, et que l'on y faisoit mourir une multitude innombrable d'animaux féroces ou sauvages, amenés de toutes les parties du monde connu, on est loin d'être étonné du petit nombre de ceux dont les races subsistent encore, on est plutôt surpris de leur existence; aussi ne les trouve-t-on ordinairement que dans les contrées où les Romains n'ont jamais pénétré.

Gordien Ier avoit épousé une petite-niece d'Antonin, Fabia Orestilla, qui l'avoit rendu pere d'une fille, et d'un fils, Gordien II, qui étoit âgé de quarante-six ans lorsqu'il fut proclamé empereur avec son pere. Ce fils de Gordien Ier avoit de grandes connoissances en littérature, en jurisprudence, et il tenoit un rang distingué dans le conseil d'Alexandre Sévere, qui l'avoit nommé lieutenant de son pere en Afrique. Le pere, dont les mœurs étoient irréprochables, supportoit avec peine la dé-

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à [illegible]
Pl. LIII.

bauche dans laquelle étoit plongé son fils, et qui l'avoit rendu cher à l'infame Elagabale. Malgre les reproches qu'il lui en fit souvent, Gordien II vivoit avec vingt-deux concubines, de chacune desquelles il avoit eu plusieurs enfants : ce qui lui fit donner le surnom de Priam et celui de Priape [1].

Les meurtriers de l'intendant de Maximin accoururent à la maison de campagne du proconsul Gordien, qui fut effrayé en voyant cette multitude armée. Ils le rassurerent en l'invitant à se laisser proclamer empereur avec son fils. En même temps ils jeterent sur ses épaules un morceau de pourpre qu'ils avoient détaché d'une enseigne militaire. Alors Gordien repoussa leur demande; il se prosterna devant eux pour les supplier de ne pas lui imposer ce terrible fardeau. Mais ils le menacerent de la mort, et l'assurerent que ce refus occasioneroit aussi celle de son fils [2]. Il céda à ces dernieres raisons. L'Afrique entiere reconnut pour empereurs les deux Gordiens, et leur donna le surnom d'Africains.

Le sénat et tout l'empire romain applaudirent à ce choix, en déclarant ennemis du peuple Maximin et son fils. Mais les Gordiens ne prirent pas les moyens propres à leur assurer l'appui des armées, qui étoient alors habituées à créer les empereurs. Un intendant de la Mauritanie, qu'ils avoient destitué, se mit à la tête d'un grand nombre de soldats, et vint assiéger Carthage, où résidoient les deux Augustes. Ceux-ci, n'ayant à lui opposer que peu de troupes avec les habitants de cette ville, hasarderent une bataille. Ce que l'on avoit pu facilement prévoir arriva; l'armée des Gordiens fut mise en déroute; le pere s'étrangla avec sa ceinture, craignant de servir au triomphe du vain-

(1) Capitol., XIX. (2) Herod., VIII, 11.

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Sévère jusqu'à Trajan Dèce.
Pl. LIII.

queur; et le fils fut trouvé mort sur le champ de bataille. Ils n'avoient régné que depuis le mois de mars 238 jusqu'en juillet de la même année, « ou plutôt, comme dit Hérodien, Gordien « finit sa vie, qui avoit été heureuse jusque-là, dans une certaine « apparence de principauté. »

N° 1. Nous n'avons d'autres monuments de ces deux empereurs que des médailles. Celles du pere justifient la ressemblance que l'on trouvoit entre lui et Auguste dans un âge avancé [1]; son visage est long, maigre, le nez est légèrement aquilin. On en voit ici, sous le n° 1, planche LIII, une de bronze qui présente une tête couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* ANT*onius* GORDIANVS AFR*icanus* AVG*ustus*. Revers, femme debout, appuyée sur un cippe, tenant une baguette et une corne d'abondance; un globe est à ses pieds; légende, PROVIDENTIA AVGG. (*Augustorum*), S. C. dans le champ.

N° 2. Les médailles de Gordien II, ou le fils, portent, du côté de la tête, la même légende que celle du pere; donc on ne peut les distinguer que d'après les traits du visage. Celui du fils est plus raccourci; ce qui l'avoit fait comparer à Pompée (cette ressemblance est incertaine); il est aussi plus gros, comme l'étoit tout son corps. Enfin Gordien II est chauve par-devant. D'après cela, on lui attribue la médaille de bronze gravée ici sous le n° 2. La tête, couronnée de laurier, est entourée de la même légende que celle du pere. Revers, Rome assise, tenant une lance et une Victoire; légende, ROMAE AETERNAE; exergue, S. C.

(1) Capitol., *Gord. jun.*, II.

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Severe jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LIII

§. 4. BALBIN ET PUPIEN,

EMPEREURS.

Nous avons vu dans la vie de Maximin qu'après la mort des deux Gordiens, le sénat, loin de révoquer ses décrets contre Maximin, qui accouroit en Italie, à la tête d'une armée formidable, avoit procédé de nouveau à l'élection de deux empereurs, qui doivent être réunis dans un même paragraphe. L'un, Claudius Balbinus, âgé de soixante ans, d'une naissance illustre, avoit été deux fois consul, gouverneur de plusieurs provinces; il étoit d'ailleurs recommandable par ses grandes richesses, par la connoissance des lois, et par une vie sans reproches [1]; l'autre, Maximus Pupienus [2], âgé de soixante et quatorze ans, sorti des rangs les plus obscurs, avoit obtenu par son mérite militaire toutes les dignités, et même le consulat; ses mœurs pures et la sévérité de son caractere le faisoient aimer et craindre du peuple.

Cette élection eut lieu en avril ou en mai de l'an 238 [3] (991 de Rome). A peine fut-elle connue du peuple, que, redoutant la sévérité de Pupien, il accourut au Capitole, où le sénat s'étoit assemblé extraordinairement, et demanda avec menace qu'on lui donnât un prince de la famille des Gordiens, dont le nom lui étoit si cher. En vain les nouveaux empereurs, entourés de chevaliers et de soldats, voulurent-ils se rendre au palais; ils furent obligés de céder à la volonté du peuple. On amena un petit-fils de Gordien le pere, qui portoit le nom de Gordien, et

(1) Herod., VII, 25.

(2) Les auteurs latins le nomment ordinairement *Pupienus*, et les auteurs grecs, *Maximus*.

(3) Eck., *D. N. V.*, VII, 305.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIII

qui étoit à peine âgé de seize ans. On le conduisit au Capitole, où le sénat lui donna le titre de César. Cette condescendance ramena la paix, de même que le premier décret des empereurs, qui accordoit aux deux Gordiens les honneurs de l'apothéose. Ils s'occuperent aussi du rétablissement des lois et de la réhabilitation des citoyens injustement condamnés et dépouillés.

Les fureurs de Maximin redoublerent, lorsqu'il apprit cette nouvelle élection; et il pressa le siége d'Aquilée, dont la résistance opiniâtre (les femmes couperent leurs cheveux pour remplacer les cordes des machines de guerre) retardoit sa vengeance[1]. Le sénat chargea Pupien de la défense de l'Italie, et l'envoya avec des troupes d'élite combattre Maximin. L'absence de cet empereur fit naître dans Rome de grands troubles, que sa présence auroit prévenus ou bientôt apaisés. Une guerre civile s'alluma entre les soldats et le peuple[2]; une partie considérable de Rome fut brûlée; l'empereur Balbin fut même blessé en voulant apaiser la sédition. Elle ne cessa qu'à la vue du César Gordien, que l'on revêtit de la pourpre, et qu'un homme d'une haute stature porta au milieu des combattants. Les meurtres de Maximin et de son fils rendirent le calme à l'Italie. Le sénat envoya une députation nombreuse au-devant de Pupien, qui se réunit à son collegue et au jeune César. Les empereurs gouvernerent avec une harmonie parfaite, et les Romains espéroient des jours heureux. Mais la jalousie que les prétoriens conçurent contre le sénat causa leur ruine. Un historien cité par Capitolin[3] comparoit à Caton le sévere l'économe Pupien, et à César le généreux Balbin.

Lorsque les prétoriens et les autres troupes de l'armée de

(1) Capitol, *Maxim. Jun.*, VII. (2) Ibid., *Maxim. Balb.*, IX. (3) Ibid., VII.

Maximin entrerent dans Rome, après leur soumission, on dit dans le sénat: « Telle est la conduite des princes dont l'élévation « est le résultat d'un choix réfléchi et judicieux! telle est la fin « de ceux qu'ont élevés des audacieux et des hommes dépour- « vus de lumieres[1]! » Ces paroles imprudentes semblerent être le signal de la mort des empereurs. Les prétoriens, se trouvant déja humiliés de n'avoir point eu de part à l'élection des successeurs des Gordiens et de Maximin, se souleverent, forcerent la garde du palais, se jeterent avec fureur sur les deux empereurs, déchirerent leurs vêtements, les traînerent nus hors du palais pour les conduire dans leurs camps. Mais, apprenant que d'autres troupes accouroient pour les défendre, ils les firent mourir, abandonnerent leurs corps sur la voie publique, et emmenerent le jeune Gordien, qu'ils proclamerent Auguste. « Tel fut, dit « Hérodien[2], la mort (attentat exécrable!) de ces vieillards « vénérables et dignes de mémoire, qui avoient été élevés à « l'empire par leur naissance et par leurs glorieux services. » Ils n'avoient régné que trois mois.

N° 3, 4, et 5.

Les n° 3 et 4 de la planche LIII présentent la face et le profil d'une tête de bronze de Balbin, qui est conservée dans le musée du Vatican, et qui a été trouvée dans la Vigna Casali, sur la voie Appienne[3]. La médaille de bronze du n° 5 en prouve la ressemblance. On y lit autour d'une tête couronnée de laurier cette légende, IMP*erator* CAES*ar* D*ecius* CAEL*ius* BALBINVS AVG*ustus*. Revers, dans une couronne de laurier, VOTIS DECENNALIBVS S. C. Tous les dix ans le sénat et le peuple formoient des vœux solennels pour les empereurs; et des médailles étoient frappées au commencement de chaque période.

(1) *Maxim. Balb.*, XIII. (2) Lib. VIII, 21. (3) *Mus. Pio Clem.*, VI.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIII. N° 6, 7, et 8.

La face et le profil d'un buste colossal de Pupien sont gravés ici sous les n° 6 et 7. Ce buste étoit placé sans désignation dans le château de Richelieu, où Visconti le reconnut pour celui de Pupien. Il le fit transporter dans le musée royal; il y est conservé sous le n° 60. On trouve dans la collection de la villa Albani une statue en marbre de Pupien[1]; elle faisoit jadis partie de la collection Verospi, et on l'a vu pendant quelques années dans le musée de France, avec le n° 18. Elle est gravée dans le recueil de Guattani[2]. La ressemblance de ces deux marbres est prouvée par la médaille de bronze du n° 8. On y lit, autour d'une tête couronnée de laurier, IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* CLO*dius* PVPIENVS AVG*ustus*. Revers, Victoire tenant une couronne; légende, VICTORIA AVGG*ustorum*. S. C.

§. 5. GORDIEN III ou PIE, EMPEREUR,

ET SON ÉPOUSE TRANQUILLINE.

Si Gordien Pie avoit eu pour mere, comme Alexandre Sévere, Mamée, c'est-à-dire une femme qui entourât son fils des plus sages conseillers, sa mémoire serait sans tache; mais il n'eut pas ce bonheur. Sa mere, préposée à son éducation, ne plaça autour de lui que des hommes vils, qui vendirent les dignités en son nom, et qui se réunirent pour le tromper[3].

Petit-fils de Gordien l'Africain pere (soit par une fille, soit par Gordien le second Africain), Gordien étoit élevé dans l'obscurité, lorsque le peuple romain demanda avec emportement qu'il fût créé César, conjointement avec les Augustes Pupien et

(1) Winckel., *Monum. ined.*, *tratt. prel.*, p. 101.

(2) Ann. 1787. *Maggio.*

(3) Capitol., *Gord.*, XXII.

Balbin, l'an 238 (991 de Rome). Reconnoissant des dangers auxquels s'étoient exposés les deux Gordiens pour délivrer l'empire de la tyrannie de Maximin, le peuple voulut voir sur le premier degré du trône le descendant de ses défenseurs. Celui-ci n'étoit âgé que de onze, de treize, ou au plus de seize ans; car on trouvoit ces différentes époques dans les écrivains contemporains, selon Capitolin[1]; de même que l'on hésitoit sur sa filiation: tant étoit grande la négligence avec laquelle on avoit écrit l'histoire, après Dion!

La même année qui vit Gordien déclaré César lui vit placer sur le front le diadême, après le meurtre de Pupien et de Balbin. Les prétoriens, qui avoient assassiné ces deux respectables empereurs, parcequ'ils avoient été choisis par le sénat et non par la milice, chercherent le moyen de se soustraire à la vengeance du peuple, et en même temps d'exercer le droit qu'ils s'étoient arrogé de donner un maître aux Romains. La présence du jeune César, revêtu des ornements de sa dignité, et porté par un homme d'une très haute stature, avoit déja apaisé une sédition. Ce fut encore la présence de Gordien, revêtu de la pourpre impériale par les prétoriens, qui les réconcilia avec les habitants de la capitale. Le sénat et toutes les provinces applaudirent à cette élection, dans l'espoir de goûter le repos qui les avoit fuis depuis la mort d'Alexandre. Cette attente ne fut remplie qu'à l'égard des ennemis extérieurs, qui suspendirent leurs attaques contre l'empire.

Le mariage de Gordien avec Tranquilline, célébré l'an 241 (994 de Rome), apporta un grand changement dans le gouvernement de l'empire. Le pere de cette impératrice, appelé Timi-

(1) *Gord.*, XXII.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Severe jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIV.

sithée (adorateur des dieux), ou Timésiclès, selon Zosime[1], plutôt que Misithée (qui hait les dieux), comme on lit, contre toute vraisemblance, dans Capitolin[2], étoit un homme renommé pour sa science, son éloquence, et la sagesse de ses conseils dans la paix comme dans la guerre. Gordien le nomma préfet des prétoriens, l'appela son pere, exigeant aussi qu'il l'appelât son fils; et il suivit avec docilité toutes ses leçons. Les favoris furent éloignés de la cour, d'habiles généraux placés à la tête des armées, et la discipline militaire fut rétablie.

Assuré du dévouement des soldats, Gordien ouvrit le temple de Janus l'an 242; et c'est la dernière fois que les historiens font mention de cette cérémonie, célebre dans les premiers siecles de Rome. Il quitta la capitale pour combattre les Perses. Leur roi, Sapor, fils d'Artaxerxès (Ardchir), fondateur de la dynastie des Sassanides, avoit rassemblé une armée formidable, s'étoit emparé de la Mésopotamie, d'une grande partie de la Syrie, menaçoit même Antioche, et répandoit la terreur non seulement dans tout l'Orient, mais encore dans l'Italie. Gordien, en traversant la Thrace, combattit et vainquit les Sarmates et les Goths; mais les Alains lui firent subir un échec dans les champs de Philippes en Macédoine, ou près de Philippopolis dans la Thrace[3]. Arrivé en Asie, il attaqua les Perses, les vainquit, et les obligea d'abandonner la Syrie, la Mésopotamie, et leurs autres conquêtes. Le sénat, instruit de ses succès, ordonna par un décret solennel que Gordien jouiroit des honneurs du triomphe, monté sur un char traîné par quatre éléphants (Capitolin[4] donne à entendre que cet attelage étoit réservé aux triomphateurs des Perses); et que Timésiclès jouiroit aussi des honneurs

(1) Lib. I.

(2) *Gord.*, XXIII.

(3) Capitol., *Gord.*, XXXIV.

(4) Ibid., XXVII.

du triomphe, mais seulement monté sur un char attelé de quatre chevaux.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévère jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIV.

Ce sage conseiller de Gordien put à peine connoître les témoignages de la reconnoissance du sénat, car il mourut l'an 243; soit d'une maladie, soit, comme on le crut généralement, par la perfidie d'un Arabe, appelé Philippe, qui succéda depuis à Gordien. Cet homme, qui s'étoit avancé dans la carrière militaire par sa valeur, fut nommé, par l'empereur, préfet du prétoire, à la place de Timésiclès. Parvenu à la première dignité de l'empire, Philippe éleva ses vues jusqu'au trône. Il employa le crédit dont il jouissoit personnellement dans la milice, et celui que lui donnoit sa dignité, à dominer et à éteindre l'amour des soldats pour Gordien. Il représentoit qu'il étoit honteux pour eux d'être commandés par un chef à peine entré dans l'adolescence. En même temps il les conduisit à travers des pays déserts et stériles, et il empêcha tous les convois de parvenir à leur destination. Les soldats irrités se révolterent contre Gordien, et élurent Philippe empereur.

Tous les historiens, Capitolin excepté, disent seulement que Philippe, devenu empereur, fit mourir Gordien l'an 244 (997 de Rome), et qu'il écrivit au sénat qu'une maladie avoit conduit ce prince au tombeau. Quoique l'on trouve dans l'histoire des faits vrais qui ne sont pas vraisemblables, et sur-tout à l'époque des temps de trouble que je décris; quoique plusieurs écrivains modernes aient cru devoir rejeter comme une fable le récit de Capitolin; cependant Montesquieu [1], qui connoissoit si bien le cœur humain, l'a adopté. Selon Capitolin [2], Gordien auroit imploré la protection des soldats, auroit reproché à Philippe son

(1) *Grandeur des Romains*, c. XVI. (2) *Gord.*, XXX.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIV.

ingratitude; et, voyant l'immobilité des auditeurs, il auroit demandé d'abord à être son collegue, puis à porter seulement le titre de César. Il se borna ensuite à demander d'être préfet du prétoire, et enfin il parla pour qu'on lui conservât la vie; ce qui lui auroit été refusé par les chefs de l'armée, dévoués à Philippe.

Telle fut la fin déplorable du troisième empereur du nom de Gordien, qui périt âgé d'environ vingt ans, après un regne de moins de six ans.

On ignore s'il laissa des enfants de son épouse Tranquilline; mais l'on est certain qu'il n'y eut point un quatrieme Gordien empereur, malgré tous les efforts que fit en 1695 le savant abbé Dubos[1] pour faire prévaloir cette opinion, opinion qui fut victorieusement combattue par Galland[2], le célebre traducteur des Mille et une Nuits.

Le sénat ajouta, ou parut ajouter foi au récit de Philippe. Il accorda à Gordien Pie les honneurs de l'apothéose. Philippe, cherchant à diminuer l'horreur de son forfait, permit que les soldats lui élevassent sur les frontières de la Perse un tombeau que l'on apercevoit de fort loin, et qui subsistoit encore sous le regne de Julien; comme l'atteste Ammien Marcellin[3], témoin oculaire.

N. 4 et 5 Capitolin[4] fait de ce prince un portrait avantageux; il dit qu'il étoit beau, d'une figure et d'un abord très agréables. Ses médailles, qui sont en aussi grand nombre que celles des deux premiers Gordiens, sont rares. Elles confirment ce témoignage. On en voit ici sous le n° 4, planche LIV, une de bronze sur laquelle paroît sa tête nue, sans barbe, avec la légende M*arcus* ANT*onius*

(1) *Histoire des quatre Gordiens*, 1695, in-12.

(2) *Lettre touchant les quatre Gordiens*, 1696.

(3) Am., lib. XXIII, 5.

(4) *Gord.*, XXXI.

GORDIANVS CAES*ar*. Revers, les instruments des sacrifices, avec la légende PIETAS AVG*Gustorum*, et l'exergue S. C. Sur le médaillon de bronze du n° 5 est gravé le buste de Gordien III, couronné de laurier, armé d'une lance et d'un bouclier, avec la légende IMP*erator* GORDIANVS PIVS FELIX AV*Gustus*. Revers, un amphithéâtre dans lequel combattent un taureau et un éléphant, avec la légende MVNIFICENTIA GORDIANI AV*Gusti*.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévère jusqu'à Trajan Dèce. Pl. LIV.

Il paroît que les numismatistes ont donné à Gordien III le surnom de Pie, *Pius*, parcequ'on le trouve constamment sur ses médailles latines depuis l'an 239; tandis qu'on ne le voit point sur les médailles latines des deux Gordiens.

N. 1 et 2.

Lorsqu'en 1792 le prince Marc-Antoine Borghese fit faire des fouilles dans l'antique territoire de Gabies, on découvrit le précieux buste de Gordien, qui est conservé aujourd'hui dans le musée royal, sous le n° 2, et qui est dessiné ici sous le n° 1. Visconti le reconnut d'après les médailles nombreuses de cet empereur, et le décrivit dans ses Monumenti Gabini[1]. Sous le n° 2 est dessiné le profil. En voyant ce buste, dont les bras et la main gauche antiques sont conservés (les bustes qui ont des bras antiques sont extrêmement rares), on pourroit le prendre pour un fragment de statue; mais le marbre (de Luna, aujourd'hui Carrare) est fouillé par-derriere, comme les autres bustes que l'on cherchoit ainsi à rendre moins lourds. Gordien tient de la main gauche le *parazonium* (épée de commandement); et il tenoit probablement de la droite, qui n'a pu être retrouvée, un globe ou une Victoire. Sa tête est nue; il est revêtu d'une cuirasse travaillée sous la forme d'écailles, et du *paludamentum*

(1) Tav. XIV, p. 46.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévère jusqu'à Trajan Dèce. Pl. LIV.

(chlamyde pourpre des généraux). La beauté du travail égale la rareté du monument. On en voit le profil au n° 2.

N° 3

Le n° 3 présente un beau camée sur lequel est gravé Gordien III. Il fait partie de la collection d'un amateur anglois.

Tranquilline (Sabinia Tranquillina) eut pour père le vertueux, le sage Timésiclès, qui rendit de si grands services à l'empire; comme nous l'avons vu dans la vie de Gordien III, empereur, qu'elle épousa l'an 241 [1] (994 de Rome). C'est là tout ce que nous apprend l'histoire sur cette impératrice, dont le nom se lit dans Eutrope [2] seul; mais dont la tête est jointe à celle de son mari sur leurs médailles grecques. On ignore si elle le rendit père.

N° 6

Sa tête, coiffée du diadème, est gravée sur la médaille de bronze du n° 6, avec la légende SABINIA TRANQVILLINA AVG*usta*. Revers, une femme debout, tenant un caducée et une corne d'abondance, avec la légende FELICITAS TEMPORVM, et S. C. dans le champ.

§. 6. PHILIPPE IER, ou PERE,

ET OTACILIA SEVERA SON ÉPOUSE.

Les écrivains du siecle de Constantin ont donné à entendre qu'Alexandre Sévere étoit chrétien; mais qu'il ne paroissoit tel que dans l'intérieur de son palais. Ils ont dit la même chose de Philippe Ier, cependant avec plus d'assurance. Voici comment s'exprime sur ce sujet le savant et religieux Eckhel [3]: «Philippe

(1) Capitol., *Gord.*, XXVIII. (2) Lib. IX, 2. (3) *D. N. V.*, VII, 327.

« avoit fait mourir son bienfaiteur Gordien III, et par cette per-« fidie il s'étoit emparé du trône. Némésis, qui conservoit le « souvenir de ce crime odieux, lui fit subir le même sort. Si l'on « retranche ce forfait, le reste de sa vie paroît avoir été exempt « de blâme. Plusieurs des anciens écrivains, entre lesquels on « compte des saints peres, ont assuré qu'il étoit chrétien. Je ne « traiterai point cette question, parcequ'elle n'entre point dans « le plan de mon ouvrage, parcequ'elle a occupé les écrivains « de l'histoire ecclésiastique, Tillemont en particulier; et parce-« que les médailles de Philippe Ier, présentant toujours les images « des fausses divinités, témoignent plutôt en faveur de l'opinion « contraire. »

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévère jusqu'à Trajan Dèce. Pl. [illegible]

Philippe Ier (Marcus Julius Philippus) étoit Arabe, né dans la Trachonite, selon Victor[1], ou dans la colonie de Bostra, qui appartenoit à l'Arabie proprement dite, selon Zonare[2]. On ne sait rien de son origine, ni de sa vie avant l'époque où il fut nommé préfet du prétoire, l'an 243; si ce n'est que son pere avoit été un chef de voleurs très célebre (*patre nobilissimo latronum ductore*, dit le jeune Victor[3]). Zosime, parlant de Philippe Ier, dit aussi que les Arabes étoient la plus méchante des nations (ἐξ Ἀραβίας ἔθνους χειρίστου). Combien est ancienne cette horde d'Arabes qui ne vit que de vols et de pillages, et chez qui les chefs ou les plus hardis voleurs sont honorés?

On doit croire que Philippe avoit parcouru avec succès tous les grades de la milice, puisque Gordien III le nomma préfet du prétoire, après la mort de Timésiclès, pere de l'impératrice, et celui qui gouvernoit sous le nom du jeune empereur. Si l'on en croit Capitolin[4], Philippe fut l'auteur de cette mort. Il avoit des

(1) *Cæs.*, XXVIII. (2) Lib. XII, 19. (3) *Epit.*, XXVIII. (4) *Gord.*, XXVIII.

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LV.

raisons puissantes de craindre un juste ressentiment de la part de Timésiclès; et il en prévint l'effet en lui faisant donner un breuvage contraire à la maladie dont il étoit atteint. Ce ne fut pas son plus grand crime: il n'avoit immolé Timésiclès que pour abattre la seule barriere qui le séparoit du trône; et il portoit ses vues plus haut. Devenu le conseiller intime de Gordien, il s'occupa à l'entraîner dans les plus fausses démarches, et en même temps à le rendre odieux aux soldats. Il les conduisit dans des contrées incultes ou dévastées; et il empêcha les convois de suivre les armées, en les égarant à dessein; ce qui les irrita contre Gordien. Alors des officiers vendus à Philippe représenterent aux soldats que l'empereur (âgé seulement de vingt ans) étoit trop jeune pour soutenir le fardeau de l'empire, et qu'il falloit le remplacer par un homme blanchi sous les armes et dans le conseil, tel que Philippe.

Capitolin dit que ce monstre d'ingratitude se fit d'abord déclarer empereur par les soldats irrités, et collegue de Gordien en qualité de son tuteur. Nous avons vu dans la vie du jeune prince le récit de cet événement tracé par le même historien; nous rappellerons seulement ici que tous les autres écrivains disent seulement que Philippe fit mourir l'infortuné Gordien, et qu'il lui succéda l'an 244 (997 de Rome).

Après qu'il se fut adjoint, en lui donnant le nom de César, son fils, âgé seulement de sept ans, il écrivit au sénat pour lui annoncer la mort de Gordien III, qu'il attribuoit à une maladie; et son élection, en lui demandant son approbation. Il l'obtint du sénat, qui feignit de croire naturelle la mort de Gordien, et qui lui fit rendre les honneurs divins. Philippe profita de la victoire que l'armée de ce malheureux prince venoit de remporter sur les Perses, près de l'Euphrate; il conclut la paix avec

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévère jusqu'à Dioclétien. Pl. LV.

leur roi Sapor, et ramena les troupes romaines dans la Syrie. Pour éterniser son nom, il fonda, près de cette province et près de Bostra, dans la Trachonite (appelée quelquefois Arabie), une ville, qu'il nomma Philippopolis[1], et dans laquelle il fit frapper entre autres médailles probablement celles de son pere Marinus, comme l'a judicieusement conjecturé M. Tochon d'Annecy[2].

Arrivé à Rome, Philippe chercha par sa douceur à se concilier les sénateurs, et les soldats par ses largesses. Pour pallier le meurtre de Gordien, son bienfaiteur, il en parla toujours avec respect et ne détruisit point ses monuments. Il repoussa loin du Danube, en 245, les Carpes (peuple scythe ou goth), qui avoient fait une incursion dans les contrées qu'il arrose; depuis lors il porte, ainsi que son fils, sur les médailles, les surnoms de *Germanicus Maximus*, et de *Carpicus Maximus*. Enfin, l'an 247, il donna à son fils le titre d'Auguste, avec la puissance tribunitienne.

L'an 248 de l'ere vulgaire forme dans l'histoire de Rome et dans celle de Philippe I[er] une époque remarquable; il correspond à l'an 1001 de la fondation de la ville éternelle. Les deux empereurs célébrerent dans cette année, avec la plus grande pompe, des jeux qui étoient à-la-fois séculaires et millénaires: c'étoit au 1[er] avril de l'année précédente 247 qu'avoit commencé la millieme année, et elle avoit fini au même jour de 248. Les chronologues ont émis des opinions contradictoires sur l'époque de ces jeux millénaires; les uns l'ont avancée d'une, même de deux années; Cassiodore seul l'a reculée d'un an: mais Eckhel[3] et la plupart des chronologues ont prouvé, par le témoignage

(1) Zon., XII, 19; Vict., *Cæs.*, XXVIII.

(2) *Mémoires sur les médailles de Marinus et de Jotapianus*, 1817.

(3) *D. N. V.*, VII, 324.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dèce. Pl. LV.

irrécusable des médailles, que l'on doit assigner l'an 248. Aucune de celles de Philippe antérieures à cette année n'a rapport aux jeux millénaires; tandis que l'on en trouve un grand nombre qui sont relatives à ces jeux, et qui présentent le troisieme consulat de Philippe pere joint au deuxieme de son fils; or cette réunion appartient exclusivement à l'an 248. La durée de ces jeux, que Philippe fit célébrer seulement après les mille ans accomplis, fut « de trois jours et de trois nuits, sans que le « peuple se livrât au sommeil, dit S. Jérôme[1]. »

La durée non interrompue de ces jeux est pour ainsi dire moins remarquable que le nombre et l'espece des animaux qui y parurent. Je vais en donner l'énumération pour suppléer à la disette des faits mémorables dans cette période de l'histoire romaine, quoiqu'on en trouve une semblable dans la vie des deux premiers Gordiens[2]. Le troisieme empereur de ce nom avoit fait rassembler à Rome un grand nombre d'animaux pour la célébration de son triomphe sur les Perses, triomphe qui ne put avoir lieu à cause de sa mort prématurée. Philippe les fit paroître dans le cirque aux jeux millénaires, et il en donna une partie aux spectateurs; le reste fut immolé aux plaisirs du peuple. Trente-deux éléphants, dix élans, dix tigres, soixante lions, et trente léopards apprivoisés, dix hyenes, un hippopotame, un rhinocéros, dix lions blancs (d'une couleur moins foncée), dix girafes, vingt ânes sauvages, quarante chevaux sauvages, et un nombre incalculable d'autres animaux de toute espece. Enfin l'on vit combattre dans ces jeux mille couples de gladiateurs qui appartenoient au domaine public.

Alexandre Sévere avoit eu le dessein de supprimer les lieux

(1) Hier., *in Chron. Eusebil.* (2) Capitol., *Gord.*, XXXIII.

Chap. X.

Successeurs d'Alexandre Severe, jusqu'à Trajan Dèce.

Pl. LV.

infames où des hommes achetoient du fisc le droit de se prostituer à la lubricité publique; « mais il craignit, dit son historien « Lampride[1], de rendre plus violentes les passions que l'on se« roit forcé de contraindre; car les hommes sont entraînés plus « violemment vers les objets défendus, et les recherchent avec « fureur. » « Philippe, plus hardi, exécuta le projet d'Alexandre; « ce qui lui attira l'estime générale, dit Victor[2], qui écrivoit « dans le quatrieme siecle, sous les empereurs chrétiens; mais « cette prohibition n'a plus d'effet. » Cependant on ne trouve aucune preuve qu'elle ait été entièrement révoquée; ce que la pudeur publique dut à la fermeté de Philippe.

Des révoltes, occasionées par la famine et par les exactions des officiers de l'empereur, éclaterent dans plusieurs contrées l'an 249. Dans l'Orient, Jotapien revêtit la pourpre, mais il fut bientôt mis à mort. Les troupes de la Mœsie et de la Pannonie se souleverent en même temps, et placerent le diadême sur la tête de Publius Carvilius Marinus, officier subalterne[3]. Effrayé de la révolte des armées de Pannonie, Philippe demanda aux sénateurs de l'aider à l'apaiser, ou de le décharger du fardeau de l'empire, s'ils croyoient qu'il fût au-dessus de ses forces. Un silence général fut la seule réponse du sénat. Decius (qui, devenu empereur, fut appelé Trajanus Decius) prit enfin la parole, et dit que l'on avoit tort de redouter les entreprises de deux hommes aussi peu recommandables que Jotapien et Marin, et qu'ils succomberoient à cause de leur incapacité. Il les avoit bien jugés, car ils furent bientôt vaincus et mis à mort.

Cependant Philippe chargea de les poursuivre le même Decius, qui s'en défendit long-temps. Les soldats révoltés ne trou-

(1) Lib. XXIV. (2) *In Cæs.*, XXVIII. (3) Zosim., I.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Severe jusqu'à Trajan Dece. Pl. LV.

verent d'autre moyen d'éviter une juste punition qu'en élisant empereur celui qui étoit envoyé pour les faire rentrer dans le devoir: le croyant d'ailleurs digne de régner et capable de vaincre Philippe. Decius opposa aux soldats une vive résistance; et il ne se rendit, selon Zonare, qu'en voyant les épées tirées contre lui. Il écrivit sur-le-champ à Philippe pour lui annoncer la violence qu'on lui avoit faite, et pour l'assurer qu'arrivé à Rome, il déposeroit la pourpre et le diadème. Mais celui-ci, croyant apercevoir dans cette assurance un piege et un moyen employé pour l'entretenir dans l'inaction, sortit de Rome avec ses troupes, y laissant seulement quelques prétoriens avec son fils. Arrivé à Vérone, il livra bataille à Decius, la perdit, et fut tué. Son fils le fut aussitôt à Rome par les prétoriens.

Philippe avoit régné environ six ans, étant mort l'an 249 (1002 de Rome). On ne sait rien de précis sur son âge: la chronique d'Alexandrie ne lui donne que quarante-cinq ans; mais Zosime parle de sa foiblesse, suite de son grand âge.

N° 1. Les deux portraits de Philippe pere, gravés sur les médailles de la planche LV, sont les meilleurs qui nous soient parvenus; c'est pour ce motif qu'on les a choisies de préférence à celles qui sont relatives aux jeux millénaires. Sur le médaillon de bronze du n° 1 le buste de Philippe, couronné de laurier, est entouré de la légende IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* IVL*ius* PHILIPPVS AVG*ustus*. Revers, l'empereur debout, en costume militaire; à ses côtés deux porte-enseignes et un prétorien: légende, P*ontifex* M*aximus* TR*ibunitia* P*otestas* COS. (*consul*) P*ater* P*atriæ*.

N° 2. Même buste et même légende sur la médaille de bronze du n° 2. Revers, femme debout, tenant de la main gauche une corne d'abondance, des épis de la droite; dans le champ, un

boisseau plein d'épis, avec les sigles S. C.; légende, ANNONA AVG*usti* (distribution de blé au nom de l'empereur). Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.

Otacilia Severa fut l'épouse de Philippe Ier, comme nous le lisons dans les inscriptions et sur les médailles. D'ailleurs l'histoire ne nous apprend rien d'elle, sinon qu'elle laisse entrevoir que cette impératrice étoit chrétienne[1]. Pl. LV.

La médaille de bronze du n° 3 présente le buste de l'impératrice, avec la légende MARCIA OTACIL*ia* SEVERA AVG*usta*. Revers, femme debout, élevant la main droite et tenant une corne d'abondance; légende, PIETAS AVGVSTAE; les sigles S. C. dans le champ. N° 3

§. 7. MARINUS,

PERE DE PHILIPPE IER.

Les antiquaires se sont occupés pendant long-temps, sans succès, à découvrir quel étoit le Marinus dont on voit la tête sur la médaille de bronze du n° 8, planche LV. Cette tête est nue, mais non pas chauve; un aigle éployé est placé au-dessous; la légende est ΘΕΩ · ΜΑΡΙΝΩ (à Marinus deifié). On en connoît deux revers différents avec la même légende ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΙΤΩΝ ΚΟΛΩΝΙΑC, et S. C. dans le champ : l'un de ces revers, qui est ici gravé, a pour type Rome assise, tenant de la main gauche une haste, et de la droite un aigle sur lequel sont placées deux petites figures. Le second revers a pour type Pallas, ou Rome debout, tenant de la main droite une patere; de la gauche, une N° 8.

(1) Tillemont, III, *Ph. I.*

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LV.

haste; à ses pieds un bouclier. On attribuoit ordinairement ces médailles à Philippopolis de Thrace, et à Marinus qui se révolta dans la Mœsie contre Philippe Ier; Vaillant seul reconnut qu'elles avoient été frappées en Arabie.

Tochon d'Annecy [1], membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, a proposé sur cet objet, en 1817, des conjectures très vraisemblables, dont je vais donner l'extrait. Philippopolis de Thrace ne porte point le surnom de Colonie; la fabrique de ses médailles differe beaucoup de celle des médailles de Marinus. La fabrique des dernieres médailles ressemble à celle des médailles de Bostra en Arabie, auprès de laquelle Philippe Ier, voulant illustrer son pays natal, et avant de le quitter pour aller à Rome, fonda une ville, et probablement une colonie, auxquelles il donna son nom, et dans lesquelles il fit frapper des médailles avec son portrait. Le lieu paroît donc bien reconnu. Le Marinus déifié et gravé sur les médailles de Philippopolis d'Arabie quel est-il? Ce ne peut être Marinus révolté contre Philippe Ier, qui lui survécut, et qui ne lui décerna certainement pas les honneurs de l'apothéose; ni Pacatianus, déclaré empereur dans les mêmes contrées que l'avoit été Marinus, et surnommé par quelques antiquaires Marinus, d'après l'interprétation arbitraire d'un de ses noms, MAR., abrégé de MAR*ius*, de MAR*cius*, et d'autres. Tochon propose de reconnoitre ici un Marinus qui auroit été pere de Philippe Ier; mais dont les historiens qui sont parvenus jusqu'à nous ne font aucune mention. Les deux Philippes auront voulu donner dans leur patrie un témoignage de vénération à l'auteur de leur race, comme l'avoient pratiqué Vitellius et Trajan, qui ont fait frapper des médailles chacun en

(1) *Médailles de Marinus et de Jotapianus*, 1817, in-4°.

l'honneur de son pere. Cette opinion est d'ailleurs la seule qui apprenne pourquoi on voit sur les médailles de Marinus, de Philippe, et d'Otacilia son épouse, le type inusité de Rome, tenant un aigle sur lequel sont placées deux petites figures, probablement celles des deux nouveaux empereurs, Philippe pere et fils.

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Severe jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LV.

§. 8. PHILIPPE II, ou LE FILS,

EMPEREUR.

Philippe II étoit âgé de douze ans, selon Victor le jeune [1], lorsqu'il fut tué, l'an 249 (1002 de Rome), dans la capitale, par les prétoriens, qui venoient d'apprendre que son pere avoit perdu la vie auprès de Vérone. Il en avoit donc sept au moment où Philippe Ier, élu empereur après le meurtre de Gordien, s'adjoignit son fils, en lui donnant le titre de César. Il lui donna aussi, l'an 247, celui d'Auguste, et même celui de grand pontife, qui, jusqu'à Balbin et Pupien, n'avoit jamais appartenu qu'à un seul prince. Victor le jeune, cité plus haut, est le seul qui nous fasse connoître le caractere de Philippe II; il étoit si sévere et si sérieux que, depuis l'âge de cinq ans, personne ne put jamais le faire rire, et qu'on le vit, même pendant les jeux séculaires, témoigner par des regards séveres avec quelle peine il voyoit rire l'empereur son pere et son collegue.

Sur l'une des deux médailles de bronze qui sont gravées ici planche LV, nº 6 et 7, la tête du jeune Philippe est nue, et sur l'autre elle est couronnée de laurier : on lit autour de la pre-

N. 6 et 7.

(1) Vict., *Epit.*, XXVIII.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LV

miere, M*arcus* IVL*ius* PHILIPPVS CAES*ar;* et autour de l'autre, IMP*erator* PHILIPPVS AVG*ustus.* La premiere a pour type le jeune César, en costume militaire, tenant une lance et un globe, avec la légende PRINCIPI IVVENT*utis.* Une femme debout, tenant une haste et une branche d'olivier, est le type de la seconde, avec la légende PAX AETERNA, et les sigles S. C. dans le champ.

N. 4 et 5

Ces médailles ont fait reconnoître par Visconti Philippe II dans un buste de porphyre conservé dans le musée du Vatican, et gravé ici de face et de profil sous les nº 4 et 5 [1].

§. 9. PACATIEN, EMPEREUR.

Les médailles seules ont fait connoître cet empereur d'un jour; aucun historien ne rapporte même son nom : aussi a-t-on beaucoup différé d'opinion sur l'explication des initiales qui expriment ses noms sur les médailles. On y lit, autour d'une tête ornée d'une couronne de rayons, IMP*erator* TI*berius* CL*audius* MAR.... PACATIANVS. *Marius, Marcius,* et *Marinus*, peuvent être indiqués par l'abréviation MAR.; ce qui l'a fait confondre avec ce Marinus qui se révolta dans la Mœsie contre Philippe Ier, et avec le Marinus déifié sur les médailles de Philippopolis d'Arabie. Mais la fabrique des médailles de Pacatien ne ressemble point à celle des médailles qui ont été frappées dans cette ville, elle ressemble aux médailles des Philippes et de Trajan Dece; ce qui fait conjecturer que Pacatien fut un des généraux que leurs armées déclarerent empereurs à cette époque. Quant au pays qu'habitoit l'armée qui ceignit le diadème à

(1) Visc., *Mus. Pio Clem.*, VI, tav. 49.

Chap. X.

Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.

Pl. LVI.

Pacatien, on avoit cru d'abord que c'étoit l'Aquitaine, parcequ'on y avoit trouvé la premiere médaille de cet empereur; mais Eckhel[1] assure qu'on a trouvé le plus grand nombre de celles que l'on possede aujourd'hui dans l'Autriche et la Hongrie (la Mœsie et la Pannonie) : nouvelle preuve de la fausseté de l'opinion qui confond Pacatien avec Jotapien, tyran dans l'Orient.

N° 1 et 2.

Nous n'avons de Pacatien que des médailles d'argent. Sur celle du n° 1 on lit, autour d'une tête radiée, IMP*erator* TI*berius* CL*audius* MAR*ius* PACATIANVS. Revers, l'Abondance assise, avec la légende CONCORDIA MILITVM. La médaille gravée sous le n° 2 porte la même tête et la même légende. Revers, ROMAE AETERNAE. AN*no* MILL*esimo* ET PRIMO (l'an 1001 de Rome); Rome assise tenant une Victoire.

§. 10. JOTAPIEN, EMPEREUR.

Aurelius Victor[2] dit que sous le regne des Philippes on apporta à Trajan Dece, avant qu'il partît de Rome, la tête de Jotapien, qui, « se glorifiant d'être issu de la race d'Alexandre, s'étoit « révolté dans la Syrie, et avoit été tué par les soldats. » On lit aussi dans Zosime[3], « Les provinces de l'Orient, accablées « sous le poids des impôts, et ne pouvant souffrir le comman- « dement de Priscus (frere de Philippe), qu'on leur avoit envoyé, « se révolterent, et revêtirent du pouvoir souverain Jotapianus: « de leur côté les légions de Mœsie et de Pannonie élurent Ma- « rinus. » A la vérité on lisoit dans le manuscrit d'après lequel a été imprimée, en 1576, la premiere traduction latine de Zosime, *Tapianus;* et Leunclavius, le traducteur, avoit mis en marge

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 339. (2) *In Cæs.*, XXIX. (3) Lib. I, 20.

Chap. X
Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LVI
N° 3.

la correction *Papianus;* mais Reitemeyer a rétabli dans sa belle édition de Leipzig, en 1784, le mot *Jotapianus,* d'après deux manuscrits, et d'après l'autorité de Casaubon[1].

Voilà tout ce que l'histoire nous apprend de cet empereur éphémere, et encore regne-t-il une grande obscurité sur l'Alexandre dont Jotapien se glorifioit d'être issu. Tochon d'Annecy[2], qui a recueilli et discuté avec soin le peu que nous savons de Jotapianus, est porté à croire que cet Alexandre étoit le roi de Macédoine, plutôt que l'empereur Alexandre Sévere. C'est lui qui a fait connoître la médaille unique de Jotapianus, apportée de Syrie par M. Rousseau, consul françois à Bagdad, et que l'on conserve dans le cabinet du roi. On la voit ici sous le n° 3, planche LVI. «Elle est d'argent à bas titre (appelé billon); le «caractere de la tête est assez bon; le style n'est pas inférieur à «celui des médailles des Philippes et de Trajan Dece.» Autour d'une tête qui a de la barbe et une couronne radiée, on lit IMP· M · F · R · IOTAPIANVS · A · pour AVG*ustus.* L'explication des trois sigles qui suivent IMP*erator* est incertaine. Revers, Victoire tenant de la main droite une couronne, et une palme de la gauche, avec la légende VICTORIA AVE. pour AVG*usti.* «La précipita- «tion avec laquelle ces empereurs d'un moment se hâtoient de «produire des monnoies à leur effigie ne leur laissoit pas le temps «de donner de grands soins à leur fabrication.... Les fautes dans «les légendes sont assez fréquentes sur les médailles latines «frappées dans les villes grecques.»

(1) *Hist. Aug.*, II. (2) *Médailles de Marinus et de Jotapianus*, 1817, in-4°.

CHAPITRE XI.

TRAJAN DECE ET SES SUCCESSEURS JUSQU'A VALÉRIEN.

« Nous sommes arrivés à une époque, dit Eckhel[1], où les noms « des empereurs sont en plus grand nombre que les années pen- « dant lesquelles ils en ont porté le titre. » On ne peut assurer que cette multiplicité de noms ait contribué (ce qui est du moins vraisemblable) à l'obscurité qu'on observe dans les écrivains qui ont retracé l'histoire du troisième siecle; mais cette obscurité est telle, que les noms, les personnages mêmes, sont confondus : tels sont Pupien, appelé aussi Maxime; Balbin, les Gordiens, Marinus, Pacatien, et Jotapien. Que sera-ce donc dans ce chapitre, où, abandonné par le dernier des écrivains contemporains, Hérodien, et par les auteurs de l'Histoire Auguste, je n'aurai plus pour guides qu'Eutrope, les deux Victors, Zosime, Orose, et Zonare! Pl. LVI.

Une nouvelle difficulté arrête encore la marche de celui qui écrit l'histoire romaine à cette époque. Postérieurs au troisieme siecle, les écrivains qu'il doit consulter ont été animés les uns par un zele fervent pour le christianisme, qui s'élevoit déja près du trône, les autres, par leur attachement au paganisme, dont la nouvelle religion ébranloit les autels. Chacun d'eux a peint

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 350.

Chap. XI. Trajan Dece et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVI.

les empereurs avec des couleurs favorables à ses opinions. Pour Zosime, Trajan Dece est un prince accompli; c'est un monstre de cruauté pour les chrétiens, qu'il persécuta. Dioclétien est de même représenté sous deux points de vue opposés; et, pour des raisons contraires, on trouve dans Constantin deux hommes de caractere différent.

Les empereurs avoient partagé jusqu'alors avec d'autres personnages le titre d'Auguste et la puissance tribunitienne, qui dans l'origine avoit apartenu à plusieurs tribuns; mais devoit-on s'attendre que le titre de souverain pontife, *pontifex maximus*, seroit donné à deux personnes? Dion[1], mort sous Alexandre Sévere, assure qu'il appartenoit toujours à un seul des Augustes. Cependant Pupien et Balbin, qui régnoient conjointement, le prirent chacun sur ses monuments, et ils furent imités par plusieurs de leurs successeurs, Philippe jeune, Volusien, Carin, etc. On vit même trois souverains pontifes régner en même temps, Galere Maximien, Constantin, et Licinius[2]. Le nombre sera plus grand encore si l'on y ajoute ceux qui dans les provinces se firent déclarer empereurs, et qui joignirent au titre d'Auguste celui de souverain pontife.

La décadence des arts avançoit avec rapidité; et, comme il arrive toujours à cette époque dans toutes les contrées, ne pouvant plus atteindre à l'excellence de l'art, on attacha un grand prix à la difficulté du travail. On employa le porphyre, pierre extrêmement dure et incomparablement plus longue et plus difficile à travailler que le marbre. Le premier buste de porphyre que nous ayons vu est celui de Philippe jeune. C'est au troisieme siecle qu'il faut rapporter l'emploi habituel de cette

(1) Lib. LVII, 17. (2) Euseb., *Hist. eccles.*, VIII, 8.

pierre. Il est douteux que les Grecs et les Romains l'aient travaillée avant cette époque, qui se trouve être celle de la décadence des arts du dessin. Mais les Egyptiens ont certainement travaillé de tout temps le porphyre, qui forme une partie des rochers qui séparent la mer Rouge de la Méditerranée.

§. 1. TRAJAN DECE,

ET ÉTRUSCILLE SON ÉPOUSE.

Caius Messius Quintus Trajanus Decius (appelé communément Trajan Dece, ou seulement Dece) fut le premier des princes qui, sortis en grand nombre de l'Illyrie, obtinrent ou usurperent le titre d'Auguste. C'est dans cette région, placée entre le Danube, la Grece, et l'Adriatique, que naquit Dece, près de Sirmich, bourg de la Pannonie inférieure. Zosime[1], zélé partisan du polythéisme, semble n'avoir donné de grands éloges à cet empereur que parcequ'il avoit persécuté les chrétiens; on peut croire cependant qu'il a seulement exagéré des faits réels. Il dit que Dece étoit recommandable par sa naissance et par la dignité de sénateur, dont il étoit revêtu, lorsqu'en 249 (1002 de Rome) Philippe fit connoître au sénat la révolte de Jotapien et de Marinus.

On ignore tous les détails de la vie de Dece jusqu'à cette époque. Seulement le jeune Victor[2] dit qu'il étoit courageux, habile dans l'art militaire, d'un commerce doux et facile; qu'il étoit très instruit, et qu'on admiroit en lui toutes les bonnes qualités. Vopisque[3] dit aussi que sa vie et sa mort rappeloient les temps anciens.

(1) Lib. I, 21. (2) *Epitom.*, XXIX. (3) *In Aureliano*, XLII.

Chap. XI.
Trajan Dece
et ses successeurs
jusqu'à Valérien.
Pl. LVI.

Nous avons vu dans la vie de Philippe que Dece chercha à rassurer le sénat effrayé par le tableau des révoltes que cet empereur mettoit sous ses yeux. Il annonça que les regnes des généraux révoltés seroient très courts, et qu'ils périroient bientôt de la main de leurs propres soldats. Philippe l'envoya pour les combattre; mais les armées, craignant d'être punies de leur révolte, firent mourir Jotapianus et Marinus, puis elles offrirent la couronne à Trajan Dece. Celui-ci la refusa plusieurs fois, jusqu'à ce que les soldats le contraignirent l'épée à la main à l'accepter, l'an 249. Son premier soin fut d'instruire le sénat de la violence qu'il avoit soufferte, et de lui annoncer qu'arrivé à Rome il déposeroit la pourpre. Mais Philippe, qui lui-même avoit trahi ses serments vis-à-vis de Gordien Pie, n'ajouta point foi aux promesses de Dece, marcha contre lui, et livra bataille auprès de Vérone. La fortune lui fut contraire; il périt dans la mêlée; et, à la nouvelle de ce désastre, son fils fut tué à Rome par les prétoriens.

Trajan Dece fut aussitôt reconnu empereur par le sénat. Il déclara Césars les deux fils dont Etruscille l'avoit rendu pere, Herennius Etruscus et Hostilien. Pendant son regne, les chrétiens furent persécutés, en haine, disent Orose, Eusebe et S. Jérôme, de Philippe son prédécesseur, sous lequel ils avoient vécu en paix. Mais en voyant Dece recréer la censure, magistrature redoutable sous la république et sous les premiers empereurs, qui s'en étoient arrogé la puissance sans en prendre le nom (Domitien excepté), on doit penser que, de même qu'il vouloit retablir les bonnes mœurs, de même aussi il vouloit rendre à la religion des Romains toute sa splendeur. Ainsi, sans prétendre diminuer l'horreur qu'inspirent l'intolérance et la persécution, nous envisageons dans Trajan Dece un prince qui suivoit la

malheureuse impulsion de son siecle, plutôt que sa haine contre Philippe.

Le rétablissement de la censure fut l'événement le plus remarquable d'un regne si court. Dece espéroit-il faire revivre les mœurs antiques chez un peuple aussi corrompu que l'étoient les Romains? Croyoit-il qu'il suffisoit, pour obtenir ce résultat, de créer un magistrat spécial, et de l'investir d'un pouvoir presque illimité? C'étoit trop bien augurer de l'espece humaine. Quoi qu'il en soit, il remit le choix du censeur au sénat, qui déclara à l'unanimité que Valérien, l'un de ses membres (qui fut depuis empereur), méritoit le mieux d'obtenir la nouvelle dignité.

Quelques révoltes éclaterent, l'an 250, dans les Gaules, et elles furent bientôt apaisées. Zosime[1] dit que le regne de Dece fut rempli de troubles, causés par la foiblesse et l'incurie de son prédécesseur. Mais ce qui jeta l'alarme jusque sur les bords de l'Adriatique fut l'incursion d'une des tribus scythiques, désignée sous les noms de Getes et de Goths. Ils traverserent le Danube, ravagerent la Mœsie, la Thrace, et la Macédoine. Les gouverneurs de ces provinces obtinrent quelque succès contre les barbares; mais l'un d'eux, Priscus (probablement le frere de Philippe), se joignit aux Goths, et prit le titre d'empereur[2]. Trajan Dece partit de Rome pour se mettre à la tête de ses armées. Accompagné du César Herennius, il repoussa vivement les Goths, et il donna l'année suivante le titre d'Auguste à son fils.

Cette année 251 (1004 de Rome) fut fatale aux deux Augustes. Trebonianus Gallus, l'un des généraux, trahit Dece, et n'exécuta point les ordres qu'il avoit reçus de garder les passages du Danube, afin que les Goths ne pussent échapper au fer des

(1) Lib. I, 23. (2) Vict., *Cæs.*, XXIX; Jornand., 41, 42.

Chap. XI. Trajan Dece et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVI.

Romains. L'empereur, loin d'être découragé par cette perfidie, se jeta, comme un autre Decius, au milieu des ennemis. On lui apprit que son fils avoit reçu la mort en combattant dans les premiers rangs, et il dit alors à ceux qui l'entouroient et qui paroissoient troublés par ce malheur, « Ce n'est qu'un citoyen de « moins dans l'empire. » Désespérant alors de l'issue du combat, il poussa son cheval dans un marais qui l'engloutit; et l'on ne put trouver son corps. Il avoit régné un peu plus de deux ans, et il étoit âgé de cinquante, selon Victor le jeune, et de soixante selon l'auteur de la Chronique d'Alexandrie.

Tel est le récit de sa mort, selon la plupart des écrivains; mais, selon quelques uns, Trebonianus Gallus auroit engagé les Goths à se fortifier derriere un marais peu profond en apparence, et il auroit conseillé aux deux Augustes de les attaquer en traversant ce marais, où il savoit qu'ils trouveroient la mort. Eutrope, qui prodigue l'apothéose, dit, sans probabilité, qu'elle fut décernée aux deux Deces. Mais, chez les écrivains chrétiens, ce nom est devenu le synonyme de celui de Néron.

N° 4. Nous n'avons de portrait de Trajan Dece que sur ses médailles. Les plus beaux sont ceux que présentent les médaillons de bronze. Comme on voit sur ces médaillons les sigles S. C., on ne peut douter qu'ils n'aient servi de monnoie. Sur le médaillon d'argent du n° 4, planche LVI, on lit IMP*erator* *Caius* M*essius* Q*uintus* TRAIANVS DECIVS AVG*ustus*, autour de la tête de Dece, ornée d'une couronne radiée. Revers, tête d'Etruscille, son épouse, sur un croissant; en regard, les têtes accolées de ses deux fils, Herennius et Hostilien, ornées de couronnes radiées; légende, CONCORDIA AVGG*ustorum*.

N° 5. Même légende sur la médaille d'argent du n° 5, autour de la tête de Dece, couronnée de laurier. Le revers présente un type

fort rare, la figure de l'Abondance; elle verse des trésors d'une corne d'abondance, avec la légende ABVNDANTIA AVG*usti*.

Chap. XI. Trajan Dece et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVI. N° 6.

Le beau médaillon de bronze du n° 6 présente le buste de Dece, couronné de laurier, avec la légende IMP*erator* C*aius* M*essius* Q*uintus* TRAIANVS DECIVS AVG*ustus*. Revers, deux femmes debout, dont l'une éleve la main droite vers une enseigne militaire; et l'autre, dans la même attitude, tient de la gauche une enseigne plus petite : légende, PANNONIAE; S. C. dans le champ. Les deux Pannonies (supérieure et inférieure), la Dace, et l'Illyrie, étoient cheres à Dece, parcequ'il y avoit été proclamé empereur, et parceque les légions tirées de ces provinces l'avoient puissamment aidé à vaincre Philippe.

On ignore les détails de la vie de l'impératrice HERENNIA ETRUSCILLA, épouse de Trajan Dece; les historiens parvenus jusqu'à nous n'ont pas même conservé son nom. Mais elle est appelée dans une inscription *Conjux domini nostri Dec*I *Augusti, mater Augustorum nostrorum*[1]; et sa tête est placée en regard de celle de Dece sur une médaille de bronze frappée à Rhesæna en Mésopotamie. Etruscille reçut le titre d'Auguste, l'an 249, avec son époux, qu'elle avoit rendu pere d'Herennius et d'Hostilien, Césars et Augustes.

Le médaillon de bronze du n° 7 présente la tête d'Etruscille, coiffée avec le diadême, et la légende HERENNIA ETRVSCILLA AVG*usta*. Revers, six femmes voilées sacrifient sur un autel devant un temple, dans lequel est placée la statue d'un homme armé; légende, VESTA. N° 7.

(1) *Mus. Veron.*, p. 102.

Chap. XI.
Trajan Dece,
et ses successeurs
jusqu'à Valérien.
Pl. LVI

§. 2. HERENNIUS ETRUSCUS,

EMPEREUR.

Fils de Trajan Dece et d'Etruscille, Quintus Herennius Etruscus Messius Trajanus Decius fut créé César l'an 249 par son pere, que le sénat avoit reconnu empereur après la mort de Philippe. Il fut bientôt après envoyé en Illyrie, pour repousser les Goths, qui, ayant traversé le Danube, ravageoient les provinces romaines situées sur la rive droite de ce fleuve. Herennius les combattit d'abord avec une fortune variable; mais elle lui devint si défavorable, que son pere vint prendre le commandement de l'armée. Dece le créa Auguste l'an 251, peu de mois avant la bataille où ils perdirent la vie tous les deux. On connoît le courage avec lequel Dece apprit la mort d'Herennius, tué au premier choc. « Ne perdez pas courage, dit-il, ce n'est « qu'un combattant de moins. »

N° 8 Un des meilleurs portraits d'Herennius est celui que présente la médaille de bronze du n° 8, planche LVI. La tête est nue; légende, Q*uintus* ETR*uscus* MES*sius* DECIVS NOB*ilis* C*æsar*. Revers, figure, en costume militaire, tenant un sceptre et la haste transversale; légende, PRINCIPI IVVENTVTIS; S. C. dans le champ.

§. 3. HOSTILIEN, EMPEREUR.

Ce prince, dont on a des médailles sur lesquelles il porte le titre de César et celui d'Auguste, étoit-il un second fils de Trajan Dece, ou son gendre? L'obscurité qui regne dans les auteurs

qui ont écrit l'histoire de cette époque est telle, que des érudits très judicieux ont pu être partagés d'opinion sur ce fait; mais aujourd'hui tous sont d'accord avec Eckhel[1] pour reconnoître un second fils de Trajan Dece dans Caius Valens Hostilianus Quintus.

Après la mort de Trajan Dece et d'Herennius, Trebonianus Gallus, qui leur succéda, crut devoir faire un sacrifice à l'opinion publique en associant à l'empire le second fils de Dece, Hostilien. Il lui donna le titre d'Auguste, ainsi qu'à son propre fils Volusien, l'an 251. Mais bientôt, craignant que le fils de Dece ne devînt, à cause du respect avec lequel on prononçoit toujours le nom de son pere, un objet de prédilection pour ceux qui voudroient troubler l'état, il lui tendit des embûches, et le fit mourir. Tel est le récit de Zosime; les deux Victors[2] assurent qu'Hostilien mourut de la peste.

On voit sur une médaille de bronze, n° 9, la tête d'Hostilien, couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAES*ar* C*aius* VAL*ens* HOS*tilianus* MES*sius* QVINTVS AVG*ustus*. Revers, Hygiée, fille d'Esculape et déesse de la santé, donne à manger à un serpent entortillé autour d'un autel; légende SALVS AVGVS*ta;* S. C. dans le champ. Ce type est relatif à la maladie contagieuse qui ravagea le monde connu, sous l'empire de Trebonianus Gallus. N° 9.

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 351. (2) Lib. I, 25.

§. 4. TREBONIANUS GALLUS,

EMPEREUR.

Le nom de Caius Vibius Trebonianus Gallus (appelé communément Gallus) fait époque dans les fastes de Rome, par l'espece d'encouragement que donnerent aux barbares ses traités odieux. Il permit aux Goths de retourner dans les contrées qu'ils avoient habitées jusqu'à cette époque, avec le butin et les prisonniers qu'ils avoient enlevés sur les terres de l'empire; et il promit encore de leur payer en or un tribut annuel.

Un texte équivoque du jeune Victor[1] feroit croire que Gallus étoit né dans l'île Méninge, sur les côtes d'Afrique (aujourd'hui Gerbi ou Zerbi). Mais il regne une profonde obscurité sur son origine; on voit seulement qu'il avoit été consul, et qu'il commandoit l'armée romaine dans l'expédition contre les Goths, sous les ordres de Dece et de son fils. Gallus trahit cet empereur; et, malgré ses ordres, il laissa libre le passage du Danube, afin que les barbares pussent échapper aux aigles victorieuses[2]. Ensuite, de concert avec les Goths, il l'engagea à traverser pour les attaquer un marais dans lequel ce malheureux prince fut englouti, après avoir vu tomber sous le fer ennemi son fils, qu'il venoit de s'associer pour collegue.

Pour cacher son crime, Gallus donna publiquement des regrets à Dece; mais on n'en put douter quand on le vit recevoir le diadême des mains des soldats l'an 251 (1004 de Rome.) Il se hâta de choisir pour collegue celui des deux fils de Dece qui lui

(1) *Epit.* XXXI. (2) Zosim., I, 23.

avoit survécu, Hostilien; et il ne donna à son fils Volusien que le titre de César.

Ce fut alors qu'il conclut avec les Goths le honteux traité dont j'ai parlé plus haut, par lequel il leur permettoit d'emmener prisonniers des personnages illustres, et s'engageoit à leur payer tous les ans un tribut considérable. Le plus méprisable des empereurs, Domitien, lui en avoit donné l'exemple; mais Trajan avoit aboli bientôt après cette odieuse servitude. Gallus fit dans Rome une entrée triomphante en mémoire de cette paix, si chèrement et si honteusement obtenue[1]. Ensuite il ôta la vie au fils de Trajan Dece, de ce prince dont le nom révéré lui portoit ombrage; et il donna le titre d'Auguste à son fils Volusien.

A peine le fléau de la guerre avoit-il cessé, qu'un autre fléau plus redoutable ravagea Rome, l'Italie, et tout l'univers; c'étoit une maladie contagieuse et mortelle. Elle avoit commencé dans l'Orient vers la fin de l'année 251, et elle duroit encore l'an 270, où l'empereur Claude II (le Gothique) en fut la victime. Les deux empereurs chercherent à se concilier l'affection du peuple en veillant eux-mêmes à ce qu'on donnât la sépulture aux citoyens les plus pauvres[2]. On croit que les Romains, attribuant ce terrible fléau à l'établissement du christianisme, contraignirent les empereurs à persécuter les chrétiens, ainsi que l'avoit fait Dece, leur prédécesseur. La dépopulation causée par cette maladie contagieuse amena les suites ordinaires, la famine par défaut de culture, la sécheresse par défaut d'entretien des canaux, et la guerre par l'abandon des frontieres.

Tel étoit l'état déplorable de l'empire, lorsque, l'an 253, Emilien fut proclamé empereur par l'armée de la Mœsie. Gallus se

(1) Zosim., I. 25. (2) Vict., *Cæs.*, XXX.

Chap. XI. Trajan Dèce et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVII.

contenta d'envoyer pour le combattre Valérien (ce général fut depuis empereur), qui rassembla les troupes des Gaules et de la Germanie. Mais Emilien le prévint, et marcha sur l'Italie. Alors Gallus se mit à la tête de l'armée qu'il vouloit opposer à l'usurpateur, et qui, désespérant du succès, le fit mourir avec son fils Volusien, près d'Interamna (Terni dans l'Ombrie), l'an 254. Il étoit âgé de quarante-sept ans, et en avoit régné un et demi.

On a cru long-temps que Cornelia Supera, dont on a des médailles grecques et romaines, et dont l'histoire n'a point fait mention, étoit son épouse; mais les antiquaires la reconnoissent aujourd'hui d'un commun accord pour l'épouse d'Emilien.

La médaille de bronze du n° 3, planche LVII, présente la tête de Gallus, couronnée de laurier, avec la légende .....VS TREBONIANVS GALLVS AVG*ustus*. Revers, la Félicité debout, tenant un long caducée et une corne d'abondance; légende, FELICITAS PVBLICA; S. C. dans le champ.

Cette médaille, et un grand nombre d'autres mieux conservées, prouvent la ressemblance du buste de bronze gravé ici de face et de profil, sous les n° 1 et 2, et conservé dans le musée du Vatican. Il faisoit jadis partie de la collection du palais Mattei [1]. On y remarque l'usage des princes de cette époque de porter les cheveux presque rasés, et la barbe rasée seulement sur les pommettes.

§. 5. VOLUSIEN, EMPEREUR.

Caius Vibius Volusianus, fils de Trebonianus Gallus, fut proclamé Auguste par son pere l'an 252 (1005 de Rome). Le peu

(1) *Mus. Pio Clement.*, VI, tav. 60.

que l'histoire nous apprend de ce prince est contenu dans celle de son pere. Il chercha avec lui à se rendre cher aux Romains, en donnant des soins particuliers aux funérailles de ceux de la derniere classe des citoyens morts de la maladie contagieuse qui dévasta l'empire; et il fut tué avec lui, l'an 254, près d'Interamna (Terni en Ombrie). Leurs propres soldats, qu'ils conduisoient contre Emilien, proclamé empereur dans la Mœsie, n'ayant aucune confiance dans leurs talents militaires, les firent mourir.

Le portrait de Volusien est gravé sur le médaillon de bronze du n° 10, où l'on voit son buste couronné de laurier, avec la légende IMP*eratori* CAES*ari* *Caio* VIB*io* VOLVSIANO AVG*usto*. Revers, l'empereur sacrifiant, couronné par un soldat; on voit en face un autre militaire et un joueur de flute; au-dessous, un trépied et la Victoire: légende, VIRTVS AVGG*ustorum*. N° 10.

§. 6. ÉMILIEN, EMPEREUR,

ET CORNELIA SUPERA SON EPOUSE.

Doué des talents militaires, courageux, mais prudent, Marcus Aemilius Aemilianus s'étoit élevé aux plus hauts grades de la milice, et avoit défait les Goths en plusieurs rencontres, lorsque l'an 253 (1006 de Rome), les soldats de la Pannonie et de la Mœsie, offensés de l'inertie de Gallus, le proclamerent empereur (1). Emilien étoit âgé de quarante ans, Maure d'origine, et d'une basse extraction. Pendant que Valérien, chargé par Gallus de s'opposer à cette insurrection, rassembloit les troupes des Gaules

(1) Vict., *Epit.*, XXXI.

Chap. XI. Trajan Dece et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVI.

et de la Germanie, Emilien se transporta en grande hâte vers l'Italie, et le sénat le déclara ennemi de la patrie. Mais, bientôt après, le sénat le reconnut empereur, après la mort de Gallus et de Volusien. On est moins étonné de ce changement soudain, lorsqu'on lit dans Zonare[1] qu'Emilien, au moment de son élection, écrivit aux sénateurs, leur promit de délivrer la Thrace, qui étoit ravagée par les Goths; de repousser les Perses, qui menaçoient les provinces de l'Orient, et de se conduire en toutes choses comme leur simple lieutenant.

Il n'eut pas le temps d'exécuter ces promesses; car, après un regne de quatre mois, il fut mis à mort par son armée, qui redoutoit l'approche de Valérien et des troupes appelées au secours de Gallus. Si l'on en croit Zonare, les soldats d'Emilien l'avoient reconnu peu digne du trône; ils se croyoient d'ailleurs en trop petit nombre pour résister à Valérien, et ils vouloient épargner le sang romain.

Le regne d'Emilien fut si court, qu'Eusebe, ainsi que d'autres historiens, ne le placent point dans le tableau des empereurs, et font succéder immédiatement Valérien à Trebonianus Gallus.

Selon l'opinion généralement adoptée aujourd'hui, Cornelia Supera fut son épouse.

N° 11. La médaille de bronze du n° 11, frappée par ordre du sénat, comme l'annoncent les sigles S. C., devenus à cette époque si rares (excepté sur les médailles de Dece), présente la tête d'Emilien couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAES*ar* AEMILIANVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, femme marchant, tenant une fleur et relevant sa stole, l'Espérance; légende, SPES PVBLICA; S. C. dans le champ.

(1) Lib. XII, 22.

CORNELIA SUPERA n'occupe aucune place dans l'histoire, et n'est connue que par des médailles grecques et romaines; aussi les opinions des antiquaires sur l'empereur dont elle fut l'épouse ont-elles été très différentes. Tristan, qui le premier fit connoître ces médailles, Vaillant, Pellerin, et plusieurs autres lui donnerent pour époux Valérien le jeune; ce fut Trebonianus Gallus, si l'on en croit Banduri. Mais Eckhel[1] a rassemblé de grandes probabilités, d'après lesquelles il paroît constant qu'Emilien a été l'époux de Cornelia Supera.

CHAP. XI. Trajan Dèce et ses successeurs jusqu'à Valérien. PL. LVI.

On voit sur la médaille d'argent du n° 12, planche LVI, la tête de cette impératrice placée sur un croissant, avec la légende *C*aia CORN*elia* SVPERA AVG*usta*. Revers, Junon debout, tenant une patere et une haste; un paon est à ses côtés: légende, VESTA.

N° 12.

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 374.

CHAPITRE XII*.

VALERIEN ET SA FAMILLE.

Pl. LVI et LVII. Quelle épouvantable catastrophe! l'empereur romain, qui donnoit des lois à presque toute l'Europe, à l'Afrique septentrionale, à l'Egypte, à l'Asie mineure, et à la haute Asie jusqu'à l'Euphrate, est captif chez les Perses, et meurt dans les fers! Mais, ce qui est affligeant pour l'humanité, c'est de voir Gallien, son fils, assis sur son trône, se livrer à la plus vile débauche, et ne faire aucun effort, ne tenter aucun moyen pour arracher à une dure et honteuse captivité un pere vaincu par trahison.

Sous le regne de ce pere malheureux, et sous celui de ce fils dénaturé, les barbares fondirent de toutes parts sur l'empire romain, comme sur une proie qu'ils envioient depuis long-temps. Chacune des armées, abandonnée à elle-même, ne recevant plus d'impulsion du chef de l'empire, élut un empereur; et l'on vit ces usurpateurs, appelés ordinairement les trente tyrans (quoique leur nombre ne s'élevât pas absolument jusque-là), porter simultanément, ou les uns après les autres, pendant plus de vingt-cinq ans, le titre d'Auguste.

Quoique pendant ce long espace de temps les barbares, et les Francs en particulier (qui paroissent pour la premiere fois dans l'histoire), aient fait plusieurs incursions sur les terres de l'em-

(*) Aux auteurs qui m'ont servi de guides dans le chapitre précédent, il faut joindre les écrivains de l'*Histoire Auguste*, qui recommencent à Valérien.

pire, on ne voit pas qu'ils aient cherché à s'y établir. On peut en donner pour raison que, tant qu'ils trouverent à piller, ils retournerent dans leurs pays pour y rapporter leur butin; et qu'ils ne s'établirent sur le sol de l'empire romain qu'au moment où, ne trouvant plus rien à enlever, ils penserent à échanger leurs contrées sauvages contre des pays fertiles.

Les empereurs de cette époque porterent les cheveux presque ras, comme leurs prédécesseurs.

§. 1. VALERIEN, EMPEREUR, ET MARINIANA.

Choisi unanimement par les sénateurs pour exercer les redoutables fonctions de l'antique censure (rétablie par Dece après deux siecles d'interruption), doué des plus rares vertus, selon Trebellius, Valérien a été cependant jugé par le jeune Victor[1] « incapable de gouverner un empire, soit que l'on considere la « médiocrité de son esprit, soit que l'on examine ses actions. » Cette contradiction n'est qu'apparente. On retrouve le même contraste dans tous les princes qui, après avoir brillé au second rang, se sont éclipsés au premier. Au reste les armées de l'empire étoient si affoiblies par l'indiscipline et par les débauches, résultats des fortes sommes que leur distribuoient les usurpateurs, et les barbares étoient devenus si aguerris par leurs longues luttes avec les Romains, et par les leçons de leurs prisonniers, que César lui-même auroit eu peine à les retenir dans leurs foyers.

Valérien étoit né vers l'an 190, de parents illustrés. On peut

(1) *Epitom.*, XXXII.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVI.

croire qu'il fut consul avant l'an 237; car Zosime lui donne le titre de consulaire[1] lorsqu'il fut envoyé à Rome cette année par les deux Gordiens, qui venoient d'être reconnus empereurs en Afrique.

Le seul trait de sa vie dont le souvenir puisse balancer celui de sa mémorable infortune est le choix que fit de lui le sénat, l'an 251, pour remplir les fonctions de censeur. Cette auguste compagnie déclara « qu'il avoit toujours vécu sans reproche; que « dès l'enfance sa vie avoit servi de modele; qu'il avoit toujours « été ami des bons, ennemi des vices et des tyrans; qu'enfin il « méritoit d'être le censeur des citoyens, parcequ'il en étoit le « meilleur. » Trebellius[2] ajoute que si la dignité impériale eût été le résultat du choix de tous les Romains, il n'eût manqué aucun suffrage à Valérien. Mais on le jugeroit avec plus de sagacité, si l'on disoit qu'il parut digne du trône tant qu'il n'y fut point assis.

Cette époque fatale arriva l'an 253 (1006 de Rome), où Trebonianus Gallus, voulant opposer de grandes forces à Emilien, qui s'étoit fait déclarer empereur dans la Mœsie, chargea Valérien de rassembler les légions éparses dans les Gaules et dans la Germanie. Pendant qu'il exécutoit ces ordres, Gallus fut tué par ses soldats, et Emilien entra dans Rome, où il fut proclamé Auguste. Il éprouva bientôt le même sort que Gallus. Alors l'armée que Valérien avoit formée dans la Rhétie et dans la Norique crut devoir lui donner une preuve de son attachement en lui ceignant le diadême, et tout l'empire applaudit à ce choix. Tel est le récit de Trebellius et de Zosime[3]; mais Victor l'ancien et Eutrope[4] donnent à entendre que Valérien fut proclamé Auguste avant la mort d'Emilien.

(1) Zosim., lib. I, 14.

(2) Cap. III.

(3) Trebell., II; Zosim., I, 29.

(4) Vict., *Cæs.*, XXXIII; Eutr., IX, 7.

CHAP. XII.

Valérien et sa famille.

Pl. LVI.

En reconnoissant Valérien empereur, le sénat proclama César son fils Gallien; et Valérien se l'adjoignit bientôt pour collegue, en lui donnant le titre d'Auguste. Le nouvel empereur porta tous ses soins sur le gouvernement civil et militaire, et il rétablit les principes d'une sage administration. Il montra dans le choix des généraux une grande sagacité; car les armées leur reconnurent tant de mérite, qu'elles les proclamerent Augustes, dans le chaos où tomba l'empire pendant la captivité de Valérien : tels furent Régillien, Claude-le-Gothique, Macrien, Ingenuus, Postume, Auréole, Aurélien, et Probus.

Valérien fut arraché à ses occupations pacifiques, qui convenoient à son caractere, par la nécessité où il se trouva de repousser les barbares, qui attaquoient l'empire de tous côtés. Il chargea son fils Gallien de défendre l'Europe, et il crut devoir marcher lui-même contre le plus redoutable de tous les ennemis de Rome, contre Sapor. Trebellius Pollion[1] accuse un Romain d'avoir fait naître cette guerre funeste. Cyriade, né dans l'Orient, fils d'un pere riche et estimé, se livra aux plus honteuses débauches, quitta la maison paternelle, et se retira chez les Perses avec de grandes richesses qu'il avoit enlevées à son pere. Il excita Sapor à porter la guerre dans les provinces romaines, et il lui servit de guide. Les Perses s'emparerent de l'Arménie, de la Mésopotamie, d'une partie de la Syrie, et d'Antioche, capitale de l'Orient, l'an 258. On ne sera pas étonné de la promptitude de leurs conquêtes, lorsqu'on se rappellera la négligence et l'incurie des peuples qui les habitoient. Je n'en rapporterai qu'un trait remarquable. Les habitants d'Antioche étoient rassemblés dans le théâtre[2] (qui étoit ordinairement bâti hors des villes), où ils

(1) *In Cyriad.* (2) Amm. Marcell., XXIII, 5.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVI.

s'amusoient des bouffonneries d'un histrion et de son épouse, lorsque celle-ci jetant les yeux sur une montagne voisine, s'écria : « Est-ce un songe? je crois voir les Perses! » Tous les spectateurs les virent aussi et s'enfuirent; mais il en périt un grand nombre par les traits des Perses, qui les attaquerent aussitôt.

Rien n'eût empêché les Perses de piller toute l'Asie, comme l'observe Zosime, s'ils n'eussent été plus empressés de reporter dans leur patrie l'énorme butin dont ils étoient chargés; mais ils laisserent, pour maintenir la Syrie, le traître Cyriade, qui prit successivement les titres de César, d'Auguste, et qui fut tué par ses soldats à l'arrivée de Valérien, l'an 259.

Celui-ci reprit l'offensive contre Sapor l'année suivante, et il le repoussa jusque dans la Mésopotamie. Là se livra une bataille qui devint aussi funeste à l'empire qu'à l'empereur. N'ayant pour en décrire les suites aucun historien contemporain, on est réduit à recueillir dans ceux qui appartiennent aux siecles suivants des traits isolés, souvent contradictoires. Suivons d'abord Trebellius[1]. Entraîné par les conseils d'un général (Macrien) à qui il avoit confié la conduite des armées, Valérien se trouva engagé, soit par la trahison, soit par un malheureux hasard, dans des défilés où le courage et la discipline militaire ne purent l'empêcher d'être vaincu et fait prisonnier. Sapor, abusant des droits de la victoire, et traitant le malheureux empereur comme un vil esclave, reçut de la part des princes même qui partageoient sa haine contre les Romains des lettres qui l'avertissoient de craindre le ressentiment du reste de l'univers qui leur étoit soumis; ils l'invitoient à traiter avec humanité son captif, et à lui rendre la liberté. L'orgueilleux Sapor fut sourd à leurs sages représen-

(1) Valer., III.

tations; Valérien mourut dans les fers : mais Odénat, roi de Palmyre, vengea sa mémoire, et réduisit le roi de la Perse aux dernieres extrémités.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVI.

Zosime[1] dit que Sapor ayant proposé à Valérien des conférences où ils traiteroient seuls des conditions de la paix, celui-ci se livra, accompagné d'un petit nombre de Romains, à son perfide ennemi, qui l'enleva et le fit prisonnier.

Les historiens païens ne nous apprennent que des généralités sur la captivité de Valérien. Les deux Victors (dont on a pu douter s'ils n'étoient pas chrétiens) disent seuls, entre les historiens païens, l'un que ce prince fut horriblement mutilé avant sa mort, la sixieme année de son regne, *fœdè laniatus interiit;* l'autre qu'il servit de montoir à son orgueilleux vainqueur. Mais les historiens et les écrivains chrétiens, Orose, Lactance, Eusebe, Constantin, dans un discours qu'il avoit composé (imprimé à la suite de l'Histoire ecclésiastique d'Eusebe), et Agathias, retracent comme une vengeance de Dieu contre un prince persécuteur des chrétiens les récits du jeune Victor. Ils y ajoutent des circonstances plus extraordinaires encore. Sapor se faisoit suivre par l'empereur, revêtu de la pourpre romaine et chargé de chaînes. Il le fit écorcher après sa mort, et sa dépouille étoit suspendue dans un temple. S'il faut entendre de cette horrible vengeance l'expression *fœdè laniatus* du premier Victor, elle auroit été encore plus cruelle; car il en fixe l'époque pendant la vie du prisonnier.

Les mauvais traitements dont fut accablé Valérien durent l'affliger encore moins que l'indifférence de ses deux fils, Gallien, Valérien jeune, et de son petit-fils Salonin. Trebellius dit à la

(1) Zosim., I, 36.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVI.

vérité que Gallien lui décerna les honneurs de l'apothéose, sur un faux bruit de sa mort; mais il ajoute qu'il y fut forcé[1]. Il est certain qu'il ne fit aucune démarche pour rompre ses fers. Valérien fut vaincu et fait prisonnier l'an 260, sixieme de son regne; on ignore l'année de sa mort.

Trebellius[2] dit positivement que Valérien eut deux femmes qui le rendirent pere; l'une de Gallien, l'autre de Valérien le jeune. On ne trouve nulle part les noms de ces deux épouses; on conjecture seulement que la seconde s'appeloit Mariniana, que l'on a de ses médailles; et que la premiere s'appeloit Galliena, d'où vint à son fils le nom Gallienus : comme Domitien et Herennius Etruscus reçurent le leur de Domitia et d'Herennia Etruscilla. Dans un passage de Trebellius[3], relatif au fils de Gallien, il dit que son aïeul s'appeloit Gallienus : ainsi sa fille, premiere femme de Valérien et mere de l'empereur Gallien, a pu s'appeler Galliena; et ainsi se trouveroient expliquées, en les rapportant à cette impératrice, les médailles sur lesquelles on lit GALLIENAE AVGVSTAE autour de la tête de Gallien, couronnée d'épis: comme l'a dit Eckhel[4]. Si Trebellius[5] ne s'est point trompé en parlant de Gallien, lorsqu'il fait mention des fils de ses freres, Valérien auroit eu un troisieme fils.

N° 13. On voit un beau portrait de Valérien sur le médaillon de bronze du n° 13, planche LVI. Sa tête, couronnée de laurier, est entourée de la légende IMP*erator* CAES*ar* P*ublius* LIC*inius* VALERIANVS AVG*ustus*. Revers, Valérien et Gallien debout, en costume militaire, tiennent un globe surmonté d'une Victoire; deux porte-enseignes à leurs côtés: légende, VICTORIA AVGVSTORVM.

(1) *Gallien.*, X.
(2) *In Valer. jun.*
(3) *Salon.*, I.
(4) Eckhel, VII, 379.
(5) *Gallien.*, XI.

Si l'on juge d'après quelques probabilités, Mariniana fut l'épouse du malheureux Valérien. Vaillant[1] l'avoit assuré sans hésitation; il avoit même ajouté qu'elle avoit été faite prisonniere avec son mari, et qu'elle étoit morte avant lui dans la captivité. Mais on ne connoît point les preuves de ces deux assertions. Aucun historien ne parle de Mariniana. Voici tout ce qu'a pu recueillir à ce sujet le savant et judicieux Echkel[2]. On conserve en Allemagne plusieurs médailles de bronze de la colonie de Viminacium, ville de la Mœsie supérieure, sur le Danube[3] (c'est aujourd'hui la ville de Ram), qui présentent une tête de femme voilée, avec la légende DIVAE MARINIANAE: au revers, une femme debout; à ses côtés, un taureau et un lion, symboles de cette colonie; légende, P*rovinciæ* M*œsiæ* S*uperioris* COL*onia* VIM*inacium;* exergue, AN*no* XV. L'ere de Viminacium a commencé sous Gordien Pie, l'an de Rome 993; de sorte que l'année quinzieme de cette ere répond à l'an de Rome 1007 (254 de l'ere vulgaire). Il est donc certain qu'une princesse appelée Mariniana vivoit sous Valérien; qu'elle mourut avant l'an 1007, et qu'elle reçut les honneurs de l'apothéose. Mais étoit-elle sœur ou l'une des deux épouses de Valérien? Il paroît vraisemblable qu'elle fut l'une d'elles; qu'elle le rendit pere de Valérien le jeune; qu'elle mourut et fut déifiée peu de temps après le commencement de son empire, c'est-à-dire plusieurs années avant la captivité de Valérien.

Chap. XII.
Valérien et sa famille.
Pl. LVI

On voit ici, n° 14, pl. LVI, sur une médaille de grand bronze, sa tête coiffée avec un voile et un diadême; légende, DIVAE MARINIANAE. Revers, le paon, symbole de l'apothéose des princesses; légende, CONSECRATIO; S. C. dans le champ. N° 14

(1) *Num. præst.*, I. (2) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 388. (3) Danv., *B. L.*, XXVIII, 434.

Chap. XII.
Valérien
et sa famille.
Pl. LVII.

§. 2. GALLIEN, EMPEREUR,

ET SALONINE SON ÉPOUSE.

Il est difficile d'asseoir sur le caractere de Gallien un jugement certain. Quelques historiens, reconnoissants de la paix qu'il rendit à l'Eglise, l'ont représenté comme un homme courageux, actif, et toujours occupé à combattre les ennemis de l'empire[1]. Mais les écrivains qui ont retracé l'histoire de ce siecle malheureux, sous les regnes de princes jaloux de se donner pour aïeul Claude-le-Gothique, ont peint avec les plus noires couleurs Gallien, le prédécesseur de ce Claude. Cependant on ne peut disconvenir que Gallien n'ait montré quelques talents au commencement de son regne. A la vérité il s'endormit dans un honteux repos après la défaite des deux usurpateurs, Ingenuus et Régalien; mais il faut avouer aussi qu'il se réveilla quelquefois dans des occasions périlleuses, et qu'il donna alors de nouvelles preuves de courage; comme il étoit arrivé à Marc-Antoine, auquel le judicieux Eckhel le compare avec raison. C'est au reste le portrait qu'Eutrope[2] a tracé de Gallien.

Publius Licinius Egnatius Gallienus naquit de Valérien et de sa premiere épouse, qui paroît avoir été appelée Galliena. Son pere, proclamé empereur après la mort de Gallus et d'Emilien, l'an 234 (1007 de Rome), lui donna aussitôt le titre d'Auguste. Quoique Victor[3] dise que le sénat le créa César, on peut en douter, parceque l'on ne trouve dans la collection nombreuse de Gallien aucune médaille sur laquelle on lise ce titre.

(1) Zonar., XII, 25. (2) Lib. IX, 8. (3) *Cæsar.*, XXXII.

Valérien l'avoit fait élever avec grand soin, et lui avoit donné pour gouverneur Postume, homme grave, sage, et très propre à le former pour les affaires civiles et pour l'art militaire. C'est à cette mâle éducation qu'il faut attribuer les victoires que Gallien remporta, et la modération et la prudence avec lesquelles il gouverna l'Occident sous le regne de son pere. Cependant il ne pouvoit supporter sa gravité, ni les sages avis qu'il en recevoit. Aussi, lorsqu'il eut perdu ce frein, il s'abandonna à tous ses penchants vicieux; il reproduisit les orgies honteuses, les courses nocturnes, et les prodigalités insensées de Caligula, de Néron, et d'Elagabale. Cette opposition de caractere peut seule expliquer, mais rien ne sauroit excuser la joie (*gauderet*, dit Trebellius[1]) qu'il témoigna de la captivité de son pere. Cette absence de tout sentiment naturel et de toute pudeur, l'abandon où il laissoit les armées, avec lesquelles il n'entretenoit aucune correspondance, aliénerent l'esprit des soldats, et les porterent à créer empereurs leurs généraux, qui presque tous étoient plus dignes que lui de cet honneur. La mollesse dans laquelle il vivoit enhardit les barbares, qui ravagerent les provinces voisines des frontieres, et pénétrerent jusque dans l'Italie. Les tremblements de terre fréquents pendant son regne, et les maladies contagieuses, firent compter le sien au nombre des plus désastreux.

CHAP. XII
Valerien et sa famille
Pl. LVII

La captivité de Valérien chez les Perses, l'an 260, sembla être un signal pour les barbares. Toutes les tribus scythiques fondirent sur l'Illyrie; et quelques unes, entrées dans l'Italie, menaçoient Rome. Le sénat arma tous les habitants de cette ville; et les barbares intimidés s'éloignerent en ravageant l'Italie. Ingenuus prit le titre d'Auguste, et défendit l'Illyrie contre les

(1) *Gallien.*, I.

Sarmates. A cette nouvelle, Gallien quitta les Gaules, attaquées par les Francs et les Germains; il accourut, combattit, et vainquit Ingenuus. Mais il usa de sa victoire avec tant de cruauté, que les restes de l'armée vaincue élurent empereur Régalien, qu'ils abandonnerent cependant bientôt après, parcequ'ils craignirent de la part de Gallien une vengeance encore plus cruelle.

Après le départ de l'empereur, les Gaules se révolterent. Il avoit laissé pour les gouverner son fils Salonin, sous la conduite de Sylvanus. Mais Postume, nommé par Valérien préfet des Gaules, où sa justice et sa valeur le faisoient aimer, méconnut l'autorité de Sylvanus et du César Salonin. Il assiégea Cologne, dans laquelle ils s'étoient renfermés, força la garnison à les lui remettre, et les fit mourir. Resté seul maître des Gaules, Postume les défendit pendant sept années contre les incursions des Germains, qu'il retint toujours au-delà du Rhin. Gallien vint cependant combattre Postume, qui, redoutant cette attaque, s'associa pour collegue Victorin, général habile. Celui-ci régna seul après sa mort. Il occupe dans l'histoire une moindre place que sa mere Victorina ou Victoria. Respectant les préjugés des Romains, qui n'avoient point encore vu de femme occuper seule le trône des Césars, cette généreuse Gauloise employa l'influence que lui donnoient ses grandes richesses à créer des ennemis à Rome, et à placer à la tête des armées des hommes courageux. Elle jouoit dans l'Occident un rôle aussi brillant que celui de Zénobie dans l'Orient. On lui attribue l'élévation de Marius, qui ne régna que trois jours, pendant que Lollien porta quelques mois le titre d'Auguste sur les bords du Rhin, qu'il défendoit contre les Germains. Après la mort de Lollien, Victorina, ennemie irréconciliable des oppresseurs de son pays, excita le sénateur Tétricus à se revêtir de la pourpre, corrompit l'armée

par ses largesses; et celui-ci régna pendant cinq ans, jusqu'à l'arrivée d'Aurélien dans les Gaules.

Chap. XII Valérien et sa famille. Pl. LVII

Tel étoit l'état malheureux de l'empire romain en Occident; le milieu de cet empire et l'Orient étoient aussi la proie des tyrans. Valens, proconsul d'Achaïe, se voyant menacé par l'usurpateur Macrien, tyran de l'Orient, prit la pourpre dans la Macédoine. Pison l'imita dans les mêmes contrées, et ils périrent bientôt après leur élévation. Cependant les Goths, maîtres de la Thrace, assiégerent Thessalonique, qui étoit à cette époque capitale de la Macédoine. Leur approche tira les Grecs de leur long assoupissement; ils établirent des postes armés aux Thermopyles; les Athéniens releverent leurs murs abattus par Sylla, et les Péloponnésiens fermerent l'isthme de Corinthe d'une mer à l'autre. Malgré ces préparatifs, une partie des Goths parvint jusqu'à l'Achaïe, d'où, repoussés par Macrien, ils retournerent dans leurs contrées, chargés de butin; l'autre partie traversa l'Hellespont, ruina les principales villes d'Asie, et pilla les immenses richesses du temple de Diane à Ephese. Les régions situées au midi du Danube virent aussi des généraux se parer de la pourpre impériale. Dans la Pannonie, Auréole y fut contraint par les armées de la Rhétie, et Claude-le-Gothique lui succéda. L'Afrique même eut un tyran; du moins c'est à cette contrée que l'on attribue les médailles de Nigrinien.

Plus heureux que prudent, Gallien trouva dans l'Orient un héros étranger à l'empire, qui repoussa les Perses jusque dans leurs anciennes limites, et rendit l'Asie supérieure aux empereurs romains. Ce fut Odénat, époux de Zénobie, souverain de Palmyre. Cette ville, placée dans le désert qui s'étend de l'Euphrate jusqu'à la Syrie, avoit acquis une grande importance depuis que le commerce de l'Inde avec l'Europe suivoit cette route.

Chap. XII. Valerien et sa famille. Pl. LVII.

Odénat, voyant que Sapor avoit pris et pillé Tarse en Cilicie, Césarée de Capadoce qu'il avoit refusé ses présents, qu'il menaçoit ses états, et que Baliste, général romain, ne pouvoit, malgré son habileté, contenir ce torrent, joignit ses efforts à ceux de Baliste. Leurs troupes réunies attaquerent les Perses à l'improviste dans la Lycaonie, les mirent en fuite, leur enleverent de grands trésors, et firent prisonnieres les femmes de Sapor. Une seconde victoire remportée par Odénat sur ce prince, lorsqu'il repassoit l'Euphrate pour rentrer dans ses états, acheva la ruine des Perses, délivra l'Asie supérieure, mais ne put rompre les fers de Valérien; délivrance qui étoit l'objet de tous les voeux.

Gallien, ayant appris les victoires d'Odénat, et ayant reçu les grands de la Perse qu'il avoit faits prisonniers, triompha de ce peuple redoutable l'an 261. Deux ans après, il triompha de la malheureuse ville de Byzance, qui, ayant été contrainte de recevoir le joug des Scythes, avoit repris par capitulation celui des Romains à l'arrivée de Gallien. Mais celui-ci, violant la foi des traités, l'inonda de sang. Après cette expédition barbare, il se hâta de revenir à Rome, et d'y préparer un superbe triomphe, dans lequel on vit paroître de prétendus captifs revêtus des costumes des Goths, des Sarmates, des Francs, et des Perses. Cette forfanterie politique n'en imposa à personne. L'on vit même des plaisants examiner attentivement les traits des Perses supposés, et dire qu'ils cherchoient le pere de l'empereur. Gallien irrité les fit brûler vifs[1].

Les services qu'avoit rendus Odénat à l'empire romain ne demeurerent pas sans récompense; Gallien, l'an 264, lui donna,

1 Trebell., *Gallien.*, IX.

d'après le vœu général, les titres de César, d'Auguste, avec la pourpre impériale. Zénobie, son épouse, et leurs fils, reçurent aussi le titre d'Augustes.

Chap. XII
Valérien et sa famille
Pl. LVII

Macrien, après avoir trahi son bienfaiteur Valérien, se révolta contre le fils l'an 262. Il prit le titre d'Auguste, et le donna à Macrien et à Quietus ses enfants. On croit qu'il y fut encouragé par Baliste, autre général de Valérien. Mais celui-ci, s'étant fait aussi déclarer empereur, périt dans les embûches que lui tendit Odénat; et Macrien, qui, non content de régner dans l'Orient, vouloit encore soumettre l'Occident à ses lois, fut vaincu dans l'Illyrie par Auréole. Alexandre Emilien et Jules Saturnin, qui avoient pris la pourpre en Egypte, succomberent aussi dans leurs entreprises.

Auréole fut de tous les tyrans le plus fatal à Gallien. Déclaré empereur par les légions de l'Illyrie ou de la Rhétie, l'an 267, il marcha avec son armée contre Rome. Il étoit déja maître de Milan, quand Gallien partit de la Mœsie, où il combattoit contre les Goths, pour s'opposer à ce redoutable usurpateur. Celui-ci fut vaincu, blessé, et obligé de se renfermer dans Milan. Victor[1] raconte d'Auréole que, n'espérant plus se défendre par les armes, il fit jeter dans le camp de Gallien des tablettes sur lesquelles cet empereur auroit écrit les noms de personnages illustres qu'il devoit immoler à sa jalousie. Ceux-ci se hâterent de prévenir Gallien, et conspirerent contre lui.

Le jeune Victor[2], abréviateur du premier Victor, fait allusion à ce récit; mais on ne le trouve point dans les autres historiens. Selon Trebellius[3], Marcien et Héraclien, préfets du prétoire, indignés de la vie honteuse de l'empereur, résolurent d'élever à sa

(1) *Cæs.*, XXXIII. (2) *Epit.*, XXXIII. (3) Trebell., *Gallien. duo*, XIV.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVII.

place Claude (désigné ordinairement par le nom de Gothique), qui n'étoit pas présent dans cette réunion; et de commencer par faire mourir Gallien. Ailleurs il dit expressément que Claude lui avoit ôté l'empire, et qu'il n'avoit pas été le premier auteur de la conspiration[1]. Mais Zosime[2] assure qu'elle avoit été formée par Héraclien et par Claude. J'ai déja fait observer que Constance Chlore et son fils Constantin-le-Grand descendoient de Claude par les femmes; comme ces historiens écrivoient de leur temps, on soupçonne la cause qui a pu rendre problématique la part que Claude auroit prise à la mort de Gallien.

Quoi qu'il en soit, le chef des cavaliers dalmates, Cécrops, et Héraclien, accoururent un soir pendant le repas de Gallien, et lui annoncerent qu'Auréole faisoit une sortie avec une troupe nombreuse. L'empereur effrayé s'arma à la hâte, et courut à l'ennemi, accompagné d'un petit nombre de gardes. Cécrops le suivit; et, profitant des ombres de la nuit et du tumulte, le perça de plusieurs coups d'épée dont il mourut. Si l'on en croit les deux Victors, Gallien mourant auroit envoyé les ornements impériaux à Claude, qui étoit à Ticinum (aujourd'hui Pavie), pour le désigner son successeur. Ce récit paroît avoir été dicté par les mêmes considérations que j'ai développées plus haut. Gallien mourut dans le mois de mars de l'an 268, âgé de cinquante ans (selon le jeune Victor), dont il avoit régné six ans avec son pere, et huit ans seul.

Son épouse, Salonine, le rendit pere de deux fils, Salonin et Quintus Julius, et d'une fille appelée Julia. Il est fait mention dans l'histoire de Gallien bien moins souvent de Salonine, son épouse légitime, que de sa concubine Pipa, ou Pipara. Celle-ci

(1) Trebell., *Claud.*, I. (2) Zosim., I, 40.

étoit fille d'Attalus, roi des Marcomans; et Gallien, pour en obtenir la possession, avoit cédé à ce prince barbare une partie de la Pannonie supérieure.

CHAP. XII. Valerien et sa famille.

Pl. LVII. N° 4 et 5.

La planche LVII présente, sous les n° 4 et 5, la face et le profil d'un buste de marbre de Gallien, conservé dans le musée royal avec le n° 227. Il faisoit partie de la collection Albani, et le roi en a fait l'acquisition. On en voit un autre dans le musée du Capitole. Quoique la décadence des arts fût déja très sensible dans le troisieme siecle, cependant ce buste est d'un bon travail. On en a donné pour raison que les sculpteurs étoient encore occupés habituellement à faire des bustes, quoiqu'ils ne fissent plus, ou du moins quoiqu'ils fissent rarement des statues. Les cheveux du buste de Gallien sont moins courts que ceux des portraits des Augustes ses contemporains; mais la barbe est travaillée comme les leurs, le haut des joues et la levre inférieure sont rasés.

Les médailles de Gallien donnent lieu à des observations particulières: 1° on y a souvent omis les années du consulat et de la puissance tribunitienne; 2° la puissance tribunitienne, dont le commencement annuel avoit été fixé depuis Auguste jusqu'à Antonin Pie, au jour où elle avoit été accordée, et aux calendes de janvier depuis cet empereur jusqu'à Gallien, n'eut plus d'époque fixe; 3° Gallien a fait frapper en billon des médailles pareilles à quelques unes des médailles d'argent des empereurs Auguste, Vespasien, Titus, Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin Pie, Marc-Aurele, Septime Sévere, et Alexandre Sévere, empereurs dont la mémoire étoit chere aux Romains; et de Commode, que ses prodigalités avoient rendu cher aux soldats. Les numismatistes appellent ces médailles *restituées*, parceque l'on trouve sur plusieurs l'abrégé REST*ituit*.

C'est probablement aux soins que Gallien prit des monnoies

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVII. N° 6 que fait allusion le médaillon de bronze du n° 6, planche LVII. Autour de sa tête, couronnée de laurier et coiffée de cheveux assez longs, on lit IMP*erator* GALLIENVS PIVS FELIX AVG*ustus*. Revers, trois femmes debout tenant une corne d'abondance et une balance; à leurs pieds, un monceau de métal, avec la légende MONETA AVGG*ustorum* : ces femmes représentent les deux métaux et l'alliage, employés pour la fabrication des monnoies romaines, l'or, l'argent, et le bronze (cuivre allié d'étain).

Cornelia Salonina (appelée Chrysogone sur les médailles grecques) étoit épouse de Gallien, dix ans au moins avant qu'il montât sur le trône; car Salonin, leur fils, avoit dix-sept ans lorsqu'il fut tué vers l'an sixieme du regne de son pere. L'histoire fait à peine mention de cette impératrice; et Trebellius l'a même confondue avec la fille d'Attalus, roi des Marcomans, cette Pipa qui fut la concubine de Gallien. Salonine suivit Gallien dans ses expéditions contre les barbares et contre les tyrans; elle faillit même à devenir leur captive, dans une circonstance où Gallien l'avoit laissée dans le camp avec une très petite troupe [1]. Un soldat, se trouvant par hasard hors de sa tente, aperçut les barbares, s'arma promptement, les attaqua avec intrépidité, et donna à ses camarades le temps d'accourir pour défendre l'impératrice. Il est vraisemblable qu'elle fut tuée avec son mari et sa famille, auprès de Milan, par Auréole et les autres conjurés, l'an 268. Elle fut mere de Salonin, de Quintus Julius, et d'une fille appelée Julia.

N° 7. On voit sur une médaille d'or du cabinet du roi le buste de

(1) Zonar., XII, 25.

Salonine, posé sur un croissant, avec la légende SALONINA AVG*usta*. Revers, Junon debout, tenant une patere et une haste, un paon à ses pieds; légende, FELICITAS PVBLICA.

§. 3. SALONIN, FILS DE GALLIEN, CESAR.

Publius Licinius Cornelius Valerianus Saloninus étoit fils de Gallien et de Salonine, et petit-fils de Valérien, comme nous l'apprennent les historiens, les médailles, et une inscription contenue dans le Recueil de Gruter[1]. On insiste sur ces témoignages, à cause de l'obscurité qui regne sur les enfants de Gallien, et parceque l'on attribuoit sans évidence les médailles de Salonin, sur lesquelles on lit le nom de Valérien, à Valérien le jeune, frere de Gallien, et fils, à ce qu'on pense, de Mariniana[2]. Le jeune Valérien ne fut ni César ni Auguste, comme le prouvent le silence des écrivains et les médailles mêmes qu'on lui attribuoit; on ne frappoit de monnoies qu'en l'honneur des princes qui portoient l'un ou l'autre de ces titres.

Salonin reçut le titre de César l'an 253 (1006 de Rome), lorsque son pere et son aïeul parvinrent à la dignité d'empereur. Peu après la captivité de Valérien, Gallien fut obligé de s'opposer dans les Gaules à la rébellion de Postume, et bientôt après à revenir en Italie. Il laissa, en quittant les Gaules, son fils Salonin sous la conduite de Silvanus, et voulut que le jeune César gouvernât ce pays en son propre nom. Postume fut irrité de ce que Gallien donnoit à un autre la tutele d'un jeune homme qu'il

(1) Page CCLXXV, 5. (2) Eckhel, *D. N. V.*, VII, 427.

Chap. XII. Valerien et sa famille Pl. LVII

avoit élevé, et il s'en vengea cruellement. Ayant vaincu quelques barbares qui avoient fait des courses en-deçà du Rhin, il distribua leurs dépouilles à ses soldats ; mais Silvanus les réclama pour lui et pour Salonin. Postume vit, dit Zonare, dans cette restitution, un moyen de soulever son armée. Ce qu'il avoit prévu arriva ; les soldats ne rendirent qu'à regret le butin, proclamerent Auguste leur général, et vinrent assiéger Cologne, où le jeune César et Silvanus s'étoient renfermés. Postume exigea des assiégés qu'on les lui livrât, et il les fit assassiner l'an 259 (1012 de Rome). Salonin étoit âgé d'environ dix-sept ans. Son pere lui décerna les honneurs de l'apothéose.

N° 8. On voit au n° 8 de la planche LVII le portrait de Salonin. Sa tête nue est gravée sur un médaillon de bronze, avec la légende LIC*inius* COR*nelius* SAL*oninus* VALERIANVS CAES*ar*. Revers, Salonin debout, en costume militaire, tenant un globe et une lance ; un captif est assis à terre à ses pieds ; légende, PRINCIPI IVVENTVTIS.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

ICONOGRAPHIE
ANCIENNE

OU

RECUEIL DES PORTRAITS AUTHENTIQUES
DES EMPEREURS, ROIS
ET HOMMES ILLUSTRES DE L'ANTIQUITÉ.

ICONOGRAPHIE ROMAINE.

TOME QUATRIEME.

ICONOGRAPHIE ROMAINE

PAR

LE CHEVALIER A. MONGEZ

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

MAGNORUM VIRORUM IMAGINES, INCITAMENTA ANIMI.
SENECA, *Epist. LXIV.*



À PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI,

RUE DU PONT-DE-LODI, N° 6.

M D CCC XXIX.

ICONOGRAPHIE ROMAINE.

SECONDE PARTIE.

EMPEREURS, CÉSARS, TYRANS,

ET LEURS FAMILLES.

TABLEAU

DU QUATRIEME VOLUME

DE L'ICONOGRAPHIE ROMAINE.

CHAPITRE XIII.

LES TRENTE TYRANS SOUS VALÉRIEN ET GALLIEN.

PREMIERE SECTION. *Gaules, Angleterre, Espagne.*

SECONDE SECTION. *Illyrie, Mœsie, Afrique.*

TROISIEME SECTION. *Orient, Palmyre, Égypte.*

§. 13. LES PRINCES DE PALMYRE.

CHAPITRE XIV.

EMPEREURS APRÈS GALLIEN JUSQU'A DIOCLÉTIEN

CHAP. XV.

CHAPITRE XV.

EMPIRE NON DIVISÉ.

DIOCLÉTIEN ET MAXIMIEN-HERCULE, EMPEREURS.

CHAPITRE XVI.

EMPIRE DIVISÉ.

COLLEGUES ET SUCCESSEURS DE DIOCLÉTIEN, EXCEPTÉ CONSTANTIN ET SA FAMILLE.

CHAPITRE XVII.

TYRANS PENDANT LE REGNE DE DIOCLÉTIEN.

CHAPITRE XVIII.

CONSTANTIN ET SA FAMILLE.

PREMIERE DIVISION.

SECONDE DIVISION. *Fils de Constantin Ier.*

TROISIEME DIVISION. *Neveux de Constantin Ier.*

CHAPITRE XIX.

TYRANS PENDANT LE REGNE DE CONSTANCE II.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

ICONOGRAPHIE ROMAINE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

EMPEREURS, CÉSARS, TYRANS, ET LEURS FAMILLES.

CHAPITRE XIII.

LES TRENTE TYRANS SOUS VALÉRIEN ET GALLIEN[1].

DEPUIS que les soldats romains eurent mis, en l'année 193, l'empire à l'enchere, après que le vertueux Pertinax eut succombé sous le fer des prétoriens, ils élurent seuls, et sans la participation du sénat, presque tous ceux qui pendant un siecle (le troisieme) prirent ou reçurent le titre d'Auguste. Ce qui a fait dire à Montesquieu[2] : «Ce qu'on appeloit l'empire romain, dans ce siecle-là, étoit une espece de république irréguliere, telle à-peu-près que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puis-

(1) Je dois répéter ici ce que j'ai dit dans les observations générales qui précedent le second volume : «Je n'écris ni une histoire romaine, ni un traité de numismatique.» D'après cela, je ne parlerai que des *tyrans* dont nous conservons des médailles, et je m'attacherai à reproduire non les médailles les plus rares, mais celles qui présentent les portraits les mieux gravés.

(2) *Grandeur des Romains*, XVI.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.

sance souveraine, fait et défait un magistrat qu'on appelle le Dey. »

Pendant la captivité du malheureux Valérien, et sous le regne de son fils dénaturé, l'empire, couvert de barbares accourus de toutes les contrées de l'univers connu, sembloit près d'être déchiré en lambeaux. Mais des secours inespérés, apportés par les souverains de Palmire, servirent à chasser les Perses de toute l'Asie supérieure, et à délivrer l'Orient de leur joug de fer; Postume, appelé usurpateur par Gallien, défendit l'Occident contre les Germains, qu'il retint au-delà du Rhin; l'armée, formée subitement dans les murs de Rome, chassa les Goths de l'Italie, et quatre grands hommes, Aurélien, Claude, Tacite, et Probus, s'étant élevés par leur mérite après la mort de Gallien, conserverent l'empire dans ses anciennes limites. Il falloit que cet empire eût un principe de force bien puissant pour résister à de si violentes secousses. On ne sauroit douter que ce principe ne fût une bonne organisation municipale. Elle étoit telle, en effet, que l'on trouvoit dans chaque cité une répétition (qu'il me soit permis d'employer ici ce mot) du gouvernement de tout l'empire. Les duumvirs remplaçoient les consuls, et les décurions les sénateurs. Cette organisation intérieure étant jointe à une discipline militaire forte et sévere, chaque ville et chaque armée pouvoient se maintenir assez long-temps, sans avoir de correspondance avec le gouvernement.

On désignoit ordinairement à cette époque par le nom de Tyrans ceux qui, pendant le regne d'un empereur légitime, usurpoient le titre d'Auguste. Quoique l'on dise les *trente tyrans,* d'après l'historien Trebellius Pollio, cependant leur nombre ne s'éleva point si haut; l'histoire ne fait mention que de dix-huit, ou de vingt-neuf, en comptant ceux qui ont porté le nom

d'Augustes conjointement avec leurs peres. On croit que Trebellius, écrivain léger, a voulu par-là faire allusion aux trente tyrans d'Athênes.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.

Il ne reste plus des tyrans d'autres monuments que des médailles et quelques camées. Leurs médailles, frappées le plus souvent loin de Rome, sont grossièrement travaillées, et présentent des fautes sans nombre. «Elles sont, dit Visconti dans une note, ordinairement d'une fabrique très négligée, et on n'en trouve pas en grand bronze, excepté celle de Postume. On auroit pu ne pas en faire mention dans l'Iconographie; mais, comme de temps en temps on en voit quelques unes qui par leur conservation et leur travail un peu moins négligé donnent une certaine idée et présentent un certain ensemble du portrait qu'on a voulu tracer, je ne laisserai pas de les indiquer.»

Dans la vie de Gallien, qui termine le troisieme volume, on a vu, en suivant l'ordre géographique, les tyrans s'élever dans les différentes contrées, et se succéder dans ces mêmes contrées; mais ici, ayant à écrire leurs vies séparées les unes des autres, je me suis rapproché de l'ordre chronologique. Ensuite, pour mettre de l'ordre parmi les tyrans, j'ai partagé l'empire romain en trois divisions, occidentale, intermédiaire, et orientale.

On concevra sans peine combien il est difficile de découvrir la vérité dans les écrivains qui ont retracé l'histoire de ces temps de désordre et d'anarchie, et qui n'ont vécu au plus tôt que dans le siecle suivant. Alors la croix brilloit sur le casque des Césars; et les écrivains peignirent les empereurs qui les avoient précédés avec des couleurs analogues à leurs affections religieuses. Un second obstacle les empêcha d'écrire avec sincérité; ils avoient à peindre des empereurs et des généraux dont les souverains régnants se faisoient gloire de descendre: tel fut

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.

Claude-le-Gothique, dont on croyoit que la niece avoit été mere de Constance-Chlore, et par conséquent grand'mere de Constantin-le-Grand. Trebellius Pollio[1] en fait naïvement l'aveu. «J'ai à dessein passé sous silence certains faits, de crainte de blesser les descendants; car on sait trop bien quelle guerre font les grands à ceux qui ont rapporté quelques faits de leurs aïeux.» Il dit ensuite[2] : « Je vais parler des trente tyrans qui s'éleverent sous le regne de Gallien, sans craindre le ressentiment de ce prince efféminé. J'en dirai peu de choses, car le plus grand nombre mérite peu de voir son nom inscrit sur les pages de l'histoire; quoiqu'il paroisse que quelques uns d'entre eux ont eu de grands talents, et ont rendu de grands services à la république. »

PREMIERE SECTION.

LES GAULES, L'ANGLETERRE, ET L'ESPAGNE.

§. 1. POSTUME,

TYRAN DANS LES GAULES.

Pl. LVIII.

Pour être un des plus illustres empereurs romains, il n'a manqué à Postume, qui fut le premier des tyrans dans les Gaules, que d'être élu par le peuple et le sénat, après la mort d'un empereur légitime. Il fut reconnu tel par les peuples des Gaules, de la Grande-Bretagne, et de l'Espagne, qui n'attendoient aucun secours du voluptueux Gallien, et qui se voyoient puissamment défendu par Postume contre les barbares.

(1) *Gallieni duo*, I. (2) Ibid., III.

La naissance de Marcus Cassianus Latinius Postumus étoit obscure. Les Gaules furent sa patrie. Son mérite et ses services le firent connoître de Valérien, qui le choisit pour l'éducation de son fils Gallien, le nomma préfet des Gaules, et lui confia le soin de défendre cette partie de l'empire contre les Germains; en disant que les Gaulois lui sauroient gré de ce choix, et qu'il ne falloit répondre de personne si la bonne opinion qu'il avoit conçue de Postume étoit mal fondée[1]. En effet, dans les premieres années du regne de Gallien, Postume repoussa les Germains au-delà du Rhin, et bâtit sur les bords de ce fleuve des forteresses pour leur en défendre le passage. Parvenu à l'empire, Gallien, obligé de marcher contre Ingenuus, qui s'étoit révolté dans la Pannonie l'an 257 (1010 de Rome), lui envoya son fils Salonin, pour enseigner à ce jeune homme l'art militaire; mais, peu de temps après, ce prince inconstant et frivole remit à Sylvanus la garde de son fils et le gouvernement des Gaules, sous le nom de cet enfant, parcequ'il étoit César.

CHAP. XIII. Les trente tyrans sous Valerien et Gallien. Pl. LVIII.

Postume, irrité de ce double affront, fit marcher ses troupes contre Sylvanus, et assiégea Cologne, où il s'étoit renfermé avec son pupille. La conduite de Postume dans cette circonstance est exposée diversement par les historiens. Selon Zonare[2] Postume avoit distribué à ses soldats les dépouilles de quelques Germains qui avoient fait des incursions en-deçà du Rhin; Sylvanus (que Zonare appelle Albanus) les demanda pour lui et pour Salonin. Postume, trouvant une occasion de soulever l'armée, reprit les dépouilles aux soldats irrités. Ceux-ci le proclamerent Auguste. Il marcha avec eux, assiégea Cologne, et déclara qu'il ne leveroit point le siége qu'on ne lui eût livré Sylvanus

(1) Trebell., *Triginta Tyrann.*, Postum. (2) Lib. XII, 24.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

et Salonin. La garnison effrayée les remit entre ses mains, et il les fit mourir l'an 258 (1011 de Rome). On retrouve dans Zosime[1] le même récit, que Zonare semble avoir copié. Trebellius[2], toujours favorable à Postume, accuse de cette révolte les Gaulois, qui méprisoient Gallien, et qui ne vouloient pas être gouvernés par un enfant; mais il avoue que généralement on accusoit Postume de la mort de Salonin.

Quoi qu'il en soit de cet évènement, toute la partie occidentale de l'empire, l'Italie exceptée, reconnut Postume pour empereur. Il la gouverna avec justice, fermeté, et bravoure, pendant dix ans. C'est avec raison qu'Eutrope[3] compare Postume à Odénat; car si le premier n'eût repoussé fortement les Germains, comme le second repoussoit les Perses dans l'Orient, l'empire auroit été déchiré par les barbares. Aussi Postume prit-il sur ses monnoies les surnoms de Germanicus Maximus. Eckhel[4] conclut avec raison, de ce que l'on voit sur plusieurs de ses médailles de bronze les sigles S. C., qu'il avoit formé auprès de lui un sénat comme il y en avoit un à Rome : ce qui annonceroit qu'il avoit organisé dans les Gaules un gouvernement semblable à celui des empereurs romains.

Gallien, sortant de son honteux anéantissement, forma le projet de rétablir sa puissance dans les Gaules, et d'arracher le diadème à l'usurpateur Postume; mais celui-ci renforça son parti en s'adjoignant pour collegue, vers l'an 265, un de ses généraux les plus habiles, Victorin, qui régna seul après lui. Gallien abandonna bientôt la poursuite de Postume et de Victorin pour aller combattre d'autres révoltés.

L'an 267 Lælien (appelé par quelques historiens Lollien), un

(1) Lib. I, 38,

(2) Trebell. *Triginta Tyrann.*, Postum.

(3) Lib. IX, 11.

(4) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 445.

des généraux de Postume, prit les armes contre lui, et trouva un appui dans les habitants de Mayence[1]. Postume, vainqueur de Lælien et maître de cette ville, en refusa le pillage à ses soldats. Un général, appelé Lollien, porta les soldats, irrités de ce refus, à se révolter contre leur empereur, qui périt dans cette sédition.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII

Eckhel a prouvé que l'existence d'une épouse de Postume, appelée Julia Donata, étoit une chimere.

Le portrait de Postume est connu par ses belles médailles d'or, et sur-tout par ses médaillons de bronze, dont le style forme un contraste frappant avec l'état déplorable des beaux-arts à cette époque. On voit sur un de ces derniers, gravé ici planche LVIII, n° 1, les têtes accolées de Postume et d'Hercule (divinité très révérée des Gaulois), avec la légende IMP*erator* *Cæsar* M*arcus* CAS*sianius* LATI*nius* POSTVMVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Ces deux têtes sont couronnées de laurier, et portent une forte barbe; on reconnoît celle d'Hercule, qui est placée en dessous, à la proéminence du muscle sourcilier. Revers, Hercule debout, entre l'empereur, en costume civil, qui offre un sacrifice, et un victimaire qui conduit un bœuf; légende, HERCVLI COMITI AVG*usti;* exergue, COS. (*consul*) III. N° 1.

POSTUME FILS.

Trebellius seul parle d'un fils de Postume, tué avec son pere, que ce prince auroit créé César, puis Auguste; mais Eckhel[2] a conclu, en 1797, de l'absence des médailles de ce fils, sous un regne où cette espece de monuments est si abondante, qu'il n'a

(1) Vict., *Cæs.*, XXIII. (2) *Doctr.*, *Num. Vet.*, VII. 447.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

pas existé, ou que du moins il n'a pas joui de ces honneurs. Mais, depuis cette époque, M. Mionnet[1] a publié, en 1815, une médaille d'argent qui semble prouver le contraire. Elle appartient à M. Gosselin de l'Institut de France. On lit autour d'une tête couronnée de laurier, et portant une barbe épaisse, IMP*erator Cæsar* POSTVMVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, buste d'un jeune homme revêtu d'une cuirasse, portant une couronne radiée, une barbe légere, et tenant appuyé sur son épaule un sceptre ou une haste; légende, INVICTO AVG*usto*. Quoiqu'il soit extraordinaire de ne voir aucune légende nominale autour d'un buste qui sert de type à une médaille, lorsque cette médaille présente de l'autre côté une tête d'empereur avec une légende nominale, cependant, comme cette époque de la numismatique fourmille d'anomalies de toute espece, je n'ai pas cru que celle-ci dût m'empêcher de parler ici de la médaille de M. Gosselin.

N° 1*. Tous les doutes ont paru levés en 1825. On a trouvé cette année, à Amiens, la médaille d'or du n° 1*, planche LVIII. Elle ressemble exactement à celle d'argent que possede M. Gosselin: elle est un des plus précieux ornements du riche cabinet de M. le comte de Blacas.

En 1826, M. Dupré[2] a produit contre les médailles attribuées au fils de Postume de nouveaux arguments qui doivent être examinés avec soin.

(1) *Médailles romaines*, 298. (2) *Bulletin archéolog. de M. de Férussac*. Mai.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

§. 2. LAELIEN,

TYRAN DANS LES GAULES.

Nous lisons dans Trebellius[1] que Lollianus, ayant tué Postume, prit dans les Gaules le titre d'Auguste; que c'étoit un homme courageux; qu'il défendit avec vigueur cette province contre les barbares, et qu'enfin il fut mis à mort par Victorin au milieu de ses soldats révoltés, parcequ'il exigeoit d'eux des travaux trop pénibles. Victor et Eutrope[2] l'appellent aussi Lollianus; mais Pæanius, qui a traduit Eutrope en grec, et le jeune Victor dans son abrégé, l'appellent, le premier, *L. Aelianus;* et le second, *Aelianus,* sans prénom. Par les témoignages de ces écrivains, il paroît certain qu'ils ont voulu désigner le meurtrier de Postume. Cependant quelques numismates ont pris sur les médailles de Lælien, pour l'abrégé du pronom Lucius, la premiere lettre de son nom, et ont supposé l'existence d'un Aelianus, qui, selon le récit d'Eutrope, depuis, et sous le regne de Dioclétien, usurpa dans les Gaules le titre d'empereur. Mais Eckhel[3], autorisé par la fabrique des médailles sur lesquelles on lit le nom de Lælianus, et qui est la même que celle des médailles de Postume, les donne toutes à Lælien. Telle est l'obscurité, telle est la confusion, qui regnent dans les récits des événements arrivés dans le siecle de Gallien!

Je donne de préférence le portrait de Lælien d'après une médaille d'or sur laquelle on voit au revers (pl. LVIII, n° 2) l'Espagne assise, tenant un rameau d'Olivier, et ayant auprès d'elle

(1) *In Lolliano.* (2) *Cæs.*, XXIII, lib. IX, 9. (3) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 449.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

le lapin, son symbole; parcequ'elle nous apprend que cette province avoit ordinairement obéi aux mêmes tyrans que les Gaules. On lit autour de ce type TEMPORVM FELICITAS; et autour de la tête couronnée de laurier, et qui a de la barbe, la légende IMP*erator* *Cæsar* LAELIANVS AVG*ustus*. Sur une autre médaille on lit les prénoms VLP*ius* COR*nelius*.

§. 3. VICTORIN,

TYRAN DANS LES GAULES.

Marcus Piauvonius Victorinus étoit fils d'une femme célebre dans les Gaules par ses richesses, par le crédit qu'elles lui acquirent sur ses compatriotes, et par la haine qu'elle portoit aux Romains leurs oppresseurs. Elle s'appeloit Victorina ou Victoria. On ne sait rien de Victorin avant l'époque où Postume, menacé par Gallien, crut devoir s'adjoindre un collegue, et lui conféra le titre et les ornements d'Auguste. C'est à l'an 265, ou peu avant, que l'on rapporte cette espece d'adoption politique. La révolte des soldats de Lælien, et la mort de ce tyran, qui en fut la suite, laisserent Victorin seul héritier de la puissance de Postume.

Il en étoit digne, car tous les historiens lui accordent les plus belles qualités, même en écartant de leurs témoignages cette exagération ridicule qui annonce le mauvais goût de ce siecle. On en jugera par ce passage de Julius Aterianus, conservé dans Trebellius [1]: « Je ne connois personne que l'on doive placer audessus de Victorin, qui gouverna les Gaules après Postume; ni Trajan pour la valeur, ni Antonin pour la douceur, pas même

(1) Trebell., *in Victor. patre.*

Nerva pour la gravité, ni Vespasien pour l'administration du trésor public, ni enfin Pertinax ou Sévere pour le maintien de la discipline militaire et pour la sévérité des mœurs. Mais toutes ces bonnes qualités furent rendues inutiles par un amour effréné pour la débauche et pour les femmes; de sorte que l'on ne peut retracer les vertus de celui qui, de l'aveu de tout le monde, mérita une juste punition. » Cet écrivain fait allusion à la mort de Victorin, qui fut tué dans la ville de Cologne, après deux ans de regne, par un greffier irrité de la violence qu'il avoit faite à son épouse.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

Si l'on en croit Trebellius, Victorin auroit vécu quelque temps après sa blessure; car il déclara son fils Victorin, Auguste et son successeur. Mais les soldats ôterent bientôt la vie au jeune prince, et reconnurent Marius pour empereur. Eckhel[1] a prouvé que l'on n'a point de médailles de Victorin le fils, dont on ne connoît pas la mere. Quant à son aïeule, Victorina, elle fit décerner à Victorin le pere les honneurs de l'apothéose.

On ne sauroit voir un plus beau portrait de Victorin que sur le médaillon de bronze gravé sous le nº 3, planche LVIII. Le buste de ce tyran, couronné de laurier, revêtu de la cuirasse et du *paludamentum*, est entouré de la légende IMP*erator* CAES*ar* VICTORINVS PIVS FELIX AVG*ustus*. Revers, Victorin en costume militaire, debout, relevant une femme coiffée de tours, agenouillée; à ses côtés sont la Victoire et l'Abondance: légende, RESTITVTORI GALLIARVM; exergue, VICTORIA AVG*usti*. Nº 3

Le nº 4 présente, sur une médaille d'or, les têtes accolées de Victorin et de Mars, avec la légende IMP*erator* VICTORINVS PIVS AVG*ustus*. Revers, buste ailé de la Victoire; légende, Nº 4.

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 453.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

VICTORIA AVG*usti*. Khell[1] a cru voir dans l'une des têtes accolées celle de Victorin le fils; mais Eckhel y a reconnu Mars, de même que sur les médailles de Postume.

§. 4. VICTORINA, ou VICTORIA,

MERE DE VICTORIN LE PERE.

Le plus grand nombre des antiquaires regardent, sinon comme fausse, au moins comme douteuse la médaille de Victorina, ou Victoria, qui est décrite dans le Catalogue d'Ennery, et qui seule présente un portrait de cette Gauloise célebre. D'après cela il sembleroit que Victorina ne devroit pas occuper une place dans l'Iconographie ancienne. Mais on a cité nouvellement une médaille de cette princesse[2], trouvée depuis peu auprès de Saintes, et sur laquelle on n'éleve aucun soupçon. D'ailleurs il est vraisemblable que l'on en trouvera un jour; car Trebellius Pollio, qui écrivoit peu d'années après, dit[3]: « On frappa en son honneur des monnoies d'or, d'argent, et de bronze, que l'on trouve encore dans les environs de Treves. » Je crois donc devoir faire ici mention d'une femme que l'on a appelée avec raison la Zénobie de l'Occident.

En effet, pendant que la derniere travailloit dans l'Orient avec ardeur à briser le joug de l'empire romain déja affoibli, Victorina, qui n'osoit s'asseoir seule sur un trône à cause de l'opinion des Romains, engagea Postume à déclarer Auguste dans les Gaules son fils Victorin, sous le nom duquel elle se proposoit de régner. Elle avoit acquis par sa considération per-

(1) *Suppl. ad Vaill.*, p. 196.

(2) Grivaud de La Vincelle, *Recueil de monum. antiq.*, 267.

(3) *In Victor.*

sonnelle, par les largesses qu'elle faisoit aux soldats, un grand crédit. Aussi lui donnerent-ils le titre glorieux de mere des soldats, *mater castrorum*. Grivaud cite le fragment d'une inscription trouvée à Saintes, sur laquelle elle est appelée ALMA MATER EXERCITVM (*sic*), « l'auguste mere des armées. »

La mort funeste de Victorin et celle de son fils (que Victorina avoit fait déclarer Auguste après la mort du pere) la priverent de deux appuis. Elle crut en trouver un troisieme dans Marius, qu'elle fit élire empereur, mais qui fut tué le troisieme jour après son élection. Enfin, l'an 268, elle eut encore assez d'influence sur l'armée pour lui faire choisir le sénateur Tetricus, qui fut revêtu de la pourpre à Bordeaux. On croit qu'il étoit son parent, de même que Postume. Trebellius Pollio dit que, selon le bruit commun, Victorina fut tuée sous le regne de Tetricus; mais que l'on assuroit aussi qu'elle-même avoit tranché le fil de ses jours.

Gallien n'eut pas d'ennemi plus ardent et plus dangereux que Victorina.

Beauvais [1] a décrit comme véritablement antique la médaille de petit bronze du cabinet d'Ennery, sur laquelle on voyoit une tête casquée, avec la légende IMP*eratrix* VICTORIA AVG*usta*. Revers, aigle éployée, avec la légende CONSECRATIO. Tous les numismates la regardent comme très douteuse. On en voyoit une semblable dans le cabinet de Pembrock; mais on y lisoit VICTORINA au lieu de *Victoria*. Enfin Grivaud de La Vincelle dit [2] : « On a découvert dans un champ, à un demi-quart de lieue au sud-est de Saintes, une médaille de billon qui est inédite, et dont l'antiquité a été constatée. On y voit un buste de femme

(1) *Histoire des Empereurs*, II, 64. (2) Part. III, tab. 28.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

casquée, autour duquel on lit IMP. VICTORIA AVG. Au revers sont trois enseignes militaires surmontées d'une couronne, avec cette légende, MATER EXERCIT.; et dans l'exergue, LEG. VI, *legio sexta*». Aucune de ces trois médailles n'est à Paris; je ne porterai aucun jugement sur leur antiquité.

§. 5. MARIUS,

TYRAN DANS LES GAULES.

Rien ne prouve mieux la ressemblance trouvée par Montesquieu entre le gouvernement d'Alger et celui de l'empire romain, à l'époque des trente tyrans, que de voir un général élu tumultuairement empereur, et privé, après deux ou trois jours de regne, de l'empire et de la vie. Quoique Trebellius[1] dise de Marius (ce tyran) qu'il étoit courageux, et qu'il étoit parvenu à l'empire en passant par tous les grades de la milice, cependant il se plaît tellement à rapporter les preuves de la force étonnante dont la nature l'avoit doué, qu'on doit trouver dans celle-ci le motif le plus puissant qui ait déterminé les soldats à l'élire empereur. On sait quel prix les hommes attachoient à la force du corps avant l'invention de la poudre. Je ne retracerai point ces traits de vigueur; mais je rapporterai la harangue qu'il fit aux soldats après son élection, parcequ'elle peint la licence des camps, le goût insipide pour les jeux de mots qui régnoit alors, et le mépris que les Romains avoient conçu pour Gallien. « Je sais, mes camarades, que l'on peut me reprocher le métier que j'ai exercé, et même sous vos yeux (celui d'armurier). Que l'on en dise ce

(1) *In Mario.*

qu'on voudra; je desire pouvoir toujours travailler avec le fer. Je desire de ne pas user ma vie dans le vin, parmi les fleurs, dans les bras des courtisanes, et dans les tavernes, comme fait Gallien, indigne d'un si bon pere et d'une si illustre extraction. Que l'on me reproche la profession d'armurier, pourvu que les nations étrangeres apprennent en Italie, à leurs dépens, que je sais manier le fer; que tous les Allemanni et tous les Germains, ainsi que les nations qui les avoisinent, croient que le peuple romain est une nation de fer, et qu'enfin ils redoutent notre fer. Quant à vous, camarades, rappelez-vous toujours que le prince choisi par vous n'a jamais su que travailler le fer. Ce que je dis, parceque je sais que cet empereur énervé n'a rien à me reprocher que d'avoir forgé des glaives et des cuirasses.»

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

Ce fut aussi des mains d'un armurier que Marius reçut le coup mortel, vers la fin de 267, le troisieme jour de son regne. Cet ouvrier, qui avoit travaillé dans son atelier, se crut dédaigné par un maître devenu empereur, et le perça en disant, « C'est toi qui as forgé cette épée. » Victorine, qui, par son crédit, l'avoit revêtu de la pourpre, après la mort de Victorin, en décora ensuite Tetricus.

On voit le portrait de ce tyran éphémere sur la médaille d'or du n° 5, planche LVIII. Autour de sa tête, couronnée de laurier, on lit IMP*erator* C*æsar* M*arcus* AVR*elius* MARIVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, deux mains jointes; légende, CONCORDIA MILITVM. Plus de sept revers différents, parvenus jusqu'à nous, ont fait penser à Eckhel[1] qu'un regne de trois jours auroit été trop court pour fabriquer tant de médailles différentes; et, d'après cette considération, il a donné à Marius un regne d'un N° 5.

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 454.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

ou deux mois. Mais j'ai fait voir dans le Dictionnaire d'Antiquités de l'Encyclopédie méthodique (au mot Virole), 1° que les coins des anciens étoient de bronze et fondus, puis estampés à chaud sur une médaille froide; 2° que dans l'espace d'une nuit deux sculpteurs pouvoient modeler en cire l'un le côté de la tête d'une médaille des anciens, et l'autre le revers; 3° que sur ces deux modeles on formoit un moule; 4° que l'on couloit dans ce moule de l'or ou de l'argent, pour obtenir un prototype, ou médaille originale; 5° que l'on mouloit des flaons sous une forme disposée pour produire les reliefs; 6° que l'on estampoit par la percussion les coins chauds sur le prototype froid; 7° que l'on frappoit ensuite les flaons chauds avec les coins froids. Cette exposition du monnoyage des anciens (monnoyage que j'ai répété) résout facilement le problême de la multiplicité des médailles de Marius, sans que l'on soit obligé de prolonger son regne, comme l'a fait Eckhel, au-delà des trois jours énoncés par Trebellius, Victor, et Eutrope.

§. 6. TETRICUS PERE,

TYRAN DANS LES GAULES.

Caïus Pesuvius Tetricus, le dernier des tyrans dans les Gaules (son fils n'en eut que le titre), et Dioclétien, qui régna sept ans après lui, sont de tous les souverains qui ont abdiqué le pouvoir suprême les seuls qui ne l'aient pas regretté. Dans des temps de calme Tetricus eût mérité les plus grands éloges pour sa modération et son amour pour la justice. Aussi l'empereur Valérien, qui ne confia les emplois qu'à des hommes éprouvés, le nomma-t-il préfet des deux Aquitaines. Tetricus étoit né d'une

famille consulaire; lui-même étoit sénateur, et il étoit allié de l'héroïne des Gaules, la célebre Victorina. Cette femme, ayant vu périr Victorin et Marius, qu'elle avoit eu le crédit de faire déclarer Augustes, et sous le nom desquels elle régnoit, détermina le choix des soldats en faveur de Tetricus, qui se revêtit de la pourpre à Bordeaux. Cet évènement dut arriver à la fin de l'année 267 (1020 de Rome), ou dans les deux premiers mois de 268; car la mort de Gallien arriva l'an 268, au mois de mars. Claude-le-Gothique lui succéda immédiatement; et Trebellius[1] nous apprend qu'à cette époque on connoissoit à Rome l'élection de Tetricus.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII

Il paroît que Claude laissa Tetricus gouverner en paix les Gaules et l'Espagne, et qu'il régna entre eux une intelligence parfaite. On peut en dire autant d'Aurélien dans les deux premieres années de son regne. Mais les révoltes continuelles des soldats de Tetricus, l'esprit de sédition qui les agitoit sans cesse, peut-être aussi la mort de Victorina, qui, selon l'opinion commune, fut tuée sous son regne, ou qui, selon d'autres, fut forcée de se donner la mort à cette époque, inspirerent à ce prince pacifique le dessein d'abdiquer[2]. N'osant le déclarer publiquement, de crainte que l'armée ne le prévînt par une mort cruelle, pour rester maîtresse de lui choisir un successeur, il en fit instruire secrètement Aurélien; et ce fut, disoit-on, par ces mots, que Palinure adresse à Enée, qu'il termina sa lettre: *Eripe me his, invicte, malis*[3]; « Prince, ami de la victoire, arrachez-moi à tant de maux. » Aurélien se rendit à son invitation avec une forte armée, sous prétexte de combattre les ennemis de l'empire. A son arrivée, Tetricus se réfugia dans son camp; et l'armée, abandonnée par son chef, reconnut Aurélien empereur.

(1) *In Claudio.* (2) Trebell., *in Victoria.* (3) *Æneid.*, VI, 365.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

Celui-ci, délivré d'un rival qui auroit pu être dangereux, et devenu maître des Gaules et de l'Espagne, auroit dû traiter Tetricus avec reconnoissance. Cependant, si l'on en croit les historiens, il le traîna en triomphe à la suite de son char, l'an 273 (1026 de Rome), avec l'infortunée Zénobie. Au reste ils conviennent tous qu'il chercha à réparer cette injustice en donnant à Tetricus une dignité avec un pouvoir très étendu sur toute l'Italie, en l'appelant souvent collegue, quelquefois camarade, et même empereur. Il fit participer à ces faveurs le fils de Tetricus, que celui-ci avoit créé César.

N° 6. On ne peut voir de plus beau portrait de Tetricus que celui du médaillon d'or dessiné ici sous le n° 6, planche LVIII. Ce médaillon, conservé dans la collection royale, est une feuille d'or bractéate (estampée et repoussée) de 45 millimetres (20 lignes) de diametre, montée dans un cercle d'or creux qui est entouré d'un feston à jour auxquels sont adoptés deux bélieres[1]. On voit sur le médaillon le buste de Tetricus couronné de laurier, revêtu d'une tunique à longues manches et d'une chlamyde richement brodée, tenant de la main droite une branche d'olivier, et de la gauche un sceptre surmonté d'une aigle. Légende, IMP*erator* TETRICVS AVG*ustus*. Cette espece de médaillon n'ayant ni épaisseur ni revers, étoit probablement une de ces images des empereurs que l'on attachoit aux enseignes militaires.

N° 7. Le médaillon d'or du n° 7 présente un bon portrait du même empereur. On lit d'un côté IMP*erator* TETRICVS AVG*ustus* autour de la tête de Tetricus, portant la couronne radiée et une haste. Revers, SPES PVBLICA; l'Espérance tenant une fleur et élevant un pan de sa tunique.

(1) *Mém. Bell. Lett.*, XXVI, 504.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII

§. 7. TETRICUS FILS, CÉSAR,

TYRAN DANS LES GAULES.

Caïus Pesuvius Pivesus Tetricus reçut, quoique fort jeune, le titre de César par le crédit de Victorina[1], qui prit alors celui de mere des soldats (*mater castrorum*). Cet évènement arriva probablement l'an 267 (1020 de Rome), époque de l'avènement de son pere Tetricus à l'empire. On ignore les détails de sa vie. Il perdit le titre de César, lorsque son pere remit l'empire à Aurélien l'an 273 (1026 de Rome). Quant à celui d'Auguste, que Vopiscus[2] seul lui a donné, Eckhel[3] prouve évidemment qu'il ne le reçut jamais, soit par le silence de Trebellius et d'Eutrope, soit par celui de ses médailles d'or, les seules qui fussent soignées dans ces temps de trouble; soit par l'absence de toute couronne sur sa tête, lorsqu'elle est jointe à celle de son pere; soit par la trop grande extension donnée à l'abrégé AVGG., AVGG*usti*.

Aurélien se repentit d'avoir fait suivre son char de triomphe par les deux Tetricus, ces deux sénateurs dont l'humiliation fut partagée par le sénat tout entier. Il les combla de richesses et d'honneurs, dont ils jouirent constamment sous les princes ses successeurs. Tetricus fils rentra dans les biens de ses aïeux et dans leur brillante demeure; dans laquelle il fit peindre en mosaïque Aurélien donnant aux deux Tetricus la prétexte sénatoriale (toge blanche bordée de pourpre), et recevant d'eux le sceptre, la couronne, et son portrait.

(1) Trebell., *Tetric. jun.*
(2) Vopisc., *Aureliano*, XXXIV.
(3) *Doctr. Num. Vet*, VII, 460.

CHAP. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

La médaille d'or du n° 8, planche LVIII, présente la tête nue de Tetricus fils, avec la légende *Caïus* PES*uvius* TETRICVS CAES*ar*. Revers, l'Espérance marchant, tenant une fleur, et relevant sa tunique; légende, SPES AVGG*ustorum*. Ici Tetricus jeune ne porte d'autre titre que celui de César; on lit cependant sur le revers de la médaille *Augustorum*. Eckhel en conclut avec raison que les mots *Augusti*, *Augustorum*, désignent le pere et le fils, appelés, lorsqu'ils sont réunis, d'un nom honorifique appartenant par extension à tous les membres de la famille impériale; comme on le voit pour d'autres Césars sur les médailles de Maximin, de Maxime, et d'autres princes.

Ainsi se termina l'an 273, par l'abdication des deux Tetricus, la révolte des Gaules, de la Grande-Bretagne, et de l'Espagne, qui avoit commencé par celle de Postume l'an 257.

SECTION II.

ILLYRIE, MŒSIE, PANNONIE, ET AFRIQUE.

Le second des tableaux qui représentent les tyrans usurpateurs du nom d'Auguste, sous le regne de Gallien, comprend l'Illyrie, la Mœsie, et l'Afrique : c'est le moins étendu des trois.

§. 8. AURÉOLE,

TYRAN DANS L'ILLYRIE.

Auréole fut un de ces généraux qui, parvenus aux plus hauts grades de la milice, voulurent s'asseoir sur le trône. Il étoit né dans la Dacie, et ses premieres années furent employées à con-

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

duire les troupeaux. Ayant embrassé la profession des armes, il parvint, par sa prudence et par sa valeur, au commandement de la cavalerie, et il s'acquit une grande réputation en combattant, l'an 260, le tyran Ingenuus, sous les ordres de Gallien. Trebellius[1] fait entendre que la conformité de mœurs rendit agréable Auréole à ce vil empereur. Si l'on en croit le même historien, Auréole auroit déja ceint le diadême lorsque Macrien se révolta dans l'Orient, c'est-à-dire l'an 260; Zonare[2] recule avec plus de vraisemblance cette époque jusqu'à l'an 267. Les historiens s'accordent à dire qu'il fut forcé à recevoir le titre d'Auguste par les armées qu'il commandoit; mais ce furent celles d'Illyrie, selon les uns, et celles de Réthie, selon les autres, qui l'y contraignirent.

Macrien avoit quitté l'Orient pour venir se faire reconnoître empereur dans l'Occident; mais Auréole l'attaqua et le vainquit dans l'Illyrie l'an 262. Les troupes du vaincu se joignirent à celles d'Auréole, à qui Gallien[3] confia la garde de Milan, pour s'opposer à l'entrée de Lélien ou de Victorin dans l'Italie. Mais Auréole ne voulut plus obéir à l'empereur, qui, dans le dessein de le faire rentrer dans le devoir, le combattit vainement, et lui accorda la paix pour aller soumettre Postume dans les Gaules. Il le conduisit avec lui, ainsi que Claude[4]. Postume, vainqueur dans un premier combat, fut vaincu et mis en fuite dans un second. Auréole, chargé de le poursuivre, feignit de n'avoir pu l'atteindre, de crainte de rendre Gallien trop puissant.

L'empereur, irrité contre Auréole, qui ne dissimuloit plus son usurpation, lui déclara la guerre de nouveau, le poursuivit, et le contraignit à se renfermer dans Milan[5]. Mais celui-ci, se

(1) Treb., *in Claud.*, V. (2) L. XII, 25. (4) Trebell., *Gall.*, VII.
(3) Trebell., *Gall.*, II. (5) Vict., *Epit.*, XXXIII, XXXIV.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

voyant à la veille de soutenir l'assaut, eut recours à la ruse. Il composa un mémoire pour lequel il imita l'écriture de Gallien; on y lisoit les noms des principaux officiers dont l'empereur auroit résolu la mort. Cet écrit, jeté dans le camp des assiégeants, parvint aux personnages qui y étoient désignés, et qui, le croyant véritable, se hâterent d'en prévenir les suites en faisant mourir Gallien. Claude, devenu empereur par cette mort, annonça le dessein de soumettre Auréole. Celui-ci offrit sa soumission, qui fut acceptée, selon Zosime et Zonare; mais le dernier ajoute qu'il reprit aussitôt les armes. Trebellius dit au contraire que la députation d'Auréole n'avoit pas pour but sa soumission, mais la demande d'être reçu par Claude comme un allié; et que celui-ci répondit: « Il auroit pu faire une semblable proposition à Gallien, qui l'aimoit et le redoutoit. » Claude le déclara ennemi public, lui livra bataille, et le vainquit. Il vouloit lui conserver la vie; « mais, dit Zosime[1], les soldats, que sa révolte avoit irrités, assouvirent leur colere, et le percerent de coups l'an 268. » Quelques uns accuserent Aurélien de cette mort[2]. Claude accorda à Auréole la sépulture, et fit graver sur son tombeau une épitaphe qui s'est conservée jusqu'à nous[3].

N° 9. Les médailles d'Auréole, et par conséquent ses portraits, sont fort rares. On voit ici sous le n° 9, planche LVIII, une médaille de petit bronze sur laquelle on lit, autour d'une tête portant la couronne radiée, IMP*erator* AVREOLVS AVG*ustus*. Revers, femme debout, le pied sur une proue de vaisseau, tenant un gouvernail; légende, CONCORDIA EQVIT*um*.

(1) Lib. I, 41. (2) Trebell., *in Aurel.*, XVI. (3) Gruter, CLIII, 2.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

§. 9. RÉGALIEN,

TYRAN DANS LA MŒSIE.

« Telle fut la destinée de Rome, dit Trebellius[1], que, sous le regne de Gallien, le diadême fut placé sur la tête de quiconque put y atteindre. » On n'est plus étonné, après cela, de lire dans le même historien qu'un simple jeu de mot suffit pour faire déclarer Auguste Régalien. Des militaires remarquerent dans un banquet que le nom de leur général appartenoit à la famille des mots dont celui de roi (*rex, regis*) étoit la tige. D'après cette observation grammaticale, les restes des habitants de la Mœsie, que les vengeances cruelles exercées par Gallien à cause des secours qu'ils avoient donnés au tyran Ingenuus avoient réduits au désespoir, déclarerent Régalien empereur. Eckhel[2] place cette élection dans l'an 263 (1016 de Rome), parceque Trebellius parle du regne de Régalien à l'époque où Gallien célébra la décennale de son regne, dont ce savant a déterminé la date.

Ce nouvel Auguste, appelé *Regillianus* par Trebellius et par le jeune Victor, *Regalianus* par Victor l'ancien, ainsi que sur les médailles authentiques, étoit Dace d'origine, et, disoit-on, descendant du roi des Daces, Décébale, qui avoit été vaincu par Trajan. Je pense que cette descendance pourroit avoir été le véritable motif des Mœsiens quand ils élurent empereur Régalien, et que le jeu de mot auquel son nom avoit fourni matiere (si le fait étoit constant) n'en avoit été que le prétexte. Au reste

(1) Trebell., *in Regilliana*. (2) *In Gallieno*, IX.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

il avoit acquis dans la milice une grande réputation, telle même qu'elle excita la jalousie de Gallien. Aussi Claude (qui fut depuis empereur), le félicitant à l'occasion d'une victoire qu'il avoit remportée, l'exhortoit à ne pas chercher des succès aussi brillants, de crainte de se faire un ennemi redoutable. Les avis de Claude étoient fondés; car, malgré la digue impénétrable que Régalien opposoit aux Sarmates, Gallien fit marcher une armée contre lui. Alors les Illyriens et les Mœsiens, redoutant de nouvelles vengeances de la part de l'empereur, ôterent la vie à Régalien, qui n'avoit régné que pendant quelques mois.

N° 10. Le n° 10 de la planche LVIII présente une médaille très précieuse du cabinet de Vienne. Elle est d'argent. On lit autour d'une tête radiée la légende IMP*erator* C*æsar* P*ublius* C*aius* (ou tel autre prénom commençant par cette lettre) REGALIANVS. Revers, une femme tenant une bourse et une haste; légende, LIBERALITAS AVGGG, *Augustorum trium*. Quels sont ces trois personnages Augustes? Seroient-ce Régalien, son épouse, et un fils qu'il auroit créé César? C'est ici la premiere fois qu'on lit sur les médailles l'abréviation AVGGG, si commune sur celles des regnes suivants. On l'avoit déja vue sur une inscription gravée en l'honneur de Sévere, de Caracalla, et de Géta, trouvée à Lyon en 1780[1].

SULPICIA DRYANTILLA,

ÉPOUSE DE RÉGALIEN.

N° 11. Il y a dans chaque science des faits qui ont trompé de bons esprits. La célébrité de ces noms semble donner à leurs erreurs

(1) Inscription que j'ai fait connoître, *Mémoires de l'Institut*, t. I.

Chap XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

même une sanction imposante : c'est pourquoi j'ai cru devoir publier au n° 11 de la planche LVIII le portrait et la médaille d'argent de Dryantilla, que l'on conserve dans le cabinet de Vienne. On voit d'un côté une tête de femme posée sur un croissant, avec la légende SVLP*icia* DRYANTILLA AVG... Au revers, une déesse debout, tenant une patere et une haste; légende, IVNONI REDINE, pour REGINAE. Eckhel avoit vu de semblables médailles de Dryantilla, mais il n'en connoissoit pas avec des types différents. Il dit expressément[1] : « De même que nous avons vu une médaille de Régalien faite avec une médaille de Caracalla, de même aussi voyons-nous la même fraude dans celles de Dryantilla. En effet je n'ai trouvé aucune médaille de cette impératrice sur laquelle on n'aperçût facilement des traces d'un autre coin plus ancien. » Quoique je n'aie eu sous les yeux que l'empreinte en plâtre de la médaille de Vienne, j'y ai vu des traces du burin qui l'a retouchée : traces qui paroissent mieux sur l'empreinte, où elles forment saillie, que sur la médaille, où elles forment des sillons. Les médailles de Scantilla, épouse de Didier Julien, ont pu servir à cette fraude, en fournissant au faussaire une partie de la légende ...ANTILLA AVG.

Au reste l'histoire est muette sur Dryantilla ; et ce n'est que sur des conjectures qu'Eckhel la reconnoît pour l'épouse de Régalien. D'abord on n'a trouvé jusqu'à présent ses médailles qu'en Hongrie et dans les provinces voisines; ce qui nous apprend qu'elle a été l'épouse d'un des tyrans qui ont usurpé l'empire dans ces contrées, tel que Régalien. Ensuite la fabrique et la forme des lettres sont les mêmes dans les médailles de ce tyran, et dans celles de Dryantilla (ce qui a empêché Eckhel de

(1) *Doctr. Num.*, t. VII, p. 464.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII

s'arrêter à la conjecture qui la lui faisoit regarder comme l'épouse de Pacatien, autre tyran des mêmes contrées, mais dont les médailles présentent une moins mauvaise fabrique et des caracteres mieux tracés). D'ailleurs les médailles de l'un et de l'autre ont le même volume, presque le même poids, et le même titre d'argent; titre qui est meilleur que celui des médailles de Gallien et des autres tyrans de la même époque. Enfin on ne peut douter que Régalien n'ait eu une épouse, ajoute Eckhel, si l'on examine sa médaille, sur laquelle on lit LIBERALITAS AVGGG*ustorum,* «largesse des Augustes;» d'où l'on conclura que l'impératrice son épouse étoit comprise dans cette légende.

§. 10. NIGRINIEN,

TYRAN EN AFRIQUE.

Ce tyran n'est connu que par ses médailles; son nom même ne se trouve pas dans les historiens parvenus jusqu'à nous. Ses médailles sont toutes des *consécrations;* ce qui prouve qu'elles ont été frappées après sa mort, et sous la domination de quelqu'un de ses parents. Les lettres KA, qu'on lit à l'exergue de quelques unes de ses médailles, semblent désigner Carthage (KA*rthago*) comme la capitale de l'empire de Nigrinien; c'est pourquoi j'ai placé cet empire en Afrique.

N° 12. Le n° 12 de la planche LVIII présente une médaille de petit bronze sur laquelle on lit, autour d'une tête portant la couronne radiée, DIVO NIGRINIANO. Revers, aigle les ailes éployées; exergue, KAA NIGRINIANO : légende, CONSECRATIO.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

SECTION III.

ORIENT, PALMYRE, ÉGYPTE.

Le troisieme des tableaux qui présentent les tyrans usurpateurs sous Gallien est un des plus étendus. Il comprend toute la partie orientale de l'empire romain, et l'Egypte, que l'on y joint ordinairement, parceque les mœurs de ses habitants et la forme du gouvernement qu'y avoient établi les Romains différoient entièrement du reste de l'Afrique, à laquelle elle appartient d'ailleurs par sa position géographique.

§. 11. MACRIEN, PERE ET FILS,

TYRANS DANS L'ORIENT.

Dans le commencement de ce chapitre j'ai mis au nombre des causes qui ont souvent empêché les historiens de cette époque de dire la vérité, l'existence, dans le siecle où ils écrivoient, des familles auxquelles les tyrans avoient appartenu; à plus forte raison de celles qui faisoient gloire d'en descendre. C'est le cas où s'est trouvé Trebellius, lorsqu'en écrivant l'histoire des trente tyrans, il est parvenu aux Macriens, dont il dit que la famille étoit encore florissante[1]. Aussi ne doit-on employer son témoignage que dans les circonstances où il est conforme à celui de quelque autre écrivain.

Eusebe[2] est le seul qui rapporte quelques détails sur les

(1) *De Quieto.* (2) *Histor. eccles.*, lib. VII, c. x.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

premieres années de Macrien. Il assure qu'ayant obtenu la confiance de Valérien (on ne sait par quels moyens), il l'engagea à persécuter les chrétiens, parceque ceux-ci avoient en horreur les opérations magiques qu'il enseignoit à l'empereur. Par suite de cette confiance aveugle, l'empereur, en marchant contre Sapor, écrivit au sénat qu'il avoit remis le gouvernement de toute la milice à Macrien, auquel il donnoit les plus grands éloges. «Valérien, dit Trebellius[1], fut vaincu par le roi des Perses, parcequ'il se trouvoit campé dans un endroit où ni le courage ni la science militaire ne pouvoient l'empêcher d'être fait prisonnier. On attribua cette mauvaise position soit au conseil du général auquel il avoit confié la conduite de l'armée, soit à la trahison, soit à un malheureux hasard.» Ces paroles, que l'on croit avoir été insérées dans le texte de Trebellius, semblent désigner Macrien; et les écrivains chrétiens l'ont nommé parcequ'ils n'avoient point, comme Trebellius, à redouter le ressentiment de ses descendants.

Au reste, si, devant le tribunal de l'histoire, on peut croire coupable d'un crime celui qui en tire quelque avantage, les malheurs de Valérien auroient eu pour auteur Macrien; et cependant Zosime[2] dit formellement que ces malheurs furent causés par l'imprévoyance de l'empereur. Macrien se ligua d'abord avec Baliste, préfet du prétoire, et, ayant réuni les débris de l'armée de Valérien, ils délibérerent sur le successeur qu'ils donneroient à ce prince infortuné; car Gallien, son fils, étoit tombé dans un tel mépris, que les soldats agissoient comme s'il n'eût point existé. Balliste invita Macrien à revêtir la pourpre, et à choisir ses deux fils pour collegues. Il accepta ces honneurs l'an 261

(1) Trebell., *in Macr., Valer., et Gallieno.* (2) Lib. I, c. XXVI.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

(1014 de Rome); mais Zonare[1] dit que, redoutant le ridicule auquel prêteroit une de ses jambes moins longue que l'autre, il ceignit du diadême le front de ses deux fils, Macrien et Quietus, et refusa pour lui-même les ornements impériaux. Trebellius ajoute qu'il donna pour motifs de son refus personnel son grand âge et ses infirmités. Il n'est pas étonnant, d'après cela, que l'on n'ait aucune médaille de Macrien le pere[2]; cependant, malgré cette lacune dans la série numismatique, qui devroit l'exclure de l'Iconographie, j'ai dû lui consacrer une page pour rendre intelligible l'histoire de ses deux fils. D'ailleurs il est possible que l'on découvre un jour son portrait sur quelque médaille, monument de la piété filiale, telle que d'autres empereurs en ont fait frapper en l'honneur de leurs peres. Déja même M. Sestini[3] en a décrit une qu'il croit appartenir à Macrien le pere.

Quoi qu'il en soit, les historiens parlent toujours de Macrien, depuis la défaite de Valérien, comme d'un empereur; et l'Egypte l'avoit reconnu solennellement. Il combattit quelque temps contre les Perses; ensuite il résolut de porter la guerre dans l'Occident pour détrôner Gallien. Il se mit en marche avec son fils Macrien, et laissa Quietus son autre fils pour gouverner l'Orient. Mais il trouva dans Auréole, qui avoit revêtu la pourpre impériale, un obstacle difficile à surmonter. Le combat fut livré dans l'Illyrie. La victoire demeura quelque temps incertaine; lorsqu'un porte-enseigne de Macrien tomba par hasard, et les autres porte-enseignes, croyant que leur général se reconnoissoit vaincu, baisserent leurs aigles. Les soldats imiterent leur soumission. Macrien, se voyant abandonné par eux, leur de-

(1) Lib. XII, c. xxiv. (2) Eckhel, *D. N. V.*, VII, 466. (3) *Lettere*, t. IV, 132.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.

manda comme une faveur de lui ôter la vie ainsi qu'à son fils. Ils lui obéirent l'an 262 (1015 de Rome).

Pl. LVIII. N° 13

Macrien fils périt malheureusement avec son pere l'an 262. Trebellius dit que son frere et lui étoient dignes de la couronne. Zonare[1] l'appelle *Macrien;* mais il nomme son pere *Macrin*. On voit à la planche LVIII, n° 13, sur une médaille de billon[2], son portrait, jeune, portant la couronne radiée, avec la légende IMP*erator* C*æsar* FVL*vius* MACRIANVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, Rome assise, tenant une Victoire; légende, ROMAE AETERNAE.

§. 12. QUIETUS,

TYRAN DANS L'ORIENT.

Nous avons vu Macrien refuser la pourpre l'an 261; mais il en revêtit ses deux fils, Macrien et Caïus Fulvius Quietus, que Trebellius dit en avoir été dignes. De même qu'ils avoient partagé sa bonne fortune, de même ils furent entraînés dans sa chute. L'aîné fut tué avec lui après la victoire d'Auréole. Le second, Quietus, chargé par Macrien de gouverner l'Orient pendant qu'il marcheroit en Occident contre Gallien, éprouva un sort aussi funeste. Les soldats envoyés par Auréole pour ôter la vie à Quietus, après la mort de son pere, apprirent qu'Odénat, prince de Palmyre, feignant d'en avoir reçu l'ordre de Gallien, avoit assiégé dans Emese Quietus et Baliste; et que les habitants de cette ville de Syrie, excités par Baliste et redoutant

(1) *In Quieto.* (2) Alliage d'argent et de cuivre dans lequel le cuivre domine.

les fatigues d'un siége, avoient coupé la tête au fils de Macrien l'an 262[1]. Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

Pour diminuer l'aridité de mes recherches, je rapporterai un extrait de Trebellius qui fera connoître un genre de luxe propre au troisieme siecle, et la cause de l'abondance des pierres gravées antiques. La famille des Macriens, qui subsistoient encore à la fin du troisieme siecle, époque des écrits de cet historien, rendoit un culte particulier au fils de Philippe, à Alexandre. Ils avoient son portrait, les hommes sur les anneaux et la vaisselle d'argent; les femmes dans leur coiffure, sur leurs bracelets et leurs anneaux, par-tout enfin : de sorte qu'on le voyoit broché en différentes couleurs sur les tuniques, les bandelettes, et les manteaux des meres de famille. Trebellius ajoute que depuis peu Cornelius Macer leur parent, donnant un repas dans le temple d'Hercule, avoit porté une santé au pontife dans une coupe d'*electrum*[2] présentant dans le milieu le portrait d'Alexandre, et tout autour les actions de ce conquérant tracées avec des dimensions fort petites. Macer la laissa examiner par tous ceux qui étoient admirateurs de ce héros. « J'ai rapporté ce trait, dit l'historien, parceque, dit-on, ceux qui portent sur eux le portrait d'Alexandre en or ou en argent réussissent dans toutes leurs entreprises. »

Une médaille de billon, gravée planche LVIII, n° 14, présente une tête ornée de la couronne radiée, avec la légende IMP*erator* C*æsar* FVLV*ius* QVIETVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, Jupiter assis, un aigle à ses pieds; légende, IOVI CONSERVATORI. N° 14.

(1) Trebell., *Gall.*, III. (2) Alliage d'or et d'argent, dont l'argent formoit la 5e partie.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LIX

§. 13 LES PRINCES DE PALMYRE.

Pendant que toutes les armées étoient révoltées, qu'elles donnoient chacune à son chef le titre d'empereur, et que ces princes éphémeres combattoient avec acharnement les uns contre les autres, on vit deux femmes, célebres par leur courage et leur dévouement pour leur patrie, opposer aux barbares qui vouloient envahir l'empire romain des barrieres insurmontables. Dans l'Occident, Victorina, n'osant s'asseoir sur le trône des Césars (aucune femme ne lui en avoit donné l'exemple), y plaça, entre autres usurpateurs, Tetricus, qui défendit vaillamment contre les Germains et les Francs le passage du Rhin.

L'Orient vit paroître à la même époque Zénobie, héroïne qui rappeloit Didon, Sémiramis, et surtout Cléopâtre, qu'elle vouloit reconnoître pour une de ses aïeules[1]. Les Perses, vaincus et repoussés au-delà de leurs frontieres par Odénat, n'oserent attaquer Zénobie après la mort de son mari. L'empereur Claude, reconnoissant de la barriere qu'elle opposoit dans l'Orient aux ennemis du peuple romain, lui laissa porter le titre d'Auguste, que Gallien avoit donné à son époux et aux deux fils dont Odénat l'avoit rendue mere. Mais Aurélien mit un terme aux prospérités de Zénobie, vainquit son armée, la fit elle-même prisonniere, et la contraignit à suivre son char de triomphe.

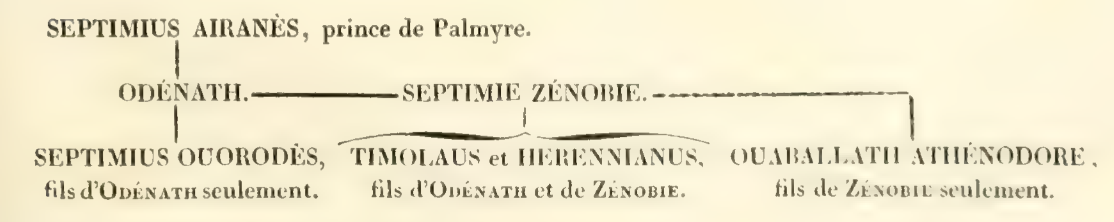
Le regne d'Odénat et celui de Zénobie forment la seule époque où l'histoire de Palmyre nous soit connue, parcequ'elle se trouve liée à celle de l'empire romain. Ses ruines admirables prouvent qu'elle a eu d'autres époques aussi brillantes. Elles attestent que le transport des marchandises de l'Inde en Europe se faisoit alors

(1) Trebell., *Herenn.*, XXVI.

à travers le désert qui sépare l'Euphrate de la Syrie; que Palmyre fut le lieu de repos des caravanes, si même elle ne fut pas l'entrepôt de leurs marchandises; que les richesses y abonderent, et que ses princes les employerent à construire dans cette Oasis des édifices qui rappellent l'architecture du siecle des Antonins. C'est là tout ce que nous savons d'un peuple que les cruautés d'Aurélien anéantirent, ou du moins disperserent pour toujours.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

Les médailles de quelques uns des princes de Palmyre qui régnoient au troisieme siecle sont parvenues jusqu'à nous, ainsi que des inscriptions grecques relatives à ses souverains. Elles ont donné la torture aux plus savants numismates, Tristan, Spanheim, Hardouin, Vaillant, Banduri, Frœlich, Corsini, Pellerin, et Eckhel; le dernier dit même expressément[1] que toute recherche suivie sur ce sujet n'est qu'une perte de temps. Malgré cette proscription, les écrits des Arméniens ont fourni sur cette matiere, à M. Saint-Martin, membre de l'académie des belles-lettres, très savant dans leur langue, des lumieres nouvelles, qu'il exposera dans un ouvrage actuellement sous presse (en mars 1821). Il m'a permis de publier la généalogie des princes de Palmyre, qu'il a dressée, et qui me paroît résoudre toutes les difficultés. La voici telle qu'il me l'a communiquée. On y verra la réunion en un seul personnage d'*Ouaballath* et d'*Athénodore*, dont on en faisoit deux; par cette réunion, les médailles concorderont avec les inscriptions.



(1) *Doctr. Num. Vet.*, VIII, 495.

CHAP. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LIX.

AIRANÈS n'est connu que par une inscription grecque.

ODÉNATH est désigné dans la même inscription comme fils d'Airanès[1]. On ne possede aucune médaille de ce prince; quoique Trebellius[2] dise qu'ayant appris sa victoire sur les Perses, Gallien, après lui avoir donné, avec l'approbation générale, le titre d'Auguste et les ornements impériaux, ordonna que l'on frappât au nom du prince de Palmyre des monnoies sur lesquelles on verroit les Perses captifs. Zosime donne à Odénath une origine illustre, et Palmyre pour le lieu de sa naissance; selon Procope[3], il étoit chef des Sarraceni, qui habitoient les bords du Danube. Redoutant l'agrandissement de la puissance de Sapor, qui venoit de réduire en captivité l'infortuné Valérien l'an 261 (1014 de Rome), il joignit ses forces à celles de Baliste, préfet du prétoire. Ils repousserent le roi des Perses au-delà de l'Euphrate, et rétablirent en Orient l'empire romain dans ses anciennes limites. Gallien reçut les honneurs du triomphe comme s'il eût été le vainqueur, et il traina enchaînés à son char les Perses les plus nobles qu'Odénath avoit fait prisonniers. Eckhel croit que ce fut dans l'année 266 (1019 de Rome) que le nouvel empereur perdit la vie. L'auteur de ce meurtre fut Mæonius, son cousin.

Odénath avoit épousé Zénobie, qui le rendit pere de deux fils appelés Timolaüs et Herennianus. Mais il avoit eu d'une autre épouse, que l'histoire ne nomme point, un fils appelé dans une inscription grecque SEPTIMIUS OUORODÈS, qui reçut en même temps que son pere le titre d'Auguste. Trebellius[4] l'appelle HERODES, et il dit que les mœurs dissolues de ce jeune homme le rendirent odieux; et que la prédilection d'Odénath

(1) *Mém. de l'Ac. des B.-L.*, t. II, p. 530.
(2) Trebell., *in Gallin.*, XII.
(3) *Bell. Pers.*, II, 5.
(4) *In Herod. et Mæonio.*

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valerien et Gallien. Pl. LIX.

pour ce fils fut cause que Zénobie, mere de deux autres, le fit tuer avec son pere. Nous n'avons aucune médaille de ce jeune empereur. On ne peut donner une plus haute idée d'Odénath que de dire avec Trebellius, «La colere des dieux contre les Romains étoit extrême; car, après leur avoir ôté Valérien, ils ne voulurent pas leur conserver Odénath.»

Timolaus et Herennianus étoient fils d'Odénath et de Zénobie. Après la mort d'Odénath, sa veuve régna sous le nom de ses deux fils, qu'elle avoit revêtus de la pourpre. Quelle fut la fin de ces jeunes princes? Trebellius lui-même, qui vivoit à cette époque, l'a ignorée. On ne connoît d'eux aucune médaille.

Zénobie (*Septimia Zenobia*), seconde épouse d'Odénath, ne paroît dans l'histoire qu'en l'année 264, lorsque Gallien accorda le titre d'Auguste à Odénath, à son épouse Zénobie, et à leurs enfants. Trebellius, cité plus haut, donne à entendre qu'elle ne fut point étrangere au meurtre de son mari, parcequ'elle ne pouvoit supporter les préférences qu'il accordoit à Ouorodès, son propre fils, sur Timolaüs et Herennianus, nés de leur mariage. Après la mort d'Odénath et de son fils chéri (l'an 266), Zénobie gouverna avec fermeté et prudence le royaume de Palmyre, sous le nom de ses deux enfants. Procope [1] lui attribue la fondation de Palmyre, à laquelle on donna son nom. Il est certain au moins que cette ville, dont les ruines nous étonnent par leur étendue et par leur magnificence, lui dut de nombreux embellissements. Malgré les ravages d'Aurélien, elle étoit encore habitée du temps de Justinien (peut-être comme elle l'est encore aujourd'hui, par des Arabes bédouins); mais elle n'étoit plus d'aucune importance.

(1) Procop., *Bell. Pers.*, II, V.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LIX.

La beauté de Zénobie étoit encore moins célebre dans l'Orient que son érudition. Elle parloit l'égyptien (probablement la langue copte), le latin, et le grec. Elle devoit la connoissance de cette derniere langue au rhéteur Longin (fameux par un excellent Traité sur le Sublime), qui fut son conseiller intime, et qui, après avoir partagé ses prospérités, fut enveloppé dans son infortune, et périt par les ordres du cruel Aurélien. On dit qu'elle avoit composé un abrégé de l'histoire d'Egypte et d'Orient. Trebellius[1] lui fait honneur des victoires remportées par Odénath, qu'il représente comme moins courageux qu'elle. Zénobie, quoique fort sobre, imitoit les empereurs romains, et donnoit des repas splendides; mais, en même temps, elle vouloit qu'on se prosternât en l'abordant, comme on le pratiquoit à la cour de Perse. Au reste l'étendue de ses états étoit aussi grande que celle des régions soumises à Châpour (Sapor). Elle étoit reine de l'Asie majeure depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée; une partie considérable de l'Egypte (dont elle adopta la fabrique pour les monnoies de son empire) obéissoit à ses lois; elle en donnoit même à une partie de l'Asie mineure. Le successeur de Gallien, Claude II, occupé pendant les deux années de son regne à combattre Tetricus, ne chercha point à dépouiller Zénobie de sa puissance.

Aurélien, ayant succédé à Claude-le-Gothique, travailla sans relâche à rétablir l'empire romain dans son ancienne splendeur. Après avoir ramené en Occident l'ordre et la paix, il porta ses armes en Orient; il arracha aux Goths toute l'Asie mineure jusqu'à Antioche. Zénobie marcha contre Aurélien pour défendre cette ville; mais elle fut vaincue plusieurs fois dans la Syrie, et

(1) Trebell., *in Zenob.*

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LIX.

contrainte à se renfermer dans Palmyre. Espérant que les armées romaines périroient dans le désert qui entouroit cette capitale, elle opposa une vigoureuse résistance à Aurélien, et cet empereur reçut une grave blessure. Il lui fit proposer de se rendre [1], s'engageant à lui conserver la vie et à respecter les droits de ses sujets. A cette lettre, écrite en grec, Zénobie répondit en syriaque: « Des écrits ne suffisent point pour contraindre des assiégés à se rendre. Vous ne triomphez pas encore; vous avez à combattre les Sarraceni, les Arméniens, et les Perses. Quelles forces opposerez-vous à tant d'ennemis, vous à qui des voleurs (les Arabes bédoins) ont déja fait essuyer de si grandes pertes? Rappelez-vous que Cléopâtre préféra la mort aux suites humiliantes d'une soumission volontaire. »

Les Perses vinrent au secours de Zénobie; mais Aurélien les repoussa avec perte. Alors la reine, voyant que les vivres alloient manquer aux assiégés, s'enfuit sur un dromadaire à travers le désert; et elle alloit passer l'Euphrate, lorsque des soldats envoyés à sa poursuite la firent prisonniere. Aurélien lui demanda comment elle avoit osé lutter contre les empereurs romains. Zénobie lui fit une réponse aussi adroite que fiere. « Je vous reconnois pour un véritable empereur; mais j'ai toujours jugé indignes de ce nom et Gallien et ses ignobles rivaux. » Les soldats demanderent à grands cris la mort de cette reine. Aurélien refusa d'ôter la vie à une princesse qui avoit si vaillamment défendu les limites orientales de l'empire; mais, pour les satisfaire, il fit mourir Longin et quelques autres de ses conseillers.

Aurélien, qui avoit le courage et la vigueur de caractere des anciens Romains, en avoit aussi la férocité. Il en donna la preuve

(1) Vopisc., *in Aureliano*.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LIX.

dans son triomphe de l'an 273 (1026 de Rome.). On vit son char suivi par le sénateur Tetricus, par le fils de Tetricus, et par la reine de Palmyre[1]. Celle-ci étoit si chargée du poids de plusieurs chaînes d'or et des ornements dont on l'avoit revêtue, qu'elle fut plusieurs fois contrainte de s'arrêter pendant la marche. Après les jours du triomphe, Aurélien témoigna à Zénobie une grande considération; il lui donna des terres auprès de la ville d'Hadrien, à Tivoli; il maria même, selon Zonare, ses filles à des personnages distingués. Saint Jérôme et saint Prosper parlent de ses descendants, qui vivoient encore à Rome dans le cinquieme siecle. On ignore l'année de sa mort.

Il seroit difficile de faire mieux connoître cette illustre princesse qu'en rapportant la lettre adressée au sénat et au peuple romain par Aurélien, lettre dans laquelle il se disculpoit d'avoir traîné une femme en triomphe. « Ceux qui me font ce reproche, dit-il[2], ne sauroient au contraire assez me louer, s'ils connoissoient cette princesse, s'ils savoient avec quelle prudence elle forme des plans, quelle constance elle met dans l'exécution; avec quelle sagesse elle traite ordinairement les soldats, soit avec munificence dans les circonstances difficiles, soit avec sévérité dans les circonstances pénibles. Odénath lui dut, je puis le dire, d'avoir vaincu les Perses, et d'avoir repoussé Sapor au-delà de Ctésiphon. Je puis assurer encore que les Orientaux et les Egyptiens craignoient tellement cette femme, que les Arabes, les Sarraceni, et les Arméniens, n'osoient troubler la paix dont son peuple jouissoit. Je ne lui aurois pas laissé la vie, si j'avois ignoré qu'elle eût rendu de grands services à l'empire romain, en conservant pour elle et pour ses fils celui d'Orient....

(1) Vopisc., *in Aureliano*. (2) Trebell., *Zenob.*

S'il n'est pas glorieux d'avoir vaincu une femme et d'en avoir triomphé, que dira-t-on de Gallien, qui ne tint point à déshonneur de lui abandonner la défense de l'empire? Que dira-t-on du vénérable Claude, de ce grand général, qui, occupé à repousser les Goths, souffrit, dit-on, qu'elle exerçât la puissance suprême, afin qu'il pût sans trouble terminer sa glorieuse expédition, assuré qu'il étoit de voir les limites orientales de l'empire défendues par cette femme extraordinaire?»

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valerien et Gallien. Pl. LIX

Les médailles nous présentent seules des portraits de Zénobie; mais, comme elles sont toutes de fabrique égyptienne (d'Alexandrie), ou travaillées de la même maniere, l'Iconographie en tirera peu d'utilité. On en voit ici une très rare du cabinet de Vienne; elle est de potin[1]. Autour d'une tête de femme ceinte du diadème on lit CΕΠΤιμια ΖΗΝΟΒΙΑ CΕΒαστη. Revers, femme debout devant un autel allumé, tenant de la main droite un grain d'encens, et de la gauche une acerra[2]; on croit lire dans le champ, Λυκαβαντος Ε (*anno quinto*). N° 1.

Ouaballath Athénodore étoit fils de Zénobie seulement, comme le fera voir M. Saint-Martin, d'après le témoignage des écrivains arméniens. Jusqu'à présent on avoit dit qu'Ouaballath et Athénodore étoient deux personnages distincts, tous deux fils d'Odénath et de Zénobie. On ne donnoit à Athénodore que la médaille de potin du n° 2, planche LIX; sur laquelle on lit en toutes lettres, ΑΘΗΝΟΔΩΡΟC avec ΑΥΡΗΛΙΑΝΟC, autour de deux têtes couronnées de laurier; et au revers, Λυκαβαντος Α (*anno* I), dans une couronne du même arbuste. Mais on donnoit à Ouaballath toutes les autres médailles sur lesquelles on lisoit ΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟC, suivi des abrégés d'ΑΘΗΝΟΔΩΡΟC. D'après N° 2.

(1) Alliage grisâtre de cuivre, de plomb, et de zinc en toutes proportions.

(2) Boite à encens.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LIX.

la découverte de M. Saint-Martin, on restituera toutes ces médailles au seul Ouaballath Athénodore. L'histoire fait à peine mention de cet Auguste d'Orient. Il reçut ce titre avec sa mere; il fut traîné en triomphe avec elle, et, comme elle, il vécut obscurément des bienfaits d'Aurélien.

CHAPITRE XIV.

EMPEREURS APRÈS GALLIEN
JUSQU'A DIOCLÉTIEN.

MONTESQUIEU[1] a peint cette époque en deux mots : « Gallien ayant été tué, Claude, Aurélien, Tacite, et Probus, quatre grands hommes qui, par un grand bonheur, lui succéderent, rétablirent l'empire, prêt à périr. » Pl. LIX.

§. 1. CLAUDE II, ou LE GOTHIQUE.

Constance-Chlore, pere de Constantin-le-Grand, étoit fils d'une niece de Claude-le-Gothique. De là vient que Trebellius, écrivant sous le regne du fils de Constance, a écrit plutôt un panégyrique de Claude qu'une histoire fidele. De là vient aussi que Zosime, dont la haine pour Constantin éclate dans tous ses écrits, doit être consulté quand, d'accord avec les autres historiens, il reconnoît dans Claude des vertus et des talents.

Je commencerai par rapporter l'aveu fait par Trebellius, le panégyriste de Claude, de la part que cet empereur avoit prise au meurtre de Gallien, parceque c'est le seul reproche que lui fasse l'histoire, et parceque je n'aurai plus à retracer que des actions louables. « Destiné, dit-il[2], à porter le sceptre pour le

(1) *Grandeur des Romains*, XVI. (2) Trebell., *Claud.*, I.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

bonheur du genre humain, il l'arracha à l'infame Gallien; mais il ne fut pas l'auteur de cette entreprise.» Il dit encore ailleurs[1]: «Les deux conjurés Martianus et Heraclianus tinrent conseil pour savoir quel successeur ils donneroient à Gallien; leur choix tomba sur Claude, qui n'étoit point présent à cette délibération, et il fut inspiré par la considération générale dont Claude jouissoit.» Zosime[2] s'exprime d'une maniere expresse: «Héraclien, préfet du prétoire, ayant trouvé un complice dans Claude, chef de l'administration après l'empereur, se résout à assassiner Gallien...... Les soldats étant demeurés tranquilles par l'ordre de leurs chefs, Claude fut mis en possession de l'empire, dont tout le monde le croyoit digne.» Le 14 mars 268, peu de jours après, on apprit à Rome ce choix des soldats; et le sénat reçut des lettres du nouvel empereur, qui lui en demandoit la confirmation. Gallien étoit trop haï pour que le sénat pût hésiter; mais, en confirmant la nomination de Claude, il décerna au premier les honneurs de l'apothéose, sans doute parcequ'il étoit mort empereur. Le premier soin de Claude fut de comprimer les ennemis de Gallien, qui faisoient périr tous ceux à qui il avoit accordé quelque faveur.

Les deux Victors, qui écrivoient sous Constantin-le-Grand, petit-neveu de Claude, racontent la mort de Gallien et l'élection de son successeur d'une maniere favorable pour le grand-oncle de leurs souverains. Selon eux[3], Gallien, perdant beaucoup de sang par la blessure qu'il avoit reçue, et sentant la mort approcher, auroit envoyé à Claude les ornements impériaux, et l'auroit désigné pour son successeur. Ce récit ne se trouvant pas dans le panégyrique de Claude, écrit par Trebellius, ne paroît

(1) *Gall.*, XIV. (2) Lib. I, cap. XL et XLI. (3) *Cæs.*, XXXIII; et *Epit.*, XXXIV.

être qu'une flatterie à laquelle ceux-mêmes qui en étoient l'objet ne paroissent pas avoir ajouté foi.

Claude naquit en 214 ou 215, car Eusebe lui donne cinquante-six ans à l'époque de sa mort. On ne connoissoit avec certitude ni son pays ni son pere; mais les flatteurs le faisoient descendre de Dardanus et des Troyens. Il paroît vraisemblable que l'Illyrie l'avoit vu naître. L'histoire, qui ne fait aucune mention de son épouse, ne lui donne point d'enfants; mais il avoit deux freres, Quintillus, qui regna après lui, et Crispus, dont la fille, Claudia, fut mere de Constance-Chlore et grand'mere de Constantin. Trebellius et Vopisque attribuent à Claude le prénom Flavius, qui, selon eux, attestoit sa descendance de la famille de Vespasien, et par lequel la famille de Constantin se rattachoit à celle du pere de Titus.

Parvenu par son mérite au tribunat militaire, Dece, qui l'estimoit beaucoup, lui confia, l'an 251, la garde des Thermopyles et la défense du Péloponnese contre les Goths. Valérien, qui apprécioit avec beaucoup de sagacité ceux qu'il employoit, donna à Claude le commandement d'une légion dans la Syrie; puis, exauçant le vœu du sénat et du peuple, il le créa, en 258, général de toutes les troupes de l'Illyrie. L'indigne fils de Valérien, Gallien, quoiqu'il redoutât ses talents, le conduisit, en 262, avec lui dans les Gaules, pour combattre Postume. Cinq ans après, Claude, réuni avec Marcien, chassa les Goths de l'empire. Leurs avis furent partagés sur les suites de cette grande victoire; Marcien vouloit laisser une issue libre aux Goths, qui fuyoient, et son avis fut suivi. Claude pensoit au contraire qu'il falloit les détruire entièrement, et la suite des évènements prouva que son opinion étoit la meilleure, car les Goths revinrent avec plus de furie attaquer l'empire.

Chap. XIV.
Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien.
Pl. LIX.

Presque toutes les provinces avoient été la proie des barbares, lorsque Claude reçut le titre d'Auguste, et l'on n'y trouvoit même plus d'armes pour les soldats. Tetricus étoit maître des Gaules et de l'Espagne; Zénobie régnoit en Orient sur les provinces romaines; et Auréole se maintenoit encore en rébellion ouverte dans Milan. Celui-ci fut le premier attaqué et vaincu par Claude. Les Germains s'étoient avancés jusqu'à Vérone; mais les légions d'Auréole, réunies à celles de Claude, les mirent en fuite; d'où vint à l'empereur le titre glorieux de Germanicus[1]. Claude se rendit ensuite à Rome, où il s'occupa à réformer les abus innombrables qui s'étoient introduits pendant les troubles dans les tribunaux et dans l'administration. Entre autres sages reglements il défendit de demander à l'empereur les biens qui appartenoient à quelques citoyens. D'après cela une femme vint réclamer une terre dont Gallien avoit fait présent à un officier militaire. Cet officier étoit Claude lui-même: aussi lui répondit-il, « Claude, devenu empereur, doit restituer un bien qu'il a accepté lorsqu'il n'étoit que citoyen, et par conséquent moins obligé à maintenir l'exécution des lois[2]. »

L'année 269 (1022 de Rome) rappela l'empereur dans les camps[3]. Les restes des Goths, réunis aux Hérules, aux Scythes, et à plusieurs autres peuples septentrionaux, s'embarquerent sur le Pont-Euxin à l'embouchure du Dniester. Arrivés vers la Propontide, une partie de leur flotte fut dispersée par une violente tempête; le reste, après avoir traversé l'Hellespont, vint assiéger Cassandrie et Thessalonique; mais ils furent contraints de lever le siége de plusieurs villes, parcequ'ils n'avoient point de machines pour en abattre les murailles. Alors ils se répandirent

(1) Vict., *Epit.*, XXXIV. (2) Zonar., XII, 26. (3) Zosim., I, 42.

dans la Thessalie, dans la Grece, dont ils ravagerent les campagnes. Ils remporterent même sur des corps de cavalerie romaine une victoire de peu de durée, qui fut bientôt suivie d'une défaite signalée. La présence de l'empereur redoubla l'ardeur des Romains, ils chasserent les Goths, les renfermerent dans la Thrace et dans la Macédoine, où une maladie épidémique en détruisit une grande partie. De ceux qui survécurent les uns furent incorporés dans les légions romaines; d'autres, ayant obtenu des terres, se livrerent à l'agriculture.

Chap. XIX. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX

Cette expédition glorieuse fit surnommer Claude *le Gothique;* mais elle lui coûta la vie. « Il fut attaqué de l'épidémie, dit Zosime, et en mourut, ainsi qu'un grand nombre de ses soldats: c'étoit un homme recommandable par toutes les vertus, et dont la perte fut vivement sentie par tous les Romains. » Il mourut à Sirmium dans la Pannonie, l'an 270 (1023 de Rome), âgé de cinquante-six ans, dans la troisieme année de son regne.

On voit sur un médaillon de bronze, gravé ici sous le nº 3 de la planche LIX, une tête couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAES*ar* CLAVDIVS PIVS FELIX AVG*ustus*. Revers, les trois Monnoies, qui présidoient à l'or, à l'argent, et au bronze, dont on voit des masses à leurs pieds; légende, MONETA AVG*usta*. N° 3

Je prends occasion de cette médaille pour rapporter deux observations relatives aux monnoies de cette époque. 1° Après le regne de Claude, les villes grecques et les colonies (excepté l'Egypte jusqu'à Constance-Chlore) cesserent de faire frapper des médailles; 2° les médailles d'argent fin ne paroissent plus que sous le regne de Dioclétien, à quelques exceptions près.

Chap. XIV.
Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien.
Pl. LIX.

§. 2. QUINTILLUS, EMPEREUR.

Marcus Aurelius Quintillus étoit frere de Claude-le-Gothique, et fut compté parmi ceux dont le sang couloit dans les veines de Constantin. A ce titre l'histoire devroit nous donner quelques détails positifs sur ce prince, et cependant le peu que nous en savons est confus et incertain. Le sénat et toute l'Italie élurent Quintillus empereur, après la mort de son frere, l'an 270 (1023 de Rome). Il paroît que l'amour du peuple pour Claude fut la cause de ce choix; car on reconnoît au milieu des éloges qu'on lui a donnés, pour flatter Constantin, qu'il étoit trop foible pour gouverner un empire : aussi, lorsque son frere l'envoya pour repousser les Goths, lui adjoignit-il Aurélien, avec un plein pouvoir [1].

L'armée qui étoit en Pannonie, ayant vu mourir l'empereur Claude, n'attendit point que le sénat lui eût choisi un successeur; elle proclama Auguste son général, Aurélien. A cette nouvelle, les armées d'Italie, irritées contre Quintillus, qui avoit voulu rétablir la discipline militaire, l'abandonnerent (Trebellius dit même qu'il fut tué par ses soldats). Il se donna la mort après dix jours de regne; dix-sept, selon Trebellius, et même quelques mois, selon Zosime [2], tant est grande la confusion qui regne dans les historiens de cette époque.

N° 4. Sur une médaille de petit bronze, gravée ici au n° 4 de la planche LIX, on voit une tête portant la couronne radiée, avec la légende IMP*erator* M*arcus* AVR*elius* CL*audius* QVINTILLVS.

(1) Zonar., XII, 26; Vopisc., *Aurel.*, XVII. (2) Zosim., I, 47.

Revers, femme debout, tenant de chaque main une enseigne militaire; légende, FIDES MILIT*um*.

Chap. XIV
Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien.
Pl. LIX

§. 3. AURELIEN, EMPEREUR, ET ULPIA SEVERINA.

Dans le banquet des *Césars*, l'empereur Julien peint ainsi Aurélien : « Il accourut cherchant à se soustraire aux regards de ceux qui l'accusoient auprès de Minos; car on lui reprochoit plusieurs crimes, et plusieurs condamnations à mort très injustes, qu'il vouloit défendre par de vains prétextes. » C'est avec les mêmes couleurs qu'Eutrope[1] a tracé le portrait de cet empereur. « Il fit mourir un grand nombre de personnes de distinction : cruel et sanguinaire, il fut plutôt nécessaire dans de certaines circonstances que digne d'amour en aucun temps : toujours cruel, le fils même de sa sœur fut une de ses victimes : il rétablit cependant la discipline militaire, et fut le vengeur des mœurs outragées. » Enfin Vopisque, qui prodigue les éloges à la mémoire d'Aurélien, dit : « On doit voir en lui moins un bon prince que le seul homme capable de rétablir l'empire romain. »

Lucius Domitius Aurelianus étoit né dans quelqu'une des provinces arrosées par le Danube; on ne sait dans quelle année. Le culte particulier qu'il rendit toujours au soleil porte à croire véritable le témoignage d'un historien grec rapporté par Vopisque[2], d'après lequel la mere d'Aurélien auroit été prêtresse de ce dieu dans le lieu qu'elle habitoit avec son époux. Il entra jeune dans la milice, où il se fit remarquer par une force extra-

(1) Eutrop., IX, 14. (2) Vopisc., *Aurel.*, IV.

Chap. XIV. Empereurs apres Gallien jusqu'a Dioclétien. Pl. LIX

ordinaire, et sur-tout par une passion démesurée pour le maniement des armes, qui le fit surnommer l'*Épée-au-poing*[1]. On assuroit qu'il avoit tué de sa main, en diverses occasions, mille Sarmates, dont quarante-huit en un seul jour. Tribun légionnaire à Mayence, il repoussa les Francs, peuples de Germanie, dont l'histoire parle alors pour la premiere fois, l'an 241. Il se signala tellement depuis, que Valérien l'appeloit, en 256, le libérateur de l'Illyrie, le restaurateur des Gaules, et le comparoit aux Corvinus et aux Scipions. Cependant il ne voulut pas le nommer gouverneur de son fils Gallien, parceque la rigueur avec laquelle il faisoit exécuter les lois militaires lui paroissoit d'un dangereux exemple : elle alloit en effet jusqu'à punir de la mort la plus cruelle un soldat qui avoit fait violence à une femme. Mais Aurélien, dont le caractere étoit plus ferme que celui de Valérien, ne relâcha rien de sa sévérité, et parvint ainsi à rétablir la discipline militaire. En 257, lieutenant du général de l'Illyrie et de la Thrace, il délivra ces provinces envahies par les Goths. L'année suivante, Valérien, pour le récompenser, le nomma consul, en lui donnant de quoi subvenir aux dépenses que nécessitoit cette haute magistrature : témoignage honorable de son désintéressement. Sous le regne de Gallien, Aurélien n'eut pas l'occasion de s'illustrer; mais sous Claude il ôta la vie, en 268, selon l'opinion commune, au tyran Auréole, et remporta une grande victoire sur les Sarmates et les Sueves[2]. Les Goths étant rentrés dans la Macédoine, Claude chargea Aurélien de diriger son frere Quintillus, qu'il envoyoit pour les combattre, et il le nomma d'abord général de l'Illyrie et de la Thrace, enfin commandant général de la cavalerie.

(1) *Manu ad ferrum.*

(2) Peuples qui habitoient les contrées arrosées par la Vistule et l'Elbe.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien Pl. LIX.

Vopisque, annonçant qu'Aurélien fut élu pour succéder à Claude par les légions de l'Illyrie, l'an 270 (1023 de Rome), et reconnu ensuite par toutes les armées, attribue cette élection à l'estime que les troupes avoient conçue pour lui d'après les victoires brillantes qu'il avoit remportées sous Claude. Cependant Zonare[1] dit que ce prince, avant de mourir, avoit déclaré Aurélien Auguste, ou digne de l'être. Le même historien raconte qu'un nouvel empereur s'étant rendu à Rome après la mort volontaire de Quintillus, frere de Claude, qui n'avoit régné que peu de jours, demanda à un sénateur des conseils pour le guider dans le gouvernement de l'empire, et qu'il en reçut cette réponse: «Il ne faut pour cela que du fer et de l'or; l'un de ces métaux pour ses bons serviteurs, et l'autre pour ceux qui lui porteroient ombrage.» Zonare ajoute que le sénateur fut une des premieres victimes de la cruauté d'Aurélien. Cette passion ternit sa gloire militaire et ses talents administratifs; il s'y abandonna, lorsqu'en 271 il revint à Rome, après avoir vaincu et repoussé les nations ultradanubiennes, qui s'étoient avancées jusque dans l'Italie supérieure. Il fit mourir plusieurs sénateurs et plusieurs autres illustres personnages soupçonnés d'une conspiration. Aurélien s'occupa ensuite à rebatir les murailles de Rome, qui tomboient en ruine, et il augmenta considérablement l'étendue de cette ville: c'étoit un droit dévolu aux seuls princes qui avoient agrandi l'empire.

Libre des soins administratifs, redoutant peu le tyran des Gaules et de l'Espagne, Tetricus, que Claude n'avoit point inquiété, et avec lequel lui-même entretenoit des correspondances, Aurélien résolut, en 272, de faire rentrer sous l'obéissance de

(1) Lib. XII, 27.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

Rome les provinces de l'Orient et une partie de l'Egypte, sur lesquelles Zénobie exerçoit un empire absolu. Sa marche fut retardée par quelques combats qu'il eut à soutenir contre les Goths, rentrés dans la Thrace, et qu'il poursuivit même au-delà du Danube. Arrivé en Syrie, il ne trouva de résistance qu'à Antioche, non loin de laquelle l'armée de Zénobie campoit sur l'Oronte. Il l'attaqua, la mit en déroute, et lui fit éprouver la puissance de la discipline militaire des Romains. La reine se retira à Emese, où elle réunit soixante et dix mille combattants. Aurélien l'attaqua de nouveau, mit encore son armée en fuite, et l'obligea à se réfugier dans la capitale de ses états. Il la poursuivit sans relâche; mais les Arabes nomades (bédouins) le harcelerent vivement dans la traversée du désert.

Zénobie attendit vainement les secours que lui avoient promis les Perses, les Arméniens, et les Sarraceni; la renommée d'Aurélien les avoit glacés d'effroi. Elle fut aussi trompée dans ses espérances, lorsqu'elle vit les nations voisines, soumises aux ordres de l'empereur, lui apporter des vivres en grande quantité; et une blessure qu'il reçut pendant le siége ne point ralentir son ardeur. Alors Zénobie, craignant de voir Palmyre prise d'assaut, monta sur un dromadaire, et s'enfuit à travers le désert, pour solliciter en personne des secours auprès du roi des Perses. Elle se préparoit déja à traverser l'Euphrate, lorsque des soldats envoyés à sa poursuite par Aurélien l'atteignirent (en 273), la firent prisonniere, et la ramenerent dans le camp du vainqueur, On connoît la réponse fiere et noble qu'elle lui fit, quand il lui reprocha la présomption qu'elle avoit eue de lutter contre des empereurs romains. « Je vous regarde vous, Aurélien, comme un véritable empereur; mais Gallien et ses ignobles rivaux, je les ai toujours crus indignes de ce grand nom. » La ville se rendit,

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

et Aurélien pardonna aux Palmyréniens, après les avoir dépouillés de leurs richesses. Revenu à Emese, il fit mourir les principaux personnages de la cour de Zénobie, entre lesquels se trouvoit le célebre rhéteur Longin; mais il refusa d'envelopper Zénobie dans cette proscription, malgré les clameurs des soldats. Il avoit d'autres desseins sur cette princesse infortunée.

Cette victoire mit le comble à la gloire d'Aurélien. Les peuples de l'Orient les plus éloignés lui envoyerent des ambassadeurs; Vopisque compte parmi eux les Seres, que quelques géographes croient avoir été les Chinois, et qui étoient du moins les habitants d'une contrée plus septentrionale que la Chine actuelle, la Boukarie[1]. Après avoir rétabli l'empire romain dans ses anciennes limites orientales, Aurélien se préparoit à revenir dans l'Occident, quand une nouvelle révolte des Palmyréniens rappela le vainqueur, qui détruisit de fond en comble leur capitale. Il accourut ensuite en Egypte, défit Firmius (ou Firmus), qui s'étoit déclaré Auguste. De là on le vit arriver dans les Gaules avec la rapidité de l'éclair, et profiter des offres que lui avoit faites Tetricus de lui en remettre la souveraineté, en abandonnant les troupes qu'il paroîtroit lui opposer.

L'empire étant pacifié dans sa vaste étendue, et replacé sur ses bases antiques, l'heureux Aurélien, dont le caractere rappeloit celui des anciens Romains, et dont l'orgueil se tournoit, comme le leur, en cruauté, montra à ses sujets les deux Tetricus et la reine Zénobie enchaînés à son char de triomphe. Mais, si la multitude fut éblouie par ce spectacle étonnant, les sénateurs virent avec douleur l'humiliation injuste d'un de leurs collegues,

(1) Le nom de *Seres* désignoit les Chinois, avec lesquels les anciens n'ont pas eu de communication immédiate; et les *Boukares*, qui transportoient sur les bords de la Caspienne les produits de la Chine et ceux de leur propre pays.

Chap. XIV.
Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien
Pl. LIX.

de Tetricus, qui s'étoit démis volontairement; et les hommes sages s'étonnerent de voir attacher un si haut prix aux victoires remportées sur une femme. Aurélien se défendit du dernier reproche dans une lettre écrite au sénat, que Vopisque nous a conservée, et dans laquelle il donne de grands éloges à Zénobie. Au reste ce fut peut-être cette censure publique qui le força à réparer par les meilleurs traitements la honte qu'il avoit fait subir à ses victimes. Tetricus et son fils furent comblés d'honneurs et de richesses; Zénobie et son fils vécurent tranquilles dans les biens qu'il leur donna à Tibur (Tivoli).

Le soleil avoit toujours été pour Aurélien l'objet d'un culte particulier. Au milieu des ruines de Palmyre il avoit relevé le temple de ce dieu; édifice dont la célébrité contribuoit si puissamment à la richesse de la ville. Il y fit rétablir tous les ornements dont l'avidité des soldats romains l'avoit dépouillé. Après son triomphe, Aurélien fit élever dans Rome, en 274, à sa divinité protectrice, au soleil, un temple dont la magnificence fit long-temps l'admiration des Romains et des étrangers; où l'or, les pierreries, et les perles, furent prodigués.

La même année vit éclater dans Rome une révolte que la perfection où l'art monétaire est arrivé chez les modernes rend presque incroyable; mais tous les historiens de cette époque s'accordent dans ce récit. Les ouvriers de la monnoie de Rome, autorisés par la connivence de leur chef Felicissimus, avoient profité des troubles qui agitoient l'empire depuis plusieurs années pour fabriquer des monnoies fausses. Sachant qu'Aurélien se préparoit à punir leurs malversations, ils se révolterent, et se réunirent en armes sur le mont Cœlius[1]. Ils résisterent avec

(1) Quartier de Rome où se trouve aujourd'hui la basilique de Saint-Jean-de-Latran.

tant de furie aux troupes envoyées par l'empereur pour les saisir, qu'ils tuerent sept mille soldats. Ils furent cependant vaincus et punis avec toute la sévérité qui caractérisoit Aurélien. Ce prince fit fabriquer ensuite et distribuer des monnoies légales.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

Le grand nombre d'ouvriers monétaires que ce récit fait supposer avoit plusieurs causes. D'abord on fabriquoit des monnoies nouvelles tous les ans, avec des têtes et des revers différents, tandis que les modernes changent seulement les chiffres indicatifs de l'année; toutes les monnoies[1] latines étoient fabriquées à Rome, excepté un très petit nombre qui étoient frappées dans les colonies romaines; ces monnoies, coulées d'abord sous une forme approchée, étoient ensuite frappées au marteau, parceque la presse appelée balancier leur étoit inconnue. Le monnoyage des anciens exigeoit donc un nombre de bras considérable.

De nouvelles incursions des Allemani et des Germains arracherent Aurélien aux travaux administratifs. Ils étoient entrés dans la Vindélicie[2]. L'empereur les repoussa au-delà du Danube, et il transporta en-deçà du fleuve les habitants que Trajan avoit établis sur la rive gauche sous le nom de Daces: nom qu'Aurélien donna aux habitants de la rive droite. Il céda de fait aux barbares une portion de l'empire; et ce fut le premier empereur qui fit une semblable cession.

L'empereur se trouvoit, en mars de l'an 275, dans la Thrace, avec une puissante armée, qu'il se proposoit de conduire contre les Perses, lorsqu'il fut assassiné, entre Byzance et Héraclée, par les principaux officiers; ils avoient été trompés par l'affran-

(1) Les antiquaires les appellent *médailles*. (2) Partie de la Baviere et de la Souabe.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

chi Mnesthée, secrétaire intime de l'empereur, qui, ayant été reconnu par le prince coupable de quelque extorsion, et menacé par lui d'en être puni, avoit résolu de le prévenir. Il contrefit l'écriture de l'empereur, composa un mémoire dans lequel on lisoit les noms de ses officiers, celui même de Mnesthée, comme des victimes désignées, et il le fit circuler entre leurs mains.

Victor le jeune[1] dit qu'Aurélien fut le premier des empereurs romains qui porta un diadême, avec des vêtements chamarrés d'or et de pierreries; cependant on ne lui voit point sur ses médailles ce bandeau royal, si long-temps odieux aux Romains. Il n'en est pas de même du titre de seigneur, *dominus,* qu'elles nous présentent pour la premiere fois, quoiqu'on le donnât à ses prédécesseurs en leur parlant et dans le discours d'apparat.

Il eut pour épouse Ulpia Severina, et fut pere d'une fille dont on voyoit des descendants à Rome dans le quatrieme siecle, du temps de l'historien Vopisque.

N° 5. On voit ici, sous le n° 5 de la planche LIX, un médaillon d'or très précieux du cabinet du roi. D'un côté paroît le buste d'Aurélien, portant une couronne radiée, avec la légende IMP*erator* CL*audius* DOM*itius* AVRELIANVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, l'empereur à cheval, élevant la main droite, tenant une lance de la gauche; légende, ADVENTVS AVG*usti*.

Ulpia Severina, épouse d'Aurélien, étoit fille d'Ulpius Crinitus, qui descendoit de Trajan, et qui refusa le titre de César, offert par Valérien pour récompenser sa bravoure et ses talents militaires. Ce général avoit adopté Aurélien, et lui avoit fait épouser sa fille Ulpia Severina[2]. L'histoire ne nous a transmis

(1) *Epitome*, XXXV. (2) Vopisc.. *Aurel.*, X.

aucun souvenir sur cette impératrice. Seulement les médailles d'Alexandrie nous apprennent qu'elle survécut à son époux. Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'a Dioclétien. Pl. LIX

Une inscription recueillie par Muratori[1] lui donne le titre d'*Ulpia*.

Le n° 6 de la planche LIX présente un médaillon de bronze, avec sa tête coiffée du diadême, placée sur un croissant, et la légende SEVERINA AVG*usta*. Revers, buste d'Aurélien portant la couronne radiée, avec la légende IMP*erator* AVRELIANVS AVG*ustus*. N° 6.

§. 4. TACITE, EMPEREUR.

Tacite fut élu par le sénat et non par la milice. Ce choix, qui combla les vœux de tout l'empire, fut précédé par un interregne qui dura une demi-année. Le mot latin *interregnum* ne doit pas être pris ici dans le sens qu'il avoit eu après la mort de Romulus et dans différentes circonstances; un des sénateurs, ou quelque autre personnage de distinction, exerçoit alors successivement (sous le nom d'*interrex*) une magistrature unique, semblable à la dictature, mais qui étoit limitée à cinq jours. Après la mort d'Aurélien, les soldats ne pouvant se résoudre à choisir un empereur parmi leurs principaux officiers, qui avoient été complices de son assassinat, envoyerent des députés au sénat pour lui remettre ce choix. Le sénat délibéra long-temps, et suivit le conseil de son chef, de Tacite, qui l'invitoit à renvoyer cet honneur à l'armée; «Sachant, dit Vopisque[2], que les soldats regardoient de mauvais œil ceux que le sénat élevoit à l'empire.» L'armée persista dans son refus; et après plusieurs messages envoyés

(1) Pag. 1994, III. (2) Vopisc., *Aurel.*, XL.

Chap. XIX. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

de part et d'autre, et six mois écoulés, le sénat, l'an 275 (1028 de Rome), donna le titre d'Auguste à Marcus Claudius Tacitus. Il voulut s'excuser sur son grand âge[1]; mais on lui répondit que l'empire avoit besoin de sages conseils, et que son frere, Florien, moins âgé que lui, le seconderoit dans les circonstances qui exigeroient une activité particuliere.

Les historiens ont fait observer que pendant l'interregne l'empire jouit de la plus grande paix dans l'intérieur, sous le gouvernement du sénat et des généraux placés par Aurélien à la tête des armées. Ce fait est d'autant plus remarquable que, sous le regne des empereurs les plus puissants dans ce siecle, on voyoit continuellement s'élever des usurpateurs. Il y avoit donc dans la constitution de l'empire romain un principe de vie si fort et si puissant, qu'il put résister pendant vingt-cinq ans aux troubles intérieurs et aux attaques extérieures; et que Dioclétien, à son avénement au trône, trouva l'empire aussi étendu qu'il l'avoit été sous le regne glorieux de Trajan.

Nous ne lisons dans l'histoire aucuns détails sur la vie de Tacite avant son élection. On sait seulement qu'il avoit été consul; que ses mœurs avoient toujours été pures, et que par son amour pour les lettres il se montroit un digne descendant de l'historien Tacite. Il fit multiplier les copies des ouvrages de cet illustre écrivain, et en fit déposer dans toutes les bibliotheques. Il avoit plusieurs enfants qui laisserent une nombreuse postérité; quant à Florien, il n'étoit son frere que du côté paternel.

Lorsque le sénat voulut proclamer empereur Tacite, cet homme modeste désigna Probus[2] (qui fut un de ses successeurs), et voulut faire tomber le choix sur cet habile général: aussi

(1) Zonare (XII, 28) lui donne à cette époque 75 ans. (2) Vopisc., *Prob.*, VII.

commença-t-il son regne par lui confier des fonctions qui le plaçoient immédiatement après lui. Ensuite il alla se faire reconnoître par l'armée de Thrace, et il punit sévèrement la plupart des meurtriers d'Aurélien. Il repoussa les Goths et d'autres tribus scythiques qui s'étoient jetés dans l'Asie mineure.

Tacite mourut l'année suivante, 276, après six ans de regne. On trouve une telle confusion dans les historiens de cette époque, qu'on n'est point assuré du genre de sa mort, quoique sa postérité existât encore dans le siecle où ils écrivoient. On lit dans Vopisque : « Quelques uns disent qu'il mourut de maladie; d'autres, qu'il périt dans les embûches que lui dresserent les soldats; mais la vérité est qu'il fut tellement tourmenté par des factions (et l'historien ne nous les fait point connoître), qu'il en perdit le sens et la vie[1]. »

Le médaillon de bronze du n° 7, planche LIX, représente Tacite couronné de laurier, avec la légende IMP*erator* C*æsar* M*arcus* CL*audius* TACITVS PIVS FEL*ix* AVG*ustus*. Revers, femme debout (l'Equité) tenant une balance et une corne d'abondance; légende, AEQVITAS AVG*usta*. N° 7.

§. 5. FLORIEN, EMPEREUR.

A peine Tacite fut-il expiré, que Florien, son frere, crut pouvoir à ce titre lui succéder, sans demander l'empire au sénat ni aux soldats. Toutefois il fut reconnu empereur, l'an 276 (1029 de Rome), par toutes les provinces, excepté celles d'Orient et d'Egypte, où Probus fut revêtu de la pourpre par ses soldats;

(1) Vopisc., *Tacit.*, XIII.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX

de là vient qu'on ne trouve aucune médaille d'Egypte frappée en l'honneur de Florien.

Le nouvel empereur se hâta d'accorder la paix au reste des Scythes, qu'il tenoit renfermés dans l'Asie mineure, et qu'il auroit détruits entièrement, étant maître du Bosphore; et il leur permit de retourner dans leurs contrées. Son motif étoit d'opposer son armée à celle de Probus, qui s'avançoit pour le combattre. Ils se rencontrerent près de Tarse en Cilicie, et s'y livrerent une bataille dont l'issue fut funeste à Florien. Ses soldats vaincus lui ôterent la vie. Il n'avoit porté la pourpre que pendant deux ou trois mois. Le jeune Victor dit qu'il se fit ouvrir les veines.

On voit au n° 8 de la planche LIX, sur un médaillon de bronze, la tête de Florien couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* *Cæsar* M*arcus* ANN*ius* FLORIANVS P*ius* AVG*ustus*. Revers, les trois Monnoies[1], avec leurs attributs ordinaires; légende, MONETA AVG*usta*.

§. 6. PROBUS, EMPEREUR.

Marcus Aurelius Probus, appelé aussi Valerius, fut le dernier des quatre personnages illustres qui retinrent l'empire romain sur le penchant de sa ruine. Aussi grand capitaine qu'Aurélien, il repoussa sur toutes les frontieres les barbares qui les avoient franchies; et, plus aimé que lui à cause de sa douceur, il apaisa les troubles dans l'intérieur. Vopisque, qui a écrit son histoire du même style dont il auroit composé un panégyrique, le place au-dessus de Trajan, d'Hadrien, des Antonins, d'Alexandre Sé-

(1) Or, argent, et bronze.

vere, de Claude, et d'Aurélien, parceque, selon lui, il avoit réuni dans sa personne toutes les vertus et tous les talents de ces grands princes. Mais, comme il dit qu'un auteur grec avoit assuré que Probus et Claude-le-Gothique étoient parents, on peut, d'après cela, réduire ces éloges excessifs à leur juste valeur; car Vopisque[1] écrivoit sous le regne de la famille de Constantin, que l'on assuroit descendre de Claude II, ou le Gothique. Une équivoque a produit ce mensonge flatteur; Probus eut une sœur appelée Claudia, qui lui donna la sépulture. Au reste il est certain que les mœurs de cet empereur furent irréprochables, qu'il eut de grands talents pour la guerre, qu'il fut habile dans l'art d'administrer, et que sa douceur et ses vertus lui concilierent l'amour de tous ses sujets.

Chap. XIV.
Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien.
Pl. LIX.

Probus naquit dans la Pannonie, à Sirmich (dans l'Esclavonie), l'an 232, d'un pere qui, entré dans la milice, étoit parvenu jusqu'au tribunat. Il suivit la même carriere, et s'y distingua tellement, que Valérien le créa tribun, quoiqu'il fût à peine sorti de l'adolescence, et qu'il exhorta son fils Gallien à lui témoigner une estime particuliere. Probus, en passant par tous les grades de la milice, vainquit les Sarmates, les Goths, les Parthes, les Perses, et les barbares de la Lybie marmarique[2]. Il se battit seul à seul contre un des derniers, renommé par sa bravoure; et, l'ayant vaincu, il fit élever par les soldats sur son corps un *tumulus* (tertre artificiel) de près de deux cents pieds de hauteur, selon le rit funéraire des barbares. L'an 272 il fit rentrer sous l'obéissance d'Aurélien une partie de l'Egypte et de l'Orient, dont Zénobie s'étoit emparée. Bientôt après, transporté sur les bords du Rhin, il repoussa les Francs dans leurs marais. Tacite,

(1) Vopisc., *in Probo*, III. (2) Entre l'Égypte et la Cyrénaïque.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

voyant le choix du sénat se porter sur lui, chercha à le fixer sur Probus; et, n'ayant pas réussi, il lui écrivit sur-le-champ pour le nommer général de toutes les troupes de l'empire.

Les soldats applaudirent à cette nomination. Probus avoit toujours pris le plus grand soin de leur bien-être; souvent il adoucit à leur égard la sévérité d'Aurélien, et il partageoit entre eux les dépouilles des vaincus sans en retenir aucune portion. Mais il ne cherchoit point à capter leur bienveillance par de lâches complaisances. Jamais il ne les laissa languir dans le repos; il les occupoit sans cesse soit aux exercices militaires, soit à la construction de ponts, de temples, de portiques, et de voies publiques, soit à dessécher des marais, à agrandir les embouchures des fleuves, et à relever les divers ouvrages qui avoient fait du Nil la providence de l'Egypte.

La mort de Tacite, arrivée l'an 276 (1029 de Rome), donna aux armées d'Orient l'occasion de témoigner leur estime à Probus, en le déclarant empereur, parcequ'elles ne croyoient pas que Florien pût être préféré à leur invincible général. Aussi Florien fut-il vaincu dans la Cilicie, deux mois après son usurpation, par les troupes de Probus. Celui-ci écrivit alors au sénat que cette usurpation l'avoit forcé d'accepter l'empire sans la participation des sénateurs; mais qu'il se hâtoit de demander leur consentement. Il l'obtint sans difficulté, et fut reconnu par tous les Romains. Il eut la sagesse de pardonner aux partisans de Florien, parceque, disoit-il, ce n'étoit point un usurpateur qu'ils avoient cru suivre, mais le frere de leur souverain; il sévit en même temps contre les complices des meurtriers d'Aurélien et de Tacite.

Après la mort d'Aurélien, les Francs et d'autres nations transrhénanes s'étoient jetés sur les Gaules, et avoient pillé soixante

grandes cités. Probus commença son regne, en 277[1], par les chasser des Gaules, leur reprendre l'immense butin qu'ils avoient fait, et il les repoussa jusque dans les contrées situées entre le Neker et l'Elbe. Il suivoit pour regle de conduite ce principe, que l'on devoit reconnoître les secours que fournissoient les nombreux auxiliaires choisis parmi les barbares, sans cependant les apercevoir; c'est pourquoi il les divisoit en petites troupes qu'il incorporoit dans les légions, ou qu'il établissoit sur diverses frontieres. Mais ces Francs auxiliaires, qui se trouvoient dans le Pont, se réunirent, s'emparerent de quelques navires, pillerent les côtes de l'Asie, de la Grece, de la Lybie, de l'Afrique, saccagerent Syracuse, sortirent de la Méditerranée par le détroit de Gadès (aujourd'hui Gibraltar), côtoyerent l'Espagne, les Gaules, et regagnerent par les embouchures du Rhin leur pays natal, après une navigation aussi hardie que périlleuse. Ce fut, si l'on peut s'exprimer ainsi, le prélude des courses et des ravages qui rendirent, quatre siecles après, si redoutables aux contrées occidentales les hommes du nord, les Normands.

L'année suivante, 279, Probus délivra l'Illyrie et la Thrace des restes des Goths, accourut dans l'Isaurie (aujourd'hui la Caramanie), chassa les bandes de voleurs qui en occupoient les montagnes et les défilés, et y établit des vétérans pour les défendre. Appelé en Egypte pour la protéger contre les Blemmyes, barbares qui habitoient les bords du Nil, vers la grande cataracte, il rendra dans Coptos (Kefch) et dans Ptolémaïde (Minchié), qu'ils avoient prises. Les Perses lui envoyerent des présents et rechercherent son alliance. Les Bastarnes, tribu scythique, obtinrent de lui dans la Thrace des terres qu'ils cultiverent: enfin,

(1) Vopisc., *Prob.*, XIII.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX

de retour à Rome, il triompha des Germains et des Blemmyes; et ces derniers captifs, dont les Romains connoissoient à peine le nom, les effrayerent, dit Vopisque, par leurs traits hideux.

Aux guerres avec les étrangers Probus fut forcé, en 280, de faire succéder la guerre intérieure contre les usurpateurs du diadème impérial. Les plus célebres furent Saturninus, Proculus, et Bonosus. Le premier commandoit dans l'Orient; et, étant venu à Alexandrie, les habitants de cette ville, inconstants et audacieux, le proclamerent empereur. La crainte d'être puni comme usurpateur, et l'espoir d'en reculer le moment, lui fit accepter ce dangereux honneur, non sans verser beaucoup de larmes. Probus, qui l'aimoit, vouloit le sauver; mais une partie de l'armée d'Orient, qui avoit participé à son élection, le conduisit à Apamée, et y soutint un siége dans lequel Saturninus perdit la vie. Proculus fut tué à Cologne, où il avoit revêtu la pourpre, espérant de se voir soutenu par les Gaulois. On disoit (telle étoit alors la facilité avec laquelle on montoit sur un trône) que sa révolte eut pour cause un jeu dans lequel il avoit été appelé empereur par excès de gaieté, et la crainte de se voir accusé pour cette plaisanterie. Ce fut aussi la crainte d'être puni pour avoir laissé brûler par les Germains les navires de la flotte du Rhin qui fit prendre à Bonosus le titre d'Auguste. Il résista quelque temps aux troupes de Probus avec celles qu'il commandoit, mais enfin, se voyant vaincu, il termina sa vie en s'étranglant. Probus le railla encore après sa mort, comme il le faisoit pendant sa vie, sur son penchant désordonné pour le vin.

L'année 281 vit l'empire dans une paix générale; mais Probus ne laissa point les soldats languir dans l'oisiveté [1]. Annibal avoit

(1) Vict., *Cæs.*, XXXVII.

occupé les siens à planter des oliviers dans les plaines de l'Afrique; à son exemple, l'empereur occupa les troupes romaines à planter des vignes sur les coteaux des Gaules, de la Pannonie, et de la Mœsie (provinces situées sur la rive droite du Danube). Il permit aux habitants de ces contrées et à ceux de l'Espagne d'en cultiver autant qu'ils le jugeroient nécessaire. Domitien avoit défendu, l'an 92, de planter de nouvelles vignes en Italie, et avoit ordonné d'arracher dans le reste de l'empire la moitié de celles que l'on y cultivoit. Le motif apparent de cette proscription étoit la disette de blé que l'on avoit éprouvée l'année précédente, tandis que l'on avoit récolté une grande quantité de vin; mais Philostrate[1] nous apprend que la crainte des séditions excitées par l'abus de cette liqueur fut le véritable motif de ce prince insensé. L'empereur Julien dit[2] aussi que Probus, pendant un regne de moins de sept années seulement, avoit rebâti soixante-dix villes. Mais il lui reproche la continuité des travaux dont il accabloit les soldats; ce fut aussi une des causes de sa mort. Les troupes, occupées sans relâche à dessécher les marais qui environnoient la ville natale de leur empereur, comploterent de le tuer. Ils l'attaquerent dans une marche, mais il évita d'abord leur fureur en se réfugiant dans une tour fortifiée extrêmement haute, d'où il inspectoit leurs travaux, et dans laquelle on lui ôta la vie l'an 282. La cause premiere de la haine des soldats pour cet excellent prince fut un mot qui lui échappa dans la satisfaction qu'il éprouvoit en voyant toutes les provinces pacifiées : « Nous n'aurons bientôt plus besoin de soldats[3]. » Quelques mois après, l'armée repentante lui consacra un monument funéraire formé par la réunion de plusieurs *tumulus*

(1) *Vit. Apoll.*, VI, 17. (2) *In Cæs.* (3) Vopisc., *Prob.*, XXI.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

(tertre artificiel) *elatis aggeribus;* ce qui nous apprend que dans ce siecle les Romains avoient adopté pour leurs généraux le mode de sépulture usité chez les barbares. Le plus grand éloge que l'on puisse faire des talents militaires de Probus est de nommer les hommes illustres qu'il guida dans cette carriere, entre autres Carus, Dioclétien, Maximien-Hercule, et Constance-Chlore.

On voit sur les médailles de Probus le portrait d'une femme que l'on croit avoir été son épouse, mais dont l'histoire ne fait aucune mention. Il est probable qu'il eut plusieurs enfants, parceque Vopisque dit que ses descendants s'éloignerent de Rome, et s'établirent auprès de Vérone, soit qu'ils redoutassent ses successeurs, soit qu'ils craignissent d'exciter leur jalousie.

N° 9 et 10. Les médailles de Probus sont si communes, que l'on en connoît plus de deux mille en petit bronze seulement, avec des différences. Le médaillon de bronze du n° 9, planche LIX, présente le buste de Probus couronné de laurier, en costume militaire, tenant la lance et le bouclier; et la tête accolée d'une femme, couronnée d'épis, que l'on croit être son épouse, avec la légende IMP*erator* C*æsar* PROBVS INVIC*tus* P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, MONETA AVG*usta*, et les trois Monnoies. Ce revers, commun dans ce siecle, se voit aussi sur le médaillon de bronze du n° 10, mais on y lit autour de la tête de l'empereur, coiffée comme celle d'Hercule avec la dépouille d'un lion, VIRTVS PROBI AVG*usti*. On a cru inutile de faire graver ce double revers, qui ne présente aucune différence avec celui du n° 3[1].

(1) Si l'on étoit étonné de voir le revers des trois divinités qui présidoient au monnoyage de l'or, de l'argent, et du bronze, répété si souvent dans cette planche, il faudroit se rappeler que dans ce siécle le travail des médaillons étant moins mauvais

Chap. XIV.
Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien.
Pl. LIX.

§. 7. CARUS, EMPEREUR.

Marcus Aurelius Carus, qui avoit été nommé préfet des prétoriens par Probus, fut choisi par les soldats pour lui succéder l'an 282 (1035 de Rome). Ils se hâterent de prévenir le choix du sénat, et de reprendre ce qu'ils appeloient leur droit. Carus écrivit au sénat pour lui demander son assentiment, « l'assurant qu'étant Romain, il s'efforceroit de surpasser ses prédécesseurs, dont la plupart, nés dans les provinces, pouvoient être appelés étrangers[1]. » Par le mot Romain, il vouloit dire seulement qu'il étoit issu de parents romains; car Eutrope et les deux Victors lui donnent Narbonne pour patrie. Cette origine, et les vertus et la bravoure qui l'avoient toujours distingué, le firent agréer au sénat et au peuple. Aussi Vopisque[2] dit-il de lui, « C'est un homme que l'on doit placer plutôt avec les bons qu'avec les mauvais princes, et qui eût été digne de louanges s'il n'eût pas élevé Carin, son fils aîné, à des dignités qui devoient placer le sceptre dans ses mains. »

En effet, à peine Carus eut-il été élu, qu'il donna à ses deux fils, Numérien et Carin, le titre de César, et bientôt après celui d'Auguste. La tendresse paternelle l'emporta, malgré la connoissance qu'il avoit des vices de Carin. Cependant, prêt à mar-

que celui des médailles, j'ai dû les employer de préférence pour présenter les portraits des empereurs; et que le revers des monnoies est placé très souvent sur ces médaillons, dont le nombre, peu considérable, ne laisse pas la liberté du choix. Quant à l'affectation que mirent les empereurs de cette époque à reproduire sur leurs médailles le type des monnoies, qui en désignoit la restauration, elle est d'autant plus remarquable que les monnoies ne furent jamais aussi grossieres que dans ce siecle de troubles et de guerres civiles.

(1) Vopisc., *in Caro*, V.

(2) *In Caro*, IV.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

cher contre les Perses, il fut contraint à lui donner le gouvernement des Gaules et de tout l'Occident, parceque Numérien étoit trop jeune pour remplir un poste aussi important. La mort de Probus avoit fait renaître l'audace et les espérances des barbares, et ils fondirent de tous côtés sur l'empire romain. Après avoir repoussé les Sarmates, qui étoient accourus pour piller l'Illyrie, la Thrace, et même l'Italie, Carin s'avança, avec Numérien, vers l'Orient l'an 283. Une guerre civile occupoit à cette époque le belliqueux roi des Perses, Vararane II; de sorte que Carus se rendit facilement maître de la Mésopotamie, fit de grands ravages dans la Perse, et prit Séleucie et Ctésiphon sur le Tigre (aujourd'hui Al-Modaïn, ou les deux villes).

Carus se préparoit à poursuivre les Perses au-delà de ce fleuve, quoique les oracles eussent prononcé qu'il seroit funeste aux Romains de porter leurs armes plus loin que Ctésiphon, lorsqu'il périt dans sa tente, l'an 283, frappé par la foudre pendant un violent orage [1]. On regarda cette mort extraordinaire comme une punition de son mépris pour la voix du destin. Au reste Vopisque assure que cet orage fut si violent, que plusieurs personnes moururent de frayeur. Malgré ce préjugé populaire, Carus fut placé au rang des dieux, comme le prouvent ses médailles, il est probable que ce fut un acte de piété filiale.

On lui a donné long-temps pour épouse MAGNIA URBICA; mais elle le fut de Carin.

N° 11. Le n° 11 de la planche LIX présente, sur un médaillon de bronze, le buste de Carus couronné de laurier, et revêtu d'une cuirasse ornée de la tête de Méduse, avec la légende IMP*erator* *Cæsar* M*arcus* AVR*elius* CARVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers,

(1) Les oracles de ce genre étoient souvent le résultat de l'expérience du sénat, ou l'effet de sa prévoyance.

MONETA AVGG*ustorum*. Ces Augustes sont, le pere, qui étoit le seul véritable Auguste, et ses deux fils, appelés du même nom, parcequ'ils appartenoient à la famille impériale[1].

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

§. 8. NUMÉRIEN, EMPEREUR.

Quoique Numérien fût le plus jeune des deux fils de Carus, cependant on l'a toujours placé dans la suite de l'histoire avant Carin, son frere, parceque celui-ci lui a survécu.

La triste fatalité qui parut, dans ce siecle, s'attacher à l'empire, laissa à peine entrevoir aux Romains ce bon prince. Il ramenoit de la Perse l'armée qui avoit vu périr son pere; et les pleurs qu'il avoit répandus depuis cette perte funeste lui avoient affoibli la vue; de sorte qu'il se faisoit porter dans une litiere fermée pour éviter la grande lumiere. Aper, préfet du prétoire, dont il avoit épousé la fille, et que l'on croit avoir conseillé à Carus de s'avancer au-delà du Ctésiphon, pour l'y faire périr avec son fils, et pour leur succéder, tua, l'an 284, Numérien, qui avoit régné moins d'une année. On replaça le corps du prince dans la litiere; et Aper répondit pendant plusieurs jours aux soldats, qui demandoient à voir leur empereur, que Numérien craignoit l'éclat du jour. Mais une odeur fétide s'exhalant de la litiere trahit Aper, qui fut tué de la main même de Dioclétien, élu par l'armée pour successeur de Numérien.

Les regrets que causa la mort du plus jeune fils de Carus furent excités non seulement par le parallele odieux qui existoit entre lui et Carin, son frere aîné, mais encore par le souvenir de ses bonnes qualités. Les historiens s'accordent en effet dans la pein-

(1) Eckhel, *Doctr. Num. Vet.*, VII, 516.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

ture qu'ils en ont faite. Il étoit digne du trône. Il avoit beaucoup d'éloquence; mais dans ses déclamations (genre d'exercice pratiqué généralement dans ce siecle) il s'éloignoit, comme les rhéteurs ses contemporains, du style de Cicéron. Le poëte Calpurnius[1] semble l'avoir voulu désigner, lorsqu'il parle d'un orateur qui déclamoit déja dans les bras de sa mere. On dit aussi qu'il excelloit dans la poésie. Ses mœurs étoient très pures.

N. 12. On voit un beau portrait de Numérien sur la médaille de bronze du n° 12, planche LIX. Il est couronné de laurier: légende, IMP*erator* C*æsar* M*arcus* AVR*elius* NVMERIANVS AVG*ustus;* le revers si commun des Monnoies, avec la légende MONETA AVGG*ustorum* (monnoie des Augustes), Carin et Numérien.

§. 9. CARIN, EMPEREUR,

ET MAGNIA URBICA SON ÉPOUSE.

Les morts funestes de Caligula, de Néron, de Domitien, et des autres monstres qui porterent le diadême, n'empêcherent point Carin d'imiter leurs vies licencieuses. Il fut, comme eux, indolent, hautain, cruel, dissipateur, plongé dans toutes sortes de débauches, et ne se plaisant que dans la société d'hommes aussi corrompus que lui. Mais le cruauté de Carin offrit une particularité qui ne se trouve dans les fastes d'aucun des princes qui l'avoient précédé dans cette honteuse carriere[2]; il persécuta ceux qui avoient disputé contre lui dans les écoles, ou qui n'avoient pas prodigué les éloges aux déclamations qu'il composoit dans son jeune âge.

(1) Eclog. I, 45. (2) Vict., *Epit.*, XXXVIII.

Créé César par son pere Carus, l'an 282 (1035 de Rome) avec son frere Numérien, il reçut bientôt après, avec lui, le titre d'*imperator;* mais ces deux princes ne porterent celui d'Auguste qu'après la mort de leur pere, tué par la foudre l'an 283. Cette mort prévint le juste châtiment que Carus vouloit infliger à son fils criminel. Ayant appris les débauches dans lesquelles il vivoit, il s'écria avec douleur, « Il n'est point mon fils [1] ! » Un historien contemporain, cité par Vopisque, assuroit qu'il avoit eu le dessein de lui ôter le titre de César, même la vie; et d'adopter à sa place Constance-Chlore, gouverneur de Dalmatie, créé depuis César par Dioclétien.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

Carus fut forcé par la trop grande jeunesse de Numérien, prince d'une rare sagesse, de laisser le gouvernement des Gaules et des autres provinces occidentales à son aîné Carin, lorsqu'il marcha contre les Perses. Celui-ci ne signala son pouvoir que par des crimes et des folies; il chassa les conseillers que son pere lui avoit choisis, et les remplaça par les hommes les plus méprisables; il nomma un de ses huissiers préfet de Rome; il remplaça par l'agent de ses débauches le préfet du prétoire, qu'il avoit tué de sa main; enfin il fit don à un histrion de deux énormes défenses d'éléphant (longues de 9 pieds françois, ou 2 metres 96 millimetres) qui avoient été destinées par Aurélien à l'ornement d'un trône pour Jupiter.

La mort de Numérien et l'élection de Dioclétien réveillerent Carin du honteux assoupissement dans lequel il languissoit à Rome. L'an 285 il marche vers l'Illyrie pour combattre Dioclétien; mais il eut à repousser un nouveau prétendant à l'empire, Aurele Julien, qui, étant gouverneur de la Vénétie (aujourd'hui

(1) Vopisc., *in Caro.*

Chap. XIX. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX

l'état de Venise), avoit revêtu la pourpre dans les Pannonies. Il le vainquit dans les plaines de Vérone. Enflé de ce succès facile, il livra plusieurs combats aux troupes de Dioclétien; il obtint même une grande victoire près de Viminiacum, dans la Mœsie (non loin de Gradisca, dans l'Esclavonie); mais, ayant poursuivi les vaincus avec trop d'ardeur, il se trouva éloigné de ses gardes prétoriennes. Alors un tribun dont il avoit souillé la couche nuptiale, et des soldats, qui le haïssoient à cause de ses cruautés, le percerent de coups. Carin n'étoit âgé que de trente-six ans, et il n'avoit régné que pendant une année.

On croit, avec beaucoup de vraisemblance, que Magnia Urbica étoit son épouse.

N° 13. Le médaillon de bronze dessiné sous le n° 13 de la planche LIX présente le buste de Carin couronné de laurier, tenant une lance et un bouclier sur lequel est gravé l'empereur à cheval, perçant de sa lance plusieurs ennemis, avec la légende IMP*erator* C*æsar* M*arcus* AVR*elius* CARINVS AVG*ustus*. Revers, les trois Monnoies, avec la légende MONETA AVGG*ustorum*, de Carus, véritable Auguste, et des deux Césars ses fils, appelés Augustes, parcequ'ils appartenoient à la famille impériale.

N° 14. On voit sous le n° 14 de la planche LIX le buste de Carin, portant la couronne de laurier, avec la couronne radiée et l'égide en forme de cuirasse. Il est gravé sur un camée bien conservé. Ce monument est d'autant plus précieux, que les camées sont fort rares à cette époque de l'histoire. Je n'ai trouvé aucuns renseignements sur le possesseur de cette pierre gravée en relief, que j'ai fait dessiner d'après une pâte de verre.

N° 15. Magnia Urbica n'est connue que par ses médailles. L'histoire n'en fait aucune mention; c'est pourquoi on l'a donnée pour

épouse à plusieurs empereurs, à Maxence d'abord, puis à Carus. Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.
En 1755, le baron de Stosch publia à Florence une lettre dans laquelle il donnoit à cette impératrice Carin pour époux, d'après une médaille de petit bronze que l'on voit gravée ici sous le n° 15 de la planche LIX. Elle présente d'un côté une tête de femme ornée d'un diadème, avec la légende MAGNIA VRBICA AVG*usta*. Revers, le buste d'un empereur portant un casque orné de laurier, tenant son bouclier d'une main, et de l'autre la bride d'un cheval; légende, IMP*erator* CARINVS AVG*ustus*. Quoiqu'on ait élevé des doutes sur cette médaille, que Tanini a reproduite; quoique Belley[1] y ait reconnu une femme de la famille de Carus, mais non l'épouse de Carin; cependant Khell[2] a soutenu de nouveau l'opinion contraire, celle de Stosch, et Eckhel[3] l'a fortifiée de son suffrage.

Le n° 16 de la planche LIX présente, sur un médaillon de bronze, le portrait de l'épouse de Carin, ornée du diadème, avec la légende MAGNIA VRBICA AVG*usta*. Revers, une femme assise, ramenant un voile sur son visage (la Pudicité); à ses pieds, deux enfants; derriere elle, une femme debout, tenant un caducée et une corne d'abondance : légende, PVDICITIA AVG*usta*. N° 16.

§. 10. MARC-AURELE JULIEN,

TYRAN.

Cet empereur éphémere, appelé *Sabinus Julianus* par le jeune Victor[4], étoit gouverneur du pays des Vénetes (de l'état de Ve-

(1) *Mémoires des belles-lettres*, t. XXVII, page 154.

(2) *Epicrisis*, etc.; *Vindob.*, 1767.

(3) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 519.

(4) *Epitome*, XXXVIII.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

nise), lorsqu'il apprit la mort de Numérien. Sachant combien Carin, son frere aîné, et empereur comme lui, s'étoit rendu odieux aux Romains, il espéra pouvoir lui ravir la pourpre. Il prit, en 284, le titre d'Auguste; et, d'après ses médailles, on peut croire que ce fut dans les Pannonies. Mais Carin, portant ses armes contre Dioclétien, rencontra dans les plaines de Vérone et combattit avec succès le nouvel empereur, qui, après s'être percé les flancs avec son poignard, se précipita dans les flammes.

N° 17. La médaille d'or du n° 17 de la planche LIX présente un buste couronné de laurier, avec la légende IMP*erator* C*æsar* IVLIANVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, la Liberté debout, tenant le bonnet, son symbole (*pileus*), et une double corne d'abondance; une étoile dans le champ: légende, LIBERTAS PVBLICA.

CHAPITRE XV.

DIOCLÉTIEN ET MAXIMIEN-HERCULE, EMPEREURS[1].

EMPIRE NON DIVISÉ.

PENDANT les soixante et dix-neuf années qui s'écoulerent entre la premiere du regne de Dioclétien et la derniere de celui de Julien II, il est difficile de placer autrement que dans l'ordre chronologique les empereurs qui porterent le nom d'Auguste, soit en même temps, soit successivement. J'ai trouvé cependant le moyen d'établir trois coupes assez distinctes : la premiere, dans laquelle l'empire ne fut point divisé, quoique Dioclétien se fût donné un collegue, à l'exemple de Marc-Aurele et de quelques uns de ses successeurs; la seconde, qui commence à l'époque où les empereurs Galere-Maximien et Constance-Chlore partagerent l'empire; la troisieme enfin, celle où Constantin, suivant l'exemple de son pere et de Galere, quant à la division de l'empire, apporta cependant un grand changement dans la constitution romaine, en substituant le christianisme à l'antique

(1) Dans ce chapitre, j'ai eu pour guides Eutrope, Sextus Rufus, les deux Victors, Orose, Zosime, Zonare, Lactance, Ammien Marcellin, et les premiers historiens chrétiens; je me suis beaucoup aidé, pour l'article de Dioclétien et de ses successeurs, jusqu'à Julien, de l'ouvrage de M. J. Naudet, couronné par l'Académie des belles-lettres, dont il est membre aujourd'hui.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

religion de l'état, et en transportant à Byzance la résidence des empereurs avec le siége du gouvernement.

Pour faire sentir combien il est difficile de porter un jugement sur les empereurs qui ont persécuté les chrétiens, d'après les écrivains qui appartiennent à cette religion, je citerai le passage suivant d'Eutrope, qui écrivoit dans le siecle de Dioclétien, le quatrieme. « Dioclétien fit prisonnier Achillée, qui étoit assiégé depuis huit mois dans Alexandrie, et il lui ôta la vie. Il usa cruellement de sa victoire, en punissant toute l'Egypte par les proscriptions sanguinaires et par des meurtres. Cependant il fit à cette occasion un grand nombre de réglements très sages, qui sont encore en vigueur aujourd'hui[1]. » Orose, écrivain chrétien du cinquieme siecle, emprunte à Eutrope le passage qui condamne Dioclétien, tandis qu'il supprime entièrement celui qui donne des éloges.

§. I. DIOCLÉTIEN, EMPEREUR.

De tous les historiens de cette époque, Eutrope est celui qui a jugé Dioclétien avec le plus d'impartialité. Voici le portrait qu'il en a tracé : « Il avoit de bonnes mœurs, de la sagacité, un esprit délié ; il étoit adroit à rejeter sur d'autres l'odieux de sa sévérité extrême : il fut un prince recommandable par sa vigilance et par son habileté. Mais il transporta le premier dans l'empire romain les formes de la royauté, qu'il substitua à celles de la liberté antique. Il voulut être adoré (comme les rois de Perse),

(1) *Totam Ægyptum gravibus proscriptionibus cædibusque fœdavit. Ea tamen occasione ordinavit provide multa, et disposuit, quæ ad nostrum ætatem manent.* (Eutrop., lib. IX, c. XXIV.)

tandis qu'on n'abordoit ses prédécesseurs qu'avec un salut respectueux. Il orna de pierres précieuses ses vêtements et même sa chaussure, tandis qu'avant lui l'empereur n'étoit distingué que par un manteau de pourpre. » On lui reproche aussi avec raison les dépenses énormes qu'il fit en bâtiments, soit à Rome, où l'on voit les restes de ses thermes (si grands, que l'on a élevé sur leur emplacement deux couvents, des greniers publics, etc.); soit à Carthage, qu'il releva; soit à Nicomédie en Bythinie, dont il voulut faire la nouvelle capitale de l'empire; soit enfin à Spalatro en Dalmatie, où les ruines de son palais couvrent un terrain aussi étendu qu'une ville de moyenne grandeur.

Plusieurs politiques ont blâmé Dioclétien d'avoir établi que l'empire seroit gouverné par deux Augustes et deux Césars; mais il n'admit d'abord point de partage dans l'autorité; ce fut Galere qui le contraignit depuis à y consentir. Voyant que l'étendue de l'empire romain exigeoit un nombre d'armées considérables, et que ces armées, n'ayant point un centre où auroit dû aboutir le gouvernement militaire, créoient chacune de nouveaux empereurs, il crut détruire cet abus en créant lui-même plusieurs Augustes qui obéiroient à un seul, et qui se succéderoient sans secousses. Ce qui prouve que cette grande pensée ne fut point une chimere, c'est que depuis cette époque les empereurs furent moins souvent victimes des conspirations, et que les conspirations mêmes n'eurent désormais pour théâtre que l'intérieur des palais, sans que la commotion se fît sentir par des guerres civiles dans les provinces éloignées.

Malgré les grandes qualités de Dioclétien, que quelques défauts n'ont point fait méconnoître des hommes réfléchis, son nom n'est jamais prononcé par la multitude des lecteurs sans une espece d'horreur. Deux choses ont produit ce jugement

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

rigoureux. La premiere est une fatalité indépendante de cet empereur : les Alexandrins créerent une ere qui commença au 29 août de l'année 284 de l'ere vulgaire, premiere du regne de Dioclétien, dont elle auroit dû porter le nom, mais qui a reçu la dénomination d'*ere des martyrs*, quoique l'édit contre les chrétiens ne date que de 303. La seconde cause appartient tout entiere à la foiblesse qu'il eut de consentir à persécuter les chrétiens. Lactance[1], Eusebe[2], et Constantin[3], qui professoient le christianisme, attestent la résistance qu'il opposa long-temps aux suggestions de Galere, ennemi implacable de la nouvelle religion. Ils disent aussi que, dans l'année qui suivit l'édit fatal, Dioclétien fut attaqué d'une maladie morale, soit véritable démence, soit simple affoiblissement des facultés intellectuelles, qu'ils regardent tantôt comme une punition du ciel irrité, tantôt comme l'effet d'une violente frayeur. Sans vouloir diminuer l'horreur qu'inspire toute persécution, ne pourroit-on pas attribuer sa coupable condescendance aux premieres atteintes de la maladie?

Dioclétien étoit né en Dalmatie, dans la ville de Dioclée, et d'une mere appelée aussi Dioclée; de là vint qu'étant parvenu à l'empire, il ajouta à ses noms, Caïus Valerius, celui de *Diocletianus*, par lequel on le désigne ordinairement. Son extraction étoit fort basse, selon le jeune Victor[4], quoique depuis il ait voulu descendre de Claude-le-Gothique. Entré jeune dans la milice, il en parcourut tous les grades avec rapidité; il fut même consul subrogé l'an 283. Il avoit été formé dans l'art militaire par le célebre Probus. Dioclétien suivit Carus dans la guerre contre les Perses, et commanda les officiers militaires du palais

(1) *Mort. Persec.*, XI.
(2) Lib. XVIII, cap. VI et XIII.
(3) Cap. XXV.
(4) *Epitome*, XXXIX.

sous Numérien son fils, auquel, en septembre 284 (1037 de Rome), Aper, préfet du prétoire, ôta la vie.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

Le grand-pere de Vopisque se trouvoit dans cette armée, et c'est de lui que l'historien avoit appris les détails de l'élection de Dioclétien. Les soldats, regardant avec raison *Aper* (nom qui désigne en latin un sanglier) comme l'auteur du crime, le placerent devant les enseignes militaires, autour desquelles ils s'étoient rassemblés. On demanda alors quel seroit le vengeur de Numérien et son digne successeur; un cri général s'éleva, on nomma Dioclétien, et on le proclama empereur. « C'étoit, dit Vopisque[1], un homme distingué, adroit, attaché à son pays, aimant sa famille, prêt à saisir toutes les circonstances, ne formant que des desseins élevés, étant quelquefois audacieux, mais toujours avec prudence, et sachant modérer ses mouvements naturellement impétueux. » Nommé Auguste, et monté sur l'estrade du général (*tribunal*), à Calcédoine, il répondit à ceux qui vouloient qu'on recherchât les auteurs du meurtre de Numérien, « Le voilà ! » et il enfonça son épée dans la poitrine d'Aper. Si l'on en croyoit l'aïeul de Vopisque, Dioclétien auroit fait au meurtrier l'application d'un vers très connu de l'Enéide[2], « Tu peux tirer gloire de ta mort, car tu la reçois de la main du grand Enée. » Mais on peut du moins en conclure que l'on reconnoissoit cet empereur pour un ami des lettres. Au reste il avoit raconté au même Romain qu'une druidesse, qui habitoit à Tongres (dans le pays de Liege), lui avoit prédit qu'il deviendroit empereur lorsqu'il auroit tué un sanglier (*aprum*)[3]; et il avoit ajouté qu'il n'avoit puni de mort Aper de sa propre main que pour accomplir la prophétie et pour assurer son empire.

(1) *In Numer.*, XIII. (2) Lib. X, 830. (3) *In Numer.*, XIV.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

On peut juger d'après cela de quelle nature étoient ces prédictions, qui aidoient si puissamment les ambitieux dans leurs projets.

L'année suivante, 285, Dioclétien signala le commencement de son regne par la défaite de Carin, qui, étant maître de Rome et de tout l'Occident, crut pouvoir gouverner seul l'empire, après la mort de son frere Numérien. Les armées des deux empereurs se livrerent plusieurs combats; et Carin avoit obtenu la victoire dans le dernier sur le Danube, dans la haute Mœsie, lorsque, poursuivant ses ennemis avec trop d'emportement, il fut tué par ses propres soldats[1]. Dioclétien usa généreusement de son triomphe, et pardonna à tous ceux qui avoient combattu pour Carin. On croit, avec quelque vraisemblance, qu'il se rendit ensuite à Rome pour se faire reconnoître par le sénat.

Dioclétien n'ayant point d'enfant qu'il pût approcher du trône pour lui succéder, et voulant ôter à la milice le droit qu'elle s'arrogeoit depuis plus d'un siecle d'élire les empereurs, nomma César et adopta Maximien (depuis surnommé Hercule). Il espéroit trouver un soutien dans un général dont la gloire militaire égaloit au moins celle de l'empereur, mais qui dans tout le reste étoit digne de mépris et de haine. Dioclétien tourna alors ses regards vers l'Orient, et s'en approcha, pour faire les préparatifs de la guerre contre les Perses. Pendant ce temps les troubles qui agiterent les Gaules l'obligerent à y envoyer, pour les apaiser, Maximien, qu'il nomma, en 286, Auguste; et qu'il associa à l'empire, pour lui donner une plus grande autorité. A peine Carin avoit-il quitté ces contrées, que deux usurpateurs, Aelianus et Amandus, prirent le titre d'Auguste, et se mirent à

1) Vict., *Cæs.*, XXIX.

la tête d'un vil ramas de paysans et de voleurs (que l'on désigna par le nom barbare de *Bagaudes*).

CHAP. XV
Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs.
Pl. LX.

Maximien remplit l'attente de Dioclétien; il soumit et pacifia les Gaules. Il avoit chargé Carausius de construire une flotte à Bononia (Boulogne), pour défendre les côtes de la Belgique et de la Celtique[1], qui étoient ravagées par les Francs et par les Saxons[2]. Mais, voyant que celui-ci ne s'opposoit point à leurs incursions, afin de reprendre à leur retour le butin qu'ils avoient fait, il ordonna de lui ôter la vie. Carausius, l'ayant appris, se retira dans la Grande-Bretagne, et s'y fit déclarer empereur en 288. Maximien fut plus heureux contre les Alemanni[3]; non seulement il les chassa des Gaules, mais encore il traversa le Rhin, et porta le fer et le feu dans leur contrée.

Dioclétien, voyant que toute la science militaire de Maximien et sa bravoure avoient échoué contre Carausius, eut la prudence de lui accorder, en 289, de concert avec son collegue, le titre d'Auguste, qu'il s'étoit donné, et la souveraineté de l'île qu'il occupoit, sous le prétexte spécieux de la défendre contre les barbares. Les deux empereurs se réunirent, l'année suivante, à Milan, où se rendirent les principaux sénateurs. On ne connoit point le sujet de cette réunion. Cependant on peut conjecturer, par les évènements qui la suivirent, que les deux Augustes y convinrent de se partager la défense de l'empire, mais en conservant le gouvernement indivis. Ce partage fut connu et effectué en 291. Les guerres que se faisoient entre eux les barbares de l'Occident et ceux de l'Orient en favoriserent l'exécution.

(1) Eutrop., IX, 21.

(2) On désignoit alors par ce dernier nom les habitants des pays situés entre l'embouchure de l'Elbe et celle de l'Oder, non ceux de la Saxe actuelle.

(3) Peuple qui habitoit entre le Mein et le Danube, et dont le nom a été donné depuis à toute la Germanie.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

Dioclétien choisit l'Orient, où les Perses furent agités par la guerre civile sous Vararane II et sous son fils Vararane III. Maximien, préposé à la défense de l'Occident, vit une partie des Goths vaincre les Bourguignons[1]; une autre partie combattre contre les Alains et les Gépides. Pendant ce temps les Blemmyes, qui habitoient les frontieres méridionales de l'Egypte, faisoient la guerre aux Ethiopiens; et les Maures se déchiroient entre eux.

Au milieu de ces guerres étrangeres les Romains jouirent des douceurs de la paix pendant quelques mois; mais ils se virent ensuite attaqués comme de concert par tous les barbares; surtout en Orient par les Perses, et en Afrique par les Quinquégentiens[2]; et Alectus se fit déclarer empereur en Egypte. Pour remédier à tant de maux, Dioclétien jugea que son collegue et lui ne pouvoient suffire pour gouverner et défendre l'empire. C'est pourquoi il nomma, le 1er mars 292, à Nicomédie, deux Césars, Constance-Chlore et Galere-Maximien. Il établit, comme loi fondamentale de l'état, qu'il seroit désormais gouverné par deux empereurs et par deux Césars. Il pensoit d'abord que les chefs des quatre armées ayant part au gouvernement de l'empire, leurs soldats, et ceux des autres armées beaucoup moins fortes, n'oseroient plus s'arroger le droit d'élire les empereurs; et ensuite que les Césars étant subordonnés aux deux Augustes, dont un seul auroit une prépondérance réelle, le gouvernement seroit renforcé sans être divisé. Dioclétien, sans perdre sa puissante influence sur le reste de l'empire, demeura toujours chargé de la défense de l'Orient; Maximien, de celle de l'Italie et de

(1) On peut donner ce nom moderne aux *Aedui* et aux *Sequani*, parcequ'ils occupoient alors les mêmes pays qu'ils occupent aujourd'hui sous les noms de comté et de duché de Bourgogne.

(2) Peuple qui habitoit la Pentapole de Libye.

l'Afrique; Galere, de celle de Thrace et de l'Illyrie; les Gaules, l'Espagne, et la Mauritanie, échurent à Constance. Il combla d'honneurs les nouveaux Césars; il leur donna même les titres qui appartenoient aux seuls Augustes, ceux d'*imperator,* de pere de la patrie, de souverain pontife, avec la puissance tribunitienne. Maximien avoit déja pris le surnom d'Herculien, comme Dioclétien celui de Jovien, par dévouement spécial pour Jupiter et pour le fils d'Alcmene. De même aussi Constance reçut le surnom de Maximien, de son pere adoptif, qui lui fit épouser sa fille Théodora; et Dioclétien donna celui de Jovien à Galere, avec sa fille Valérie pour épouse.

CHAP. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

Quoique Maximien se rendît odieux par sa cruauté, quoique les deux Césars eussent des caracteres opposés, et que Galere, la science militaire exceptée, fût aussi mauvais prince que Constance étoit digne de l'estime générale; cependant leur respect pour Dioclétien, à qui ils étoient redevables de leur élévation, et le soin qu'apportoit celui-ci à ne paroître que leur égal, de même qu'à détruire les semences de jalousie qui auroient pu les diviser, maintinrent pendant plus de dix ans une union qui est un des phénomenes les plus remarquables de l'histoire. Aussi Dioclétien tiroit-il vanité de cet arrangement[1].

Les avantages que procura aux Romains cette nouvelle forme de gouvernement furent la défaite des révoltés africains, et de leur chef Julianus, qui avoit pris le titre d'empereur; celle des troupes que Carausius avoit laissées dans Boulogne, et que Constance contraignit à se rendre; et la mort de Carausius, tué, en 293, par Allectus. Celui-ci à son tour se déclara empereur, et fut vaincu, en 296, par l'armée de Constance, qui réunit à

(1) Julian., *Orat.*, I.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

l'empire une province séparée depuis plus de dix ans, la Grande-Bretagne. Ce prince chassa en même temps les Francs de la Batavie et de la Belgique, qu'ils occupoient depuis quelques années; mais il leur permit de s'établir dans les contrées des Ambiani et des Tricasses (appelées depuis Picardie et Champagne).

Dioclétien pacifioit alors l'Orient. Achillée s'étoit fait déclarer empereur sur les bords du Nil en 292; il le vainquit en 296, et le fit dévorer par des lions. Il punit ses partisans avec une extrême rigueur; «Et, dit Victor[1], il multiplia les meurtres et les proscriptions; mais il fit succéder à ces punitions un gouvernement si bien coordonné avec les mœurs des Egyptiens, qu'il subsista long-temps après lui.» Si l'on en croyoit Suidas[2], il auroit fait rechercher soigneusement et brûler les livres de chimie, à l'aide desquels, dit-il, ce peuple créoit de l'or et de l'argent, aliments de ses révoltes. On voit et dans ce texte, recueilli par le lexicographe, et dans les fragments d'Agatarchide, conservés par Photius[3], que les Egyptiens ont connu et pratiqué les arts chimiques et l'alchimie (qui en a été inséparable jusqu'au dernier siecle) avant les Grecs et les Romains. Dioclétien assura la tranquillité de la haute Egypte en cédant aux Nubiens sept journées de pays au-dessus de Philé[4].

Pendant que Dioclétien pacifioit l'Egypte, il avoit envoyé Galere combattre contre le roi de Perse Narsès, qui, jaloux d'imiter son aïeul Sapor, avoit chassé les Romains de l'Arménie, et menaçoit leurs autres provinces orientales. L'imprudence de Galere lui fit perdre la premiere bataille. Dioclétien en fut si offensé, que, l'ayant vu approcher de lui pendant qu'il se promenoit dans la campagne, il le laissa suivre long-temps son char

(1) Lib. IX, c. XXIV.

(2) *Voce* Διοκλη.

(3) Pag. 1341.

(4) Procop., *Bell. Pers.*, I, 19.

à pied et revêtu de la pourpre [1]. Ces rigueurs de Dioclétien produisirent sur Galere l'effet qu'il sembloit s'être proposé. Celui-ci, ayant formé une nouvelle armée, composée principalement de vétérans, attaqua et vainquit Narsès dans l'Arménie en 297, fit prisonniers sa femme et ses enfants, et ne lui accorda la paix qu'après la cession de cinq provinces situées sur les bords du Tigre: cette paix ne fut point troublée pendant quarante ans, jusqu'à la fin du regne de Constantin.

Dioclétien s'étoit avancé jusqu'à Nisibe, dans la Mésopotamie, pour soutenir Galere s'il en eût été nécessaire. Après avoir ratifié le traité conclu avec les Perses, il s'occupa à fortifier toutes les frontieres de l'empire, qui, à quelques guerres étrangeres près, jouit pendant plusieurs années d'une paix profonde. Mais, en 303, les chrétiens, qui étoient en très grand nombre, et qui faisoient partie de l'armée, ainsi que des grandes corporations, furent contraints de renoncer à leur religion, ou exposés aux plus cruels tourments et à une mort honteuse. Cette persécution fut discutée entre les deux empereurs dans de longues et de nombreuses conférences; ce qui annonce une grande répugnance de la part de Dioclétien, qui examinoit les conséquences de ces cruautés en homme d'état; tandis que Galere s'abandonnoit sans réserve à son caractere féroce et à sa haine pour les chrétiens. Aussi la plupart des écrivains qui appartiennent au christianisme rejettent-ils en grande partie sur Galere l'odieux de cette persécution. Lactance [2], entre autres, dit que ce prince farouche fit mettre le feu au palais impérial à Nicomédie, et qu'il accusa de ce crime les chrétiens, pour animer contre eux de plus en plus Dioclétien. Constantin [3], témoin de cet incendie, l'attribue à la

(1) Amm. Marcell., XIV, 11. (2) Lact., *Mort. Persec.*, c. XI. (3) *Orat.*, c. XXV.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

foudre; mais il ajoute que l'imagination de l'empereur en fut tellement troublée, que depuis il croyoit toujours voir tomber le feu du ciel. C'est ainsi que commença l'espece de délire auquel Lactance[1] et Eusebe[2] assignent cette époque. Galere fit incendier une seconde fois le palais, accusant toujours les chrétiens, contre lesquels la fureur de Dioclétien devint excessive.

Pendant ce temps un commandant particulier, appelé Eugenius, se révolta en Syrie, et prit le titre d'empereur; mais les Antiochiens le tuerent lui et ses partisans. Malgré cet acte de dévouement, Dioclétien, tourmenté par une noire mélancolie, fit punir de mort les magistrats d'Antioche et de Séleucie: ce qui rendit son nom si odieux aux Syriens, que quatre-vingt-dix ans après ils ne pouvoient encore le prononcer sans horreur[3]. La fin de cette année, 303, dont le commencement avoit été si funeste aux chrétiens, vit cet empereur recevoir à Rome, avec son collegue, les honneurs d'un triomphe qui fut alors très brillant par les images nombreuses des peuples vaincus que l'on y porta; entre autres celles des femmes, des sœurs, et des enfants du roi de Perse Narsès. Peut-être Dioclétien voulut-il par cette pompe détourner l'attention des supplices auxquels on livroit les chrétiens; mais l'esprit de parcimonie qui l'animoit et qu'il porta dans l'exécution des jeux, suite ordinaire des triomphes, déplut au peuple, qui se permit les railleries les plus violentes. Outré de dépit, il sortit de Rome pour n'y rentrer jamais, malgré le froid et la pluie, qui lui causerent une maladie lente et intérieure.

C'est ainsi que Dioclétien arriva à Nicomédie, malade de corps et d'esprit, l'an 304; et il demeura renfermé dans son

(1) Lactanc., *Mort. Persec.*, c. XIV, XV, et XVII.

(2) Euseb., *Histor.*, lib. VIII, c. XII.

(3) Liban., *Orat.*, XIV, XV; *Vita*.

palais jusqu'au printemps de l'année suivante, 305 (1058 de Rome), où il se montra au public pour détruire le bruit de sa mort. L'ambitieux Galere saisit cette occasion pour l'engager, soit par la persuasion, soit par les menaces, à abdiquer l'empire, avec Maximien, à donner le nom d'Auguste à lui et à Constance-Chlore, enfin à créer deux nouveaux Césars[1]. Après avoir résisté long-temps, Dioclétien céda en pleurant, et écrivit à Maximien, qui consentit à regret à suivre son exemple. Il voulut nommer Césars Maxence, fils de Maximien et gendre de Galere, avec Constantin (depuis empereur), fils de Constance; mais Galere choisit Sévere et Maximin-Daza, son neveu. Le premier jour de mai, Dioclétien, en présence des soldats, déclara Galere Auguste, et revêtit Maximin de la pourpre, qu'il quitta; pendant que Maximien abdiquoit à Milan, déclaroit Auguste Constance, et donnoit la pourpre au nouveau César, à Sévere. Après cette abdication solennelle, Dioclétien, vêtu en simple particulier, se rendit dans la Dalmatie (province où il étoit né), et choisit la ville de Salone pour sa retraite. « Quoique les païens, dit le pieux Tillemont[2], louent Dioclétien d'avoir quitté l'empire par un généreux mépris des grandeurs humaines, ils avouent néanmoins que plusieurs en parloient d'une maniere bien différente[3]. Quelques uns ont prétendu que le regret d'avoir entrepris inutilement de ruiner le christianisme l'avoit porté à abandonner l'empire[4]. Mais (ajoute-t-il de lui-même) Lactance, Constantin, et Eusebe, ne disent rien de cela; et la persécution n'avoit pas proprement été entreprise par Dioclétien, mais par Galere. »

Retiré dans le palais qu'il avoit bâti à Spalatro, près de Salone, il passa les dernieres années de sa vie dans le repos, et il s'y

(1) Lactanc., *Persec.*, c. XVIII.
(2) Tom. IV, pag. 51.
(3) Victor., *Cæs.*, XXIX.
(4) Baron., an. 304, §. 8.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

plaisoit tellement, qu'il répondit à Maximien et à Galere, qui le pressoient de reprendre le diadême : « Plût à Dieu que vous pussiez voir les légumes que je cultive de mes propres mains à Salone! vous ne feriez pas alors une semblable proposition. » Ses successeurs lui témoignerent pendant quelque temps un grand respect, mais qui s'affoiblit bientôt. De sorte que, selon Lactance (l'écrivain le plus exact sur ce point), se voyant méprisé et maltraité, après vingt années du regne le plus heureux et le plus glorieux, il tomba dans le désespoir, et se résolut à mourir. Ne voulant plus manger ni dormir, il périt de faim et de mélancolie l'an 313 (1066 de Rome).

Né pour les grandes choses, Dioclétien fut le premier empereur qui divisa l'empire, qui l'abdiqua volontairement, et le seul particulier à qui l'on ait accordé les honneurs de l'apothéose. Il n'est fait mention de ces honneurs que dans Eutrope, et l'on n'en voit aucune trace sur les médailles. De l'aveu même de ceux des écrivains qui avoient intérêt à rabaisser sa gloire et ses talents, il fut digne du trône par la science de l'art militaire, par la vigilance, l'élévation de l'esprit, la prudence dans les revers, la connoissance des lettres, la douceur, et la modération. Victor[1] dit en propres termes : « Il souffrit qu'on l'appelât maître, et il se conduisit en pere. » Ayant habité long-temps l'Orient, Dioclétien crut devoir, seulement pour l'intérêt de la majesté impériale, adopter le faste des rois de ces contrées. Mais il témoignoit une vénération particuliere pour la mémoire de Marc-Aurele[2]; il se plaignoit souvent du caractere farouche de Maximien. Lampride, contemporain de Constantin, l'appelle le pere du siecle d'or[3]. Plus de six cents lois ou décisions de Dioclétien se trouvent

(1) Victor., *in Cæsar.*, XXXIX : *Dominum dici passus; parentem egit.*

(1) Capitol., *in Marco*, XIX.

(3) Lamprid., *Eliogab.*, XXXV.

dans le seul code Justinien; il n'en existe pas un aussi grand nombre d'aucun autre empereur. CHAP. XV

Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs.

Pl. LX.

Ce prince, tant calomnié, conçut le hardi dessein de partager l'empire sans le diviser; il rendit l'aspect du trône plus brillant en le rendant moins redoutable; il diminua l'autorité des préfets du prétoire, et il établit une distinction très marquée entre l'état militaire et l'état civil; les provinces sénatoriales furent toutes mises sous la main de l'empereur; les tributs furent payés par les peuples d'Italie comme par les autres provinces de l'empire; les frumentaires, espions honorés, n'inquiéterent plus les cités, dont les habitants se virent élever à la condition d'hommes libres; les campagnes, délivrées des brigands, refleurirent; on rebâtit les villes ruinées par les guerres civiles, et les frontieres de l'empire furent mises par des fortifications à l'abri des incursions des barbares. Aussi cet état de choses a-t-il été appelé par Lampride le siecle d'or.

On ne sait point le nom de l'épouse de Dioclétien, qui le rendit pere de Valérie, mariée à Galere.

Quoique Dioclétien ait régné près de trente ans, on ne connoît de lui d'autres portraits authentiques que ceux de ses monnoies. Il fit frapper des médailles d'argent foiblement allié, et cesser l'usage où étoient ses prédécesseurs, depuis un demi-siecle, d'en frapper de bronze recouvert d'une feuille d'étain pour imiter l'argent[1]. Cette restauration des monnoies a été célébrée par plusieurs médailles de bronze qui ont pour types les trois Monnoies, avec la légende MONETA AVG*Gustorum*. On en voit une ici, sous le n° 1 de la planche LX, avec le buste de l'empereur couronné de laurier, et la légende IMP*erator* C*æsar* *Caius* VAL*erius* DIOCLETIANVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. N° 1.

(1) Les numismates appellent ces dernieres des médailles *saussées*.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX. N° 2

Le n° 2 de la même planche présente un médaillon de bronze d'un volume extraordinaire. D'un côté est gravé l'empereur à mi-corps, demi-nu, vêtu du *paludamentum*, couronné de laurier, tenant une haste, avec la légende IOVIO DIOCLETIANO AVG*usto*. Revers, l'empereur en costume militaire, tenant un globe, représentant Jupiter, dont il avoit pris le nom, et Hercule avec ses attributs (divinité protectrice de Maximien), tous deux assis et couronnés par la Victoire; légende, HERCVLIO MAXIMIANO AVG*usto;* exergue, R M, et un croissant entre ces deux lettres.

§. 2. MAXIMIEN-HERCULE,

EMPEREUR.

Lampride[1], qui écrivoit sous l'empereur Constantin, gendre de Maximien, après avoir désigné Dioclétien par ce titre honorable, le Pere du siecle d'or, appelle Maximien le Pere du siecle de fer. On ne peut donner en peu de mots une idée plus exacte du caractere odieux du dernier que par cette opposition. En effet, excepté les talents militaires, qu'il possédoit à un degré supérieur même à celui de Dioclétien, il n'est connu que par sa férocité et sa cruauté, qui, selon Eutrope, étoient empreintes dans tous ses traits. Il se chargeoit volontiers d'exécuter les mesures séveres que Dioclétien projetoit; ce qui n'empêchoit pas que celui-ci ne blâmât ouvertement son caractere sanguinaire, qu'il comparoit à celui d'Aurélien. A cela se réunissoient l'inconstance dans les résolutions et l'emploi des ruses les plus criminelles.

(1) *In Eliogab.*, XXXV.

Chap. XV.
Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs.
Pl. LX.

Ses mœurs étoient très corrompues; mais on louoit sa libéralité, qu'il exerçoit cependant le plus souvent avec les biens de ses victimes.

Marcus Aurelius Valerius Maximianus étoit né à Sirmium, dans la Pannonie (Sirmich en Sclavonie), de parents pauvres. Il entra fort jeune dans la milice, comme Dioclétien, et comme lui il parvint par son courage aux plus hauts grades. Il s'établit entre eux de bonne heure une liaison qui dura jusqu'à la mort du second. Maximien fut même le seul qui eut connoissance de la prédiction d'une druidesse relative à l'élévation de son ami, si l'on excepte le grand-pere de l'historien Vopisque[1]. Aussi, lorsque Dioclétien, parvenu à l'empire, crut devoir s'adjoindre un collegue pour l'aider à défendre ses vastes frontieres, jeta-t-il les yeux sur Maximien, dont il connoissoit la bravoure et l'attachement pour sa personne. De là vient que Lactance[2] les appelle freres, quoiqu'il n'y eût entre eux aucune parenté. Ce fut l'an 286, à Nicomédie, que Dioclétien lui revêtit la pourpre impériale. Comme s'il l'eût adopté, il lui fit prendre ses noms, auxquels Maximien ajouta celui d'Herculius, à cause du culte particulier qu'il rendoit au fils d'Alcmene, ainsi que Dioclétien avoit pris celui de Jovien.

Sans partager l'empire, celui-ci confia particulièrement à Maximien le gouvernement de l'Occident. Le premier exploit du nouvel empereur fut de dissiper les paysans armés qui dévastoient les Gaules, et que l'on appeloit Bagaudes. On lui attribue la décimation de la légion thébaine, et le martyre de plusieurs autres chrétiens dans les Gaules. Pendant que Maximien repoussoit les Francs et les Bourguignons, barbares qui habitoient la

(1) *In Numer.*, XIV. (2) *Mort. Persec.*, c. VIII.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX

rive droite du Rhin, les Saxons, venus de la Chersonese cimbrique, ravageoient les côtes de la Batavie, de la Belgique, et de l'Armorique. Il chargea Carausius du soin de les repousser; mais, s'apercevant que celui-ci favorisoit leurs excursions pour enlever ensuite leur butin, il donna ordre de le tuer. Carausius averti, se réfugia dans la Grande-Bretagne, où il se fit reconnoître empereur. Voyant qu'ils ne pouvoient le réduire, Dioclétien et son collegue le reconnurent en cette qualité l'an 287. Cinq ans après, Allectus ôta la vie à Carausius; il prit aussi le titre d'Auguste, et fut vaincu, en 296, par Constance.

Les deux empereurs se réunirent à Milan l'an 290, et convinrent de s'adjoindre deux Césars. Ensuite Maximien combattit avec succès en Afrique les Quinquégentiens et les Maures. Bientôt après, en 303, il partagea à Rome avec Dioclétien les honneurs du triomphe. Mais, en 305, les menaces de Galere et les sollicitations de Dioclétien le firent renoncer à regret à l'empire, et revêtir de la pourpre des Césars, à Milan, Sévere, le même jour où Dioclétien déposoit le diadême et déclaroit César Maximin-Daza. Constance et Galere prirent d'eux-mêmes le titre d'empereur.

Un an s'étoit à peine écoulé depuis l'abdication de Maximien, que son fils, Maxence, indigné de voir que Galere refusoit de lui donner le titre de César et quelque part dans le gouvernement, quoiqu'il fût son gendre, se fit nommer empereur à Rome. Maximien, qui avoit eu connoissance des projets de son fils, sortit de la retraite qu'il avoit choisie dans la Lucanie, vint le joindre, et reprit la pourpre. Il écrivit à Dioclétien pour l'engager à suivre son exemple[1]; mais celui-ci, plus prudent, n'écouta

(1) Eutrop., X, 2.

point ses conseils. Le César Sévere accourut avec une armée pour réduire ceux qu'il appeloit des usurpateurs. Les troupes sentirent se ranimer leur attachement pour leur ancien général, et passerent sous les enseignes de Maximien. Celui-ci assiégea dans Milan Sévere, qui se rendit à discrétion, et remit au vieil empereur la pourpre, qu'il avoit reçue de sa main dix-huit mois auparavant. Maximien, qui se jouoit de ses serments, retint Sévere prisonnier, et le fit mourir quelque temps après.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

Redoutant la colere de Galere, Maximien chercha un appui dans Constantin, qui venoit d'être nommé César, après la mort de son pere Constance-Chlore, arrivée en 306. Il lui donna dans les Gaules, au commencement de 307, le titre d'Auguste, et lui fit épouser sa fille Fausta. Après que Galere eut inutilement assiégé Rome pour venger la mort de Sévere, Constantin se refusa aux instances de Maximien, qui vouloit l'engager à le poursuivre. Voyant Maxence plus considéré que lui, ce pere dénaturé résolut de le dépouiller des ornements impériaux; il assembla, en 309, le peuple de Rome et les soldats, les entretint des malheurs de l'empire; se tournant ensuite vers son fils, assis à ses côtés, il l'accusa d'en être l'auteur, et lui arracha le manteau de pourpre. Celui-ci implora le secours des soldats, qui se souleverent contre Maximien, et l'accablerent d'injures. Il leur dit alors, s'il faut en croire Zonare[1], que c'étoit un jeu de sa part, et qu'il vouloit savoir s'ils aimoient véritablement son fils. Désespéré de ce mauvais succès, il revint à Constantin, et voulut, mais inutilement, le déterminer à tourner ses armes contre Maxence. On le vit alors se rapprocher de l'ennemi reconnu de son fils, de Galere, sous prétexte de traiter avec lui des affaires de l'état; on crut

(1) Lib. XII, 33.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

avec raison qu'elles ne servoient que de prétexte, et que son véritable dessein étoit de faire assassiner cet empereur, qui évita ses embûches.

Galere, ennemi de Constantin, réunit à Carnunte, dans la Pannonie[1], le pere des Augustes, Dioclétien, et Maximien, pour donner à Licinius, son ancien ami, le titre d'Auguste, au préjudice de Maxence, fils du dernier[2]. L'année suivante, 308, Maximien, repoussé de toutes les parties de l'empire, excepté de celles que gouvernoit Constantin, se rendit près de lui, et déposa une seconde fois la pourpre, pour faire croire qu'il n'ambitionnoit plus que le repos. Malgré les honneurs que lui faisoit rendre son gendre, il profita de son absence pour s'emparer de ses trésors, pour corrompre ses troupes avec cet or; et il reprit à Arles le diadême pour la troisieme fois. Constantin accourut, le poursuivit, l'assiégea dans Marseille, le força de se rendre à discrétion, lui ôta la pourpre, et lui laissa la vie. Mais, tourmenté par son génie ambitieux et cruel, Maximien pria sa fille Fausta de l'aider à faire mourir son époux Constantin. Celui-ci, instruit par elle, plaça dans son lit un eunuque, que Maximien poignarda en criant qu'il avoit assassiné son gendre. Alors celui-ci le convainquit de son crime, et ne lui laissa que le choix de sa mort. Maximien s'étrangla, l'an 310, à l'âge de soixante ans, selon le jeune Victor[3], après vingt ans de regne et de bonheur, suivis de trahisons et des crimes les plus honteux.

Le jeune Victor seul nous fait connoître l'épouse de Maximien. Elle s'appeloit Galeria Valeria Eutropia; elle le rendit pere de Maxence, qui prit à Rome le titre d'Auguste; et de Fausta, qui devint l'épouse de Constantin. Constance-Chlore, en rece-

(1) Haimbourg sur le Danube, vis-à-vis l'embouchure de la Morawa.

(2) Euseb., XVIII, 13.

(3) *Epitome*, XL.

vant le titre de César, épousa Maximiana Theodora, qui étoit née d'Eutropia et d'un premier mari.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX. N° 3.

On voit au n° 3 de la planche LX une belle tête de Maximien-Hercule, coiffée avec la dépouille d'un lion; légende, IMP*erator* C*æsar* M*arcus* AVR*elius* VAL*erius* MAXIMIANVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, une des Monnoies debout entre Jupiter et Hercule, qui sont aussi debout, et qui portent leurs attributs ordinaires; légende, MONETA IOVI ET HERCVLI AVGG*ustis* (*sacrata*).

CHAPITRE XVI.

COLLEGUES ET SUCCESSEURS DE DIOCLÉTIEN EXCEPTÉ CONSTANTIN ET SA FAMILLE[1].

EMPIRE DIVISÉ.

Après dix années de tanquillité, procurées par la soumission que l'empereur Maximien et les deux Césars témoignerent toujours pour Dioclétien, appelé le Pere des Augustes, les Romains virent avec peine la division de l'empire, proposée par l'ambitieux Galere, et consentie à regret par Dioclétien. Cette division fatale sembloit exister depuis l'association de Dioclétien et de Maximien; mais le respect du dernier pour celui à qui il devoit son élévation, et la docilité que montrerent pour lui pendant quelque temps les deux Césars, en retardoient l'accomplissement. C'étoit, comme dit Montesquieu[2], une puissance unique exercée par plusieurs. Même après que la division eut été effectuée, chaque empereur paroissoit encore être le souverain de tout ce qui obéissoit aux Romains; car chacun d'eux nommoit toujours ses collegues dans les lois qu'il faisoit, et ceux qui leur adressoient des suppliques sembloient les rendre collectives. On doit dire cependant que, loin de détruire la cause des guerres intestines. Dioclétien l'avoit seulement déplacée. Les empereurs

(1) Mes guides, dans ce chapitre, sont les mêmes que ceux du chapitre précédent.

(2) *Grandeur et décadence des Romains*, liv. XVII.

combattirent entre eux depuis lui, comme les généraux l'avoient fait avant lui.

CHAP. XVI.

Collegue et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. IX.

Lactance[1] est celui des écrivains parvenus jusqu'à nous qui a peint le plus énergiquement les suites funestes de la division de l'empire : division dont seul il a cru trouver la cause dans la timidité de Dioclétien, qui l'empêchoit de s'exposer aux dangers. Chacun des quatre empereurs voulut avoir sous ses enseignes autant et même plus de soldats et d'officiers qu'on n'en voyoit jadis sous celles de l'empereur unique; les sommes employées à leur solde furent énormes. On multiplia les impôts, et les laboureurs abandonnerent les champs, qui ne pouvoient plus les nourrir. Plus les contribuables étoient appauvris, plus on multiplioit les exacteurs[2]. L'Italie, qui n'étoit obligée qu'à fournir des vivres à la cour des empereurs et aux troupes de leur cortege, fut, de même que les autres provinces, contrainte à payer les tributs. Enfin le nombre des officiers civils étant augmenté dans la même proportion que celui des officiers militaires, et les patrimoines des habitants des villes ne pouvant suffire à fournir aux dépenses municipales qui étoient à leur charge, ils abandonnerent les cités pour se soustraire aux dignités dispendieuses de la curie. C'est alors que les carrieres et les antres de la Thébaïde devinrent la retraite des Antoine, des Paul, de ces exilés volontaires qui préféroient les rigueurs de la vie cénobitique aux tumultes des camps et aux agitations perpétuelles des cités.

Constance-Chlore prit le premier, depuis les fils de Vespasien, le surnom de Flavius. Ce surnom désigna sous la république une famille assez obscure. Vespasien et ses fils lui donnerent une véritable illustration. Depuis eux il tomba dans l'oubli, jusqu'à

(1) *De Mort. Persec.*, cap. VII, IX. (2) Vict., *Cæs.*, XXXIX.

ce que l'on vit monter sur le trône des Césars Claude-le-Gothique, que Trebellius et Vopisque appellent Flavius Claudius[1], quoiqu'on ne lise rien de semblable sur ses médailles. Constance-Chlore, que l'on croyoit descendre de cet empereur, prit le surnom de Flavius sur tous les monuments; et il fut imité en cela non seulement par ses descendants jusqu'à l'empereur Julien inclusivement, mais encore par des princes et des princesses qui n'étoient point issus de ce noble sang; tels que Fausta, épouse du grand Constantin; l'usurpateur Magnence; Jovien, qui succéda à Julien; enfin, après eux, un grand nombre d'empereurs et d'impératrices. Il en avoit été de même du nom de César, qui auroit dû finir avec Néron, dernier rejeton de cette famille, et qui fut cependant adopté par ses successeurs.

Les historiens nomment quelquefois Galere le premier des deux Césars, parcequ'il étoit gendre et fils adoptif de Dioclétien; cependant Constance est placé ici au premier rang et avant Galere parcequ'il l'est ainsi dans les fastes et dans les inscriptions, et parcequ'il descendoit d'aïeux très recommandables.

§. 1. CONSTANCE-CHLORE,

EMPEREUR,

ET SES ÉPOUSES.

Flavius Valerius Constantius[2] étant le premier empereur qui ait favorisé ouvertement les chrétiens, ce ne sera point d'après les écrivains de cette religion que je tracerai son portrait. Voici

(1) Trebell., *Claud.*, VII; Vopisc., *Aureliano*, XVII.

(2) Plus connu par le surnom de *Chlore*, qui désignoit la pâleur de son visage.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

celui que l'on trouve dans Eutrope[1] : « C'étoit, dit-il, un excellent homme et d'une bonté extrême, qui se plaisoit à voir augmenter les richesses des provinces et des particuliers, sans s'occuper trop avidement de celles du fisc; il disoit qu'il valoit mieux voir l'or réparti entre les sujets qu'enfoui dans un seul trésor; aussi, quand il réunissoit un grand nombre d'amis dans un repas, étoit-il obligé d'emprunter les vases d'argent qui devoient en faire l'ornement; il mérita non seulement l'amour, mais la vénération de la part des Gaulois, qu'il défendit puissamment contre la prudence soupçonneuse de Dioclétien, et contre l'audace sanguinaire de Maximien. »

Vopisque[2] fait de Constance un éloge indirect très remarquable. Il dit que l'empereur Carus, prince fort estimé, avoit eu le dessein de créer César, au lieu de son indigne fils Carinus, Constance; « parceque, disoit-il, je ne connois aucun Romain qui soit meilleur que lui. »

Les flatteurs de Constantin, fils de Constance, assuroient que celui-ci descendoit de Claude-le-Gothique par sa mere Claudia (qu'il disoit avoir été niece de cet empereur). Cependant Eumene, dans son Panégyrique[3] de Constantin, prononcé devant lui, donne lieu d'en douter par la maniere dont il parle de cette parenté, « qui est, dit-il, peut-être encore ignorée du grand nombre, mais qui est bien connue de ceux qui vous aiment. » Constance n'avoit pas besoin de ce genre d'illustration; son pere, Eutropius, tenoit un rang distingué dans la Dardanie (partie de la Dacie). On ne sait point en quelle année il naquit; mais en l'année 306, où il mourut, il étoit fort vieux, ou du moins il paroissoit tel à cause de ses infirmités. L'étude des

(1) Lib. X, cap. II. (2) *In Carino*, XVII. (3) Cap. II.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille. Pl. LX.

belles-lettres ne l'occupa pas long-temps[1]; il entra jeune dans la milice, où il s'avança rapidement, sous les ordres et sous la direction d'Aurélien et de Probus. L'an 274, celui de la naissance de Constantin, il remporta quelques victoires sur les Germains, voisins des Helvétiens. Enfin, l'an 283, Carus, qui estimoit son caractere et ses connoissances militaires, lui donna le gouvernement de la Dalmatie.

Constance avoit délivré le Pont des pillages des Sarmates, lorsque, l'an 292 (1045 de Rome), Dioclétien le nomma César avec Galere. Maximien, collegue de cet empereur, l'adopta; il lui fit répudier sainte Hélene, sa premiere épouse (si chere aux chrétiens), mere d'un seul enfant, de Constantin; et il le força d'épouser Maximiana Theodora, sa belle-fille, qui le rendit pere de plusieurs autres. On attribue à la premiere épouse de Constance les sentiments favorables au christianisme, qu'il témoigna ouvertement. Si l'on en croit l'historien Eusebe[2], le palais de Constance étoit rempli de chrétiens; on y exerçoit même les cérémonies religieuses. Galere ayant contraint Dioclétien, en 303, à persécuter ceux qui avoient embrassé la nouvelle religion, l'empereur adressa ses édits aux deux Césars et à son collegue Maximien. Celui-ci les exécuta avec autant de rigueur et de cruauté que le fit Galere leur véritable auteur. Constance au contraire, d'après les témoignages des auteurs ecclésiastiques, ne s'y conforma qu'avec une extrême répugnance; il fit abattre quelques églises, mais il ne persécuta personne; et les Gaules, l'Espagne, et la Grande-Bretagne, jouirent d'un calme parfait sous son gouvernement.

L'abdication des empereurs Dioclétien en Maximien, arrivée

(1) Lactanc., XX. (2) *Vita Constantini*, lib. I.

Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.

l'an 305 (1058 de Rome), donna lieu à un grand changement dans l'administration de l'empire, à la division formelle du gouvernement. Constance fut nommé Auguste par Maximien (ainsi que Galere le fut par Dioclétien), au moment où il se dépouilloit de la pourpre. Galere lui assigna les Gaules, l'Espagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Afrique, et les autres provinces de l'Occident, s'étant approprié toutes celles de l'Orient. Mais Constance laissa au nouveau César, Sévere, le gouvernement de l'Italie et de l'Afrique. Il ne jouit pas long-temps de la pleine puissance dont il venoit d'être investi, car il mourut l'année suivante, 306, à Eboracum (York), dans la Grande-Bretagne. Il y alloit combattre les Calédoniens et les autres Pictes, qui, partis de la Scandinavie, s'étoient établis dans la Calédonie. Il avoit porté treize ans le titre de César, quinze mois celui d'Auguste, et il étoit âgé d'environ cinquante-six ans. Constance, avant de mourir, fit reconnoître empereur son fils Constantin, et le recommanda aux soldats, selon Lactance[1]. Cet historien, qui fait observer avec soin que Constance finit sa vie, comme il l'avoit toujours desiré, par une mort naturelle, n'ajoute pas à la vérité que les princes qui avoient persécuté les chrétiens avoient tous fini misérablement; mais c'est la pensée dominante de son écrit.

Le premiere épouse de Constance le rendit pere de Constantin; quant aux enfants de la seconde, de Theodora Maximiana, ils seront nommés dans la vie de cette princesse.

Quoique Constance, entré dans la milice fort jeune, eût peu cultivé les lettres, il fit tout cependant pour en favoriser l'étude dans la ville d'Autun. Il chérissoit cette cité, peut-être à cause

(1) *De Mort. Persec.*, XXIV.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille. Pl. LX.

des maux qu'elle avoit soufferts sous le regne de son oncle, Claude-le-Gothique, pour l'avoir invité à reconquérir les Gaules. Il l'orna d'aquéducs et de fortes murailles, dont on voit encore des restes, avec une porte antique. Ce fut dans les écoles d'Autun qu'en 297 le rhéteur Eumene, nommé leur chef par Constance, prononça devant lui et en son honneur un panégyrique qui a fourni de nombreux matériaux pour l'histoire de cet empereur.

Il est probable que Constantin avoit fait élever des statues pour consacrer la mémoire de son pere Constance, comme il le fit depuis pour sainte Hélene sa mere; mais il ne nous est parvenu de Constance que des médailles.

N° 4. On voit sur le médaillon de bronze du n° 4 de la planche LX le buste de Constance-Chlore, couronné de laurier, regardant à droite, avec la légende FL*avius* CONSTANTIVS NOB*ilis* *Cæsar*. Revers, les trois Monnoies; légende, MONETA AVGG*ustorum*.

N° 5. La médaille d'or du n° 5, même planche, présente la tête laurée de Constance-Chlore, regardant à droite. Revers, les deux empereurs à cheval; légende, COMITATVS AVGG*ustorum;* exergue, P. T.

SAINTE HÉLENE,

PREMIERE ÉPOUSE DE CONSTANCE-CHLORE[1].

Pl. LXI. Les chrétiens rendent les plus grands honneurs à la mémoire de sainte Hélene, premiere épouse de Constance-Chlore. Ils

(1) En 1826, M. le baron Marchant a émis sur les médailles qui présentent le nom ou l'effigie de quelque Hélene une opinion qui me paroît très vraisemblable. La nature de cet ouvrage ne me permet pas d'en rapporter les preuves. Voici cette

Chap. XVI.

Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LXI

attribuent à ses conseils, avec vraisemblance, la protection que son époux accorda aux fideles; et avec raison l'adoption du christianisme, pour la religion du prince et pour celle de l'empire, solennellement proclamée par son fils Constantin. C'est ainsi que l'on vit depuis sainte Clotilde et plusieurs autres princesses exercer la même influence sur l'esprit des rois leurs époux. Sans vouloir juger les moyens que la Providence choisit pour l'accomplissement de ses desseins, et qui sont au-dessus de l'intelligence humaine, ne peut-on pas attribuer en partie le noble intérêt que prirent à la propagation du christianisme ces pieuses femmes, à l'abolition de l'esclavage qu'il proclamoit, à la fraternité qu'il établissoit entre tous les hommes, et à la sainteté du mariage (la monogamie) qu'il substituoit à la polygamie, plus ou moins complete?

Quelques soins que les historiens ecclésiastiques aient apportés à recueillir de nombreux détails sur la vie de sainte Hélene, ils ne donnent cependant pas les moyens de déterminer son âge à l'époque de sa mort, ni l'année de cette mort. On sait seulement qu'elle étoit fort jeune lorsqu'elle devint l'épouse de Constance, et qu'elle mourut peu après l'année 327, non à Rome, car Eusebe[1] dit que l'on y transporta son corps pour le déposer dans la sépulture des empereurs. Lorsqu'en 292 Dioclétien donna le titre de César à Constance, le collegue de cet empereur (Maximien) adopta le nouveau César; il le força à épouser Theodora sa belle-fille, et à répudier Hélene, déja mere de Constantin. C'est le seul enfant qu'elle ait eu, ou du moins le seul dont l'histoire fasse mention.

opinion dans ses propres termes : « On doit attribuer à SAINTE HÉLENE, mere de *Constantin-le-Grand,* toutes les médailles du siecle de cet empereur, qui nous sont parvenues avec le nom d'HELENE. » (*Ve suite. Lettre XVIIe.*)

(1) Euseb., c. XLVII.

CHAP. XVI
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LXI

Les écrivains sont partagés d'opinion sur la nature des liens qui l'unissoient à Constance. Zosime[1], la Chronique d'Alexandrie[2], saint Ambroise[3], et quelques autres, ne les reconnoissent pas pour un mariage légal; la Chronique même appelle Constantin *enfant illégitime.* Mais de fortes inductions, tirées de textes des deux Victors, et le titre d'Auguste donné à Hélene par son fils, ont porté le judicieux Tillemont[4] à rejeter leur opinion.

Sainte Hélene vécut dans la retraite jusqu'à l'an 306, que son fils, parvenu à l'empire, lui donna le titre d'Auguste, un rang distingué dans sa cour, et des revenus destinés à lui faciliter l'exercice d'une ardente charité. Eusebe[5] assure que c'étoit lui qui la convertit à la foi; mais on peut croire qu'il veut parler seulement du culte ostensible qu'elle rendit au dieu des chrétiens, l'an 311, à l'exemple de son fils et de toute la cour. Sainte Hélene éprouva une grande douleur en voyant la fin tragique du César Crispus, son petit-fils. Elle ne pouvoit s'en consoler, et elle blâmoit hautement l'arrêt qui lui avoit ôté la vie[6]. L'an 327, Constantin appela de son nom, Hélénople, le bourg de Drépane en Bithynie, qu'il éleva au rang des villes. Sa mere s'occupoit à faire construire des églises dans divers endroits, mais sur-tout en Palestine; province qu'elle visita plusieurs fois pour satisfaire sa piété. Elle s'y trouvoit encore l'an 327, année que l'on croit avoir précédé immédiatement sa mort. Elle étoit âgée de plus de quatre-vingts ans, selon un auteur cité par Suidas[7].

N° 7. Quoique son fils lui ait fait élever des statues, nous ne pos-

(1) Lib. II, c. VIII.
(2) *Chronic. Alexand.*, p. 650.
(3) Ambr., *De diversis.*
(4) Tom. IV, n. 1.
(5) *Vit. Constant.*, III, 47.
(6) Suidas, *voce* Κρίσπος. *Codin.*, p. 340.
(7) Suidas, *voce* Εστιάδες.

sédons de portrait de cette princesse que sur les médailles; et encore s'est-il élevé de fortes contestations sur leur authenticité. Trois princesses de cette famille ayant porté le nom d'Hélene, la mere de Constantin, l'épouse du César Crispus, et celle de l'empereur Julien II, il est fort difficile de distinguer les médailles qui appartiennent à chacune d'elles. Eckhel[1] a établi cette distinction avec une grande vraisemblance. Il attribue à sainte Hélene celle de petit bronze qui est gravée ici sous le n° 7 de la planche LXI. On y voit sa tête avec la légende FL*aviæ* IVL*iæ* HELENAE AVG*ustæ*. Revers : légende, PAX PVBLICA; type, femme debout tenant un rameau d'olivier et une lance; exergue, CONSE.

CHAP. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LXI

FLAVIA MAXIMIANA THEODORA,

SECONDE ÉPOUSE DE CONSTANCE-CHLORE.

Pl. LX

Elle étoit fille de Valeria, qui avoit épousé en secondes noces Maximien-Hercule. Celui-ci, ayant donné le titre et l'autorité de César à Constance-Chlore l'an 292 (1045 de Rome), le contraignit à répudier sainte Hélene, qui l'avoit rendu pere de Constantin, et à former de nouveaux liens avec Theodora. C'est là tout ce que l'histoire nous apprend de cette impératrice. Elle rendit Chlore pere de six enfants, Dalmace, Constance, Hannibalien, et Flavia Constancia, mariée à Licinius; Anastasie, Eutropie, mere de Népotien. Libanius[2] dit que le testament de Constance désigna seul empereur Constantin, à l'exclusion de ses trois autres fils; de sorte que ceux-ci ne porterent pas même

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VIII, 145. (2) *Orat.*, III.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

le titre de César, quoiqu'il fût donné depuis à quelques uns de leurs enfants.

Pl. LX N° 6.

La médaille de très petit bronze du n° 6, planche LX, présente le portrait de Theodora, avec la légende FL*aviæ* MAX*imianæ* THEODORAE AVG*ustæ*. Revers, femme debout tenant un enfant qu'elle allaite; légende, PIETAS ROMANA; exergue, TRP.

§. 2. GALERE MAXIMIEN,

EMPEREUR,

ET VALERIA SON ÉPOUSE.

En vain quelques écrivains ont-ils invoqué la raison d'état pour excuser la barbarie avec laquelle Galere poursuivit et fit poursuivre par ses collegues les malheureux chrétiens. C'étoit mal défendre la religion de l'empire que d'arracher la vie par les plus cruels tourments à ceux qui en professoient une autre, plus pure et plus digne de l'intelligence humaine. La persécution engendre plus de croyants qu'elle n'en peut détruire.

Galerius Valerius Maximianus, appelé aussi Caïus, est désigné ordinairement par le nom seul de Galere. Les deux Victors lui donnent celui d'*Armentarius* (pâtre), qui est relatif à la profession de ses peres et à celle qu'il exerça pendant son enfance dans la nouvelle Dace, près de Sardique (non loin de Sophia, dans la Bulgarie). Si l'on en croit Lactance[1], il auroit sucé la haine des chrétiens avec le lait; car sa mere, très attachée aux anciennes superstitions, avoit en horreur la nouvelle religion.

(1) Lactanc., *Mort. Persec.*, cap. IX, XI.

Galere étoit dépourvu de toute instruction; mais il avoit le génie de la guerre Il porta les armes de bonne heure, se forma à l'art militaire sous deux grands capitaines, Aurélien et Probus, et il fut heureux dans ses entreprises. Sa haute et forte stature, qui imposoit à la multitude, devint excessive par l'énorme quantité de nourriture qu'il prenoit habituellement.

Chap. XVI.

Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX

Eutrope[1] accorde de bonnes mœurs à Galere; Victor l'ancien, qui lui accorde aussi quelques bonnes qualités, blâme l'air rustique et gauche qui les rendoit presque haïssables[2]. Mais Lactance[3], écrivain chrétien, qui ne voyoit dans lui que le premier et le principal auteur des persécutions, dit qu'il fut plus cruel que Dioclétien et Maximien; que, pour satisfaire son ambition sans bornes, il força ces deux empereurs à abdiquer, et devint par là responsable des maux qui suivirent leur retraite. Si l'on en doit croire Lactance, Galere avoit une grande aversion pour les lettres et pour ceux qui les cultivoient; il conféroit les offices de judicature à des militaires ineptes, et il écrasoit d'impôts ses sujets. Quelque exagération que l'on doive reconnoître dans ce portrait tracé par Lactance, il est certain que les principaux traits sont fideles.

L'an 292 (1045 de Rome), Dioclétien voyant l'empire attaqué de toute part, soit par les barbares, soit par les usurpateurs Carausius et Achillée, et ne croyant pas pouvoir, même avec son collegue Maximien, leur résister, adopta Galere, à cause de ses talents militaires. Il lui donna le titre de César, son propre surnom de Jovius, pour épouse sa fille Valérie, et pour département la Thrace et l'Illyrie. Maximien imita Dioclétien, et accorda le titre de César à Constance-Chlore. Galere s'occupa à défendre

(1) Eutrop., X, 2. (2) Vict., *Cæs.*, XL. (3) *Mort. Persec.*, c. X, XVIII, etc.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille. Pl. LX.

l'Illyrie, et à rendre à la culture une vaste portion de la Pannonie inférieure (entre le Danube et la Drave), en faisant écouler un grand lac dans le Danube. Il donna à ce pays le nom de Valérie, son épouse[1].

Narsès, devenu roi de Perse en 294, s'empara de l'Arménie et menaça les autres provinces de l'Orient. Galere, choisi par Dioclétien pour s'opposer à cette invasion, attaqua imprudemment l'ennemi des Romains, et fut vaincu l'an 297. Arrivé auprès de Dioclétien, après cette défaite, il le rencontra qui se promenoit; celui-ci le laissa, pendant l'espace d'un mille, suivre son char à pied, et revêtu de la pourpre. Galere humilié, se hâta de rassembler un corps de vétérans, les conduisit en Arménie contre Narsès, entra, comme un député envoyé par Dioclétien, dans le camp de l'ennemi pour reconnoître ses forces. Il l'attaqua ensuite avec vingt-cinq mille hommes seulement, le défit, le mit en fuite, s'empara d'immenses richesses, et fit prisonniers ses femmes, ses enfants, et les personnages les plus distingués de la Perse. Galere les traita avec beaucoup d'humanité; « ce qui fit avouer aux Perses étonnés, dit Sextus Rufus[2], que les Romains leur étoient supérieurs non seulement par les armes, mais encore par les mœurs. »

Le résultat de cette brillante victoire fut la restitution de cinq provinces, et une paix qui dura quarante ans. Mais elle produisit sur l'esprit de Galere un effet déplorable. Il cessa de déguiser son caractere altier et sanguinaire; il témoigna publiquement qu'il aspiroit au titre d'empereur, et qu'il ne se contentoit plus de celui de César. C'est alors qu'il voulut persuader que Mars étoit son pere. Dioclétien, qui possédoit l'art de con-

(1) Vict., *Cæs.*, XL; Amm. Marcell., XXVIII, 3. (2) Sext. Ruf., XXV.

noître les hommes, fut effrayé de ce changement; mais il eut la foiblesse de laisser paroître ses craintes. Galere en profita habilement. Il le contraignit, en 303, à adopter les mesures sanguinaires qu'il prit contre les chrétiens. Il exerça le même ascendant sur Maximien; de sorte qu'à l'exception des Gaules, gouvernées par Constance-Chlore, prince sage et humain, le sang coula dans tout l'empire. Dioclétien différant de consentir à cette horrible persécution, Galere fit deux fois mettre le feu au palais impérial de Nicomédie; et la terreur augmenta un affoiblissement d'esprit que l'on remarquoit depuis quelque temps chez l'empereur; de sorte qu'il ne montra plus depuis que quelques étincelles de cette énergie qui l'avoit toujours animé.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.

Cet acte de violence n'étoit qu'un prélude de ce que vouloit faire le César ambitieux. Il força, en 305 (1058 de Rome), le foible Dioclétien et l'inepte Maximien à déposer la pourpre, à l'en revêtir avec son collegue Constance-Chlore, et à nommer deux nouveaux Césars, pour conserver la forme de l'empire établie par Dioclétien[1]. Il ne donna pas même à cet ancien empereur le choix des nouveaux Césars; il rejeta Maxence, son propre gendre, Constantin, fils de Constance, qu'il avoit indiqués, et proposa Sévere et Maximin-Daza. Dioclétien les proclama, et dit à Galere, «J'ai pris soin de l'empire jusqu'à ce jour, pendant que j'en ai eu le gouvernement; mais vous voulez aujourd'hui en tenir les rênes, la responsabilité pesera sur vous seul, et j'en suis déchargé.»

Galere, se voyant secondé par deux Césars de son choix, n'hésita plus à changer la forme de l'empire, quoique Dioclétien

(1) Lact., *Persec.*, XVII, etc.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

vécût encore[1]. Il le divisa, l'an 305, en deux parties absolument distinctes, gouvernées par deux Augustes indépendants l'un de l'autre, lui et Constance. Celui-ci se contenta de la Grande-Bretagne, des Gaules, de l'Espagne, et des autres provinces de l'Occident; mais Galere conserva l'Illyrie, la Thrace, l'Asie, l'Orient, et l'Egypte. Les deux Césars commanderent sous leurs ordres. J'ai parlé au commencement de ce chapitre des suites funestes de la division de l'empire.

Le fils de Constance, Constantin, portoit ombrage à Galere, à cause de ses talents militaires et de sa prudence. Il se trouvoit à Nicomédie lors de la création des deux Césars, dans laquelle il auroit dû être compris, ayant un Auguste pour pere. Celui-ci demanda en vain plusieurs fois à Galere le renvoi de son fils, qu'il gardoit auprès de lui comme une sorte d'otage, et qu'il exposoit aux plus grands dangers, espérant que la mort le délivreroit de ce jeune prince. Forcé enfin de consentir à son départ, il lui permit de prendre les voitures de poste destinées aux serviteurs des princes; mais Constantin devança de quelques heures l'époque fixée par l'empereur, traversa en grande hâte les provinces qui lui obéissoient, et fit couper les jarrets à tous les chevaux, afin qu'on ne pût le poursuivre. Il évita par ce moyen les embûches que Galere lui vouloit faire dresser sur la route.

La mort de Constance-Chlore, arrivée en 306, fournit à Galere une nouvelle occasion d'humilier Constantin, que les soldats de son pere venoient de proclamer Auguste. Loin de le reconnoitre empereur, il osa le réduire au simple titre de César; et du second rang il fit descendre au quatrieme ce prince, qui

(1) Il ne mourut qu'en 313.

Collegues et successeurs de Diocletien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX

eut la prudence de n'en pas paroître offensé. Galere, ne redoutant plus aucun concurrent, se livra à la férocité ds son caractere, fit mourir les plus riches citoyens, et fit faire dans toutes les provinces le dénombrement des biens pour s'en approprier la plus grande partie. La crainte de cette opération fiscale souleva les habitants de Rome, dont il avoit retiré presque tous les prétoriens. Alors Maxence, fils de l'ancien empereur Maximien-Hercule, se jeta dans cette capitale, où les soldats et le peuple lui donnerent le titre d'Auguste. Galere accourut avec son armée pour ramener les révoltés à l'obéissance; mais plusieurs légions l'abandonnerent, en disant qu'il étoit honteux à des Romains d'assiéger Rome[1]. Alors il s'abaissa jusqu'à se jeter aux pieds des soldats qui lui restoient; il obtint, à force de prieres et de promesses, qu'ils lui seroient fideles, et il revint en Orient sans avoir combattu.

Galere avoit toujours eu de l'attachement pour Licinius, un de ses anciens compagnons d'armes, cruel, grossier, mais plein de bravoure. C'étoit le seul homme dont il reçût des conseils. Il le nomma Auguste en 307, peut-être pour réparer par ce nouvel appui l'échec qu'il avoit reçu en Italie. Les Romains compterent à cette époque six empereurs, Maximien-Hercule, qui en avoit repris le titre, Galere, Licinius, Constantin, Maxence, et Maximin, qui força bientôt Galere à le reconnoître pour tel; ce qu'il fit aussi pour Constantin. Ce fut le dernier acte du regne de Galere. Il fut attaqué de la maladie pédiculaire, qui lui fit souffrir pendant une année les plus horribles douleurs, et le conduisit au tombeau l'an 311. Les écrivains païens et chrétiens ont décrit cette maladie cruelle, que les

(1) Lact., *Persec.*, XXVII; Zosim., II, 10.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille. Pl. LX.

derniers regardoient comme une punition de Dieu, quoiqu'un mois avant sa mort il eût rendu un édit pour faire cesser la persécution. Il avoit régné vingt-six ans, dont dix-neuf avec le titre de César, et sept avec celui d'Auguste. Galere avoit eu pour seconde épouse Valeria, fille de Dioclétien, qui ne lui donna point d'enfants; et il avoit fait épouser à Maxence la fille de sa premiere femme. Il laissa un fils naturel appelé Candidianus, tué, l'an 313, par ordre de Licinius, qui devoit son élévation à Galere, et à qui celui-ci en mourant l'avoit recommandé, ainsi que Valeria.

N° 7. On voit le portrait de Galere sur le médaillon de bronze du n° 7, pl. LX, avec la légende GAL*erius* VAL*erius* MAXIMIANVS NOB*ilis* *Cæsar*. Revers: légende, GENIO POPVLI ROMANI; type, figure nue, debout, tenant une patere et une corne d'abondance; exergue, SIS*iæ percussa*[1]; dans le champ, B[2].

Après Dioclétien et Galere, on ne trouve plus de médailles d'Alexandrie et d'Egypte portant des légendes grecques. Depuis cette époque, toutes les légendes sont latines.

Galeria Valeria, appelée ordinairement Valeria, étoit fille de Dioclétien, et d'une de ses épouses appelée *Prisca* par Lactance[3]. Le même écrivain assure que l'une et l'autre avoient embrassé le christianisme; que Dioclétien commença la persécution contre les chrétiens, en contraignant sa femme et sa fille à sacrifier à ses dieux. Lorsque cet empereur adopta Galere, en 292, et le créa César, il l'obligea à répudier sa premiere épouse, et à s'unir à Valeria. Galere n'eut aucun enfant de cette princesse; mais celle-ci adopta Candidianus, fils naturel de son

(1) Sissek en Croatie. (2) *Second* atelier monétaire. (3) Cap. XV.

époux, quoiqu'il fût né depuis son mariage. En mourant, Galere recommanda, l'an 311, son fils et son épouse à Licinius, qu'il avoit élevé au plus haut rang.

Chap. XVI
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.

Il paroît que Valeria comptoit peu sur la protection de Licinius; car elle se retira, avec sa mere et avec Candidianus, sur les terres de Maximin[1]. Mais celui-ci conçut bientôt pour elle une passion très vive, et lui proposa de l'épouser, après qu'il auroit répudié sa légitime épouse. Valeria, ayant refusé ces sollicitations, devint l'objet de la fureur de Maximin. Le barbare la persécuta de toutes les manieres, la dépouilla des honneurs attachés à son rang, et l'exila en divers lieux avec sa mere. Dioclétien lui demanda plusieurs fois, mais en vain, de lui rendre sa fille; et ces refus hâterent sa mort. Celle de Maximin, arrivée en 314, rendit la liberté à Valeria, qui, voyant son fils adoptif, Candidianus, accueilli dans la cour de Licinius, sentit renaître quelque espoir de repos. Mais, bientôt après, Licinius fit tuer le jeune prince, et commanda la mort de sa mere. Celle-ci prit la fuite, erra pendant plusieurs mois dans diverses contrées. Enfin, reconnue en 315, à Thessalonique, cette excellente princesse fut décapitée, avec sa mere, par ordre de Licinius, et leurs corps furent jetés dans la mer.

Une médaille d'or du cabinet du roi, gravée ici planche LX, n° 8, présente le portrait de Valeria, avec la légende GAL*eria* VALERIA AV*Gusta*. Revers, femme debout, tenant un globe; légende, VENERI VICTRICI; exergue, SMD; dans le champ, un croissant et Σ. N. 8

(1) Lact., XXXIX.

Chap. XVI.
Collègues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

§. 3. VALERE SEVERE,

EMPEREUR.

On distingue par leurs prénoms les trois empereurs qui ont porté le nom de Sévere: Septime Sévere, Alexandre Sévere, et Valere Sévere dont je vais tracer le portrait.

Quel dut être l'étonnement des Romains lorsqu'ils virent à Milan, en 305 (1058 de Rome), le 1[er] mai, Maximien, après avoir donné à Constance le titre d'Auguste, se dépouiller de la pourpre impériale, et en revêtir Valere Sévere, qu'il appela César! Les motifs de ce juste étonnement furent la préférence donnée à Sévere sur Constantin et sur Maxence, le fils de Maximien; ensuite le choix d'un homme tel que Sévere. Il étoit né dans l'Illyrie, de parents très obscurs; ses mœurs étoient très mauvaises; il passoit les nuits dans l'ivrognerie et dans la débauche, et il dormoit pendant le jour. Mais la surprise cessa quand on sut que ce choix avoit été dicté par Galere, qui avoit vu dans les vices de Sévere la certitude de ne trouver aucun obstacle à son despotisme absolu[1]. D'ailleurs il lui savoit gré de n'avoir rien retenu de l'argent qu'il lui avoit donné pour distribuer aux soldats. Galere confia à Sévere le gouvernement de l'Italie et de l'Afrique, provinces que lui céda Constance.

Constance-Chlore étant mort en 306, son armée proclama Auguste Constantin, son fils aîné; mais Galere lui refusa ce titre, et le donna à Sévere; parceque, disoit-il, celui-ci étoit plus âgé. Le ressentiment que conservoit Maxence de s'être vu préférer Sévere pour la dignité de César le porta à se soulever

(1) Lact., *Persec.*, XVIII.

contre Galere, auteur de ce choix. Il se fit donc déclarer Auguste par les habitants de Rome et par le petit nombre de prétoriens qui en formoient la garnison. Cette ville faisant la portion la plus importante de l'apanage de Sévere, personne ne devoit être plus que lui jaloux de la faire rentrer dans le devoir; c'est pourquoi Galere l'envoya avec une armée pour l'assiéger. Mais il arriva ce que l'empereur auroit dû prévoir; les troupes de Sévere avoient eu, deux ans auparavant, Maximien pour général, et elles desiroient de rentrer dans Rome, dont elles regrettoient les délices. Aussi abandonnerent-elles Sévere.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille. Pl. LX.

Celui-ci, accompagné d'un petit nombre de soldats fideles, se jeta dans Ravenne, ville qui, étant bien fortifiée et bien pourvue de vivres, pouvoit soutenir un long siége, et donner le temps à Galere de la secourir par mer[1]. Mais Sévere craignit d'être trahi par ses soldats; de sorte qu'il se rendit, l'an 307, à Maximien, et lui remit la pourpre dont celui-ci l'avoit revêtu deux ans auparavant. Le vainqueur n'observa aucune clause du traité[2], amena le vaincu prisonnier à Rome, l'en éloigna peu de temps après, et lui fit ôter la vie, en lui accordant comme une grace de se voir ouvrir les veines pour mourir sans douleur. Sévere avoit porté pendant quinze mois le nom de César, et pendant neuf celui d'Auguste. Il laissa un fils appelé Sévérien, que Licinius fit mourir six ans après.

Sur un médaillon de bronze, gravé ici sous le n° 9 de la planche LX, on voit un buste couronné de laurier, avec la légende SEVERVS NOB*ilis* CAES*ar*. Revers, figure à cheval terrassant deux captifs; légende, VIRTVS AVGG*ustorum* ET CAESS*arum* NN*ostrorum;* exergue, AQP. N° 9

(1) Zosim., II, 10. (2) Amm. Marcel., *Anon.*

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

§. 4. MAXIMIN II, ou MAXIMIN-DAZA, EMPEREUR.

Ce n'est point dans les écrits des chrétiens que je chercherai les traits qui caractérisent cet empereur; il les persécuta avec tant de cruauté et d'acharnement, que l'on pourroit regarder leur témoignage comme suspect. Voici le portrait qu'a tracé Victor le jeune[1]: «Galerius Maximinus, fils de la sœur de Galere, appelé Daza avant son avènement à l'empire, porta pendant quatre ans le titre de César, et ensuite celui d'Auguste dans l'Orient pendant trois années: il étoit fils de berger, et il avoit lui-même gardé les troupeaux; il protégeoit les gens renommés pour leur sagesse, et ceux qui cultivoient les lettres; il avoit un esprit pacifique; il aimoit le vin avec excès. Lorsqu'il étoit ivre, il donnoit des ordres cruels; mais, s'en étant repenti, il défendit d'exécuter ceux qu'il prescrivoit dans cet état honteux, et il ordonna qu'on en différât l'exécution jusqu'au matin et jusqu'à ce qu'il eût recouvré sa raison.» Tillemont[2] cite Eusebe, qui dit que Maximin accordoit une grande part dans ses faveurs aux magiciens et aux enchanteurs; il en conclut avec assez de vraisemblance que Victor désigne eux et leurs écrits secrets par l'expression d'hommes qui cultivoient les lettres; de même qu'il désigne leur science vaine par le nom de sagesse, nom qu'on lui donnoit ordinairement. Au reste on peut croire que ces magiciens, ennemis des chrétiens, pour qui

(1) *Epitome*, XL. (2) Euseb., lib. I, cap. XIV.

ils étoient un objet d'horreur, l'exciterent à exercer contre eux la plus cruelle persécution.

Chap. XVI.

Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.

Galerius Valerius Maximinus, appelé communément Maximin II, ou Maximin-Daza, fut nommé César, l'an 305 (1058 de Rome), par Dioclétien, qui le revêtit de la pourpre en abdiquant l'empire. Ce fut le dernier triomphe remporté par Galere sur le foible Dioclétien, qu'il força de préférer son neveu Daza, inconnu jusqu'alors, au jeune Constantin, déja célebre par ses talents militaires. On lui donna le gouvernement de l'Orient, c'est-à-dire des provinces de ce département que Galere voulut bien lui céder, telles que la Syrie et l'Egypte. Maximin y vécut paisible pendant l'insurrection de Maxence; mais ayant vu, l'an 307, Galere donner à Licinius le titre et le rang d'Auguste, sans lui conférer le même honneur, il témoigna hautement son chagrin de voir le nouvel élu, moins ancien dans le gouvernement, prendre rang avant lui. Il annonça publiquement qu'il vouloit porter aussi le nom d'Auguste. Galere chercha vainement à dissuader ce neveu, qui n'avoit eu d'autre titre pour son élévation que la faveur de son oncle, persuadé qu'il trouveroit en lui une obéissance aveugle; et il lui représenta sans succès l'âge avancé de Licinius, comme un motif légitime de préférence. Mais, le voyant inflexible, il chercha à calmer son ambition en substituant au nom de César, que portoient Maximin et Constantin, celui de fils des Augustes, réservant le titre d'Augustes pour lui et pour Licinius.

Rien ne put contenter l'ambitieux Daza; l'an 308 il prit ce titre tant desiré, et annonça à Galere que les soldats le lui avoient donné malgré lui. L'empereur, contraint de céder, ordonna d'appeler Augustes lui-même, Licinius, Maximin, et Constantin. Ce fut en vertu de cet édit, qu'après la mort de

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille. Pl. LX

Galere, l'an 312, Daza voulut se placer le premier des Augustes; mais le sénat conféra cet honneur à Constantin[1].

La mort de l'oncle réveilla l'ambition du neveu. Il disputa à Licinius les provinces de l'Orient que Galere avoit retenues. Ils s'accorderent à prendre le détroit de Chalcédoine pour la limite des deux empires.

On ignore la raison pour laquelle Valeria, veuve de Galere; Prisca, mere de Valeria et épouse de Dioclétien; Candidien, fils de Galere, et Sévérien, fils de Sévere, choisirent pour retraite les états de Maximin. Je crois l'entrevoir dans un passage de Lactance[2] relatif à cet empereur. «Il affichoit la clémence, dit l'écrivain, mais en apparence seulement; il défendit de faire mourir les chrétiens, mais il ordonna de les mutiler.» Valeria et Prisca, qui avoient embrassé la nouvelle religion, espérerent peut-être d'adoucir par leurs sollicitations le prince qui annonçoit un retour vers la clémence. Leur attente fut cruellement trompée. Quoiqu'il fût engagé dans les liens du mariage, Maximin offrit cependant sa main à Valeria, qui étoit encore couverte des vêtements de deuil. Son amour se changea en une haine implacable par les refus de cette vertueuse princesse. Il l'exila avec sa mere en divers lieux, lui ravit tous ses biens, et chercha, mais vainement, par toutes sortes de moyens à la faire soupçonner d'adultere. La mort de Maximin rendit à ces deux infortunées la faculté de se retirer auprès de Licinius, auquel Galere les avoit recommandées en mourant; mais qui les traita avec encore plus de barbarie. C'est d'après cet acte de cruauté, et plusieurs autres de même nature, qu'on a dit que Licinius étoit plus odieux que Maximin.

(1) Lact., *Persec.*, XVIII; Euseb., IX, 9. (2) Cap. XXXVI.

On a dit encore que Daza avoit autant de vices que Maxence; aussi le premier contracta, en 311, une alliance secrete avec le second, croyant que Licinius et Constantin s'étoient unis pour lui faire la guerre. Mais Constantin trouva à Rome, dans les papiers de Maxence, les lettres de Maximin, et il y vit les statues que le tyran lui avoit fait élever: ce qui porta le sénat à proclamer Constantin le premier des Augustes. A cette nouvelle, Maximin, animé par ses magiciens et par les pontifes de l'ancienne religion, se confiant d'ailleurs en ses grandes richesses et dans les largesses abondantes qu'il avoit répandues parmi ses troupes nombreuses, se déclara ouvertement l'ennemi de Licinius et de Constantin. Il espéroit que les troupes du premier, mécontentes de sa parcimonie, l'abandonneroient pour le suivre; et qu'avec leur secours il seroit vainqueur de Constantin. Cependant il crut encore devoir, en 312, adopter l'édit de Constantin et de Licinius en faveur des chrétiens, ne voulant peut-être pas rester seul chargé de l'odieux des persécutions.

Chap. XVI.

Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.

Pendant que Constantin et Licinius scelloient, en 313 (1066 de Rome), leur alliance par le mariage de la sœur du premier avec le second, Maximin quitta la Syrie et Antioche, son séjour ordinaire; il traversa rapidement avec une armée de soixante et dix mille homme la Bithynie et la Thrace. Là, entre Héraclée (Erékli) et Hadrianopolis (Andrinople), il rencontra Licinius, qui, accompagné seulement de trente mille hommes, lui livra bataille. Zosime[1] dit que Licinius fut d'abord repoussé; mais que, étant revenu à la charge, il défit l'armée de Maximin; et que celui-ci ayant pris la fuite, et cherchant à regagner l'Egypte

(1) Lib. II, cap. XVII.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille. Pl. LX.

pour rassembler de nouvelles troupes, il étoit mort à Tarse en Cilicie. C'est aussi ce que disent les deux Victors[1], dont le dernier ajoute que la mort de Maximin fut naturelle, *morte simplici periit*. Tels sont les récits des auteurs païens; je ne dois pas cependant omettre le témoignage de l'un d'eux, d'Eutrope, qui dit expressément, «Il évita par une mort fortuite, à Tarse, le désastre dont il alloit être la victime[2].» Mais Lactance, Eusebe, et les autres auteurs chrétiens, font périr Maximin et du poison qu'il prit, et d'une maladie de consomption qui en fut la suite. Cependant Zonare[3] dit qu'ayant fui après sa défaite, il s'étoit tué; et il ajoute: «C'est ainsi que sa mort est rapportée par quelques uns, tandis que d'autres l'attribuent à un ulcere qui rongea la partie inférieure de son corps.»

Maximin avoit gouverné pendant neuf ans, dont cinq avec le titre d'Auguste (quoique les deux Victors réduisent cette derniere époque, on ne sait sur quel fondement, l'un à deux et l'autre à trois). Les deux empereurs qui régnerent seuls depuis sa mort flétrirent sa mémoire de toutes les manieres; on le déclara tyran; on brisa ses statues; on fit mourir ses ministres, ses amis; son fils, âgé de huit ans; et sa fille, âgée de sept, qui étoit déja promise en mariage à Candidianus, fils de Galere. On précipita dans l'Oronte, à Antioche, sa veuve, dont on ignore le nom, ainsi que ceux de ses enfants, quoique, selon Eusebe[4], il les eût associés à l'empire.

N. 10 Une médaille de moyen bronze, gravée ici sous le n° 10 de la pl. LX, présente le portrait de Maximin-Daza, avec la légende MAXIMINVS FIL*ius* AVGG*ustorum*. Revers, génie debout,

(1) *Cæs.*, XLI, et *Epitome*, XL.

(2) *Vicinum exitium fortuita apud Tarsum morte prævenit.*

(3) Lib. XII, 34.

(4) Lib. IX, 11.

tenant une patere et une corne d'abondance; exergue, SMTS; légende, GENIO CAESARIS.

§. 5. MAXENCE, EMPEREUR.

Pour se faire une idée juste de l'origine, du caractere de Maxence, et de la dépravation de ses mœurs, il suffiroit de voir l'historien Victor le jeune[1] douter de sa légitimité, et donner à entendre qu'il avoit été supposé par Eutropie, qui, n'ayant point de fils, voulut par cet artifice régner sur l'esprit de son mari, Maximien-Hercule. On sera confirmé dans ce jugement, lorsqu'on lira que son pere, Maximien, et Galere, son beau-pere, n'oserent faire mention de lui, lorsqu'en 305, après l'abdication des deux vieux empereurs, il fallut créer de nouveaux Césars.

Marcus Aurelius Valerius Maxentius vit cette espece d'oubli avec douleur; mais il n'en témoigna d'abord aucun ressentiment. D'ailleurs tout le monde le trouva fondé, soit sur sa lâcheté et sur sa paresse, soit sur ses défauts corporels, soit sur le déréglement de ses mœurs et sur sa cruauté, soit enfin sur son arrogance, qui l'empêchoit même de rendre à Maximien les honneurs qui lui étoient dus. L'année 306 (1059 de Rome) renouvela son chagrin; outre Sévere et Maximin, qui lui avoient été préférés l'année précédente, il vit encore dans celle-ci Constantin recevoir le titre de César. Maxence, indigné de ces préférences, quitte la campagne qu'il habitoit près de Rome, se rend dans la capitale, profite des craintes qu'éprouvoient les citoyens sous l'avide Galere, flatte les prétoriens, et se fait

(1) Vict., *Epit.*, XL.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

déclarer empereur le 28 octobre[1]. On ne doute pas que Maxence n'eût concerté ces démarches hardies avec Maximien, qui s'étoit retiré dans la Lucanie après son abdication, et qui s'approcha de Rome à cette époque.

Connoissant la foiblesse et la lâcheté de Maxence, Galere ne crut pas devoir aller en personne réprimer sa rébellion, il se contenta d'envoyer Sévere avec l'armée qu'il commandoit. Mais cette armée avoit obéi long-temps à Maximien, et elle se rangea sous les étendards de son fils. Alors Maxence proposa à son pere de reprendre le titre d'empereur, afin que les talents militaires de celui-ci suppléassent à l'inertie et à la lâcheté du fils. Maximien fit la même proposition à Dioclétien, qui rejeta cette imprudente suggestion. Après ce refus, il vint à Rome, où son fils le revêtit de la pourpre; ensuite il se rendit dans les Gaules auprès de Constantin pour solliciter son appui, et afin de l'obtenir il lui donna le titre d'Auguste et sa fille Fausta pour épouse. Galere, effrayé de cette alliance, accourut en Italie, l'an 307, menaçant de brûler Rome et de faire mourir ses habitants. Mais Maxence gagna les légions de son ennemi par d'immenses largesses; de sorte que Galere, abandonné, se trouva trop heureux de pouvoir se retirer à la hâte dans ses états.

Ayant quitté les Gaules, où Constantin demeuroit immobile, Maximien revint à Rome, et y régna tranquillement pendant quelque temps avec son fils. L'an 309, il se lassa d'avoir un collegue. Ayant assemblé le peuple et les soldats, il leur parla longuement des maux de l'état; ensuite, regardant son fils, l'accusa d'en être l'auteur, et lui arracha la pourpre[2]. Maxence, pris au dépourvu, se plaça au milieu des soldats, qui, séduits par ses

(1) Zosim., II, 9. (2) Idem, II, 10; Lact., *Pers.*, cap. XXVIII.

promesses et ses prieres, lui promirent leur appui. Zonare[1] seul dit que Maximien ne fut point déconcerté, et qu'il assura les légions que son dessein avoit été de connoître leur affection pour son fils.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl LX.

L'an 308, Maxence, ne voulant point reconnoître le consulat de Galere et de son pere, se déclara consul lui-même avec son fils Romulus, qu'il avoit créé César. Pendant ce temps l'Afrique s'étoit révoltée, et avoit reconnu empereur Alexandre, vicaire du préfet du prétoire. Ce tyran régna jusqu'en 311, parceque Maxence, craignant de se rendre lui-même en Afrique, avoit prétexté jusqu'alors une prédiction de ses prêtres, qui l'en détournoient. Enfin il y envoya cette année quelques troupes; elles mirent en fuite, dès le premier choc, le tyran, qui étoit accablé d'années. Cette rébellion de l'Afrique fut la cause de sa ruine, et en particulier de celle de Carthage, ville qui avoit repris son ancienne splendeur. Quoique Rome fût entièrement soumise à Maxence, il la traitoit de même en ville conquise. Il faisoit mourir les plus riches citoyens pour s'emparer de leurs biens, et il rendoit victimes de sa brutalité les femmes de la plus haute naissance. Prudence[2] nous a laissé un tableau fidele des maux que Rome souffrit sous ce barbare.

Quelque lâche que fût Maxence, et quoiqu'il ne se fût jamais montré à la tête de ses armées, il avoit une telle confiance dans le secours des génies promis par ses magiciens qu'il osa déclarer la guerre à Constantin[3]. Ce prince, desirant délivrer Rome de la tyrannie de Maxence, accourut en Italie, et parvint sans opposition jusqu'au pont Milvius (Ponte-Mole), à quelques milles de Rome. Le combat étoit déja engagé, le 28 octobre de

(1) Zonar., XII, 33. (2) *In Symm.*, I, *de potentia crucis.* (3) Euseb., VIII, 14.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille. Pl. LX

l'an 312, entre l'armée de Constantin et celle de Maxence, que celui-ci présidoit encore aux jeux du cirque, sacrifioit aux dieux, consultoit les livres des Sibylles, recevoit pour réponse que ce jour-là même l'ennemi des Romains devoit périr, et se plaisoit à reconnoître Constantin dans cette prédiction équivoque; lorsque les cris et les reproches du peuple le forcerent à sortir de la capitale. Il joignit l'armée, vit une partie de ses troupes passer du côté de Constantin, et le reste prendre la fuite. Lui-même, entraîné par les fuyards, fut précipité dans le Tibre, et la pesanteur de ses armes l'empêcha de sortir du limon dans lequel il se trouva enseveli. Sa tête fut portée à Rome, et fit l'ornement du triomphe de Constantin.

N° 11 Maxence avoit régné pendant six ans. Il avoit eu de son épouse, fille de Galere, un fils appelé Romulus, qu'il avoit nommé César et deux fois consul, quoiqu'il fût à peine sorti de l'enfance, et qui mourut avant lui. On voit sur la médaille d'or du n° 11, pl. LX, la tête laurée de Maxence regardant à droite; légende, MAXENTIVS NOB*ilis* C*æsar*. Revers, femme debout, vêtue de la stole, tenant des fruits de chaque main; légende, KARTHAGO; exergue, P. R.

Ce prince, qui n'avoit jamais vu d'armée, tenoit ordinairement à ses soldats des discours tels que le suivant. «Toutes les fois (dit le panégyriste anonyme de Constantin[1]) qu'il haranguoit les soldats, il s'exprimoit ainsi: «Je suis seul empereur «avec vous; les autres sont mes lieutenants et défendent pour «moi les frontieres de mon empire.»

(1) *Paneg. Veteres*, pag. 241.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

§. 6. ROMULUS.

Pl. LX.

Ce jeune César étoit fils de Maxence et de la fille de Galere. L'histoire nous apprend peu de chose sur Romulus. On sait seulement que Maxence, se regardant comme seul empereur, ne voulut pas reconnoître pour consuls de l'an 308 son pere et son beau-pere; de sorte qu'à Rome l'on data du consulat *des consuls qui seroient nommés,* jusqu'au 30 avril, où Maxence prit le titre de consul, en s'adjoignant son fils Romulus. Celui-ci mourut, à ce que l'on conjecture, l'année suivante. Quelques philologues ont cru trop légèrement pouvoir conclure d'un texte du panégyriste anonyme de Constantin que Romulus s'étoit noyé dans le Tibre. De même on a pensé long-temps, d'après une médaille rapportée par Goltzius seul, que ce jeune prince s'appeloit Marcus Aurelius Romulus. Son pere lui fit rendre les honneurs divins; et toutes les médailles authentiques de Romulus sont relatives à cette apothéose.

On voit sur une médaille de moyen bronze, gravée ici sous le n° 12 de la planche LX, la tête nue de Romulus, avec la légende DIVO ROMVLO NVBIS (pour *nobilissimo*) CONS*uli*. Revers: légende, AETERNAE MEMORIAE; exergue, MOSTS; type, temple rond, surmonté d'une aigle éployée, les portes entr'ouvertes. N° 12.

§. 7. LICINIUS, EMPEREUR.

Les écrivains païens et chrétiens ont peint des mêmes couleurs Valerius Licinianus Licinius. Excepté la bravoure, ils lui ont refusé toutes les bonnes qualités, et ils lui ont reproché

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille. Pl. LX

tous les vices. Ce prince en devoit peut-être une partie au défaut d'éducation; car il étoit né en Illyrie de simples paysans[1], quoiqu'il ait voulu depuis son élévation se donner pour aïeul l'empereur Philippe. Jamais il n'avoit cultivé les lettres; aussi se déclara-t-il ouvertement l'ennemi de la littérature en général, et particulièrement de l'éloquence; et il les appeloit des poisons et des pestes publics. Son avarice étoit extrême; quoique d'un âge très avancé, il se livroit encore à la débauche; rien n'égaloit sa rudesse et son impatience. Mais il se montra favorable aux gens de la campagne, parmi lesquels il avoit reçu le jour et passé sa premiere jeunesse; il fut le fléau des courtisans et des eunuques, qui assiégeoient déja tous les trônes; et il fit observer sévèrement l'ancienne discipline militaire.

Cette derniere qualité de Licinius, et la bravoure qu'il montra en 297 dans la guerre contre Narsès, conduite par Galere, le firent remarquer de celui-ci. Dès l'année 305, époque de l'abdication de Dioclétien, il auroit voulu le faire partager l'empire, parcequ'il étoit assuré de trouver en lui un instrument aveugle de ses volontés; mais il n'osa adopter un prince aussi âgé (on croit qu'il avoit alors au moins quarante ans, car le jeune Victor lui en donne soixante en 323), encore moins lui conférer le titre de César. Sévere ayant été mis à mort en 307 (1060 de Rome), Galere engagea Dioclétien et Maximien à choisir pour Auguste Licinius, qui n'avoit point été César auparavant, comme l'ont dit trop légèrement quelques écrivains[2]. On croit que les autres empereurs ne lui donnerent d'abord à gouverner que la Pannonie et la Rhétie.

Galere mourut, en 311, après avoir recommandé à Licinius

(1) Vict., *Cæs.*, XLI; ibid., *Epitome*, XLI. (2) Eckhel, *D. N. V.*, VIII, 62.

et remis entre ses mains Valeria, fille de Dioclétien, son épouse, et Candidianus son fils naturel. Mais cette princesse, accompagnée de sa mere Prisca, de Candidianus, et de Severianus, fils de Sévere, choisit pour sa retraite les états de Maximin. Celui-ci, voyant Licinius hésiter à recueillir l'héritage de Galere, envahit les provinces d'Asie. A cette nouvelle, Licinius accourut sur les côtes de l'Europe. Les deux concurrents eurent une entrevue au détroit de Chalcédoine, et convinrent de le prendre pour limite de leur empire respectif. La révolte de Maxence détermina Constantin à combattre le tyran, et à s'emparer de l'Italie. Pour y parvenir, il demanda à Licinius son alliance, et lui offrit en mariage sa sœur Constancia. A peine entré dans Rome, Constantin rendit, conjointement avec Licinius, un édit favorable aux chrétiens, et il l'envoya à Maximin, qui n'osa s'y opposer.

CHAP. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX

Cet accord entre Constantin et Licinius fut cimenté à Milan, en 313, par le mariage du dernier avec Constancia; mais il donna de l'ombrage au farouche Maximin, qui accourut avec une forte armée du fond de la Syrie pour les combattre. Après avoir traversé l'Asie mineure, il assiégea Bysance, ensuite Héraclée. Ces deux siéges donnerent à Licinius le temps de rassembler trente mille hommes, avec lesquels il espéroit pouvoir arrêter les soixante et dix mille de l'armée de Maximin. Les deux empereurs se trouverent en présence entre Héraclée et Hadrianople (aujourd'hui Andrinople), et ils alloient livrer la bataille. Lactance[1] raconte qu'à cet instant les soldats de Licinius déposerent leurs armes, éleverent les mains vers le ciel, et réciterent à haute voix une priere apportée la nuit précédente

(1) *Persec.*, XLV.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX

à Licinius par un ange, de la part du Dieu des chrétiens, avec la promesse de la victoire. Lactance et Eusebe[1] assurent que Maximin fut vaincu, et que ses troupes plierent au premier choc. Zosime[2], qui ne parle ni de la vision de Licinius, ni de la priere récitée par son armée avant le combat, dit qu'il éprouva un premier échec; mais qu'étant revenu à la charge, il vainquit Maximin, et le mit en fuite. Il le poursuivit avec ardeur, s'arrêta seulement à Nicomédie pour y publier l'édit qui mit fin à la persécution contre les chrétiens; persécution qui duroit depuis dix ans, et qui avoit été commencée en Bithynie, dans la même ville. En vain Maximin voulut-il se défendre dans les défilés du mont Taurus; il s'enfuit à l'approche de Licinius, et se réfugia à Tarse, où il se donna la mort.

Par la mort de Maximin-Daza, le nombre des empereurs fut réduit à deux en 313, Constantin et Licinius. Le premier conserva l'Occident, qu'il n'avoit cessé de gouverner; le second eut l'Orient pour son partage, et fixa son séjour à Antioche. Les premieres années du nouveau regne de Licinius furent signalées par les cruautés inouïes qu'il exerça sur la veuve et sur les enfants de Maximin, sur ses ministres et ses conseillers, sur la belle-mere, sur l'épouse et le fils de son bienfaiteur Galere, qui les lui avoit recommandés en mourant, et enfin sur le jeune Severianus, fils de Sévere. Dans les dernieres années, depuis ses guerres avec Constantin, et en haine de la faveur que ce prince témoignoit aux chrétiens, il les persécuta cruellement.

Victor l'ancien[3] dit que, malgré l'alliance que Licinius avoit contractée avec Constantin en épousant sa sœur, ils ne vécurent

(1) Euseb., IX, 10. (2) Zosim., II, 17. (3) *Cæs.*, XLI.

en paix pendant trois ans qu'avec beaucoup de peine; tant étoit grande la différence de leurs caracteres. Cette paix fut rompue par Constantin, selon Eutrope[1]; et Zosime[2] dit expressément: «Licinius n'en fut point la cause; mais Constantin, accoutumé à se jouer de la foi des traités, le fit encore dans cette occasion, et chercha à détacher quelques nations du gouvernement de Licinius. D'un autre côté, Libanius[3] et l'Anonyme publié par Valois à la suite d'Ammien Marcellin accusent formellement Licinius. Cet anonyme raconte que Constantin, voulant créer César son beau-frère Bassianus, sollicita le consentement de Licinius; mais qu'il apprit que celui-ci cherchoit à se concilier ce Bassianus par l'entremise de son frere Sénécion. Constantin voulut punir ce frere de Bassianus, et le demanda à Licinius, auprès de qui il s'étoit réfugié. Celui-ci refusa de le rendre, et fit abattre dans la Pannonie les statues de Constantin.

CHAP. XVI.
Collegues et successeurs de Diocletien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. IX.

La guerre fut déclarée en 314. Licinius, vaincu à Cibales en Pannonie, traversa la Save avec son épouse, son fils, et ses trésors, en rompit le pont, et se réfugia dans la Dace. Là il créa César un de ses officiers appelé Valens; puis il forma une nouvelle armée dans la Thrace, où Constantin le suivit promptement. Licinius, craignant l'issue d'un second combat, sollicita la paix; mais en vain, parceque Constantin exigeoit la destitution de Valens, qu'il désignoit par le mot latin qui signifie un valet, à cause de sa basse extraction. Alors ils livrerent la bataille près de Mardie, dans la Thrace; le succès fut incertain; et Constantin, devenu plus traitable, accueillit les nouvelles propositions de Licinius, excepté le maintien de Valens. Celui-ci fut alors abandonné par son protecteur, qui depuis lui ôta la

(1) Eutrop., X, 5. (2) Zosim., II, 18. (3) Liban., *Orat.*, III.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

vie[1]. Le nord de la Grece fut ajouté à l'Orient, à l'Egypte, et à la Lybie, que possédoit déja Licinius.

La paix régna enfin dans l'empire romain pendant sept ans, et les relations entre les deux empereurs furent amicales; on les vit même, en 317, créer de concert trois Césars, Crispus et Constantin, tous deux fils de Constantin, et le fils de Licinius. Mais tout changea en 321; Licinius recommença la persécution contre les chrétiens, tandis que Constantin les rassembloit dans son palais. Aussi celui-ci le regarda-t-il toujours depuis de mauvais œil; et l'on ne vit plus dans les fastes consulaires le nom de Licinius, ni celui du César son fils. Licinius ne cessoit de se plonger dans la débauche, de faire périr les riches citoyens pour s'emparer de leurs richesses; d'outrager son collegue, de lui faire ensuite réparation, enfin de lui promettre la paix et la tranquillité pour les chrétiens, qui formoient une grande partie de ses sujets et de ses soldats, et qu'il ne cessoit de tourmenter. L'orage éclata en 323; et Eusebe[2] dit que Constantin ne vit pas avec peine l'occasion de prendre les armes pour délivrer non seulement les chrétiens, mais tous les peuples de l'Orient, d'un tyran aussi cruel. Licinius se plaignit de ce que Constantin avoit repoussé les Goths, qui ravageoient une partie des états de son collegue et les siens propres[3].

Ce fut dans la Thrace, près d'Andrinople, que leurs armées se rencontrerent. Au premier choc, celle de Licinius, dans laquelle les chrétiens se trouvoient en grand nombre, fut mise en déroute, et Licinius se renferma dans Bysance, espérant que sa flotte viendroit l'y secourir; mais elle avoit été défaite par celle de Crispus, que Zosime[4] assure avoir été favorisée par les vents:

(1) Amm. Marc., *Anonym.*
(2) *Vit. Const.*, II, 3.
(3) Amm. Marc., *Anonym.*
(4) Zosim., II, 22.

« Dieu, dit Eusebe[1], ayant rendu tout facile au fils et au pere. » Licinius traversa le Bosphore, se retira dans Chalcédoine, où il croyoit pouvoir former une nouvelle armée, et créa César (Auguste même, selon Victor l'ancien[2]) le chef des officiers de sa cour, appelé Martinianus. Celui-ci parvint à rassembler des troupes avec lesquelles Licinius livra un nouveau combat à Constantin, qui étoit campé à Chrysople (aujourd'hui Scutari); mais il fut encore vaincu et forcé de se réfugier dans Nicomédie. Constancia, son épouse, en sortit, et vint demander à son frere Constantin la vie pour Licinius, qui, rassuré par la promesse du vainqueur, se prosterna devant lui, se dépouilla de la pourpre, et implora son pardon. Constantin le reçut avec bonté, le fit même manger à sa table, et lui assigna pour retraite Thessalonique, où il devoit vivre en paix s'il ne formoit plus de nouvelles trames; mais il l'y fit étrangler bientôt après[3]. Zosime[4] et Victor l'ancien[5] accusent expressément Constantin de mauvaise foi, et S. Jérôme[6] n'hésite point à partager leur opinion. Les écrivains chrétiens l'excusent : les uns sur la crainte qu'il avoit que Licinius ne reprît la pourpre, comme Maximien; les autres sur de nouvelles liaisons contractées avec des barbares; et Zonare (écrivain du XII[e] siecle) va même jusqu'à dire, on ne sait sur quel fondement, que, d'après les murmures et les plaintes des soldats, Constantin soumit le jugement au sénat, qui condamna Licinius à la mort.

CHAP. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX

Ainsi périt ce prince, que l'empereur Julien dit avoir été haï de Dieu et des hommes[7]. Il avoit régné près de seize ans; et, si

(1) Euseb., X, 9.
(2) Vict., *Cæs.*, XLI.
(3) Eutrop., X, 6.
(4) Zosim., II, 18.
(5) Vict., *Epit.*, XLI.
(6) Hieron., *Chronic.*
(7) Julian., *Cæs.*, I, 329.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

l'on s'en rapporte au même écrivain, il devoit être parvenu à un âge très avancé, quoique Victor le jeune ne lui donne que près de soixante ans de vie.

Pl. LX. N° 13

La médaille d'or du n° 13, planche LX, présente la tête laurée de Licinius regardant à droite; légende, LICINIVS *Pius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, Mars debout, tenant une lance et un bouclier; légende, MARTI CONSERVATORI; exergue, P. R.

Sur une de ses médailles on lit SAPIENTIA PRINCIPIS. C'est la premiere fois que la Sagesse est placée sur les monnoies romaines.

Licinius n'avoit eu que deux enfants; un fils né d'une premiere épouse, tué à la bataille de Cibales, l'an 314; et celui qui est le sujet de la section suivante.

§. 8. LICINIUS LE JEUNE,

CESAR.

Valerius Licinianus Licinius, fils de l'empereur Licinius et de Constancia, sœur de Constantin, étoit né l'an 315, si, comme on le conjecture, il n'étoit âgé que de vingt mois en 317, année où il fut fait César avec deux des fils de Constantin, Crispus et Constantin. Cet empereur le nomma consul avec lui deux ans après, quoiqu'il ne fût âgé que de quatre ans; mais le mépris qu'il conçut depuis pour le pere fit qu'il ne les nomma plus ni l'un ni l'autre dans les Fastes consulaires. Après l'abdication de Licinius, en 323, son fils fut dépouillé de la pourpre et privé du titre de César, comme l'assure Théophane [1]; mais Constantin

(1) Pag. 162.

lui conserva la vie. Cependant à peine trois ans s'étoient écoulés que cet oncle le fit mourir, la même année, selon Eutrope [1] et S. Jérôme [2], qu'il empoisonna Crispus, son propre fils. Le jeune Licinius étoit âgé de onze ans, et il annonçoit déja de bonnes qualités. S. Jérôme dit que l'on ne peut attribuer sa mort, ainsi que celle de Crispus, qu'à une cruauté extraordinaire.

Chap. XVI

Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.

Le médaillon de bronze du n° 14, planche LX, présente le buste du jeune Licinius revêtu de la toge et tenant l'aigle romaine; légende, *D*ominus *N*oster LICINIVS NOB*ilis C*æsar. Revers: légende, EXERC*itus* AVGVSTORVM; type, l'empereur debout, sacrifiant sur un trépied; un soldat placé derriere lui le couronne; devant lui sont deux figures debout, l'une est revêtue de la toge, et l'autre tient un faisceau. N° 14.

§. 9. MARTINIANUS, EMPEREUR.

Licinius s'étant réfugié dans Chalcédoine, et se voyant pressé par l'armée de Constantin l'an 323 (1076 de Rome), chercha un appui dans le maître de ses offices (le chef des officiers de sa cour), Martinianus. Il le créa César, selon Zosime [3] et Victor le jeune [4]; mais ses médailles et Victor l'ancien [5] lui donnent le titre d'Auguste. D'ailleurs le jeune Victor, et l'Anonyme (imprimé à la suite d'Ammien Marcellin), disent qu'il fut nommé à Byzance un peu plus tôt; ce qui s'accorde avec les trois mois de regne que lui assigne Théophane [6]. Licinius l'envoya avec des troupes à Lampsaque, pour empêcher Constantin de traverser l'Hellespont. Après la Victoire de Constantin, qui mit fin au regne de

(1) Eutrop., X, 7.
(2) Hieron., *Chronic.*
(3) Zosim., II, 25, 28.
(4) Vict., *Epit.*, XLI.
(5) Vict., *Cæs.*, XLI.
(6) Theoph., pag. 16.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Licinius, le vainqueur livra, selon Zosime, Martinianus à ses gardes pour lui ôter la vie. L'Anonyme et le jeune Victor ne le font mourir qu'avec Licinius.

Pl. LX.
N° 15.

On voit la tête de Martinianus, avec une couronne radiée, sur la médaille de petit bronze gravée ici, planche LX, n° 15, avec la légende D*omino* N*ostro* MARTINIANO P*io* F*elici* AVG*usto*. Revers : légende, IOVI CONSERVATORI; type, Jupiter (Nicéphore) debout, portant de la main droite une Victoire sur un globe, tenant de la gauche une haste pure (lance sans fer), à ses pieds l'aigle éployée et une figure agenouillée; exergue, SMNA; dans le champ, XIIL.

CHAPITRE XVII.

TYRANS PENDANT LE REGNE DE DIOCLÉTIEN[1].

DIOCLÉTIEN s'étoit flatté, en formant un nouveau gouvernement, d'avoir enlevé à la milice l'influence qu'elle exerçoit depuis long-temps sur l'élection des empereurs; mais les soldats userent encore même sous son regne de ce droit qu'ils s'étoient arrogé. A la vérité les tyrans auxquels ils donnerent le titre d'Auguste n'en jouirent pas long-temps. Cependant on trouve sur des médailles les portraits de quelques uns d'entre eux; et d'après le plan de cet ouvrage, ils doivent en faire partie. Pl. LX

§. 1. CARAUSIUS.

En 287 (1040 de Rome), Dioclétien et Maximien confirmerent à Carausius le titre d'Auguste qu'il s'étoit donné; et ils lui laisserent le gouvernement de la Grande-Bretagne, qu'il avoit usurpé.

Ce prince, né dans le pays qui est situé entre l'Escaut et la Meuse (Menapia), exerça dès sa jeunesse l'art de conduire les navires, et y acquit une grande habileté[2]. Les Franci et les Saxones (peuples qui habitoient, le premier les contrées voisines

(1) Dans ce chapitre, mes guides sont les mêmes que ceux du chapitre XIV.

(2) Eutrop., IX, 21; Victor., *Cæsar.*, XXXIX.

Chap. XVII. Tyrans pendant le regne de Dioclétien. Pl. LX.

de l'Océan, et le second le Jutland) infestoient les côtes des Gaules soumises aux Romains et en particulier à Maximien. Cet empereur, voulant mettre fin à leurs pirateries, choisit pour cet effet Carausius, qui étoit connu non seulement pour son expérience dans la navigation, mais encore par la bravoure qu'il avoit montrée dans la guerre des Bagaudes. Il lui ordonna de rassembler une flotte à Gessoriacum (Boulogne), et de rendre la tranquillité aux côtes de la Belgique et de la Celtique. Mais il apprit bientôt que Carausius ne restituoit point aux provinces ravagées, et ne déposoit point dans le trésor public le butin qu'il faisoit sur les barbares; il leur laissoit au contraire souvent un libre passage pour les dépouiller à leur retour des fruits de leur brigandage. L'empereur ordonna de le faire mourir.

Carausius, instruit du danger qui le menaçoit, se réfugia avec sa flotte dans la Grande-Bretagne, et y prit le titre d'Auguste en présence d'une légion. Il se rendit maître absolu de toute l'île. Maximien, ayant attaqué inutilement ses vaisseaux, invita son collegue Dioclétien à donner le titre d'Auguste à cet homme redoutable; ce qu'il fit dans l'année 287. On trouve une preuve remarquable de cet accord sur une médaille fort extraordinaire de Carausius, où l'on voit accolées sa tête et celles de Dioclétien et de Maximien, avec la légende CARAVSIVS ET FRATRES SVI; au revers, la Paix, et PAX AVGG*Gustorum trium.*

Devenu empereur, Carausius ne respecta pas le territoire de ses collegues. Il avoit envoyé des troupes de débarquement pour ravager la Gaule septentrionale; mais Constance-Chlore, nommé César en 292, et gouverneur des Gaules en particulier, accourut la même année pour les défendre. Il força les soldats de Carausius à s'enfermer dans Gessoriacum, ou Bononia (Boulogne). Le nouveau César barra le port avec une digue, et les contrai-

gnit à lui rendre les armes; mais il n'osa traverser l'Océan pour combattre Carausius. Un an après cet échec, Allectus, un des officiers du dernier, craignant d'être puni pour ses crimes, lui ôta la vie. Carausius avoit régné plus de six ans.

Chap. XVII. Tyrans pendant le regne de Dioclétien

Pl. LX.

On voit sur la médaille d'or du n° 16, planche LX, le buste de Carausius, regardant à gauche, tenant de la main droite un sceptre surmonté d'une aigle, et revêtu du *paludamentum;* légende, IMP*erator* *Caius* CARAVSIVS P*ius* AVG*ustus*. Revers, lion marchant, tenant des épis dans sa gueule; légende, LEG. IIII. FL*avia;* exergue, M. S. R.

N° 16.

Une médaille de Carausius présente un type et une légende singuliers. Revers : légende, EXPECTATE VENI (arrivez, ô vous, l'objet de nos vœux!); type, une femme debout (la Grande-Bretagne) présente la main à un militaire (l'empereur); exergue, RSR. La légende de cette médaille est nouvelle et ne se retrouve sur les monnoies d'aucun autre empereur.

D'après une médaille trouvée en Angleterre, et qui appartenoit au médecin Méad, on a cru pendant quelque temps qu'une femme appelée Oriuna avoit été l'épouse de Carausius; on y voyoit sa tête sur un côté, avec sa légende ordinaire; la légende du revers étoit ORIVNA AVGVSTA autour d'une tête de femme. Mais Beauvais [1], et les numismates qui ont écrit depuis lui, ont pensé avec beaucoup de vraisemblance que la légende du revers présentoit seulement les restes de celle-ci, FORTVNA AVGVSTA; et que l'F avoit été emporté, ainsi que le trait supérieur du T.

(1) *Histoire des Empereurs*, II, 171.

Chap. XVII. Tyrans pendant le regne de Dioclétien

Pl. LX.

§. 2. ALLECTUS.

Les historiens ne parlent que deux fois du tyran Allectus, lors de son usurpation et lors de sa mort. En 293, préfet du prétoire de Carausius, il encourut sa disgrace; et, craignant de voir ses crimes punis, il lui ôta la vie. Il prit le titre d'Auguste, qui fut confirmé par les troupes, dont ses largesses lui avoient gagné l'affection. Trois ans après, Constance-Chlore fit une descente dans la Grande-Bretagne. Le corps d'armée qu'il commandoit en personne ne put combattre contre Allectus, parceque celui-ci, espérant vaincre plus facilement le second corps commandé par Asclépiodote, officier de Constance, l'attaqua sans attendre les troupes romaines qui étoient à sa solde. Allectus fut vaincu et tué sur le champ de bataille. Par sa mort, l'île qu'il gouvernoit fut réunie à l'empire, dix ans après qu'elle en avoit été séparée.

N° 17. La médaille d'or du n° 17, planche LX, présente le buste d'Allectus, avec *paludamentum* et cuirasse, regardant à droite; légende, IMP*erator* C*aius* A*llectus* P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, l'Espérance tenant de la main droite une fleur, et de la gauche un pan de sa robe; légende, SPES. AVG*usta;* exergue, M. L.

§. 3. ALEXANDRE, TYRAN.

Six princes portoient, en 307, le titre d'empereurs, Maximien, Galere, Licinius, Maximin, Constantin, et Maxence. Un septieme prit, en 308 (1061 de Rome), le même titre en Afrique; il s'appeloit Alexandre. Zosime[1], qui seul nous a fait connoître

(1) Zosim., II, 12; Vict., *Cæs.*, XL; Vict., *Epit.*, XL.

les détails de cet évènement, le raconte ainsi : Maxence résolut d'enlever le gouvernement de l'Afrique à Galere, et il y envoya ses portraits, afin qu'on l'y proclamât empereur. Mais les troupes africaines attachées à Galere et partageant la haine des Romains pour Maxence, refuserent d'abord de le reconnoître. Cependant, forcées par les légions qu'avoit envoyées l'empereur, elles céderent, et se rassemblerent dans Carthage sous le commandement d'Alexandre, qui étoit dans cette contrée vicaire (lieutenant) du préfet du prétoire. Maxence lui fit demander son fils en otage. Alexandre, craignant les suites des penchants vicieux de l'empereur, n'obéit point à ses ordres.

CHAP. XVII.
Tyrans pendant le regne de Dioclétien.
Pl. LX.

Maxence, irrité de son refus, envoya plusieurs émissaires chargés de lui ôter la vie. Les soldats, l'ayant appris, se révolterent en 308, et revêtirent de la pourpre Alexandre dans Carthage. C'étoit un vieillard timide, peu actif, d'une naissance obscure; et son armée, composée de nouvelles levées, étoit en partie dépourvue d'armes. Les troupes exercées que Maxence envoya contre lui mirent en fuite dès le premier choc l'armée et le nouvel empereur, qui fut pris et mis à mort l'an 311, après trois ans de regne. Tillemont[1] et quelques autres écrivains lui en donnent quatre. Ils ont été trompés par des médailles d'Alexandrie, sur lesquelles on voit Α. Β. Γ. et Δ. (ans I, II, III, et IV); au revers de la tête d'un empereur, Alexandre. Ces médailles, publiées par Goltzius, ont été imaginées par lui, ou elles appartiennent à Sévere Alexandre; car Alexandre le tyran ne régna point sur l'Egypte, et les monnoies de cette province ne parloient plus grec à cette époque.

On voit sur la médaille de moyen bronze du n° 18, planche LX, N° 18.

(1) Tillemont, IV, 110.

Chap. XVII. Tyrans pendant le regne de Dioclétien. Pl. LX.

une tête, avec de la barbe et couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* ALEXANDER *Pius Felix* AVG*ustus*. Revers: légende, INVICTA ROMA FELIX KARTHAGO; type, l'Afrique debout, tenant des épis et une grappe de raisin; exergue, P K (frappée à Carthage: *Percussa Carthagine*).

§. 4. DOMITIUS DOMITIANUS,

TYRAN.

N° 19. La médaille de moyen bronze gravée ici sous le n° 19 de la planche LX a donné lieu à de nombreuses conjectures. Elle présente une tête, portant de la barbe et une couronne de laurier, avec la légende IMP*erator* *Cæsar* *Lucius* DOMITIVS DOMITIANVS AVG*ustus*. Revers: légende, GENIO POPVLI ROMANI; type, Génie nu, debout, tenant une patere et une corne d'abondance, à ses pieds un aigle; exergue, ALE*xandriæ;* dans le champ, A, ou d'autres lettres.

L'exergue, qui indique Alexandrie d'Egypte, la langue latine, par laquelle les médailles de cette ville remplacerent la grecque depuis Dioclétien, et la fabrique, ainsi que le type de cette médaille, doivent la faire attribuer au regne de cet empereur, ou aux premieres années qui le suivirent. D'après ces considérations, on voit se dissiper les conjectures auxquelles la médaille a donné lieu; elle ne peut appartenir à Domitianus, officier du tyran Aurelius, qui tua les deux Macriens, ni au Domitianus qui sous le regne d'Aurélien fut mis à mort, parcequ'on le soupçonnoit de vouloir se révolter[1]. Mais cette médaille latine, ainsi

(1) Eckhel, *D. N. V.*, VIII, 42.

que les autres de la même langue, ont été probablement frappées par un Domitianus dont les historiens n'ont point parlé, et qui aura pris le titre d'Auguste en Orient, vers la fin du regne de Dioclétien.

Chap. XVII.
Tyrans pendant le regne de Dioclétien.
Pl. LX.

Quant aux médailles grecques d'Egypte qui portent le nom de Domitianus, on peut les attribuer, si elles sont véritables, à l'un des deux Domitianus dont j'ai parlé plus haut.

CHAPITRE XVIII.

CONSTANTIN ET SA FAMILLE (1).

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Pl. LX, LXI, LXII, et LXIII.

L'empire romain prend une nouvelle face. Sauf quelques exceptions qui ne changerent pas sa constitution, il n'avoit été gouverné que par un seul Auguste. Dioclétien, prince d'une prudence consommée, crut devoir modifier cette forme; il créa deux Augustes et deux Césars qui devoient gouverner ensemble; mais les deux seconds ne devoient agir que d'après l'impulsion des deux premiers. Galere voulut rétablir l'unité d'empereur; non qu'il la crût nécessaire au bonheur de Rome, mais parce-qu'elle favorisoit son penchant pour le pouvoir absolu. Il en fut empêché par des circonstances indépendantes de sa volonté.

Devenu seul empereur par la défaite de Licinius, Constantin fut le maître de choisir le plan de Dioclétien, ou celui de Galere; il se décida pour le dernier, quoiqu'il agît autrement par la suite et dans ses dernieres dispositions. Mais cette unité de chef prévalut à la longue, et ce fut une des principales causes

(1) Mes guides, dans ce chapitre, sont Eutrope, Sextus Rufus, les deux Victors, Ammien Marcellin, Orose, Zosime, Zonare, Lactance, les premiers historiens chrétiens, les empereurs Constantin (*Orat. ad sanctorum cœtum, Eusebii Hist. eccles. subjecta*) et Julien.

qui soutinrent si long-temps l'empire sur le penchant de sa ruine. Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LX, LXI, LXII, et LXIII.

Donnerons-nous le même éloge à l'adoption de Byzance pour la capitale de l'empire régénéré? Si l'on devoit rigoureusement fixer dans le centre d'un état la position de la ville principale, Constantin auroit commis une grande faute; mais si elle doit, par sa situation, mettre le souverain à même de se porter le plus promptement à la défense des frontieres les plus exposées aux attaques des peuples ennemis, Constantin agit en politique habile, car c'étoit dans l'Orient qu'ils se trouvoient en plus grand nombre. D'ailleurs, si l'on doit juger cet acte d'autorité par les suites qu'il a eues, comme je l'ai fait pour le précédent, il trouvera son apologie dans les dix siecles écoulés avant que l'empire d'Orient n'ait pris fin. Déja même la nécessité sembloit en avoir été sentie par les derniers des prédécesseurs de Constantin, qui préférerent au séjour de Rome celui de Niçomédie et celui d'Antioche.

Le préfet du prétoire (des prétoriens), chef de toute la milice et juge par appel d'un grand nombre de causes civiles, étoit devenu une puissance redoutable pour les empereurs, qu'il avoit changés souvent à son gré, et auxquels il avoit fait plusieurs fois ôter la vie. Cet abus désastreux fut détruit par Constantin, qui créa quatre préfets du prétoire, auxquels il ne laissa que des fonctions civiles, et deux maîtres de la milice. Par cette mesure, l'empire fut délivré des guerres civiles qu'occasionoient le changement fréquent et la multiplicité des empereurs, et l'on doit y reconnoître la sagesse de Constantin. Mais on ne peut donner le même éloge à la nouvelle disposition qu'il établit (et qui subsista toujours après lui) relativement au séjour permanent des légions. Elles étoient campées près des frontieres, sur les bords

Chap. XVIII. Constantin et sa famille Pl. LX, LXI, LXII, et LXIII.

des grands fleuves et hors des villes[1]; Constantin, en les établissant dans le cœur de l'empire, détruisit les barrieres que ces troupes opposoient aux courses des barbares, et il les exposa à la contagion des vices et des voluptés, qui ramollissent les habitants des grandes villes.

Les relations fréquentes qu'eurent les Romains dans les troisieme et quatrieme siecles avec les rois de l'Orient, le séjour habituel que firent dans l'Asie Dioclétien et quelques uns de ses collegues, les porterent à adopter pour eux et pour leur cour le luxe des princes de l'Orient et des rois de Perse en particulier. Sur tous les vêtements, depuis le diadême jusqu'à la chaussure, on vit briller l'or, les pierres précieuses, et les perles. Pour alimenter ce luxe, qui subsista jusqu'à la fin de l'empire, les courtisans vendirent leur protection, les juges firent taire les lois; enfin tout devint vénal à Constantinople. Si l'on a reproché sans fondement à Constantin l'introduction de ce faste dispendieux, on ne peut le disculper de l'avoir encouragé et d'avoir multiplié à l'infini les dignités et les charges du palais. Il n'en fut pas de même des eunuques, de ces êtres bizarres qui ont toujours régné en Asie sous le nom des souverains, et qui avoient pénétré depuis un demi-siecle dans la cour des empereurs romains; Constantin les réduisit à l'état de domestiques; mais cet exemple ne fut pas suivi par ses successeurs.

Constantin, qui prenoit pour modeles Alexandre et Auguste, comme on peut le conjecturer d'après quelques unes de ses monnoies, cessa de porter la barbe, qui avoit été reprise par Hadrien et que présentent les portraits de tous les successeurs de ce prince. En cela Constantin fut imité par tous ceux qui s'assirent

(1) Zosim., II, 34.

après lui sur le trône de Constantinople jusqu'à Phocas. Julien seul, et pendant quelques années seulement, porta la barbe, qui étoit alors l'attribut particulier des philosophes. Chap. XVIII Constantin et sa famille. Pl. LX, LXI, LXII, et LXIII.

Depuis cette époque, outre le casque et le diadême, ornés de pierres précieuses, on vit sur les monnoies des empereurs le nimbe, ou l'auréole, qui dans les tableaux est placée sur la tête des saints personnages.

La longueur de ce chapitre m'a contraint à le partager en trois divisions. Premiere, *Constantin et Fausta son épouse;* deuxieme, *fils de Constantin;* troisieme, *neveux de Constantin.*

PREMIERE DIVISION.

§. 1. CONSTANTIN Ier, EMPEREUR,

ET FAUSTA SON ÉPOUSE.

Eusebe et Socrate, deux des historiens chrétiens qui ont parlé de Constantin, déclarent expressément qu'ils retracent seulement les actions de ce prince qui intéressent la religion, et non celles qui se rapportent au gouvernement de l'empire (c'est pourquoi ils n'ont fait aucune mention des meurtres de Crispus et de Fausta). Quoique les autres écrivains chrétiens qui appartiennent au même temps n'aient pas cru devoir faire une semblable déclaration, leurs récits témoignent assez qu'ils ont eu généralement l'intention de se renfermer dans les mêmes limites; et cette observation ne doit pas échapper à ceux qui s'occupent aujourd'hui à recueillir les matériaux de l'histoire de Constantin. Pl. LXI et LXII.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII

Je pense au contraire que si le silence des premiers ne suffit pas pour détruire les assertions des seconds, ces assertions elles-mêmes ne doivent obtenir notre confiance qu'après avoir été soumises à une critique sévere.

Le respect pour la vérité, ce premier devoir de l'historien, ne permet pas sans doute de taire ou de déguiser les fautes, on peut même dire les crimes de Constantin. Mais, quel que soit dans l'ordre moral le rang auquel une exposition fidele de son regne fasse descendre ce prince, il suffira toujours de considérer les avantages immenses qu'a retirés de l'adoption du christianisme la civilisation de l'Europe, pour être convaincu que celui qui a placé la croix sur le trône des Césars a, par cela seul, bien mérité du genre humain.

Eutrope[1], quoique païen, est celui de tous les historiens qui nous paroît avoir tracé le portrait le plus fidele de Constantin. «Homme à grandes conceptions et ardent à la poursuite de ses entreprises; aspirant à l'empire de l'univers entier, il déclare la guerre à Licinius, sans avoir égard aux liens du sang et aux traités qui les unissoient...... Licinius se rend à discrétion; et, malgré la religion du serment, il est mis à mort dans Thessalonique, où il étoit déja réduit à l'état de simple particulier...... Mais l'orgueil de la victoire changea la douceur du caractère de Constantin, qui l'avoit fait chérir jusqu'à ce jour. Il persécuta d'abord sa famille; il fit mourir et son fils Crispus, homme d'un mérite accompli, et le fils de sa sœur, jeune homme d'une grande espérance, et Fausta, sa propre épouse. Ensuite un grand nombre de ses amis furent victimes de son humeur sanguinaire.

(1) Eutrop., X, 5, 6, 7.

«Dans les premiers temps de son regne, Constantin mérita d'être comparé aux meilleurs princes, et dans les derniers, aux plus médiocres. On admira en lui un grand nombre de qualités brillantes de l'esprit et d'avantages corporels. Très avide de la gloire militaire, il éprouva dans les guerres les faveurs de la fortune, qui d'ailleurs fut bien secondée par ses talents; car, même après une guerre civile, il repoussa plusieurs fois les Goths, et il leur accorda ensuite la paix; ce qui lui acquit une grande célébrité chez les nations barbares. Il s'appliquoit constamment à l'étude des beaux-arts et à la culture des belles-lettres. Il affectoit une amitié à toute épreuve, et il vouloit acquérir des amis par ses libéralités et par ses complaisances. Aussi, de même que son attachement pour quelques uns d'entre eux parut très équivoque, de même aussi il ne se démentit jamais pour les autres; ne négligeant aucune occasion de les enrichir et de les combler de faveurs très signalées.

«Il fit un grand nombre de lois; les unes bonnes et justes, la plupart superflues, et quelques unes séveres. Le premier des empereurs il voulut élever la ville qui portoit son nom à un tel degré de splendeur, qu'elle pût devenir l'émule de Rome.»

En ouvrant les yeux à la lumière, l'an 274 (1027 de Rome), dans Nayssus, ville de Dardanie (Nissa dans la Servie), Constantin fut comme déposé dans le sein du christianisme. Son pere, Constance-Chlore, favorisoit secrètement cette nouvelle religion; et sa mere, sainte Hélene, qui contribua tant depuis à la propagation de la foi, la professoit presque ouvertement. Son éducation fut très soignée, soit pour l'étude des belles-lettres, dans lesquelles il fit de grands progrès, et qu'il cultiva pendant toute sa vie; soit pour les exercices militaires, auxquels la force et la vigueur jointes à une taille élevée et à une belle

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII

figure le rendoient très propre. Aussi Dioclétien, qui excelloit dans l'art de connoître les hommes, s'attacha à Constantin, à peine âgé de dix-huit ans, et le garda auprès de lui comme une espece d'otage, lorsqu'il envoya dans les Gaules, en 292, Constance son pere, qu'il venoit de créer César.

En 305, Dioclétien et Maximien ayant abdiqué l'empire, et Constance et Galere ayant pris le nom d'Auguste, on devoit s'attendre à voir le fils du nouvel empereur, Constantin, recevoir le titre de César. Mais Galere vouloit régner seul. Il ne redoutoit point la concurrence du paisible et valétudinaire Constance, mais les talents et l'activité du fils de cet empereur l'effrayoient; il força donc le foible Dioclétien à préférer Maximin-Daza, d'une naissance obscure et dépourvu de moyens. Constantin, qui étoit à Nicomédie, dans la cour de Dioclétien, se trouva, par l'abdication de ce prince et en raison du partage qui la suivit, habiter les états de Galere. Cet empereur le retint auprès de lui, malgré les instances de son pere; il lui tendit plusieurs embûches pour le faire périr, soit en l'obligeant à combattre seul tantôt contre un lion, tantôt contre un chef des Sarmates formidable par sa taille extraordinaire, soit en l'obligeant à traverser un marais pour attaquer ces mêmes barbares.

Constantin, connoissant la cruauté de Galere et la haine qu'il lui portoit, chercha et réussit à lui échapper par la ruse; il partit, pour aller rejoindre son pere malade, avant le jour que l'empereur avoit fixé pour ce voyage, et il fit couper les jarrets des chevaux de poste afin qu'on ne pût le poursuivre. Il arriva, en 306, auprès de Constance, à Boulogne, où il s'embarqua avec lui pour aller combattre les Calédoniens et les Pictes. La même année Constance mourut à Eboracum (York); et le lendemain de cette mort les soldats saluerent empereur Constantin.

Galere, redoutant toujours l'influence que pouvoit prendre ce jeune prince, ne ratifia point le choix de l'armée; mais, n'osant le désapprouver entièrement, il lui donna le titre de César, en conférant toutefois au César Sévere la dignité d'Auguste, qu'il refusoit à Constantin.

Chap. XVIII
Constantin et sa famille.
Pl. LXI et LXII

Sous ce titre modeste, Constantin prit possession du gouvernement de la Grande-Bretagne, des Gaules, et de l'Espagne, sur lesquelles son pere avoit régné avec équité et douceur. Lactance[1] dit expressément que le premier acte de son gouvernement fut un édit qui rétablissoit la religion chrétienne en l'année 306[2].

Il marcha ensuite contre les Francs et les Allemani, qui ravageoient les Gaules depuis l'absence de Constance. Il les vainquit, et fit prisonniers leurs rois, qu'il exposa à la fureur des bêtes dans des jeux publics[3]. Cet acte de barbarie, qui rappelle les fureurs des Néron, des Domitien, a trouvé cependant un approbateur dans l'auteur inconnu d'un panégyrique (éloge) de Constantin. Il le félicite d'avoir fait servir « à la pompe des jeux et aux plaisirs des spectateurs le supplice et les tourments d'une grande multitude de prisonniers qui s'entre-tuerent pour échapper à la voracité des bêtes féroces[4]. » Afin d'entrer plus facilement dans les pays occupés par les Germains, Constantin bâtit sur le Rhin, près d'Agrippina (Cologne), un pont de pierre.

Pendant ce temps, Maxence se révoltoit contre Galere, se faisoit déclarer Auguste à Rome par quelques prétoriens, et

(1) *Persec.*, XXIV.

(2) *Christianos cultui ac Deo suo reddere.* (Persec., XXIV.)

(3) Eutrop., X, 3.

(4) *Cædibus hostium utitur etiam ad nostrum omnium voluptatem et pompam munerum.* (Incerti Paneg. Constant., XXIII.)

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

rendoit la pourpre impériale à son pere Maximien. Sévere assiégea en 307, par ordre de Galere, Maxence dans Rome; mais il fut obligé de fuir jusqu'à Ravenne, et là il fut mis à mort par ordre de Maximien. Celui-ci, craignant la vengeance de Galere, accourt dans les Gaules auprès de Constantin, lui donne le titre d'Auguste et Fausta sa fille pour épouse. Ce titre, que Constantin porta d'abord dans les contrées qu'il gouvernoit, lui fut aussi donné par Maxence, qui régnoit sur l'Italie et sur l'Afrique; mais dans les provinces soumises à Galere et à Maximien il ne fut connu, comme le dernier, que sous celui de fils des Augustes.

Maximin, mécontent de porter un titre aussi modeste, se déclara Auguste en 308, et força à le reconnoître empereur Galere. Mais celui-ci accorda, pour se venger de cette contrainte, le même rang à Constantin; de sorte que le fils de Constance fut alors appelé Auguste dans tout l'empire romain. Cependant Galere, cherchant un nouvel appui, choisit Licinius pour remplacer Sévere; et Maximien, qui n'avoit pu engager Constantin à se déclarer contre Galere, revint à Rome. Il y chercha à faire périr son fils Maxence; mais, voyant ses projets découverts, il eut recours à Galere, auprès duquel il espéroit que ces embûches auroient un succès plus facile. Trompé une seconde fois dans son attente, et poursuivi par l'exécration publique, Maximien se réfugia auprès de son gendre. Sa perversité naturelle l'arma de nouveau contre lui en 308; il s'empara de son trésor et de la ville de Marseille, où Constantin l'assiégea, le fit prisonnier. En lui arrachant la pourpre, il lui laissa la vie; mais deux ans après, ayant été averti par son épouse Fausta que Maximien devoit le poignarder dans son lit, il le força à se donner la mort.

L'année 311 (1064 de Rome) fut marquée pour Constantin par des événements de la plus grande importance. D'abord la mort de Galere donna lieu au partage que firent de ses états Licinius et Maximin Daza; ensuite Constantin déclara la guerre à Maxence, qui, feignant de vouloir venger la mort de son pere Maximien, avoit fait abattre dans Rome les statues de Constantin. Il s'assura auparavant de l'amitié de Licinius, en lui donnant pour épouse sa sœur Constantia. Après avoir rendu inattaquables par des postes fortifiés les bords de la mer et du Rhin, il marcha promptement sur l'Italie avec une armée aguerrie pour se rendre maître des Alpes, tandis que sa flotte devoit entrer dans la Méditerranée et attaquer les ports de l'ennemi. Licinius et Maximin demeurerent neutres dans cette lutte. Chap. XVIII Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII

Sozomene et la Chronique d'Alexandrie[1] placent dans cette année 311, et dans les Gaules que traversoit Constantin pour aller délivrer Rome et l'Italie de la tyrannie de Maxence, la célebre vision de cet empereur. Cependant Eusebe, le premier écrivain qui l'a rapportée, n'en marque ni le temps ni le lieu. Un grand nombre d'écrivains ont défendu ou combattu la vérité de cette vision; quant à moi, n'écrivant point une histoire ecclésiastique, je me contenterai de rapporter et de rapprocher les dates qui y sont relatives. Eusebe[2] est le premier des auteurs parvenus jusqu'à nous qui raconte cette merveille: l'apparition d'une croix lumineuse avec l'inscription suivante, *Tu vaincras par ce signe;* signe que Constantin fit placer sur l'étendard royal appelé *labarum*. C'est dans la vie de Constantin écrite après sa mort, arrivée en 337, qu'Eusebe la raconte, comme «l'ayant apprise de ce prince, qui lui en avoit assuré la vérité par serment

(1) Sozom., I, 5; *Chroni. Alex.*, p. 654. (2) *Vit. Constant.*, I, 28.

dans plusieurs entretiens particuliers.» Cet historien dit cependant que l'apparition miraculeuse avoit eu lieu peu après midi et devant toute l'armée. Comment un événement aussi merveilleux n'a-t-il trouvé d'historien que vingt-six ans après qu'il s'étoit passé? D'autant plus que Nazaire[1] qui prononça un panégyrique (éloge) de Constantin l'an 321 (dix ans seulement après l'époque assignée par Sozomene et par la Chronique d'Alexandrie), dit que l'on vit alors, et que toutes les Gaules le racontoient encore, que l'on vit, dis-je, paroître dans les airs une armée céleste qui annonçoit le dessein d'aider Constantin dans cette guerre. L'orateur païen se complaît dans la description des traits et de l'armure de cette milice aérienne; il la compare à Castor et à Pollux, que l'on disoit avoir combattu plusieurs fois à la tête des armées grecques et romaines; et pourtant il ne fait aucune mention de la croix miraculeuse qui auroit apparu à la même époque. J'ajouterai que Lactance, choisi par Constantin pour être le précepteur de son fils Crispus, et qui dut par conséquent connoître les moindres détails de la vie de cet empereur, ne fait aucune mention, dans son traité des divers genres de mort des persécuteurs de l'Eglise (écrit en 315, quatre ans après l'événement), de l'apparition *publique* d'une croix miraculeuse. Il parle seulement «d'un avis que Constantin reçut du ciel pendant qu'il dormoit, la veille de sa victoire sur Maxence, et qui l'engageoit à placer une croix sur les boucliers de ses soldats[2].» En assimilant la premiere vision et celle dont Lactance fait ici le récit, on trouveroit probablement la solution d'un problême historique tant de fois débattu. Il n'y auroit point eu d'apparition publique; Constantin auroit seulement dit qu'il avoit eu une vision, et que

(1) Naz., *Paneg. Const.*, XIV, et XV. (2) Lact., *Mort. Pers.*, XLIV.

le ciel lui avoit fait voir une croix miraculeuse, avec la promesse du succès. Vingt-six ans après, Eusebe auroit parlé le premier d'une apparition *publique*, et son récit auroit été répété par les historiens qui l'ont suivi.

Chap. XVI. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII

Au reste ceux qui ont révoqué en doute la vision de Constantin, et qui la regardent comme un moyen politique employé pour enflammer le courage de soldats ignorants et grossiers, moyen tel que d'autres fameux capitaines en avoient usé avant lui, ont peut-être formé leur opinion d'après des faits pareils à ceux qui suivent, et qui sont extraits des auteurs ecclésiastiques. Constantin eut une vision céleste pendant la nuit qui précéda sa victoire sur Maxence[1]. La veille de la défaite de Licinius, il vit en songe un ange qui lui promit la victoire, s'il la demandoit avec toute son armée au Dieu des chrétiens, en récitant une priere qu'il lui enseigna[2]. Pour se préparer à livrer bataille, on le voyoit se retirer dans une tente qu'il faisoit dresser près des camps, et où il plaçoit la croix; il y passoit plusieurs heures en prieres. Dieu, dit Eusebe[3], ne dédaignoit pas de lui répondre très sensiblement, et de lui prescrire ce qu'il devoit faire. Alors, ajoute-t-il, il sortoit du tabernacle, rempli de l'esprit divin; il commandoit de sonner la charge et de marcher contre l'ennemi. Philostorge[4] raconte que Constantin, voulant agrandir sa ville chérie, traçoit lui-même la nouvelle enceinte; et qu'un de ceux qui le suivoient et qui croyoient qu'il l'étendoit excessivement, lui demanda quand est-ce qu'il cesseroit de marcher. L'empereur lui répondit, « Quand celui qui marche devant moi s'arrêtera. » Sozomene

(1) Lact., *Mort. Pers.*, XLIV.
(2) *Ibid.*, XLVI.
(3) Euseb., *Vit. Constant.*, p. 449.
(4) Philostorg., II, 9.
(5) Sozom., I, 8; II, 3.

Chap. XVIII
Constantin et sa famille
Pl. LXI et LXII

assure que dans la guerre contre les Goths Constantin éprouva encore plus sensiblement que dans aucune autre, par des songes et des prodiges, la protection immédiate de Dieu; et que sa victoire sur eux fut si visiblement miraculeuse, que les Goths eux-mêmes en furent frappés, et embrasserent la religion du vainqueur. Le même historien rapporte que Constantin ayant choisi l'antique Ilion pour y fonder une ville émule de Rome, et ayant déja fait construire l'enceinte et les portes, eut, pendant la nuit, une révélation de Dieu qui lui ordonnoit d'abandonner la Troade, et de s'établir à Byzance. Enfin Eusebe (1) dit que Dieu donnoit souvent à Constantin, dans ses prières, des preuves sensibles de sa présence; qu'il lui apparoissoit dans les songes pour lui tracer sa conduite, et qu'il l'aidoit d'une manière extraordinaire dans les combats, ainsi que dans les situations les plus difficiles.

Excités par des moyens aussi puissants, les soldats de Constantin traverserent rapidement les Alpes, où ils ne trouverent de résistance qu'à Segusio (Suse); ils en triompherent. Ils planterent ensuite leurs étendards au pied des murailles de Vérone, qui se rendit après un siége assez long, pendant lequel Constantin fut reconnu empereur par toute l'Italie supérieure jusqu'à Rome. Maxence sortit enfin de la capitale, et se mit à la tête de son armée pour livrer bataille près du Milvius (Ponte-Mole). Le combat fut sanglant; mais l'armée de Maxence fut mise en déroute, et lui-même périt dans le Tibre, par la chute d'un pont de bateaux, le 28 octobre 312. Le lendemain, Constantin entra dans Rome en triomphe. Il montra à cette époque une prudence et une douceur dignes d'éloges. Il pardonna à

(1) *Vit. Constant*, p. 533.

tout le monde, et rétablit dans ses honneurs le sénat, qui, pour éterniser sa reconnoissance, fit élever l'arc de triomphe qu'on voit encore auprès du mont Palatin, au commencement de la voie Appienne. Constantin de son côté orna Rome de superbes édifices, et entre autres de thermes situés à la descente du mont Quirinal.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII

Mais ce qu'il fit à Rome de plus remarquable fut l'établissement du christianisme dans cette ville, qui étoit le centre de l'antique religion. Il le fit sans persécuter personne, sans même quitter le titre de souverain pontife, comme l'assure positivement Zosime[1], qui en fixe l'abandon au regne de Gratien, soixante-dix ans après. Au reste la piété ne doit pas le lui reprocher, si (comme il est très vraisemblable) les fonctions que lui et ses successeurs exercerent en vertu d'un titre jadis si cher aux Augustes se bornerent à la surveillance des sépultures, de l'emploi des biens attachés aux temples, et de quelques autres objets relatifs à la police. C'est aussi à Rome qu'il publia, conjointement avec Licinius, un édit très favorable aux chrétiens, et qu'il enjoignit au plus cruel de leur persécuteur, à Maximin, de le proclamer dans ses états, ce que celui-ci n'osa refuser.

La mort de Maximin, vaincu par Licinius en 313, livra l'Orient au vainqueur, et l'empire romain ne fut plus soumis qu'à deux seuls empereurs. La jalousie et la défiance mutuelle leur mirent bientôt les armes à la main; et, après plusieurs combats, ils s'accorderent, en 314, à faire un nouveau partage qui donnoit à Licinius l'Orient, la Thrace, et une partie de la Mœsie, tandis que tout le reste de l'empire devoit obéir à Constantin.

(1) Zosim., IV, 36.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille Pl. LXI et LXII.

Celui-ci profita du temps de calme pour rendre des ordonnances nombreuses et très détaillées en faveur des églises, des prêtres, et des pauvres. En 317, il se réunit avec Licinius pour conférer sur les affaires générales de l'empire. Afin de cimenter la paix, et de complaire à sa sœur Constancia, épouse de Licinius, Constantin créa Césars leur fils Licinius et ses fils Constantin et Crispus. Celui-ci, en 320, se montra digne d'un pere qui étoit un si grand capitaine, et repoussa au-delà du Rhin les Francs et les Allemani, qui se jetoient sur les terres de l'empire dès que Constantin s'éloignoit de ses états. Les barbares qui habitoient les contrées situées au-delà du Danube, les Sarmates, et les tribus des Goths, firent aussi, en 322, une irruption dans l'Illyrie et dans les autres provinces que bordoit le fleuve à sa droite; mais ils ne furent pas plus heureux, et Constantin les repoussa en personne avec un plein succès.

Le grand nombre de siecles qui nous séparent de cette époque nous dérobent la connoissance des causes qui firent entreprendre par les deux empereurs une guerre d'extermination. L'Anonyme, publié par Valois, dit que Licinius prit pour prétexte la guerre contre les Goths, et se plaignit de ce que ses états avoient été défendus par Constantin. Mais Eusebe[1] assure que celui-ci fut satisfait de trouver l'occasion de combattre et de détrôner l'ennemi des chrétiens, et un tyran cruel. Quoi qu'il en soit, Constantin remporta plusieurs victoires sur Licinius et sur Martinien, que ce prince venoit de créer empereur; et Crispus dispersa leur flotte. Après diverses négociations, Constantin voulut que Licinius se rendit à discrétion, avec son fils et son épouse, l'an 323. Il lui laissa la vie, et lui assigna pour

1) *Vit. Constant.*, II, 3

Chap. XVIII.
Constantin et sa famille.
Pl. LXI et LXII.

retraite Thessalonique, où il vivoit en simple particulier. Mais, quelques mois après, «il fut mis à mort, dit Eutrope[1], contre la foi du serment.» Zosime[2] reproche aussi à Constantin ce manque de bonne foi. Le jeune Victor[3] assure qu'il le fit étrangler; et S. Jérôme dit la même chose dans sa Chronique. Mais les écrivains ecclésiastiques donnent pour cause de cette mort les sollicitations que Licinius employoit auprès des barbares pour les engager à faire des incursions sur les terres de l'empire; et l'Anonyme (historien chrétien), publié par Valois, dit que les soldats mutinés demanderent la mort de Licinius, de crainte qu'il ne tentât de reprendre la pourpre, comme l'avoit fait son beau-pere Maximien.

Délivré des guerres intérieures et extérieures, Constantin s'occupa à détruire l'idolâtrie, mais sans répandre le sang d'aucun de ses partisans. Il fit abattre les temples les plus célebres, et éleva un grand nombre d'édifices consacrés au nouveau culte. On le vit, en 325, assister au concile de Nicée, assemblé pour régler la célébration de la Pâque, et pour condamner l'Arianisme, dont il bannit l'auteur et les principaux sectateurs. Il célébra aussi cette année, selon Eusebe[4], la vingtieme année de son regne.

La vingt-unieme année vit un pere faire mourir injustement son fils et illégalement sa propre épouse[5]. Constantin se trou-

(1) Eutrop., X, 6.

(2) Zosim., II, 29.

(3) Vict., *Epit.*, XLI.

(4) *Vit.*, *Const.*, III, 15.

(5) Aurelius Victor, XLI; Ammien Marcellin, XIV, 11; Zosime, II, 29; Eutrope, X, 3; Saint Jérôme, *Chron.* et *Catal. Script. Eccl.;* Paul Orose, VII, 28; Sidoine Apollinaire, V, *epist.* VIII; Zonare, XIII, 3; Suidas, Κρίσπος; Idace, 360 à 370.

A la vérité Eusebe et Socrate ne font aucune mention de ces deux meurtres; mais ils ont déclaré qu'ils ne rapportoient que les faits relatifs à l'histoire de l'Église. Zozomene, I, 5; Evagrius, III, XL et XLI; Nicéphore, VII 35, les nient.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

voit alors à Rome. Sa seconde femme, Fausta, mere de plusieurs enfants, et jalouse des grandes qualités qui brilloient dans Crispus, fils de Minervina, premiere épouse de l'empereur, résolut de le faire périr. Elle l'accusa d'avoir voulu attenter à son honneur, et peut-être, comme l'on dit quelques autres, d'avoir formé des projets de révolte. Constantin, emporté par la colere, fit mourir le malheureux Crispus, sans l'avoir écouté et sans le faire juger. Saint Jérôme[1] dit que cette mort fut un acte de cruauté extraordinaire; et il assure la même chose de celle du jeune Licinius, son neveu, qu'il place dans la même année.

Sainte Hélene, grand'mere de Crispus, et qui s'occupoit avec tant de zele à propager le christianisme, versa des larmes ameres sur le meurtre de son petit-fils; et ne partageant pas le barbare aveuglement de Constantin, elle en témoigna hautement sa douleur. L'empereur, ému par ses plaintes, fit examiner l'accusation, et la trouva sans fondement. Ces recherches mirent aussi à découvert la conduite déréglée de Fausta. L'époux outragé, n'écoutant que son ressentiment, se conduisit avec autant de précipitation et de cruauté qu'il l'avoit fait pour Crispus; et commanda qu'on l'étouffât dans une étuve fortement chauffée. A ces deux meurtres Eutrope joint encore celui d'un grand nombre de ses propres amis. Les plus impartiaux des historiens modernes ont pu témoigner quelques doutes sur la réalité du meurtre de Licinius; mais aucun d'eux n'a osé absoudre Constantin de ceux de son fils et de son épouse. L'indignation que conçurent les Romains en apprenant cet excès de cruauté fut, à mon avis, la cause des railleries mordantes dont Zosime et

(1) *Hier. Chron.*

Libanius[1] disent qu'il fut l'objet pendant son séjour dans cette ville. Mais Zosime, grand zélateur de l'ancienne religion, en donne pour motif l'établissement de la nouvelle; et il ajoute que ces railleries firent naître dans l'esprit de Constantin le projet de transporter hors de Rome le siége du gouvernement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne trouve aucune preuve qu'il y soit rentré depuis cette année, qui est celle où il jeta les fondements de Constantinople[2].

Si l'on en croyoit la Chronique d'Alexandrie, Constantin auroit fait construire, en 328, un pont de pierre sur le Danube. Les deux Victors font seulement mention d'un pont, sans dire qu'il fût de pierre; ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire observer, à cause de la hardiesse d'une pareille entreprise.

Une inscription de cette année, trouvée à Pavie, prouve qu'on donnoit encore à Constantin le titre de tribun[3].

Il accomplit, en 329, le projet qu'il avoit formé de substituer à Rome une autre capitale de l'empire. Il avoit d'abord choisi l'antique Ilion, dans la Troade; et l'on voyoit encore, deux siecles après, l'enceinte et les portes qu'il avoit fait construire; mais il annonça bientôt après qu'il avoit eu pendant la nuit une révélation de Dieu qui l'avoit détourné de ce dessein. Constantin fixa donc son nouveau choix sur l'antique Byzance, qui sembloit lier l'Europe à l'Asie; et, le 11 de mai de l'année 330 (1083 de Rome), il en célébra l'inauguration avec une pompe extraordinaire, après lui avoir donné son nom. Eckhel[4] rapporte avec raison à cette solennité et aux anniversaires de cette fête les médailles nombreuses sur lesquelles on lit le nom de la

(1) Zosim., II, 29; Liban., *Orat.*, XIV et XV.

(2) Theoph, *Chronic.*

(3) Maff., *Mus. Veron.*

(4) Eckhel, *D. N. V.*, VIII, 95.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

nouvelle ville, ou celui de Rome, ou tous les deux, avec l'une ou l'autre, ou avec toutes les deux personnifiées.

Tillemont[1] blâme le choix de Byzance, parcequ'en éloignant les empereurs du centre de la religion chrétienne, il fut la cause de la séparation de l'église grecque.

L'Italie et la Grece, dépouillées de leurs plus beaux ornements pour embellir la ville nouvelle, et les sommes énormes dépensées pour y construire un grand nombre d'édifices somptueux, ont été un sujet de reproche bien fondé; d'autant plus que ces prodigalités forcerent Constantin à augmenter les impôts, ou du moins à les faire payer avec une plus grande rigueur. Les historiens païens ont retracé les plaintes qui s'éleverent à ce sujet dans tout l'empire, et qui l'ont fait comparer par Victor le jeune à un fils de famille récemment émancipé (*pupillus*), qui se ruine par de grandes profusions. Montesquieu[2] fait observer judicieusement que les mines de l'Europe n'étant plus travaillées à cette époque par défaut de population, et que l'Italie étant convertie tout entiere en maisons de plaisance, l'Occident n'eut plus à donner à l'Orient pour ses productions, recherchées alors avec tant de fureur, que la petite quantité d'or et d'argent qui lui restoit: de sorte que les métaux précieux y devinrent fort rares, et que les empereurs les exigeant toujours exclusivement pour le paiement des impôts, comme avoient fait leurs prédécesseurs, acheverent la ruine de l'Europe. Le même écrivain blâme encore Constantin d'avoir établi pour le peuple de la nouvelle ville des distributions habituelles de blé telles qu'en recevoient les habitants de Rome. Cette portion des tributs que payoient les pays conquis étoit due au peuple de Rome tant

(1) Lib. IV, 230. (2) *Grandeur des Romains*, XVII.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII

qu'il fut le peuple roi; et l'aristocratie sénatoriale n'osa la lui refuser, quoiqu'elle lui eût enlevé toute participation réelle au gouvernement. La monarchie, plus entreprenante et ennemie par principe de l'oisiveté, qui engendre les révoltes, craignit cependant de les provoquer par une telle suppression; et Constantin, qui créoit un nouvel ordre de choses et dans une autre cité, eut la foiblesse d'établir à Constantinople ces prodigalités dangereuses.

Constantin le jeune fut envoyé par son pere, l'an 332, pour secourir les Sarmates contre les Goths, et il remporta sur ceux-ci plusieurs victoires; mais les Sarmates, délivrés de leurs ennemis, firent des incursions sur les terres de l'empire, où Constantin les combattit en personne, et les repoussa loin du Danube. Deux ans après, le même peuple, chassé de son pays par les esclaves qu'il avoit imprudemment armés pour sa défense, eut recours à la générosité de l'empereur, qui reçut ces étrangers au nombre de plus de trois cent mille, en incorpora une partie dans ses armées, déja composées d'une trop grande quantité de barbares, et donna aux autres des terres dans les contrées voisines du Danube, et jusque dans l'Italie[1].

Dans les temps de calme, Constantin s'occupoit habituellement des affaires de l'Eglise; mais, vers la fin de son regne, il écouta les conseils des mêmes Ariens qu'il avoit exilés après le concile de Nicée, et il persécuta les prélats catholiques. C'est aussi à ces intervalles de paix qu'il faut rapporter l'arrivée à sa cour d'un grand nombre d'ambassadeurs étrangers. Si l'on en croyoit Eusebe[2], panégyriste constant de l'empereur, on auroit vu parmi eux des Blemmyes (peuple d'Afrique), des Ethiopiens,

(1) Amm. Marcell., XVII. (2) *Vit. Constant.*, IV, 7.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

des Indiens, qui le reconnurent pour leur monarque. Les plus remarquables furent ceux de Sapor, roi de Perse, qui cherchoit par une feinte alliance à détourner les yeux de Constantin des préparatifs militaires qu'il faisoit en secret. Mais l'empereur en fut instruit, et chercha, comme nous le verrons plus bas, à le punir de sa trahison.

Constantin célébra, en 335, la trentieme année de son regne. Ce prince, qui par ses actions et par ses discours avoit toujours prouvé qu'il regardoit le salut de l'empire romain comme dépendant de l'unité de chef, prit cette année une résolution contraire. Il partagea le gouvernement entre ses fils et ses neveux: il assigna à Constantin, l'aîné des fils, les pays qui avoient obéi à Constance-Chlore; à Constance, l'Orient; à Constant, l'Illyrie, l'Italie, l'Afrique; à son neveu Delmace, la Thrace, la Macédoine, l'Achaïe; enfin à Hannibalien, frere de Delmace, l'Arménie mineure, la Cappadoce, et le Pont. Il avoit déja créé Césars les quatre premiers, et il donna le titre de roi de Pont au dernier. La division de l'empire eut des suites aussi fatales à la famille de Constantin qu'aux Romains; car elle fit naître entre ses membres une jalousie extrême, qui causa la mort de presque tous ces princes.

Après quarante années de paix, les Perses commencerent, en 337, une guerre à laquelle ils se préparoient secrètement depuis long-temps. Constantin résolut de les combattre en personne; mais la mort mit obstacle à ce dessein. Parvenu à l'âge de soixante et quatre ans, il avoit toujours conservé avec une grande force de corps une vigueur d'esprit inaltérable; il avoit même composé et prononcé, peu de temps avant la fin de sa vie, un discours très long sur l'immortalité de l'ame. Mais il tomba malade dans la trente-deuxieme année de son regne, et il mourut

le 22 mai, après avoir reçu le baptême, et après avoir confirmé par son testament la division de l'empire entre ses fils et ses neveux.

Chap. XVIII
Constantin et sa famille
Pl. LXI et LXII

Sa premiere épouse, Minervine, l'avoit rendu pere de Crispus, Constantin, Constance, Constant, Constantine, Constancia, et Flavia Julia Helena ; ses autres enfants eurent Fausta pour mere.

L'acte le plus mémorable du regne de Constantin est sans contredit sa conversion, dont le résultat immédiat fut l'établissement public et autorisé dans tout l'empire du culte catholique. Une circonstance très remarquable a fait élever des doutes sur la sincérité de cette conversion. C'est dans l'an 311 que Constantin embrasse la religion chrétienne, dont le premier acte est le baptême, et ce n'est que vingt-six ans après, en 337, que, étendu sur le lit de mort, il demande et reçoit ce sacrement. Cependant, du moment qu'il eut connoissance des principes de la religion chrétienne, il dut craindre de vivre un seul instant sans se plonger dans ces eaux salutaires, desquelles dépendoit son entrée dans le séjour des bienheureux. Aucun des écrivains qui nous ont transmis l'histoire du IV[e] siecle, Eusebe excepté, n'a recherché ou fait connoître le motif qui porta Constantin à retarder si long-temps son baptême. Dans sa Vie, écrite par Eusebe, au moment où il reçoit enfin ce sacrement, l'historien le fait adresser aux évêques présents un discours dans lequel il allegue pour motif le dessein qu'il avoit toujours eu de se faire baptiser dans les eaux du Jourdain (coutume établie alors chez les chrétiens d'Orient); ce qui seroit une excuse peu plausible. Il ajoute ensuite qu'il va détruire les doutes que l'on avoit formés sur sa croyance religieuse[1];

(1) Μὴ δὴ οὖν ἀμφιβολία τις γιγνέσθω : « Ainsi donc que tous les doutes cessent. » Euseb., *Vit. Const.*, IV, 62.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

ce qui prouveroit qu'il avoit jusqu'alors attaché peu d'importance à ces doutes.

Il est bien difficile de concilier avec une conviction intime ce long délai dans l'accomplissement du devoir le plus essentiel. Aussi des écrivains n'ont-ils pas craint de prononcer que, dans le choix d'une religion, Constantin n'écouta que les conseils de l'intérêt, et n'ont-ils vu, dans l'établissement du christianisme par Constantin, que l'action d'un politique habile à s'emparer du mouvement général des esprits, que les empereurs mêmes ne pouvoient plus arrêter, et à le faire servir de moyen pour détruire ses rivaux et parvenir à se revêtir seul de la pourpre impériale. D'autres, regardant Constantin comme de très bonne foi dans sa nouvelle croyance, ont attribué sa conduite à un calcul de prudence, assez commun alors parmi les nouveaux convertis au christianisme, et contre lequel les peres de l'Eglise ont plus d'une fois élevé leur éloquente voix. Connoissant la vertu dont jouissent les eaux du baptême, celle d'effacer tous les crimes, Constantin auroit différé de s'y plonger jusqu'à ce que les glaces de la vieillesse eussent attiédi ses penchants vicieux, et aussi jusqu'à ce que le temps et la fortune eussent couronné tous les projets de son ambition. Cette derniere opinion semble acquérir plus de vraisemblance, lorsqu'on considere que les meurtres des deux Licinius, de son épouse Fausta, et de son fis Crispus, ont été commis dans l'espace de temps qui s'est écoulé entre l'année 311 et l'année 337 (année de sa conversion et de son baptême).

Quoi qu'il en soit des motifs qui porterent Constantin à élever la croix sur le trône des Césars, l'Europe, qui vit depuis lors les rigueurs de l'esclavage adoucies, la pauvreté secourue, la polygamie abolie, le droit des gens mieux observé, les combats

sanglants de gladiateurs défendus, et l'instruction répandue parmi les prêtres chrétiens, bénira toujours sa mémoire pour un si grand bienfait. On doit encore lui rendre cette justice «que, dit l'Anonyme, imprimé à la suite d'Ammien Marcellin, il fit fermer par un édit les temples des païens, mais sans répandre le sang d'aucun d'eux.» C'est ce qu'assure aussi, et presque dans les mêmes termes, Orose, historien chrétien. On ne sauroit assurer que cette retenue ait été l'effet des sentiments d'humanité que Constantin auroit trouvés dans son cœur; car sa mémoire est ternie par le souvenir des meurtres qu'il commanda. La conduite adroite qu'il tint pour établir la nouvelle religion dans sa cour et dans sa ville favorite, le soin qu'il prit d'employer uniquement la séduction, et de ne distribuer les dignités et les honneurs qu'à des chrétiens, tout prouve qu'il avoit reconnu et l'inutilité des persécutions et l'effet qu'elles avoient produit depuis dix années, celui de multiplier les croyants.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

Fausta, épouse de Constantin, renouvela aux yeux des Romains le crime de Phedre. Elle conçut une passion honteuse pour Crispus, fils de Minervine, la premiere épouse de Constantin. Ce jeune prince, auquel l'histoire attribue les plus belles qualités, rejeta les sollicitations de Fausta. Pour se venger, et pour prévenir l'effet terrible de l'accusation que Crispus pouvoit former contre elle auprès de son mari, l'impératrice se hâta de persuader à Constantin que le jeune César avoit voulu souiller la couche nuptiale. Quelques historiens ont écrit qu'elle l'accusa aussi d'avoir conçu des projets de rébellion. L'empereur, se croyant grièvement offensé, fit mourir sur-le-champ Crispus, et ne s'assura point de la vérité des crimes qu'on lui imputoit. L'indignation publique et les plaintes de sainte Hélene, grand'-

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

mere du malheureux prince, forcerent Constantin à rechercher les preuves de l'accusation, qui se trouva dénuée de fondement; mais ces recherches firent découvrir en même temps la conduite licencieuse de Fausta; et son époux la fit étouffer dans une étuve, l'an 326, peu de mois après la mort de Crispus.

Fausta étoit fille de Maximien-Hercule et d'Eutropie. L'an 307 (1060 de Rome), son pere ayant repris la pourpre impériale, et voulant se donner un appui, lui fit épouser Constantin. Il crut depuis trouver en elle une confidente et une complice, lorsqu'il forma le projet de poignarder Constantin dans son sommeil; mais elle avertit son mari: de sorte que Maximien n'ôta la vie qu'à un esclave couché dans le lit impérial.

Constantin le jeune, Constance, et Constant, ses fils, porterent tous le titre d'Auguste. Constantina, sa fille, épousa Hanniballien, ensuite Constantius Gallus. Flavia Julia Helena, sa troisieme fille, fut l'épouse de l'empereur Julien. On ne connoît que le nom de Constancia, la seconde.

N° 1 et 2. La planche LXI présente, sous les n° 1 et 2, la face et le profil de la statue équestre de Constantin, qui est placée à Rome sous le portique de Saint-Jean-de-Latran.

N° 5. Sous le n° 5, on voit un beau camée de sardonyx, qui présente en relief les bustes de Constantin et de Fausta son épouse. L'empereur, couronné de laurier, porte le costume militaire, et l'égide par-dessus sa cuirasse comme un autre Jupiter. Fausta est coiffée avec le diadème. Ce camée, qui avoit appartenu à la famille Strozzi de Florence, est aujourd'hui à Saint-Pétersbourg.

N° 1, 2, et 3. On conserve au Capitole une statue de Constantin qui est gravée ici sous le n° 1 de la planche LXII. La tête de cette statue, vue du côté du couvent d'Ara-Cœli, est gravée sous le

n° 2; et sous le n° 3, la même tête vue du côté de la roche appelée Tarpeïenne. Sur la plinthe, qui appartient à la statue, on lit cette inscription antique, CONSTANTINVS · AVG. L'empereur, en costume militaire, tient de la main gauche les restes d'une enseigne militaire. Le temps a détruit la main droite.

Visconti a reconnu l'empereur Heraclius dans la statue pédestre colossale, revêtue du costume militaire, qui est placée sur la place publique de Barletta, dans la Pouille. On croyoit que cette statue de bronze représentoit Constantin, et d'après cette opinion on lui a mis, en la restaurant, une croix dans la main.

On voit un beau buste de Constantin, en costume militaire, et couronné de laurier, avec la légende IMP*erator* CONSTANTINVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*, sur le médaillon de bronze du n° 4 de la planche LXI. Revers, les Monnoies des trois métaux personnifiées; légende, MONETA AVGG. Tant qu'il eut des collegues, Constantin fit, comme il étoit d'usage entre eux, inscrire leurs noms dans les actes et sur les monuments publics; ainsi le médaillon est antérieur à la mort de Licinius. N° 4.

Le buste de Constantin, revêtu du costume militaire, porte un diadème enrichi de pierres précieuses sur le médaillon de bronze qui est gravé sous le n° 3 de la planche LXI, avec la légende CONSTANTINVS MAX*imus* AVG*ustus*. Revers, l'empereur armé suit la Victoire sur un pont dont on voit trois arches; elle lui montre un barbare suppliant: au bas du pont est placée la figure d'un fleuve, avec le mot DANVBIVS; légende, SALVS REIP*ublicæ*. Ce type est relatif au pont que Constantin fit construire, en 328, sur le Danube, dans la Mœsie (la Servie et la Bulgarie); mais il ne peut servir à déterminer s'il étoit de pierre, comme l'a dit la Chronique d'Alexandrie, contre toute N° 3.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII

vraisemblance: tant paroît difficile une semblable entreprise dans un endroit où le fleuve est si large et si profond.

N° 6.

La ressemblance du buste de femme gravée en relief, avec Constantin, sur le précieux camée du n° 5, est prouvée par le médaillon de bronze du n° 6, planche LXI. Autour d'une tête de femme coiffée du diadème on lit FLAE (l'E est mis par erreur des monétaires pour le V) *via* MAX*ima* FAVSTA AVG*usta*. Revers, PIETAS AVGVST, et une lettre douteuse; femme debout, tenant un enfant sur son bras gauche, et donnant quelque objet peu distinct à un enfant debout à ses pieds. On sait que la Piété, qui sert de type aux médailles des impératrices, désigne le plus souvent moins leur amour pour leurs enfants que l'intérêt qu'elles prenoient au bien-être des jeunes filles élevées aux dépens du trésor public, et appelées *Puellæ alimentariæ*.

Il faut observer que, pour la première fois, on voit sur les médailles de la famille de Constantin, et principalement sur celles de Constance, l'usage d'exprimer par des dimensions plus fortes ou plus foibles les divers degrés de dignités des différents membres de la famille régnante: ce qui paroît fréquemment sur les médailles des Byzantins. Etoit-ce une imitation des bas-reliefs égyptiens et indiens, dans lesquels le principal personnage a pour l'ordinaire des formes gigantesques?

IIe *DIVISION. — FILS DE CONSTANTIN.*

§. 1. CRISPUS, CÉSAR, HÉLENE SON ÉPOUSE.

On croit que l'année 300 fut celle de la naissance de Flavius Julius Crispus, parceque vingt ans après il brilloit déja à la tête des armées. Il naquit en Orient de Constantin et de Minervine, sa première épouse. Son pere lui donna pour maître, selon S. Jérôme, le célebre Lactance, qui forma son jeune cœur à la vertu , et Crispus répondit aux soins de ce sage instituteur. Nous l'apprenons des écrivains païens et chrétiens. Eutrope[1] l'appelle un homme accompli; et Eusebe[2] un prince très bon, aimé de Dieu, et semblable en tout à son pere. C'étoit sur-tout par ses talents militaires qu'il étoit le digne fils de Constantin. Aussi ce prince le créa-t-il César, en 317, avec son autre fils Constantin le jeune, et celui de Licinius. Crispus fit avec succès dans les Gaules, en 321, la guerre aux Francs; et, en 323, il commandoit la flotte qui détruisit celle de Licinius à l'entrée du Pont-Euxin. Cette victoire contraignit Licinius à abandonner Byzance, et contribua beaucoup à son entiere défaite. L'année suivante, Crispus fut consul pour la troisieme fois.

Les Romains, qui avoient conçu de Crispus les espérances les plus flatteuses, furent cruellement déçus en 326. Ce jeune prince ayant rejeté les propositions honteuses que lui avoit faites sa belle-mère Fausta, celle-ci, avide de vengeance, l'ac-

(1) Eutrope, X, 6. (2) Eusebe, X, 9.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille Pl. LXII et LXIII cusa lui-même d'avoir tenté de la séduire et d'avoir formé des projets de révolte. L'empereur ajouta foi à cette odieuse calomnie, qu'il ne mit pas son fils à même de détruire; et il le fit mourir à Pola en Istrie.

Il paroît assez vraisemblable que Crispus eut une épouse appelée Hélene, mais on ignore si elle le rendit pere.

Tout ce qui regarde Hélene, l'épouse du César Crispus, est douteux. Le code Théodosien[1] est le seul monument sur lequel on voie réunis les noms de Crispus et d'Hélene; « mais, dit Eckhel[2], cet endroit du code est si obscur (si même le texte n'a pas été altéré), qu'il est difficile d'en conclure que l'épouse de Crispus s'appeloit Hélene. »

N° 4. Le médaillon de bronze du n° 4, planche LXII, présente le buste de Crispus, couronné de laurier, revêtu du *pallium*, tenant de la main droite le sceptre surmonté d'une aigle, et regardant à gauche; légende, CRISPVS NOBIL*is* CAES*ar*. Revers, les trois Monnoies; légende, MONETA · VRBIS · VESTRAE.

N° 5. Le titre de NOBILIS CAESAR, que porte Crispus sur la médaille du n° 4, planche LXII, autorise à traduire par celui-ci, N*obilis* F*œmina*, les deux sigles qui suivent le mot HELENA sur la médaille de petit bronze du n° 5, même planche. La tête n'est point coiffée avec un diadême. Cette médaille a pour type du revers, sans légende, un astre dans une couronne de laurier. Eckhel[3] a assigné avec sagacité à chacune des trois Hélenes de la famille de Constantin (l'épouse de son pere Constance-Chlore, celle de son fils Crispus, et celle de son petit-neveu Julien) les

(1) Lib. IX, tit. 38, l. 1. (2) *D. N. V.*, VIII, 102. (3) Ibid., 143.

médailles qui leur appartiennent. Il paroît que celle-ci présente le portrait de l'épouse de Crispus; mais on doit convenir que cette opinion n'est fondée que sur des probabilités, ainsi que l'existence de la princesse.

§. 2. CONSTANTIN II, ou LE JEUNE,

EMPEREUR.

Il regne une grande incertitude sur l'année et sur le lieu dans lesquels naquit Constantin II; on sait que sa mere Fausta mit au monde un fils à Arles, l'an 316; mais on ne peut reconnoître ici ce prince que par conjecture. Il est certain seulement qu'il fut nommé César l'année suivante avec Crispus, autre fils de Constantin, et avec le fils de Licinius. Constantin n'auroit eu que seize ans, d'après les conjectures rapportées plus haut, lorsqu'en l'année 332 il auroit été chargé par son pere de conduire les armées contre les Goths, comme l'assure l'Anonyme, publié par de Valois, et comme le donne à entendre l'empereur Julien[1]. Près de cent mille Goths périrent dans cette guerre, et leur roi fut obligé de donner son propre fils en otage. Peu après, les Sarmates, qui avoient appelé à leur secours les Romains contre les Goths, se déclarerent eux-mêmes contre leurs auxiliaires, et furent vaincus à leur tour.

Lorsqu'en 335 Constantin partagea le gouvernement de l'empire entre ses fils et ses neveux, sans abandonner cependant le timon des affaires, il assigna à Constantin, l'aîné de ses enfants, les Gaules, l'Espagne, et la Grande-Bretagne. L'an 337, l'empe-

(1) Julian., *Orat.*, I.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl LXII et LXIII. reur mourant confirma cette distribution. Après sa mort, les troupes mutinées donnerent à ses fils le titre d'Augustes, et firent périr ses neveux; mais aucun écrivain n'a accusé Constantin le jeune d'avoir eu quelque part à ces meurtres odieux. Le partage de leurs états fit écheoir à ce prince la Thrace et Constantinople, qu'il ne garda pas plus d'une année, et pour lesquels il paroîtroit que Constant lui auroit cédé l'Afrique. Cependant la possession de cette derniere province et de l'Italie fut un sujet continuel de dispute entre les deux freres, qu'aigrissoit l'un contre l'autre un tribun nommé Amphilocus[1].

Constantin, lassé des refus de Constant et des subterfuges dont il usoit pour retenir les provinces échues en partage au frere aîné, prit les armes contre lui l'an 340, sous prétexte de vouloir aider Constance dans la guerre des Perses. Constant, averti de ses projets, envoya ses généraux avec une armée pour l'arrêter. Ceux-ci mirent aisément en fuite Constantin, qui, ne s'attendant point à trouver de la résistance, faisoit la guerre plutôt en brigand qu'en empereur[2]; et ils l'attirerent dans une embuscade près d'Aquilée, où il tomba de cheval et fut percé de coups. Ainsi périt, après avoir porté trois ans la pourpre impériale, un prince à qui l'on attribue de grandes qualités, mais à qui l'on reproche de n'avoir pas pris assez de soins pour conserver la paix avec son frere.

N° 8. Le médaillon de bronze du n° 8 de la planche LXII présente un portrait certain de Constantin II, ou le Jeune, parcequ'on lit dans sa légende les mots abrégés IVN*ior* NOB*ilis Cæsar* après celui-ci, CONSTANTINVS. Revers, Constantin à cheval foulant aux pieds deux ennemis; légende, VIRTVS CAESS*arum*.

(1) Amm., XXI. (2) Vict., *Epit.*, XLI.

Chap. XVIII
Constantin et sa famille.
Pl. LXII et LXIII

§. 3. CONSTANCE II, EMPEREUR,

ET FAUSTA SON ÉPOUSE.

A peine Constantin eut-il fermé les yeux, que les armées s'opposerent à l'exécution de ses dernieres volontés. Sous prétexte de ne reconnoître pour empereurs que ses fils, elles massacrerent les deux Césars ses neveux, voulant, disoient-elles, prévenir tout soulèvement. Elles se révolterent ensuite, et firent périr deux freres de l'empereur mort, Jules Constance, Hanniballien pere, ainsi que cinq autres de ses neveux dont on ignore les noms, et ses principaux officiers. C'étoit ainsi que Constantin paroissoit avoir jadis excité secrètement les troupes à demander avec des cris séditieux la mort de Licinius, qui n'étoit plus redoutable.

Si l'on en croit l'empereur Julien[1], S. Jérôme[2], et Zosime[3], Constance auroit été l'auteur de ces crimes; et S. Athanase[4] lui reproche formellement d'avoir fait mourir ses oncles et ses cousins. Nous apprenons même de Zosime que Constance « avoit gagné les soldats et les avoit excités à crier qu'ils ne pouvoient supporter le commandement que dans les mains des fils de Constantin. » Enfin les officiers de Constance, chargés par ses ordres d'entretenir dans leur prison Gallus et Julianus, seuls princes de la famille de Constantin échappés au massacre, leur disoient que l'empereur éprouvoit un repentir cuisant, et que Dieu le punissoit de cette faute, ainsi qu'il le pensoit, en ne lui accordant point d'enfants pour lui succéder, et en ne lui faisant

(1) Julian., *ad Athen.*
(2) Hieron., *Chronic.*
(3) Zosim., II, 40.
(4) Athan., *ad Solit.*

Chap. XVIII.
Constantin et sa famille.
Pl. LXII et LXIII.

éprouver que des mauvais succès dans ses guerres contre les Perses[1]. Que dut-on augurer d'un regne qui commençoit sous d'aussi funestes auspices?

Fausta rendit Constantin pere de Constance, l'an 317, à Sirmium (Sirmik en Sclavonie). Ce prince fut créé César l'an 323, nommé consul pour la premiere fois, et chargé du commandement des Gaules l'an 325. Lorsqu'en 335 Constantin partagea le gouvernement de l'empire, sous ses ordres, entre ses trois fils et ses deux neveux, il assigna l'Orient à Constance, qui reçut de lui pour épouse Constancia, fille de Jules Constance. Ce partage fut confirmé, en 337, par le testament de Constantin, qui le remit à un évêque en lui faisant promettre avec serment de le donner à Constance seul. Par cet acte il chargeoit Constance d'exécuter ses dernieres volontés, et même du soin de ses freres, si l'on en croit l'empereur Julien[2]; soit qu'il aimât Constance plus que ses autres enfants, soit qu'il espérât que ce prince arriveroit à Constantinople avant ses freres. Aussi l'attendoit-on pour faire les funérailles de son pere.

Lorsque les armées apprirent la mort de Constantin, qui par sa fermeté les avoit toujours contenues dans l'obéissance, elles crurent le moment favorable pour reprendre l'influence dont il les avoit dépouillées. Elles en firent un essai hardi en déclarant à grands cris qu'elles ne reconnoîtroient pour empereurs que les trois fils de Constantin, et en donnant à eux seuls le titre d'Augustes. J'ai dit plus haut que Constance ne fut point étranger à ce mouvement séditieux, qui causa la mort du César Delmace, du roi Hannibalien, de deux freres de Constantin, de plusieurs de ses neveux, et de ses principaux officiers. Gallus et Julien,

(1) Julian., *ad Athen.* (2) Idem, *ad Orat.*, I et II.

fils de Jules Constance, furent seuls épargnés; Julien, parcequ'il étoit encore enfant, et Gallus, à cause d'une maladie à laquelle on croyoit qu'il succomberoit.

CHAP. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

Les trois empereurs se partagerent les états de leurs cousins. Constance marcha bientôt après, en 338, contre les Perses, qui ravageoient les terres de l'empire. Il leur fit une guerre funeste, qui fut aussi longue que son regne, soit à cause de la pusillanimité que lui reprochent les écrivains des deux religions, soit à cause de l'indocilité des soldats qu'il avoit autorisés par ses intrigues à vouloir commander lorsqu'il falloit obéir.

La mort de Constantin le jeune, tué en 340 par les troupes de Constant, auquel il disputoit à main armée plusieurs provinces, réduisit à deux le nombre des Augustes. Constance ne demanda ou n'obtint aucun des états qu'avoit gouvernés son frere aîné. Pendant que les deux empereurs prenoient une part active dans les querelles théologiques, les Perses ravageoient les frontieres orientales de l'empire; les Francs faisoient des incursions dans les Gaules; Magnence prenoit la pourpre à Autun l'an 350, et, la même année, ses émissaires ôtoient la vie à Constant.

A la nouvelle de cette mort, Vétranion, général de l'infanterie, se fit élire empereur par les légions de Pannonie, qu'il commandoit. Il écrivit à Constance pour lui demander des troupes et de l'argent, afin de combattre Magnence, lui déclarant d'ailleurs qu'il se regardoit plutôt comme son lieutenant que comme un souverain. Constance, usant de dissimulation, envoya à cet usurpateur des troupes d'élite dont il connoissoit le dévouement; puis, feignant de marcher contre Magnence, il s'avança jusqu'à Sardica, dans la Thrace (ville dont on voit les ruines près de Sophia, dans la Romélie). Là, craignant le sort des armes, il conclut un traité avec Vétranion, le reconnut pour

empereur, l'invita à joindre ses troupes aux siennes, et l'engagea à se réunir à lui pour combattre Magnence[1]. Vétranion se rendit sans défiance dans le camp de Constance, qui, ayant assemblé les deux armées, monta sur le tribunal avec lui pour les haranguer. Constance parla le premier, et exhorta vivement les soldats à venger le fils du grand Constantin sur Magnence son meurtrier. Les troupes de Constance et celles de Vétranion même, que Constance avoit gagnées par des présents, s'écrierent à l'envi qu'elles ne vouloient plus voir d'usurpateurs sur les trônes, et qu'elles ne reconnoissoient pour empereur que le fils de leur grand général, de Constantin. Se voyant abandonné de ses soldats, Vétranion déposa la pourpre et se retira en Bithynie, où il mourut après six ans d'une retraite tranquille.

L'an 351 Constance créa son cousin, Gallus, César pour l'Orient; et Magnence chargea de la défense des Gaules son frere Décence, auquel il donna aussi le titre de César. En se déchargeant sur Gallus du soin de contenir les Perses dans leurs limites, Constance voulut se livrer tout entier à la guerre qu'il préparoit contre Magnence depuis l'abdication de Vétranion. Magnence de son côté avoit formé une armée nombreuse et aguerrie, destinée à précipiter Constance de son trône. Se reposant sur Gallus du soin de garder les Gaules, il traversa rapidement l'Italie et l'Illyrie. Pendant ce temps Constance, occupé à faire condamner dans un concile l'hérésiarque Photin, chargea ses généraux de la défense de ses états. Après des succès et des échecs réciproques, Magnence envoya des ambassadeurs pour intimider Constance, et lui proposa d'abdiquer le pouvoir souverain. Mais celui-ci fut encouragé par la défection de Sylvain, qui abandonna Magnence

(1) Socrat., II, 28; Soz., IV, 3; idem, II, 44; Julian., *Orat.*, I et II.

et se joignit à Constance avec une nombreuse cavalerie qu'il commandoit. L'empereur livra une bataille décisive non loin de Mursa (sur la Drave, près d'Essec); l'armée de Magnence fut entièrement défaite, et lui-même contraint à se réfugier dans les Gaules, abandonnant au vainqueur tous les pays situés à l'orient et au midi des Alpes. Deux ans après, en 353, Magnence, poursuivi dans les Gaules par Constance, le combattit encore une fois dans les Alpes Cottiennes (le haut Dauphiné), fut vaincu, et se donna la mort à Lyon. Décence, qui marchoit à son secours, apprit à Sens la triste fin de son frere, et ne voulut pas lui survivre. Magnence avoit été plus heureux, lorsqu'en 350, après qu'il eut fait périr Constant, Népotien, neveu de Constantin, avoit cru pouvoir succéder à son cousin. Ce prince avoit été tué vingt-huit jours après qu'il avoit ceint le diadême.

A cette époque l'empire auroit goûté enfin les douceurs de la paix, si les troubles religieux que Constance fomentoit, loin de les apaiser, ne l'eussent pas agité continuellement; et s'il eût prévenu par un gouvernement fort et vigilant les irruptions partielles de quelques peuples barbares. Tels furent les Allemani (on commençoit alors à donner à tous les Germains le nom de ce petit peuple de la Germanie), qui forcerent Constance à se présenter avec une armée pour les repousser. L'empereur ayant trouvé un gué, et se préparant à traverser le Rhin et à ravager leur pays, ils demanderent la paix. Ils l'obtinrent facilement d'un prince ennemi des fatigues, et d'une armée qui, d'après l'expérience, croyoit son général heureux seulement dans les guerres civiles, et fort malheureux dans les autres[1].

Livré tout entier aux intrigues des eunuques de sa cour,

(1) Amm. Marcell., XIV.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

Constance ne chercha point à adoucir par de sages représentations le caractère barbare de Gallus, qui d'ailleurs avoit quelques bonnes qualités, ni à le détourner des orgies scandaleuses dont le résultat étoit toujours le meurtre de ses premiers officiers. Il se laissa persuader que ce prince formoit des projets de rébellion. Telles furent les causes qui porterent Constance non seulement à ôter la pourpre et le titre de César (ce qui pouvoit être un acte de justice), mais encore à ôter la vie à son cousin germain, qui étoit aussi son beau-frere à deux titres différents, et le pere de sa niece. Craignant que Gallus ne se révoltât ouvertement, s'il pouvoit pénétrer ses desseins, Constance employa, suivant son usage, les voies de la dissimulation et de la perfidie. Il lui écrivit des lettres très affectueuses, dans lesquelles il l'invitoit à venir le joindre pour délibérer sur des affaires importantes; il en adressa de pareilles à Constantina sa sœur, épouse de Gallus, lui disant qu'il avoit une grande envie de la voir. Celle-ci partit la premiere pour fléchir le courroux de son frere, mais elle mourut en voyage. Gallus la suivit de près. Arrivé dans la Norique (la Baviere), le comte Barbation, chargé des ordres de l'empereur, le dépouilla des ornements impériaux; et l'assurant avec serment, au nom de Constance, que sa vie ne couroit aucun danger, il le fit conduire en Illyrie. Là on rendit une apparence de jugement après qu'il eut avoué ses crimes, qu'il rejetoit sur son épouse et sur les suggestions insidieuses de cette princesse, et on lui ôta la vie. Philostorge[1] et Zonare[2] ont écrit que Constance se repentit d'avoir signé l'arrêt de mort de son neveu, et qu'il envoya un contre-ordre; mais que les courtisans, ennemis de ce prince, en retarderent l'arrivée. Par la mort de Gallus, il n'exista plus de

(1) Philost., IV, 1. (2) Zon., XIII, 9.

César, ni d'autre Auguste que Constance; ce qui n'étoit pas arrivé depuis soixante-neuf ans, c'est-à-dire depuis que Dioclétien se fut associé Maximien-Hercule. Cette circonstance ajouta un nouveau degré à la vanité qui dominoit dans toutes ses actions. Chap. XVIII. Constantin et sa famille Pl. LXII et LXIII

L'état déplorable où se trouvoient les Gaules, ravagées par les Francs et par les Allemands, demandoit la présence de l'empereur; mais Constance étoit persuadé qu'il courroit les plus grands dangers s'il quittoit l'Italie [1]. Il se vit donc forcé d'appeler auprès de lui son cousin Julien, qu'il avoit toujours éloigné de la cour et des emplois. Ce dernier membre de la famille de Constantin fut créé César, l'an 355, malgré la malveillance des courtisans, offensés du contraste que présentoient ses mœurs austeres avec les leurs. Constance lui donna en même temps le gouvernement des Gaules et de l'Hispanie. Le succès répondit aux espérances de l'empereur, et Julien repoussa d'abord les ennemis. Assiégé dans la ville de Sens en 357, il força les barbares à lever le siége. Malgré la mauvaise volonté des généraux, à laquelle Constance paroît n'avoir pas été étranger, Julien repoussa les barbares au-delà du Rhin, et reconquit toutes les Gaules.

Deux ans auparavant ces provinces avoient été témoins de la révolte de Sylvain, que Constance avoit créé général de l'infanterie, après qu'il eut abandonné les drapeaux de Magnence. Mais les intrigues des courtisans et des eunuques forcerent ce général, menacé de la colere de l'empereur, à la prévenir, en prenant la pourpre et le titre d'Auguste. Vingt-huit jours après il fut tué par ses propres soldats, qu'un émissaire de Constance avoit gagnés par ses largesses.

(1) Amm., XV.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

Constance, après avoir combattu contre les Allemands, dans la Réthie (le pays des Grisons et le Tyrol), vint, en 357, célébrer à Rome la trente-cinquieme année de son regne. Il résolut de faire transporter dans cette capitale un obélisque que Constantin avoit fait conduire d'Héliopolis à Alexandrie, où il étoit resté depuis sa mort : c'est celui que Sixte-Quint fit dresser, l'an 1589, devant la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Mais l'acte de cette année qui occupa le plus fortement les Romains fut l'ordre que donna Constance d'enlever du sénat l'autel et la statue de la Victoire, devant lesquels on prêtoit les serments et l'on sacrifioit chaque jour en présence des sénateurs chrétiens, qui ne pouvoient s'absenter. C'étoit donc une espece de lutte continuelle entre le paganisme et le christianisme; aussi Julien les rétablit-il. Mais, en 382, Gratien les fit enlever, malgré les vives réclamations des sénateurs païens, et en particulier celles du célebre orateur Symmaque.

Pendant que Julien faisoit essuyer près d'Argentoratum (de Strasbourg) une défaite sanglante aux Allemands, qui avoient assiégé Lyon sans succès, et qu'il en reportoit modestement l'honneur à Constance, les courtisans s'efforçoient de le perdre dans l'esprit de l'empereur, et ils répandoient le ridicule sur toutes ses actions. Constance, enivré par leurs flatteries, s'attribuoit la gloire des victoires que remportoit Julien[1], et cependant il le persécutoit secrètement. Voulant porter un grand coup aux Perses, il écrivit aux officiers de Julien, qui étoient dans les Gaules, de lui envoyer les meilleures troupes de son armée; et à Julien, de ne point mettre d'obstacle à l'exécution de ses ordres, dont il lui cachoit le contenu. On croit avec assez de vrai-

(1) Amm., XVII.

semblance que cette mesure étoit dictée moins par le besoin de renforcer l'armée d'Orient que par le desir d'affoiblir celle de Julien, et que le préfet des Gaules, ennemi secret de ce prince, l'avoit conseillée à l'empereur.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII

Les habitants des Gaules s'opposerent au départ des troupes qui les protégeoient contre les barbares; et les troupes, sollicitées peut-être par les amis de Julien, le forcerent, sous peine de la vie, en 360, de revêtir la pourpre impériale. Malgré la lettre soumise par laquelle il sollicitoit l'empereur de confirmer son élection, et dans laquelle il ne prenoit que le titre de César, Constance se refusa à tout accommodement[1]. Il marcha contre Julien avec une puissante armée; et si la mort n'eût arrêté, un an après, son impétuosité, on eût vu peut-être deux parents répandre le sang l'un de l'autre.

Avant de conduire ses troupes contre Julien, Constance, disoit-on, avoit sollicité secrètement un roi des Allemands à faire des incursions dans les Gaules pour y retenir Julien pendant qu'il iroit combattre les Perses. Sapor, effrayé à la vue des armées romaines, qui s'étoient avancées jusqu'au Tigre, se retira dans les provinces septentrionales de la Perse; et Constance, rassuré sur la tranquillité de l'Orient, conduisit contre Julien ses troupes, qui croyoient marcher à une victoire certaine. Mais il trouva non loin de Tarse en Cilicie le terme de sa vie dans l'année 361. Il étoit âgé de quarante-cinq ans, et avoit régné pendant trente-huit ans sous le titre de César et sous celui d'Auguste. Saint Grégoire de Naziance[2], seul de tous les écrivains, dit que l'on avoit accusé Julien d'avoir abrégé par le poison la vie de Constance.

Cet empereur eut de commun avec son pere Constantin

(1) Zonar., XIII, 10. (2) Naz., *Orat.*, III.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

d'avoir reçu le baptême au lit de la mort (et ce fut la seule chose) : le premier fut baptisé par un évêque hérétique déguisé, qui devint le soutien de l'arianisme; mais celui qui baptisa le fils étoit un hérétique reconnu. Non seulement Constance avoit du penchant pour l'hérésie, mais il avoit l'orgueil de vouloir décider seul les questions relatives à la religion; aussi a-t-on dit qu'avec cette ambition et en prêtant son appui aux évêques dissidents il avoit causé plus de maux à l'Eglise que ses plus cruels persécuteurs.

Il étoit vain, orgueilleux, accessible aux accusations calomnieuses, et porté à la cruauté : c'est le portrait qu'en ont tracé les écrivains des deux religions. Il prit les mesures les plus violentes contre le paganisme. Malgré ces défauts, Eutrope et Victor, écrivains païens, ont reconnu dans lui une grande éloquence, de la modération dans les plaisirs, et une rare tranquillité d'esprit.

Constance eut trois épouses, dont une seule le rendit pere. La premiere, fille de Jules Constance, n'a laissé aucun souvenir certain; on ignore même son nom, à moins qu'elle n'ait été cette Fausta dont nous voyons le portrait sur une médaille de petit bronze. Eusébie, la seconde, étoit fille d'un consulaire; on n'a aucun portrait d'elle. Constance épousa dans la derniere année de sa vie Maximina Faustina, qu'il laissa, en mourant, enceinte d'une princesse. Celle-ci fut appelée Constantia, et surnommée Postuma à cause de sa naissance tardive. Elle épousa l'empereur Gratien[1]. Mezzobarba attribue à cette Faustina une médaille qui paroît appartenir à Fausta, épouse de Constantin-le-Grand.

(1) Eckhel, VIII, 115.

On voit ici, sous le n° 9 de la planche LXIII, le portrait de Constance II, gravé sur une médaille d'argent, avec la légende D*ominus* N*oster* FL*avius* CL*audius* CONSTANTIVS NOB*ilis* CAES*ar*. Revers, les deux Romes (Rome et Constantinople) assises, tenant un bouclier sur lequel on lit, VOTIS V: le casque et la lance font reconnoître l'ancienne; la coiffure de tours et la proue de navire caractérisent la nouvelle: légende, GLORIA REIPVBLICAE; exergue, SMNS. CHAP. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII. N° 9.

FAUSTA,

ÉPOUSE DE CONSTANCE II[1].

La nécessité de donner une place dans la suite des médailles impériales à celle du n° 10 de la planche LXIII, qui est de petit bronze, a seule forcé Eckhel à la classer après les médailles de Constance II. Banduri a formé deux conjectures sur la princesse qu'elle représente; il pense qu'elle a été l'épouse de Constance II, et il avoue cependant qu'elle a pu être à aussi juste titre celle de Constantin II. N° 10.

Tout ce que l'on peut dire de certain, c'est que la médaille présente le portrait d'une princesse avec la légende FAVSTA N*obilissima* F*emina*. Revers, une étoile dans une couronne de laurier, sans légende; exergue, TSA. Cette médaille est absolument semblable à celle d'Hélene, épouse du César Crispus, excepté le mot FAUSTA qui remplace ici celui d'HELENA.

Elle fait partie de la collection impériale de Vienne.

(1) En 1826, M. le baron Marchant a émis (*V^e suite,* lettre XVII), sur la médaille que les numismates ont attribuée (sans motif, selon lui) à la *premiere femme inconnue* du César *Constance II*, une opinion que je dois consigner ici, sans pouvoir en rapporter les preuves, à cause de la nature de cet ouvrage. — Il la rend à l'impératrice FLAVIA MAXIMIANA FAUSTA.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille Pl. LX

§. 4. CONSTANT, EMPEREUR.

Victor l'ancien[1] dit que le regne de l'usurpateur cruel, meurtrier de Constant, de Magnence, excita les regrets des Romains en faveur du prince malheureux, et qu'on eût souhaité de le voir revivre avec tous les défauts qu'on lui avoit reprochés. Il est difficile de tracer en abrégé un meilleur portrait de Constant. Sa haine pour les hérétiques a cependant été cause que les écrivains ecclésiastiques lui ont donné les plus grandes louanges; tandis que les historiens païens lui ont reproché avec fondement de s'être laissé conduire par de mauvais ministres, d'avoir traité ses sujets avec cruauté, et d'avoir souffert que ses favoris commissent toutes sortes d'exactions. Tous reconnoissent néanmoins qu'il repoussa toujours les ennemis de l'empire; et Ammien dit qu'après lui les Allemands n'avoient redouté que Julien, sans faire mention de Constance.

On sait que Constant étoit le dernier des fils de Constantin et de Fausta, mais on ignore l'année de sa naissance. Son pere le créa César l'an 333; et Victor l'ancien raconte que dans la nuit qui suivit cette nomination le ciel parut tout en feu: ce que l'on regarda comme un présage funeste. Dans le partage du gouvernement que l'empereur fit entre ses enfants et ses neveux, l'an 335, il assigna à Constant les provinces du milieu de l'empire (placées entre celles de l'orient et celles de l'occident), l'Illyrie, l'Italie, et l'Afrique. Après la mort de Constantin, qui avoit maintenu ce partage dans son testament, les

(1) Vict., *Cæs.*, XLI.

soldats donnerent, en 337, le titre d'Auguste à ses fils, mais à l'exclusion de ses neveux.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LX

Trois ans s'étoient à peine écoulés que la mort de Constantin-le-Jeune rendit Constant maître de tout l'Occident, par la réunion des provinces que gouvernoit ce prince et que Constance ne réclama point. Tous les historiens sont d'accord sur cet événement, qui réduisit à deux le nombre des empereurs. Constantin-le-Jeune et Constant n'avoient jamais vécu en bonne intelligence, parcequ'un tribun et des ministres perfides fomentoient entre eux des troubles fâcheux. Le premier réclamoit l'Italie et l'Afrique, mais sans rien obtenir de Constant. Il marcha contre lui avec tant de négligence, qu'il fut surpris, vaincu, mis en fuite, et tué près d'Aquilée par les troupes de Constant.

En 341 les Francs, ayant traversé le Rhin, firent dans les Gaules des courses multipliées et des ravages affreux. Constant les combattit, mais non pas toujours avec succès; parceque ces barbares s'aguerrissoient chaque jour en apprenant la tactique des Romains. Il ne les chassa entièrement que l'année suivante. Libanius[1] a tracé des Francs (qui habitoient alors les régions maritimes situées entre le Rhin et l'Elbe) un tableau dont les François verront ici avec intérêt les principaux traits. Il fait partie d'un panégyrique (éloge) prononcé par cet orateur en l'honneur des deux empereurs Constance et Constant. «Les Francs, dit-il, sont si nombreux qu'on a peine à le croire, et leur force surpasse leur nombre. Ils sont aussi accoutumés aux dangers de la navigation qu'au paisible séjour du continent; et ils préferent les rigueurs du septentrion aux douceurs d'un cli-

(1) Liban., *Orat.*, III, 138.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LX.

mat tempéré. Une vie tranquille est pour eux le plus grand supplice, et leur souverain bonheur est dans les temps de guerre. Si l'un d'eux est privé d'un membre par quelque blessure, il combat encore avec les autres. Vainqueurs, ils poursuivent sans repos l'ennemi qui fuit; vaincus, ils prennent la fuite, mais pour faire une autre invasion dans le pays ennemi. Leurs lois assurent des prix et des honneurs au courage, et même à la témérité; enfin le repos et l'inaction sont pour eux une maladie...... Les esprits des Francs, étant exaltés jusqu'à la folie par l'amour des armes, les portent à faire des irruptions continuelles; et, même avant qu'ils aient repoussé l'avant-garde ennemie, un autre de leurs chefs arrive avec une nouvelle armée.»

C'est à la même année qu'appartient une loi par laquelle les deux empereurs défendent, comme l'avoit fait leur pere, de rouvrir les temples et d'offrir des sacrifices[1]. «Si quelqu'un, ajoutent-ils, commet un de ces crimes, qu'il périsse par le glaive; que ses biens soient confisqués; et que les mêmes peines soient infligées aux gouverneurs des provinces qui apporteroient de la négligence dans la punition des crimes de ce genre.» On croit que cette loi cruelle étoit proprement l'ouvrage de Constant, car il fit démolir plusieurs temples; il menaça, en 348, son frere Constance de rétablir dans leur siége, à main armée, les évêques catholiques qui avoient été chassés et remplacés par des ariens; il travailla encore avec zele à réunir les Donatistes d'Afrique à l'église catholique; enfin il accueillit dans les Gaules S. Athanase persécuté, et il y appela près de lui le sophiste chrétien Proérese, qu'il combla de ses bienfaits.

(1) *Cod.* I, tit. 11, l. I.

Pendant que Constant donnoit à persécuter les hérétiques et les païens tout le temps qu'il n'employoit pas à la chasse, sa passion favorite, un de ses officiers, Magnence, tramoit sa perte. Il s'étoit lié particulièrement avec Marcellin, l'intendant des finances. Celui-ci donna, sous prétexte de célébrer la naissance de son fils, un grand repas où assisterent tous les conjurés. Dans le milieu de la nuit Magnence sortit de la salle du festin, et rentra peu de temps après revêtu du diadème et de la pourpre impériale. Il fut salué empereur par tous les convives le 18 janvier 350[1]. Les habitants d'Autun (où la révolte avoit commencé), les provinces voisines, et tous les chefs de l'armée, séduits par les largesses de Magnence, le proclamerent Auguste. A cette nouvelle Constant s'enfuit en désordre, et voulut se réfugier en Espagne; mais des troupes d'élite envoyées à sa poursuite par Magnence l'atteignirent à Elna, dans les Pyrénées, et lui ôterent la vie.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LX

Constant étoit âgé de trente ans: il s'en étoit écoulé treize depuis qu'il avoit été proclamé Auguste.

N° 21

Le n° 21 de la planche LX présente un grand camée qui appartient à M. Artaud, directeur du musée de Lyon. Le mérite de ce camée consiste moins dans le travail, qui est médiocre, que dans la rareté des pierres gravées d'un grand volume, à cette époque. Si l'on excepte l'extrémité du nez, il est bien conservé. Visconti y a reconnu le portrait de Constant, d'après les médaillons et les médailles.

N° 20.

On voit sur la médaille d'or du n° 20, planche LX, le buste de Constant, avec le diadème et le *paludamentum*, regardant à droite; légende, FL*avius* IVL*ius* CONSTANS P*ius*

(1) Zonar., XIII, 6.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LX.

Felix AVG*ustus*. Revers : légende, VICTORIA CONSTANTIS AVG*usti;* exergue, M · H · R; type, Victoire marchant à droite, portant un bouclier votif sur lequel on lit VOT*is* V. MVLT*is* X; un captif à ses pieds. Je citerai un médaillon de bronze précieux sur lequel on lit CONSTANS P*ius* F*elix* AVG*ustus* autour d'une tête ornée d'un riche diadème. Revers, l'empereur, en costume militaire, monté sur une galere, lançant sa pique sur un barbare qui nage; légende, BONONIA OCEANEN*sis*. Ce médaillon, qui est très rare, est une preuve de l'expedition de Constant contre la Grande-Bretagne. De plus il nous fait connoître, pour cette époque, le nom de Boulogne, que les Gaulois appeloient auparavant *Gessoriacum*.

Pl. LXII. N° 9

On voit, sous le n° 9 de la planche LXII, une médaille d'or qui présente la tête de Constant, portant une couronne radiée (coiffure très rare à cette époque), avec la légende FL*avius* IVL*ius* CONSTANS AVG*ustus*. Revers, sans type; TR dans le champ. Cette médaille est percée de deux trous, d'après lesquels on a conjecturé qu'elle a pu être du nombre de celles que l'on attachoit aux enseignes militaires, pour présenter aux soldats l'image du prince régnant; mais Eckhel, fondé sur la petitesse de la médaille, a rejeté avec raison cette opinion. On sait que dans les provinces orientales de l'Europe et dans les provinces occidentales de l'Asie les médailles antiques et les monnoies courantes font partie de la coiffure des femmes, et que ces trous servent à les y attacher.

IIIe DIVISION.—NEVEUX DE CONSTANTIN Ier.

§. 1. DELMATIUS, CÉSAR.

Constantin témoigna une amitié et une estime particulieres à Delmatius et à Hanniballien ses neveux; le premier étoit fils d'un de ses freres appelé Delmace-le-Censeur. Flavius Julius Delmatius, ou *Dalmatius* (car il porte ces deux noms sur les médailles et dans les écrivains), avoit étudié les belles-lettres à Narbonne avec son frere Hanniballien, et il avoit eu pour instituteur Exupere, orateur célebre. Les historiens s'accordent à reconnoître en lui de grandes qualités, et à trouver dans son caractere des traits de ressemblance avec Constantin. Aussi cet empereur le nomma-t-il consul l'an 333, et César en 335; année où il partagea le gouvernement de l'empire entre ses trois fils et les deux freres ses neveux. Delmatius eut le gouvernement de la Thrace, de la Macédoine, et de l'Achaïe. Il auroit donné des preuves de ses talents militaires l'année précédente, si c'étoit lui qui eût apaisé la révolte de Chypre, où un officier d'un grade peu élevé avoit eu l'audace de se faire déclarer empereur : quelques critiques attribuent cette victoire au pere de Delmatius, et Théophane dit qu'après avoir vaincu l'usurpateur, il le fit brûler vif.

Constantin, en mourant, avoit confirmé par son testament, en 337, le partage de l'empire; mais les soldats, excités par les émissaires de Constance, ne voulurent reconnoître empereurs que les fils de Constantin, et ôterent la vie à ses neveux.

On voit, sur la médaille d'or de Delmatius du no 6, pl. LXII, N° 6
sa tête avec le diadème; légende, FL*avius* DELMATIVS NOB*ilis*

CAESar. Revers : légende, PRINCIPI · IVVENTVTIS ; exergue, T · S · E ; type, le prince debout, revêtu du *paludamentum*, tenant une enseigne militaire et la haste ; deux autres enseignes derriere lui.

§. 2. HANNIBALLIEN,

ROI DE PONT.

Ce frere de Delmatius fut aussi chéri que lui par l'empereur leur oncle, peut-être à cause de l'excellente éducation qu'il avoit aussi reçue à Narbonne avec Delmatius. Constantin lui donna le titre de *Nobilissime*[1], en lui faisant épouser sa fille Constantina ; et dans le partage de ses états il lui confia, en 335, le gouvernement de l'Arménie mineure, de la Cappadoce, et du Pont. Par une bizarrerie inexplicable, il fit revivre pour Hanniballien un titre que les Romains avoient toujours eu en horreur depuis Tarquin-le-Superbe, et il l'appela Roi, Roi de Pont. C'étoit sans doute pour soutenir sa dignité que ce prince portoit, selon Zosime[2], des habits de pourpre brodés en or.

Quoique la possession de ses états eût été assurée à Hanniballien par les dernieres volontés de Constantin, ainsi que pour son frere et ses cousins, cependant les soldats, dociles aux suggestions de Constance, le firent périr d'une mort cruelle, l'an 337, avec les autres neveux de Constantin.

N° 7. On voit la tête nue de ce prince sur la médaille de petit bronze du n° 7, pl. LXII, avec la légende FL*avio* HANNIBALLIANO. Revers, un fleuve à demi couché, près de lui une urne d'où l'eau s'épanche ; légende, SECVRITAS PVBLICA ; exergue, CONS.

(1) Zosim., II, 39. (2) Idem, *ibid.*

§. 3. NÉPOTIEN.

Népotien étant moins connu par sa qualité de neveu de Constantin que par l'usurpation du titre d'empereur et du pouvoir suprême, j'ai cru devoir le placer avec les tyrans qui envahirent l'autorité pendant le regne de Constance II.

§. 4. CONSTANTIUS GALLUS,

CÉSAR.

Il étoit dans la destinée de Constance II de contribuer aux malheurs qui priverent de la vie ses cousins, soit par jalousie contre ses collegues, soit par la nécessité de mettre un terme aux cruautés de Gallus. On remarque avec étonnement que tel fut le sort des deux premiers empereurs chrétiens.

Jules Constance, frere de Constantin Ier, fut pere de Gallus et de Julien II. Galla, sa premiere épouse, le rendit pere de Gallus; et de lui et de Basilina, la seconde, naquit Julien. Ces deux freres échapperent au massacre de leur pere et de leurs cousins, qui suivit, en 337, la mort de Constantin; Gallus à cause d'une maladie qui devoit le conduire au tombeau, suivant l'opinion commune, et Julien à cause de l'enfance, dont il sortoit à peine. Le dernier n'avoit que sept ans; et le premier, douze. Constance les fit instruire avec grand soin dans une retraite où ils étoient surveillés rigoureusement.

Après avoir vaincu Vétranion, Constance n'avoit plus à combattre que Magnence pour devenir seul maître de l'empire. Lorsqu'il eut achevé ses préparatifs de guerre, l'an 351, il apprit

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

que Sapor faisoit des incursions dans les provinces orientales. Pour contenir les Perses, il envoya des troupes, et il mit à leur tête son cousin Gallus. En même temps il le créa César; il lui donna son nom, Constantius (c'est par ce surnom qu'on le distingue de l'empereur Trebonianus Gallus), et il lui fit épouser sa sœur Constantina, veuve d'Hanniballien. Constance chargea Lucillianus, général habile, de guider le nouveau César, à qui il confioit le gouvernement, non seulement de tout l'Orient, mais encore celui de la Thrace et celui même de Constantinople. Les historiens s'accordent à dire que Gallus fit essuyer à Sapor des pertes qui l'obligerent à rentrer dans ses états.

Gallus avoit été élevé avec Julien dans la pratique du christianisme, et on leur avoit même fait exercer les fonctions de lecteur dans les assemblées des fideles. Malgré la violence de son caractere et les crimes qu'il commettoit, il demeura toujours attaché aux dogmes et aux cérémonies de la nouvelle religion. Aussi assure-t-on que dans une entrevue qu'il eut avec son frere en allant prendre possession de son gouvernement d'Orient, et dans plusieurs lettres qu'il lui écrivit ensuite, il chercha à le soutenir dans les sentiments religieux, et à le dissuader de retourner au paganisme.

L'an 353, Gallus découvrit à Antioche des émissaires de Magnence qui devoient l'assassiner, afin d'opérer une diversion et de forcer Constance à se transporter dans l'Orient. Ensuite il chargea Nebridius de faire lever aux Isaures révoltés le siége de Séleucie[1]; ce général les battit et les rejeta dans les montagnes qu'ils habitoient ordinairement.

Pendant que ses généraux remportoient des victoires sur les

(1) Située sur le Calycadnus.

ennemis de l'empire, Gallus habitoit Antioche avec son épouse Constantina, et tous les deux y étoient la terreur des habitants. Ils tiroient vanité de leur origine; l'un étoit neveu de Constantin, et l'autre, sa propre sœur, honorée par ce frere du titre d'Auguste. Elle aigrissoit l'esprit de son mari contre Constance, et elle l'excitoit à la révolte. Elle étoit altérée de sang comme une autre Mégere, selon l'expression d'Ammien Marcellin[1]. Gallus, qui jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans avoit vécu dans la retraite et dans des craintes perpétuelles, et qui depuis étoit devenu si puissant, brûloit du desir de porter comme elle le titre d'Auguste. Julien[2], qui cherche à diminuer les torts de son frere, dit que Constance étoit le véritable auteur de ses défauts, à cause de la mauvaise éducation qu'il leur avoit donnée; que Gallus avoit entre ses mains des lettres remplies de calomnies atroces qui étoient dirigées contre lui; qu'à la vérité il avoit commis de grandes fautes; qu'il avoit un caractere bouillant et emporté; qu'enfin il étoit incapable de régner; mais il soutient qu'il n'avoit pas mérité d'être puni par la perte de la vie.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

Constance étoit instruit des cruautés et des injustices que Gallus commettoit journellement; il connoissoit aussi ses projets ambitieux; mais il craignoit d'allumer les torches de la guerre civile, en cherchant à y mettre un terme par la force. Il attendoit donc une occasion favorable, lorsque Gallus fit périr d'une mort cruelle le préfet d'Orient, Domitianus, nommé par l'empereur, et une autre de ses créatures, le questeur Montius. Alors Constance, outragé personnellement, employa pour délivrer l'Orient d'un si terrible fléau ses moyens ordinaires, la ruse et la dissimulation. Il lui écrivit, en 354, une lettre du style le plus

(1) Lib. XIV, 1. Les livres de l'histoire écrite par Ammien, qui sont parvenus jusqu'à nous, comment à cette époque.

(2) *Ad Athen.*

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

amical, par laquelle il l'invitoit, ainsi que Constantina son épouse, à se rendre auprès de lui pour se concerter ensemble sur des objets de la plus haute importance, et pour lui procurer le plaisir de voir sa sœur[1]. Malgré la défiance qu'ils témoignoient l'un et l'autre sur la sincérité de Constance, Constantina se mit en route la premiere, dans l'espoir d'adoucir l'esprit de son frere; mais elle mourut en traversant la Bithynie.

Privé de ce soutien, Gallus hésitoit encore; il se décida enfin d'après les conseils d'un de ses officiers, qui étoit secrètement d'intelligence avec l'empereur. Arrivé à Petovio (Pettau, dans la Styrie sur la Drawe), il y trouva le comte Barbation, arrivé depuis peu de Milan avec des troupes. Cet officier entra le soir dans le lieu où reposoit Gallus, le dépouilla des ornements que portoient les Césars, en l'assurant avec serment qu'il n'éprouveroit pas d'autre chagrin de la part de l'empereur. Cependant il le conduisit dans l'Istrie, non loin de Pola, où il fut renfermé. Julien[2] et l'orateur Libanius[3] disent que Gallus fut condamné sans avoir été admis à se défendre; mais on lit dans Ammien que Constance envoya l'eunuque Eusebe pour interroger, sur les meurtres de Domitianus et de plusieurs autres personnes, un prince dont il étoit le plus cruel ennemi. Gallus rejeta tous ses crimes sur Constantina, et leur donna pour cause ses mauvais conseils. Plus offensé qu'adouci par cette excuse, Constance commanda de le faire mourir. Deux écrivains chrétiens, Philostorge et Zonare[4], assurent qu'il se repentit aussitôt, et qu'il envoya un contre-ordre; mais Gallus avoit déja péri par le glaive. Il étoit âgé de vingt-neuf ans, et il en avoit régné quatre sous le nom de César. Constantina,

(1) Amm. XIV.
(2) Julian., *ad Athen.*
(3) Liban., *Orat.*, XII.
(4) Philost., IV, 1; Zon., XIII, 9.

son épouse, le rendit pere d'une fille dont on ignore le sort; on ne possede aucune médaille de cette fille de Constantin. Chap. XVIII. Constantin et sa famille

On trouve ici le portrait de Constantius Gallus sous le n° 12 de la pl. LXIII. C'est un très beau médaillon de bronze du cabinet du roi. Gallus a la tête nue, et on lit autour de sa tête la légende D*ominus* N*oster* FL*avius* CL*audius* CONSTANTIVS NOB*ilis* CAES*ar*. Revers, Victoire marchant, portant une couronne et une palme; légende, GLORIA · ROMANORVM. Pl. LXII et LXIII N° 12.

Le nom abrégé, CL., qui ne se lit point sur les médailles authentiques de l'empereur Constance II, fait attribuer avec raison ce médaillon au César Constantius Gallus.

§. 5. JULIEN II, EMPEREUR[1].

Prudence, poëte chrétien, ennemi déclaré du paganisme, qui écrivoit sous le regne de Théodose-le-Grand et de ses enfants, dit de l'empereur Julien[2] : «Déja la pourpre impériale se prosterne dans les temples du Christ, et le souverain s'incline devant l'étendard de la croix. Cependant j'ai vu dans ma jeunesse (et je ne l'oublierai jamais), j'ai vu un de ces princes, brave et habile général, auteur de plusieurs lois, très célebre par son éloquence et par ses écrits, utile à la patrie par de sages conseils, mais dangereux conseiller pour le choix d'une religion; j'ai vu ce prince adorer trois cent mille divinités!» De tous les auteurs contemporains de l'empereur Julien, soit chré-

(1) Cet article a été lu dans la séance de l'Académie françoise du 5 mars 1822, et à celle des belles-lettres.

(2) . . . . *Jam purpura supplex*
Sternitur Aeneadæ rectoris ad atria Christi,
Vexillumque crucis summus dominator adorat.
Principibus tamen e cunctis non defuit unus
Me puero, ut memini, ductor fortissimus armis,
Conditor et legum, celeberrimus ore manuque,
Consultor patriæ, sed non consultor habendæ
Relligionis, amans tercentum millia divum!
PRUDENTII, *Apotheosis*, cap. IV, v. 126

tiens, soit païens, qui ont parlé de lui, Prudence me paroît l'avoir jugé avec la plus grande impartialité. Ce poëte ne connut point le zele amer qui semble avoir animé le saint évêque de Naziance, lorsqu'il a retracé les actes de Julien. Mais aussi Prudence ne partage point l'enthousiasme aveugle des écrivains païens, sur-tout des philosophes de son âge, qui l'ont placé au-dessus des plus sages empereurs. On regarde encore avec justice comme impartial Ammien Marcellin, quoiqu'il ait été païen. Il avoit accompagné, dans la guerre de Perse, l'empereur Julien, et nous lui devons sur ce prince des détails nombreux et tracés avec fidélité.

Au reste Julien a éprouvé le même sort que Constantin, mais dans un sens contraire. Le premier, ayant établi le christianisme dans l'empire romain, a été loué outre mesure par les écrivains chrétiens, et blâmé avec excès par les écrivains païens; ceux-ci au contraire, et sur-tout Libanius, ont prodigué les éloges à Julien, parcequ'il avoit relevé les autels de Jupiter, tandis que les autres l'ont accablé d'outrages.

Jules Constance, frere de Constantin I[er], épousa d'abord Galla, qui le rendit pere du César Gallus; et ensuite Basiline, qui devint mere de Julien à Constantinople l'an 331. A peine le dernier étoit âgé de sept ans, qu'il perdit son pere, son frere aîné, ses oncles, et ses cousins, qui furent massacrés par les soldats de Constance. Son second frère Gallus et lui échapperent seuls de la famille de Constantin au fer des meurtriers; le premier, parcequ'il étoit atteint d'un mal que l'on croyoit devoir bientôt le conduire au tombeau, et Julien, parcequ'il étoit encore enfant. Celui-ci fut enlevé secrètement, et Constance ne lui laissa la vie qu'en le condamnant à l'exil[1]. Il est très vraisemblable

(1) Julian., *ad. Athen.*

que la frayeur dont un enfant dut être frappé au récit de cet horrible carnage, et en se voyant rejeté loin de sa famille et du lieu de sa naissance, altéra sa foible raison, et qu'il en éprouva toute sa vie une fatale influence. Ce fâcheux effet expliqueroit les disparates nombreuses qui se font remarquer entre ses actions comme entre ses principes de morale. J'ignore si l'on a déja fait ce rapprochement; au reste l'histoire des empereurs m'en a présenté un autre exemple. Claude, dont le nom semble rappeler l'imbécillité personnifiée, étoit né avec des qualités estimables et de l'aptitude pour l'étude des belles-lettres; mais la foiblesse de sa santé fut cause qu'il passa son enfance auprès des femmes, et son adolescence avec des affranchis vils et cruels. Ceux-ci augmenterent par de mauvais traitements sa timidité naturelle, et le rendirent foible, cruel, et pusillanime.

On croiroit que Constance auroit eu le dessein de faire naître dans l'esprit de Julien une prédilection pour l'état et pour l'ordre sacerdotal; car ce jeune prince exerça dans l'Eglise, par son commandement, les fonctions de lecteur. D'ailleurs son instituteur particulier lui inspira de bonne heure de l'éloignement pour les spectacles et pour les jeux du cirque, une affectation étudiée de gravité et de modestie, et une courageuse résignation pour les maux physiques et moraux; ce qui disposa favorablement Julien pour les dogmes des stoïciens. Parvenu à l'âge de quatorze à quinze ans, on l'éloigna des écoles publiques, où il faisoit de grands progrès, pour le conduire avec son frere Gallus en Cappadoce, dans un château royal, où, traités en apparence comme des princes, ils étoient cependant entourés d'eunuques de la cour, qui ne permettoient à personne de pénétrer dans leur retraite. C'est là qu'ils passerent six années, jusqu'en 351, où Gallus fut appelé à la cour pour être créé César. Julien

obtint alors avec beaucoup de peine la permission de venir à Constantinople, pour se perfectionner dans la rhétorique et dans la philosophie.

Constance laissa cette faculté au jeune prince, parcequ'il prévoyoit qu'étant occupé tout entier à ces études, il ne chercheroit pas à troubler l'état. Il lui permit aussi de voir son frere, qui parut à la cour, en allant commander dans l'Orient. Ce séjour à Constantinople est une époque remarquable dans la vie de Julien[1]; elle termine les vingt années pendant lesquelles il avoit été chrétien (ce sont ses propres paroles), et elle commence les douze autres pendant lesquelles il rendit un culte aux dieux du paganisme. Son changement fut d'abord secret; il ne fut connu que de Libanius et des autres sophistes et philosophes païens qui y avoient contribué par leurs exhortations et par leurs écrits.

Gallus ayant été tué, l'an 354, par ordre de Constance, ce prince, jaloux des talents de Julien et de la considération que lui avoient acquise la pureté de ses mœurs, la sévérité du costume des stoïciens qu'il portoit, et peut-être aussi la persécution qu'il éprouvoit depuis son enfance, le priva de sa liberté. Excité par les rapports trompeurs des eunuques qui le gouvernoient, il lui auroit même ôté la vie, sans la protection de l'impératrice Eusébie; elle obtint qu'il lui fût permis d'aller à Athênes, comme il le desiroit, pour s'y perfectionner dans les sciences : ce que l'on regarda comme un exil. Le véritable motif de ce desir étoit, selon les écrivains chrétiens, de conférer avec des magiciens plus habiles que ceux de l'Asie. On ne peut disconvenir en effet, d'après le témoignage unanime des historiens des deux religions,

(1) Julian., epist. LI.

que Julien n'ait eu la foiblesse de croire à la réalité des apparitions produites par des opérations magiques, et qu'il n'ait affecté, comme son oncle Constantin, de rapporter les fréquents entretiens qu'il disoit avoir eus avec la divinité empressée de lui faire connoître l'avenir.

Constance se rendit enfin, dans la même année, aux prieres d'Eusébie; et malgré l'opposition de ses favoris, il l'appela à Milan, où la cour résidoit alors. Julien n'approcha qu'avec frayeur de ce palais où brilloient avec éclat ceux qui avoient répandu le sang de son pere, de ses freres, et de ses cousins[1]. D'autant plus qu'il fut contraint de quitter le costume des philosophes, la barbe et le *pallium* (manteau grec) : c'est pourquoi ses portraits, gravés sur les médailles où il n'a que le titre de César, ne présentent point de barbe, tandis qu'on en voit toujours sur celles où il est appelé Auguste. Constance s'efforça de rassurer Julien par de bons traitements. Il lui fit épouser sa sœur Hélene l'an 355; et, en le déclarant César, il lui confia le gouvernement des Gaules, de l'Espagne, et de la Grande-Bretagne. Mais sa mission spéciale fut d'aller combattre les Allemands et les Francs, qui ravageoient les Gaules. Zonare[2], écrivain chrétien du XIIe siecle, dit expressément ce que les autres historiens donnent seulement à entendre. Le petit nombre de troupes avec lesquelles Constance relégua Julien dans les Gaules fit soupçonner qu'il ne s'étoit pas donné un collegue, mais qu'il l'avoit créé César, afin de le voir périr accablé sous les coups d'ennemis innombrables.

Jusqu'à cet instant on n'avoit pu porter sur les talents de Julien que des jugements prématurés; car l'état de contrainte où

(1) Julian, *ad Athen.* (2) Zon., XIII, 10.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

il avoit vécu l'empêchoit de les faire connoître. Mais, devenu homme d'état et général en chef, il déploya dans l'administration, qu'on ne lui avoit point encore confiée, une sagacité rare, jointe à un désintéressement parfait; et dans la conduite des armées, dont on l'avoit toujours tenu éloigné, une bravoure et une prudence dignes des plus grands éloges. Il délivra les principales villes des Gaules du joug des barbares, qu'il vainquit plusieurs fois, et qu'il força à repasser le Rhin. Ce fut alors qu'il fit à Paris (appelé *Lutece* par les Gaulois) un assez long séjour. Il faillit même à y perdre la vie, parcequ'on avoit mis pendant un hiver rigoureux, dans la chambre où il couchoit, du charbon allumé pour dissiper l'humidité des murs. C'étoit contre son usage habituel, car il supportoit sans feu les plus grands froids. Sa table étoit servie avec une extrême frugalité; il se contentoit des aliments destinés aux soldats, et il en usoit même très sobrement. Un tapis et une peau de mouton garnie de sa toison formoient tout son coucher[1]. Les peuples admiroient cette tempérance; mais ils s'attachoient encore plus à Julien, en le voyant défendre leurs intérêts contre l'avidité du préfet des Gaules et des autres employés du fisc[2]. On disoit de lui qu'il passoit l'été dans les camps, et l'hiver sur son tribunal pour rendre la justice. Il n'ignoroit pas cependant qu'il étoit entouré d'officiers choisis

(1) Amm., XVI, 5.

(2) Ceux de mes lecteurs qui se plaisent aux recherches de l'économie politique liront avec intérêt le passage suivant d'Ammien (lib. XVI, 5): « On peut, dit-il, juger du soulagement que Julien apporta aux Gaulois opprimés par cette comparaison; lorsqu'il arriva dans leur pays, ces peuples payoient par tête 25 *aureus* (environ 300 fr.), et à son départ ils n'en payoient plus que 7 pour toutes les impositions. » C'est ainsi que les peuples, épuisés par des concussions répétées, n'opposent aux invasions des conquérants que des efforts foibles ou simulés: ils attendent quelque soulagement de tous les changements apportés à leur situation.

par l'empereur pour l'instruire de ses démarches, et qui, pour plaire aux eunuques favoris, les calomnioient toutes. Chap. XVIII. Constantin et sa famille.

Malgré ses occupations habituelles, Julien trouvoit encore le temps de se livrer à l'étude de l'éloquence, et même à celle de la poésie, qu'il cultivoit avec quelque succès. On croit que ce fut dans les Gaules qu'il composa les deux éloges de Constance, monuments d'une adulation excessive; celui d'Eusébie, modele de reconnoissance; et le discours adressé à Saluste, un de ses premiers officiers et celui dont il suivoit les conseils dans l'administration. Ce discours est une espece d'adieu qu'il lui fait, à l'époque où cet officier étoit rappelé par Constance; soit parce-que l'empereur étoit jaloux de l'attachement extraordinaire que les Gaulois témoignoient à Julien, attachement que la cour croyoit dû aux sages conseils de Saluste; soit par les desseins ambitieux qu'il inspiroit, selon les courtisans, au César son ami. Pl. LXII et LXIII

Le rappel de Saluste fut bientôt suivi de celui des meilleures troupes de Julien. Constance en donnoit pour motif la guerre qu'il alloit faire aux Perses. Il paroît qu'il y avoit quelque chose de perfide dans cette demande, car elle ne fut point adressée, comme elle auroit dû l'être, à Julien, mais à un général qui commandoit sous ses ordres; quant au César, il ne reçut de lettre que pour lui défendre de s'opposer aux commandements de l'empereur[1]. Il est impossible de croire que Julien n'ait pas pressenti quels étoient les motifs qui faisoient agir Constance; aussi Zonare, écrivain chrétien du XII[e] siecle, s'exprime-t-il ainsi[2] : «Julien, enflé de ses victoires sur les Allemands, ou, comme le disent quelques écrivains, redoutant l'envie que ses succès avoient fait naître dans le cœur de Constance, et craignant qu'il ne lui ôtât

1) Zosim., lib. III, 8, 9; Amm., XX, 4, etc. (2) Zonar., XIII, 10.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

la vie, comme à son frere Gallus, forme le dessein de se soustraire à l'autorité de l'empereur. S'étant donc attaché quelques tribuns qui séduisirent les soldats, ceux-ci s'unirent pour le saluer Auguste; et, tirant leurs épées, ils entourerent Julien, qui refusoit ce titre, en le menaçant de la mort s'il ne se rendoit à leurs desirs. »

C'étoit à Paris que se passoit un événement aussi extraordinaire; et les habitants de cette ville, ainsi que les autres Gaulois qui s'y trouvoient, se joignirent aux soldats. Ils craignoient que le départ des troupes ordonné par Constance ne les livrât à la merci des barbares, dont Julien venoit de les délivrer, et ils faisoient retentir l'air de leurs cris et de leurs gémissements. Les soldats disoient hautement qu'on les vouloit conduire, comme des criminels, aux extrémités du monde, pendant que leurs épouses et leurs enfants seroient la proie des Allemands. Cependant Julien persista dans son refus jusqu'au lendemain matin, et il passa la nuit renfermé dans le palais. Mais les soldats resterent en armes autour de cet édifice; et, excités par des libelles qu'on leur avoit distribués, ils recommencerent le tumulte avec le jour, prêts à enfoncer les portes et à égorger leur général s'il refusoit encore de prendre part à leur révolte. Placé entre un péril prochain, la fureur des soldats, et un péril qui, pour être éloigné, n'en paroissoit pas moins certain, la jalousie du sanguinaire et dissimulé Constance, Julien accepta le titre d'Auguste, et ceignit le diadême dans le printemps de l'année 360. Libanius[1], Ammien, et Zosime, écrivains païens, attestent la violence que l'on fit à Julien; S. Grégoire de Naziance[2], Philostorge[3], Théodoret[4], et Sozomene[5], écrivains chrétiens, s'expliquent autrement sur

(1) Liban., *Orat.*, XII.
(2) Greg. Naz., *Orat.*, III.
(3) Philost., VI. 5.
(4) Théod., II, 2. (5) Sozom., V, 1.

son élévation : les deux premiers l'appellent un soulevement, une rébellion, une fureur, et une insolence; les deux derniers paroissent aussi avoir conçu une opinion défavorable.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

Le premier soin de Julien fut d'écrire à Constance des lettres dans lesquelles il ne prenoit que le titre de César; il lui demandoit la confirmation de celui d'Auguste, que la violence des troupes l'avoit forcé d'accepter; il promettoit de lui obéir, de lui envoyer quelques troupes, et même de recevoir un préfet du prétoire de son choix. Il fit aussi écrire à l'empereur par toutes les troupes pour le supplier de se prêter à cet accord, et il exigea d'elles le serment de n'exciter aucun trouble s'il obtenoit de gouverner les Gaules avec le titre d'Auguste. Loin d'être favorable à leur demande, Constance répondit qu'il n'y avoit de sûreté pour Julien et pour ses amis que dans une prompte obéissance, dans l'abdication du titre d'Auguste, et dans le bon accueil que l'on feroit aux officiers qu'il leur envoyoit. A la lecture de ces lettres, l'armée et le peuple entrerent en fureur; et lorsque Julien offrit d'exécuter les ordres de Constance, s'ils vouloient y consentir, ils le proclamerent Auguste de nouveau. Depuis lors la correspondance des deux princes fut remplie d'amertume. Constance reprocha à Julien d'avoir pris soin de lui dans son enfance, lorsqu'il n'étoit qu'un orphelin abandonné; celui-ci répondit à Constance que lui seul l'avoit réduit à cet état, en faisant mourir son pere et ses parents; mais qu'il sauroit venger ces meurtres s'il y étoit contraint. Tout espoir de réconciliation étant évanoui, Julien se rendit maître de l'Illyrie et de l'Italie, en 361, sans trouver d'obstacle. Constance, de son côté, accourut de l'Orient pour s'opposer aux progrès de Julien; mais, arrivé dans la Cilicie, il tomba malade d'inquiétude et de chagrin, et il mourut. On lit dans Ammien qu'avant sa mort il

déclara Julien son successeur; voulant sans doute donner un protecteur à l'impératrice Faustine, qu'il laissoit enceinte et sans appui. Arrivé à Constantinople, Julien lui fit rendre les derniers devoirs avec une grande pompe.

Délivré de la crainte d'exciter le ressentiment de Constance, Julien, parvenu à la suprême puissance, s'en servit pour rétablir le culte des idoles, vers lequel il avoit toujours penché. Ce changement lui a mérité de grands éloges de la part du petit nombre d'auteurs païens qui ont écrit l'histoire de son regne; et il a fait naître contre lui une aversion mortelle de la part des nombreux écrivains chrétiens. Voici comment s'exprime sur ce retour à l'idolâtrie un auteur moderne, aussi religieux que judicieux, le savant numismate Eckhel[1] : « Il est assez prouvé que Julien dans son enfance avoit été imbu des superstitions anciennes par quelques uns de ceux avec qui il vivoit familièrement pour s'instruire dans les belles-lettres. Cette haine, qu'ils lui avoient inspirée pour la nouvelle religion, fut augmentée par les dissensions, les disputes, et l'ambition intolérable des évêques de ce temps; par leurs assemblées si fréquentes et tenues dans des lieux que séparoient les plus grands intervalles, réunions qui épuisoient le trésor public en frais de voyage et de voiture; enfin par le résultat de ces assemblées, qui, loin de procurer la paix, ne faisoient qu'enflammer toutes les passions. Comme les auteurs de ces synodes furent principalement Constantin-le-Grand et son fils Constance, Julien s'offensoit d'autant plus de leur zele pour les affaires de l'Eglise, qu'il haïssoit et devoit haïr d'ailleurs ces deux empereurs, et particulièrement le dernier, parcequ'il avoit été constamment le meurtrier de sa famille. »

(1) Eckhel, *D. N. V.*, VIII, 130.

La réaction fut prompte; mais il n'y eut point de sang répandu. On avoit vu les deux empereurs porter eux-mêmes les reliques des martyrs, honorer les confesseurs, les évêques, et participer, autant qu'ils le pouvoient, à la pompe des sacrifices[1]. «On vit Julien, continue Eckhel, rouvrir les temples des dieux du paganisme, y faire affluer les victimes, les immoler lui-même (d'où lui vint le sobriquet de Victimaire), plonger ses mains dans leurs corps, en tirer les entrailles et les examiner attentivement; folie que blâme avec force un juge équitable, quoique païen, Ammien Marcellin. Libanius reconnoît aussi dans lui une crédulité prononcée, des visions nocturnes; il rappelle les jeûnes et les veilles par lesquels Julien se préparoit à recevoir les dieux, qui, disoit-il, descendoient de l'Olympe pour se montrer à leur serviteur dévoué.» Cependant Julien se croyoit philosophe, mais philosophe stoïcien; il observoit les préceptes rigoureux de cette secte; il en portoit le costume; et, ce qui démentoit ses principes de tolérance, il accabloit de mépris les épicuriens. De même il ne tourmenta point les chrétiens avec le fer et le feu, parceque ses mœurs étoient douces; mais il leur défendit d'envoyer leurs enfants dans les écoles, de crainte qu'ils ne pussent acquérir des connoissances avec lesquelles ils combattroient un jour les superstitions vaines; il renvoya aussi à leurs siéges les évêques exilés, afin qu'ils renouvelassent leurs querelles, et qu'ils se rendissent par-là méprisables même aux chrétiens. «Tant il est vrai, dit en terminant le portrait de Julien, l'écrivain cité plus haut, que les plus grands hommes, entre lesquels je place avec raison le neveu de Constantin, cessent d'obéir à la philosophie et diminuent eux-mêmes les éloges

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII

(1) Eutrop., X, 16.

Chap. XVIII.
Constantin et sa famille.
Pl. LXII et LXIII.

véritables que l'univers entier paroissoit leur accorder, lorsqu'ils s'abandonnent sans retenue à l'impétuosité de leur esprit et qu'ils dépassent les limites assignées même aux vertus! »

Quelques écrivains n'ont pu se défendre d'un certain étonnement, lorsqu'ils ont rapproché la conduite de Constantin et celle de Julien relativement au christianisme. Le premier, ami du luxe oriental dont il entoura les empereurs, ayant un caractere sanguinaire qui le rendit le meurtrier de son épouse et de son fils, plante la croix sur le trône des Césars, et choisit pour la religion de l'empire celle qui proscrit le faste et qui plonge le meurtrier dans des flammes éternelles. A la vérité il ne la pratiqua lui-même qu'au lit de la mort, où il reçut le baptême. Le second, Julien, ennemi par caractère du faste et des voluptés, austere dans ses mœurs, remarquable par une frugalité et une tempérance extraordinaires, imbu dès l'enfance des principes philosophiques qui depuis un siecle avoient discrédité les fables absurdes de la mythologie, fait tous ses efforts pour rétablir le culte de divinités qui permettoient toutes les jouissances, et qui sembloient même y exciter par leurs exemples. Il faut néanmoins remarquer que ces deux princes n'employerent que la séduction pour arriver à leurs fins. Ne doit-on pas être surpris de voir après cela, dix siecles plus tard, des dissidents condamnés au feu parcequ'ils trouvoient dans leur conscience une répugnance invincible à reconnoître quelques dogmes particuliers?

L'entrée de Julien dans le palais impérial fut un signal d'effroi pour les ministres et les eunuques, qui l'avoient si longtemps persécuté; il le fut aussi pour ceux qui se plaisoient dans le faste et le luxe asiatique introduits par Constantin. Loin d'approuver ce rétablissement des mœurs antiques, on pré-

tendit n'y voir qu'un oubli de la dignité. « J'ai demandé un barbier et non un sénateur, » dit Julien en voyant celui de la cour, qui étoit habillé magnifiquement (ce ne pouvoit être que pour couper ses cheveux, car il laissa croître sa barbe depuis qu'il fut parvenu à l'empire). On raconte la même chose de lui pour un chef de cuisine. Mais, en éloignant du palais les artisans du luxe et du despotisme, il en écarta aussi les chrétiens, comme en avoit agi Constantin à l'égard des païens; de sorte qu'il les eut tous pour ennemis. Il n'en fut pas de même des philosophes et des magiciens; ils accoururent à Constantinople, et, s'il faut en croire S. Chrysostôme[1], ils formoient avec des courtisanes son cortege ordinaire. Ammien Marcellin[2] dit aussi qu'on lui prodiguoit avec justice les railleries à cause des femmes qui l'entouroient; et cependant le même historien assure ailleurs que Julien ne fut pas même soupçonné d'avoir manqué aux lois de la pudeur. Mamertin et Libanius ont rendu le même témoignage. Il faut donc penser que les libertins qui se mêloient dans son cortege entraînoient avec eux ces courtisanes, mais qu'on ne put jamais assurer qu'il se fût souillé de quelque crime avec ces hideuses victimes de l'impudicité publique. Au reste (et c'est le lieu de le faire observer) quelle supériorité présente sur la morale des païens celle du christianisme, qui défend non seulement le crime, mais encore tout ce qui en a l'apparence!

Pendant le court espace de temps qu'il habita Constantinople, il rendit des lois fort sages, et il donna au sénat de cette ville des droits et des honneurs qui réduisirent à un vain nom celui de Rome; il y fit même construire un port et une bibliotheque. Vers le milieu de l'été, l'an 362, il vint dans la capitale de

(1) Chrysost., *in Gentes*. (2) Amm., XXII et XXV.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

l'Orient, à Antioche. Le séjour que fit Julien dans cette cité, fameuse par la vie licencieuse de ses habitants et par leur penchant pour la raillerie, a beaucoup nui à sa mémoire. Quoiqu'il ne prît point part à cette dissolution, et qu'il ne cessât point de mener une vie sévere, il se trouva en butte aux railleries que les Antiochiens firent essuyer à son cortege ordinaire. Il en fut si offensé, qu'il ne put retenir sa colere; mais il ne se vengea pas en versant le sang, il se contenta d'écrire contre les Antiochiens une satire qui est parvenue jusqu'à nous[1]. Dans une occasion semblable, et pour un motif pareil, les soldats de Caracalla, répandus dans Alexandrie d'Egypte, massacrerent par ses ordres, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, les habitants et les étrangers, et mirent tout au pillage. Le farouche empereur contemploit cet affreux tableau du haut du temple de Sérapis.

Quoique Julien fût presque toujours occupé à offrir des sacrifices à toutes les divinités, il faisoit cependant à Antioche de grands préparatifs de guerre contre les Perses. En vain Sapor (Schapour), redoutant ses talents militaires, lui adressa-t-il des propositions de paix, l'empereur voulut tirer vengeance des ravages qu'avoient soufferts la Mésopotamie et les autres provinces limitrophes. L'histoire de cette guerre a été écrite par deux historiens qui faisoient partie de l'armée, Eutrope et Ammien Marcellin; elle présente le même tableau et le même résultat que celle de Crassus : bravoure extrême, brillants succès dans les commencements, refus de nouvelles propositions de paix, confiance aveugle dans un transfuge, destruction volontaire et imprudente de la flotte qui remontoit le Tigre, marches

(1) Elle est intitulée *l'Antiochien, ou Misopogon*, « l'ennemi de la barbe. »

à travers des pays ravagés, troupes affoiblies par la famine et harcelées sans cesse par un ennemi redoutable. Enfin, attaqué à l'improviste le 26 juin 363 par les Perses, Julien, sans se donner le temps de prendre une cuirasse, courut à eux, et les repoussa fort loin. Mais, en les poursuivant avec trop de chaleur, un dard l'atteignit au flanc et lui perça le foie.

On rapporta Julien dans le camp, où Oribase, médecin célebre et son ami fidele, s'efforça en vain de soulager ses douleurs. Il sentit lui-même que sa mort étoit prochaine; il eut avec ceux qui l'entouroient un entretien philosophique; il leur distribua quelques présents, et après avoir ordonne que son corps fût porté à Tarse en Cilicie, il expira. «Voilà, dit le pieux Tillemont[1], de quelle maniere Ammien, qui étoit dans son armée (il devoit dire la même chose d'Eutrope), rapporte sa mort; et son autorité doit nous faire rejeter ce qui se trouve de contraire dans quelques auteurs.» Fort de témoignages aussi positifs, je ne reproduirai pas ici pour les combattre les fables absurdes et odieuses que la haine a fait inventer sur cette mort, qui termina un regne de trois ans et une vie de trente-deux ans.

Julien n'eut qu'une épouse, Hélene, fille du grand Constantin et de Fausta. Il ne laissa point de postérité.

La nature, en donnant à Julien des talents et de la bravoure, lui avoit refusé un extérieur imposant; il étoit petit, plus adroit que vigoureux; et les traits de son visage, assez irréguliers, le paroissoient encore davantage à cause d'une barbe hérissée qu'il portoit habituellement. Saint Grégoire de Naziance s'est plu à charger son portrait, déja si peu flatteur. Mais les qualités de l'esprit, l'aptitude à toute sorte d'étude, un goût inné

(1) *Hist. des Emper.*, IV, §. 26.

pour la philosophie la plus austère et pour ses pratiques, le courage joint aux talents militaires, auroient dû en faire un prince accompli, si ces belles qualités n'eussent pas été obscurcies par des alternatives perpétuelles de vanité, de légèreté, d'inconséquence, et de violence, qui furent probablement l'effet des frayeurs et des craintes par lesquelles son enfance et sa jeunesse avoient été constamment troublées.

Si l'on me reprochoit d'avoir porté sur Julien des jugements trop sévères, je rappellerai qu'il fut l'auteur d'une satire contre les empereurs qui l'avoient précédé. Dans cette satire, intitulée *les Césars*, il leur fait les plus violents reproches, si l'on excepte Nerva, Dioclétien, et Claude-le-Gothique, que la famille de Constantin vouloit faire reconnoître pour sa souche. Mais le sage Antonin et Marc-Aurele-le-Philosophe n'y sont pas à l'abri de ses reproches, non plus que Probus. Quant à Constantin et à Constance, leurs portraits sont tracés avec les couleurs les plus noires. La muse de l'histoire n'a donc pas dû être plus indulgente pour Julien qu'il ne l'a été pour ses prédécesseurs.

On pourra être surpris de n'avoir point entendu prononcer dans cet article le surnom d'*Apostat;* j'ai trouvé dans l'excellent traité de numismatique d'Eckhel[1] de justes motifs pour ne pas employer cette qualification odieuse. L'auteur fait observer que le mot grec Ἀποστάτης (que nous rendons en françois par celui d'*Apostat*) désigne seulement un changement de parti ou de secte; et que c'est d'après le jugement des hommes par qui le mot est employé que le changement est réputé mériter la louange ou le blâme. Il ajoute: «D'après cela, tout chrétien que je suis, et ne considérant que la force du mot, je ne craindrois

(1) *Doctrina Numorum veterum*, t. VIII; p. 131.

pas d'appeler apostat le grand Constantin, parcequ'il abandonna l'idolâtrie pour embrasser le christianisme.» Chap. XVIII. Constantin et sa famille.

On voit la tête nue de Julien sur la médaille d'or du nº 5 de la pl. LXIII, avec la légende FLavius CLaudius IVLIANVS NOBilis CAESar. Revers, un bouclier sur lequel on lit VOTIS. V., soutenu par Rome casquée, et par Constantinople coiffée avec des tours; exergue, KONSTAntinopolis (ville où a été frappée la médaille); légende, GLORIA REIPVBLICAE. La tête de Julien est ici sans barbe, comme sur toutes les médailles où il n'est pas appelé Auguste. Pl. LXII et LXIII. Nº 4 et 5.

Julien porte un diadème de perles sur la médaille de bronze du nº 4, pl. LXIII; légende, Dominus Noster FLavius CLaudius IVLIANVS Pius Felix AVGustus. Revers, le bœuf Apis, et deux étoiles dans le champ; légende, SECVRITAS REIPVBL.; exergue, TCON. Ammien[1] raconte que pendant le séjour que Julien fit à Antioche on voulut avoir en Egypte un nouveau bœuf Apis, et qu'on l'y trouva après beaucoup de recherches. Ce fut sans doute à cette occasion qu'on frappa la médaille du nº 4.

Voici comment s'exprime Visconti[2] sur la statue du musée royal, nº 301, que l'on voit ici dessinée sous le nº 1 de la planche LXIII, avec sa face et son profil dessinés sous les nº 2 et 3: «Le dernier des Césars de la race de Constantin, cet homme, que ses vertus, ses travers, sa philosophie, et son fanatisme, ont rendu tour-à-tour l'idole et l'abomination des différents partis, *Julien-l'Apostat*, est représenté dans cette statue. La ressemblance de la tête avec son portrait, constatée par les médailles, est de l'évidence la plus frappante. On y remarque la barbe, que *Julien* ne se fit plus raser dès qu'il eut secoué la Nº 1, 2 et 3.

(1) Amm., XXII. (2) *Notice du Musée*, an X.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII

dépendance de *Constance* son beau-frere, et qui, à la cour de celui-ci, lui faisoit donner le sobriquet de *Capella* (la petite chevre). L'empereur est habillé en manteau grec (le *pallium*), et porte sur sa tête un diadême, où le laurier se voit entrelacé avec des cordons et relevé par des pierreries.

«Cette statue existoit à Paris, oubliée dans les ateliers d'un marbrier. Le gouvernement, en ayant été instruit (par Visconti lui-même), la fit acquérir pour le musée.» Il dit ailleurs: «J'ai indiqué au ministre de l'intérieur ce monument unique d'un prince que Paris a vu élever dans ses murs à la pourpre impériale, et à qui cette capitale doit ses premiers embellissements et les premiers pas vers sa grandeur actuelle.»

J'ai rapporté ces notes de Visconti parcequ'elles nous font connoître son opinion sur l'empereur Julien et sur la statue de ce prince. J'ai appris qu'elle avoit été apportée d'Italie à Paris, vers 1787, par M. Millotti.

HÉLENE,

EPOUSE DE JULIEN.

N° 6 La médaille d'or du n° 6, pl. LXIII, présente le buste de cette impératrice coiffée avec un diadême; légende, FL*avia* HELENA AVGVSTA. Revers, femme debout, tenant de la main droite un rameau qu'elle abaisse vers la terre, et relevant son manteau de la gauche; légende, SECVRITAS REIPVBLICE (*sic*); exergue, SMT. On conserve des médailles de trois Hélenes: l'une fut l'épouse de Constance-Chlore et mere de Constantin; la seconde fut celle du césar Crispus; la troisieme enfin fut celle de l'empereur Julien. On avoit souvent attribué les médailles

sur lesquelles on lisoit le nom HELENA à une seule, ou à deux seules de ces princesses. Enfin le docte et judicieux Eckhel[1] a fixé toutes les incertitudes, et a attribué à l'épouse de Julien les médailles de tous métaux sur lesquelles on lit SECVRITAS REIPVBLICAE, ou REIPVBLICE. La seconde maniere d'écrire le mot *reipublicæ* ne se voit sur aucune médaille du grand Constantin, et elle n'a été employée qu'après lui; mais on la trouve fréquemment sur les monnoies de Julien, ainsi que la légende entiere *securitas reipublicæ*. D'ailleurs la tête qui est gravée sur la médaille du nº 6 differe absolument par la coiffure des deux autres Hélenes. Enfin on doit dire la même chose des sigles qui sont gravés au revers.

Flavia Julia Helena étoit fille du grand Constantin et de Fausta. Constance II, son frère, la donna pour épouse, l'an 355, à Julien, qu'il venoit de créer César. On croit que ce fut l'effet des conseils de l'impératrice Eusébie, qui témoignoit pour le jeune prince une estime particuliere. Cependant il paroîtroit que cette estime se seroit changée, depuis le séjour de Constance à Rome, en 357, en une défiance extrême, si l'on en croyoit le récit d'Ammien Marcellin[2]. Cet historien contemporain raconte qu'à cette époque on donna par ordre d'Eusébie à Hélene, qui se trouvoit à Rome, un breuvage qui devoit faire périr tous les enfants qu'elle pourroit concevoir. On attribua alors ce crime à la jalousie de l'impératrice, qui étoit stérile. Ammien ajoute même que déja, pendant que cette princesse habitoit les Gaules avec le César son époux, une femme employée à l'aider à mettre au monde un fils avoit ôté la vie au nouveau-né; tant la cour de l'empereur craignoit de voir des héritiers directs survivre à Julien.

(1) *Doctr. Num. vet.*, VIII, p. 145. (2) Lib. XVI.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

Il est vraisemblable que le breuvage fatal abrégea ses jours, qui finirent dans les Gaules l'an 360; du moins pensa-t-on alors qu'elle avoit été empoisonnée, et les ennemis de Julien chargerent sa mémoire de ce crime supposé.

CHAPITRE XIX.

TYRANS PENDANT LE REGNE DE CONSTANCE II[1].

On ne peut s'étonner de voir la milice créer plusieurs empereurs sous le regne de Constance. Elle avoit été délivrée, par la mort de Constantin, des entraves dans lesquelles elle étoit retenue par un gouvernement ferme, qui avoit su la maintenir dans le devoir et dans le respect. Constance brûloit à cette époque du desir de régner seul, ou du moins de voir réduire à un très petit nombre celui des quatre membres de sa famille entre lesquels, et concurremment avec lui, Constantin avoit partagé l'empire. Il employa la ruse pour parvenir à ses desseins, et il fit solliciter en secret les troupes à demander (et peut-être à opérer elles-mêmes) cette réduction. Elles saisirent avidement l'occasion qui leur étoit offerte de reprendre l'influence qu'elles avoient exercée avant Dioclétien. Mais Constance éprouva alors combien il est dangereux de leur accorder ce pouvoir; car elles en userent ensuite contre lui-même, et elles lui donnerent plusieurs rivaux. Pl. LXIII.

§. 1. MAGNENCE, EMPEREUR.

Le premier des usurpateurs qui se firent déclarer Augustes

(1) J'ai eu pour guides dans ce chapitre les mêmes écrivains que dans le chapitre précédent.

Chap. XIX. Tyrans pendant le regne de Constance II. Pl. LXIII.

par les soldats, depuis la mort de Constantin, fut Magnence; événement arrivé treize ans après cette mort. C'étoit un de ces hommes adroits qui n'avoient embrassé le christianisme que pour complaire à l'empereur; car, dès qu'il eut revêtu la pourpre, il permit aux païens d'offrir des sacrifices aux dieux pendant la nuit : permission que les empereurs chrétiens leur refusoient, même en tolérant leur culte pendant le jour. Sa conduite l'annonçoit encore plus hautement; il étoit en effet cruel, avare, dissimulé, et livré aux magiciens. Les écrivains des deux religions s'accordent en cela; et Julien même, qui est très favorable à Magnence à cause de la protection que celui-ci avoit accordée au paganisme, dit qu'il paroissoit avoir fait beaucoup de bonnes choses, mais qu'elles n'étoient réellement pas bonnes, parce-qu'il n'avoit rien fait avec mesure et convenance. Magnence avoit été instruit dans les belles-lettres, et il aimoit ce genre d'étude; aussi lui attribue-t-on une éloquence persuasive.

Il paroît très vraisemblable que Magnence étoit né chez les Letes, peuple gaulois que Maximien-Hercule avoit forcé, en 291, de s'établir vers les embouchures du Rhin. Emmené comme prisonnier, ensuite rendu à la liberté, il fut incorporé dans les troupes romaines, et s'acquit par sa bravoure et ses talents la protection de Constant. Si l'on en croyoit Zonare[1], cet empereur lui auroit même sauvé la vie en l'arrachant des mains de plusieurs soldats près de le poignarder.

L'an 350 Constance éprouvoit des revers dans la guerre qu'il faisoit aux Perses, et Constant se livroit continuellement aux plaisirs de la chasse. Magnence crut le moment favorable pour satisfaire son ambition. Il se lia étroitement avec les principaux

(1) Zonar., XIII, 6.

officiers de Constant, les gagna par ses largesses, et leur persuada de remplacer un empereur inactif, qui passoit sa vie à poursuivre des bêtes fauves, par un capitaine éprouvé dans les combats. Ces officiers se trouvant réunis dans un grand repas à Autun, le 18 janvier, Magnence sortit pendant la nuit de la salle du festin, et y reparut peu après revêtu de la pourpre impériale. Les principaux officiers et les soldats le proclamerent Auguste, et cette élection fut reconnue par toutes les Gaules. Constant, ayant appris ce funeste événement, prit la fuite, et voulut se réfugier en Espagne; mais il fut atteint dans les Pyrénées et mis à mort par les soldats que Magnence avoit envoyés à sa poursuite.

Par la mort de Constant, Magnence devint maître de toutes les provinces occidentales de l'empire; il l'auroit été aussi de l'Illyrie et des autres provinces du milieu, si Vétranion, qui commandoit, n'eût pris le titre d'empereur à cette époque. En même temps un neveu de Constantin crut pouvoir hériter de Constant, revêtit la pourpre impériale près de Rome, et s'en approcha avec une armée. Le commandant de cette capitale lui opposa en vain quelques milices; Népotien vainqueur entra dans Rome en triomphe et la dévasta. Mais un général de Magnence combattit le nouveau tyran et délivra son prince de ce dangereux concurrent.

L'entrée de Magnence dans Rome, l'an 250, fut signalée par des vengeances et par des meurtres dont la cause fut le plus souvent l'envie d'amasser des trésors. Le tyran se préparoit à aller combattre et détrôner Constance, et la confiscation des biens de ses victimes lui en procuroit les moyens. Pendant qu'il réunissoit autour de lui des troupes tirées de toutes les provinces de l'Occident, il essayoit de donner à Constance le change sur le motif de ces rassemblements, en lui envoyant des

Chap. XIX
Tyrans pendant le regne de Constance II
Pl. LXIII.

ambassadeurs pour solliciter son alliance. Mais celui-ci rejeta toutes les demandes de Magnence, se fit proclamer empereur d'Occident, et marcha tout à-la-fois contre lui et contre Vétranion. La defection des troupes gagnées par ses largesses le délivra bientôt du second de ses rivaux. Magnence, qui disposoit des forces de tout l'Occident, étoit plus redoutable pour Constance; aussi cet empereur créa-t-il César son cousin Gallus, l'an 351, pour défendre l'Orient contre les Perses; et Magnence, de son côté, donna le même titre à son frere Décence, en lui confiant la défense des Gaules contre les Allemands.

L'Illyrie fut le premier théâtre de la guerre. Les généraux de Constance tomberent d'abord dans une embuscade qu'avoit préparée Magnence; alors Constance lui fit proposer la paix et la possession de toutes les provinces situées à l'occident des Alpes. Les soldats de Magnence témoignoient le desir de le voir accepter ces propositions; mais il répandit parmi eux l'or avec profusion, et il les persuada de le suivre. Il tenta de traverser la Save près de Siscia (Sissek dans la Croatie), lorsque la garnison de cette ville, à laquelle se réunirent des troupes de Constance, mit en fuite son armée. Lui-même auroit perdu la vie s'il n'avoit enfoncé le fer de sa lance dans la terre, et annoncé par ses gestes qu'il demandoit la paix. Constance consentit à une espece de treve. Une bataille décisive fut donnée enfin sur les bords de la Drave, près de Mursa (aujourd'hui le pont d'Essec), et Magnence vaincu se retira dans les Gaules. Ce combat fut, selon un auteur contemporain, le jeune Victor[1], un des coups les plus funestes portés à la puissance romaine; Zonare évalue à plus de cinquante mille hommes la perte des deux ar-

(1) Vict., *Epit.*, XLII.

mées; et l'on disoit qu'elle avoit rendu impossible pour la suite toute résistance contre les barbares.

La défaite de Magnence put être attribuée en grande partie à la défection de Silvain, qui avoit passé dans l'armée de Constance peu de temps auparavant avec un corps nombreux de cavalerie qu'il commandoit. Constance fit, en 353, un dernier effort contre Magnence; les généraux de Constance attaquerent et mirent en fuite ses soldats près le mont Séleucus, dans les Alpes Cottiennes (mont Saléon, dans le Haut-Dauphiné). Magnence se retira à Lyon, où le petit nombre de soldats qui lui restoient formerent le dessein de le livrer à Constance, et le garderent à vue. Alors, craignant la vengeance du vainqueur, il tua un de ses freres, sa mere, ses amis, et lui-même. Il avoit régné plus de trois ans.

Magnence avoit épousé Justina, qui devint depuis l'épouse de l'empereur Valentinien et la mere de Valentinien le jeune. N° 7.

On voit la tête nue de Magnence, avec la légende IMP*erator* CAE*sar* MAGNENTIVS AVG*ustus*, sur le médaillon du n° 7 de la planche LXIII. Revers, Victoire marchant, tenant une couronne et une palme; légende, VICTORIA AVGVSTORVM. Sur ce médaillon et sur d'autres semblables Magnence parle au nom de l'empereur Constance et au sien.

§. 2. DÉCENCE, CÉSAR.

L'an 351 Magnence, voulant porter la plus grande partie de ses forces contre Constance, empereur d'Orient, et assurer la tranquillité des Gaules, choisit pour opposer une digue contre les peuples transrhénans Décence, qu'il créa César. Il regne tant d'incertitude dans les historiens, même contemporains, sur

Chap. XIX. Tyrans pendant le regne de Constance II. Pl. LXIII

les événements de ce siecle, que Victor l'ancien et Eutrope disent que Décence étoit frere de Magnence; tandis que, selon Zosime et le jeune Victor, il étoit seulement son cousin. Le nouveau César défendit les Gaules avec peu de soin, et fut battu en bataille rangée par le roi des Allemands. De sorte que les ravages des peuples barbares qui les parcouroient ne cesserent qu'à l'arrivée et par la valeur de Julien.

Deux ans après, en 353, Magnence ayant été vaincu dans les Alpes Cottiennes par les généraux de Constance, Décence se donna la mort à Sens, où il étoit arrivé pour venir au secours de son parent.

N° 8. Le médaillon de bronze dessiné sous le n° 8, planche LXIII, présente le buste de Décence tenant une lance et une Victoire, avec la légende MAG*nus* DECENTIVS NOB*ilis* CAE*sar*. Revers, l'empereur foulant aux pieds de son cheval un ennemi abattu; légende, VIRTVS AVGG*ustorum*.

§. 3. VETRANION, EMPEREUR.

Lorsqu'en 350 Vétranion, général de l'infanterie dans la Pannonie, se fit proclamer empereur par ses troupes, il fut difficile de déclarer que cette entreprise étoit une usurpation. Constant tomboit sous le fer des soldats de Magnence; Vétranion avoit perdu en lui son maître légitime; il n'étoit point le sujet de Constance, encore moins celui de Magnence, qui avoit envahi le trône. D'ailleurs on lit dans Philostorge, dans la Chronique d'Alexandrie, et dans Théophane, qu'il fut revêtu de la pourpre par Constantine, sœur aînée de Constance et veuve d'Hannibal-lien, qui s'y croyoit autorisée parceque Constantin l'avoit dé-

clarée Auguste, et lui avoit ceint le diadême. Aussi Julien[1] dit-il expressément que l'on avoit créé Vétranion empereur pour l'opposer aux tyrans; et celui-ci écrivit à Constance qu'il se regardoit comme un lieutenant, et qu'il le prioit de lui envoyer des hommes et de l'argent pour combattre Magnence. Constance lui accorda ses demandes.

Jusque-là on ne pouvoit porter sur la conduite de Vétranion un jugement trop défavorable: «Mais, dit Julien, il changea tout-à-coup avec la légèreté d'un enfant, et s'allia avec Magnence.» Constance, instruit peut-être de ce traité secret, ou déterminé par son caractere foible et dissimulé, fit avec Vétranion de nouvelles conventions, confirma son titre d'Auguste, et l'invita à se réunir à lui avec ses troupes pour délibérer sur les moyens de détrôner Magnence. Vétranion tomba dans le piege et rejoignit Constance dans la Dace. Celui-ci proposa de haranguer en commun leurs soldats réunis pour exciter leur courage, et il parla le premier, comme le plus ancien en dignité. Mais il ne se contenta pas de les exhorter à combattre Magnence, il ajouta que c'étoit aux freres à succéder à leurs freres. Gagnés par des largesses secretes, les soldats de Constance et ceux mêmes de Vétranion crierent qu'ils ne vouloient d'empereurs que les fils de Constantin; qu'ils rejetoient les empereurs illégitimes, et qu'ils ne reconnoissoient que Constance, sans faire mention de Vétranion. Celui-ci, convaincu qu'il étoit trahi, se jeta aux pieds de Constance, lui remit la pourpre avec le diadême. L'heureux empereur le releva, l'appela son pere, et lui donna la main pour descendre du tribunal à cause de son grand âge. Il l'envoya à Pruse, en Bithynie, où Vétranion vécut dans la retraite et dans le repos. Il n'avoit régné que neuf mois.

(1) Julian., *Orat.*, I.

Victor l'ancien a peint Vétranion avec des couleurs presque noires; mais Julien en dit du bien. Eutrope assure qu'il étoit aimé de tout le monde, parcequ'il étoit très affable, et parcequ'il avoit vieilli avec honneur sous les armes; il ajoute que sa probité rappeloit les siecles anciens.

N° 13. La médaille de moyen bronze gravée ici sous le n° 13 de la planche LXIII présente le buste de cet empereur portant une couronne de laurier, avec la légende D*ominus* N*oster* VETRANIO P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, l'empereur debout, en costume militaire, tenant dans chaque main le *labarum*, orné du monogramme du Christ, une étoile au-dessus de sa tête, A dans le champ: légende, CONCORDIA MILITVM; exergue, A. SIS.

§. 4. NEPOTIEN, NEVEU DE CONSTANTIN, EMPEREUR.

Cet usurpateur n'a point été placé dans la division qui comprend les neveux de Constantin, dont plusieurs sont demeurés inconnus, parcequ'il n'est pas fait mention de lui dans l'histoire relativement à cette parenté. Il doit uniquement sa célébrité à la hardiesse qu'il eut de prendre, en 350, le titre d'Auguste. Magnence venoit de faire périr Constant, et Vétranion s'étoit fait déclarer empereur en Illyrie par ses soldats. Neveu de Constantin par sa mere (Eudoxie, sœur de cet empereur), il crut avoir plus de droits pour s'emparer de l'héritage de Constant que deux étrangers. Mais les moyens qu'il employa pour y réussir firent connoître la bassesse de son caractere et sa cruauté. Népotien assembla une troupe de gens perdus de dettes et de débauches, qu'il renforça même, selon quelques historiens, en

enrôlant des gladiateurs; il revêtit la pourpre impériale au milieu de ce vil ramas d'hommes impurs, et se présenta à leur tête aux portes de Rome: elles lui furent d'abord fermées après la défaite de quelques troupes envoyées contre lui par Anicet, préfet du prétoire; mais des efforts mieux dirigés et la haine des Romains pour Magnence les lui ouvrirent bientôt. Victor l'ancien dit qu'étant né avec un esprit borné il s'abandonna sans prévoyance à ses passions cruelles, et remplit la ville de meurtres et de pillages.

Chap. XIX. Tyrans pendant le regne de Constance II Pl. LXIII

A peine vingt-huit jours s'étoient écoulés depuis l'élévation de Népotien, qu'il fut attaqué par Marcellin, officier de Magnence, trahi par un sénateur, abandonné des siens, et tué par les vainqueurs.

Les médailles de Népotien sont fort rares. Celle de moyen bronze du nº 11 de la planche LXIII présente son buste couronné de laurier, portant un riche diadème, avec la légende FL*avius* NEP*otianus* CONSTANTINVS AVG*ustus* (ainsi qu'a pu le lire Eckhel[1], et ce qui prouve que Népotien avoit pris le nom de son oncle). Revers, Rome casquée, assise, tenant une Victoire et une lance; légende, VRBS ROMA.

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VIII, 119.

CHAPITRE XX.

ROMAINS ET ROMAINES

DONT ON A CRU VOIR LES PORTRAITS SUR QUELQUES MÉDAILLES QUI SONT RECONNUES AUJOURD'HUI POUR DOUTEUSES, OU POUR FAUSSES, OU POUR SUPPOSÉES[1].

Portr. supposés.

CÆSONIA, quatrieme épouse de Caligula. On a cru pendant long-temps voir sur des médailles de Carthage-la-Neuve son portrait sous l'emblême de la déesse SALUS; mais Florez et les numismates qui ont écrit après lui ont montré la fausseté de cette opinion.

CLAUDIA, fille de l'empereur Claude. On voit son nom, mais non son portrait, sur une médaille douteuse du Tesoro Britannico de Haym.

TIBERIUS et UN PRINCE ANONYME, fils jumeaux de Tibere. On voit leurs têtes, trop petites pour faire partie de l'Iconographie, sur des médailles de bronze de Drusus l'ancien, où elles sont placées sur des cornes d'abondance.

CLAUDIA, fille de Néron et de Poppée. On ne voit point son portrait sur les médailles qui portent son nom. A la vérité on le voit sur une médaille de plomb; mais il n'est pas certain que toutes les médailles de ce métal périssable soient antiques. D'ailleurs j'ai tâché de prouver que, dans le cas où on les reconnoîtroit pour telles, elles ont été argentées, et qu'elles sont l'ouvrage de faux monnoyeurs anciens.

(1) Cette note est relative à la première partie de l'*Iconographie romaine*.

CASSIUS (Caïus), un des meurtriers de César. Son portrait ne se voit point sur les médailles qui portent son nom. (Il n'en est fait mention ici que pour éviter des recherches inutiles.)

ALEXANDRE (surnommé *Soleil*), fils d'Antoine et de Cléopâtre. On n'a de lui aucun portrait authentique. La médaille qu'on lui attribue est fausse.

CÉSARION, fils de Jules César et de Cléopâtre. *Idem*.

ANTONIUS (Caïus), frere de Marc-Antoine. On ne voit point sa tête sur les médailles qui portent le nôm de ce Romain.

DOMITILLA, fille de Vespasien. Son portrait ne se voit point sur la médaille de bronze (avec le *carpentum*) que lui attribue Eckhel.

VESPASIA POLLA, mere de Vespasien. La médaille de bronze qu'a publiée de Havern, en 1766, a été reconnue fausse.

PLAUTIANA (Pescennia), épouse de Pescennius Niger. Les médailles qu'on lui a attribuées sont fausses ou n'existent pas.

QUARTINUS (T., Tychus ou Titus) usurpa la pourpre, du temps de Maximin, dans la Germanie. On lui a attribué une médaille d'argent, de consécration, qui appartient à Titus, fils de Vespasien, et qui paroît avoir été frappée dans le siecle de Trebonianus[1].

ANTONINUS URANIUS et SULPICIUS ANTONINUS, tyrans qui revêtirent la pourpre, l'un après l'autre, sous le regne de Sévere-Alexandre[2], et qui ne régnerent que peu de temps. On voit le premier, couronné de laurier, sur une médaille d'or latine du cabinet du roi, avec la légende *Lucius* AVR*elius* SVLP*itius* VRA*nius* ANTONINVS. Revers, FECVNDITAS AV*Gusta*, avec le type de la Fortune[3]. Haym[4] a publié une médaille de bronze sur laquelle est gravée une tête couronnée de laurier, avec la légende ΑΥΤΟΚρατωρ ϹΟΥΛΠιτιος ΑΝΤωΝΙΝΟΣ ϹΕΒαστος. Revers, ЄΜΙϹϹωΝ ΚΟΛωΝΙ (monnoie des habitants d'Emese, en Phénicie), ЄΞΦ, l'an 565 de l'ere des Séleucides (1006 de Rome); type, temple hexastyle, dans lequel est placée une pierre taillée en cône. Mazzoleni[5] en a publié une semblable du côté de la tête, mais qui présente au revers une aigle, et δημαρχ ἐΞΟΥϹΙας (monnoie frappée par l'autorité du peuple).

Eckhel n'a rien prononcé sur l'authenticité de ces trois médailles; et Visconti n'a point inséré dans le catalogue des empereurs et des tyrans destinés à entrer dans l'Iconographie romaine les deux personnages dont elles présentent les portraits. J'imiterai leur retenue.

PERPENNA, tyran qui revêtit la pourpre, l'an 253, sous le regne de Trebonianus Gallus, ou, selon quelques historiens, l'an 251, sous celui de Trajan-Dece. Il régna très peu de temps. Goltzius a fait graver une médaille de ce tyran, mais on n'a jamais pu la découvrir.

(1) Eckhel.
(2) Zosim., I, c. XII et XXXVIII.
(3) Mionnet, *Médailles romaines*, 232.
(4) Tome I, page 292.
(5) *Animadv. in Mus. Pis.*, part. II, p. 279.

Chap. XX.

Portr. supposés.

VALÉRIEN JEUNE. On a long-temps attribué à ce fils de Valérien l'ancien, et cousin de Gallien, des médailles que l'on a restituées à Salonin, fils de Gallien, parcequ'on ne peut prouver par aucun monument que Valérien jeune ait été créé César ni Auguste[1].

GALLIENUS (QUINTUS JULIUS), second fils de Gallien. On ne connoît de lui aucune médaille certaine.

GALLIENUS (PUBLIUS CAIUS SALONINUS), troisieme fils de Gallien. On n'a trouvé dans aucun cabinet les médailles qu'on lui avoit attribuées.

GALLIENA (LICINIA), cousine-germaine de Gallien. Eckhel[2] a prouvé qu'on ne possede de cette princesse aucune médaille certaine.

JUNIA DONATA. Goltzius et Chifflet ont publié de cette prétendue épouse de Postume le pere des médailles supposées.

ÆLIANUS (QUINTUS VALENS). Les médailles de ce tyran citées par Goltzius et Occo sont plus que suspectes.

PISO (LUCIUS CALPURNIUS), tyran dans la Thessalie après la défaite de Valérien. Ses médailles sont fausses.

VALENS, tyran dans l'Achaïe sous Gallien. Occo et Banduri en ont cité une médaille frappée à Alexandrie, que l'on n'a jamais vue.

BALISTA, tyran dans l'Orient, tué par Odénath. Les médailles qu'on lui attribue sont supposées.

REGILLIANUS est le nom sous lequel Goltzius seul a publié une médaille supposée. Le véritable nom de ce tyran est REGALIANUS (voyez son article).

ANTONINUS (SULPITIUS). Voyez plus haut ANTONINUS URANIUS.

ALEXANDRE (ÉMILIEN), tyran en Égypte sous Gallien. Eckhel regarde avec raison comme suspectes les médailles qu'on lui a attribuées, même celle qu'a publiée Pellerin[3].

TREBELLIANUS, tyran dans l'Isaurie sous Gallien. Quoique Trebellius ait dit de lui *monetam etiam cudi jussit*, on n'a de cet usurpateur aucune médaille véritable.

CELSUS cultivoit ses champs en Afrique, lorsqu'il fut contraint à ceindre le diadême. On n'a point vu les médailles que lui attribuent Goltzius et Tristan.

(1) Eckhel, *Doctr. Num. Veter.*, tome VII, page 427.

(2) *Doctr. Num. Vet.*, t. VII, 412.

(3) *Additions*, page 7.

SATURNINUS Ier. On ignore dans quelle province et sous lequel des empereurs Gallien ou Probus ce tyran revêtit la pourpre. Trebellius fait mention d'un Saturninus tyran sous le premier, et Vopiscus d'un autre sous le second. Nous parlerons du second Saturninus après Probus, et du troisieme après Constant. Les médailles des trois Saturninus sont suspectes. Chap. XX Portr. supposés.

CYRIADÈS, tyran dans l'Orient sous Valérien. On n'a de lui aucune médaille véritable.

INGENUUS, tyran dans les Pannonies sous Gallien. Toutes ses médailles sont fausses.

CENSORINUS, tyran en Italie sous Claude-le-Gothique. Goltzius et Tristan seuls en ont publié des médailles inconnues depuis eux.

FIRMIUS, tyran en Egypte sous Aurélien. On n'a de lui aucune médaille.

SEPTIMIUS, tyran en Dalmatie sous Aurélien. Goltzius seul en a publié des médailles.

NIGRINA. Goltzius, qui seul en a publié une médaille, lui donne Carinus pour époux.

BONOSUS. Goltzius et l'éditeur du Musée Thiepolo ont seuls publié des médailles de ce tyran, qui se déclara Auguste dans la Rhétie sous Probus. Elles sont très suspectes.

SATURNINUS II, tyran en Égypte sous Probus. Goltzius en a publié une médaille inconnue depuis lui.

PROCULUS, tyran à Lyon sous Probus. Des médailles avec son nom ne sont connues que depuis Goltzius et Chifflet. Elles sont fausses.

ACHILLEUS, tyran en Égypte sous Dioclétien. On lui a attribué quelques médailles fausses.

AMANDUS, tyran dans les Gaules sous Dioclétien. Les médailles qui portent son nom dans Banduri, Pembrok, et Tanini, sont très suspectes.

CONSTANTIA, fille de Constance-Chlore, épouse de Licinius. On ne trouve ses médailles que dans Goltzius.

VALENS (AURELIUS VALERIUS), tyran sous Licinius dans la Dace. Ses médailles sont fausses, même celle qui est décrite dans le Catalogue d'Ennery.

ORIUNA. Le médecin anglois Mead possédoit une médaille trouvée en Angleterre que l'on croyoit représenter une épouse de Carausius, appelée

Chap. XX. Portr. supposés.

ORIUNA, avec la légende ORIVNA AVGVSTA au revers de la tête de cet usurpateur. Mais Beauvais[1] et les numismates qui l'ont suivi ont pensé, avec beaucoup de vraisemblance, que la légende du revers ne présentoit que les restes de celle-ci, FORTVNA AVGVSTA, et que l'F avoit été emporté, ainsi que le trait supérieur du T.

SATURNIUS III, tyran sous Constant (selon les apparences). La médaille de bronze où l'on voit son nom dans Banduri est très suspecte.

DESIDERIUS, César, frere de Magnence et de Décence. Ses médailles sont fausses.

CONSTANTINA, fille de Constantin, épouse d'Hannibalien, puis de Gallus. Goltzius seul en a publié une médaille inconnue depuis lui.

SYLVANUS, tyran sous Constance II à Cologne. Goltzius a composé une médaille sous son nom.

EUSEBIE, épouse de Constance II. Il n'y a point de médailles véritables qui présentent son portrait.

(1) *Histoire des Empereurs,* II, 171.

CHAPITRE XXI.

ADDITIONS A L'ICONOGRAPHIE ANCIENNE.

ANTIQUITÉS GRECQUES.

ROIS DU PONT ET DU BOSPHORE CIMMÉRIEN.

(Iconographie grecque, part. II, chap. VII.)

M. Raoul-Rochette a publié, en 1818, un livre intitulé *Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien*, in-8°, dans lequel il a proposé plusieurs corrections pour le chapitre de l'*Iconographie grecque* consacré aux rois de ce Bosphore. Ces corrections ont pour motif la publication de quelques médailles et de quelques inscriptions découvertes depuis l'époque à laquelle écrivoit Visconti. Avant d'exposer ces corrections, je rappellerai au lecteur qu'on n'a inséré dans l'Iconographie ancienne des monuments que ceux sur lesquels on voit des portraits authentiques, et dont le travail n'est pas trop grossier. Pl. LXIV.

Visconti[1] conjecturoit que sur les médailles Bosphoriennes les lettres MH, KΔ, et IB (48, 24, et 12), qui s'y reproduisent souvent, depuis Rhescuporis Ier jusqu'à Eupator, étoient *numérales*, et qu'elles indiquoient les rapports de poids et de valeur entre ces diverses pieces. Mais des médailles dont la découverte est postérieure à la mort de ce savant, et qui présentent tantôt un M avec un A (41), tantôt un M avec un B (42), et même un B (2) tout seul, détruisent cette opinion[2], en nous laissant dans une incertitude entière sur l'usage de ces lettres.

1 *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, § 10. 2 *Antiquités grecques*, p. 107.

Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV.

Une correction générale[1] change les quantiemes des rois du Bosphore Cimmérien proposés par Visconti. Périsade II redevient Périsade Ier, Rhescuporis Ier devient Rhescuporis II, Rhescuporis II devient III, Rhescuporis III devient IV, Rhescuporis IV devient V, et Rhescuporis V devient VI. Il en est de même des rois appelés Cotys; Cotys Ier devient Cotys II, Cotys II devient Cotys III, Cotys III devient IV, et Cotys IV devient V.

Visconti[2] pensoit que le titre de ΒΑΣΙΛΕΥΣ (ROI), se trouvant sur la médaille d'or de PÉRISADE, qui ressemble beaucoup aux médailles de Lysimaque, roi de Macédoine, prouvoit qu'elle n'avoit pu appartenir qu'à un Périsade II. A la vérité le titre de *roi* ne paroît sur les monnoies de Lysimaque que vers l'an 306 ou 307 avant l'ere vulgaire, et Périsade Ier est mort en 310; mais une inscription grecque découverte dans l'île de Taman, située à l'entrée du Bosphore Cimmérien, prouve que Périsade, fils de Leucon (c'est-à-dire Périsade Ier), prenoit les titres d'ARCHONTE *du Bosphore et de Théosie*, et de *roi des Sindes, des Toretes, et des Dandariens.*

ASANDRE, un des successeurs de Périsandre Ier, a porté comme lui, et par la même raison exposée ci-dessus, le titre de *roi*. Visconti[3] n'ayant pu connoître l'inscription trouvée après sa mort dans l'île de Taman, citée plus haut, pensoit qu'Asandre n'avoit pris ce titre que par la permission d'Auguste.

LEUCON, roi du Bosphore[4], pere de Périsade Ier, porte aussi le titre de *roi* sur une médaille de bronze dont Visconti[5] a eu connoissance, mais qu'il n'a point fait graver parcequ'on n'y voit point de tête du côté de la légende, et que celle du revers représente Hercule jeune.

RHESCUPORIS Ier, antérieur à Sauromate Ier. Deux inscriptions grecques, découvertes récemment à Taman[6], près de l'ancienne Phanagorie, prouvent que Sauromate Ier (bien désigné par les prénoms romains ΤΙΒΕΡΙΟΝ ΙΟΥΛΙΟΝ, qui ne peuvent appartenir à aucun autre Sauromate) se qualifioit *fils du roi Rhescuporis*, et de plus se prétendoit *issu d'une race royale.* Ainsi l'existence de Rhescuporis Ier, pere et prédécesseur de Sauromate Ier, est prouvée par les deux inscriptions citées; elle l'est encore par des mé-

(1) *Antiq. gr.*, pages 47, 59, 136, et 144.
(2) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 1.
(3) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 7.
(4) *Antiquités grecques*, p. 60.
(5) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 1.
(6) *Antiquités grecques*, pages 117, 137.

dailles inédites sur lesquelles on ne voit pas son portrait. Son regne, dont nous ignorons la durée, a dû employer une partie du temps compris entre la mort de Polémon I[er], en l'an 2 de notre ere, et les médailles de l'an 17 de la même ere appartenant au Rhescuporis regardé jusqu'ici comme le premier roi de ce nom.

Chap. XXI. Additions Pl. LXIV.

COTYS I[er], antérieur à Sauromate I[er]. On trouvera ci-après, dans l'article de Sauromate I[er], la description d'une médaille qu'on lui attribuoit, et d'après laquelle on le nommoit l'*Aspurgitain*[1]; mais elle est défectueuse; et d'après une médaille semblable et entiere on doit la rendre à un roi *Cotys*, honoré de ce surnom. Il est donc très vraisemblable que le Rhescuporis (I[er]) fondateur de cette dynastie du Bosphore auroit eu pour associé à l'empire *Cotys* (I[er]), probablement son frere, et qu'il auroit été surnommé ΑϹΠΟΥΡΓΟΥ à cause de ses victoires sur les Aspurgitains. D'ailleurs on ne peut trouver, du temps de Rhescuporis I[er], aucun prince régnant sur le Bosphore conjointement avec lui que le Cotys auquel les médailles nouvelles font attribuer les mêmes symboles et les mêmes titres d'honneur qu'à Rhescuporis I[er].

M. Rochette[2] propose une correction à une note de Visconti[3] relative aux lettres ΚΔ et ΝΕΚ, gravées sur des médailles d'or; et cette correction confirme l'existence d'un Cotys I[er] qui régnoit, et probablement seul, au Bosphore, l'an 8 et l'an 9 de l'ere vulgaire. Auguste étoit alors empereur, et l'on reconnoît sur un côté de ces médailles sa tête avec les années indiquées ci-dessus. L'autre côté présente tantôt la tête de Tibere, tantôt celle de Drusus son fils unique. Le nom du roi qui les a fait frapper ne paroîtroit pas sur ces médailles si on lisoit, comme l'a fait Visconti, Δροῦσος Καῖσαρ, et ΝΕρων Καῖσαρ, c'est-à-dire *Drusus* (fils de Tibere), *César*, et *Nero* (Tibere sous le regne d'Auguste), *César*; ce qui est invraisemblable. Cary expliquoit ainsi avec raison le monogramme, ΝΕρων Κότυς. Visconti a rejeté l'explication de Cary d'après cette considération unique: *le nom de Cotys ne peut se trouver sur une médaille frappée l'an* 305 *de l'ere du Pont*. Le contraire vient d'être prouvé; et l'on doit lire Δροῦσος Κότυς et ΝΕρων Κότυς.

SAUROMATE I[er]. L'absence du nom et du portrait de ce roi du Bosphore Cimmérien sur les médailles de la reine ΓΕΡΕΡΥΡΙΣ, son épouse, nouvelle-

(1) *Antiq. gr.*, p. 135 (2) *Ibid.*, p. 144. (3) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, *note finale*.

Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV.

ment découvertes et citées précédemment[1], autorisent à dire que le regne de Sauromate I[er] n'a pas duré seize ou dix-sept ans, comme le croyoit Visconti[2]; car il faut en retrancher le temps, quoique indéterminé, pendant lequel a régné Rhescuporis vraiment le I[er], pere de Sauromate I[er], et le temps pendant lequel Gépæpyris a régné seule après la mort de son époux.

D'ailleurs le système d'après lequel Visconti[3] a établi l'origine de la dynastie qui succéda dans le Bosphore à Polémon I[er] est contredit par des monuments inédits et parfaitement conservés, mais découverts après sa mort[4]. 1° Il assure, dans l'endroit cité ici, *que les Aspurgitains resterent possesseurs du Bosphore après la mort de leur ennemi, Polémon I[er]*. Mais Strabon ne dit point qu'ils aient poussé la vengeance au-delà de cette mort; et il est probable que, contents d'avoir chassé leur ennemi, ils ne porterent point la guerre dans ses états. 2° Strabon ne dit pas non plus que *des rois barbares gouvernoient le Bosphore sous la dépendance de Rome*; il ne parle point de l'*origine barbare* de ces rois: origine de laquelle Visconti vouloit inférer qu'ils pouvoient être les chefs des Aspurgitains plutôt que tous autres chefs scythes ou sarmates qui, devenus maîtres du Bosphore par quelque révolution intérieure, auroient obtenu des Romains la confirmation de leur titre.

Le monument dont Visconti[5] s'est étayé le plus fortement est une médaille de bronze que l'on attribuoit à Sauromate I[er], et sur laquelle on lit autour d'une tête, que l'on croit être celle de ce prince, le mot ΑCΠΟΥΡΓΟΥ. Visconti n'hésite pas à le traduire par l'*Aspurgitain*, et à le citer comme un surnom donné aux princes qui étoient les chefs des Aspurgitains, les vainqueurs de Polémon I[er]; mais Strabon, le seul des historiens anciens qui fasse mention de ce peuple, le désigne deux fois par le mot Ἀσπουργιανοί. Dès-lors ce nom ΑCΠΟΥΡΓΟΥ peut désigner le pere du prince dont on voit la tête, ou se trouver un titre d'honneur pris par Sauromate en mémoire de sa victoire sur les Aspurgitains, dont il auroit délivré le Bosphore. Voici une preuve encore plus forte: M. le comte Séverin Potocky, résidant à Saint-Pétersbourg, possede une médaille qui présente un type semblable à celui de la médaille citée par Visconti; *chaise curule surmontée d'une couronne;*

(1) *Antiquités grecques*, p. 114.
(2) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 10.
(3) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 9.
(4) *Antiquités grecques*, pages 115 et 122.
(5) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 10. — *Antiq. gr.*, p. 124.

dans le champ, *une épée* et les lettres TEIMAI (honneurs) Βασιλεος (du roi): les trois dernieres syllabes ont été coupées, et à la suite le nom KOTYOC (de Cotys). Au revers, *bouclier rond, surmonté à droite d'une tête humaine, à gauche d'une tête de cheval bridé, disposées en trophée; lance:* dans le champ *épée, casque*, et les lettres KΔ (24): la légende, également bien conservée, est TOY ..CΠΟΥΡΓΟΥ, qui fait évidemment suite à la légende gravée sur l'autre face de la médaille. On peut conclure, d'après cela, 1° que sur la médaille, qui a trompé Cary et Visconti, le nom KOTYOC (Cotys) a été effacé; 2° qu'elle appartient à un des rois de ce nom; et 3° que le rapprochement forcé des lettres MA et de celles-ci, TOY, qui les suivent à distance, a fait seul rétablir le prétendu nom σαυρoMATOY. Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV

PÉPÆPYRIS, et mieux GÉPÆPYRIS, épouse de Sauromate Ier. Du temps de Visconti [1] on ne connoissoit qu'une seule médaille de cette reine, et sur ce monument la lettre Γ (G) ne se voyoit pas. Des médailles découvertes depuis cette époque ont donné à M. Raoul-Rochette [2] le moyen 1° de rétablir son nom, *Gépæpyris;* 2° de prouver qu'elle régna *seule* sur le Bosphore après la mort de son époux; 3° que son regne remplit une partie de l'intervalle de quinze années (de l'an 2 à l'an 17 de l'ere vulgaire) attribué aux regnes de Rhescuporis Ier et de Cotys Ier.

RHADAMÉADIS, roi du Bosphore. C'est à cause de la grossièreté du travail que je n'ai point fait graver les médailles nouvellement découvertes dans la Crimée, et qui présentent les traits informes d'un roi du Bosphore, appelé RHADAMÉADIS [3], dont aucun écrivain n'a parlé. Au revers des médailles on voit une tête d'empereur que les dates 311 et 319 font reconnoître pour celle de Constantin-le-Grand; de même qu'elles placent Rhadaméadis après Sauromate VII.

ROIS SCYTHES OU SARMATES.

SCILURUS, roi scythe, résista pendant plusieurs années, dans la Chersonese Taurique, à toute la puissance de Mithridate-le-Grand. C'est à lui que Plutarque [4] attribue l'apologue du pere mourant, qui propose à ses fils de

(1) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 10.
(2) *Antiquités grecques*, page 112.
(3) *Antiquités grecques du Bosphore*, p. 221.
(4) *Reg. et Imp. Apoph.*, t. II, p. 88, *Hutten.*

Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV.

rompre un faisceau de traits sans le délier, pour leur montrer les avantages de la concorde. Visconti n'a pu reconnoître les médailles de bronze trouvées nouvellement dans les ruines d'*Olbia*[1], et qui présentent, avec la légende ΒΑΣΙΛεως ΣΚΙΛΟΥΡου, une tête d'un travail extrêmement grossier.

INTHIMEVUS. C'est probablement encore d'un prince scythe ou sarmate que nous voyons le portrait sur une médaille d'argent[2], avec la légende ΒΑCΙΛΕΩC INC. ΜΕΩC (ΙΝΘΙΜΕΩC); et au revers les restes du mot ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΘΩΝ (monnoie des habitants d'*Olbia*). Ce portrait est d'un travail si grossier qu'on n'en peut faire usage pour l'Iconographie. Quant au roi *Inthimevus* (qu'il ne faut pas confondre avec *Ininthimevus*), M. Raoul-Rochette pense que « ce fut peut-être un des princes scythes qui régnerent à *Olbia* immédiatement après Scilurus, peut-être même un des nombreux enfants de ce roi sarmate; puisqu'il ne paroît pas que jamais la domination de Mithridate ni d'aucun de ses successeurs aux royaumes du Pont et du Bosphore se soit étendue jusqu'à *Olbia*. »

ROIS DU PONT ET DU BOSPHORE CIMMÉRIEN

DONT ON POSSEDE DES MÉDAILLES.

SELON VISCONTI.	SELON M. RAOUL-ROCHETTE.
Périsade II.	Périsade Ier.
Mithridate III.	Mithridate III.
Pharnace Ier.	Pharnace Ier.
Mithridate V, Évergete	Mithridate V, Évergete.
Mithridate VI, Eupator, le Grand	Mithridate VI, Eupator, le Grand.
Pharnace II.	Pharnace II.
Asandre.	Asandre.
Polémon Ier.	Polémon Ier.
Polémon II.	Polémon II.
. . . .	Rhescuporis Ier.
. . . .	Cotys Ier.
Sauromate Ier.	Sauromate Ier.
Pépæpyris, son épouse	Gépæpyris.
Rhescuporis Ier.	Rhescuporis II.

(1) *Antiquités grecques*, page 98. (2) *Ibid.*, pages 100 et 104.

Chap. XXI.
Additions.
Pl. LXIV.

SELON VISCONTI.	SELON M. RAOUL-ROCHETTE.
Mithridate, roi du Bosphore.	Mithridate, roi du Bosphore.
Cotys Ier	Cotys II.
Rhescuporis II	Rhescuporis III.
Sauromate II.	Sauromate II.
Cotys II.	Cotys III.
Rhémétalcès.	Rhémétalcès.
Eupator.	Eupator.
Sauromate III.	Sauromate III.
Rhescuporis III	Rhescuporis IV.
Cotys III	Cotys IV.
Sauromate IV.	Sauromate IV.
Cotys IV	Cotys V.
Ininthimevus.	Ininthimevus.
Rhescuporis IV.	Rhescuporis V.
Sauromate V.	Sauromate V.
Teiranès.	Teiranès.
Thothorsès	Thothorsès.
Rhescuporis V	Rhescuporis VI.
. . . .	Rhadaméadis.

ROIS SCYTHES OU SARMATES

INCONNUS A VISCONTI,

ET DONT ON POSSEDE DES MÉDAILLES.

SELON M. RAOUL-ROCHETTE.

SCILURUS.
INTHIMEVUS.

MEDAILLES SASSANIDES.

M. de Sacy dit, dans un extrait du Voyage en Perse de M. Ouseley[1] : « M. Ouseley fait mention de certaines médailles Sassanides qui offrent une tête humaine au milieu des flammes qui s'élèvent de l'autel du feu. J'ignore si notre auteur a eu connoissance de l'explication donnée de cette singularité

(1) *Journal des Savants*, février 1822.

Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV.

par M. Visconti dans son *Iconographie grecque*[1]. Ce savant antiquaire croit que cette tête est celle d'un prince arabe, nommé THAIR, qui fut vaincu par Sapor II, roi sassanide[2]. M. Ouseley, qui dans son premier volume avoit dit que cette tête représente Ormusd, ou la divinité, comme existant au milieu de la flamme sacrée, revient, dans le second article de l'appendice, sur cet objet, et observe que dans le système religieux des Parses ce seroit souiller le feu que d'y jeter un cadavre ou des portions d'un corps mort; et que la profanation seroit encore plus grande si l'on jetoit ces choses impures dans le feu sacré qui brûle sur l'autel. Il cite à l'appui de son opinion Hérodote, Ctésias, et des passages du Zend-Avesta. Je dois avouer que cette objection, que je m'étois faite à moi-même contre la conjecture de M. Visconti, me paroît d'un grand poids. »

MONNOIES BOUKHARES[3].

La plus ancienne (de ces médailles) est un médaillon d'argent d'un ancien roi grec des pays limitrophes de l'Inde. La description en est due à M. de Kœhler, garde du cabinet de l'empereur de Russie. Il représente la tête d'un prince appelé DEMETRIUS, qu'on savoit avoir vécu environ deux siecles avant notre ere, et qui avoit régné au nord de l'Inde, mais dont il ne restoit aucun monument. Le médaillon dont il s'agit remplit donc une lacune importante dans l'Iconographie ancienne[4].

N° 1. PTOLÉMÉE PHILADELPHE et ARSINOE. Visconti a décrit[5], mais n'a point fait graver, ce précieux camée du cabinet de Vienne qui présente les portraits de PTOLÉMÉE PHILADELPHE et de son épouse ARSINOÉ. J'ai cru

(1) Tome II, p. 542, in-fol., et tome III, p. 166, in-4°.

(2) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. XVI, §. 6.

(3) *Description des monnoies Boukhares*, par M. Joseph-Julien Senkowsky; et d'*un Médaillon* par M. de Kœhler, avec deux planches gravées. (*Voyage d'Orembourg à Boukhara*, par M. de Meyendorff; *Supplément*, pages 307 à 327. — *Bulletin des Sciences historiques*, ANTIQUITÉS, PHILOLOGIE, etc., par M. le baron de Férussac; 1827, avril; page 330.)

(4) Voyez une *Notice sur les médailles de* DEMETRIUS, par M. Tychsen, dans le *Bulletin* de 1824, tome III, n° 35.

(5) *Iconographie grecque*, part. II, ch. XVIII, §. 4, in-fol., t. III, p. 573; et in-4°, t. III, p. 211.

devoir le faire entrer dans la suite de l'*Iconographie grecque*[1], mais je n'ai rien à ajouter à l'explication qu'en a donnée le savant Visconti. Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV.

Eckhel l'a publié dans les *Pierres gravées du cabinet impérial*, planche VI.

OBSERVATION PARTICULIERE.

L'intérêt qu'excite la mémoire de l'infortunée Zénobie et de sa famille m'a engagé à faire graver une seconde médaille de l'une et de l'autre.

Pl. LIX, n° 1*. Tête de Zénobie, avec la légende CЄΠΤ · ZHNOBIA CЄB. Revers, L · Є; type, la Provideuce. Potin d'Égypte du cabinet du roi.

Pl. LIX, n° 2*. A · CPIAC (*sic*) OYABAΛΛΑΘ · AΘHNY (*sic*): tête de Vabalathus. Revers, A · K · A · DOM · AYPHΛIANOC · CЄB · : tête d'Aurélien. L · A· Potin d'Égypte du cabinet du roi.

(1) *Additions*, planche LXIV, n° 1.

Chap. XXI.
Additions.
Pl. LXIV.

ANTIQUITÉS ROMAINES.

FLAMININUS (T. Q.), que quelques auteurs appellent aussi *Flaminius*. Visconti a fait graver[1] la médaille d'or du cabinet du roi sur laquelle on voit le portrait de *Titus Quinctius Flamininus*, avec une Victoire au revers, et la légende T. QVINCTI. Il pensoit qu'un des descendants de ce Romain illustre, commandant en Asie, avoit fait frapper cette médaille pour payer l'armée qui étoit sous ses ordres.

En 1824, M. Mionnet, attaché au cabinet du roi, a publié le troisieme volume du *Supplément* à sa *Description des Médailles antiques*. Il y dit de cette médaille d'or, qui pese 8 grammes 499 centigrammes (2 gros 16 grains), et qu'il a fait graver de nouveau (page 260): « Quoique la légende soit latine, le type, la fabrique, et le poids, annoncent qu'elle a été frappée hors de Rome. Visconti, dans son *Iconographie romaine,* pense que c'est probablement par un des descendants de T. Q. Flaminius, à l'occasion de quelque expédition dans la Macédoine.

« Il est plus vraisemblable, je crois, que ce sont les Grecs eux-mêmes qui firent frapper cette médaille au moment où Flaminius fit proclamer la liberté de la Grece, après la défaite de Philippe V à la bataille de Cynocéphale.

« La reconnoissance des Grecs d'ailleurs ne se borna pas, dans cette occasion, aux honneurs d'une médaille d'or portant non seulement une légende latine, mais encore le nom et la tête du libérateur de leur patrie. On sait par Plutarque qu'ils lui consacrerent de plus un temple à Chalcis.

« La médaille dont il est ici question auroit donc été frappée par les Grecs. Je puis ajouter à l'appui de cette opinion que le type de la Victoire qui se trouve empreint sur cette médaille est commun aux médailles d'or d'Alexandre et de plusieurs de ses successeurs, qui circuloient encore en Macédoine,

(1) Planche IV, n° 2, *Iconogr. rom.,* part. I, ch. II, §. 11, t. I, p. 40, in-fol.; et p. 62, in-4°, t. I.

et que leur poids se trouve parfaitement conforme à celui de la médaille que je publie de nouveau; qu'enfin le travail en est grec. » Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV

M. Dumersan, de la bibliotheque du roi, rendant compte, dans la *Revue encyclopédique*[1], de l'opinion de M. Mionnet, rapportée ci-dessus, ajoute ceci : « C'est une singularité numismatique qu'une monnoie ou une médaille frappée dans un royaume à l'effigie d'un consul ou d'un général romain. Le seul exemple que l'on en eût est dans une médaille de Magnésie de Lydie, où l'on trouve le nom de Cicéron, et où plusieurs numismates ont cru voir sa tête. D'autres, et particulièrement M. Cousinery, ont pensé que cette tête étoit celle de Jules César. Mais la légende de la médaille de *Cicéron* est, selon l'usage, en grec, et celle de la médaille de *Flamininus* est en latin. M. Cousinery, qui avoit émis la même opinion que M. Mionnet dans sa lettre à M. l'abbé San-Clemente[2], avoit promis au monde savant une explication de ce phénomene numismatique.

« Au reste l'exemplaire du cabinet du roi n'est pas unique; il en existe un entre les mains de M. Carabed, drogman au service de France, à Constantinople. »

Buste d'un homme d'un age mur[3] qui porte une barbe épaisse. Il est vu de face et de profil. Quoiqu'il ne présente point d'inscription, on conjecture qu'il nous offre le portrait d'HÉRODE ATTICUS (Tiberius Claudius). Ce rhéteur fut célebre dans le siecle des Antonins, et il fut choisi pour enseigner l'éloquence grecque à Marc-Aurele et à Lucius Verus. M. Fauvel, consul françois à Athènes, découvrit dans la plaine de Marathon un tombeau dans lequel étoit renfermé le buste ici gravé[4], avec ceux des deux empereurs nommés ci-dessus. M. de Choiseul-Gouffier en fit l'acquisition; et à la vente qui suivit sa mort[5], en 1818, ce buste passa dans la collection de M. le comte de Pourtalès Gorgier, chambellan de S. M. le roi de Prusse, qui en a permis la publication. N° 5 et 6.

L'espece de marbre et le travail de la sculpture sont les mêmes pour les trois bustes; seulement une portion du nez d'Hérode Atticus a été fracturée.

(1) Janvier, 1825, page 107.

(2) Imprimée dans le *Magasin encyclopédique*, an 8.

(3) *Iconographie romaine*, part I, ch. x.

(4) *Additions*, pl LXIV, nos 5 et 6.

(5) *Catalogue*, n° 58.

Chap. XXI Additions Pl. LXIV

Ce rhéteur avoit prescrit à ses affranchis, dans son testament, de l'enterrer à Marathon, où il étoit né et où étoient situés ses riches domaines. Mais les jeunes Athéniens, reconnoissants des libéralités immenses qu'il avoit faites aux principales villes grecques, et sur-tout à leur patrie, voulurent conserver ses restes chéris. Ils allerent à Marathon, sa derniere demeure, lui rendirent les honneurs suprêmes, et le transporterent sur leurs épaules jusqu'au stade de marbre blanc qu'il avoit fait construire à Athénes. Là le peuple rassemblé assista à ses funérailles. On peut penser que les affranchis d'Hérode Atticus, réduits à lui élever dans la plaine de Marathon un cénotaphe (tombeau vide), y placerent son portrait avec ceux de ses illustres éleves, qui avoient été aussi ses amis.

N° 2. OTHON. Lorsqu'un antiquaire aussi habile que l'étoit Visconti a pu attribuer un portrait à un personnage célebre[1], et lorsque l'on embrasse une autre opinion sur cette ressemblance, on doit multiplier les moyens d'éclairer le lecteur. C'est pourquoi on reproduit ici[2] le portrait d'OTHON de la planche XXXI, n° 5 et 6 : mais il est réduit à la seule portion véritablement antique, c'est-à-dire au *masque;* et l'on a omis à dessein le bandeau qui a été ajouté et la portion du nez qui a été restaurée. Il est gravé au simple trait.

N° 3. VITELLIUS. On aime à placer dans les galeries des palais les portraits des douze Césars, copiés sur les antiques, et l'on croyoit avoir ces douze portraits; mais Visconti a jeté des doutes bien fondés sur l'antiquité de celui de VITELLIUS[3], que l'on voit dans le Musée royal, sous le n° 54 : c'est pour cela qu'on ne l'a point fait entrer dans les planches de l'Iconographie romaine. Cependant, comme pour remplir le vide on le place ordinairement avec les onze autres portraits, on l'a gravé ici[4] au simple trait. On a mis aussi sous les yeux du lecteur le profil de ce buste et un médaillon du même empereur.

N° 4. VESPASIEN JEUNE[5]. J'avois hésité à faire graver le portrait d'un VES-

(1) *Iconogr. rom.*, part. II, ch. II, §. 3.
(2) *Additions*, pl. LXIV, n° 2.
(3) *Iconogr. rom.*, part. II, ch. II, §. 4.
(4) *Additions*, pl. LXIV, n° 3.
(5) *Iconogr. rom.*, part. II, ch. III, §. 3.

PASIEN jeune, parceque les opinions d'Hardouin[1], de Beauvais[2], et d'Haym[3], sur l'existence du jeune prince appelé VESPASIEN, ont paru à Eckhel[4] dénuées de fondement, même celle d'Haym. Cependant cette derniere paroît la plus vraisemblable; il attribue le portrait gravé sur les médailles de bronze des Smyrnéens, avec la légende VESPASIEN LE JEUNE, à l'un des fils de Flavius Clémens, petit-fils de l'empereur de ce nom, que Domitien voulut appeler Vespasien, selon Suétone[5]. Quoi qu'il en soit, je publie cette médaille afin de rendre complete la collection des portraits authentiques des personnages romains. Chap. XXI. Additions Pl. LXIV

Tête nue d'un jeune homme avec la légende OYECΠACIANOC NEΩTEPOC. Revers, CMYPNAIΩN (monnoie *des Smyrnéens*); type, Victoire. Médaille de petit bronze du cabinet du roi[6].

(1) Hardouin, *Hist. Aug.*, p. 733.
(2) Beauvais, *Hist. des Emper.*
(3) Haym, tome I, page 248.
(4) Eckhel, *D. N. V.*, VI, 402.
(5) Suet., *in Domit.*, XV.
(6) *Additions*, pl. LXIV, n° 4.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE GÉNÉRALE

DE

L'ICONOGRAPHIE ANCIENNE.

Observation. Les lettres *I. G.* désignent l'*Iconographie grecque*, et *I. R.* l'*Iconographie romaine*. Le *chiffre arabe* qui se trouve à la fin de chaque article désigne la *page*, et le *chiffre romain* qui le précede le *tome*.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

X.

Z.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.



